



**HAL**  
open science

# Analyse énonciative et approche contrastive du discours interventionniste : les stratégies argumentatives des autochtones palikur de la Guyane française

Dave Beneteau de Laprairie

## ► To cite this version:

Dave Beneteau de Laprairie. Analyse énonciative et approche contrastive du discours interventionniste : les stratégies argumentatives des autochtones palikur de la Guyane française. Linguistique. Université de Guyane, 2021. Français. NNT : 2021YANE0008 . tel-03866156

**HAL Id: tel-03866156**

**<https://theses.hal.science/tel-03866156>**

Submitted on 22 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Thèse



En vue de l'obtention du grade de  
**Docteur de l'université de Guyane**  
Spécialité : *Sciences du langage*

---

---

Présentée et soutenue publiquement le 26 / 11 / 2021 par :  
**DAVE BENETEAU DE LAPRAIRIE**

---

**Analyse énonciative et approche  
contrastive du discours interventionniste : les  
stratégies argumentatives des autochtones  
palikur de la Guyane française**

---

---

## **JURY**

Isabelle HIDAIR-KRIVSKY	MCF, HDR	Examinatrice
Inga SABINE	MCF	Examinatrice
Jacques FONTANILLE	PU émérite HDR	1 <sup>er</sup> rapporteur
Frédéric ANCIAUX	MCF, HDR	2 <sup>ème</sup> rapporteur
Michel DISPAGNE	PU émérite, HDR	Directeur de Thèse

## Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse, monsieur le professeur d'université émérite Michel Dispagne, pour sa confiance et l'accompagnement dispensé tout au long de cette démarche de recherche.

Des femmes et des hommes au cœur intelligent comme Richard Goetz, Hervé Lasalle, Jean-Jacques Sombsthay, Jean-Luc Michaud, Béatrice Smith, Yvanne Bertrand et bien d'autres m'ont apporté confiance et persévérance éducative. Je les remercie chaleureusement.

Je remercie également Nadir Bouderie, anthropologue, pour ses premiers conseils en matière de posture de recherche, et tout particulièrement Sébastien Chapellon et les chercheurs de l'équipe du laboratoire de Minéa avec lesquels j'ai pu construire des projets de recherche. Mon attention se tourne aussi vers les collègues doctorants qui ont participé à mes côtés à la création de l'association des doctorants de Guyane « Layons de la recherche », ainsi que vers l'école doctorale.

J'adresse aussi un grand merci aux enfants palikur et ceux de l'îlet Malouin, quartier d'habitat spontané de la ville de Cayenne, pour leurs rires et leurs sourires qui ont participé à faire naître en moi cette passion pour la recherche.

Un grand merci à Olavo Guiome, à sa femme Nilza Guiome-Labonté et à leurs enfants, qui m'ont accueilli comme l'un des leurs et accompagné dans ce territoire de la recherche. Merci à Joao Batista et sa femme, à Ivandir Félício Antonio et sa femme, qui ont supporté mes interrogations, et à toute la communauté palikur de Guyane et du Brésil que j'ai pu rencontrer et avec laquelle j'ai pu partager des moments de vie. Je n'aurais pu réaliser ce merveilleux travail de traduction sans les aides de Mariana Batista, intervenante en langue maternelle, Phonphon, institutrice et Tiualdo Ioio instituteur à Kumene, Orly Ioio, médiateur, traducteur de la communauté palikur de Saint-Georges de l'Oyapock, Herlison

Labonté, Valmiro Labonté, Tiua et bien d'autres.

Merci à ma mère, toujours présente, qui m'a prodigué écoute et encouragements, à mon père qui a soutenu cette démarche, à tous mes frères et sœurs, à ma petite fille Fleur-Anaïs palikur, à sa mère et à sa grand-mère, et à tous mes amis, Antoine, Nicolai, Samuel, Bjnor, Julien, Paul, et bien d'autres encore.

À tous ceux que ma pensée oublie et que mon cœur aime...

## Résumé

Cette étude de l'argumentation dans le discours (Amossy, 2016) et de la recherche biographique (Delory-Momberger, 2009) interroge les discours politiques de chefs coutumiers de la communauté autochtone palikur de la Guyane française. Le recueil de données se compose de mythes, de rencontres collectives et de géobiographies sociodiscursives. Il s'agit de récits biographiques exprimant des modalités d'aménagement de l'espace géographique et de gouvernance de la société.

Les théories énonciatives de l'analyse du discours (Charaudeau, 2004) mettent en exergue les espaces énonciatifs et le positionnement du sujet parlant. L'analyse effectuée selon la linguistique contrastive des déictiques personnels et des connecteurs de l'argumentation (Ducros, 1980) en langue palikur expose des descriptions argumentatives. Ces sémantiques et pragmatiques révèlent un point de vue singulier de la sémiotisation de l'espace, construite selon une délimitation entre une extériorité, une marge et une intériorité. Cette marge se comprend comme un espace frontalier et d'enchevêtrement symbiotique. De manière concomitante, des énoncés à l'œuvre dans l'interdiscours s'apparentent à des stratégies argumentatives fallacieuses (Plantin, 2016). L'énonciateur dissimule ou induit dans son discours une part de vérité en faveur de ses intérêts.

Notre étude critique met en tension la notion de délimitation et légitime l'examen des stratégies argumentatives de fallacieuses en œuvre dans le discours communautaire. Ces énoncés fournissent de précieux instruments d'analyse pour appréhender le discours communautaire dans sa spécificité, dans l'intention de co-construire une politique d'accompagnement local propice aux développements communautaires.

## Abstract

**Title:** Enunciative analysis and contrastive approach to interventionist discourse: the argumentative strategies of the Palikur natives of French Guiana

### Summary of the thesis

This study of argumentation in discourse (Amossy, 2016) and of biographical research (Delory-Momberger, 2009) questions some political speeches of customary chiefs who belong to the Palikur indigenous community in French Guiana. The data collection consists of myths, collective encounters and sociodiscursive geobiographies. These are biographical narratives which describe arrangements for geographical space planning and societal governance.

The enunciative theories of discourse analysis (Charaudeau, 2004) emphasize the enunciative spaces and the positioning of the speaking subject. The analysis carried out in contrastive linguistics of personal deictics and argumentative connectors (Ducros, 1980) in Palikur brings out detailed argumentative descriptions. These semantic and pragmatic approaches acknowledge a singular viewpoint of the semiotization of space, constructed according to a delimitation that reveals an exteriority, a margin and an interiority. This margin is stated as a space of border and symbiotic entanglement. Concomitantly, arguments stated in the interdiscourse refer to fallacious argumentative strategies (Plantin, 2016). The enunciator conceals or induces in his discourse some element of truth for his own interests.

The interest of a critical study of the discourse of argumentation strategies triggers the notion of delimitation and legitimizes the examination of the argumentative strategies of fallacies, which is at work in the community discourse. These discoveries of argumentative statements provide valuable analytical tools to apprehend the community discourse in its specificity, with the purpose of co-constructing a local support policy, conducive to community developments.

# TOME I

Analyse énonciative et approche  
contrastive du discours interventionniste :  
les stratégies argumentatives des  
autochtones palikur de la Guyane  
française

---

---

# 1. INTRODUCTION

---

## 1.1. Le contexte d'observation

C'est par le prisme de la recherche biographique, questionnant à la fois le parcours géographique et le parcours biographique, c'est-à-dire d'une géobiographie, que nous introduisons ici notre recherche dans le cadre de théories narratives et énonciatives de l'analyse du discours. S'agissant d'histoires de vie dans l'espace social communautaire, nous désignons par le terme sociodiscursif, (Chabrol, 2004) les discours ayant à la fois un impact social et discursif sur le sujet parlant. D'autre part, l'activité de catégorisation du monde découle de la vision du monde partagée et attestée par la communauté des énonciateurs. Ainsi, nous employons dans les paragraphes suivants le déictique personnel *je* afin de narrer le parcours de recherche d'une géobiographie sociodiscursive.

Je suis originaire d'une île des Petites Antilles françaises, la Martinique. Les mythes, légendes et histoires des Premières Nations caribéennes, tels les Arawaks venus d'Amérique du Sud, m'ont toujours interpellé, ainsi que les nombreux peuples autochtones d'Amérique latine.

C'est lors d'un détour en Bolivie que j'ai été invité par des habitants à un rassemblement des Premières Nations, à proximité de la capitale la plus haute du monde, La Paz, située à 3 640 mètres au-dessus de la mer. J'ai aperçu pour la première fois, ondulé par le vent, ce drapeau carré en damier multicolore, aux couleurs de l'arc-en-ciel, tenu à bout de bras par une femme.

Mes recherches documentaires m'ont permis de découvrir le nom et la signification de cet étendard : la Wiphala, qui a vu le jour en 1944 avec la formation du Congrès national indigène de Bolivie, et qui signifie dans la langue aymara « la voix du triomphe fluctuant dans le vent ». Il représente un symbole d'unité des peuples andins autochtones de Bolivie, de l'Argentine, du Chili, du Pérou, de la Colombie et de l'Équateur.

De retour à mon île natale, c'est au cours d'une discussion que mon défunt père, Sylvain Bénéteau de Laprairie, m'annonce : « Tu es le petit-fils d'un arrière-grand-père autochtone du peuple arawak du plateau des Guyanes et de descendants d'Indiens de l'Inde vivant aussi au Guyana. » À cet instant, ma quête de connaissances voire de reconnaissance, prit un sens. Ma destinée était déjà écrite : explorer les terres des Guyanes sur les traces de mes ancêtres. Ainsi, depuis 2008, je n'ai cessé d'arpenter le plateau des Guyanes et du nord du Brésil, à la rencontre des hommes et des femmes qui façonnent ces espaces géographiques et réciproquement.

La Guyane française est une région française située en Amérique du Sud, entre le Suriname à l'ouest et le Brésil au sud-est et au sud. Avec une superficie de 84 000 km<sup>2</sup>, la Guyane est la deuxième plus grande région de France. Ce territoire est recouvert à 97 % par la forêt équatoriale. Cette collectivité territoriale est la deuxième moins peuplée des régions françaises. Elle comptabilise au 1<sup>er</sup> janvier 2020 une population estimée à 288 090 habitants<sup>1</sup>.



<sup>1</sup> Sources institut nationale de la statistique et des études économiques. <https://www.insee.fr/fr/statistique/5014671>



Figure 1 : Carte de la Guyane française

Plus d'une vingtaine de langues et d'ethnies sont présentes en Guyane ; ainsi cohabitent les peuples amérindiens, bushinengue (les Noirs marrons), les Chinois, les Hmong, les Créoles et bien d'autres qui nourrissent un brassage et un métissage culturels.

En 2012, j'ai aperçu créé par la fédération des Lokono de Guyane, ondulé au gré des vents et des mouvements de la foule, le drapeau des peuples autochtones de Guyane. Il représente l'emblème d'unité principalement utilisé par les six nations amérindiennes de Guyane : Lokono Arawak, palikur, Kalin'a, Teko, Wayampi et Wayana.

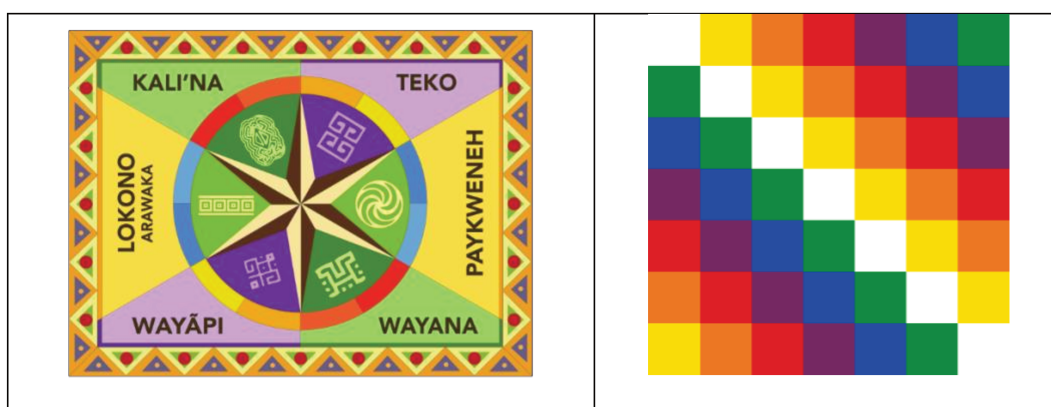


Figure 2 : Drapeau des six nations amérindiennes de la Guyane française et drapeau du Wiphala

En 2013, dans le cadre d'un master 2 « Éducation, formation et intervention sociale », j'ai commencé à effectuer de la recherche-action avec l'Institut régional des travailleurs sociaux de Guyane et l'université Sorbonne-Paris-Nord. Cette démarche exploratoire<sup>2</sup> s'est réalisée dans un quartier d'habitats spontanés de la ville de Cayenne, composé de communautés d'habitants, dont la communauté palikur<sup>3</sup>. J'ai approfondi l'approche de la recherche biographique en éducation. Elle reproduit par la pratique discursive les expériences individuelles et collectives, « par lesquelles les êtres humains donnent forme et sens à leur existence et inscrivent leur expérience dans l'espace social » (Delory-Momberger, 2019, p. 47).

J'ai développé dans ces espaces de paroles une posture active, afin d'être à l'écoute du territoire et de ses habitants, par le truchement d'une attitude congruente permettant de révéler des univers du discours : « Non seulement le langage dit le monde, mais le langage transforme, modifie, façonne ce monde » (Boutet, 2016 : 48). J'ai commencé, à travers cette approche narrative, à explorer sans le savoir le champ de la sociolinguistique par le biais des récits de vie, de la biographisation (Delory-Momberger, 2009).

En 2015, à la suite du master 2, j'ai été encouragé par un ami anthropologue et consultant, N. Bouderie, à intervenir dans l'accompagnement de projets associatifs communautaires. Ainsi, en me basant sur un modèle de démocratie participative, j'ai mis en œuvre mes premières démarches collectives favorisant les envies d'agir de groupes d'agriculteurs sur l'ensemble de la région Guyane. Les objectifs principaux se sont orientés vers la co-construction et la formalisation de projets communautaires agricoles. Ainsi, par l'intermédiaire de la Fédération des maisons familiales rurales de Guyane, j'ai eu à intervenir sur l'ensemble de la région pour accompagner, former et adapter un management de proximité en prenant en compte les projets collectifs. J'ai organisé des formations d'accompagnement à la vie associative au sud-est de la Guyane, à Maripasoula, afin d'encadrer un groupe de cultivateurs de la communauté Bushinengue ; au nord-ouest, à Saint-Laurent-du-Maroni, j'ai accompagné au diagnostic de projet de

---

<sup>2</sup> Master 2 en science de l'éducation, intitulé : « Éducation formation et intervention sociale », option stratégie de direction et politiques sociales.

territoire la communauté haïtienne ; à Javouhey, auprès des agriculteurs Hmong, j'ai pu participer à la mise en œuvre d'une coopérative agricole ; à Mana, j'ai soutenu la gouvernance associative d'un groupe d'agrotransformateurs et d'agriculteurs pluriculturels ; enfin, au nord-est à Saint-Georges de l'Oyapock, j'ai été sollicité par la Maison familiale des fleuves de l'Est pour réaliser un accompagnement de proximité auprès de la communauté autochtone Palikur.

Il convient maintenant de présenter brièvement la nation ou la communauté palikur. En 1925, dans l'ouvrage *Les Indiens Palikur et leurs voisins*, Curt Nimuendaju, anthropologue, ethnographe, archéologue et linguiste, est l'un des premiers chercheurs pluridisciplinaires à retracer un condensé de trente-cinq années d'une ethnologie participante et vécue avec pour objectif de rendre visible ces populations indigènes<sup>4</sup>.

*Les Palikur (Parikwene) constituent l'une des rares populations indigènes encore en place ayant eu contact avec les Européens dans les basses terres d'Amérique tropicale dès le début du XVIe siècle. [...] Les contacts commerciaux établis avec les Européens, contés aujourd'hui sur un mode mythique par les Palikur, induisent d'importants changements technologiques en même temps qu'ils sont à l'origine d'épidémies catastrophiques. Dès 1729, la population est sans doute déjà réduite au cinquième de son état initial. La baisse démographique et ces contacts conjugués ont induit des adaptations successives extrêmement lourdes ayant affecté pratiquement tous les aspects de la culture originelle (Arnaud. 1984). En contrepartie, l'isolement relatif de la plupart des communautés a permis aux Palikur de maintenir les bases de leur culture et plus encore de conserver leur langue. (1926)*

Comme nous venons de le découvrir, au XIX<sup>e</sup> siècle des Palikur vivaient sur le Rio Urucauà. Toutefois, à la suite du règlement du contesté franco-brésilien en 1900, qui délimite le territoire du Brésil et celui de la Guyane française, la communauté palikur subit une division : « Une partie d'entre eux s'installa de façon permanente en Guyane française<sup>5</sup>. » Cependant, ce n'est que depuis les années

---

4 Il existe plusieurs études plus approfondies, dont les ouvrages de Nimuendaju (1926), Hurault (1972/1989), Grenand et Grenand (1987), qui pourront permettre aux lecteurs d'aller plus loin sur le sujet.

<sup>5</sup> Neves Musolino, A.-A. (2006). *Migration et citoyenneté de l'identité de la frontière Palikur Oiapoque et du littoral sud de la Guyane Française*. [Thèse de doctorat, Université de Brasília-Unb]. Thèse.fr.

1970 qu'une immigration importante s'installa de manière permanente au quartier de l'Espérance I à Saint-Georges de l'Oyapock puis à Kamuyene dans la ville de Macouria, sur le littoral, à une trentaine de kilomètres de Cayenne.

Actuellement, la communauté Palikur dans son ensemble est composée d'environ 3 500 individus (Launey, 2003) essentiellement répartis sur les deux rives du fleuve de l'Oyapock, entre l'État d'Amapá au Brésil et la Guyane française, où elle réside en grand nombre à Saint-Georges de l'Oyapock et aux abords de Macouria.

Au Brésil, Arukwa est le territoire des Palikur dans le nord de l'Amapá. Kumene en est le chef-lieu. Ce territoire se situe à l'intérieur du cap Orange, le long de la rivière Urucauá, qui borde un affluent de la rivière Uaçá, dont l'estuaire se confond avec celui de la rivière Oyapock, frontière entre le Brésil et la Guyane française.



collectifs<sup>6</sup> de F. Armanville nous en offre un aperçu :

*On le sait, le foncier en Guyane appartient dans sa quasi-totalité à l'État français. Et si les collectivités locales demandent légitimement une part des terres de cette région, les populations amérindiennes et bushinengue placent également le territoire au cœur de leurs revendications. Mais ce n'est pas tant la propriété individuelle qu'ils sollicitent qu'un libre accès à un certain nombre d'espaces et surtout une reconnaissance de leur légitimité sur les terres qu'ils occupent depuis de nombreux siècles. Depuis les premières revendications des années 1980, les Amérindiens et Bushinengue se sont organisés pour défendre leurs droits et la problématique foncière continue d'être essentielle à leurs yeux. (Davy & Filoche, 2014)*

*Ipsa facto*, par cette brève présentation de la communauté palikur, poursuivons cette investigation en territoire d'Amazonie.

### 1.1.1. Justification de la recherche

En 2016, à la suite d'une année de mission d'accompagnement d'un collectif d'agriculteurs autochtones palikur de la commune Saint-Georges de l'Oyapock, une collaboratrice des Maisons familiales de fleuves de l'Est et moi-même avons été confrontés à un « malentendu » ou un « sous-entendu » énoncé par des collaborateurs et partenaires de projets. Pourtant, préalablement, lors des deux précédentes rencontres, nous avons dans le cadre du projet validé collectivement les étapes et les actions à mettre en œuvre. Alors que nous nous apprêtions à valider un point spécifique et passer au suivant, le groupe s'est opposé fermement à ladite validation en stipulant qu'il n'avait jamais donné son accord dans ce sens. Nous nous trouvions véritablement désappointés, ne sachant que répondre. Face à ces maux du discours et ces mots énoncés dans la situation de communication, une chose semblait certaine : nous ne parlions pas le même langage, malgré la langue<sup>7</sup> commune employée. À ce moment, un membre de l'association dit : « Tu devrais

---

<sup>6</sup> Davy, D., Filoche, G., Armanville, F. & Guignier, A. (2014). *Zones de droits d'usage collectifs, concessions et cessions en Guyane Française : Bilan et perspective 25 ans après*. CNRS Guyane.

<sup>7</sup> Je parle le créole et les interlocuteurs palikur le parle également.

apprendre à parler notre langue palikur, comme cela tu nous comprendras mieux et tu pourras mieux nous communiquer toutes les informations administratives utiles pour nos projets. »

C'étaient une invitation et un point de vue intéressants. Une perspective nouvelle s'ouvrait dans le but d'améliorer l'accompagnement de projet. Ainsi débute notre intérêt pour la langue palikur, le « *parikwaki* »<sup>8</sup>, afin de comprendre les structures langagières et les différences de points de vue. Cette interpellation modifia totalement notre territoire de recherche, car, à ce moment de la thèse, nous étions engagés en première année, inscrite dans le prolongement du master 2, sur le territoire de l'îlet Malouin à Cayenne où réside une partie de la communauté Palikur et non des locuteurs du *parikwaki*. En effet, en raison des migrations et du nomadisme du peuple palikur sur l'axe entre le Brésil et la Guyane française, le *parikwaki* est de moins en moins pratiqué par les jeunes générations. Toutefois, en accord avec M. Dispagne, directeur de cette thèse, nous avons décidé d'ouvrir notre recherche aux locuteurs *parikwaki* de la communauté palikur et à ceux parmi les locuteurs créolophones. De ce fait, le collectif de cette association palikur que nous accompagnions dans le cadre du développement local devint le point de départ de notre projet de recherche. Ainsi, nous avons conjugué le travail d'accompagnement de projet associatif et celui de la recherche autour des questionnements liés aux pratiques sociodiscursives et aux territoires de vie.

À partir du champ disciplinaire de la recherche biographique en éducation, nous nous sommes orientés vers les sciences du langage afin d'analyser les discours des locuteurs, d'appréhender les messages véhiculés. Au cours de ces cinq années de recherche, nous avons exploré de nouvelles théories de l'analyse du discours et de l'argumentation, développé une compréhension épistémologique et méthodologique dans le domaine de la linguistique. Ce fut un travail d'exploration intense et un processus d'apprentissage permanent.

Cette thèse s'inscrit dans le domaine des sciences du langage et plus

---

<sup>8</sup> J'utiliserai dorénavant le mot « *parikwaki* » dans ce document, c'est la traduction du mot « langue palikur » en palikur, voir le drapeau ci-dessus de la figure 2

particulièrement dans celui de l'analyse du discours. Ainsi, au cœur des pratiques discursives, il convient d'être attentif aux activités langagières ancrées dans les situations d'énonciation, dans l'optique de percevoir des représentations et énoncés enjeux et qui sont liés aux espaces de vie de la communauté autochtone palikur. À partir d'énoncés, nous chercherons à découvrir des représentations du sujet parlant.

Notre question de départ s'élabore : comment le discours de la communauté palikur dévoile-t-il des représentations vis-à-vis de l'espace géographique ?

Pour explorer ce questionnement, nous nous sommes positionnés principalement dans le champ de la linguistique, de la sociolinguistique, de l'analyse du discours et de l'énonciation. Plusieurs auteurs ont participé à la construction de notre cadre théorique : Baylon (1996) présente l'approche sociolinguistique pour comprendre les échanges langagiers en société ; Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958), dans l'ouvrage *Traité de l'argumentation*, accordent une place importante à la rhétorique et à l'analyse des argumentations philosophiques ; Peytard (1995) cite Bakhtine et Ducrot (1984), lesquels exposent la théorie du dialogisme et de l'analyse du discours ; Maingueneau (2002) et Charaudeau (2009) développent les concepts de l'énonciation et du sujet parlant ; enfin, Plantin (2016) et Amossy (2016) soutiennent des théories de l'argumentation dans le discours.

Cette citation de Peytard, professeur de linguistique et sémiotique des discours, illustre notre courant d'investigation en sciences du langage : « Le langage n'est pas un dictionnaire relié à une grammaire. Le langage est une expérience de l'énonciation, une expérience singulière et personnelle du sujet de l'ensemble des énoncés d'une société. [...] Il y a aussi (simultanément appréhendée) une communauté d'évaluation qu'on suppose exister dans le milieu social auquel le discours se trouve destiné » (Peytard, 1995, p. 29). Ainsi, en matière de recherches anthropologiques et ethnologiques, les articles de Green (2003, 2005, 2007) et de Grenand (1979, 1990, 2000) ainsi que l'*Encyclopédie palikur, wayana et wayāpi* sous la direction de Grenand (2009), et les thèses de Passes (1998) et Boudehri (2002), pour ne citer que quelques auteurs, ont permis d'élaborer une approche scientifique et humaine de la communauté palikur.



De surcroît, n'ayant aucune notion du *parikwaki*, nous avons pu pallier ce manque en apprenant les premiers rudiments de la langue par l'intermédiaire de l'ouvrage du linguiste Launey (2003) et de manuels pédagogiques réalisés par la Société internationale de linguistique sous la direction de Green (1997, 2018). Très rapidement, des difficultés de compréhension des structurations linguistiques, des formations de phrases et de morphèmes ont émergé. Ces complexités grammaticales sont toutefois devenues, au fur à mesure de nos investigations, une richesse à explorer.

### 1.1.2. Présentation du plan

L'étude est composée de huit parties et de différents chapitres à l'intérieur de ces parties. La dernière partie constitue la conclusion de ce travail.

La première partie introductive développe le contexte d'observation de l'étude selon l'approche de la géobiographie sociodiscursive : elle présente le narrateur dans la traversée de ses environnements, en relation avec le monde social et discursif qui le constitue. Cette approche a le mérite de pouvoir construire un modèle propre pour appréhender la circulation des représentations sociodiscursives du sujet parlant. Cette partie expose le contexte et la justification de l'étude. En somme, notre étude de l'analyse énonciative et de l'approche contrastive est utile pour appréhender l'argumentation dans l'interdiscours communautaire des palikur d'Amazonie et pour favoriser la co-construction cohérente de projets soutenables. Nous le découvrons, nos analyses éclairent et renseignent sur les phénomènes de la linguistique contrastive. Le travail du linguiste de l'argumentation décrit les stratégies et connecteurs dont le locuteur dispose pour orienter l'argumentation dans son discours vis-à-vis de ces représentations des espaces géographiques.

La deuxième partie concerne les cadres théoriques de la recherche en analyse du discours. Nous posons les bases théoriques selon les cadres philosophiques de l'analyse du discours (Althusser, 1972 ; Foucault, 1966). Nous poursuivons l'exposé

de modèles par la présentation de concepts clés en sciences du langage que nous avons arpentés et explorés. Venant des sciences de l'éducation, les premières années de cette thèse nous ont permis de parcourir avec intérêt ces nouveaux domaines de recherche en sciences du langage, motif pour lesquelles certaines citations semblent longues. Nous découvrirons les notions de « langue », de « langage » et de « parole » (Saussure, 1916), en passant par les concepts de la linguistique contrastive (Worlf, 1941), par ceux de l'énonciation et du dialogisme (Bakhtine, 1978 ; Ducrot, 1984), puis par des concepts transversaux à notre étude de l'argumentation du discours (Perelman, 1997).

Dans la troisième partie formule notre problématique et les hypothèses de cette recherche.

Dans la quatrième partie, nous nous intéressons à la méthodologie de recueil des données de notre corpus, comprenant le travail de traduction et de codage.

La cinquième partie, intitulée « méthodologie d'analyses du matériau retenu », développe les méthodes entreprises dans notre étude. Un chapitre descriptif étaye l'objet du mythe comme un genre narratif du discours : il s'arrête principalement sur le concept de « mythème » de Lévi-Strauss (1908-2009) qui nous intéresse. Il traite des relations et occurrences entre les mythes d'une aire culturelle donnée et des stratégies argumentatives dans les mythes. Un chapitre développe l'idée de l'analyse des entretiens géobiographiques sociodiscursifs : il aborde le parcours géographique des narrateurs tout en développant les points de vue argumentatifs (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 1958) de ces derniers vis-à-vis de la sémiotisation de l'espace. Au croisement de cette analyse, le chapitre sur la méthodologie d'analyse des rencontres collectives revient sur des aspects sociolinguistiques et énonciatifs. Il est suivi d'un chapitre complémentaire sur la méthodologie d'analyse de l'argumentation dans le discours, au regard des concepts d'analyse des lieux communs, des formations topiques et des connecteurs dans la langue (Maingueneau, 1996 ; Moeschler, 1985, p. 64). Le chapitre sur la méthodologie d'analyses des espaces discursifs pose les fondements d'une étude énonciative du sujet parlant. Nous proposons ici une approche d'analyse du discours de

Charaudeau (2004) selon les trois espaces discursifs, à savoir l'espace situationnel de la communication, l'espace discursif de l'énonciation et l'espace de l'interdiscursivité, lieu d'observation de tous les discours d'une communauté de locuteurs.

La sixième partie se concentre sur les analyses des matériaux. Elle analyse un ensemble de stratégies de l'argumentation dans les mythes et dans les entretiens géobiographiques sociodiscursives et collectifs. Elle traite des questions liées aux stratégies de l'argumentation de la fallacie<sup>9</sup> de Bentham (Plantin, 2016) qui sont véhiculées dans les mythes. Un chapitre conséquent développe une analyse des lieux communs et des formations topiques argumentatives de la sémiotisation de l'espace palikur.

La septième partie explicite notre discussion, résultats par le prisme des controverses de vérité en démocratie (Rennes, 2007) à partir des cinq principes argumentatifs de la controverse. Elle met en relief et entérine les formations topiques en lien avec les observations réalisées lors des rencontres individuelles et collectives. Elle nous permet d'observer l'émergence de thématiques occurrentes et nouvelles dans l'interdiscours communautaire. La discussion présente une approche des déictiques temporels et spatiaux ainsi qu'une vision renouvelée de la spatialité palikur. Le chapitre suivant met en lien des perspectives énonciatives de discours interventionnistes (Bénéteau de Laprairie, 2017). Il se propose de croiser l'ensemble des résultats de recherche en lien avec les apports théoriques et les recherches-actions-formations réalisées dans le contexte de notre étude en Guyane française.

La conclusion propose une synthèse des résultats et des concepts préalablement formulés. Elle conclut ce travail de thèse en présentant une illustration de l'approche conceptuelle de la géobiographie sociodiscursive que nous avons développée tout au long de ce travail. Elle engage une réflexion sur un « être en territoire », un « nous », communauté humaine à reconnaître par le verbe, par la voix d'une linguistique énonciative et performatrice.

---

<sup>9</sup> Raisonnement fallacieux, douteux ou confus.

## 2. CADRE THEORIQUE DE LA RECHERCHE

---

### 2.1. Introduction

Cette introduction générale du cadre théorique présente les chapitres qui seront développés en précisant leurs rôles respectifs dans notre recherche.

Notre cadre théorique propose un tour d'horizon des conceptions des sciences du langage. Nous présentons deux approches philosophiques de l'analyse du discours, suivies de concepts fondamentaux, tels que les notions de langue, langage et parole, etc. Nous exposons le cadre théorique de la linguistique contrastive pour envisager l'étude de la langue palikur. Nous développons les théories de l'énonciation et des espaces d'énonciations qui constituent une partie centrale de notre recherche. Le dernier chapitre définit des concepts transversaux en sciences sociales et sociolinguistique concernant la sémiotisation de l'espace et la subjectivité du sujet parlant.

### 2.2. Constitution du champ de la recherche

Nous précisons dans cette deuxième partie les différents courants et approches sollicités pour construire et conduire notre étude. Nous avons choisi une démarche de recherche pluridisciplinaire pour comprendre le sujet parlant de manière polyphonique. Cette diversité des domaines mobilisés ouvre de nouvelles pistes herméneutiques. Depuis quelques années, le contexte épistémologique de la recherche en sciences du langage se développe et s'articule au contact de plusieurs autres disciplines. L'interdisciplinarité s'explique par une ouverture vers d'autres champs de recherche qui se complètent les uns les autres. Ainsi, des domaines de recherche voisins ou différents se rencontrent pour créer de nouvelles pistes d'études, comme la sociolinguistique (Boutet, 2016), ou encore la politologie lexicale (Bacot, 2011).

L'étude linguistique a connu des changements depuis «la linguistique générale» de Saussure (1916) centrée sur le sujet de langage et les expériences humaines. Chomsky (1977) rend compte de l'acquisition du langage ou de la formation des phrases : la langue n'est plus considérée comme une structure solitaire mais examinée à la confluence de la psychologie, de la sociologie et de la philosophie.

La linguistique contemporaine étudie la langue en tant que microstructure à l'intérieur d'une macrostructure dont les constituants sont le langage, l'humain et la société (Moeschler & Auchlin, 2014). Ainsi, pour appréhender ce contexte épistémologique de la linguistique contemporaine et la signification de l'acte de communication dans sa globalité, notre étude s'appuie sur des informations argumentatives propres à la société et aux individus, à la suite des travaux de Kerbrat-Orecchioni (2014), Bonnafous et Temmar (2007), Krieg-Planque (2009).

Cela dit, il nous a semblé important d'approfondir notre champ d'investigation aux sciences du langage. Cet exercice s'est avéré périlleux en début de recherche. C'est autour des interactions entre la linguistique générale et la sociolinguistique que nous articulerons nos travaux. Nos approches théoriques et nos méthodes sont empruntées essentiellement à la linguistique du discours, plus particulièrement à l'analyse du discours.

Toutefois, un détour par le champ de la linguistique générale s'impose. Pour Wittgenstein, cité par Thompson, l'« idée maîtresse était que le langage est une "forme de vie" et que pour le comprendre, il faut l'observer dans son utilisation. En d'autres termes, la langue n'est plus une simple manière de "décrire" la réalité, mais fonde sa signification sur ses nombreux usages différents. » (Thompson, 2014, p. 75) D'autre part, Moore (1873-1958) et Austin (1911-1960) se sont préoccupés de l'utilisation ordinaire des mots : « Leurs démarches ainsi que celle, plus vaste, de Wittgenstein, ont abouti au constat que le langage ordinaire est une activité pouvant être analysée afin d'en montrer la logique et les implications internes, et qu'une telle analyse permet de clarifier la signification des énoncés et par

conséquent de résoudre les problèmes philosophiques. » Cette approche positiviste logique s'analyse sous l'angle des énoncés et de leur vérification.

Le philosophe Ricoeur propose une approche épistémologique de la langue en tant que formalité de la communication, de laquelle il analyse certains codes. Les messages sont échangés entre l'auteur et l'auditeur dans un discours. Il précise : « C'est dans la linguistique du discours que l'événement et le sens s'articulent l'un sur l'autre. Cette articulation est le noyau de tout le problème herméneutique. » (Ricoeur, 1986, p. 116) Paul Ricoeur démontre que la langue se dépasse et s'actualise comme système, et que le discours compréhensif est un événement qui s'actualise comme une donnée dans la signification.

En cela, il conviendrait d'interroger à travers l'approche communicationnelle l'usage et le sens, l'événement et la signification dans un espace déterminé :

Qu'est-ce que le discours signifie pour le locuteur et pour l'interlocuteur ?

Comment le narrateur utilise-t-il une langue et pour raconter quoi ?

En quoi cet usage produit-il du sens ?

Bauer (2007), dans l'article « Du bruit au discours : la domestication de la voix des précaires », met en avant la compétence à raconter son histoire, son récit de vie. Ce type de narrations reflète donc la multiplicité des usages du discours et s'inscrit dans le jeu des rapports sociaux de production de soi. Il est d'abord certain que la maîtrise de la langue courante est le facteur premier de cette compétence, car elle permet de s'adresser à autrui afin de constituer une demande précise. Bauer explique : « la principale caractéristique de cette compétence est la capacité à domestiquer son langage, à le faire passer du bruit initial à un discours construit selon les normes reconnues. [...] Ensuite, il doit autant que possible être rationnel, ou plus précisément raisonnable. » Il est donc ici question de capacités linguistiques, de postures sociolinguistiques et politiques.

Baylon (2005) nous propose dans son ouvrage *Société, langue et discours* une définition du positionnement du sociolinguiste que nous retiendrons pour étudier les événements de discours :

*Le sociolinguiste tâchera de mettre en relief le rapport qui existe entre l'organisation du message que déterminent l'analyse linguistique, et la destination ou l'implication sociale de ce même message. [...] Ainsi le sociolinguiste fait-il porter son attention sur le locuteur en tant que membre d'une communauté en tant que sujet dont le langage peut caractériser l'origine ethnique, la profession, le niveau de vie, l'appartenance à une classe... Cette attention peut porter sur l'auditeur, sur les conditions de la communication, sur le niveau socioculturel du message, sur le contenu sémantico-social du discours. (2005, p.22)*

À partir de ces observations, nous prendrons en considération les multiples facteurs du langage de l'individu communicant dans la société, c'est-à-dire qui relèvent d'un acte « sociolinguistique ».

Ainsi, la sociolinguistique à laquelle nous nous intéressons étudie les relations entre la société et la langue (Ruiz-Avila, 2009), ce qui la rapproche de l'analyse du discours qui étudie l'usage du langage dans une communauté donnée par des locuteurs réels dans des situations réelles (Maingueneau & Charaudeau, 2002).

L'analyse du discours prend un nouvel essor, en France, dans les années 1960 à 1970<sup>10</sup>. Elle se situe dans l'interface des sciences humaines et se déploie dans le domaine des sciences du langage, essentiellement à propos de « l'usage de la langue » (Mazière, 2005, p. 7) et du discours politique (Boutet, 2016). Elle étudie les phénomènes langagiers au sein d'un ensemble de circonstances dans lesquelles s'insère un événement social et historique.

Les auteurs du dictionnaire de l'analyse du discours, Maingueneau et Charaudeau (2002), en donnent une définition :

*L'analyse du discours apparaît comme la discipline qui étudie le langage comme activité ancrée dans un contexte*

---

<sup>10</sup>Nous ne présentons pas dans cette thèse l'histoire de l'analyse du discours, pour plus d'information se référer : Mazière, F. (2005). *L'analyse du discours*, PUF.

*produisant des unités transphrastiques, comme "utilisation du langage à des fins sociales, expressives et référentielles" (Schiffrin, 1994, p. 339). Dans ces conditions, l'analyse du discours fait coexister des "approches" (Schiffrin, 1994) très diverses : analyse de la conversation, ethnographie de la communication, sociolinguistique interactionnelle (Gumperz & Hymes, 1964).*

Autrement dit, l'analyse du discours s'appuie d'une part sur des énoncés attestés et d'autre part sur la convocation de ce à quoi renvoie le signe linguistique qui en découle. L'analyse linguistique prendra en compte les effacements, les anaphores, les figures, les énonciateurs et leurs positions (Mazière, 2005, p. 8). L'analyste prend en considération, par le fait de l'énonciation, la temporalité, la spatialité et les croyances inscrites dans la structure du discours de l'énonciateur. Les concepts de dialogisme et de polyphonie associés aux noms de Bakhtine (1977), Ducrot (1980), Moeschler et Auchlin (2014) viennent compléter notre approche conceptuelle. Ainsi, la polyphonie « vise fondamentalement à mettre en cause le postulat de l'unicité du sujet parlant, selon lequel, pour un énoncé, il y a un unique sujet parlant, qui est à la fois le responsable des activités psycho-physiologiques dont dépend la production de l'énoncé et le responsable des "positions" exprimées par l'énoncé, la source des prédictions qui y sont faites » (Auchlin & Moeschler, 2014, p. 151). De manière plus conventionnelle, un énoncé dépend d'un sujet conscient. L'emprunt de cette notion de polyphonie est ici descriptif selon des données contextuelles. Bakhtine s'intéresse à la polyphonie comme circulation des discours, selon un point de vue qui relie l'observation sociolinguistique à l'étude des différentes formes linguistiques (genres, styles, constructions linguistiques particulières) qu'emprunte cette polyphonie « orchestrale » (1977). Tout énoncé est à destination d'un objectif adressé et possède une structure, un cadre de référence et des moyens. Le but à atteindre est donc le sujet social, enserré dans une structure d'interactions. Nous verrons plus en détails la notion de polyphonie dans le chapitre qui lui est réservé.

Qu'il s'agisse d'un ouvrage, d'une publication, d'une communication ou d'une conversation, le terme de « discours » est de rigueur. Il renvoie à la structure énonciative et s'accorde à l'interaction entre protagonistes (Kerbrat-Orecchioni,



2005) : « Une interaction suppose un contact entre deux agents, par ailleurs indépendants, qui entrent temporairement dans un processus d'action conjointe où les activités, langagières et non langagières, de l'un sont coordonnées aux activités de l'autre. » Goffman met en évidence une finalité communicative conduite par un ordre rituel (Goffman, 1973,1974). Chacun, par ses actions, suit une certaine ligne de conduite lui assurant une image honorable aux yeux de son interlocuteur qu'il résume par la notion de « face » ; chacun revendique par ailleurs, comme un droit, un espace privé nommé « territoire ».

Pour comprendre les interactions sociales et discursives et entendre le dialogue polyphonique des locuteurs palikur, afin de saisir les représentations du monde auxquelles ils font *face*, il nous faut donc les écouter à l'intérieur des situations langagières qui construisent leur quotidienneté. L'analyse du discours et l'approche biographique et conversationnelle portent sur « le dire et le dit » (Ducrot, 1984) des énonciateurs. C'est par le truchement de la contextualité dans laquelle les échanges sont réalisés que nous tenterons d'analyser les enjeux mis en scène, la place occupée par l'énonciateur et le discours de la sémiotisation de l'espace. Ce dernier expose les dynamiques à l'œuvre dans la société ; il s'agit d'un espace de langage structuré par des imaginaires (Turpin, 2012) – nous développerons en détail ce concept ultérieurement. Avant toute chose, privilégions la présentation des deux courants philosophiques et épistémologiques desquels l'analyse du discours de l'école française est issue.

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, le projet philosophique général consistait à déterminer le contenu d'un texte, d'un discours. Selon Malmberg (1966), « le philosophe veut connaître la signification ou l'intention de celui dont la parole est conservée par l'écrit » et « veut aussi atteindre la culture et le milieu au sein duquel ce document a vu le jour, et comprendre les conditions qui en ont permis l'existence » (Maingueneau, 1991, p. 10). Ainsi, l'apport des sciences du langage permet au philosophe d'accéder à d'autres voies de connaissance afin de parvenir au sens que recèle le texte ou le discours parlé. Le philosophe Wittgenstein (1889-1951), tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, a suscité un « tournant linguistique » du fait de sa préoccupation du langage, dans la mesure où le travail conceptuel de sa philosophie

s'arc-boute sur une analyse du langage.

C'est dans le contexte de la conjoncture intellectuelle des années 1950-1960 aux États-Unis, à la suite de Harris (1952) dans son article intitulé « *Discourse analysis* » où il formule l'unité linguistique constituante de la phrase et du texte qui ouvre de nouvelles perspectives de recherche. L'analyse du discours est en plein essor, conduite par les courants de l'ethnographie de la communication (Hymes & Gumperz, 1964), de l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967) et de l'analyse conversationnelle de Sacks (1973) et Goffman (1973), et saisie par l'approche philosophique de Althusser (1972) et Foucault (1966) que nous développons dans les chapitres suivants.

### 2.2.1. Cadre philosophique de l'analyse du discours selon Althusser

Les apports philosophiques marxistes de Althusser relatent des processus de construction des idéologies :

*L'objectif de sa réflexion est de parvenir à dégager les mécanismes de toute idéologie, en montrant comment, par son mode de fonctionnement même, celle-ci contribue, à proportion de son efficacité, à la reproduction des rapports sociaux (et par conséquent à la reproduction des rapports de domination qui s'y articulent). (Sarfati, 2014, p. 96)*

Althusser étudie la « déformation imaginaire » influencée par les « rapports réels » des individus à leurs positions quand ils se muent en représentations idéologiques. En s'appuyant sur la scientificité de la linguistique, l'inconsistance des textes devrait être mise à jour en étudiant les processus de déformation idéologique dans le discours.

Il donne lieu à deux thèses :

- 1) l'idéologie est une représentation du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence ;

- 2) l'idéologie a une existence matérielle.

Au cours de notre développement, nous ferons nôtre la notion de déformation des idéologies. Nous observerons l'évolution ou plus exactement les transformations des idéologies et représentations liées à l'espace géographique des locuteurs palikur. Comme le souligne Sarfati, « le rôle dévolu à l'analyse du discours est celui d'une pratique qui permet d'avoir prise sur les mécanismes de l'idéologie, pratique qui autorise l'expression rigoureuse d'un regard critique, capable par le biais de la théorie générale de produire une distance, une extériorité, la possibilité d'un travail de démythification » (Sarfati, 2014, p. 98).

En somme, l'idéologie agit sur les individus en tant que sujets conscients. Ainsi, l'analyse du discours étudie également les idéologies dans les pratiques discursives de manière à les déconstruire rationnellement.

### 2.2.2. Cadre philosophique de l'analyse du discours selon Foucault

Dans son ouvrage épistémologique *L'Archéologie du savoir* (1969), M. Foucault met en évidence l'interaction entre les pratiques discursives et les pratiques sociales, les « *effets de vérité* » produits par le discours. Ainsi, Foucault s'intéresse davantage à « *l'instance d'étonnement énonciatif* », liée à la pensée, qu'au langage.

Il distingue en matière de séquences linguistiques les caractéristiques d'un énoncé. Pour ce faire, il présente quatre caractéristiques :

- la singularité, le fait qu'un énoncé entre dans un rapport spécifique avec un sujet d'énonciation ;
- le fait qu'un énoncé soit relié à un domaine associé ;
- la matérialité de l'énoncé, c'est-à-dire les productions écrites ou

orales ;

- o la différence entre l'énoncé et son mode de reproduction, c'est-à-dire l'extériorité d'un énoncé.

Ces théories concernent les règles et les pratiques produites par les énoncés dotés de sens et d'historicité. Foucault explicite :

*Il s'agit de saisir l'énoncé dans l'étroitesse et la singularité de son événement ; de déterminer les conditions de son existence, d'en fixer au plus juste les limites, d'établir ses corrélations aux autres énoncés qui peuvent lui être liés, de montrer quelles autres formes d'énonciation il exclut. On ne cherche point, au-dessous de ce qui est manifeste, le bavardage à demi silencieux d'un autre discours ; on doit montrer pourquoi il ne pouvait être autre qu'il n'était [...]. (1969 : 40) (Maingueneau, 2014, p. 15).*

Le concept de discours pour M. Foucault apparaît comme un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même « *formation discursive* » et des pratiques discursives. Ces fonctions discursives et énonciatives sont composées d'un ensemble de conditions d'exercice toujours déterminées dans et par le temps, l'espace géographique, les situations socioéconomiques et linguistiques des énonciateurs. La méthodologie proposée dans *L'Archéologie du savoir* se donne pour ambition d'étudier la description de « l'archive » d'une communauté, entendue comme discours d'une société.

De ces deux approches philosophiques vont émerger deux types de démarches en analyse du discours : la démarche analytique et la démarche intégrative.

L'approche analytique recherche dans le discours des stratégies cachées. De cette posture, deux orientations divergent : la version réaliste, selon laquelle le discours est une source de mystification dont doivent être décodés les véritables enjeux ; la version représentative, qui suggère d'analyser des indices fréquents dans

le discours à interpréter comme des symptômes.

Quant à l'approche intégrative, elle s'appuie davantage sur le contexte et la situation du discours, sur lequel l'analyse peut parfaire sa pratique. Elle met en rapport des paramètres de l'interdiscours donnant un sens au discours pour effectuer une analyse satisfaisante.

Le tableau suivant illustre notre propos :

Tableau 1 : Approches philosophiques de l'analyse du discours Sarfati (2014, p. 103)

<i><b>Analyse du discours</b></i>		
<b>Approche analytique</b>		<b>Approche intégrative</b>
Réaliste	Représentative	Interdiscours
Texte	Texte	Texte
Dissimulation	Symptômes	Contextualisation
Inconsistance	Condensation	Interdépendance
Désarticulation		Articulation
<i><b>Des composantes du discours</b></i>		

En outre, nous soulignons les travaux de Pêcheux (1969-1999) relevant de la théorie du discours et les travaux de Dubois (1962) qui analysent les pratiques verbales d'une société. Ces recherches en analyse du discours politique se sont inscrites dans le contexte social des événements de mai 1968.

En 1980, le courant de l'école française se marginalise. Toutefois, des tendances françaises (Maingueneau, 1997 ; Sarfati, 1997) s'affermissent. Elles se caractérisent par :

- un intérêt pour des corpus relativement contraints et historiques ;
- une fonction discursive des unités et à leurs propriétés en qualité d'unité de langue ;
- un intérêt accru pour la théorie de l'énonciation linguistique ;

- une importance accordée à l'interdiscours ;
- un positionnement qu'occupe le sujet dans son discours.

Nous accréditons ce positionnement philosophique et épistémologique et inscrivons ainsi notre recherche dans le courant français de l'analyse du discours.

À la suite de notre brève présentation des bases philosophiques de l'analyse du discours, les pages à venir décrivent des concepts théoriques qui encadrent notre démarche de recherche en sciences du langage et en analyse du discours. Il s'agit principalement des « éléments de sémiolinguistique » (Charaudeau, 1983) et des théories de l'énonciation linguistique (Maingueneau, 1981). Nous évoquerons les apports du courant pragmatique (Austin, 1970 ; Searle, 1972) et les théories de l'énonciation de la subjectivité (Kerbrat-Orecchioni, 1980). Il conviendra de présenter de surcroît les concepts de dialogisme et de polyphonie de Bakhtine (1977), Ducrot et Schaeffer (1995).

Puisque les sciences de l'éducation constituent notre champ disciplinaire d'origine, ce détour par des définitions théoriques reliant des notions à la fois élémentaires et précieuses de la linguistique, nous est apparu primordial pour élaborer et approfondir notre parcours de recherche à propos de l'argumentation.

## 2.3. Des concepts clés en sciences du langage

### 2.3.1. Langue, langage et parole

Les notions de langue et de langage ne présentent pas les mêmes réalités. Dans le cours de linguistique générale, Saussure (1916) définit la langue comme une production sociale qui est partie prenante du langage. Le linguiste F. Neveu, dans le lexique des notions linguistiques, cite les propos de F. de Saussure concernant la notion de langage : « Pour attribuer à la langue la première place dans l'étude du langage, on peut [...] faire valoir cet argument que la faculté - naturelle ou non - d'articuler des paroles ne s'exerce qu'à l'aide de l'instrument créé

et fourni par la collectivité ; il n'est donc pas chimérique de dire que c'est la langue qui fait l'unité du langage. »<sup>11</sup> (Neveu, 2019, p. 84)

Le langage intègre la langue qui est un matériau semblable aux locuteurs, comme une convention accréditée par la communauté linguistique pour permettre à ses membres d'exercer cette capacité langagière. La spécificité du langage s'observe donc par l'existence de systèmes de signaux et de « codes » mis en œuvre dans la communication. Le langage est donc un ensemble et un système de signes codifiés. Bronckart (1977) dans les théories du langage précise que se signifie et se différencie le signe à sa valeur distinctive, en fonction du mode de réalisation utilisée par le locuteur (la voix, l'ouïe, la vue, etc.) et en fonction de la relation qui unit le signe à sa valeur dans l'échange verbal. (Bronckart, 1977, p. 303)

Pour le linguiste Culioli (1990) l'objet de la linguistique est fondé sur la relation qui unit le langage et les langues dans le cadre de la production des locuteurs et de leur langue d'usage :

*Je dirai que la linguistique a pour objet l'activité de langage appréhendée à travers la diversité des langues naturelles (et à travers la diversité des textes, oraux ou écrits). J'insiste bien sur ces deux points : d'un côté, je dis que l'objet de la linguistique est l'activité de langage (elle-même définie comme opérations de représentation, de référencassions et de régulation) ; d'un autre côté, je dis que cette activité nous ne pouvons l'appréhender, afin d'en étudier le fonctionnement, qu'à travers des configurations spécifiques, des agencements dans une langue donnée. L'activité de langage renvoie à une activité de reproduction et de reconnaissance des formes. Or, ces formes ne peuvent pas être étudiées indépendamment des textes, et les textes ne peuvent pas être indépendants des langues. (1990, p14) Pour une linguistique de l'énonciation Culioli. (Paveau, & Sarfati, 2003, p. 179)*

À la suite de ces auteurs, il nous faut insister sur le fait que nous partageons et qui indique que seul le langage humain comporte cette faculté méta-linguistique, qui est de discourir sur la signifiante et le signifiant. Nous notons également la

---

<sup>11</sup> Saussure, F. (1916). *Cours de linguistique générale*. Payot.

relation d'interprétation qui décode les signes des systèmes sociaux et de la pensée du sujet de parole.

Il revient à F. de Saussure d'avoir produit une « révolution copernicienne » en ce qui concerne l'observation des phénomènes linguistiques à travers ses travaux. Dans le cours de linguistique générale au chapitre 3, intitulé : objet de la linguistique il donne une « définition de langue ». Au chapitre 4 intitulé « linguistique de la langue et linguistique de la parole », il met en évidence la matière de la linguistique, c'est-à-dire les phénomènes liés à l'utilisation du langage, et son objet assavoir les aspects de ces phénomènes. Les auteurs Ducrot et Schaeffer (1995) du nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage précisent cette distinction :

*D'abord, l'objet doit constituer « un tout en soi », c'est-à-dire qu'il doit constituer un système fermé comportant une intelligibilité intrinsèque. Et d'autre part, l'objet doit être un « principe de classification » : il doit servir de base à une meilleure compréhension de la matière, il doit rendre intelligible le donné empirique. L'objet, Saussure l'appelle la langue ; la matière, ce sont les phénomènes de la parole. (1995, p. 293)*

La recherche en linguistique énoncée par F. de Saussure étudie et opère une séparation des systèmes de langue par opposition à la production individuelle de la parole.

La séparation langue - parole manifeste cette opposition entre ce qui est de l'ordre social et individuel. La citation ci-dessous de F. de Saussure dans le cours de linguistique générale explicite le propos :

*En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup :*

- 1) ce qui est social de ce qui est individuel ;*
- 2) ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel ;*

*La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le*



*produit que l'individu enregistre passivement ; elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement dont il sera question.*

*La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il convient de distinguer :*

*1) les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle ;*

*2) le mécanisme psychologique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons. (2016, p. 79)*

En fin de compte, la langue est un phénomène social et la parole est individuelle, tous deux doivent être organisés selon des critères, des codes linguistiques déterminés par les membres d'une même collectivité linguistique pour communiquer.

Chomsky (1965) propose une reformulation de la distinction langue – parole par en compétence – performance dans le cadre de la linguistique générative. La langue ou la compétence doivent être acquises de manière appropriée par le locuteur et par tous les locuteurs de la communauté linguistique pour que le savoir puisse être transmis. Ce savoir n'est pas seulement lié aux jugements grammaticaux.

*Ils ont aussi un savoir passif qui leur permet de reconnaître et d'interpréter d'autres variétés de langues, variétés de classes sociales, et un savoir actif qui leur permet d'adapter leurs propre syntaxe, phonologie et lexique aux différents thèmes, situations publiques.... En d'autres termes ils ont une compétence de communication, commune à tous les membres d'une communauté linguistique, qui englobe la variation sociolinguistique. (Baylon, 2005, p. 109)*

Pour une conception plus contemporaine (Charaudeau, 2009), cette opposition langue - parole concerne le sens des énoncés produits dans des situations discursives. L'opposition se situe plus particulièrement entre les termes : phrases et énoncés. La phrase est une suite de mots agencés dans les règles d'une grammaire et syntaxe, et les énoncés sont la réalisation de la phrase dans un contexte précis. Dans ce cadre, la différence est de se prononcer sur un sujet de langue ou un sujet

de discours, à qui nous conduit à un sujet parlant.

Nous précisons uniquement deux postures retenues et discutées dans le cadre de l'analyse du discours concernant la notion de sujet. Charaudeau (2009) dans son ouvrage « *Identités sociales et discursives du sujet parlant* » expose une différenciation du concept de sujet parlant que nous jugeons utile de présenter, dans sa globalité, il cite :

*L'une radicale, qui ne confère à ce sujet d'autre existence que celle d'une « illusion », car il serait complètement surdéterminé par ce que Pêcheux appelle « le préconstruit » des « formes discursives ». Le sujet n'est que le résultat d'un produit : il ne s'appartient pas, il est parlé par un ailleurs qui sera appelé tantôt idéologie (Althusser), tantôt inconscient (Authier-Revuz). Dans un cas comme dans l'autre, le sujet n'est pas un « je », mais un « ça » (idéologique ou inconscient) qui parle à travers le sujet parlant.*

*L'autre position est moins globalisante. Elle ne nie pas le jeu de la surdétermination du sujet, mais au lieu d'en faire une illusion, elle en fait quelque chose de positif. Il existe dans toute société des discours de doxa (lieux communs, stéréotypes), savoirs partagés de connaissance et de croyance ; ceux-ci circulent et se répartissent de façon non aléatoire dans les différents groupes sociaux. (2009, pp. 10 - 11)*

Ce dernier point de vue est celui que nous adaptons pour ce travail de recherche. Nous pensons et validons que le sujet parlant véhicule certains discours conscients et inconscients qui le déterminent partiellement, dans lesquels il se positionne socialement et linguistiquement. De ce fait, ce sujet parlant demeure responsable des représentations et discours qu'il énonce.

À la suite des définitions des termes langue, langage et parole, dans le chapitre ci-après nous interrogeons l'opposition discours et texte.

### 2.3.2. Discours et texte

En philosophie classique, le terme de discours fut essentiellement utilisé pour une production orale. Actuellement, ce terme recouvre une polysémie d'usage depuis le développement croissant de l'analyse du discours.

Maingueneau (2014) reconnaît que le terme est utilisé pour divers emplois. Ainsi, le discours est le plus souvent utilisé pour signifier « la parole saussurienne », c'est-à-dire toutes les formes d'occurrences d'énoncés. Le discours est présenté de manière plus globale comme unité supérieure à la phrase. Il est le plus souvent utilisé par les grammairiens qui examinent la cohérence des énoncés. Dans le cadre des théories de l'énonciation et de la pragmatique, le discours est l'énoncé d'un énonciateur dans le cadre de la situation d'énonciation et de communication. Dans l'approche d'une spécialisation du sens, il est convoqué comme la conversation. De plus, comme nous l'avons étudié précédemment, il est souvent mis en opposition à la langue, et spécifie les unités linguistiques individuelles.

Dans les usages plus contemporains de l'analyse du discours, il est utilisé comme l'ensemble d'énoncés représentant un groupe idéologique et social spécifique. L'usage de type de discours ou genre de discours désigne des pratiques discursives attachées à une même réalité discursive. On parle de discours politique, religieux, féministe, de la revendication, etc.

En l'analyse de discours, Guespin (1971) distingue le discours de l'énoncé :

*L'énoncé, c'est la suite des phrases émises entre deux blancs sémantiques, deux arrêts de la communication ;*

*Le discours, c'est l'énoncé considéré du point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne.*

*Ainsi un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration « en langue » en fait un énoncé ; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un « discours ».*

Nous voyons apparaître les deux notions, celles de discours et de texte dans la

situation précédant ce que Fuchs (1985, p. 22) affirme en ne faisant pas de distinction entre texte et discours. Elle affirme que les deux termes sont produits dans un contexte sous l'influence de déterminations sociales, idéologiques et extralinguistiques. Le discours semble être le prolongement de la grammaire textuelle vers une dimension transphrastique. Pour Adam (1999, p. 39), le discours est conçu comme l'inscription d'un texte dans son contexte.

Nous soulignons le lexème « texte », car il possède plusieurs occurrences. Selon le dictionnaire de l'analyse du discours (2002, p. 570), « Quintilien parle du texte dans le cadre de la composition, de l'élocution et de disposition réunies ; il emploie deux mots : textus et textum. Textus ce qui rassemble ou organise des éléments divers et textum plus proche par l'infinie contexture de débat, d'une composition ouverte. » Nous choisissons le texte de Ricoeur (1986) dans son ouvrage du « texte à l'action » pour illustrer et finaliser notre chapitre. Paul Ricoeur dans le chapitre le paradigme du texte cite :

*Afin de justifier la distinction entre langage parlé et langage écrit, il me faut introduire un concept préliminaire, celui du discours. C'est en tant que discours que le langage est soit parlé soit écrit. (...) Le discours est l'événement de langage. Si le signe (phonologique ou lexical) est l'unité de base du langage, la phrase est l'unité de base du discours (1986, p. 206).*

Nous retenons que le « texte » est un discours fixé par écrit comme le présente Ricoeur. Afin d'explorer les événements du discours, tâchons maintenant de comprendre l'avènement du signe dans son contexte.

### 2.3.3. Le signe, le signifiant et le signifié

Que signifie le « signe » ?

Le signe est la notion de base de la sémiotique, elle est au fondement de la linguistique, puisque le langage est un système de signes. De nombreuses définitions du signe ont été proposées. C'est par Saussure (1916) que nous avons la théorie que la langue est un ensemble systématisé de signes. Dans son ouvrage sur

le cours de linguistique générale, au chapitre intitulé nature du signe linguistique :

*Nous appelons signe la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par exemple un mot (arbor, et.). On oublie que si arbor est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept « arbre », de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total. (...)*

*Nous proposons de conserver le mot signe pour désigner le total, et de remplacer concept et image acoustique respectivement par signifié et signifiant. (1916, p. 153)*

La définition du signe et sa dimension arbitraire se sont imposées à la communauté linguistique comme une vérité évidente.

*Une des composantes du signe, l'image acoustique, en constitue le signifiant ; l'autre le concept, en est le signifié. Entre le signifiant et le signifié, le lien n'est pas arbitraire, au contraire, il est nécessaire. Le concept (« signifié ») « bœuf » est forcément identique dans ma conscience à l'ensemble phonique (« signifiant ») böf. L'esprit ne contient pas de formes vides de concepts innommés. (Benveniste, 1966, p. 51).*

Ce qui est arbitraire, c'est que tel signe et non tel autre soit appliqué à tel élément et non à un autre. Ainsi, l'arbitraire n'existe ici aussi que par rapport au phénomène ou à l'objet matériel et n'intervient pas dans la constitution du propre du signe. Boulbina (2009, p. 12), linguiste, reprend les principes de l'immutabilité et de la mutabilité du signe exposés par Saussure. L'immutabilité ne peut pas être remise en question et la mutabilité est susceptible de changement. Les deux sont des variables arbitraires.

Un autre point que soulève F. de Saussure est la notion de valeur linguistique, considérée dans son aspect conceptuel. Cette valeur linguistique s'explique par les relations qu'entretiennent les signes entre eux. Il cite :

*Quand on parle de valeur d'un mot, on pense généralement et avant tout à la propriété qu'il a de représenter une idée. (...)*

*Puisque la langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres. (...)*

*Dans l'intérieur d'une même langue, tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement : des synonymes comme redouter, craindre, avoir peur, n'ont pas de valeur propre que par leur opposition ; (...) Ainsi la valeur de n'importe quel terme est déterminée par ce qui l'entoure. (1916, pp. 218-221)*

Les signes linguistiques, dans leur définition, renvoient aux objets du monde, ces objets sont des référents qui peuvent être des objets, des êtres, des événements. Kerbrat-Orecchioni distingue les références absolues, « cela veut dire que le repérage du référent dépend uniquement des informations contenues dans l'expression référentielle. Par exemple la rose est une fleur, » et d'autre part la référence relative « doit se réaliser grâce à des informations différentes de celles qui sont disponibles dans les unités linguistiques. Si les données convoquées font partie de l'environnement linguistique de l'unité référentielle, la référence est dite « relative au contexte linguistique ou anaphorique. » (199, p. 35)

La plupart des auteurs linguistes distinguent trois notions dans le signe, c'est-à-dire le signifiant, le signifié et le référent. Ces notions de signe et de référence sont désignées par Pierce comme representamen, interpretant et objet. Le linguiste Morris les nomme sign vehicle, designatum, et dénotatum, d'autres auteurs Ogden et Richards, les définit comme symbol, thought et référent.

Du fait du grand nombre de représentations du signe, retenons les appellations de Morris (1983), la dimension sémantique correspond à la signification des signes, la dimension syntaxique représente la relation des signes entre eux, et enfin, la dimension pragmatique est la relation entre leur utilisation. C'est par l'organisation des signes en systèmes, c'est-à-dire d'un agencement différentiel du répertoire des symboles, des représentations, des valeurs, de la forme du contenu ou des « interprétances » que des informations sont transmises avec une certaine complexité. Cette connaissance collatérale du signe dans un système organisé permet d'établir l'existence d'un ordre organisé pour les actions humaines préalablement codifiées en normes.

#### 2.3.4. Normes, représentations et idéologies

La langue, la parole et le signe ont en commun la fonction de représentation des pensées des individus d'une société. C'est l'organisation des mots dans les énoncés qui a ce pouvoir de représentativité et de l'agir communautaire. Cependant, cette inscription des signes dans le langage n'est pas aléatoire, mais logique, basée sur un raisonnement, une norme intégrée au sein de la communauté d'appartenance.

La norme, pour les sociologues, représente l'ensemble des règles et conduites adoptées par la société. La norme est définitivement validée lorsque le comportement adopté est régulier ou récurrent, et quand les membres n'en ont pas toujours conscience. Elle est adossée aux systèmes de valeurs, qu'ils pratiquent. Selon Bourdieu (1930-2002), il introduit le concept d'habitus comme un système de structures intériorisées, mais non individuelles qui conditionnent l'agir. Les perceptions et conceptions sont acquises depuis l'enfance dans les espaces de socialisation, puis elles sont remodelées en fonction des expériences et du milieu social. Parsons (1902-1979) distingue au niveau des individus des comportements d'adaptation et des modèles retenus progressivement de l'expérience. La norme y est définie comme l'ensemble des connaissances empiriques que la société se construit elle-même. Ainsi, selon Parsons repris par Baylon (2005, p. 161), toute société adopte des systèmes de valeurs explicites qui assurent sa stabilité, tout en contrôlant son évolution. En effet, les valeurs symbolisent un ensemble de fins très valorisées, c'est-à-dire le pouvoir, le prestige ; et la norme représente un ensemble de moyens légitimes pour les atteindre.

On parle de normes de la communication (Charaudeau & Maingueneau, 2002, p. 404), en ethnographie de la communication, pour marquer la différence entre l'acquisition des langues et celle du système de communication. Le fait d'apprendre une langue introduit le fait d'apprendre les règles de la grammaire, mais également les règles de conduite de la société, afin d'adopter un système de communication en fonction des situations sociales données.

La norme en linguistique est partie prenante de l'ensemble des normes sociales. Elle fonctionne dans une communauté linguistique comme un régulateur du comportement collectif. Selon Ducrot et Schaeffer (1995), il est fréquent de

vouloir fixer avec une rigueur de scientificité une norme du langage qui éliminerait les mauvais usages de celle-ci. La norme, selon Hjelmslev, est l'ensemble des caractéristiques distinctives de locuteurs qui dans leurs pratiques discursives permettent d'identifier des éléments les uns des autres. La norme représente une distinction de l'usage, ce dernier représente les phénomènes sémantico-phonétiques par lesquels le système se manifeste en fait. Selon Coseiru (2001), la norme linguistique représente la part fonction du langage, c'est ce qui est socialement indispensable et obligatoire dans l'usage des codes linguistiques.

Martinet (1974), pour parler de norme linguistique, dissocie les notions descriptives et prescriptives. La norme descriptive ou aussi coercitive correspond au phénomène social de production langagier jugé relâché ou incorrect. La norme, ou le registre de prescription écrite correspondent au bon usage dans la définition des grammaires, imposées officiellement.

Labov (1978)<sup>12</sup> évoque la norme comme unificatrice de la communauté. Il précise que sa structure sociolinguistique (Baylon, 2005, p. 167) se définit sous deux formes, « la norme objective » de la stratification sociale et stylistique et la « norme évaluative » acquise très tôt par l'enfant, de façon active par la correction, puis par intériorisation. En ce sens, la norme tend à prendre le sens normal largement partagé par les membres de la communauté.

Pour le sociolinguiste Baylon (2005, p. 167 - 168) :

*La conformité à la norme permet à l'individu de se situer vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'autrui. Seule une convention linguistique qui rallie les différentes subjectivités permet à l'homme de poser, abstraction faite des situations de communication imposées par la vie en société, des actes intellectuellement libres. La connaissance - et la maîtrise - de la norme est une condition essentielle de la liberté du citoyen, liberté qui comme chacun le sait est « la nécessité reconnue ». (...) Il est vrai que l'établissement d'une norme peut avoir des conséquences idéologiques.*



L'idéologie, dans le cadre de sa définition, a fait l'objet de nombreux travaux tels que ceux de Marx et Engels, Aron, (Aron, 1968, p. 375). Ce dernier présente l'idéologie comme un système global d'interprétation du monde social. En analyse du discours, la notion d'idéologie est centrale. Charaudeau et Maingueneau reprennent les propos du philosophe marxiste critique Althusser qui présente une théorie de l'idéologie :

Selon laquelle l'idéologie représente un rapport imaginaire des individus à leur existence qui se concrétise matériellement dans des appareils et des pratiques. Selon lui l'idéologie est liée à l'inconscient par le biais de l'interpellation des individus en sujet. (2002, p. 301)

Ainsi, pour L. Althusser, l'idéologie est dotée d'une réalité-historique au sein d'une société donnée. L'idéologie est une forme de représentations pratico-sociale (Althusser, 1965, p. 238) de l'existence. Bien que le terme se soit progressivement affaibli en analyse du discours, il n'en demeure pas moins présent. Des nouveaux termes sont mis à jour, la formation discursive de Foucault (1969), puis celui de pré-construit comme « l'impensé de la pensée » de Pêcheux (1975, p. 92) et sa notion d'interdiscours qui fait le lien entre idéologie, inconscient et discours.

D'autres notions définissent le clivage de l'intra discours, de la représentation et de l'hétérogénéité qui viennent ébranler le concept de formation discursive et idéologique. Authier (1982), dans ses travaux sur l'hétérogénéité, démontre un phénomène de démarcation dans les méthodes d'analyse de discours en proposant une description linguistique des formes de l'hétérogénéité montrée dans le discours, conçue comme manifestation de divers types de « négociations » du sujet parlant avec l'hétérogénéité constitutive.

La notion idéologique est aujourd'hui encore actuelle dans la « Critical Discourses Analysis » de Van Dijk (1996), elle est utilisée dans les courants sexiste ou raciste. Il redéfinit

*Les systèmes sociocognitifs des représentations sociales mentales socialement partagées qui contrôlent d'autres*

*représentations mentales telles que les attitudes des groupes sociaux (y compris les préjugés) et les modèles mentaux [...] en second lieu, nous voulons chercher de façon systématique ( le sujet, la cohérence), la syntaxe (l'ordre des mots, etc.), le lexique, les actes de langages, les opinions idéologiques se manifestent dans le texte et la parole. (Van Dijk, 1996, p. 28)<sup>13</sup>*

En ce qui concerne le concept de représentation sociale, issu de la sociologie de Durkheim (1898) sous le terme de représentation collective, ses prérogatives demeurent la signification, la réalité et son image. Ce point de vue est également celui du sociologue P. Bourdieu pour qui il faut « inclure dans le réel la représentation du réel... » (Bourdieu, 1982, p. 136).

Chabrol (2004) démontre que la psychologie sociale présente des éléments indispensables à l'analyse du discours à travers la notion « d'imaginaire socio-discursif ». Elle regroupe l'idéologie, les attitudes, les opinions, les représentations sociales, qui sont sous-jacentes des situations d'énonciation.

Selon Chabrol :

*Les représentations sociales rassembleraient des faisceaux d'attitudes convergentes et divergentes, connues et/ou partagées par une population dans une époque donnée. Elles sont générées collectivement dans les groupes sur un objet chargé d'enjeux et dirigent les opérations cognitives de sélection et de construction des dimensions significatives pour la construction de la réalité « connaissable », c'est-à-dire socialement significative, sans impliquer d'adhésion attitudinelle. (2004, p. 45)*

En ce qui concerne les attitudes, elles sont exprimées par les positionnements du groupe de parole qui orientent leurs conduites, leurs affects et leurs jugements sur des objets thématiques précis. Les opinions sont des objets thématiques plus globaux d'un groupe par rapport à une thématique sociale, comme l'opinion sur la religion. C'est à partir d'un tel cadre de références et d'analyse des

---

<sup>13</sup> Charaudeau, P., & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil.

stratégies cognitivo-discursives que les psychologues sociaux analysent les échanges groupaux.

En analyse du discours, cette notion de représentation sociale ou collective se rapproche, des notions d'interdiscursivité et de dialogisme de Bakhtine (1978). Nous pouvons attribuer ici trois fonctions sociales aux représentations. En première instance, nous pouvons énoncer que les représentations construisent une organisation du réel et des images mentales véhiculées par le discours (Charaudeau, 1997, p. 47). Ainsi, les représentations se configurent en discours sociaux qui témoignent les un d'un savoir de connaissance sur le monde, les autres d'un savoir de croyance renfermant des systèmes de valeurs dont se dotent les individus pour juger cette réalité. Deuxièmement, ces discours sont représentés explicitement par des signes emblématiques tels qu'icônes, mots, expressions, ou de façon implicite par des allusions et formules. Enfin, en troisième instance, ces discours sont révélateurs des marqueurs identitaires qui constituent l'identité collective du groupe.

Il est vrai qu'en analyse du discours l'établissement des normes, des idéologies, des représentations sociales sont à la base de la communication linguistique et se manifestent dans les situations d'énonciation. Ces imaginaires socio-discursifs (Charaudeau, 2009), autrement dit ces idéologies (Chabrol, 2009), sont censés exprimer les systèmes de connaissances et de croyances reconnus par toute la communauté ; ces supposées vérités ou véracités sont véhiculées à travers le dispositif de l'énonciation, par un sujet parlant, voire un « méta-énonciateur ».

## 2.4. La linguistique contrastive

### 2.4.1. La traduction

Dans l'approche herméneutique de la traduction, « on ne peut traduire que ce que l'on comprend de l'original ; or, ce que l'on comprend de l'original résulte déjà d'une sorte de pré-traduction ; déterminer ce qui doit être traduit, c'est-à-dire déterminer ce que Lamdiral appelle la "quoddité traductive", implique

nécessairement une précompréhension du texte-source et, plus encore, la reconstitution de sa cohérence » (2006, p. 10).

En effet, la réussite de la traduction dépend de la transposition culturelle du lexique et de la médiation interlinguistique du traducteur. Pour éviter toute forme d'interprétation, éviter et limiter toute forme de subjectivité, l'activité de traduction s'est réalisée avec trois locuteurs palikur<sup>14</sup>.

La traduction a donc été une pratique collective et chronophage. Elle a nécessité de nombreux déplacements géographiques et rencontres pour d'abord transcrire en parikwaki, puis traduire en français. Il faut souligner que le fait de traduire est accompagné d'une réflexion autour de la pratique de traduire. Goethe le dit dans des termes mesurés : « il faut considérer chaque traducteur comme un médiateur s'efforçant de promouvoir un échange intellectuel universel<sup>15</sup>. » De Launay, auteur de l'ouvrage *Qu'est-ce que traduire ?*, explique quant à lui : « Chaque langue se retrouve face aux autres, prise dans une histoire où elle se voit en quelque sorte sommée de se justifier à travers la manière dont elle reconstruit ses héritages, élaborer ce qu'elle considère comme son identité et envisage un avenir où elle a un rôle à jouer. [...] La survie même d'une langue et d'une culture est désormais fonction de sa capacité à traduire, donc à participer à l'échange mondial. La traduction est le moteur d'une sorte de dynamique "politique de la culture". » (2006, p. 25)

## 2.4.2. Apport de la linguistique contrastive

L'un des objectifs de la linguistique contemporaine est la confection de grammaires, supposées décrire les usages langagiers des locuteurs d'une communauté. Elles sont comme une mémoire de l'organisation de la langue et de son fonctionnement. Pour le sociolinguiste Baylon, « une grammaire adéquate doit aborder la question de l'étendue de l'objet de sa description, la langue, c'est-à-dire qu'elle doit définir les limites de la communauté linguistique qu'elle tente de

---

<sup>14</sup>Bénéteau de Laprairie, D. & Daniel, F. (2021, 27 mars). *Traduction et transcription des textes liturgiques en langues autochtones et créoles en Guyane française*. Le multilinguisme au cœur de notre Guyane, Université de Guyane

<sup>15</sup>Lettre à Carlyle, à propos de la traduction en anglais du Torquato Tasso (1828).

décrire, et tenir compte d'au moins quelques types de "sociolectes" dans la langue » (2005, p. 109). Dans les grammaires sont référencées les compétences indispensables au groupe pour se reconnaître et communiquer. Ces indices permettent également aux locuteurs de se différencier d'autres langues. Ils renseignent sur les variations sociolinguistiques, qui sont des marqueurs de subjectivité de la communauté de langage.

Il existe de nombreuses études comparatives en langue française et dans d'autres langues sur les connecteurs argumentatifs. Cependant, aucune étude spécifique contrastive des connecteurs de l'argumentation n'existe entre la langue française et la langue parikwaki. L'intérêt pour nous consiste à comparer les différents usages des connecteurs « mais » et « parce que » ainsi que des déictiques personnels et spatio-temporels afin d'identifier leur positionnement dans la structuration de l'argumentation. Cette étude scientifique veut combler cette absence.

La théorie linguistique de l'analyse contrastive a été conceptualisée par Worlf en 1941. Son objectif consiste à comparer terme à terme, rigoureusement et systématiquement, deux langues et leurs différences structurales afin de mieux appréhender la didactique des langues (Debyser, 1970, p. 31). Ainsi, l'approche contrastive analyse des phénomènes linguistiques de deux ou plusieurs langues dans le but de faire ressortir des divergences ou des similitudes, ce qui permet de mettre en exergue des phénomènes particuliers en contraste mais aussi certains traits culturels (Lado, 1957, p. 1). La linguistique contrastive est une étude synchronique : elle n'étudie pas véritablement l'évolution de la langue.

En définitive, les recherches contrastives examinent particulièrement la typologie, l'enseignement et la traduction. Nous constatons qu'elles constituent un outil pertinent d'analyse dans l'approche de l'argumentation et donc dans le cadre de notre étude, car la flexibilité et l'adaptabilité des connecteurs rendent cette analyse complexe en matière de traduction. Luscher (2002) le confirme en montrant la polyvalence des connecteurs ou leur caractère non référentiel. Un même connecteur peut, notamment selon le contexte, être traduit par un grand nombre de

connecteurs différents dans une autre langue.

Une analyse contrastive des connecteurs et déictiques des deux langues peut révéler leurs équivalences et différences au niveau de l'argumentation. Concernant la notion d'équivalence, Rossari (2000) parle qu'un connecteur d'une langue X peut partager tous les emplois discursifs d'une langue Y. À l'inverse, il évoque la notion de correspondance, lorsqu'il n'existe pas de connecteur d'une langue Y qui peut être utilisé dans une langue X. Dans ce cadre, notre analyse porte sur les particularités de la notion d'équivalence interlangagière appliquée aux connecteurs argumentatifs et déictiques du parikwaki vers le français.

Nous centrerons notre analyse linguistique contrastive sur l'emploi des connecteurs dans les séquences argumentatives afin de déterminer leur positionnement dans la phrase, leur valeur et leur effet de sens. En effet, comme le souligne Plantin (1996, p. 70), le sens d'un mot s'élabore dans « la poursuite du discours » et pas seulement en lui-même. Nous chercherons à percevoir ainsi des caractéristiques linguistiques propres à la langue parikwaki, nous permettant d'éclairer notre analyse de la sémiotisation de l'espace dans le discours argumentatif palikur. Toutefois, cette étude ne pourra commenter tous les phénomènes linguistiques selon cette approche contrastive ; elle permettra cependant à d'autres travaux de s'en inspirer et de poursuivre la démarche de recherche engagée.

Après avoir souligné notre intérêt pour l'étude linguistique contrastive en lien avec les connecteurs de l'argumentation, il importe de présenter succinctement la langue parikwaki.

### 2.4.3. Présentation du parikwaki

Il s'agit d'une langue parlée en Amazonie par plus de deux mille citoyens brésiliens et français. La langue parikwaki a les caractéristiques qui définissent une langue régionale (Launey, 2003) malgré le nombre limité de locuteurs. Nous

espérons par ce travail dynamiser l'intérêt intellectuel pour cette langue et participer à la reconnaissance de ses locuteurs.

Le langue parikwaki des « Paricura », « Paricura », « Paricores », « Palicur », « Palicour(s) », « Palikurene » (Nimuendaju 1971 [1926], pp. 1, 4-5, 10-1), des « Parikur » (Fernandes, 1950) et « Parincur léne » (1963), est une des six langues autochtones amérindiennes actuelles en Guyane française. La langue palikur « parikwaki » appartient à la sous-famille Maipuran de la grande famille linguistique arawak (De Goeje, 1928 ; Mason, 1950 ; Noble, 1965 ; Matteson, 1972, pp. 234-8, Derbyshire & Pullum, 1986, pp. 481-4 ; Payne, 1986 ; F. & P. Grenand, 1987). Ces locuteurs vivaient sur les terres basses situées entre le Rio Araguari au sud et le fleuve de l'Oyapock au nord.

La signification du terme palikur est singulière. Selon des recherches (Passes, 1998), le terme « *paik* » découle de « *pakwa* », de même que « *Arukwa* », se traduit par « milieu ». Il permet d'indiquer la spatialité et plus particulièrement la rivière Arukwa où réside la communauté Palikur, dans la région nord de l'Amapá au Brésil. En rajoutant le suffixe « ené », cela crée le mot « Pa'ikwene » ou « Aúkwa-yené » (Dreyfus, 1981), ce qui se traduit en français par le mot palikur, qui signifie « les gens de la rivière du milieu » (F. & P. Grenand, 1987, p. 22 ; Montout, 1994, p. 26 ; Arnaud, 1984).

Actuellement, la langue des Palikur n'est plus largement parlée par l'ensemble des locuteurs autochtones palikur. Le créole guyanais est prédominant. Dans certaines zones d'habitats palikur, le créole est considéré comme langue première.

#### 2.4.3.1. Note sur la lecture en parikwaki

Nous présentons ici une note sur la prononciation et la lecture du parikwaki. Globalement, les lettres se prononcent de la même manière en palikur qu'en français. Il existe cependant des variantes de prononciations que nous mettrons en exergue dans le tableau ci-dessous. Ces éléments ont été observés par les locuteurs

palikur et les linguistes.

Tableau 2 : Prononciations en parikwaki (Launey, 2003)

E	se prononce	[e] <sup>16</sup> comme <b>é</b> en français	<i>Kote</i> se traduit par : « pas encore », se prononce « côté »
U	se prononce	[u] comme <b>ou</b>	<i>kuskus</i> : « chat »
Y	se prononce	[j] comme <b>yole</b>	<i>ay</i> se prononce « ail », <i>ey</i> se prononce « eil », « abeille » <i>iy</i> se prononce « ille », « ville » <i>uy</i> se prononce « ouille », « fouille »
W	se prononce	[w] comme <b>watt</b>	<i>kawa</i> : « non », se prononce « kaoua »
g	se prononce	[g] comme <b>gare</b>	se prononce quelques fois légèrement comme un « r »
x	se prononce	[ʃ] comme <b>chou</b>	<i>ax</i> : « manger », se prononce « hache »
r	se prononce	[r] comme <b>rivière</b>	<i>warik</i> : « rivière »
h	se prononce	[h] comme <b>h - ache</b>	<i>himak</i> : « dormir » <i>h</i> , devant les voyelles a, e, i, o, u : <i>ah</i> se prononce « an » <i>eh</i> se prononce « in » <i>oh</i> se prononce « on » <i>ih</i> se prononce « i » <i>uh</i> se prononce « ou »
p	se prononce	[p] comme <b>patte</b>	<i>pudig</i> : « hamac » en début de mot « p se prononce « p ». en milieu de mot « p » peut se prononcer « v ».
v	se prononce	[v] comme <b>vie</b>	<i>givudiga</i> : « mon hamac »

La lettre « p » entre les voyelles possède le son de « v » en langue palikur. Certains transcripteurs l'écrivent avec un « v », d'autres utilisent le « p ». Les deux lettres sont reconnues et acceptées par la communauté et les linguistes.

Dans nos transcriptions, nous avons respecté le choix le plus courant : c'est la lettre « v » qui est utilisé.

#### 2.4.3.2. Caractéristiques de la langue parikwaki

Nous relèverons ici quelques caractéristiques de la langue. Comme beaucoup de langues amérindiennes, le parikwaki est agglutinant. Voyons ci-dessous

<sup>16</sup> Les crochets indiquent l'alphabet phonétique international.



l'exemple du morphème arbre :

- 1 *Ah* / arbre, bois
- 2 *Ahavwi* / forêt
- 3 *Ahav'ikúyéné* / sauvagerie
- 4 *Ahtamni* / branche
- 5 *Ahamna* / feuille
- 6 *Ahariú* / fruit
- 7 *Ahmútri* / plante
- 8 *Ahmútiwi* / jardin
- 9 *Ahgebdji* / petit morceau de bois

Dans la langue parikwaki, la formation du pluriel et des ensembles (groupes) est un indicateur pertinent et propice à la vie communautaire, dans les espaces relatifs à l'environnement. La formation du pluriel est déterminée par un suffixe spécifique en fonction de la caractéristique associée.

Le pluriel des personnes / individus :

<i>Awayk-emni</i>	<i>Bakimn-ayh</i>	<i>Tino-gben</i>
Homme-s	Enfant-s	Femme-s

De ce fait, nous pouvons constater que la classification des ensembles est attenante aux mots. Ces codes linguistiques de classification des ensembles permettent de définir les caractéristiques de référence au signe. Ainsi, le locuteur identifie l'environnement du signe et son signifiant, c'est-à-dire que le suffixe lui communique des informations par exemple sur la taille du groupe. Le locuteur peut rapidement identifier les lexèmes utilisés, afin d'orienter son action à venir.

Un petit groupe *-viyene*

<i>Hiyeg-viyene</i>	<i>warkuma-viyene</i>	<i>takarakyen-viyene</i>
Un petit groupe de personnes	constellation d'étoiles	couvée de poussins

Un grand groupe *-empu*

<i>Hiyeg-empu</i>	<i>paytw-empu</i>	<i>pakir-empu</i>
Une foule de gens	beaucoup de maisons	un troupeau de porcs

Un ensemble ou type *-bet / -bdi*

<i>Gewkan-bet</i>	<i>gikawri-bet</i>	<i>kuhivre-bdi</i>	<i>ahamne-bdi</i>
Affaires	artères	un type d'oiseaux	feuillage

Formes plurielles de groupe *-vi / -vwi*

<i>Hiyegviyenevwi</i>	<i>warkumaviyenevwi</i>	<i>kagtaviyenevwi</i>
Nations	constellations	collections de livres

Forme d'association – associés *-pig / -vig*

<i>Gina-ivg</i>	<i>givigvig</i>	<i>akoksavig</i>
Sœur de la mère	votre troupeau	article de couture

Dans un contexte géographique et topologique de marais, de rivières qui fluctuent et se déplacent rapidement au gré de fortes intempéries, nous avons constaté que le parcours d'une traversée en pirogue peut sensiblement changer d'un jour à l'autre. De ce fait, l'individu est en apprentissage constant et renouvelé de la carte mentale du territoire. Ainsi, lorsqu'un narrateur utilise telle déclinaison d'un mot, il communique en même temps des indices sur la matière, la forme, le volume, la provenance et la classe spécifique de l'organisation des groupes. Comme le souligne Launey, « on ajoute au verbe signifiant laver un suffixe spécifique s'il s'agit de laver un objet cylindrique, pointu, concave, plat, fragmenté, divergent, etc., et de même à l'adjectif pour indiquer qu'un tel objet est sale ou propre... » (2001, 18).

En parikwaki, il y a accord de nombre entre les noms faisant référence aux êtres vivants, les pronoms, les verbes, les adjectifs et les adverbes. Quand il y a plus d'une chose appartenant à plusieurs propriétaires, le pluriel *-kis* apparaît à la fin du mot.

Exemple :	<i>Pol-kis</i>	la famille de Paul.
	<i>Ig-kis</i>	il-s

Ces structures linguistiques offrent aux locuteurs palikur des précisions sur l'objet de la communication, des descriptions et des détails pour appréhender la situation qui se présente. Il existe en palikur vingt prépositions qui permettent de signifier si une chose est « dans » ou à « l'intérieur » d'un lieu ; nous découvrirons quelques-unes d'entre elles dans le chapitre concernant les déictiques spatio-temporels.

Après cet aperçu des formes linguistiques, observons dans le chapitre suivant les formes géométriques et leurs classifications.

#### 2.4.3.2.1. *Les classifications géométriques en parikwaki*

En introduction, nous présentons des concepts issus de la géométrie traditionnelle palikur. Cette géométrie classe les objets selon deux critères : premièrement ceux du « nombre et de la dimension », deuxièmement ceux « de la régularité ou de la déformation » (Launey, 2003).

Il existe huit classes géométriques en parikwaki :

- 1) La classe *huwipatip* correspond à la forme tridimensionnelle régulière : sphérique ou cubique.
- 2) La classe *huwiptimin* correspond à la forme tridimensionnelle, mais allongée cylindrique.
- 3) La classe *sababoye* correspond à la forme à deux dimensions, régulières : plat.
- 4) La classe *sababomin* correspond à la forme à deux dimensions, incurvées : concave.
- 5) La classe *tarand* correspond à la forme unidimensionnelle sans prise en compte des extrémités : linéaire.
- 6) Les classes *imuwad* (haut), *mihad* (profond), et *huwigakup* (intérieur d'une limite) correspondent aux unidimensionnels fermés par une limite qui peut être en bas, en haut ou représentée par un espace circonscrit.

- 7) La classe *huwibakup* correspond à la forme volumineuse, mais de côtés non proportionnels, géométriquement irrégulière.
- 8) La classe *katawnabet* correspond à la forme constituée de plusieurs parties rattachées, divergentes ou arborescentes.

Il est à noter que les principes de classification connaissent une marge d'incertitude et que l'on pourrait parfois imaginer *a priori* que certains objets qui tombent dans une classe devraient appartenir à une autre. De même, un nom peut recevoir plusieurs classificateurs selon la manière d'envisager la chose.

Au sujet des toponymes apparaissent des suffixes qui marquent un type de relation spatiale<sup>17</sup> :

*Le locatif*    *Ig ay.*

Il est ici.

*Le latif*        *Ig atak kayanit.*

Il va à Cayenne.

*L'ablatif*      *Ig ayat kayanitak.*

Il vient de Cayenne.

*Le perlatif*    *Ig mpiye kayaniw.*

Il est passé par Cayenne.

Comme nous venons de le préciser, les adverbes se construisent en fonction de la localisation, ainsi pour le déictique spatial « ici » de proximité :

- « Ici » locatif : *ay*
- « Ici » latif : *atan*

---

<sup>17</sup> Ces informations sont conformes aux sources :

Green, D. (1996). O sistema numérico na língua palikur. *Boletim do museu Goeldi*, 10 (2), (261-303)  
 Aikhenvald, A. (1998) Palikur and the typology of classifiers. *Anthropological linguistics*, 40, (429-480)  
 Green, H., & Diana, E., Gomes, I., Orlando, A., Ioio, T., Silva, E. (1997). *Gramática sucinta da língua palikúr : Você pode ler e escrever na língua Paliúr*, por Sociedade internacional de linguística, Belém, Pará.  
 Green, H. & D., Gomes, I., Orlando, A., Martiniano, N., Iôô, R., Felício, J., Romanowski, A.-E., Green, D., Vogel, A., Lopes De Melo Correa, T., Andrade, L. & Valadares, S. M.-B. (2018) *Kagta Iwitkekne, Dicionário Palikur -Português*. Associação Internacional de linguística - Sil Brasil.  
 Launey, M. (2003). *Awna parikwaki, Introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapa*. Édi. IRD

- « Ici » ablatif : *aytekihan / ayteke*<sup>18</sup>
- « Ici » perlatif : *awkihan*

En ce qui concerne l’adverbe « là » d’anaphore :

- « Là » locatif : *ayge*
- « Là » latif : ***atere***
- « Là » ablatif : *aytohtak / aytohtiha*
- « Là » perlatif : *awvure / ovure*

Pour la déclinaison de l’adverbe « là-bas » :

- « Là-bas » locatif : *ayge*
- « Là-bas » latif : ***atere***
- « Là-bas » ablatif : *aytohtak / aytohtiha*
- « Là-bas » perlatif : *awvure / ovure*

Nous avons présenté les adverbes de localisation spatiale en langue parikwaki. La plupart de ces adverbes ou suffixes modifient le nom ou le verbe auquel ils se réfèrent. Les classifications des formes géométriques et des localisations avec ou sans mouvement représentent un modèle conceptuel de la spatialité palikur.

## 2.5. L’énonciation

### 2.5.1. Les dispositifs de l’énonciatif

#### 2.5.1.1. Énoncé, énonciation, énonciateur

L’univers du discours sur lequel nous construisons notre identité s’établit à partir des énoncés exprimés par le sujet parlant. Pour donner un premier aperçu des termes énonciateur ou producteurs des énoncés, nous soulignons les propos de Benveniste (1966, 252) l’énonciateur est celui qui prononce un énoncé en qualité de « je » sujet de cette énonciation. Dans le chapitre suivant, nous mettrons l’accent sur

---

<sup>18</sup> *Ayteke* peut avoir aussi un sens temporel

les producteurs des énoncés.

Nous définissons maintenant, la notion d'énoncé, puis le concept d'énonciation. L'énoncé est un terme polysémique dans les sciences du langage. Il est défini comme une séquence verbale. Pour Ducrot, c'est la matérialité d'une phrase dans un contexte précis (Ducrot, 1995), ou le produit de l'acte d'une énonciation. Harris a donné de l'énoncé la définition suivante : « Toute partie de discours, tenue par une seule personne, avant et après laquelle il y a silence de la part de cette personne. » (Lyons, 1970, p. 132)<sup>19</sup>

Dans le champ de l'analyse du discours francophone, Guespin (1971) complète cette dernière définition. L'énoncé est bien compris entre deux blancs sémantiques encadrés par une phrase. L'énoncé est constitutif au discours sur le point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne (1970, 10)<sup>20</sup>. L'énoncé est également une séquence de texte au regard de la structuration « en langue » qui en fera une production linguistique, à savoir un discours, c'est-à-dire une séquence de phrases en langue.

Par conséquent, à la suite de Kerbrat-Orecchioni (2002, p. 33), on peut distinguer les usages polysémiques de l'énoncé. Pour les auteurs Ruwe (1967, p. 368), Lyons (1970, p. 42, 102), Sperber (1975, 389), l'énoncé est défini comme une phrase actualisée. Dubois et Sumpf (1969, p. 3) complètent cette dernière définition en rajoutant le terme de séquence, l'énoncé se définit comme « une séquence » de phrase actualisée. Enfin, Kuentz (1969, p. 86) précise le terme, l'énoncé est le construit d'une unité transphrastique, c'est une séquence structurée de phrases qui peuvent être envisagées soit en langue soit en parole.

Selon Kerbrat-Orecchioni (2002), on disposerait ainsi d'un ensemble terminologique comprenant six éléments : la phrase abstraite, la phrase actualisée, la phrase, l'énoncé abstrait, l'énoncé actualisé et l'énoncé. Dans cette approche, O. Ducrot adopte quant à lui le système terminologique de la phrase abstraite à l'énoncé réalisé versus du texte abstrait au discours réalisé.

En somme, les termes énoncés, phrase, texte, discours sont à la fois solidaires et s'échangent dans l'usage de la désignation des productions verbales.

---

<sup>19</sup> Charaudeau, P., & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil. (222)

<sup>20</sup> Charaudeau, P., & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil. (223)

Dans ces définitions polysémiques, nous voyons se désigner un même objet, et à la fois une différence qui se situe dans la mise en perspective de cette énonciation. Ainsi, l'énoncé (Provost-Chauveau, 1971, p. 12) est perçu d'une part comme un objet-événement extérieur au sujet qui l'a produit, et d'autre part comme « objet-fabriqués » produit par le sujet parlant en y associant une altérité par les marques de son énonciation.

#### 2.5.1.2. Les producteurs des énoncés

Certains linguistes distinguent tout d'abord le sujet parlant du locuteur, qui sont des notions voisines de l'énonciateur. C'est Culioli (1968, 1973) qui a conceptualisé la notion d'énonciation en l'associant à co-énonciateur. Il souligne ce terme lorsque deux partenaires sont en communication verbale. Dans ce dernier échange, il y a co-énonciation parce qu'au cours de la conversation le locuteur devient à son tour auditeur, comme le premier auditeur devient à son tour de parole locuteur tout en influençant le cours de l'échange verbal. Culioli emploie le lexème de destinataire, il est utilisé pour désigner le sujet auquel s'adresse un sujet parlant.

Le sujet parlant est utilisé pour caractériser l'être humain qui exerce l'activité de langage. La définition que donne le dictionnaire de l'analyse du discours (Maingueneau & Charaudeau, 2002) est la suivante :

*On dit que le sujet parlant a une compétence linguistique, c'est-à-dire qu'il possède la capacité d'utiliser les systèmes d'une langue donnée pour construire ou reconnaître correctement les formes (morphologie), en respectant les règles de combinaison (syntaxe) et en tenant compte du sens des mots (sémantique). (2002, p. 555)*

Ils définissent le sujet parlant comme un être empirique, un individu qui produit un énoncé comme « objet-fabriqués ». Toutefois, nos premières définitions ne précisent pas encore la place, la nature et le rôle de ce sujet parlant. C'est pourquoi

la notion de sujet de discours est nécessaire pour affiner la notion précédente au regard de son activité langagière (Maingueneau & Charaudeau, 2002) :

*Le sujet de discours, cette notion conduit à tenir compte de rapports que le sujet entretient avec les données de la situation de communication dans laquelle il se trouve, les procédés de mise en discours qu'il utilise, ainsi que les savoirs, opinions et croyances qu'il possède et qu'il suppose que possède son interlocuteur. Sa compétence n'est plus seulement linguistique, elle est à la fois communicationnelle, discursive et linguistique. (2002, p. 554)*

Plusieurs linguistes ont défini le sujet de discours en fonction de leur approche théorique. Par conséquent, nous complétons cette définition du sujet par l'approche de P. Charaudeau, théoricien sur lequel nous inscrivons la plus grande partie de notre recherche. Pour Charaudeau (1988), dans le cadre d'une problématique de l'altérité :

*Le sujet de discours est, à la fois, surdéterminé - mais seulement en partie - par des conditionnements d'ordre divers, et libre d'opérer des choix lors de la mise en œuvre du discours. Il est à la fois contraint par les données de la situation de communication (contrat) qui lui conduisent à se comporter discursivement d'une certaine façon, et libre de s'individuer, ce qui l'amène à suer de stratégie. (1988)*

Par cette acception, il s'agit de comprendre comme le sujet de discours devient un individu, manifestant une subjectivité en usant de stratégies du discours pour y parvenir. C'est par l'analyse du discours, des énoncés stratégiques produits par le sujet parlant que repose l'approche fondamentale de notre recherche.

Enfin, pour définir le locuteur, il est celui qui dit « je » comme être de discours. C'est la personne qui parle, qui construit un énoncé dans une situation de communication. Il existe également le locuteur collectif qui dit « je » en pensant un nous, ou d'autres pronoms personnels, comme représentant d'une communauté discursive. Nous nous étendrons sur ce point dans le chapitre concernant les déictiques personnels.



Dans le cadre de la définition du locuteur, nous notons néanmoins qu'il y a deux catégories de locuteurs, un externe et un autre interne au discours. Cela repose le postulat selon lequel le locuteur possède deux identités. Une identité dite « sociale » et une identité dite « discursive » (Charaudeau, 2009). L'identité sociale présente le sujet parlant dans son rôle social comme un sujet qui a une intention de communication. L'identité discursive, quant à elle, présente le sujet parlant comme un « être de langage » qui communique par le prisme d'un processus d'énonciation. Enfin, il convient de distinguer un sujet en position de production et un sujet en position de réception. Le tableau suivant présente les places qu'occupent les partenaires dans l'échange verbal de la communication.

Tableau 3 : les différents sujets du langage (Maingueneau & Charaudeau, 2002, p. 557)

Sujet	Position de production	Position de réception
<b>Externe</b> (au discours)	Émetteur Locuteur Auteur	Récepteur Interlocuteur / allocutaire Auditeur / Lecteur
<b>Interne</b> (au discours)	Énonciateur  Narrateur Auteur modèle	Destinataire / allocutaire Co-énonciateur Narrataire Lecteur modèle

Dans une perspective d'analyse de discours, Charaudeau (2009) distingue un modèle de communication à deux espaces et à quatre sujets de discours. Il sera approfondi dans le chapitre sur des instances du discours.

Il existe bien entendu des emplois multiples et croisés de la notion de différents sujets du langage. De ce fait, nous accréditons le principe selon lequel « le sujet énonciateur » est le sujet d'une énonciation qui est produite par l'acte d'énonciation dans une situation de communication. Il manifeste une identité énonciative en fonction de la scène de l'énonciation et du ou des rôles qu'il endosse au regard de la stratégie de communication qu'il énonce. Pour notre recherche en

analyse du discours, nous utiliserons donc les termes conjointement d'énonciateur et de sujet parlant pour signifier un cadre de référence qui se rapporte à la situation produite par le discours. L'énonciateur est à la fois la condition et l'effet de l'énonciation.

Après une définition du concept de l'énonciateur, le chapitre suivant présente l'étude linguistique de l'énonciation.

### 2.5.1.3. La linguistique de l'énonciation

L'étude linguistique de l'énonciation s'inscrit dans un courant critique de la linguistique de la langue dont un des objectifs est de comprendre les faits de parole (Paveau & Sarfati, 2003). C'est-à-dire qu'à partir des énoncés produits par les énonciateurs dans la réalité de la communication, elle va tenter de repérer les outils de la langue ayant pour fonction d'inscrire dans l'énoncé la subjectivité de ce dernier.

Nous voyons s'institutionnaliser deux programmes théoriques de linguistique de la langue et de la parole. Deux univers différents se croisent dans la même réalité. Benveniste (1966)<sup>21</sup> reformule ainsi : « Il y a d'un côté la langue, ensemble des signes formels, dégagés par des procédures rigoureuses, étagées en classes, combinées en structure et en systèmes, de l'autre, la manifestation de la langue dans la communication vivante ». Plus loin dans le texte, il poursuit, en parlant de la phrase comme unité et partie prenante du segment du discours :

*Mais, c'est une unité complète, qui porte à la fois sens et référence : sens parce qu'elle est informée de signification, et référence parce qu'elle se réfère à une situation donnée. Ceux qui communiquent ont justement ceci en commun, une certaine référence de situation, à défaut de quoi la communication comme telle ne s'opère pas, le « sens » étant intelligible, mais « la référence » demeurant inconnue.*

C'est en effet, cette double propriété de la phrase que l'énonciateur analyse et manipule depuis l'apprentissage de langue et l'activité de langage. Cette tentative

---

<sup>21</sup> Benveniste, E. (1966). *Problème de linguistique générale*. Gallimard.

d'aller au-delà de ce qui est conventionnel dans l'étude du signe ou du mot a ouvert un nouvel horizon de recherche en faisant intervenir le concept de l'énonciation, de cette mise en fonction de la langue par un acte individualisant. Dans ces échanges de mots, de phrases, de discours, d'énoncés dirons-nous que la langue se forme et se configure.

Avant de poursuivre l'approche de l'énonciation, il convient de revenir sur les propos de C. Bally et M. Bakhtine, dans les années 1910 et 1920.

Charles Bally est un linguiste allemand qui à la suite de polémique sur les discours indirects libres expose les premières problématiques de l'énonciation et de l'interaction. De l'autre côté de l'Europe, en Russie, Bakhtine-Volochinov (1895-1975) expose ses premières thèses de prise en compte de l'énonciation, dans l'ouvrage *Le marxisme et la philosophie du langage* sous le nom de Volochinov. Il met en évidence tout un champ de phénomènes langagiers, la théorie du mot, la découverte des problématiques énonciatives, l'analyse du jeu discursif, les échanges inter-discursifs, le discours d'autrui, l'interaction verbale, etc. Dans l'article « le mot/discours dans la vie et le mot discours dans la poésie » Volochinov paraphrase ainsi<sup>22</sup> :

*Il n'est pas un seul énoncé verbal qui puisse en quelques circonstances que ce soit, être porté au seul compte de son auteur : il est le produit d'une interaction verbale en locuteurs et, plus largement, le produit de toute la conjoncture sociale complexe dans laquelle il est né [...] n'importe quel produit de notre activité linguistique, du propos quotidien [...] résulte non de la réaction subjective du locuteur, mais de la conjoncture sociale dans laquelle il est prononcé. La langue et les formes qu'elle revêt sont le produit d'une communication sociale continue au sein d'un groupe linguistique donné... Ce qui caractérise en propre l'énoncé (à savoir le choix de certains mots, une certaine construction de la phrase, une certaine intonation) n'est que le reflet de la relation qui unit le locuteur à l'ensemble de la conjonction sociale complexe dans laquelle se déroule le dialogue. (F., p.174) (Peytard, 1995, p. 28)*

L'énoncé d'une énonciation forme une séquence du discours dans le

---

<sup>22</sup> Peytard, J. (1995). *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*. Bertrand-Lacoste.

fonctionnement social, il se manifeste dans l'environnement social du et des énonciateurs où chacune des formes de production est porteuse de sens ; et ce sens issu d'une production sociale est partie prenante dans la communication de l'énonciation.

Il convient maintenant de définir plus précisément ce mot « énonciation » et ses déclinaisons avant de distinguer l'appareil formel de la communication. Il est exact de mentionner que l'énonciation est centrale dans le champ de l'analyse de discours. E. Benveniste expose la définition originelle de ce concept : « l'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (1974, p. 80).

Une autre approche fondatrice donnée par Ducrot complète cette définition. L'auteur définit l'acte d'énonciation comme un événement correspondant à la production de l'énoncé :

*C'est l'événement historique constitué par le fait qu'un énoncé a été produit, c'est-à-dire qu'une phrase a été réalisée. On peut l'étudier en cherchant les conditions sociales et psychologiques qui déterminent cette production. [...]. Mais on peut aussi étudier [...] les allusions qu'un énoncé fait à l'énonciation, allusion qui fait partie du sens même de cet énoncé. Une telle étude se laisse mener d'un point de vue strictement linguistique, dans la mesure où toutes les langues comportent des mots et des structures dont l'interprétation fait nécessairement intervenir le fait même de l'énonciation. (1995, p. 603)*

L'énonciation est inscrite dans la relation entre la langue et la réalité sociale. En ce sens, l'énonciation relève de la sémantique, et ce dans le cadre de la phrase de manière distincte par le truchement de l'énoncé. L'énonciation est en elle-même un événement de fait, mais aussi de fait de langue. Elle permet de rendre compte dans les énoncés des faits dans l'espace et le temps. De plus, les études sur la notion d'énonciation ont mis en exergue la dimension réflexive de l'activité linguistique. Elles considèrent l'énoncé en rapport au monde en y incluant l'acte d'énonciation qui le constitue, dans le contexte de la situation d'énonciation et au regard des énonciateurs présents ou absents.

Pour aller plus loin, nous évoquons la distinction proposée par C. Kerbrat-Orecchioni. Elle distingue une énonciation restreinte et une autre étendue, distinction qui impacte la conception discursive et linguistique de l'énonciation. La conception étendue de la linguistique de l'énonciation décrit les relations entre l'énoncé et les différents éléments constitutifs au cadre d'énonciation (Kerbrat-Orecchioni, 1980, pp. 30-32). Dans cette approche, elle se confond avec l'analyse du discours. Dans la conception restreinte, elle fait référence aux procédés linguistiques, connecteurs, modalisateurs, etc., par lesquels l'énonciateur exprime son message et se situe par rapport à lui en termes de distance énonciative.

Dans cette conception, l'analyse recherche à partir des unités linguistiques les marques ou traces énonciatives qui précisent la place de l'énonciateur face à son énoncé. Cette précision en implique deux autres. Une première conception de l'analyse linguistique énonciative du langage valorise l'énonciation comme constituante essentielle des déterminations du langage humain. Une seconde conception implique une linguistique des phénomènes d'énonciations sans que cela implique une vision spécifique du langage. Cette seconde perspective étudie les phénomènes d'énonciation tels que les déictiques personnels et spatio-temporels (Guespin, 1976), les discours rapportés et la polyphonie. (Authier, 1981). Cette dernière conception est devenue une des caractéristiques francophones de l'analyse du discours. Nous prenons en considération cette dernière perspective des phénomènes de l'énonciation. Nous examinerons par les déictiques dans la langue, cette distanciation énonciative dans notre recherche pour appréhender la place du sujet parlant et ces représentations de et dans l'espace géographique.

#### 2.5.1.4. L'appareil formel de l'énonciation

Comme nous venons de le préciser, il existe dans les énoncés des déixis personnels et spatio-temporels, qui participent à la « mise en fonctionnement du langage ». Ces indices formels de l'énonciation définissent, sur le mode sémantique de l'énonciation, la subjectivité de l'énonciateur. Pour Benveniste (1966, pp. 259-260), la subjectivité est la propension de l'énonciateur « à se poser comme « sujet ». La situation d'énonciation se compose d'un énonciateur et d'un co-énonciateur, du

lieu de l'échange, du temps et des énoncés. L'objectif de l'analyse de ce fonctionnement discursif est de préciser le fonctionnement de l'énonciation par un acte individuel d'utilisation.

Bronckart, dans *Les théories du langage, une introduction critique* (1977, p. 304), définit en ce qui concerne l'appareil de l'énonciation trois caractéristiques d'analyses différentes. En première analyse, l'énonciation à travers la langue est considérée sous sa réalisation vocale et phonétique au sens saussurien du terme. En seconde analyse, l'énonciation au sens sémantique de la langue est prise en charge à travers la transformation du « sens » en « mots ». En troisième analyse, l'énonciation est l'actualisation des opérations individuelles du sujet parlant, le discours au sens locuteur - langue, c'est le cadre de l'appareil formel de l'énonciation. Dans le sens strict, Bronckart appelle énonciation les interactions énonciateur-langue-contexte. Les caractéristiques de cette production d'énonciation sont, d'une part, l'énonciateur origine de l'intention d'énonciation, d'autre part, les co-énonciateurs dans le contexte et leur prise de position subjective, spatio-temporelle et enfin des procédés accessoires. C'est cet ensemble d'indices spécifiques qui constitue l'appareil formel de l'énonciation.

L'énonciation, ou plus spécifiquement l'appareil formel de l'énonciation de E. Benveniste, explicite le procédé d'appropriation de la langue par le sujet qui porte en lui les productions verbales de sa subjectivité en qualité de locuteur. Les principaux indices et paramètres qui permettent la communication sont les déixis, ce qui signifie le fait de montrer. Pour Jakobson, le terme utilisé est embrayeur, de l'anglais « *shifter* » emprunté à Jespersen (1922). En somme, ce sont les indices d'individu présents dans le contexte de l'énonciation, le système de temps par rapport au présent. C'est-à-dire le moment de l'événement, mais également les structures interrogatives et impératives ainsi que les différentes formes de modalités d'énoncés ou appréciatives qui constituent l'énonciation.

Concernant les modalités appréciatives, Maingueneau (1991) stipule que « le sujet énonciateur ne modalise pas ses énoncés du seul point de vue de la prise en charge assertive ou du degré de certitude de sa réalisation ; il porte aussi des

jugements de valeur, il les situe par rapport à des catégories d'apposition comme bien/mal mélioratif/ péjoratif. » (1991, p. 118)

Les modalités d'énoncés pour Paveau (2003, p. 176) sont des marqueurs non déictiques. Il formule la manière dont l'énoncé est présenté et envisagé. Il indique un rapport subjectif que l'énonciateur signifie, implicite ou explicite avec le co-énonciateur. À côté de ces modalités d'énoncé, il existe deux autres types de modalités logiques et appréciatives. En ce qui concerne les modalités logiques, il marque la position du locuteur par rapport au contenu de l'énoncé. La modalité d'énoncé ne porte pas sur la relation entre l'énonciateur et le co-énonciateur, mais caractérise la manière dont l'énonciateur situe l'énoncé par rapport aux catégories suivantes :

- Les modalités aléthiques, qui concernent la nécessité et la possibilité ;
- Les modalités temporelles, qui ont trait à la représentation du passé et du futur ;
- Les modalités déontiques, signalant la permission et l'obligation ;
- Les modalités bouliques, exprimant le regret et le désir ;
- Les modalités épistémiques, concernant la connaissance et la croyance.

Kerbrat-Orecchioni (1993) présente quant à elle les modalités appréciatives. Elles permettent aux locuteurs, à partir des adjectifs, d'exprimer leur subjectivité de manière non déictique. Elle note :

- Les adjectifs affectifs énoncent, en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent, une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet.
- Les adjectifs évaluatifs non axiologiques (ce qui est de l'ordre de la valeur) sont ceux qui sans énoncer de jugement de valeur ni d'engagement affectif de la part du locuteur, impliquent une évaluation quantitative ou qualitative de l'objet dénoté par le substantif qu'ils déterminent (grand/petit - chaud/froid)

- Les adjectifs évaluatifs axiologiques sont ceux qui réfèrent aux normes du vrai, du beau et du bien qui sont des valeurs.

Nous ne retenons l'étude des modalités appréciatives Paveau (2003, p. 176) et Kerbrat-Orecchioni (1993) dans nos travaux, car comme le souligne, à l'instar de Maingueneau (1991, p. 119), les jugements de valeur supposent des normes qui ne sont cependant pas universelles. Il existe des communautés, des parties parmi lesquelles, elles ritualisent telles énonciations, de type injure, formule, etc., qui structurent leurs imaginaires sociodiscursif. Nous présentons l'approche que les déictiques personnels et spatio-temporels employés comme des modalités indicielles permettent de situer le sujet parlant dans ces modalités appréciatives.

Afin de poursuivre notre étude, nous distinguerons dans le chapitre suivant des notions de construction identitaire, du point de vue du processus d'énonciation et l'autre du point de vue des valeurs portées par le discours. Comment la différenciation identitaire du sujet « *je* » en face de l'*autre* – « *tu* » ou « *tiers* » se construit-elle et se manifeste-t-elle dans le discours ?

#### 2.5.1.5. Le processus d'énonciation

L'énoncé est introduit par le prisme du processus d'énonciation, ou les énonciateurs présentent des énoncés à un co-énonciateur. C'est-à-dire des faits ordonnés, selon un enchaînement choisi qui expose un rapport de causalité et d'évaluation. Toutefois, Montes<sup>23</sup> laisse paraître que dans les énoncés s'énoncent la voix d'autres acteurs avec lesquels l'énonciateur dialogue. « Ces acteurs sont les tiers, que les locuteurs utilisent afin de se mettre eux-mêmes en relief et de mettre en relief leurs interlocuteurs, en établissant des contrastes et des parallélismes. » Dans ce sens, le « *tu* » et le destinataire se confondent dans l'acte d'énonciation lui-même. Charaudeau (2004) distingue deux types de destinataires. Il convient de nommer le destinataire visé par l'énonciateur, il est le destinataire interne de l'acte d'énonciation. Le second est le destinataire qui reçoit l'acte de communication, il est le destinataire externe de l'acte d'énonciation. « C'est-à-dire en position de sujet

---

<sup>23</sup> Charaudeau, P., & Montes. R. (2004). *La voix cachée du tiers : Des non-dits du discours*. L'Harmattan.



récepteur-interprétant dont la situation dira s'il a pouvoir de répliquer ou non. Ainsi, si le « *tu* » est, d'une façon ou d'une autre, destinataire (réel ou prétexte), le destinataire, lui, n'est pas obligatoirement un « *tu* » . » (Charaudeau, 2004)

Cette citation met en relief les différents types de destinataires réels et visés. Ces destinataires peuvent être identifiés dans les espaces du tiers. En somme, un espace externe et interne à l'acte de langage, un espace externe où s'énonce la situation de communication et un espace interne où s'inscrit la situation d'énonciation. Il conviendra de préciser ces éléments dans le chapitre de l'espace du tiers.

#### 2.5.1.6. Le processus de valeur

Interrogeons-nous maintenant sur les valeurs portées par le discours de cette voix du tiers. Que représente-t-elle et que manifeste-t-elle ?

Lorsque nous communiquons, nous partageons nos représentations du monde, nos connaissances et nos jugements de valeur, sans pour autant consentir et approuver ses représentations sociales. (Sperber & Wilson, p. 1989) Cependant, ces savoirs et croyances assurent une fonction identitaire et référentielle pour la communauté des locuteurs. Elles portent les marqueurs d'une reconnaissance ou d'une différence d'avec un autre groupe identitaire.

Comme le rappellent les réflexions de Batjín (Rall, 2004, pp. 212-213)<sup>24</sup> sur *l'autre* (citées selon Todorov 616), il cite : « *Je ne peux pas faire abstraction de l'autre, je ne peux pas arriver à être moi-même sans l'autre ; je dois me trouver dans l'autre en découvrant l'autre en moi.* » Le « *je* » se construit à partir de *l'autre* différent de lui-même. L'énonciateur prend conscient d'un « *je* » dans la relation à *l'autre* « *tu* ». Ces actes de communications se réalisent entre un sujet « *je* » de conscience s'adressant à un autre sujet « *tu* » de conscience. Cette perception mutuelle des consciences est indispensable pour que le « *je* » advienne, dans le reflet

---

<sup>24</sup> Charaudeau, P., & Montes. R. (2004). *La voix cachée du tiers : Des non-dits du discours*. L'Harmattan. (pp. 212-213).

d'un « *tu* ».

Cet autre monde différent de soi est le monde de l'autre, c'est cette désignation qui rend possible la subjectivité. Nous ne tirons profit du langage qu'en qualité d'être social. Ainsi, la dimension du tiers dans certaine situation de communication est conçue comme une extension de l'*autre* qui rend possible l'acte de communiquer entre le « *je* » et le « *tu* ». En somme, nous pouvons considérer que le sujet communique et converse en lien avec ce tiers dans les espaces de l'énonciation. Ce qui nous amène à définir dans l'étape suivante l'analyse de la conversation et des échanges verbaux.

### 2.5.2. L'analyse conversationnelle et les interactions verbales

Concept issu des sciences du langage et de la communication, la conversation tient une place d'intérêt pour la linguistique. Toutes les études dans le champ de la conversation, des interactions verbales et de l'analyse conversationnelle tentent de comprendre les formations discursives à partir des communications socialement situées. Souvent de production orale, les échanges langagiers ordinaires ou les réunions de travail sont des objets d'analyse sociolinguistique. Ils éclairent les systèmes conversationnels des membres d'une société délimitée.

Le terme de « conversation » est un terme générique et polysémique (Baylon, 2005, p. 202). Premièrement, l'activité verbale peut s'observer en prenant en considération les différents cadres de l'échange, telle la prise de parole successivement qui constitue des formes de régulation des interactions, selon le courant de l'ethnométhodologie américaine. Deuxièmement, les analyses de l'école de Birmingham et les travaux genevois proposent de décrire la structure dynamique de l'échange en contexte entre deux énonciations, un entretien entre un manager et un employé dans un cadre professionnel précis. Enfin, la conversation peut être combinée au dialogue. L'analyse tente ainsi, à reconstruire les prémices rationnelles qui président à la contribution de la conversation.

L'analyse de la conversation étudie globalement les interactions verbales comme nous venons de le préciser, mais aussi les interactions non-verbales. Tous les échanges langagiers en tant que tels sont réalisés par deux ou plusieurs participants. Selon Ducrot et Schaeffer (1995), il s'agit de rechercher dans l'organisation de la conversation les structures séquentielles qui s'organisent au moyen de tours de parole. Des analyses portant sur des conversations ont montré l'enjeu de l'implication séquentielle, c'est-à-dire l'interprétation des énoncés dans la conversation, leurs dépendances et places au sein des séquences d'action. Il convient d'étudier l'organisation entre pairs adjacents tels que les couples question/réponse, ou des séquences d'actions, telles les séquences de compliment, d'argumentation qui dévoilent l'organisation préférentielle dans les répliques. De plus, l'objet de l'analyse conversationnelle s'intéresse aux thématiques échangées, à l'organisation sociale du comportement visuel et gestuel dans l'interaction, et à l'organisation globale de la conversation, telles les séquences d'ouverture ou de clôture.

L'école de Genève propose un modèle d'analyse conversationnelle initié par Roulet (1985). La conversation est organisée autour d'interventions hiérarchisées, celles-ci formées, d'un acte principal précédé et suivi d'actes subordonnés facultatifs. Pour comprendre les actes profonds qui résultent de la conversation. L'analyste observe les règles d'enchaînements dans les productions et répercussions dans le discours, des actes de langages dans les interactions.

Maingueneau (1996) présente le travail de structuration conversationnelle qui a lieu dans l'interaction des participants pour le maintien de l'intégrité. Il énonce les notions des faces et des territoires de l'analyse conversationnelle. Il est opportun de se pencher sur la signification de ces dernières notions. La notion de face distingue deux faces indissociables, « la face négative et le territoire » de chacun (Maingueneau, 1996). Elles encerclent plusieurs domaines et en particulier le corps, les biens proches, les espaces privés, les informations intimes et sa propre parole. La face positive est la façade, l'image favorable que l'on s'efforce de donner de soi. Ainsi, dans une interaction à deux participants, il y a quatre faces en jeu. Les actes verbaux ou non verbaux constituent en général des menaces pour une ou plusieurs de ces faces.

De là une division en quatre actes menaçants précisés par Kerbrat-Orecchioni (1996) :

1) actes menaçants pour la face positive de celui qui les accomplit : aveu, excuse, autocritique ;

2) actes menaçants pour la face négative de celui qui les accomplit : le cas de l'offre, de la promesse, de l'engagement à effectuer, un acte susceptible de venir léser, dans un avenir prochain son propre territoire ;

3) actes menaçants pour la face positive de celui qui les subit : la critique, la réfutation, le reproche, l'insulte, toucher au narcissisme de l'autre ;

4) actes menaçants pour la face négative de celui qui les subit : les violations territoriales, de nature non verbale (offenses proxémiques, contacts corporels indus, agressions visuelles, sonores, pénétration par effraction dans les réserves d'autrui ; menaces de nature verbale, c'est-à-dire indiscretions, actes dérangeants, l'ordre, la requête, l'interdiction ou le conseil).

D'habitude, l'émetteur doit s'accommoder pour « ménager » les faces de son interlocuteur, s'il ne veut pas être lui-même menacé, être mal interprété. C. Kerbrat-Orecchioni cite Brown et Levinson en mettant en œuvre diverses stratégies de politesse. Dans cette perspective, la politesse (1996, p. 53) apparaît comme un moyen de concilier le désir mutuel de préservation des faces, avec le fait que la plupart des actes de langage sont potentiellement menaçants pour telle ou telle de ces mêmes faces. Les usages de politesse s'observent comme des moyens de rapprocher la nécessité de protéger ses propres faces, ce qui astreint constamment à de subtils réajustements.

Comme nous venons de le présenter, dans l'étude des conversations les participants varient leurs types d'interventions séquentiels et leurs moyens d'actions pour communiquer. Ainsi, pour l'analyste conversationnelle, il portera une attention particulière à la fois aux interactions verbales et non verbales et aux interactions sociales associées. Celles-ci fournissent dans le cas des notions de faces et du territoire des éléments de construction de l'identité, où chacun est responsable de l'image qu'il se donne, des énoncés et des histoires qui rendent compte à autrui et qu'il se raconte à lui-même, comme dans le cas de la narration biographique.

### 2.5.3. La narration et la biographisation sociodiscursive

Le concept de la narration est pertinent pour notre recherche car il offre des perspectives d'analyse concernant le positionnement du sujet parlant à autrui et à lui-même. Nous parlerons de perspectives narratives, c'est-à-dire de points de vue influencés par la cognition du locuteur. Quelles sont les visions et perceptions du monde que le narrateur expose sur tel fait ou à travers tel discours.

Il y a d'une part la fonction narrative qui permet de raconter un monde où le narrateur est présent et apparent dans le récit, d'autre part la fonction de régie grâce à laquelle le narrateur organise le monde où alternent narrations, descriptions et paroles des personnages.

Selon Reuter (2005), il existe sept fonctions du narrateur :

- la fonction communicative : elle agit sur le narrataire pour maintenir le contact ;
- la fonction métanarrative : elle consiste à commenter le texte en indiquant sa structure interne (testimoniale, modalisante et évaluative), et le rapport que le narrateur entretient avec l'histoire qu'il raconte ;
- la fonction testimoniale : elle se concentre sur le degré de certitude ou de distance que le narrateur entretient vis-à-vis de l'histoire qu'il narre ;
- la fonction modalisante : elle concerne de l'émotion de l'histoire ou de sa narration ;
- la fonction évaluative : elle concerne les valeurs, le jugement que le narrateur porte sur l'histoire, les personnages, ou le récit ;
- la fonction explicative : elle interrompt le cours de l'histoire pour communiquer des informations au narrataire jugées utiles pour comprendre le déroulé de l'histoire ;
- la fonction généralisante ou idéologique : elle manifeste le rapport au monde du narrateur, prend la forme de maximes proposant des jugements sur la société.

De ce fait, l'analyse des fonctions narratives nous permet d'identifier la circulation des informations visées et des savoirs transmis. De plus, les fonctions narratives nous servent à distinguer l'instance narrative et les perspectives narratives dans la façon de raconter ou d'énoncer : « L'instance narrative désigne les combinaisons possibles entre les formes fondamentales du narrateur (qui parle ? comment ?) et les perspectives (par qui perçoit-on ? comment ?), utilisées pour mettre en scène, selon des modalités différentes, l'univers fictionnel et produire des effets sur le lecteur. » (Reuter, 2005, p. 49)

Nous présentons quelques-unes des fonctions de l'instance narrative selon Y. Reuter dans son ouvrage *L'analyse du récit* (2005) :

- Le narrateur hétérodiégétique et perspective passant par le narrateur : le narrateur peut *a priori* maîtriser tout le savoir ; il est omniscient et peut tout dire. Il connaît les comportements, mais aussi ce que pensent tous les acteurs.
- Le narrateur hétérodiégétique et perspective passant par le personnage : le narrateur ne peut savoir ce que sait le personnage par lequel passe la perspective.
- Le narrateur hétérodiégétique et perspective neutre : le narrateur est comme un témoin objectif, il est impossible de savoir ce que pensent les acteurs.
- Le narrateur homodiégétique et perspective passant par le narrateur : le narrateur raconte sa propre vie, de manière autobiographique et rétrospective.
- Le narrateur homodiégétique et perspective passant par le personnage : le narrateur raconte ce qui lui arrive au moment où cela lui arrive et non de façon rétrospective.
- Le narrateur homodiégétique et perspective neutre : il s'agit des narrateurs scientifiques ou judiciaires qui s'en tiennent aux faits, évitent par obligation ou par déontologie toute expression de leur subjectivité.

Dans la réalité des textes, les fonctions narratives s'alternent et se combinent et sont difficiles à distinguer. Elles ne sont intéressantes qu'en vertu de ce qu'elles permettent ou empêchent de savoir ou de dire. Ainsi, notre analyse cherche à mettre en évidence les effets de l'argumentation produits et révélés par les discours

narratifs.

## 2.5.4. Le concept de l'argumentation dans le discours

### 2.5.4.1. Définition du terme : argument

En préambule, nous pouvons dire que l'argumentation est un effet rhétorique pour convaincre et persuader un auditoire.

Le concept de l'argumentation dans le discours s'intéresse aux énoncés choisis par l'énonciateur pour argumenter et tenter d'agir sur son auditoire. L'analyse de l'argumentation nous offre des perspectives théoriques et méthodologiques afin de mieux appréhender les énoncés argumentatifs partagés et donc les raisonnements et représentations du monde engagés par les locuteurs.

Toutefois, le domaine de l'argumentation est vaste. Il se situe à l'intersection de plusieurs disciplines de recherche en analyse de textes et de discours. Chaïm Perelman et Olbrechts-Tyteca, dans *Le traité de l'argumentation*, fournissent une description détaillée de l'étude de l'argumentation. Ils exposent des théories sur les méthodes discursives afin d'obtenir l'assentiment des interlocuteurs et l'importance de la notion de lieux communs et des techniques de l'argumentation. Selon Perelman, « une argumentation efficace est celle qui réussit à accroître cette intensité d'adhésion de façon à déclencher chez les auditeurs l'action envisagée (action positive ou abstention), ou du moins à créer, chez eux, une disposition à l'action, qui se manifeste au moment opportun » (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 2008).

Dans *L'empire rhétorique* (1997), Perelman énumère les paramètres en fonction desquels l'orateur ou le locuteur ajuste son discours :

- 1) le but de l'argumentation est de provoquer ou d'accroître l'adhésion d'un auditoire aux thèses présentées à son assentiment ;
- 2) l'orateur, s'il veut agir efficacement par son discours, doit s'adapter à son auditoire, en n'adoptant pour point de départ de son raisonnement que des thèses admises par ceux auxquels il s'adresse ;
- 3) l'orateur construit une représentation de l'auditoire (auditoire universel), norme idéale de son discours, auquel il s'adresse par la médiation de son

auditoire réel ;

- 4) le propos de l'orateur est une dialectique permanente entre les données supposées acquises et les données construites.

L'enseignement de Perelman avance que les arguments de l'orateur, pour parvenir à son objectif, doivent être quasi logiques, issus de la structure du réel et fondés sur des exemples. Afin de mieux définir le concept de l'argumentation, nous précisons la signification du terme « argument ».

Le lexème « argument » est un mot relativement récent dans la langue française : il a été mis en circulation dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement dans le domaine de la publicité et de la vente (Rey). Il a été ensuite utilisé dans le domaine de la logique en tant que variable associée à une fonction. En littérature, il représente un schéma ou un fils conducteur du discours.

Dans le dictionnaire d'analyse du discours, Charaudeau et Maingueneau (2002) distinguent trois types d'arguments ou de preuves : les arguments éthiques, les arguments pathétiques et les arguments logiques. Les arguments éthiques se concentrent plus particulièrement sur le sujet, c'est-à-dire l'« *ethos* ». Les arguments pathétiques correspondent aux expressions, aux formulations, c'est-à-dire au « *pathos* ». Les arguments logiques sont des énoncés qui semblent vrais et appartiennent au « *logos* ». Ils présentent un raisonnement justifié pour attester une proposition controversée.

L'approche par Perelman (1997) de la rhétorique aristotélicienne fait apparaître des problématiques liées à la situation d'énonciation entre le sujet et son auditoire. Perelman montre un agencement relatif à la construction de l'argumentation (Maingueneau, 1991, p. 232). Ce déroulé argumentatif se compose des faits, de la notion de vérité, de celle de présomption, des valeurs et des hiérarchies de valeurs exprimées dans des « lieux communs ». Pour reprendre ses termes, les faits sont les objets discursifs d'accord universel, reconnus par l'auditoire. La notion de vérité désigne pour Perelman un système de relation avec les faits. La présomption est une chose normale, vraisemblablement acceptée par



l'auditoire, mais dont il convient de renforcer la validité. La notion de valeur, par exemple la justice, est la motivation qui incite à l'action. La valeur de la justice est inscrite dans une hiérarchie de valeurs, où l'amour est plus fort que la haine. Enfin, les lieux communs sont les propositions d'où découle une conséquence générale. Par exemple, pour le lieu commun de la quantité, nous pouvons formuler l'énoncé argumentatif « le nombre fait la force ». Nous verrons en détails que les lieux communs ont une tendance à se généraliser en fonction des contenus, des époques, et aussi en fonction de la personne, de ses propres croyances et valeurs, c'est-à-dire de son éthos argumentatif. Ainsi, toutes ces propositions de construction de l'argumentative s'articulent dans une situation d'énonciation entre des locuteurs et un auditoire. Nous tâcherons de percevoir à partir des faits énoncés d'une part dans les entretiens individuels et collectifs, d'autre part dans les mythes, le déroulé argumentatif en œuvre dans le discours communautaire, de manière à identifier les motivations, valeurs, représentations qui invitent à passer à l'action.

#### 2.5.4.2. L'argumentation en analyse du discours

L'argumentation en analyse du discours constitue un outil scientifique approprié pour appréhender la cohérence des énoncés ainsi que leurs valeurs sémantiques et pragmatiques.

Au sein de la situation d'énonciation, l'argumentation implique souvent une position opposée à un autre discours à partir de contre-arguments effectifs ou virtuels. Pour spécifier cette notion de l'argumentation en analyse du discours, nous insistons à la suite de plusieurs auteurs (Moeschler, 1985 ; Plantin, 2016 ; Amossy, 2016, etc.) sur le fait qu'elle est caractérisée par le principe de réfutation des propos entre les parties. Ainsi, nous analyserons les énoncés aussi bien dans le cadre de l'interaction et de leurs orientations argumentatives que dans les rapports consensuels qu'ils entretiennent dans l'interdiscours.

L'argumentation, souligne Maingueneau (1991, p. 228), « suppose en effet une action complexe finalisée, un enchaînement structuré d'arguments liés par une stratégie globale qui vise à faire adhérer l'auditoire à la thèse défendue par l'énonciateur ». En conséquence, l'énonciateur met en place une argumentation qui

visé un co-énonciateur de façon à l'orienter et à l'enfermer dans une proposition ou une conclusion qui ne serait pas refusée ou niée. Cette stratégie discursive persuasive a pour objectif de transformer les convictions du co-énonciateur ou de l'auditoire.

Ducrot (1972, 1984) distingue trois opérations de rationalité qui ont des effets de conviction. Dans un premier temps, l'énonciateur conçoit une idée d'un objet qui correspond sur le plan linguistique à l'ancrage référentiel du discours au moyen d'une expression : il s'agit de l'appréhension. Dans un second temps, c'est par le jugement que l'énonciateur confirme ou infirme des éléments de ces propos. Enfin, dans un dernier temps, pour aboutir à une proposition par le raisonnement persuasif, il enchaîne des jugements connus par les interlocuteurs de façon à progresser vers des propos inconnus. Cette stratégie est appelée « enchaînement des propositions » ou « argumentation ». Le discours argumentatif propositionnel se structure suivant le modèle argument-conclusion par le biais d'une suite d'énoncés (E1 justifie E2 ou E1 donc E2). C'est le modèle que nous retenons pour nos travaux encadrés par les connecteurs de l'argumentation. Ce lien qui justifie ou conduit vers l'énoncé E2 est généralement régi par une idéologie souvent implicite, c'est-à-dire par un *topos*. Voyons dans le chapitre suivant la notion de *topos* ou formation topique.

#### 2.5.4.3. Les notions de *topos*, formation topique et lieu commun

La théorie du *topos*<sup>25</sup> (en grec) ou de la formation topique sur laquelle repose l'argumentation peut être commentée selon deux conceptions. Il existe les *topoi* extrinsèques qui sont mobilisés pour justifier des enchaînements argumentatifs, c'est-à-dire collecter des informations et faire émerger des arguments. Les *topoi* intrinsèques, eux, structurent le « signifié » des mots (leur signification), indiquent une représentation caractéristique d'un type d'arguments.

Selon Sarfati (2014), les *topoi* jouent un rôle dans la structuration de tout discours, se révèlent pertinents et productifs dans les domaines politique et

---

<sup>25</sup>Au pluriel, les *topoi*, ou formations topiques.

publicitaire. Ils peuvent varier d'une époque à une autre et d'une culture à une autre. Comme le remarque Sarfati, « ils déterminent les options et les "prêts à penser" qui caractérisent l'opinion (la *doxa*), leur valeur idéologique prime sur leur consistance logique (ex. : pour une meilleure justice sociale, il faut redistribuer les richesses). » (2014, p 32)

Nous nous intéresserons dans cette thèse et d'autres travaux de recherche aux *topoi* extrinsèques, car ils permettent de structurer les représentations idéologiques qui servent de support au raisonnement (Anscombe, 1995, p. 57). Ils garantissent ainsi l'enchaînement de deux énonciations, dont l'une confirme l'autre à la manière d'une conclusion. Les *topoi* extrinsèques argumentatifs selon Ducrot (1995, p. 86) présentent trois caractéristiques :

- 1) *ce sont des croyances présentées comme communes à une certaine collectivité (au minimum au locuteur et son allocataire) ;*
- 2) *ces croyances sont données comme ayant un caractère de généralité ;*
- 3) *ces croyances mettent en relation deux échelles ou deux prédicats graduels qui permettent d'articuler un raisonnement.*

C'est à partir de ces caractéristiques des formations topiques extrinsèques que nous tenterons d'analyser les énoncés argumentatifs formulés par les chefs coutumiers. Nous parachèverons ces analyses par l'apport méthodologique de Moeschler (1985, p. 59) sur le mécanisme rendant possible l'acte d'argumentation.

L'auteur prend pour exemple un énoncé : (A) *Cette voiture est chère. Elle est donc solide.* Cette argumentation est justifiée par un *topos*, une idéologie qui relie la cherté à la solidité (la conclusion) et qui conduit à admettre le principe argumentatif (B) *toutes les voitures chères sont solides.*

Pour affirmer que (A) réalise un acte d'argumentation, Ducrot (1983) suggère de caractériser les *topoi* comme graduels, c'est-à-dire d'intégrer au niveau des principes interprétatifs une graduation. Un *topos* serait alors une relation entre un objet (O) et des prédicats (P) de forme générique (C). Cela donne dans le cas de l'argumentation (plus ou moins) O est P, (plus ou moins) O' est P', ce qui signifie que plus une voiture (O) est chère (P), plus elle (O') est solide (P') ; ou moins une voiture est chère, moins elle est solide.

Un *topos* est donc une idéologie généralement acceptée par des énonciateurs rendant possible l'accès à une conclusion reconnue. Lorsque la conclusion est explicite, comme c'est le cas dans (A), le *topos* précise le trajet argumentatif parcouru entre le propos et la conclusion ; lorsque la conclusion est implicite, le *topos* participe à construire et orienter le principe d'accès à cette conclusion.

Sarfati (2014, pp. 35-36) reprend la notion de parcours interprétatif proposée par Anscombe et Ducrot (1995, p. 51, 87). Il obtient quatre structurations logiques, selon les exemples a) et b) suivants :

a) *Dépêche-toi : il est huit heures.*

b) *Prends ton temps : il est huit heures.*

L'exemple des énoncés met en œuvre à des degrés différents deux *topoi*. Les formes propositionnelles développées par les deux exemples expriment donc deux conceptions du temps radicalement différentes.

Le tableau suivant que nous avons réalisé explicite les structures logiques ou formes topiques (FT) spécifiques :

Exemple 1 : Il ne faut pas perdre son temps = FT1 / FT1' = Dépêche-toi

FT1 = Je me dépêche, car je suis en retard.

FT1' = Le plus tôt, c'est le mieux.

FT1 / FT1' = *Topos* = Il ne faut pas perdre son temps.

Tableau 4 : Structure logique de formation topique, exemple 1

FT 1 (- P, + Q)	Moins on a de temps (- P)	Plus il faut se dépêcher (+Q)	Idéologie civique	Je me dépêche, car je suis en retard.
FT 1' (+P, -Q)	Plus on a de temps (+P)	Plus il faut se dépêcher (+Q)	Idéologie pragmatique	Le plus tôt, c'est le mieux.

L'exemple 1 montre ainsi qu'une même conclusion (« Dépêche-toi ») peut être interprétée par deux formes topiques différentes (idéologie civique ou pragmatique) reposant sur le même *topos* : « il ne faut pas perdre son temps ».

Exemple 2 : Il faut prendre son temps = FT2 / FT2' = Prends ton temps

FT2 = Plus la peine de...

FT2' = Rien ne presse...

FT2 / FT2' = *Topos* = Il faut perdre son temps.

Tableau 5 : Structure logique de formation topique, exemple 2

FT 2 (+P, -Q)	Plus on a de temps (+P)	Moins il faut se dépêcher (-Q)	Idéologie défaitiste	Plus la peine de...
FT 2' (-P, -Q)	Moins on a de temps (-P)	Moins il faut se dépêcher (-Q)	Idéologie de la paresse	Rien ne presse...

L'observation du tableau précédent montre qu'une même conclusion (« Prends ton temps ») peut être interprétée par deux formes topiques différentes (idéologie défaitiste ou de la paresse), reposant sur le même *topos* : il faut perdre son temps.

Dans d'autres cas de figure, le *topos* peut être caractérisé par une forme concordante de même sens ou une forme discordante de sens inverse.

La nature graduelle du *topos* propose deux types de formes topiques, l'une concordante où s'accorde le même sens du point de vue des échelles argumentatives (+P => +Q) « Il fait beau, allons à la plage » (-P => -Q) ; et l'autre discordante qui accordent au *topos* un sens contraire (+P => -Q) « Il fait froid, n'allons pas à la plage » (-P => +Q).

Tableau 6 : Nature graduelle de *topos*

<i>Topos concordant</i>	Ascendant : FT : (+P, +Q)	Il fait beau, allons à la plage.	<i>Topos</i> : le beau temps est facteur d'agrément.
	Descendant : FT : (-P, -Q)	Il ne fait pas beau, n'allons pas à la plage.	<i>Topos</i> : l'absence de beau temps est désagréable.
<i>Topos discordant</i>	<i>Sens inverse</i> : FT : (+P), (-Q)	<i>Il fait froid, n'allons pas à la plage.</i>	<i>Topos</i> : l'absence de beau temps est désagréable
	<i>Sens inverse</i> : FT : (-P), (+Q)	<i>Il ne fait pas chaud, n'allons pas à la plage.</i>	<i>Topos</i> : le beau temps est facteur d'agrément.

Un schéma topique peut être appliqué avec plus ou moins de graduations :

- a) Il fait très chaud, allons à la plage ;
- a') Il fait chaud, allons à la plage ;
- b) Il ne fait pas chaud, n'allons pas à la plage ;
- b') Il fait froid, n'allons pas à la plage.

En conclusion, rappelons sommairement qu'un énoncé a une valeur argumentative (Ducrot, 1995, p. 86), dans la mesure où il fait appel aux *topoi* qui peuvent être utilisés pour orienter une conclusion déterminée. Comme nous venons de le démontrer, les *topoi* expriment des idéologies valables dans diverses situations admises par les locuteurs. Ils indiquent donc dans l'énoncé une certaine conclusion tout en restreignant les parcours interprétatifs. Les *topoi* ou formations topiques ont pour finalité la construction de représentations sociales. Ils peuvent exprimer la sagesse des nations ou des opinions propres à la collectivité ; c'est dans cette perspective que nous utiliserons cette notion dans nos travaux.

Les *topoi* résistent souvent au temps mais peuvent aussi évoluer en fonction de la société. Nous identifierons également dans les séquences argumentatives l'évolution ou la transformation de topiques énoncés dans les discours. Un travail rigoureux de reconstitution sera nécessaire pour l'analyse des formations et transformations topiques. Cet exercice fait appel aux notions de dialogisme, de polyphonie et d'interdiscours.

## 2.6. Le dialogisme et la polyphonie

### 2.6.1. Définition du dialogisme

En préambule, afin d'appréhender le concept de dialogisme emprunté à l'analyse du discours de Bakhtine, il nous semble primordial de passer en revue la définition du terme « dialogue ». Du grec : « *dialequein* » qui signifie parler, expliquer ; le terme « *dialogos* » désigne une discussion, un entretien.

Le dialogue, depuis Socrate dans sa maïeutique, s'inscrit comme un procédé fondamental de la philosophie, rompant ainsi avec la tradition du discours monologique, des maîtres de vérité. Il devient un exercice stylistique de questions/réponses vers l'élucidation des concepts.

Plus communément, le terme restreint signifie un entretien entre deux ou plusieurs personnes. Son suffixe *dia-* veut dire « à travers » et « *logos* » signifie parole. Ainsi le dialogue peut signifier une parole qui circule entre des interlocuteurs.

Selon le dictionnaire de la philosophie (Zarader, 2014), le dialogue s'émet comme l'art d'interroger et de réfuter, ayant pour fin la purification du discours et la connaissance vraie, en contribuant notamment à fixer le sens des termes utilisés et en démasquant les incohérences logiques. Au XX<sup>e</sup> siècle, la linguistique pragmatique conçoit le dialogue comme un objet d'étude de l'élément communicationnel, inhérent au langage et à sa performance. Ainsi, le cadre formel du dialogue devient un aspect essentiel pour la philosophie, se démarquant du concept de vérité où l'intérêt est porté aux protocoles de discussion. (Delecroix, 2014, p. 201)

Selon l'indication du dictionnaire de l'analyse du discours (2002), Charaudeau et Maingueneau proposent une définition voisine de l'approche philosophique :

*Le mot dialogue connote souvent l'idée d'un échange « constructif », conduit selon les règles, et ayant pour objectifs d'aboutir à un consensus (...) Mais, en tout état de cause, un « vrai » dialogue ne peut exister que dans un mouvement dialectique impliquant tout à la fois identité et différence.*

D'un autre côté, ce terme « dialogue » désigne pour Ducrot (1980, p. 50), des formes de discours « polyphoniques » où plusieurs voix énonciatives sont mises en scène. De cette manière, lorsque l'auteur d'un texte dialogue avec le lecteur, il se réfère au dialogale. Le dialogisme se définit par des discours où plusieurs voix semblent être énoncées<sup>26</sup>.

---

<sup>26</sup> Certains linguistes de l'énonciation et de la conversation comme Kerbrat-Orecchioni marquent une distinction quant aux nombres d'interlocuteurs en action, ainsi, trilogie, phylogie, *di-* deux pour dialogue.

Pour le cercle des linguistes de l'analyse du discours, de l'école de Bakhtine, le dialogisme fait référence aux relations produites en amont et en aval, adressées par un énonciateur à un co-énonciateur. Le concept de dialogisme, bien qu'il évoque l'échange de mots, spécifie l'échange produit avec un interlocuteur qui parle avec lui-même, tel le monologue d'un acteur, c'est le monolinguisme. Dans ce cadre, les réflexions à haute voix d'un locuteur sont monologiques par leur seule forme extérieure, mais par leur structure sémantique et stylistique elles deviennent dialogiques (Volochinov, 1981, p 292).

Ainsi, tout discours s'énonce dans un doublement dialogisme, inscrivant deux types de relations (Bakhtine, 1978). D'une part, les relations interdiscursives correspondent au rapport énonciatif qu'entretiennent des discours avec des énoncés antérieurs sur un même objet. D'autre part, les relations interlocutrices représentent la relation qu'établit la sémantique et la compréhension des énoncés entre destinataires. Selon Authier-Revuz (1985), l'énonciateur est inconscient de ce double dialogisme, car celui-ci ne se manifeste pas dans le fil du discours par des marques linguistiques (1985, p. 117). Il se manifeste dans le dialogue en faisant place à « un autre » qui traverse constitutivement le discours. Un autre qui n'est ni le double d'un face-à-face, ni même le « différent », mais un autre qui traverse constitutivement l'un et l'autre.

Par ces propos, nous identifions par le dialogisme constitutif des mots et des non-dits des discours d'un autre interlocuteur invisible. Et le dialogisme montré attribue une place à l'autre dans la représentation du discours qui est énoncé. De ce fait, nous admettons, le principe selon lequel à la suite de Bakhtine (1978) certains discours énoncent distinctement la voix, ou les voix d'autres dans le discours et d'autres non. Ce principe du dialogisme nous conduit au concept de polyphonie.

## 2.6.2. Définition de la polyphonie

Ducrot (1984) reprend de Bakhtine le concept de polyphonie au sujet de l'unité du sujet. Bakhtine désigne cette notion comme la présence d'autres voix dans un discours que la seule présence de l'énonciateur. C'est dans ce cadre qu'il remet en



cause le postulat de l'unicité du sujet parlant. Pour Auchlin et Moeschler (2014, p. 151), le concept de polyphonie :

*Vise fondamentalement à mettre en cause le postulat de l'unicité du sujet parlant, selon lequel, pour un énoncé, il y a un unique sujet parlant, qui est à la fois le responsable des activités psychophysiologiques dont dépend la production de l'énoncé et le responsable des « positions » exprimées par l'énoncé, la source des prédications qui y sont faites. (2014, p. 151)*

D'autre part, ces auteurs s'intéressent à la polyphonie comme circulation des discours, d'un point de vue qui relie l'observation sociolinguistique à l'étude des différentes formes linguistiques (genres, styles, construction linguistique particulière) qu'emprunte cette polyphonie « orchestrale ».

C'est dans une structure d'interactions et un cadre de référence que la notion de polyphonie s'articule. Les énoncés s'orientent vers un destinataire par un objectif adressé. L'énonciateur organise donc un discours agencé d'énoncés linéaires, comme un choix défini des voix qu'il veut faire entendre implicitement ou explicitement. Ducrot (1984), en linguistique énonciative, distingue une division entre le sujet parlant, à partir de ces énoncés. Ces derniers peuvent faire parler plusieurs voix, un « *Je, on, ou il* » et plusieurs points de vue. Quels que soient les types de discours, ces derniers intègrent des discussions idéologiques communautaires : « il répond à quelque chose, il réfute, il confirme, il anticipe, sur les réponses objectives potentielles, cherche un soutien. » (Peytard, 1995, p. 36).

D'autre part, à la différence de Bakhtine, Ducrot « relève que la polyphonie est constitutive à l'énonciation en tant que celle-ci est inscrite dans la langue » (Auchlin & Moeschler, 2004, p. 152). Le linguiste Neveu (2017, p. 109) note que les faits de polyphonie énonciative sont susceptibles d'affecter des niveaux d'analyse linguistique différents. Il envisage des études d'analyse du discours au niveau lexical (c'est-à-dire l'autonymie), au niveau textuel (c'est-à-dire l'allusion, l'ironie et la parodie), au niveau syntaxique (c'est-à-dire inscrit dans la langue, comme les modalisations, le discours indirect libre, les connecteurs, etc.). Ainsi, notre approche prendra en considération au niveau de la syntaxe les connecteurs de

l'argumentation pour appréhender dans la langue le discours polyphonique. L'intérêt de ce concept de polyphonie est de mettre en relief, à partir des phénomènes d'hétérogénéité, le principe dont la parole du sujet est empruntée par le discours d'autrui<sup>27</sup>. Pour Bakhtine (1978), dans « le parler » courant de tout homme vivant en société, la moitié au moins des paroles qu'il prononce sont celles d'autrui (reconnues comme telles), transmises à tous les degrés possibles d'exactitude et d'impartialité (ou plutôt partialité).

La polyphonie est de surcroît adoptée par de nombreux chercheurs en analyse du discours, car elle intervient pour traiter des phénomènes linguistiques dans le domaine de la langue, de la sémantique et de la pragmatique. De plus, la polyphonie met en exergue des problèmes associés aux diverses formes de discours, comme la voix du tiers énonciateur dans le discours. Dans le chapitre suivant, nous évoquerons les espaces discursifs de cette voix du tiers, un genre de polyphonie du discours, qu'il convient d'appréhender, car il détient une place significative inscrit dans la langue *parikwaki* et du discours argumentatif de la communautaire Palikur.

### 2.6.3. La voix du tiers dans le discours

#### 2.6.3.1. Le tiers énonciateur

Ce chapitre se propose d'étudier la notion du « tiers » dans le discours. Il n'est ni l'énonciateur, ni l'interlocuteur direct, mais un « autre » dans le discours. Comme point de départ à notre réflexion, nous citons Wolton (1997) qui illustre notre propos : « D'une manière générale, il n'y a pas de communication sans tiers, et plus la communication est omniprésente, tous azimuts, plus ce tiers symbolique joue un rôle essentiel » (Wolton, 1997, p. 55).<sup>28</sup> Du point de vue du processus d'énonciation et

---

<sup>27</sup> Notons brièvement le terme diaphonie qui est introduit par Roulet « la diaphonie un cas particulier de voix dans l'énoncé, la reprise et l'intégration du discours de l'interlocuteur dans le discours du locuteur. » (Roulet, 1985, p. 70) la différence fondamentale est la source de l'énoncé qui est connu dans la diaphonie, alors qu'en polyphonie il n'y a pas d'indication effective de la voix mise en scène par le locuteur.

<sup>28</sup> Charaudeau, P., & Montes. R. (2004). *La voix cachée du tiers : Des non-dits du discours*. L'Harmattan.

de communication, la présence du tiers est inscrite dans le fondement de l'échange verbal. Il montre une relation triadique entre un « *je* », un « *tu* », et un tiers.

D'autres auteurs, comme Grice (1957), présentent dans le processus de communication une approche distinguant un contenu implicite adressé dans le discours comme une troisième voix. C'est dire implicitement « *to get someone to think something* », littéralement amener quelqu'un à penser autre chose. Il classe ce contenu et distingue les contenus explicites, implicites et les implicatures conventionnelles ou non conventionnelles. Pour Ducrot (1972, 1973sq.), il indique également plusieurs variétés de contenus implicites tels que les inférences, les implications, les allusions, les insinuations, les présupposés, les sous-entendus, etc.

Plus récemment, les travaux de Kerbrat-Orecchioni, analyste des conversations, ont mis en exergue les fonctions des tropes, du « détournement ». Elle développe le trope illocutoire, comme actes de langage indirect, le trope implicatif comme « présuppositionnel », le trope fictionnel. Concernant le trope communicationnel, il est désigné comme un décalage entre un destinataire probable de l'énoncé et son destinataire réel. Ainsi, elle met en scène un troisième partenaire (1995) comme dans les situations trilogiques de la conversation.

Dans ses travaux, toutefois, selon le point de vue du linguiste M. Fernandez dans l'ouvrage *La voix cachée du tiers* (2004), la notion de « tiers » est abordée uniquement dans le cadre de situations interlocutrices. Le tiers y est présenté comme un participant secondaire, « soit parce qu'il n'est pas impliqué pleinement par l'enjeu discursif qui lie les participants "dominants" (cf. le conciliateur chez Plantin), soit qu'il se reconnaisse par un capital discursif réduit (Zamourin, 1995). Les travaux de Kerbrat-Orecchioni visent notamment à déterminer les rôles énonciatifs spécifiques de cet énonciateur secondaire, sa marge de manœuvre pour intervenir ou non, pour adopter tel ou tel rôle : témoin, médiateur, allié... (Plantin, Kerbrat-Orecchioni, 1995).

Dans ces configurations théoriques, nous allons nous intéresser à cette présence d'un autre dans le discours, ce tiers présent ou absent dans la situation de communication, désigné implicitement ou explicitement. Nous allons observer dans l'argumentation des discours, dit également d'opposition qui est ce tiers absent ou

présent dans le discours des chefs coutumier. Comment est-il interpellé, orienté dans les séquences argumentatives, pour véhiculer quelles formations topiques concernant les représentations de l'espace et de la conflictualité sociale.

C'est à partir de l'approche théorique de Charaudeau que nous nous saisisons ce rapport triadique, cette « instance-tiers » (2004, p. 11) dans tous les énoncés de l'argumentation. Ainsi, à la suite de Charaudeau, nous validons la prise de position qu'un individu ou un groupe communautaire se différencient et se construisent singulièrement dans un modèle identitaire triadique.

Selon Bakhtine l'énonciateur « de façon plus ou moins consciente présuppose un sur-destinataire supérieur (le troisième) dont la compréhension responsive absolument exacte est présupposée, soit dans une lointaine métaphysique, soit dans un temps historique éloigné (Bakhtine, 1984, p. 397). L'observation de Bakhtine cherche avant tout à préciser la place du dialogue triadique, cette polyphonie inhérente au discours, dans sa théorie du langage.

Nous interrogerons la place de ce tiers dans le discours argumentatif. Nous tenterons de comprendre à partir des énoncés hétérogénéités montrées et constitutives, des anaphores, des implicatures et des implicites dans les énoncés, comment cette voix autre d'une instance-tiers peut être indirectement adressée. Nous mettrons en exergue les différents espaces de problématisation de cette voix du tiers d'une part, du point de vue du processus d'énonciation, et d'autre part des valeurs portées par le discours. Ainsi, nous entrevoyons un partenaire surdéterminé et des contenus présupposés, voire implicites, à débusquer et à interpréter.

En somme, il existerait un « tu – partenaire » présent dans l'espace de l'énonciation et un autre « tu - absent » de l'acte de communication auxquels est destiné le message. Il conviendra de distinguer la polyphonie de ces voix, « autres - tu » dans les dialogues. Nous parlerons donc du processus d'énonciation dans la voix du tiers dans le discours. Cette voix du tiers s'exprime et s'identifie dans les échanges langagiers. En considérant que le sujet de parole n'a de perception que dans son système de référence individuel et collectif, son discours est donc surdéterminé par les normes et valeurs de sa communauté d'appartenance.

*Ainsi, les individus sont-ils conduits à renforcer leurs*

*propres valeurs, en développement si besoin est une argumentation contre les valeurs opposées. Et, c'est de ce mouvement de renforcement, qui de plus tend à intégrer l'autre, à le fondre dans ces valeurs, que sortent les normes sociales. Celles-ci s'instituent en normes de référence idéale, deviennent une voix-tiers à laquelle se référera le sujet parlant, et comme cette voix est idéalisée, on peut dire qu'il s'agit d'un grand Tiers, d'un grand Autre. (Charaudeau, 2004, p.13)*

L'identification de cette voix du tiers dans le discours communautaire nous permettra de distinguer les valeurs, les représentations et des stratégies argumentatives, mises en œuvre par le l'énonciateur dans son système de référence. L'enjeu de notre démarche de recherche consiste à être à l'écoute de cette voix du tiers, marqueur de caractéristiques identitaires communautaire dans l'opposition.

En conclusion à cette partie, nous savons que dans les situations de dialogue et d'intercompréhension, l'individu s'inscrit dans un processus d'énonciation. Ce processus d'activité énonciative met en œuvre des compétences communicationnelles entre individus et un espace d'altérité intersubjective. D'autre part, l'activité de catégorisation du monde découle de la vision du monde partagée et attestée par la communauté des énonciateurs, ce que Chabrol nomme en psychologie sociale la notion «d'imaginaire sociodiscursif» dans « la voix cachée du tiers, des non-dits dans le discours » (Charaudeau & Montes, 2004). Ces imaginaires sociodiscursif sont englobés dans les différents discours qui circulent, c'est-à-dire l'interdiscours. Ainsi, dans l'interdiscours se trouvent toutes les connaissances, croyances, savoirs et représentations d'un groupe de locuteurs qui produisent la compétence sémantique et sémiologique<sup>29</sup> que le groupe communautaire se transmet.

Enfin, pour parachever nos concepts théoriques, dans le domaine de l'énonciation, il convient d'analyser en rapport avec la question du tiers, les trois lieux de problématisation que sont les espaces situationnels de la communication,

---

<sup>29</sup> L'activité de sémiologisation (Saussure) présuppose une compétence de catégorisation de signifiante et de langue, c'est-à-dire sémiolinguistique.

les espaces discursifs de l'énonciation et de l'interdiscours. C'est dans l'interaction de ces trois activités que l'individu construit un sens et devient à la fois sujet auteur-acteur, conscient-inconscient et surdéterminé, où il tente de s'individualiser dans les espaces du tiers.

Cependant, avant d'interroger ces espaces tiers du discours, nous présentons dans le chapitre suivant la notion d'hétérogénéité, une forme de polyphonique du tiers dans le discours.

### 2.6.3.2. Hétérogénéité montrée et constitutive

Comme nous l'avons souligné dans le précédent chapitre, Ducrot et Authier-Revuz (1985) nous apprennent que nous parlons avec la voix des autres et que tout discours qui circule en nous est le jalon d'un discours déjà énoncé. Ce qui revient à dire que le discours énoncé par un sujet parlant est le résultat des discours d'autres sujets parlants, dans l'espace des discours. Dans ce phénomène langagier intervient la notion d'hétérogénéité dans son double aspect, montrée et constitutive (Charaudeau & Maingueneau, 2002).

L'hétérogénéité montrée est la présence tangible de l'autre dans le discours de manière non marquée. Les formes non marquées correspondent à des discours indirects, des allusions. Le rôle du co-énonciateur consiste à identifier dans le discours de l'énonciateur des indices, textuels ou para-textuels, de l'activation de sa propre culture. En ce qui concerne les formes marquées, ce sont des messages univoques, de discours direct ou indirect, ou sous la forme de glose. La glose est un énoncé exprimé par son auteur pour commenter son propre discours, ou un discours antérieur, susceptible d'interprétations multiples<sup>30</sup>. Dans ces énoncés, le sujet parlant cherche à négocier avec l'autre, à maintenir ou défendre un espace d'incertitude avec ce qui ne relève pas de son propre discours. C'est dans cet espace

---

<sup>30</sup> Authier-Revuz, J. (1990, p. 174) présente quatre distinctions 1- non-coïncidence du discours avec lui-même, exemple : Comme dit untel ! 2 - non-coïncidence entre mots et chose, exemple : Comment dirais-je ? 3 - non-coïncidence des mots à eux-mêmes, exemple : Au sens figuré. 4 - non-coïncidence entre énonciateur et co-énonciateur, exemple : Comme vous dites...

de l'énonciation que cette autre voix de l'altérité, cette voix tiers peut être perçue dans l'énoncé. Elle exprime une forme subtile de l'altérité, en ce sens que l'énonciateur se préserve derrière une frontière d'un discours qui n'est pas le sien, sans vraiment le dire (comme dit untel, à propos de...).

L'hétérogénéité constitutive, c'est quand le discours est dominé par l'interdiscours : le discours n'est pas seulement un espace où viendrait s'introduire de l'extérieur du discours autre, il se constitue à travers un débat avec l'altérité, indépendamment de toute trace visible de citation, allusion. Pour Bakhtine dans son affirmation du dialogisme « les mots sont toujours les mots des autres, le discours est tissé des discours d'autrui. » (Charaudeau & Maingueneau, 2002)

Pour Authier-Revuz (1982) qui se réfère à l'analyse psychanalyse lacanienne, il présente le sujet parlant comme « divisé par l'inconscient, » vivant une illusion de la maîtrise de sa conscience et de son discours. Le sujet est dominé en réalité par les discours des autres qui parlent en lui.

L'hétérogénéité montrée et constitutive se fonde sur la primauté des discours qui circulent, dissimulée dans la sémantique de l'énoncé. En somme, « ça parle » toujours « avant, ailleurs » (Pêcheux, 1975, p. 146) et indépendamment du locuteur. Ces énoncés discursifs d'hétérogénéité sont donc plus largement inscrits dans les formations topiques et donc manifestent les représentations des locuteurs que nous étudions. L'hétérogénéité présente une fonction intra-discursive dans la mesure où tout propos énoncé dans le discours est en relation à un « Autre » ; ce caractère dialogique de l'échange verbal met en exergue la construction de l'identité du sujet parlant. Les notions suivantes d'anaphore et d'implicature sont des phénomènes des interactions discursives qui viennent compléter la construction discursive du tiers.

### 2.6.3.3. Anaphore, implicature et implicite

Le champ d'investigation de l'anaphore ou des relations anaphoriques joue un rôle majeur dans l'énonciation. Le dictionnaire encyclopédique des sciences du langage (Ducrot & Schaeffer, 1995) nous donne cette définition : un segment de

discours est dit anaphorique lorsqu'il fait allusion à un autre segment, bien déterminé, du même discours, sans lequel on ne saurait lui donner une interprétation.

Le terme d'anaphore vient du grec *ana-* qui signifie « vers le haut », « en arrière », et *-phorein* « porter ». Le grammairien grec Apollonios, dans l'étude des pronoms qu'il conduit, distingue ceux qui désignent directement les objets, les déictiques, et ceux qui ne les désignent qu'à travers d'autres segments de discours, les anaphoriques. Une distinction se manifeste au sein de la notion d'anaphore, la première fait référence au contexte du discours et la seconde présente par les déixis un élément de la situation énoncée (Ducrot & Schaeffer, 1995, p. 549).

Dans l'analyse des espaces de l'énonciation du tiers, nous illustrerons ces propos pour comprendre à partir des anaphores le « stock de connaissances » que les locuteurs se partagent. Nous allons nous intéresser d'une part à la situation de discours, puis aux déictiques. Nous verrons les déictiques spatio-temporels de localisation et les autres mettant en valeur les identités discursives des locuteurs.

Le rôle fondamental de l'anaphore<sup>31</sup> peut donc se repérer comme la mise en relation interprétative d'un ou de plusieurs énoncés qui se suivent. Les premiers énoncés orientent l'interprétation argumentative des énonciations qui les précèdent. C'est également le cas pour les sous-entendus et les implicatures conversationnelles, qui sont des énoncés exprimés implicitement.

#### 2.6.3.4. Sous-entendu et présupposition

Le philosophe Grice (1979) développe la notion pragmatique de l'implicature, entre ce qui est énoncé dans le discours et ce qui demeure de l'implicite. « Le sous-entendu est déchiffré par l'allocutaire sur la base des principes de coopération que Paul Grice désigne comme étant la base de la conversation et au fondement de

---

<sup>31</sup> Il y a deux concepts fondamentaux de l'anaphore, celui dit textuel et cognitif. De plus, il existe plusieurs types d'anaphores (anaphore lexicale, associative, adverbial, pronominal, coréférentielle, fidèle/infidèle, présuppositionnelle.)



l'implicite ou du moins de ce qu'il appelle les implicatures » (Amossy, 2016, p. 195). P. Grice distingue deux types d'implicatures, les premières conversationnelles, semblables à des propositions qui doivent être vraies selon les lois de discours et d'exhaustivité ; et les secondes implicatures dites conventionnelles, où les nuances entre le vrai et le faux en termes d'interprétation de sens sont difficilement saisissables.

La thèse de Grice, selon Neveu (2017), repose donc sur l'idée qu'un énoncé, dans certaines situations de discours, peut transmettre infiniment plus d'informations au destinataire du message que son sens littéral ne le laisse penser. L'implicature permet ainsi de rendre compte de certains types d'inférences<sup>32</sup> qui ne peuvent être réduites aux strictes mécaniques logiques de l'implication.

L'analyse du discours distingue deux types d'implicatures et des critères spécifiques pour chacun d'entre eux. En tout premier lieu voyons les critères de l'implicature conversationnelle :

- La calculabilité : elle découle d'une suite logique de procédures, d'un déclenchement ;
- L'annulabilité : elle ne produit pas de contradiction ;
- La détachabilité : non détachable, l'inférence est associée au sens de l'expression non à sa forme, on peut donc les détacher de l'énoncé ;
- Dépendantes de l'énonciation : elles sont dépendantes de l'énonciation ;
- La détermination : elles sont plus ou moins indéterminées dans la mesure où leur dépendance contextuelle est grande ;
- Non conventionnelle : puisque conversationnelle.

Les notions des implicatures permettent de comprendre ce que la sémantique ne pouvait pas expliquer selon Auchlin et Moeschler (2014, p. 175) « Si les significations des expressions varient dans leurs usages, cette variation s'explique par les significations secondaires que sont les implicatures conversationnelles (liées aux maximes conversationnelles) ou les implicatures conventionnelles liées à une expression. » En ce qui concerne, les critères des implicatures conventionnelles, ils

---

<sup>32</sup> La notion d'inférence renvoie à un processus selon lequel un énoncé est accepté en vertu de son lien logique avec un ou plusieurs énoncés ou arguments préexistants tenus pour vrais.

sont non calculables, non annulables, détachables, indépendants de l'énonciation, déterminés et conventionnels.

Selon Ducrot et Schaeffer (1995), l'implicature et aussi les sous-entendus, « sont les conséquences que l'on peut tirer du fait qu'un locuteur a énoncé une phrase, mais qui ne se laissent pas déduire de la phrase elle-même. » (1995 : 570). Ainsi, cette notion d'implicature nous renvoie inévitablement au concept de l'implicite.

### 2.6.3.5. L'implicite

Afin de mieux appréhender la notion de l'implication, étudions le concept d'inférence, à partir de la définition de Kerbrat-Orecchioni dans son ouvrage *L'implicite* (1998, p. 24) : « Nous appellerons "inférence" toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé, et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variables (internes ou externes). » La plupart des énoncés peuvent contenir plusieurs significations. Des contenus sensiblement explicites peuvent cependant énoncer un ou plusieurs autres sens, non révélés directement dans le discours. Ces énoncés sont donc implicites, ils viennent se greffer sur le précédent énoncé, telles les anaphores.

Pour illustrer notre propos, dans certains contextes, le contenu explicite en souligne un autre explicitement, l'exemple suivant illustre notre propos. Il arrive que l'énoncé « *Quelle heure est-il ?* » signifie que l'on souhaite connaître l'heure actuelle. Néanmoins, dans un autre contexte communicatif, cet énoncé peut signifier : « *J'ai faim, il est bientôt midi !* » ou encore, « *C'est l'heure d'arrêter le travail.* », ou de manière plus péjorative « *Dis-moi, quand tu auras fini de parler...* »

Dans le cas, d'une double signification de l'implicite, nous pouvons avoir pour la question suivante : « *Quelle heure est-il ?* » Une réponse à double signification implicite, « *Il faut aller chercher les gosses qui regardent la télé.* », exprimée comme un sous-entendu, « *c'est l'heure qu'ils aillent au lit.* » En fin de compte, à la question

« *Quelle heure est-il ?* » le locuteur attend une intervention du destinataire, c'est d'accompagner les enfants pour qu'ils aillent se coucher.

Dès 1957, Grice présente l'opposition entre le dire « explicite » et le dire « implicite ». Parler explicitement c'est « *to tel something* » ; parler implicitement, c'est « *to get someone to think something* ». (Kerbrat-Orecchioni, 1998, p. 21) Pour Ducrot, l'exemple qu'il expose, repris par Kerbrat-Orecchioni, est le suivant : les contenus implicites ont en commun la propriété de ne pas constituer en principe le véritable objet du dire, tandis que les contenus explicites correspondent, en principe toujours, à l'essentiel du message à transmettre. (Kerbrat-Orecchioni, 1998, p. 22)

À la suite de cette définition de l'implicite, et avant d'aller plus loin dans ses caractéristiques, deux définitions s'imposent à nous, empruntées à Kerbrat-Orecchioni, la notion de présupposé et de sous-entendus, pour qu'il n'y plus de sous-entendu entre nous :

*Nous considérons comme présupposées toutes les informations qui sans être ouvertement posées (i.e. sans constituer en principe le véritable objet du message à transmettre), sont cependant automatiquement entraînées par la formulation de l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement inscrites, quelle que soit la spécificité du cadre énonciatif. (1998, p. 25)*

La définition de la classe des sous-entendus :

*Elle englobe toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif ; valeurs instables, fluctuantes, neutralisantes, dont le décryptage implique un « calcul interprétatif » toujours plus ou moins sujet à caution et qui ne s'actualisent vraiment que dans des circonstances déterminées, qu'il n'est d'ailleurs pas toujours aisé de déterminer. (1998, p. 39)*

L'exemple suivant rendra plus clair notre définition concernant les présupposés : « *Nicolaï a cessé de boire* », le verbe « *cesser* » indique un présupposé

(lexical), / auparavant Nicolai buvait /. Comparons, l'exemple du sous-entendu « *Il est dix-huit heures* » pourrait sous-entendre, selon les situations énonciatives, « *Le travail est terminé.* » ou « *C'est l'heure de l'apéro !* » Les présupposés partagent ces propriétés de non informatives et de négation.

Les sous-entendus se caractérisent par leur inconstance. Ainsi, comme dans le cadre des implicatures conversationnelles, nous pouvons identifier les sous-entendus dans le cadre des critères d'annulations du discours.

Pour agrémenter notre propos, cet exemple supplémentaire « *S'il pleut, j'irai au cinéma avec toi* » ; le sous-entendu peut-être : « *s'il ne pleut pas, j'irais me promener avec toi.* » Le deuxième exemple se repère par la construction d'un enchaînement d'annualisation : « *Il est midi, mais le travail n'est pas encore fini.* » ; le sous-entendu serait « *Le travail doit être poursuivi. Il n'y aura pas de pause repas, pour le moment.* »

Comme le mentionne Kerbrat-Orecchioni (1996), le calcul des sous-entendus, des présuppositions, l'analyse des maximes conversationnelles, des implicatures sont des procédures complexes, qui peuvent échouer ou aboutir à des résultats erronés. Le travail de l'analyste de discours est de comprendre comment les énoncés sont produits et agencés. C'est dans cette dernière mesure que nous allons orienter notre travail de recherche, afin de comprendre comment l'énonciateur dans les situations de conversation met en scène un troisième partenaire, souvent implicitement non désigné.

Maintenant que nous avons fait un détour explicatif, nous pouvons mieux appréhender la distinction des deux types d'énoncés implicites, les uns marqués, possédant dans l'énoncé quelques supports lexicaux ou morphosyntaxiques, et les autres non marqués. Le travail interprétatif conjugue l'analyse des informations extraites des énoncés dans une situation énonciative, dans un contexte de règles de logique sémantique et pragmatique. Notre attention dorénavant n'est plus de mettre en évidence uniquement les énoncés du discours, mais également une autre voix, cette voix tiers dans le discours. Ainsi, nous mettrons en exergue, des espaces

de problématisation du « *je* » et du « *tu* », d'un tiers ou d'une « instance-tiers », partenaire dans la relation triadique dans l'espace des discours où circulent tous les discours, c'est-à-dire l'espace de l'interdiscursivité.

Le chapitre suivant, nous permet de découvrir comment s'établit la subjectivité des partenaires présents et absents - *ou cachés*, cette voix du tiers dans les espaces de l'échange verbal. Comme nous l'avons préalablement souligné, le sujet parlant se construit en face d'une altérité, d'un sujet tiers, dans le cadre du discours de l'argumentation, ou signifie sa singularité et sa différenciation. Les énoncés de ces distanciations assavoir les formations topiques sont donc révélateurs des représentations du monde de l'énonciateur en opposition au tiers.

## 2.6.4. Les espaces de l'instance du tiers dans le discours

### 2.6.4.1. L'espace situationnel de la communication

L'espace situationnel de la communication encadre les rôles et les statuts sociaux des partenaires de la communication, c'est-à-dire les places locutives et énonciatives des protagonistes ainsi que leurs marges de manœuvre. Le dispositif communicationnel reconnaît par avance l'identité psychosociale des sujets. De ce fait, cette reconnaissance valide les relations entre les interactants en fonction de leur finalité implicite ou explicite et des moyens mis à leur disposition pour échanger.

Il existe plusieurs types de dispositifs communicationnels (Maingueneau, 2014, p. 123), tels que les dispositifs de conversation, de médiation, de scène et de concurrence.

Le dispositif dit de « *conversation* » permet à trois partenaires ou plus d'être physiquement présents et de prendre la parole de façon alternée. Ce que les linguistes désignent communément comme le « *dialogue* » constitue un échange verbal entre deux ou plusieurs personnes. Kerbrat-Orecchioni (1995) nomme « dialogue » des formes de conversations, mais il existe aussi des dilogues, trilogues,

des discussions, des réunions de travail, etc.

Le dispositif dit de « *médiation* » ressemble au dispositif trilogique puisqu'il fait intervenir un des partenaires comme médiateur. Ce dernier préside tantôt une séance comme animateur, tantôt pose des questions, à l'image du journaliste. Le plus souvent, il distribue la parole et gère le temps de parole. Ce médiateur peut jouer le rôle d'intercesseur ou de juge-arbitre en tâchant de trouver des compromis entre les antagonistes.

Le dispositif dit de « *scène* » met en jeu trois partenaires. Dans cette mise en scène, deux partenaires se trouvent dans une situation de co-énonciation, de face-à-face, et un troisième peut être présent ou absent. Ce dernier n'est pas nécessairement en position de réponse active.

Le dispositif dit de « *concurrence* » s'assimile au débat politique qui met en confrontation deux sujets politiques adversaires et un médiateur. Dans ce cas, une instance du tiers apparaît comme le troisième partenaire du débat, potentiellement les auditeurs absents ou présents. Le premier locuteur « *je* » s'adresse à un second « *tu* » destinataire, tout en cherchant à se différencier d'un troisième partenaire absent (ou présent) qui est en position de concurrence ou d'adversaire ; le « *je* » prend ce tiers comme prétexte pour produire un discours d'opposition ou de rejet (Charaudeau, 2004, p. 25). Ce dernier dispositif désigne un tiers visé par le message adressé, bien que l'énonciateur s'adresse à un partenaire pour en désigner un autre. Le tiers absent ou présent dans l'espace situationnel de la communication peut être désigné ou repéré en fonction du contexte, des statuts des participants et de l'intention de communication de l'énonciateur.

Voyons maintenant dans l'espace de l'énonciation, dans le chapitre suivant, comment le partenaire construit des modalités plus ou moins marquées manifestant la présence de cet autre partenaire tiers explicite ou implicite.

#### 2.6.4.2. L'espace discursif de l'énonciation

Contrairement au précédent, ce chapitre présente le tiers non plus dans l'espace externe de la situation de communication, mais dans l'espace interne de l'énonciation, comme c'est le cas du tiers non présent dans la situation de trilogue.

Notre interrogation porte sur ce tiers-absent. Comment est-il convoqué ?

Pour répondre à cette interrogation, il convient en première instance de distinguer la place et le rôle de l'énonciateur.

La notion de positionnement indique la manière dont un énonciateur se situe, se place dans l'espace de l'énonciation. Sa posture, son registre de langue, son type de discours informent sur son identité énonciative. Il communique aussi la position co-énonciative de l'autre-sujet, sa présence ou son absence, son droit de répondre ou non, la place qu'il accorde à l'autre.

Dans le cas où le tiers est physiquement présent, il peut être exclu par un autre de façon directe ou indirecte. Le tiers présent peut décider de lui-même de ne pas intégrer l'échange. Il peut être inclus en intervenant dans la conversation ou être sollicité à participer. En tant que participant, il peut être qualifié et reconnu en capacité de répondre, ou ne pas tenir ce rôle et se trouver exclu.

C'est à partir de la position et des rôles attribués que se définit la place du tiers-absent ou d'un nouvel interlocuteur tiers-présent. Dès lors, ce nouvel actant devient « protagoniste » de l'acte d'énonciation, c'est-à-dire un intralocuteur et plus un « partenaire » (observateur sans droit de parole) dans la situation de communication.

Le modèle théorique de Charaudeau (2004) distingue quatre types de tiers dans l'espace discursif de l'énonciation : le premier présente le cas de la substitution des personnes et des effets de construction relationnelle, il s'agit de l'effet de distanciation ; le second précise le cas de « visée indirecte », c'est-à-dire de l'implication du tiers et de l'effet d'incertitude ; le troisième concerne le discours rapporté d'un tiers ou la délégation de parole ; enfin, le quatrième représente le cas

du jeu, qui comprend des places prévues dans le dispositif de subversion ou de transgression. Nous analyserons ces caractéristiques du tiers en prenant en considération les déictiques personnels et spatio-temporels.

Pour le premier cas de substitution des personnes et des effets de constructions relationnelles, c'est-à-dire l'effet de distanciation de l'instance tiers. Charaudeau distingue deux cas :

- a) L'interlocuteur s'adresse à son partenaire « *tu* » en employant le « *il*-direct », le « *on* » ou encore le « *ça* », à la place du « *tu* ». Dans l'exemple suivant, deux amis se rencontrent dans la rue et l'un s'adresse à l'autre : « *Alors, il est en forme aujourd'hui ! On a bien dormi ?* » Dans cette illustration le « *tu* » est construit en tiers-interlocuteur, et cet effet produit de l'ironie complice. Dans d'autres cas, l'effet produit une mise à distance pour marquer de la « déférence », de la « prudence », de « l'ambivalence » : « *Alors, on boude aujourd'hui ? Ça a mal dormi hier soir ?* »

Une autre subtilité se manifeste lorsque l'interlocuteur « *je* » s'adresse à un « *tu* » en utilisant un « *il*-indirectement » adressé. La construction identitaire est celle d'un « *tu* » comme tiers-collectif anonyme ; ainsi l'effet de mise à distance peut sembler dévalorisant ou valorisant.

- b) L'interlocuteur « *je* » s'englobe dans un « *on* ». La construction identitaire est celle d'un « *je* » en tiers-anonyme, un tiers subsumant le « *je* » en « *je*-tiers ». L'effet de distanciation qui en résulte construit un sujet soit « privé » de volonté par une puissance tierce, soit « légitimé » par un savoir tiers, soit prenant la figure d'un tiers juge.

L'exemple issu d'un extrait de discours politique d'un chef coutumier de la communauté palikur référencé « DP\_SU\_SG\_ 3 »<sup>33</sup> illustre nos propos précédents : « *On<sub>1</sub> a beaucoup de frères et sœurs à Cayenne /<sup>34</sup> ils sont nombreux /// On<sub>2</sub>*

---

<sup>33</sup> Voir en annexe 11.2 Tableau des codages des séquences argumentatives.

<sup>34</sup> Voir en annexe 11.2 Codages des ponctuations.



*travaille avec eux en notre nom /// Ils ne savent pas ce qui se passe /// Il y a plusieurs années // que je commence à découvrir ça //*» Le premier « *on*<sub>1</sub> » représente le « *je-tiers* », c'est-à-dire le « *on* » communautaire rapporté aux frères et sœurs ; le second « *on*<sub>2</sub> » représente le tiers-collectif anonyme, les destinataires ne savent pas précisément s'il s'agit d'un autre collectif qui travaille avec le locuteur, ou si c'est lui-même inclus dans le « *on-je* ». L'emploi du « *on*<sub>2</sub> » marque dans l'énoncé un effet de distanciation du sujet dans le propos.

Le deuxième cas de « *visée indirecte* » implique le tiers dans un effet d'incertitude : il se sent concerné, ou pas, par le message. Le discours du « *je* » concerne le tiers présent qui devient destinataire visé, en passant par le « *tu* » destinataire adressé.

Cette visée indirecte peut se produire soit :

- En parlant de soi-même : « *Mais / moi // je sais écrire le français //* (extrait DP\_SU\_R\_18). Le locuteur, un capitaine, suppose qu'un autre capitaine ne sait pas écrire le français.
- En prononçant un énoncé de vraisemblable vérité : « *Mais / c'est comme ça / que cela se passe // ça parle ici !* » (Extrait : E\_BIO\_1\_SU\_R25\_1)
- En impliquant le « *tu-adressé* » : « *Je suis sûre que tu vois comme ils font !* »

Le troisième cas est le discours rapporté, la délégation de parole pour en assumer ou rejeter le propos. Ce discours est toujours la parole, le témoignage d'un autre que l'énonciateur rapporte, donc en position tiers. Cette parole rapportée joue un rôle essentiel dans l'argumentation du sujet entre le « *je* » rapporteur et le tiers rapporté. Illustration : DP\_SU\_R\_53 *Et / c'est pour ça que l'on devrait respecter notre capitaine d'aujourd'hui /// Et / si notre capitaine nous dit comme cela : « on a une réunion aujourd'hui » / et / si on ne les écoute pas /// Et si on ne va pas aux réunions aujourd'hui / pour écouter leurs réunions // comment / on pourra faire pour avancer ?*

En s'appuyant sur la parole rapportée « *on a une réunion aujourd'hui* » d'un autre capitaine qui invite les habitants à se rendre à une réunion, le capitaine

locuteur légitime et sensibilise ceux qui l'écoutent à se rendre à ses propres réunions.

Le quatrième cas est le jeu de subversion ou transgression des places dans le dispositif d'énonciation. Dans le cadre du discours politique, le tiers est soit absent, soit présent-absent, c'est-à-dire un auditeur qui n'a pas la possibilité de répondre.

Illustration DP\_SU\_R\_53 (...) *Non / cela ne va pas avancer /// Et / c'est pour ça que je parle en notre honneur // aujourd'hui / nous les Amérindiens ///*

Ici, il s'agit de l'instance citoyenne qui ne peut répondre dans le cadre d'un discours politique.

Nous préciserons la place qu'occupe le tiers dans l'analyse du discours politique et démocratique de la controverse au sein de la dernière partie de notre recherche. Dans ce cadre d'analyse, il conviendra néanmoins d'étudier des discours et des argumentations véhiculées dans le discours communautaire, autrement dit dans l'espace de l'interdiscursivité.

#### 2.6.4.3. L'espace de l'interdiscursivité

L'espace de l'interdiscursivité correspond au lieu où circulent tous les discours d'une communauté à une époque historique. Tous ces discours sont porteurs de valeurs, de croyances, de connaissances et constituent « l'imaginaire sociodiscursif ». Ils véhiculent ainsi des représentations et des idéologies qui servent de garanties de vérité et de véracité supposées portées par un « méta-énonciateur » (Charaudeau, 2004). Pour qu'un énoncé judicieux et compréhensif puisse être échangé entre les interlocuteurs, ces derniers doivent copartager des univers de connaissances et de jugement sur le monde, des systèmes de pensée : « les imaginaires sociodiscursif fonctionnent comme une sorte de "médiation sociale externe", c'est-à-dire ce qui permet aux individus de se reconnaître comme appartenant à un groupe avec lequel ils tiennent ces imaginaires en partage. Pour être fondateurs du groupe, ces imaginaires doivent avoir une valeur transcendantale. Ainsi, parler, ce serait toujours parler "sous couvert de" discours de référence implicite d'imaginaires qui font office de norme sociale, au nom

desquels les énoncés prennent leur valeur sémantique. » (Charaudeau, 2004, p. 30)

Les auteurs Plantin (2016) et Kerbrat-Orecchioni (2002), en analyse conversationnelle, réitèrent la position du tiers dans un « prolongement du destinataire second » : ils partent d'un modèle dualiste de la communication. L'approche que nous entérinons repose sur le modèle ternaire de Charaudeau et Borrendonner. Ainsi, ces derniers abordent le modèle du tiers comme postulat que le sujet est surdéterminé de façon « circonstancielle selon la situation de communication dans laquelle il se trouve et les normes de référence qu'il convoque lors de son acte d'énonciation » (Charaudeau, 2004). Afin de communiquer, le sujet partage dans son discours des imaginaires, des représentations idéologiques qui servent de clés de lecture, comme des modèles d'interprétation et de représentation du monde, derrière lesquels il y aurait un « *méta-énonciateur* », un tiers.

*Ipsa facto*, la réalité serait une représentation du discours à travers le savoir et l'expérience que l'individu possède. Elle serait le résultat d'une activité de l'esprit humain. Corollairement, les mythes se pensent entre eux (Lévi-Strauss, 1983). Ils participent à construire un espace de l'énonciation où se synthétisent les connaissances et se structurent les expériences au monde. En d'autres termes, les représentations sociales interprètent des réalités sociales par le biais de symbolisations signifiantes. Elles expriment des opinions « produites et partagées par les individus d'un même groupe » (Guimelli, 1999, p. 63).

La linguistique, et plus particulièrement l'analyse du discours, construit son propre point de vue des représentations discursives. Charaudeau (2004) propose une représentation du savoir selon deux types de construction : les systèmes de connaissances et les systèmes de croyances.

Les systèmes de connaissances s'efforceraient d'exprimer une « vérité » sur les phénomènes du monde.

*Cette vérité serait censée exister en dehors de la subjectivité du sujet, et le garant en serait l'existence d'un quelque chose extérieur à l'homme. Ce quelque chose serait de l'ordre de la « raison savante » qui construirait sur le monde des représentations, lesquelles vaudraient pour connaissance du*

*monde, dans la mesure où un mode de pensée s'appuyant sur des instruments de visualisation du monde (microscope) ou de calcul (statistique, informatique) pourrait être utilisé par plusieurs individus et donc ne leur appartiendrait pas en propre.*  
(Charaudeau, 2004)

Ces systèmes de connaissances employés dans le discours n'appartiennent pas à un individu en propre, car ils sont partageables et globalisants. Les discours dits « ouverts » sont discutables, c'est-à-dire ouverts sur le monde. Les discours dits « fermés », restrictifs, sont les certitudes formant un ensemble d'arguments ayant pour fonctions des principes ou des axiomes. Ils forment ce que l'on nomme les concepts et les modes de pensée. Le sujet parlant utilise ces discours fermés préexistants et indépendants de lui comme un vrai discours authentique et unique. Dans ces circonstances, le discours énoncé est d'ordre factuel : il ne se discute pas, il fait partie de l'ordre des choses. Il y aurait dans ces représentations des discours de vérité qui « procéderaient de la voix d'entité abstraite intentionnelle surdéterminante ». C'est comme si le sujet parlant se mettait à distance de ces connaissances, parlait au nom d'un méta-énonciateur, d'un grand autre tiers qu'il assume à l'image d'une science ou d'une foi. Le système de connaissances se caractérise par un énoncé explicatif ou argumentatif centré sur le monde ; il ne dépend pas de son locuteur.

Le système de croyances, quant à lui, ne porte pas sur la connaissance du monde, mais sur les valeurs des comportements humains. Le système de croyances procède d'un jugement de valeur sur les êtres du monde, leurs pensées, leurs prises de position et leurs affects. Dans cette perspective, le savoir est bon ou mauvais, raisonnable ou déraisonnable, sage ou fou ; il est intérieur à l'humain et non vérifiable. Ce système représente un discours dogmatique et fermé. Telle une doctrine, ce discours se révèle insensible aux contradictions.

De surcroît, deux critères en analyse du discours nous permettent d'effectuer une distinction entre doctrine, idéologie et croyance : le premier se réfère à la typologie de savoir argumenté par le sujet pour défendre son point de vue ; le second interroge la nature du groupe de référence garant de cette voix présentée.

P. Charaudeau distingue trois types de savoir d'opinion pour appréhender ces systèmes discursifs : l'opinion commune, l'opinion relative et l'opinion collective.

L'opinion constitue une activité subjective, un processus d'évaluation par lequel le sujet précise des critères et indicateurs. L'énonciateur adapte ses attitudes et comportements aux réalités du monde, qu'il détermine. Cela suppose qu'il peut faire le choix entre plusieurs réponses possibles en fonction de ses émotions et raisonnements : « Trois choses caractérisent l'opinion : le fait que le jugement consiste en une évaluation axiologisée, le fait que d'autres partagent ce jugement, le fait que le sujet s'engage dans le partage du jugement. Dès lors, ce jugement de vérité correspond à un "on-vrai", derrière lequel se trouve un avis général, une *doxa* anonyme, laquelle relève d'une croyance, d'une morale, c'est-à-dire de valeurs déontiques. » (Charaudeau, 2004, p. 35)

Nous comprenons que cette voix de la *doxa* prend la place du sujet et le surdétermine. Méta-énonciatrice, elle joue donc le rôle d'un « vérificateur ». Ainsi, l'énonciateur ne partage pas une argumentation liée à une connaissance scientifique singulière. Cela démontre que des jugements sont préalablement établis par une voix autre, celle d'un méta-énonciateur accrédité par un groupe communautaire sur lequel le sujet parlant s'appuie pour le développement de son discours. Dans cette perspective, le méta-énonciateur inscrit dans le discours des énoncés dits « de vérité » qui deviennent « déontiques », c'est-à-dire des jugements se conformant aux critères de construction de normes sociales. Ainsi, « tout jugement d'opinion se fonde donc sur un partage, ce pour quoi on peut dire qu'il a en même temps une fonction identitaire » (Charaudeau, 2004, p. 36). En fin de compte, l'opinion se caractérise par la nature identitaire du groupe, son nombre de participants et son influence.

Comme nous l'avons signalé précédemment, il existe trois types de savoir d'opinion :

- L'opinion commune émane d'un groupe de référence qui équivaut à l'ensemble de l'humanité, « laquelle dans son extrême sagesse porterait un jugement de raison sur le monde, les êtres et leur comportement » (2004). Le jugement est universellement partagé par l'ensemble des membres. L'individu, le « je » en question ne détient pas une position singulière, car il est inclus dans le jugement de l'opinion commune. Cela s'exprime généralement dans les citations, les proverbes et maximes.

- L'opinion relative émane d'un groupe limité en extension. Ses membres partagent seulement une identité commune à travers leur jugement partagé. « Le jugement est partagé, à l'intérieur du groupe, par des membres qui n'ont pas une identité de "nature", mais de "circonstance", certains d'entre eux peuvent se trouver dans d'autres groupes à propos d'autres jugements. » (2004) Le « *je* » devient sujet en affirmant son opinion « subjective » à travers le jugement partagé collégialement, concernant un autre groupe d'opinion.
- L'opinion collective émane d'un groupe limité en extension, qui partage un même point de vue et aussi une même identité communautaire : « Ses membres ont une appartenance stable au groupe du fait de leur nature qui les "essentialise" et qui fait qu'ils partagent toujours la même opinion dans quelque circonstance que ce soit, ou que, s'ils changent d'opinion, ils changent de groupe. » (2004) Les membres qui partagent l'opinion collective se voient toujours placés en opposition à un autre groupe. Ils ont une opinion communautaire qui ne se négocie pas, à forte valeur identitaire. Le « *je* » est le plus souvent partie prenante de l'opinion du groupe, qu'il en soit conscient ou pas. Le « *je* » a une identité sociale identique au groupe. Il se peut que le « *je* » s'oppose ou n'approuve pas l'opinion collective, dans ce cas le « *je* » a une identité sociale différente du groupe. S'il se désolidarise de l'opinion, il peut se produire un conflit et un phénomène de fragmentation du groupe communautaire en divers groupes d'opinion.

Ces précisions sur les trois types de savoir d'opinion facilitent l'observation des positions des énonciateurs palikur lors des séquences argumentatives.

Une dernière analyse consiste à observer le jeu entre ces savoirs. Nous partons du postulat que toutes les situations de communication offrent une occasion au sujet parlant d'effectuer un choix stratégique entre ces différents types de savoir d'opinion. Ainsi, en fonction de la situation, le sujet évalue le partenaire et l'acte de discours pour retenir un choix d'opinion. Cependant, en fonction du contexte, de l'énonciateur, du co-énonciateur et de la situation d'énonciation, des glissements discursifs interfèrent entre ces types de savoir. Ainsi, une valeur universelle peut être transformée en opinion relative, ou encore un savoir d'opinion en savoir de connaissance. Par exemple, dans le cadre du discours politique, le politicien peut

chercher à construire dans son message une vérité d'opinion universelle à partir d'une appréciation personnelle dans l'optique de faire adhérer les destinataires à son discours (Amossy, 2016).

Au regard de ces glissements discursifs, la question du tiers dans l'interdiscours ne peut être étudiée que cas par cas, en fonction du contexte et des discours en situation. De façon subsidiaire et analytique, nous voyons se conjuguer dans le traitement de la question des discours, des savoirs et des connaissances, des discours dits « idéologiques » tels que les représentations sociales, les stéréotypes, les croyances et les opinions. De ce fait, pour l'analyse de discours, il convient de distinguer les rapports triadiques provenant de la mise en scène énonciative de la présence d'une médiation sociale, pour démasquer la place du tiers. Ce dernier peut s'inscrire dans les trois espaces de l'énonciation précédemment définis : celui de la situation communicationnelle, sur le plan des genres de discours ; celui de l'énonciation, où il est intégré au niveau de la stratégie énonciative ; et dans celui de l'interdiscours, où il se distingue par le dit ou le non-dit du discours qu'il énonce à l'autre pour « l'inclure dans son univers de pensée ou l'en exclure » (Charaudeau, 2004).

En conclusion, les jeux stratégiques employés par le sujet parlant dans les situations d'énonciation nous permettent de percevoir ce tiers dans le discours. C'est principalement en s'identifiant ou en s'opposant à cet autre différent de lui-même dans les trois types d'activités de sémiologisation, qu'il est possible d'entendre la voix du tiers et découvrir dans les énoncés des marqueurs de subjectivités et de représentativités du sujet parlant. Après ce tour d'horizon théorique en sciences du langage, et plus particulièrement en analyse du discours, nous définirons à présent d'autres concepts en sciences sociales et sociolinguistes, à savoir la représentation sociale du de la géographie de l'espace, autrement dit la sémiotisation de l'espace et le concept d'identité, plus précisément la subjectivité du sujet parlant.

## 2.7. Concepts transversaux à l'étude de l'argumentation dans le discours

### 2.7.1. La géobiographie *versus* la sémiotisation de l'espace géographique de vie

Comme objet épistémologique, la « géobiographie », ou « itinéraire géographique de la mémoire » comme l'écrit Le Guillou (2017), évoque la géographie physique et humaine des lieux et rencontres qui ont modelé et construit le narrateur. Joindre à cette première notion celle de sémiotisation de l'espace géographique nous permet de saisir des représentations de l'espace à partir des énoncés discursifs et de l'action des hommes (Turpin, 2012). Il s'agira de rendre compte des réalités sociales que recouvre le concept « d'espace » en matière d'appartenance, de reconnaissance et d'agir. Cette notion de l'espace désigne une localisation fixe et en même temps fluctuante, comme un lieu de transit, de refuge, de migration, de parcours et de rencontres. Il est le lieu des interactions, des représentations en contexte, façonnant l'identité de ceux qui y habitent.

Nous mettrons plus précisément en lumière la sémiotisation de l'espace par des termes associés comme la notion de « territoire » et « d'habiter ». S'intéresser au géotype du territoire, c'est-à-dire aux activités historiques des hommes sur un espace géographique, permet de comprendre les dynamiques communautaires en œuvre. Il existe donc une histoire et une relation entre le territoire et le co-habitant. Cette interaction nous conduit à la posture « d'habiter », de « *l'habiter* », « *au sens d'être au monde* » (Heidegger, 1972). L'habiter bâtit une relation de co-construction où se créent des formes d'existence (Joseph & Grafmeyer, 1979, pp. 22-31). Ce principe permet d'inscrire l'histoire des habitants au cœur de l'espace géographique. Réciproquement, le territoire est partie prenante de l'espace biographique de l'habitant. Ces récits des hommes et des territoires commémorent les forces vives, ressources d'un processus d'uniformisation et de développement. En ce sens, « les hommes habitent les lieux et les lieux les habitent [...] et les lieux confèrent du sens à leur expérience et à leur action » (Schaller, 2009, p. 190). Cette géobiographie offre une compréhension du rapport à l'espace des individus et des groupes sociaux. Elle



considère l'espace non pas comme une délimitation physique, mais comme une marge mouvante où s'organisent les relations sociales à partir des pratiques discursives et d'agentivité qui y sont liées.

Néanmoins, l'appartenance identitaire territoriale ne renvoie pas uniquement à un sentiment constructif et positif. D'autres territoires, qualifiés de « misérabilistes » par Agier (2013), ne sont pas reconnus par les politiques ou par d'autres habitants. Ils ne possèdent aucun rôle spécifique à la mesure de la globalisation (Greffé, 2002, p. 65). Il s'agit de « hors lieux », de campements, de villes en train de se faire : « Vu de l'intérieur, ce sont des histoires de réinvention de soi et du monde dans l'exil. » (Agier, 2013, p. 9) Ces habitats précaires, cette « *extraterritorialité* » rappelle certains territoires palikur que nous étudions – lieux mis à part, mis à l'écart, sans commodités, sans eau, sans électricité ; où « une communauté de l'instant » survit en fonction de sa relation aux autres et de l'État.

La sémiotisation de l'espace est convoquée ici, dès lors qu'elle est nommée et perçue. Elle est conçue à travers des représentations idéologiques et linguistiques. Par exemple, dans son ouvrage *Tristes tropiques*, Lévi-Strauss décrit le rapport entre l'organisation de l'espace et l'organisation sociale au sein d'une communauté autochtone en Amazonie. La représentation spatiale s'exprime dans la langue et dans la culture, participe à la constitution de l'individu et de la communauté. L'espace peut être interprété comme un mode de communication, un langage qui informe sur les relations humaines et leur manière d'y évoluer. L'expérience de ces espaces de vie est inséparable du dédoublement subjectif qui articule la représentation différenciée de soi et de l'altérité ainsi que la perception de l'environnement (Fløttum, 2019).

Notre étude se concentre sur la géobiographie des chefs coutumiers palikur, c'est-à-dire sur les narrations biographiques des parcours, de traversées et des aménagements des espaces de vie investis par la communautaire palikur. Les discours ainsi produits participent à décrire cette sémiotisation de l'espace.

Que dit-on de l'espace ?

Qu'expriment les interactions discursives qui y sont produites ?

Que fait-on dire à cet espace de vie de soi, des autres ?

L'approche de l'espace que nous mettons en exergue s'appuie sur les unités signifiantes, les syntagmes, les locutions et les discours manifestés par les énonciateurs : le « *je* », le « *tu* » et le tiers. Nous considérons que le discours sur l'espace offre un sens à ce dernier, comme un méta-énonciateur tiers, en exprimant ces pratiques, ces mises en scène. Toutefois, comme le souligne Turpin, les relations entre la pratique de l'espace et le discours sur l'espace relèvent d'activités communautaires, institutionnelles et politiques de production ou d'aménagement de l'espace complexe : « Les discours sur cet espace émanent de ces divers acteurs ainsi que des pratiques médiatiques qui entrecroisent les discours en produisant elles-mêmes du sens, qui ne saurait être indépendant de son mode de mise en discours et de construction de sens. » (Turpin, 2012).

Les discours sur l'espace sont alors à relier aux entrelacements qu'ils bâtissent, par le biais desquels se manifestent les fragments d'un réel qu'ils incarnent. Lesdits fragments renvoient à l'espace de l'habiter et de la subjectivité et nous incitent à comprendre ce qui est implicitement partageable entre des individus, au sein de la communauté façonnant leur identité.

Cette dernière approche de l'étude de la géobiographie nous fournit d'une part des réponses à partir des interprétations polyphoniques linguistiques et discursives de l'espace ; d'autre part, l'analyse des énoncés centrés sur les représentations et perceptions de l'espace permet de mettre au jour des stratégies de l'argumentation mises en œuvre dans l'interdiscours. Dans ce cadre, nous pouvons observer les discours de la sémiotisation de l'espace comme des ressources nous permettant de décrypter les usages, les productions, les systèmes décisionnels et de gouvernance des actions collectives ainsi que les marqueurs identitaires de la communauté palikur.

### 2.7.2. Identité du sujet parlant *versus* subjectivité discursive

Ce chapitre se donne pour objet de présenter des définitions et termes liés à

la notion d'identité par l'ancrage discursif que nous convoquons. La notion de sujet nous invite à questionner plus particulièrement la notion d'identité. Cette notion s'inscrit au cœur des sciences humaines et sociales et traverse également d'autres champs disciplinaires. Le linguiste, de même, accorde une place centrale au sujet parlant et aux productions du discours sous toutes ses formes. Il interroge la nature de ses actes de parole, de ses pratiques, de ses usages et de ses mécanismes mis en jeu.

L'identité d'un individu se situe également à la confluence de toutes les histoires de vie, c'est-à-dire des histoires de soi et des autres qui se racontent comme l'histoire identitaire de sa famille, de sa communauté, de son peuple, de sa nation. De ce fait, notre identité est narrative et se construit dans l'enchevêtrement des histoires d'autrui que nous portons.

Que nous apprennent ces narrations en matière d'identité communautaire et de traversée des territoires ?

Afin de poursuivre nos investigations, nous tenterons dans un premier temps de délimiter le terme de « communauté », notamment par rapport à la capacité du sujet à produire du lien « en commun », puis de définir la notion d'« identité ».

Étymologiquement, selon la définition de Guineret (2014), le terme « communauté » renvoie à une diversité de significations. Il se rapproche de l'idée de société mais aussi, par exemple, de celle de communauté scientifique. La communauté recouvre donc aussi bien un espace privé d'échange comme la cellule familiale, qu'un espace public comme la communauté politique.

Selon Zarader, (2014) : « La communauté pleinement humaine est alors la cité [...] si elle est incitée par une certaine idée de l'échange et de justice dans cet échange [...] Il suffit pour qu'il y ait communauté des règles, parfois implicites, partagées par un ensemble d'individus visant une même fin. » Ainsi, en sachant que la première caractéristique partageable est le langage (Ricoeur, 1986), nous pouvons dire que la communauté est formée à partir d'un lieu d'échange discursif pour

concevoir un projet en commun, une vision commune sur un territoire partagé, vers « une destinée commune » dans le sens de Morin (2011).

Nous pouvons à présent définir la notion de l'identité pour comprendre ce qui constitue le sujet singulier dans une communauté de vie.

Nous allons donc interroger la notion d'identité par le moyen de la philosophie<sup>35</sup>. Le terme identité renvoie au latin *identitas*, qui relie deux mots : *id.* (*le même*) et *ens, entis*, l'étant ou l'entité insécable et autosuffisante. En philosophie, la notion d'identité renvoie à une individualité en soi, c'est-à-dire qui se caractérise par une essence une et indivisible. Le philosophe Platon (428/427 av. J.-C. – 348 / 346 av. J.-C.) aborde le concept de l'identité selon l'approche philosophique de la théorie de l'idée : « l'idée est ce qui donne aspect et teneur au monde comme à la pensée, l'idée est ce qui reste en soi-même tout en s'opposant au devenir, et lorsque l'idée est dite capable d'entrer dans un réseau de relations avec d'autres idées (le Sophiste) il s'agit d'une communication entre d'autres idées. » L'idée se transforme et représente une création identitaire.

Plus tard, Aristote (384 av. J.-C. – 322 av. J.-C.) thématise l'identité comme un principe : « Le principe d'identité énonce : ce qui est, est, ce qui n'est pas, n'est pas. Autrement dit  $A=A$ , ou toute chose qui est, est-ce qu'elle est. » Leibniz (1646-1716) apporte un élément supplémentaire : le « principe de raison », en somme rien n'est sans raison. L'identité que Leibniz présente est soumise aux raisons qui l'ont fait exister : « Il n'y a plus d'identité toute seule ou de simple coïncidence à soi, l'identité est une réalité fondamentalement ouverte à sa raison. » L'identité est produite pour un but, qui à son tour fait advenir un sujet singulier.

Comme le remarque Hegel (1770-1831) : « aucun objet ne saurait être identique à soi, s'il ne s'oppose pas à ce qui n'est pas lui. Toute détermination d'identité est négation de l'altérité, et toute négation est elle-même détermination. [...] Une identité n'est pas d'abord coïncidence à soi, mais relation réflexive ou "reflexive" avec ce qui n'est pas elle et dans l'opposition à quoi elle se replie sur soi. »

---

<sup>35</sup> Zarader, J.-P. (2014). *Dictionnaire de philosophie*. Ellipses.

Hegel établit le postulat que le sujet est une totalité en devenir, gouverné par sa pensée réflexive dans un va-et-vient d'identité unique et différente.

Heidegger (1889-1976) densifie la réflexion avec la notion de « *mêmeté* » (*Selbigkeit*). Le *Selbigkeit* consiste en une identité ouverte à l'énigme de la présence : « L'identité de la personne est une structure perpétuellement ouverte à une altérité [...] La *mêmeté* est repli sur l'ouverture, ou repli sur soi-même, d'un soi comme ouverture à ce qui jamais ne saurait être réduit. »

La notion de *mêmeté* nous renvoie inévitablement à notion de l'ipséité. Ainsi, l'ipséité, du latin *ipse*, qualifie le fait qu'un individu est lui-même dans sa singularité. L'ipséité est utilisée pour envisager un mode d'individuation de l'homme comme étant un projet en soi-même. Le philosophe Foucault (1926-1984) le souligne par le titre évocateur *Le souci de soi* ; de même Ricoeur (1913-2005) avec son ouvrage *Soi-même comme un autre*.

Cette réflexion sur l'identité d'un « soi » et d'un « même » met en jeu une dialectique de *l'ipséité* et de la *mêmeté*, autrement dit une dialectique de soi-même et d'un autre que soi. La réflexion noue si intimement l'altérité et le soi que l'un ne se laisse pas penser sans l'autre.

Cet aperçu de l'héritage philosophique constitue un premier éclairage pour comprendre et considérer la notion de l'identité du sujet. Cette herméneutique du soi, à travers ces définitions, met donc l'accent sur un sujet « *je* », « soi-même » singulier, en relation avec un autre, « *tu* » constitutif de la construction du « *je* ». Le sujet est conscience de soi, capable de penser, de sentir, d'imaginer, d'avoir des envies d'agir, des désirs. Il pense à la première personne du singulier, en « *je* », parfois en « *on* », et d'autres fois en « *nous* ». Pour conclure selon l'approche philosophique, un individu possède une certaine conscience de soi, un soi incarné conscient et inconscient, singulier et pluriel. Il existerait ainsi un soi-même semblable et différent d'un autre, et une implication de soi-même en tant qu'autre.

Nous nous intéresserons désormais au champ disciplinaire de la psychologie.

Cette dernière se concentre sur la notion d'identité du sujet pour comprendre ses dénouements et sa nature. C'est le psychologue du développement Erikson (1902-1994) qui a développé la notion de l'identité dans les sciences humaines. Psychanalyste de formation aux côtés d'Anna Freud (1895-1982), il se dirige également vers l'anthropologie de l'école culturaliste, du courant « culture et personnalité » au sein duquel Kardiner (1891-1981) et Mead (1901-1978) interrogent le lien entre les modèles culturels d'une société et les identités des sujets. Ces travaux lui permettent de faire évoluer les bases de la théorie freudienne vers les sciences sociales. Pendant les années 1930, il travaille avec les Sioux du Dakota et les Yurok de Californie sur le « déracinement » des Indiens confrontés à la modernité.

Erikson, dans sa publication « Enfance et société » (1950), précise le rôle des interactions sociales dans la construction de la personnalité. Il devient le père de l'identité au sens moderne. Cependant, il lie l'identité à la notion d'ethnicité, comme le montre le psychologue Allport (1954) dans sa publication de *The nature of prejudice*.

Cette nouvelle voie de la connaissance croise la sociologie sur la théorie des rôles et du groupe de référence. En 1950, Foote puis Merton expliquent que nous comprenons par l'identification pourquoi un individu cherche à jouer un certain rôle dans un groupe, à adopter les normes et les valeurs de ce dernier. C'est à cette époque que l'école de l'interactionnisme symbolique travaille sur la manière dont les interactions sociales, à travers des systèmes symboliques partagés, forment la conscience qu'entretient l'individu de lui-même.

Si Cooley (1864-1929) et Mead (1863-1931) parlent d'un « soi », les travaux de Goffman en 1963 abandonnent ce terme pour celui d'« identité ». Ce dernier se diffuse dans les médias, dans les analyses sociales et politiques, à tel point qu'il est devenu difficile de déterminer à quel concept le terme fait allusion.

Plus récemment, de nouvelles définitions du terme identité apparaissent. S'affirment des identités de la revendication, des mouvements en faveur de la reconnaissance des spécificités des minorités afro-américaines puis des populations autochtones indigénistes. Selon l'étude de Giltlin (1995), le nombre d'Américains

qui se revendiquent officiellement autochtones augmente de 255 %. De ce fait, l'identité est devenue incontournable dans les travaux autour de l'ethnicité.

Le sociologue Kaufmann (2004), dans son ouvrage *L'invention de soi, une théorie de l'identité*, écrit :

*L'identité est un processus marqué historiquement et intrinsèquement lié à la modernité. L'individu intégré dans la communauté traditionnelle, tout en se vivant concrètement comme un particulier, ne se posait pas de problèmes identitaires tels que nous l'entendons aujourd'hui.*

La modernité avancée (Giddens, 1994) a bousculé la notion de l'identité : elle ne va plus de soi car elle est devenue plurielle, protéiforme et à construire. Bayart (1996), dans *L'illusion identitaire*, note : « Il n'y a pas d'identité naturelle qui s'imposerait à nous par la force des choses [...] Il n'y a pas que des stratégies identitaires, rationnellement conduites par des acteurs identifiables [...] et des rêves ou des cauchemars identitaires auxquels nous adhérons parce qu'ils nous enchantent ou nous terrorisent. » L'identité occupe une place croissante dans les recherches en sciences humaines à travers une polysémie et une sémantique des discours identitaires : « crise de l'identité », « recomposition des identités », « identité hybride », etc.

Ainsi, la notion d'identité renvoie au sentiment d'identité culturelle (Bayart, 1996) qui découle de l'appartenance à un groupe, à une communauté linguistique dont les définitions de normes et de valeurs caractérisent la cohésion d'un système commun. Après cet aperçu des différentes facettes du concept d'identité ou des identités communautaires en philosophie, psychologie et sociologie, nous découvrirons à présent ce que nous enseigne la linguistique sur la notion d'identité.

### 2.7.2.1. De la subjectivité dans le langage

Le cadre d'analyse proposé dans ce sous-chapitre est celui du sujet en linguistique. Il expose la notion de subjectivité, laquelle se co-construit à partir des

pratiques langagières.

La publication d'un article sous le titre « De la subjectivité dans le langage » du linguiste Benveniste, dans le *Journal de psychologie* en 1958, met en évidence les premiers aspects du langage vecteur du devenir sujet, en somme de la subjectivité. Quelques années plus tard, Benveniste, dans un ouvrage intitulé *Problèmes de la linguistique générale, 1* (1966, pp. 258-266), établit que le langage est produit dans des situations d'énonciation où le locuteur se pose comme sujet de l'énoncé, en se nommant lui-même comme « je ». Ainsi, la conscience d'un « soi » est relative au positionnement à soi et à l'autre qui implique la différenciation. L'emploi de « je » ne peut s'effectuer qu'en s'adressant à un autre allocutaire « tu ». Ces échanges langagiers et interactions sociales sont constitutifs de l'individu. Cela implique, dans les échanges et dans les conversations, un rapport de position où le « je » devient « tu » et réciproquement. Dans cette situation d'énonciation, le « je » nomme une autre personne « tu », extérieure à lui-même. L'auteur cite : « C'est dans la réalité dialectique englobant les deux termes (« moi » et « l'autre », de l'individu et de la société) et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité. » (1966, p. 260)

Le « je » pronom personnel est un lexème spécifique parmi tous les signes de la langue. Il renvoie à des singularités personnel et individuel. Il se produit dans les énonciations du sujet singulier se désignant lui-même (l'énonciateur « moi-je »). Cette instance de discours du moment actuel permet de remplir la fonction d'identification subjective : « Il est donc vrai que le fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue [...] Il n'y a pas d'autre témoignage objectif de l'identité du sujet que celui qu'il donne ainsi lui-même sur lui-même. » (1966, p. 262)

Les pronoms personnels sont les premiers marqueurs de toute subjectivité dans le langage. À quoi donc ce pronom personnel de la première personne du singulier se réfère-t-il ? Il se réfère à des attributs de singulier et d'exclusivement linguistique selon Benveniste (1966, p. 264). Au même titre, les déixis démonstratifs, adverbiaux, adjectifs participent aux relations spatiales et temporelles autour du positionnement du sujet comme point central : « je, ici, et maintenant. » Ce pronom personnel « je » et les autres s'organisent dans l'instant de la situation de l'énonciation, où ils sont verbalisés en étroite dépendance avec le



sujet énonciateur qui se reconnaît en face d'un destinataire « *tu* ». De ces propos, E. Benveniste établit la notion de subjectivité dans le cadre de la communication, du discours et de l'intersubjectivité.

Dans l'étude des conversations et de la mise en scène des partenaires, Goffman, psychologue social, s'intéresse plus particulièrement au phénomène de l'interaction verbale selon « l'ethnographie de la communication » dans l'ouvrage *Interaction ritual* (1967). Selon Goffman, chaque individu est occupé en permanence à définir son identité, de manière à se faire reconnaître comme membre légitime de la société. Les normes qui sous-tendent les comportements se révèlent sans cesse réactualisées par ces comportements mêmes, permettant une sorte de reconstruction interactive ininterrompue de l'ordre social. Le sociolinguiste Baylon reprend les analyses de Goffman : « l'identité des individus n'est pas donnée *a priori* et une fois pour toutes, elle n'est pas logée dans le for intérieur. Au contraire, elle est le résultat de la confrontation de définitions de soi revendiquées et attribuées ; elle est constamment remise en jeu. » (Baylon, 2005, p. 208)

Dans le cadre de l'analyse du discours qui étudie les histoires de vie selon une approche biographique, de Villers inscrit le processus de subjectivation dans le champ des pratiques narratives et de présentation de soi : « Le sujet ainsi distingué du "je" dans l'énoncé renvoie donc à la distinction entre le discours et la phrase, étant reconnu que la phrase est l'objet produit par l'acte de parole pour instaurer le discours. La phrase est à ce titre l'unité du discours. Son être de sujet de l'acte de parole est irréductible à ce qu'il dit de lui. » (2019, p. 173)

Les histoires de vie et les structures de la langue présentent des ensembles donnés, par lesquelles l'individu se construit. Dès lors, la biographisation est utile pour explorer l'histoire intime du sujet, « rechercher ses antécédents psychiques et affectifs, libérer ses potentialités » (Delory-Momberger, 2006, p. 40). En outre, Biarnes (2006) convoque ce processus de biographisation comme un lieu possible pour effectuer un travail de conscientisation et de réflexivité. Un travail d'unification et de compréhension s'opèrent dans le sujet vis-à-vis de son espace social, « la biographisation tend à remettre l'exilé de lui-même en lui-même. » (2006,

p. 30) Ainsi, à travers les paroles livrées, un acte de construction de soi s'organise. À cet égard, la réflexion constitue cet acte de retour sur soi (Ricoeur, 1986, p. 29) par lequel un sujet ressaisit, dans la clarté intellectuelle et la responsabilité morale, le principe unificateur des opérations entre lesquelles il se disperse et s'oublie comme sujet.

En conclusion de ce chapitre, nous percevons dans le champ de la linguistique que les événements énoncés par le narrateur le concernent intrinsèquement. Il s'agit de ce que Foucault (1971, pp. 30-31) définit comme le principe de l'auteur « qui a la forme de l'individualité et du moi ». L'auteur devient le sujet du discours, comme un « je » qui raconte l'identité d'un soi-même, dans son contexte historique, dans ces espaces de vie.

En l'espèce, les géobiographies jouent un rôle majeur dans cette thèse. Elles inscrivent le sujet-auteur-narrateur comme acteur de parole, d'un agir communicationnel, dans le monde et avec les autres. Cette capacité d'individuation subjectivée dans l'espace de la communication institue le rapport à soi et à l'autre, et le rapport des autres à soi-même dans le discours.

### 2.7.3. La capacité d'agir et la gouvernance participative

Les interactions entre l'habitant et le territoire se racontent à partir de faits conscientisés sur l'histoire des lieux. Ces territoires deviennent des sources d'apprentissage, une « école du territoire » (Gilliet, 2008), invitent à faire apparaître et reconnaître des capacités à engendrer des savoirs. L'étude des géobiographisations nous apprend à percevoir les interactions entre les lieux et les hommes et à entendre les imaginaires sociodiscursifs qui s'en dégagent. Par l'analyse des géobiographies, tels « des lieux apprenants » (Schaller, 2007) du territoire et des habitants, nous avons pu appréhender les énoncés sociodiscursifs de la sémiotisation de l'espace.

L'objectif consiste à poser un autre regard sur le territoire et la participation des habitants. Pour ce faire, nous avons utilisé le concept de projet local soutenable (Magnaghi, 2003), Ce projet intègre et formule les capacités raisonnées des parties prenantes afin de mettre en œuvre un développement local souhaitable. C'est-à-dire soutenable pour l'homme et le milieu.

Appliquer au territoire la soutenabilité tend vers la co-construction d'un système « de relations vertueuses » entre trois champs : le milieu naturel, le milieu construit et le milieu proprement humain. Dans ces dispositions, la dégradation du territoire ne serait pas réduite seulement au contexte écologique, ni seulement au bâti, mais comprendrait également la dégradation sociale qui en résulte. En ce sens, l'action d'accompagnement des projets de territoire pour « construire un espace de solidarité » (Nemery, 2006, p. 308) doit être évaluée en prenant en compte le dépassement de ces trois domaines. Magnaghi affirme en ce sens : « La soutenabilité ne se réduit pas à l'optimisation inconditionnelle de la qualité environnementale : elle implique la recherche de relation vertueuse entre les soutenabilités environnementale, territoriale, sociale, économique et politique. » (Magnaghi, 2003, p. 36) En somme, il est présenté un développement local souhaitable qui permettrait d'écrire de nouvelles pages de l'histoire des habitants et de leur territoire.

La recherche et l'analyse historique du développement du territoire tentent de dégager son génotype, pour créer des relations satisfaisantes entre l'établissement humain et le milieu. Elles s'appuient à cet effet sur l'histoire pour construire le présent. Elle présuppose un renvoi à une culture d'auto-gouvernance des habitants qui, par cet acte réflexif de réappropriation de leurs parcours de vie, tirent un enseignement capable de créer de nouveaux possibles (Bénéteau de Laprairie, 2017)<sup>36</sup>. Il s'agit « d'associer » (Carassus, 2006, p. 116) toutes les parties prenantes, en d'autres termes les habitants concernés, de les inviter à la prise de décision et, bien plus encore, à la réalisation de l'action publique.

---

<sup>36</sup> Bénéteau de Laprairie, D. (2017). Être en territoire un projet collaboratif de quartier. Réseau Graine Guyane régional d'éducation à l'environnement, *Agir collectivement pour notre environnement : Guide pratique d'accompagnement pour mettre en œuvre et animer un projet participatif en Guyane*. Édi. Graine Guyane.

Il existe donc une histoire et une relation entre le territoire et l'habitant. Cette interaction nous conduit à la posture qui consiste à habiter le territoire et plus exactement à la notion de « *l'habiter* », « *au sens d'être au monde* » (Heidegger, 1972). L'habiter bâtit une relation de co-construction où se créent des formes d'existence. Ainsi, le territoire participe à l'espace biographique de l'habitant et de l'habitat : « Les hommes habitent les lieux et les lieux les habitent [...] et les lieux confèrent du sens à leur expérience et à leur action. » (Schaller, 2009) Dans la mesure où les humains naissent sur un territoire, ce dernier participe à leur subjectivité et à leur identité civile. Les individus adoptent et endossent les représentations de ce territoire, en qualité de sujets de cette cité. Le territoire façonne l'habitant et les habitants écrivent l'histoire du territoire qu'ils énoncent : c'est ce que nous désignons par le terme de géobiographie sociodiscursive.

Dans la partie suivante, nous exposerons la problématique et les hypothèses de cette recherche.

### 3. PROBLEMATIQUE ET HYPOTHESES

---

Cette étude se construit spécifiquement selon le modèle théorique de l'analyse du discours de Charaudeau (2004) et Ducrot (1984), appliqué au discours argumentatif autour de l'espace géographique du territoire palikur. Nous incorporerons à ce modèle la recherche biographique de Delory-Momberger (2014) Cette recherche s'élabore à partir de géobiographies sociodiscursives des chefs coutumiers, des hommes et des femmes reconnus par la communauté palikur. Il s'agit de récits et stratégies argumentatives de l'espace géographique, véhiculés lors de rencontres collectives, exprimant des modalités d'aménagement du territoire et de gouvernance de la société autochtone palikur d'Amazonie. Ainsi, par l'analyse de l'argumentation, nous appréhenderons des représentations du territoire et des modalités de gouvernance.

De plus, nous analyserons des énoncés donnés ou transcrits par le texte légué, tels les mythes (Lévi-Strauss, 1983), des faits de langue vraisemblables ou imaginaires et d'autres discours politiques communautaires.

Nous avons décidé, au motif d'être respectueux du contexte et des propos dans leur globalité, de retranscrire dans le contenu de cette thèse certains fragments de récits plus ou moins longs afin d'immerger le lecteur dans la découverte des événements de la vie des territoires traversés. Ces textes ne viennent pas alourdir la démarche scientifique, ils la consolident. Selon Hénaff, les récits offrent de multiples interprétations et « vouloir leur donner un sens au lieu de les laisser agir ce serait vouloir muer le symbole en signe, remplacer un processus par une signification » (Hénaff, 2008, p. 193). Notre approche linguistique ne s'écarte pas du contexte épistémologique, elle rend visible et lisible l'acte de communication dans sa globalité, en analysant des données relatives au sujet parlant, au contexte d'énonciation (Baylon, 1996) et à la société de production du message, pour favoriser une compréhension du sens donné.

Nous pensons que l'inscription de plusieurs récits dans le corps de la thèse et leur position dans l'ensemble de ce travail de recherche donnent un caractère littéraire et fascinant au texte scientifique. Toutefois, les entretiens biographiques, les discours et les situations conversationnelles offrent des espaces de parole et de sensibilité dont seul le récit dans son intégralité peut transcrire le sens. Ainsi, nous transcrivons dans un deuxième tome l'intégralité des mythes, des entretiens géobiographiques sociodiscursifs et des entretiens collectifs retenus pour cette étude.

L'objectif de l'analyse de ces discours est la connaissance de la société (Baylon, 1996), le langage étant le moyen qui permet cette connaissance.

Pour qu'un argument soit reconnu comme vrai et vraisemblable, il doit être factuel. De plus, il doit participer à créer une entente explicite entre les parties en présence, au sein d'une dispute dialectique. Cela dit, dans le cadre où l'énoncé argumentatif est contesté, il doit passer par le filtre conditionnel de la légitimation ; c'est seulement au cours de ce procès soutenu par des arguments ou sous-arguments qu'il aura le statut de conclusion. De ce fait, les arguments énoncés entre les parties exigent une stratégie argumentative qui doit être vraisemblable en fonction des circonstances.

C'est ainsi que l'intérêt de notre recherche s'est orienté vers l'analyse du discours de l'argumentation dans les langues française et parikwaki, dans le but d'appréhender de la manière la plus juste possible la parole des locuteurs palikur, afin d'œuvrer collectivement et efficacement à l'accompagnement de projets communautaires. Bien que quelques recherches aient été effectuées sur la grammaire du parikwaki (Dooley & Green, 1977 ; Derbyshire, 1986 ; Grenand, 2000 ; Launey, 2000), aucune ne traite spécifiquement du sujet de l'argumentation dans le discours des locuteurs palikur. Ces savoirs nouveaux nous permettront de comprendre comment concevoir, accompagner et co-construire une politique de formation de co-intervention sociale et solidaire, propice au développement local et communautaire.

Notre question de recherche se formule ainsi : En quoi l'argumentation dans le discours communautaire palikur permet d'appréhender des représentations relatives à l'espace géographique qui peuvent aider à concevoir des dispositifs d'accompagnement vecteurs de développement local ?

Pour répondre à cette question, nous formulons une première hypothèse :

Les mythes palikur sont révélateurs de stratégies argumentatives constituant des ancrages réflexifs pour appréhender l'argumentation en œuvre dans le discours communautaire palikur.

Dans ce contexte de recherche sur la mythologie de l'aire culturelle d'Amazonie, nous dégagerons dans les narrations des stratégies argumentatives qui nous révéleront des formes de l'argumentation mises en œuvre dans le discours de la communauté.

Nous formulons une deuxième hypothèse : les séquences argumentatives issues des entretiens géobiographiques sociodiscursifs individuels et des rencontres collectives, encadrées par les connecteurs et les déictiques personnels en français et en parikwaki, permettent d'appréhender, à partir des lieux communs, des formations topiques singulières de l'argumentation liées aux aménagements des espaces géographiques.

Dans l'ensemble du corpus des entretiens, nous ne retiendrons que les séquences argumentatives encadrées par les connecteurs de l'argumentation les plus utilisés : le connecteur « mais » de réfutation et d'opposition et le connecteur « parce que » de causalité. Par l'étude de la linguistique contrastive, une analyse de ces connecteurs mettra en relief leurs valeurs respectives et leurs différences. Une étude analogue des déictiques personnels en français et en parikwaki dans lesdites séquences argumentatives soulignera les notions de positionnement du sujet dans l'espace de l'énonciation. Nous observerons par ces deux axes l'argumentation du discours vis-à-vis de la thématique de l'aménagement des espaces géographiques.

À partir des données récoltées, notre discussion mettra en tension, par le prisme de l'analyse du discours de la controverse de vérité en démocratie, des formations topiques traditionnelles et leurs transformations contemporaines, afin d'appréhender des représentations de l'espace pour mettre œuvre un dispositif d'accompagnement efficient.

Ces approches épistémologiques et méthodologiques permettent d'envisager, à partir des résultats obtenus, d'une part l'identification d'argumentations issues des représentations communautaires, d'autre part leur structuration. Nos résultats participeront à conceptualiser un discours de l'argumentation, facilitant la mise en œuvre d'actions collectives et individuelles compréhensibles, vectrices d'un développement soutenable. Notre posture épistémologique en sciences du langage s'est affinée tout au long de notre thèse, de manière à concevoir une recherche dans le champ de l'analyse du discours de l'argumentation énonciative et interventionniste.

Dans la partie suivante, nous mettrons l'accent sur le recueil des données et la méthode d'accès. Il s'agit des entretiens géobiographiques sociodiscursifs conduits, des rencontres collectives accompagnées et des mythes de l'aire culturelle palikur collectés. Nous évoquerons la question de la traduction, des textes et des discours en parikwaki. Dans les parties qui suivent, nous parlerons des méthodes d'analyse, de l'analyse des données et des résultats obtenus.



## 4.METHODOLOGIE DU RECUEIL DES DONNEES

---

### 4.1. Matériaux recueillis et méthodes d'accès

#### 4.1.1. Contexte de l'enquête

C'est à la suite d'une recherche-action menée avec des professionnels de l'action sociale en Guyane française et des enseignants-chercheurs de l'université de Paris XII, au centre de recherche du laboratoire EXPERICE<sup>37</sup>, que nous avons acquis les outils d'investigation de la démarche de recherche de terrain. Affirmant la nécessité de passer à une expertise de l'action collective par l'empreinte individuelle de la biographisation, nous avons été à la rencontre d'habitants de la communauté palikur, au sein de laquelle se construit une dynamique du faire-ensemble. Dans ces localités de paroles et d'acteurs, la démarche de recherche action-formation vise à identifier les forces vives d'un territoire et les acteurs qui la constituent.

Ces enquêtes de terrain à la rencontre de chefs coutumiers de la communauté palikur dans leur lieu de résidence se sont organisées autour de projets professionnels et associatifs.

Ces détours exploratoires de l'accompagnement et de la recherche ont sollicité différents outils et méthodologies de recueils de données, que nous exposons dans cette partie.

---

<sup>37</sup> Centre de recherche interuniversitaire, Expériences ressources culturelles éducation, Paris Nord.

## 4.2. Corpus constitué et composition

### 4.2.1. La constitution du corpus oral

#### 4.2.1.1. Les entretiens géobiographiques sociodiscursifs

Les histoires de vie sont des outils de recherche ayant vu le jour en tant que tels avec l'école de Chicago dans le domaine de la sociologie d'influence ethnologique. Pour G. Pineau, l'histoire de vie se rapporte à une recherche et « une construction de sens à partir de fait temporels personnels » (Pineau & Le Grand, 1993, p. 03). L'outil d'investigation du récit de vie (Bertaux, 2010) se présente comme une méthodologie d'enquête ethnosociologique qui permet d'étudier « l'action dans sa durée » combinée avec un engagement sur un terrain.

*Le recours aux récits de vie s'avère ici extraordinairement efficace, puisque cette forme de recueil de données empiriques colle à la formation des trajectoires ; elle permet de saisir par quels mécanismes et processus des sujets en sont venus à se retrouver dans une situation donnée ; de découvrir les caractéristiques profondes de cette situation, et notamment les tensions qui la traversent et les caractérisent ; et comment les personnes qui s'y retrouvent s'efforcent de gérer cette situation sociale, voire d'en sortir. (Bertaux, 2010)*

En somme, le récit de vie propose une approche de type autobiographique produite dans un espace de recherche et de réflexivité entre le narrateur et le chercheur. Le récit de vie est une technique de recueil de données en sciences humaines empruntée à « la méthode biographique » (Ferrarotti, 1983).

Pour compléter, nous pouvons nous appuyer sur les mots de Niewiadomski (2019) : « la vie d'un individu peut être envisagée comme l'ensemble des événements qui se succèdent au fil de son existence, cette vie peut être décrite à partir de faits objectifs, mais également à partir des sentiments auxquels ils ont donné naissance. Or, c'est essentiellement à partir de ces sentiments, de ces représentations que le récit s'élabore. » De ce fait, le narrateur parcourt réflexivement son histoire, en faisant des choix hiérarchisés donnant une orientation à son récit. Ce travail de

cohérence réflexive du récit dans un contexte de recherche sociohistorique met en lumière des traits caractéristiques de l'identité du sujet et de son parcours de vie.

La biographisation, c'est-à-dire la graphie du vivant, quant à elle, s'intéresse plus précisément aux récits de vie des individus et aux savoirs d'expérience. L'enjeu de la biographisation en éducation interroge sur le parcours individuel et communautaire ; c'est en ce point qu'elle nous intéresse. Selon Delory-Momberger (2014, p. 77), ces actes de biographisation « peuvent prendre à l'évidence une pluralité de manifestations – mentales, comportementales, gestuelles –, mais la médiation privilégiée pour accéder aux modalités singulières selon lesquelles le sujet actualise les procès de biographisation est sans conteste l'activité langagière, la parole que le sujet tient sur lui-même ». Ainsi, selon elle, la « parole de soi recouvre elle-même des formes diverses qui relèvent de la pluralité des visées énonciatives et des types discursifs qu'elles mettent en œuvre : on y trouvera donc du discours descriptif, explicatif, argumentatif, évaluatif, etc. ». Le narrateur, exhorté à parler de son itinéraire entendu ici comme parcours ou trajectoire géographique à travers son récit, donne à voir les lieux, les personnes, les situations au cours desquelles son rapport au monde s'est développé et modifié : apprentissage, rejet, retour, oubli. C'est dans ce cadre que nous utilisons le terme « géobiographie ».

Nous précisons que la recherche biographique n'est pas un outil permettant de collecter seulement des données sur des individus pour interpréter des informations et les analyser par le filtre sociologique. Mbiatong (2019, p. 137) en donne une définition exhaustive, que nous reprenons intégralement ici pour justifier notre approche biographique.

*La recherche biographique en éducation a pour objet l'exploration des processus de constructions des individus au sein de l'espace social. Elle étudie comment les personnes agissent, se construisent dans leurs environnements historiques, sociaux culturels, politiques (Delory-Momberger, 2009) [...] la vision du monde des individus occupe une place de premier plan. Elle va analyser comment les transformations sociales structurent la vision du monde des individus et sont en retour impactées par leurs croyances et valeurs.*

*Elle va également examiner les incidences sur les pratiques sociales. Il découle très clairement de ce qui précède que l'enjeu épistémologique pour la recherche biographique est d'appréhender la réalité historique et sociale dans ce qu'elle a de singulier, par un processus interne, par l'expérience et la compréhension ; le sociale tout entier est logé dans le biographique. Par conséquent, la matière première de la recherche biographique en éducation, c'est « l'expérience » ; expérience sociale, subjective, professionnelle, etc. Elle occupe une place de choix et est érigée au rang de catégorie épistémologique aussi réelle et valide que les faits dits objectifs eux-mêmes. S'interroger sur les savoirs que produit la recherche biographique serait alors s'interroger sur la manière dont on passe de l'expérience à la science.*

Le terme « expérience » repris dans cette citation fait référence à un fait vécu, seul ou collectivement, une situation au monde que l'individu rencontre et qui le transforme. Ce capital de connaissances acquises à partir de sa pratique, de son parcours de vie, devient un savoir d'expérience.

Notre approche du travail de recherche du sociolinguiste consiste à faire exister socialement la parole individuelle, à la réinscrire dans un espace de reconnaissance qui soit celui de la vie commune. Une des manières de répondre à cette tâche est de créer des dispositifs de parole permettant de recueillir l'expérience singulière du sujet. Les temps de parole deviennent un espace de partage où l'individu et la communauté peuvent se rencontrer, se différencier et se reconnaître.

En ce qui concerne le recueil des données, dans le cadre d'actions de développement local mises en œuvre sur le territoire palikur en Guyane française, nous sommes allés à la rencontre de chefs coutumiers et de responsables de structures associatives. Ces temps de rencontres individuelles ou collectives ont été des espaces d'échange relatifs aux histoires de vie du territoire et des humains. En somme la géobiographisation sociodiscursive met en relief les occurrences, contingences et discordances en œuvre dans les discours argumentatifs de la communauté.

Nous soutenons que les productions narratives et énonciatives manifestent des régularités<sup>38</sup> comme des marqueurs du social dans la linguistique. Cette citation de Dispagne (2014) illustre notre propos :

*S'intéresser aux processus, plutôt qu'aux objets et aux états, c'est en effet porter son attention sur une suite de phénomènes, de fait, se reproduisant avec une certaine régularité, qui dénotent des transformations, graduelles ou discontinues, orientées vers des buts, connaissables ou non. C'est chercher à comprendre l'histoire, telle qu'elle est en train de se faire ("in process" est le mot juste en anglais), à travers les actes et les paroles, plutôt qu'à travers ce qu'elle produit (Lévy, 1994, 25). Cette approche est fondée sur une conception de la dynamique de ces objets selon laquelle : l'organisation, à l'image de toute "unité sociale" (Giust-Despresaires, 2003, 27), vit de la dynamique de ses membres et de leurs investissements.*

Selon notre point de vue, les récits géobiographiques permettent de comprendre par quels mécanismes sociaux et discursifs et par quels processus argumentatifs des sujets explicitent leurs croyances et valeurs. C'est l'enjeu épistémologique de notre recherche de l'argumentation en analyse du discours.

Nous avons rencontré, dans chaque village et quartier palikur en Guyane française, un chef coutumier ou un responsable associatif, soit au total dix chefs et responsables associatifs de la communauté palikur. Pour cette présente étude, nous avons retranscrit six d'entre eux. Ces entretiens d'environ 45 minutes à 1h30 ont servi de matériaux de collecte pour l'analyse des données ; certains chefs ont été rencontrés plusieurs fois pour la richesse des informations qu'ils communiquaient, d'autres sont restés plus discrets. Nous avons conduit les entretiens conformément à la thématique de l'espace géographique et à proportion des actions collectives des hommes<sup>39</sup>. Il est évident que tous les entretiens ne sont pas retranscrits dans le tome II de cette thèse, tant le nombre est conséquent.

Nous avons également rencontré des chefs palikur dans la région de Kumene de l'Amapa au Brésil, dans le cadre de projets humanitaires ; toutefois ces échanges

---

<sup>38</sup> Pour Bourdieu, sa théorie se résume à la capacité sociale de l'individu d'utiliser ses compétences linguistiques oratoires, narratives afin de les adapter à une situation donnée.

ne seront pas pris en compte dans notre analyse.

Ces dignitaires et responsables pour l'ensemble de la communauté palikur sont élus par la communauté, ils représentent une autorité légitime. Ils jouent en conséquence un rôle de référent communautaire avéré et reconnu et sont par conséquent porteur de valeurs et de normes idéologiques, d'où notre choix de les interroger.

Dans ces conditions, nous pouvons observer la manière dont le sujet se présente, se dit et s'énonce dans l'espace de l'énonciation et l'espace social communautaire. Le paradigme de la reconnaissance dans le champ des représentations sociales est une donnée essentielle dans la construction singulière et communautaire.

Les espaces sociaux de la reconnaissance sont entendus ici comme des lieux de discours où des formes psychosociales de dignités sont produites. De ce fait, les entretiens ont permis aux personnes interrogées de dire, mais aussi de se dire, de s'approprier leur historicité tout en socialisant leur parcours : « les hommes se représentent leur vie dans le langage et la syntaxe des récits ; ils font de leur vie, une, ou des histoires, et cela non seulement lorsqu'ils la racontent dans des actes de récits délibérés adressés à d'autres ou à eux-mêmes, mais de manière incessante, dans l'activité mentale de représentation et de construction de soi, par laquelle chaque individu vérifie, maintient, élabore la figure intérieure et extérieure qu'il reconnaît ou ressent comme étant soi-même. » (Delory-Momberger, 2011)

En conséquence, par l'entremise des géobiographies sociodiscursives collectées des chefs coutumiers de la communauté palikur, nous entreverrons les représentations de l'espace et des formes de construction des identités.

Enfin, notre choix de sélection des séquences argumentatives se réalise et le limite à partir des unités linguistiques que sont les connecteurs argumentatifs, liant les séquences argumentatives de subjectivité et de sémiotisation de l'espace. Les connecteurs que nous avons retenus correspondent à des critères de scientificité,

identifiables, vérifiables ; de nombreux travaux avant le nôtre prennent en considération les connecteurs de l'argumentation. Nous avons sélectionné les connecteurs les plus fréquemment utilisés : « mais » et « parce que ».

Ainsi, en recueillant les géobiographies sociodiscursives des humains et des territoires, nous repérerons dans le discours les connecteurs « mais » et « parce que » qui encadrent les séquences argumentatives retenues dans le discours de la sémiotisation de l'espace.

Nous avons fait le choix de présenter une séquence d'un entretien d'un chef communautaire dans le corps du tome I de cette thèse. Sur le plan du codage de la lecture, le symbole (/) indique une courte pause, synonyme d'une virgule (,) ; le symbole (//) une pause moyenne et le symbole (///) une pause longue, synonyme d'un point (.) final. Nous conservons les signes entre guillemets, deux-points et le point d'interrogation pour formuler un propos du narrateur dans son récit.

Nous offrons de ce fait aux lecteurs une perception sensible et une vision globale de la conduite des entretiens géobiographiques sociodiscursifs.

*Chef RL, le 26 /11/2016, durée 1h33.*

*Propos recueillis par D. Bénéteau de Laprairie*

*La frontière / ça ne compte pas pour nous // parce que l'on est là et là demain, on va de l'autre côté /// la frontière / ça ne compte pas pour nous /// moi / j'ai dit : c'est les hommes qui ont créé la frontière / tu vois /// parce que / les montages / elles sont liées à la mer / et la mer / elle s'est liée à la montagne /// aujourd'hui / on trouve la frontière / c'est les hommes qui ont créé la frontière / voilà /// et nous / qu'est-ce que l'on fait maintenant / on est installé ici et on ne peut pas faire l'abatis //*

*En 1969 et 1970 / on ne pouvait pas couper les arbres pour faire l'abatis / on est passés / en 1971 / là mon père a dit : non / on va s'installer là-bas / à côté de la savane et la lagune » /// on s'est installés / là-bas /// et le maire lui arrive avec deux gendarmes et lui dit : « Écoutez / M. DO / pourquoi vous êtes-vous installés / ici » /// mon père / il parlait très mal le français /// il comprenait / mais / il n'arrivait pas à parler /// et il a dit : « chef // nous / les Amérindiens / il faut qu'on vive avec le manioc / c'est la base de notre nourriture que l'on appelle*

*le couac / voilà /// et le manioc / ça doit durer un an et demi / deux ans après ça doit finir /// et on recommence / encore / mais si l'État il veut son terrain / on lui donne / il n'y a pas de problème / on arrache notre manioc / après / ça y est » /// les gendarmes sont restés sans répondre / puis ils ont répondu : « Bon / allez-y » /// et jusqu'à maintenant / nous avons continué///*

*En 1975 / tous les Amérindiens qui sont ici // ils travaillent l'artisanat / la vannerie /// tous les Amérindiens qui travaillent ici // c'est avec ça qu'on vit /// en 1975 / c'est la première fois que le préfet arrive ici / il a dit : « Je suis venu vous voir / les Amérindiens /// qu'est-ce que vous faites là /// comment vous vivez ici /// dis-moi / vous manquez de quoi ici /// il y a maintenant les allocations familiales qui vont vous aider » /// et / en 1975 / les allocations familiales se sont installées / ici / dans le village ///*

*Et / là / aujourd'hui il y a peut-être au moins vingt années / en arrière / il n'y a plus d'artisanat /// ça y est / c'est fini / celui-là est en train de rogner l'allocation /// c'est fini /// en 20 ans / tu ne vois plus rien / rien / ici ///*

#### 4.2.1.2. Les énoncés sociodiscursifs des rencontres collectives

La collecte des énoncés recueillis lors des rencontres collectives s'est déroulée pendant des temps de formation et d'animation à la vie associative des cultivateurs palikur, en accord avec les participants. Ladite collecte a été effectuée dans le cadre de cinq accompagnements d'associations palikur et managements de proximité orientés vers l'organisation de la structure et la gouvernance. Cette formation-action sur le terrain a instruit les acteurs bénévoles de l'association à une meilleure prise en charge de la gestion associative, a donné des outils favorisant la réussite collective de projets agricoles et artisanaux.

Cette formation-action d'animation à la vie associative palikur d'une structure que nous nommons « K. » dans la présente étude fut mise en place pour une vingtaine de membres originaires de la communauté amérindienne. L'accompagnement a eu pour mission de former le bureau et le conseil d'administration en matière de stratégies de développement et d'acquisition du foncier.



À la suite d'une première expérimentation formative d'une année en lien avec les Maisons familiales rurales de l'Est, les dirigeants de l'organisation *K.* ont émis la volonté de poursuivre cet accompagnement, ce qui a été validé par les membres dans le but d'améliorer les projets en cours. Les premières missions d'accompagnement se sont orientées sur la compréhension et l'explication des différents titres fonciers de l'État français et des spécificités guyanaises. Ces éclaircissements et interprétations ont permis aux cultivateurs d'effectuer un choix concernant une demande de foncier correspondant à leurs attentes. Ensuite, la délimitation géographique de la zone agricole a pu être réalisée collectivement, suivie des démarches administratives d'obtention du titre de propriété. Ce fut une investigation de plus de cinq années d'accompagnement participatif, collaboratif et conflictuel pour obtenir l'acquisition du titre foncier au nom de l'association *K.* Il s'agissait d'articuler les compétences de toutes les parties prenantes à la démarche d'accompagnement, non seulement des membres impliqués, mais aussi des acteurs<sup>40</sup> institutionnels et politiques en lien avec le projet associatif.

La mobilisation et l'implication du collectif ont été très soutenues et actives durant les cinq années. D'autres demandes de subventions ont vu le jour pour l'aide à l'exploitation agricole et d'autres spécifiquement pour le fonctionnement administratif. Cela dit, les démarches d'acquisition du foncier ont été les principales actions à accompagner. Elles ont été pertinentes pour notre collecte de données.

Ainsi, les rencontres ont permis de définir un langage commun sur le plan de la gestion de projet associatif, permettent la mise en œuvre de la démarche participative. La construction du projet associatif a été un long processus, car les cultivateurs maîtrisant faiblement les termes administratifs ont rencontré des difficultés pour appréhender la problématique. De nombreuses questions en matière de gouvernance et d'objectifs à atteindre ont été discutées, ajournées et réajustées pour finaliser un projet compréhensible. Ces échanges ont été primordiaux et ont permis aux membres de se reconnaître dans la définition du projet associatif communautaire autochtone. Les données récoltées mettent en exergue la capacité à

---

<sup>40</sup> La commune de Saint-Georges, France Domaine, la Direction de l'alimentation de l'agriculture et de la forêt, la Chambre d'agriculture, la Maison familiale rurale des fleuves de l'Est, l'Office national des forêts essentiellement.

agir collectivement en faveur de l'action communautaire, les résistances aux changements, les conflits ainsi que les enjeux de la demande de foncier individuel et collectif.

À la suite des trois premières années d'accompagnement, le président de l'association *K*. nous a informé qu'un chef coutumier palikur souhaitait nous rencontrer pour créer une structure agricole similaire à l'association *K*, sur le littoral. Plusieurs rencontres autour d'entretiens géobiographiques sociodiscursifs ont alors été conduites pour comprendre les motivations intrinsèques du projet et le parcours de vie du locuteur. Ensuite, des réunions de concertation se sont organisées avec les membres sur plusieurs mois d'investigation. En fin de compte, une nouvelle structure associative agricole, que nous nommerons « *S*. », a vu le jour. Elle a également permis de rassembler des membres de la communauté palikur du littoral afin de constituer un collectif de cultivateurs pour réaliser une demande de foncier proche de leur lieu d'habitation. Cet accompagnement a eu pour objectif de définir la demande de foncier adéquate, de mobiliser les capacités des membres pour engager des actions agricoles et culturelles permettant de dynamiser économiquement la communauté.

De même, les modalités de récolte et d'enregistrement des données se sont ancrées dans le concept de la démocratie citoyenne et participative, laissant une large place au dialogue en parikwaki, créole et français. Avant chaque rencontre, le protocole d'enregistrement était acté par le collectif et rendu visible. De ce fait, c'est à partir des temps d'échange collectifs, des animations de formation-action que s'est structurée la collecte des données de notre recherche centrée sur la reconnaissance du pouvoir d'agir et du savoir d'expérience des collectifs accompagnés.

La réalisation du recueil des données lors de ces réunions s'est appuyée sur la démarche participative et collaborative, comme nous l'avons évoqué ci-dessus. Elle a permis d'élaborer et de co-construire le projet de formation tout au long du dispositif pour redonner du sens à l'action des agriculteurs et redynamiser les envies d'un agir collectif. L'approche pédagogique et les outils de collectes ont été multiples, avec un enchaînement équilibré : tour de table, analyse de problèmes et recherche

de solutions d'après la méthode spécifique mesurable, atteignable, réaliste temporairement définie ; des études de cas concrets ont été également réalisées.

Il a fallu prendre en compte d'une part les circonstances locales, s'adapter à la langue en contexte afin d'être compris par les membres. Les interventions sur le terrain agricole, dans l'abattis ou en salle ont été aussi variées, de même que les modalités de prise de notes et l'enregistrement des données ont été adaptés à chaque situation et à chaque lieu d'intervention. D'autre part, il a été nécessaire de prendre en considération, à travers une approche humaine et sociale, les représentations culturelles des membres de l'association originaires de la communauté autochtone palikur de l'Oyapock. Concernant l'écoute active, l'emploi du *feed-back* pour reformuler les énoncés des locuteurs a été fréquemment investi afin d'être certain d'avoir entendu le message adressé et réciproquement.

Dans le cadre de l'accompagnement aux projets associatifs, de la démarche participative et du développement local, nous avons produit un grand nombre d'entretiens individuels et collectifs en petits groupes, ainsi que des réunions de travail en grands groupes. Nous avons pu ainsi enregistrer conjointement l'équivalent de cinq années de rencontres collectives, soit un total de plus de vingt-deux réunions auxquelles s'ajoutent de nombreuses réunions en sous-groupes comprenant une moyenne de plus de 100 heures d'enregistrement. Le protocole d'enregistrement avait été institué dès l'entame des réunions de travail pour faciliter d'une part l'animation des réunions et d'autre part la rédaction de comptes rendus, si nécessaire. Qui plus est, ces enregistrements ont servi de données pour notre étude et de mémoire de la démarche engagée.

D'autre part, dans la phase exploratoire de nos investigations, des enquêtes sous forme de questionnaires ont été conduites. Cependant, à la suite d'un échantillonnage, nous n'avons pas jugé pertinent de poursuivre ce type de procédé, car il ne répondait pas suffisamment à nos attentes. Nous avons ainsi utilisé l'approche de la biographisation, permettant de mieux libérer la parole. De ce fait, de nombreuses rencontres formelles et informelles ont été conduites.

C'est dans ce cadre défini de recherche-formation-action que les données ont été collectées. De plus, concernant notre positionnement, la démarche participative s'est avérée un outil efficient. Elle démontre à quel point la participation et les biais qu'elle génère peuvent être un catalyseur et un analyseur féconds des phénomènes sociaux et politiques pour la recherche scientifique. Ces questionnements sont autant d'enjeux qui renvoient à la mise en place de ponts entre les recherches, par-delà les disciplines et les cadres théoriques mobilisés. En outre, elle permet de saisir les modes d'intervention collective, et les conversations mettent en évidence les énoncés argumentatifs. Le linguiste Faïta le confirme :

*On affirme que c'est dans un tel cadre que se manifeste le plus clairement la relation entre le dire et le faire, et que, par conséquent, des enseignements majeurs sont à retirer en vue d'un progrès de la connaissance en matière de communication humaine. Activité, outils, instruments symboliques, genres de discours et d'activité, en premier lieu, c'est à une nouvelle conception du rôle du langage dans l'activité et le développement humains que l'on s'intéressera. Cela nécessite bien sûr de préciser ce que l'on entend par activité, selon la formule empruntée à Clot, à savoir "l'organisation" dont se dotent les sujets agissants comme moyen d'action. (Faïta & Maggi, 2007, p. 42).*

Notre démarche participative et collaborative a produit un projet d'émancipation et de transformation sociale (Bénéteau de Laprairie & Dispagne, 2019)<sup>41</sup>, lequel sera interrogé et prolongé dans la dernière partie de cette étude.

Ainsi, c'est à partir d'un dispositif d'accompagnement de projets fondé sur les discours autour de l'espace que s'est matérialisée la collecte des entretiens individuels et des réunions collectives de notre recherche.

Nous faisons le choix de reproduire en annexe des réunions collectives dans leur intégralité afin de laisser l'opportunité aux lecteurs de saisir la structure et la teneur des pratiques langagières et des énoncés qui s'en dégagent. Nous présentons

---

<sup>41</sup> Bénéteau de Laprairie, D., & Dispagne, M., (2019). Formations, recherche-action autour d'expérience de savoirs. Dans P. Lafont, M. Pariat & P.-E., Cezar (dirs.), *Professionnalisation, innovation et apprentissage en Haïti, leviers de développement ?* L'Harmattan.

ci-dessous un extrait de la traduction et transcription d'un entretien collectif ; afin de préserver leur anonymat, les prénoms des interlocuteurs ont été modifiés.

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 59<sup>42</sup> Olivier :

*inihan powka ahin ku / wixwiy kadah projet adah kehneh village*  
ici cet abattis maintenant / nous avons un projet pour construire un village

*eh / wixiy kehneh village amuhn inihan / kiney udahanwiy imeh ini*  
*aytikihan pariye uwasawiy*

eh / nous allons construire un village ici / pour nous et celui-ci est pour notre abattis

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 60 Marcus :

*uwasawiy ini ay*  
celui-ci c'est notre abattis

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 61 Olivier :

*amaksemni tah git Marc / e-eh biyeh*  
la limite du terrain va jusqu'à Marc / hein bien

*inihan adah wixwiy kehbiye village / usuh tah aya amunkaka tah git meh*  
celui-ci nous allons construire un village / nous sommes allés voir le maire

*meh awna / ba ini compliqué gidahan / awaku seh is keheh village*  
le maire a dit / c'est vraiment compliqué pour lui / parce que si vous construisez un village

*amowka usuh ike limiye / it atere*  
il faut que nous vous donnions la lumière / chez vous

*amowka usuh kadah un / adah ikehneh*  
il faut que nous ayons de l'eau / pour vous donner

*ig awna / ya is ikehe wanuwiya ka gahawnasimah*  
il a dit / oui vous nous avez donné un travail vraiment lourd

*e-eh biyeh / kurin usuh ivegminene uhiyakemni se ka ik adahan meh ayavay*  
hein bien / maintenant nous réfléchissons si le maire ne peut pas nous aider

*mem si meh ayavawiy aka busteh adah bakimnay*  
même si le maire peut nous aider quand même avec un bus pour les enfants

---

<sup>42</sup> Voir en annexe Tome 2, Identification du codage des séquences argumentatives.

*adah iweh bakimnay / wixwiy-meh responsable aka udahanwiy un*  
pour récupérer les enfants / nous-mêmes nous serons responsables avec notre  
propre eau

*aka e-eh noh aka pohp udahanwiy*  
avec hein avec une pompe pour nous

*paytwehpuyene kabaytiwa / e-eh biyeh ahogka no ahogka paytiwiyehbuh*  
*biyeh ikaka*  
les villageois bien arrangés / hein bien aligner aligner les maisons bien  
ordonnées

*adah neh ka awna nah ahaytikeviye ndah ikak / meh gahiyesad nudahanehn*  
pour que celui-ci ne dit pas que je veux pour moi avec eux / mais une grosse  
partie pour moi

*ini kawa / wixwiy aheminemni tak tak tak / adah wixwiy keh ahin*  
celui-ci non / nous avons arrangé tak tak tak / pour que nous fassions un  
chemin

*la ri gadah madikte adah kahadbe ku kiw wixwiy maviya adah kiw busteh*  
*sigise*  
la rue pour que tout le monde puisse passer pour que les scooteurs passés

*kiw oto sigiseh biyeh / kabaytiwa inin jukteh adah gamaksemni*  
pour que les voitures rouler bien / bien jusqu'à la fin

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 62 Arnault :

*kabaytiwa / iyumah akiw*  
parfait / il n'y a plus rien encore.

## 4.2.2. La constitution du corpus de textes

### 4.2.2.1. Les mythes de l'aire culturelle palikur

Le mythe apparaît comme un récit originel de la genèse des territoires, du premier homme, de la première femme et des premiers peuples. Nous nous intéressons au mythe en tant que genre de discours de la narration qui semble se situer au commencement des espaces de l'interdiscours. En outre, nous interrogeons

le mythe pour ce qu'il véhicule, c'est-à-dire un message de subjectivité inscrit dans des énoncés, comme tout élément discursif.

Les mythes sur lesquels porte notre recherche ont été sélectionnés dans différentes situations de transmission orale et textuelle. La collecte des mythes sur les territoires palikur s'est élaborée au cours des trois premières années de notre recherche. Ces investigations ont été laborieuses car il a été difficile de rencontrer des personnes-ressources maîtrisant et connaissant les mythes palikur, de surcroît en parikwaki, bien que la recherche documentaire nous ait fourni des données publiées de récits palikur, notamment Fortino et Launey (2005, 2007), Inacio et Fortino (2008). Notre intention était de rencontrer des personnes, le plus souvent âgées, porteuses de savoir, dans le but de saisir ces mythes par nos perceptions du sensible. La quête fut longue, car peu de personnes à ce jour ont gardé cette connaissance. Cependant, nous avons récolté, par le détour des rencontres sur le territoire, des narrateurs qui ont bien voulu partager ces récits mythiques.

Notons en première instance que nous n'avons pas véritablement obtenu de titre précis dans la récolte des données concernant le mythe fondateur de la nation palikur ou celui de la création des différents clans palikur. Nos trois informateurs connaissaient le récit dans l'ensemble. Toutefois, avec l'autorisation de l'anthropologie Boudehri (2002), nous avons choisi ces données. De ce fait, en matière de critères de scientificité, nous reconnaissons que ces données sont fiables et fidèles à l'égard d'autres données similaires. D'autre part, notons que la personne interrogée narratrice de ces deux mythes était l'honorable chef coutumier Norino (1998), qui possédait un savoir exemplaire reconnu par la communauté palikur. Les autres sources que nous avons explorées (Van den Bel, 1995 ; Petitjean Roget, 1980 ; Grenand, 1987 ; Launey, Fortino, 2008, etc.) présentaient des éléments narratifs qui se rapprochaient fortement du récit du déluge dans le texte théologique de la Genèse des chapitres 6 à 9.

La thèse de l'anthropologue Boudehri a permis de baliser des pistes à explorer (2002, p. 164). Nous lisons : « Ce mythe recèle de nombreux éléments susceptibles de donner lieu à une analyse : les présages, les transformations, les esprits, le miroir... etc. » Ces préconisations nous permettent d'interroger ces

données. Bien entendu, nous n'analyserons pas ces données sous l'aspect de l'anthropologie, mais sous l'angle de l'analyse du discours que nous avons retenue. En quoi ces données agrémentent et orientent les stratégies argumentatives ? Nous envisageons ainsi d'apporter de nouvelles clés de lecture aux mythes.

D'autres mythes et textes de la littérature viendront enrichir notre recherche. Nous aborderons les articles et textes suivants pour leur inscription dans l'aire culturelle de la communauté palikur : le mythe de la création de l'abattis chez les Wayampi et le mythe de la fourmi du Maraké. Nous retenons également les articles de Bidou (1996) les trois mythes de l'origine du manioc (Nord-Ouest de l'Amazonie)<sup>43</sup>, et ceux de Petitjean-Roget (1992) la grenouille bleue de Delph : approche des sites amérindiens de la baie de l'Oyapock à l'époque des premiers contact Europe-Guyane<sup>44</sup>.

Ainsi, notre recherche des mythes s'est étendue dans l'aire culturelle palikur de l'Amazonie et plus spécifiquement de l'est de la Guyane française aux abords du fleuve Oyapock et au nord du Brésil.

Nous avons été sollicité par un chef coutumier de la communauté des peuples autochtones wayampi, pour participer à la réalisation d'un projet de documentaire audiovisuel. Ce projet s'est déroulé au sud du fleuve Oyapock, dans les villages de Trois Sauts et de Camopi en Guyane française. Ce projet autour des rites de passage et d'autres cérémonies culturelles nous a offert de opportunités pour réaliser des projets culturels pendant ces années de recherche, et particulièrement un film documentaire sur un rite de passage. Pour agrémenter ce projet de film documentaire, nous avons récolté des mythes en langue wayampi, de la communauté au sujet du rite de passage et de la légende de l'abattis. Ces mythes ont donc enrichi notre recherche scientifique.

Le parcours géobiographique effectué pour la collecte des données durant nos

---

<sup>43</sup> Bidou, P. (1996). Trois mythes de l'origine du manioc (Nord-Ouest de l'Amazonie). Dans *L'homme*, 36, (140), 63-79.

<sup>44</sup> Petitjean-Roget, H. (1992). *Ouanary – Trou-Delft*. [Notice Archéologique], *ADLFI. Archéologie de la France – Informations*. Espace Caraïbes.



cinq années de recherche dans l'espace amazonien a été un véritable rite de passage, créateur de joies, de conflits et de fraternités.

#### 4.2.2.2. Les textes et archives

Nous avons récolté suffisamment de données permettant d'obtenir un aperçu conséquent de la grammaire de la langue parikawi.

Dans le cadre de notre étude des connecteurs et déictiques personnels et spatio-temporels en parikwaki, nous avons ainsi recueilli et analysé des éléments linguistiques à partir de cette liste condensée d'ouvrages, thèses et articles :

- Aikhenvald, A. (1998) Palikur and the typology of classifiers. *Anthropological linguistics*, 40, 429-480.
- Associação dos povos indígenas do Oiapoque, Governo do Amapá, secretaria de Estado da educação, Núcleo de Educação Indígena (...). *Karta adahan amamnam kanuhwaki*, A coordenação, Programa de Apoio às Escolas Palikur.
- Boudehri, N. (2002). *Épidémies en quête d'histoire, Conséquences des épidémies dues à la rencontre coloniale sur les Palikur de Guyane*. [Thèse de doctorat, Université de Bordeaux 2]. Thèse.fr.
- Durand, T. (2016). *L'intransitivité scindée dans les langues arawak*. [Thèse de doctorant, Université Sorbonne Paris Cité]. Thèse.fr.
- Grenand, P. et Grenand F. (1987). *La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur*. *Boletim do museu Goeldi, Série antropologica*.
- Grenand, F. & Grenand, P. (1985). *La côte d'Amapa, de la bouche de l'amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur*. 45<sup>ème</sup> congrès des Américanistes, Symposium sur l'ethnohistoire de l'Amazonie, Bogota, Colombie.
- Grenand, F, journées d'études du 30-31 janvier 1992 sur la thématique « Familles de Guyane »
- Grenand, P. (2008). *Les Indiens palikur et leurs voisins*. Presses universitaires d'Orléans.
- Green, D. (1996). O sistema numérico na língua palikur. *Boletim do museu Goeldi*, 10 (2), 261-303.
- Green, H., & Diana, E., Gomes, I., Orlando, A., Ioio, T., Silva, E. (1997). *Gramática sucinta da língua palikúr : Você pode ler e escrever na língua Paliúr*, por Sociedade internacional de lainguística, Belém, Pará.
- Green, H. & D., Gomes, I., Orlando, A., Martiniano, N., Iôô, R., Felicio, J., Romanowski, A.-E., Green, D., Vogel, A., Lopes De Melo Correa, T.,

- Andrade, L. & Valadares, S. M.-B. (2018) *Kagta Iwitkekne, Dicionário Palikur -Português*. Associação Internacional de linguística - Sil Brasil.
- Launey, M. (2002). À propos de l'opposition verbo-nomiale en palikur. *Amerindia : revue d'ethnolinguistique*, 26-27.
  - Launey, M. (2003). *Awna parikwaki, Introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapa*. Édi. IRD
  - Léglise, I., & Migge, B. (2008). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane*. Éd. IRD.
  - Mattionni, M. (1975). *Palikurene : Terre des Palicours*. Édi. Conseil scientifique du centre universitaire des Antilles et de la Guyane.
  - Neves Musolino, A.-A. (2006). *Migration et citoyenneté de l'identité de la frontière Palikur Oiapoque et du littoral sud de la Guyane Française*. [Thèse de doctorat, Université de Brasília-Unb]. Thèse.fr.
  - Passes, A. (1998). *The Hearer, the hunter, and the agouti head, aspects of intercommunication and conviviality among the Pa'ikwené (Palikur) of French Guiana*. [Thèse de doctorat, University of St Andrews]. Thèse.fr.
  - Wise, M.- R., & Green, H. (1971). Compound propositions and surface structure sentences in palikur (Arawakan). *Lingua*, 26, 252-280.
  - Wycliffe, (2018). *Uhokri Gahegbetawni Nukune*. Societa Biblica do Brasil.

Que nous apprennent les grammaires de cet univers sémio-discursif ? Les grammaires peuvent se dévoiler comme œuvre particulière. Les auteurs ou l'auteur décrivent des concepts, des règles qui régissent le langage. Cela dit, nous constatons que la plupart des exemples énumérés dans ces ouvrages font partie intégrante d'un « environnement social », d'une époque donnée et d'un groupe déterminé, ce qui signifie pour notre approche que les grammaires participent à véhiculer des représentations constitutives de l'interdiscursivité. Nous observons dans les grammaires trois niveaux qui interagissent entre eux : premièrement, l'œuvre inscrite dans l'interdiscursivité de la littérature ; deuxièmement, la description de l'environnement des idéologiques des locuteurs ; enfin, l'environnement socio-économique des producteurs de discours (Peytard, 1995, p. 46).

Charaudeau et Maingueneau (2002, p. 177) avancent que, dans le domaine du discours de transmission de connaissances, par exemple les manuels scolaires, le discours le plus souvent utilisé est sous la forme du dialogisme dans le texte. Pour le dire autrement, il y a un dialogue entre un sachant et des non-sachants ; ainsi, le discours scientifique en direction de l'apprenant est un discours saturé d'hétérogénéités énonciatives et sémiotiquement marquées.

En ce qui concerne la didactique, elle intervient comme un objet qui vise à instruire. En analyse du discours, ce terme renvoie à une situation de communication de transmission d'un savoir ou d'un savoir-faire. Il est avéré que les discours didactiques font partie de l'ensemble des discours dialogistes. Moirand distingue deux formes de dialogisme :

*Celle qui fait explicitement référence à des discours antérieurs, des discours sources ou des discours premiers, et celle qui fait explicitement référence aux discours que l'on prête aux destinataires (ou aux sur-destinataires). Or ce double dialogisme paraît de fait participer à la visée pragmatique de n'importe quel genre de texte, lorsque le dire des autres (dire antérieur ou dire imaginé de l'interlocuteur) vient justifier ou authentifier le dire du locuteur, ou servir d'appui à une contre argumentation. (Moirand,1988)*

Ce dialogisme intertextuel d'ordre monologal est distingué du dialogisme intertextuel plurilogal, comme le démontre Moirand dans le domaine du discours de transmission de connaissances. Il est empreint de textes d'une seule communauté scientifique ou de plusieurs communautés discursives ou langagières.

Nous ne nous éterniserons pas sur cette approche, bien qu'elle ait suscité un grand intérêt, pour interroger les formations topiques véhiculées dans les manuels. Dans une analyse ultérieure, il conviendra de découvrir dans les ouvrages de conversation ou de grammaire en parikwaki les discours véhiculés au sein de cet espace de l'interdiscursivité, dont les présences laissées sont révélatrices des marqueurs de subjectivité communautaires.

Toutefois, à partir des grammaires, nous allons explorer dès à présent l'approche de la linguistique contrastive qui nous offre un éclairage nouveau sur les connecteurs et déictiques en langue parikwaki.

## 4.3. Le travail de traduction et de transcription

La collecte des données de la grammaire en parikwaki a été encore plus périlleuse que celle des mythes, pour la bonne raison que peu de Palikur lisent le parikwaki et encore moins conservent les ouvrages en bon état. Notre investigation s'est orientée vers des centres de recherche en linguistique où nous avons pu recueillir des données supplémentaires.

Cependant, c'est dans le cadre d'un projet de terrain d'animation pédagogique pour de jeunes enfants avec des parents, que nous avons pu recueillir des ouvrages de conversation en format papier et en format numérique. Ce projet d'animation éducative avait pour objectif de créer un livret pédagogique facilitant l'apprentissage bilingue ou trilingue à destination d'enfants palikur, âgés de trois à six ans. Malheureusement, notre demande de financement n'a pas été validée par la politique linguistique mise en œuvre par le ministère de la Culture. Nous espérons réactualiser ce projet à la fin de cette thèse.

### 4.3.1.1. La traduction et la transcription du parikwaki en langue française

Cette activité humaine du « traduire » a été essentielle à notre travail de recherche. Cette mission nous a permis d'être au plus près de la langue des Palikur et de leur vision du monde ; elle fut très longue mais cela nous permet d'apprendre la patience et de respecter le temps nécessaire à l'autre pour penser, pour traduire.

L'extrait suivant constitue une traduction mot à mot. Cette dernière permettra à d'autres chercheurs de poursuivre leurs travaux, comme cela nous l'a été demandé par certains linguistes. La transcription en parikwaki respecte le terme employé par le locuteur, afin d'être au plus près du discours, même si le terme est un néologisme ou a subi une déformation dans la prononciation. En effet, nous avons pu constater que les mots ne se prononcent pas de la même manière, changent subtilement de phonétique en fonction de la localité du locuteur.

La séquence argumentative suivante est extraite d'un entretien collectif. Ces échanges verbaux entre les membres d'une association de cultivateurs présentent la démarche effectuée concernant l'aménagement de leur territoire de vie.

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 59 O. :

*inihan powka ahin / ku wixwiy kadah projet adah kehneh village*

ici cet abattis maintenant nous avons un projet pour construire un village

*e-eh / wixwiy kehneh village amuhn inihan kinney udahanwiy imeh ini aytikihan pariye uwasawiy*

eh / nous allons construire un village ici pour nous et celui-ci est pour notre abattis

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 60 M. :

*uwasawiy ini ay*

celui-ci c'est notre abattis ici

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 61 O. :

*amaksemni tah git M. / e-eh / biyeh*

la limite du terrain va jusqu'à Marcel / hein / ben

*inihan adah wixwiy kehbiye village / usuh tah aya amunkaka tah git meh*  
celui-ci allons-nous construire un village / nous sommes allés voir le maire

*meh awna ba ini compliqué gidahan awaku seh is keheh village*

le maire a dit c'est vraiment compliqué pour lui parce que si vous construisez un village

*amowka usuh ikeh limiye it atere*

il faut que nous vous donnions la lumière chez vous

## 4.4. Implication et posture de recherche

### 4.4.1.1. Positionnement ontologique

La posture du chercheur en analyse du discours géobiographique interroge ses propres implications et discours en tant que sujet. Selon Comolli, « le monde

nous est donné à travers des récits. Le réel est ce qui n'est pris dans aucun récit, qui échappe à tous les récits déjà formés. Le réel est ce qui est déjà là sans être saisissable et qui nous saisit.» (2004, p. 213) Investi de cette affirmation, nous questionnons notre attitude et posture de chercheur vis-à-vis, notre confrontation au réel de soi à travers le récit de l'autre.

Cette approche géobiographique ouvre les portes du « soi-même comme un autre » (Ricoeur, 1990) du faire ensemble et du sensible (Laplantine, 2005). Il s'agit, finalement, de trouver en soi, dans le rapport à l'autre, une certaine distance et en même temps une authentique solidarité politique et démocratique. Le lien n'est pas le moyen, mais la finalité de l'expérimentation où se tisse une relation à l'autre, dans un réajustement de ses propres représentations.

Selon notre premier point de vue, le chercheur n'étudie pas seulement un concept opérant, mais devient lui-même partie prenante d'un événement. Les situations qui lui sont données à entendre l'interpellent. Il les interroge pour articuler une perception à partir des discours. Ainsi, selon les cas, il s'empare de ces informations qui peuvent devenir pour lui soit un accompagnement solidaire, soit un engagement social, soit une lutte citoyenne ou encore une recherche-action-formation dans laquelle il s'investit. Cela peut représenter pour lui un processus d'investigation, modulé, graduel ou continu, dont il finit par se détacher ou non, mais vis-à-vis duquel il doit rester critique et objectif (Bénéteau de Laprairie, 2021)<sup>45</sup>.

Cependant, ces événements narratifs partagés, avec lesquels les chercheurs en analyse du discours géobiographique composent et par lesquels ils s'impliquent, ne sont-ils pas le reflet de leur propre histoire et réalité.

Dans ces conditions, l'expérience que nous traversons de la rencontre avec les humains et leurs territoires ne peut se résumer à la simple restitution d'une

---

<sup>45</sup> Bénéteau de Laprairie, D. (2021, 26 janvier), *Expériences formatives, participations collaboratives, alliances pédagogiques : enjeux des espaces narratifs et discursifs en recherche biographique*. Symposium 2, AFIRSE, Educação e idades da vida, Portugal, Online.

enquête ou de témoignages de personnes. Le chercheur doit néanmoins, pour ce faire, relativiser ses perceptions, guetter ses propres habitudes et modifications de comportement, qui sont à observer au même titre que son objet d'observation. Il est en effet traversé par ses réalités quotidiennes et représentations du monde, qui participent à ces événements. Sur le long terme, explique Vollaire (2017), l'expérience oblige à devenir soi-même l'objet de sa propre vigilance, dans l'optique de ne pas se laisser abuser par une quelconque tendance à l'ethnocentrisme, et saisir ainsi au plus juste l'impact des conditions que l'on veut étudier (Vollaire, 2017, p. 30).

La façon d'appréhender le récit singulier des autres nous a conduit dans un cheminement épistémologique, réflexif et sensible. C'est en prenant une distance objective d'analyste des phénomènes discursifs que nous y sommes parvenu. L'analyste porte ainsi un point de vue général puis affiné sur ce qu'il peut entendre des énoncés. Ainsi, plongé dans un contexte, inondé de détails précis qui ne sont pas arbitraires, le chercheur joue un rôle déterminant dans le dispositif de transcription des données. Cela signifie qu'il formalise une interprétation herméneutique comme de vraisemblables perceptions du narrateur ; ainsi que de ses propres perceptions dont il doit à la fois s'affranchir et qu'il doit « maîtriser » pour se garantir, à partir de critères de scientificité, d'une lecture du récit au plus près de la vision du locuteur. (Bénéteau de Laprairie, 2021)<sup>46</sup>

Le dilemme n'en est pas vraiment un, dans la mesure où la réponse à notre problématique ne consiste pas à trouver une raison sans preuve, mais à entendre les systèmes de construction des *topoi*, c'est-à-dire des représentations et idéologies. D'autre part, la notion d'agentivité<sup>47</sup> qui est exprimée dans le discours interne du récit, constitue un outil pertinent pour envisager l'analyse de la subjectivité et de l'intentionnalité du sujet parlant, et pour s'en distinguer.

#### 4.4.1.2. Retour sur le terrain de la recherche

---

<sup>46</sup> Bénéteau de Laprairie, D. &, al. (2020). Posture du chercheur dans la recherche biographique. *Revue internationale de recherche biographique, le sujet dans la cité*, 10.

<sup>47</sup> Définition large d'Ahearn « *agency is the socio-culturally mediated capacity to act.* » (2001, p.112) La capacité d'agir par le discours (Ahearn, 2001), *Language and agency*, *Annual Review of Anthropology* 30, (109-137)

Durant nos premières années de thèse, nous hésitions en qualité de chercheur en devenir entre la posture d'acteur de terrain, celle de sociologue et celle de linguiste. Nous avons le sentiment de faire de la linguistique puisque nous récoltions des données en langue parikwaki et sur le langage en général. Cependant, nous favorisons une approche de terrain avec les outils de la sociologie et de l'accompagnement local. À la suite d'une communication<sup>48</sup> que nous avons donnée à l'université de Guyane, nous avons reçu des remarques constructives d'un chercheur qui nous ont permises d'interroger notre posture de recherche.

Est-ce que nous utilisons des outils des sciences du langage pour produire une recherche en sciences sociales ?

Est-ce que nous empruntons des concepts de la sociologie pour faire des sciences du langage ?

Ainsi, nous avons pour ainsi dire vécu un tournant épistémologique concernant les approches théoriques et méthodologiques convoquées. Les conseils de mon directeur de thèse, ainsi que de Chapellon, un collègue du laboratoire MINEA<sup>49</sup>, nous ont encouragé à approfondir notre posture de recherche de linguiste. C'est également par le prisme des concepts de Charaudeau (2009) sur les identités sociales et discursives du sujet parlant, et de ceux de Ducrot (1984) sur le dialogisme et la polyphonie élargie, que nous avons trouvé un ancrage théorique.

L'approche de l'écoute active et de la biographisation centrée sur le sujet que nous maîtrisions déjà a donc été élargie pour percevoir la présence d'un autre sujet dans les énoncés, la voix discrète du tiers dans l'analyse du discours.

Cette approche approfondie de la linguistique nous a permis de me détacher de mon rôle d'ingénieur de projet et de nous concentrer sur la posture de recherche en sciences du langage, tout en conservant notre démarche issue des sciences du

---

<sup>48</sup> Bénateau de Laprairie, D. (2019, 5 décembre). *Les mouvements sociaux silencieux : un territoire en partage*. Les mouvements sociaux dans les départements d'outre-mer depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle : des prémices d'une nouvelle ère départementale ? Université Guyane.

<sup>49</sup> MINEA, laboratoire de recherche migration interculturalité Éducation en Amazonie de l'université de Guyane.



social et de la psychologie qui ont favorisé nos postures respectueuses du sensible. Nous dirions que nos études précédentes en sciences sociales et en sciences de l'éducation n'ont fait qu'accroître nos capacités et faciliter notre approche de la linguistique.

Ainsi, nos études antérieures sur la notion de « sujet » (Ricoeur, Biarnes, Delory-Momberger) et de « démarche communautaire » (Agier, Magnaghi, Le Boterf) en sciences de l'éducation nous ont permis de mieux percevoir et entendre le sujet palikur, sa langue et sa communauté de vie.

Pour expliciter notre implication en tant que chercheur en sciences du langage, nous reprenons cette citation qui nous a permis de nous positionner et nous conforter dans nos choix du domaine linguistique et plus particulièrement de l'analyse du discours, à la croisée de la sociologie, des sciences de l'éducation et des sciences du langage.

*Le sociolinguiste tâchera de mettre en relief le rapport qui existe entre l'organisation du message que détermine l'analyse linguistique, et la destination ou l'implication sociale de ce même message [...] Ainsi le sociolinguiste fait-il porter son attention sur le locuteur en tant que membre d'une communauté, en tant que sujet dont le langage peut caractériser l'origine ethnique, la profession, le niveau de vie, l'appartenance à une classe... Cette attention peut porter sur l'auditeur, sur les conditions de la communication sur le niveau socioculturel du message, sur le contenu sémantico-social du discours. (Baylon, 2002)<sup>50</sup>*

De ce fait, nous ainsi compris que la démarche du sociolinguiste pouvait faciliter de nouvelles recherches. Simultanément à notre exploration de concepts nouveaux en linguistique, nous découvrons la langue palikur. Nous avons en effet été conduit inévitablement à découvrir de nouveaux domaines et théories en linguistique, telles l'ethnohistoire, l'ethnographie, la philosophique du langage, la linguistique contrastive, etc. Ces nouveaux territoires scientifiques ont participé à préciser notre réflexion. Ce sont les motifs pour lesquels, dans la première partie de cette thèse concernant le champ conceptuel, nous avons conservé dans le texte de

---

50 Baylon, C. (2005). *Sociolinguistique, société, langue et discours*. Armand Colin.

nombreuses citations théoriques afin de présenter notre parcours intellectuel suivi et réalisé pour accomplir ce franchissement épistémologique des sciences de l'éducation aux sciences du langage.

#### 4.4.1.3. Seconde phase de la recherche : vigilance épistémologique

Durant ces deux dernières années de rédaction de la thèse, nous avons pu explorer et mettre en œuvre trois projets de recherche en géobiographie discursive afin d'expérimenter ces nouveaux domaines. Dans le cadre de notre laboratoire de recherche à l'université de Guyane, nous avons pu déposer et coordonner un projet de recherche auprès des piroguiers du fleuve de l'Oyapock, en collaboration avec Nicolas, maître de conférences en géographie à l'université de Guyane. Ce projet est intitulé « Géobiographies des piroguiers du fleuve de l'Oyapock (frontière entre le Brésil et la Guyane française) ». Il s'est déroulé entre novembre et décembre 2020.

Le contexte et l'enjeu de ce projet de recherche concernent les réglementations françaises fluviales et maritimes, et plus largement européennes, car elles sont conçues plus spécifiquement pour être adaptées aux territoires hexagonaux. Cependant, les questions de réglementation et leurs applications sur le territoire de la Guyane française et plus particulièrement sur le fleuve de l'Oyapock interrogent les usagers.

Alors que la mise en application d'une directive de l'Union européenne relative à la qualification professionnelle des transporteurs fluviaux se met en place, l'approche de la géobiographie sociodiscursive permet d'appréhender la sémiotisation de l'espace (Turpin, 2012) et nous permet d'être à l'écoute (Gilliet, 2008) des problématiques et préconisations formulées par les États (Brésil-France) et les piroguiers<sup>51</sup>, dans leurs capacités à conduire une politique commune sur ce fleuve transfrontalier.

---

<sup>51</sup> Charaudeau, P., & Montes. R. (2004). *La voix cachée du tiers : Des non-dits du discours*. L'Harmattan.

Ce projet de recherche ambitionne de découvrir, à partir d'énoncés sociodiscursifs, les représentations et perceptions des piroguiers du fleuve de l'Oyapock pour favoriser un accompagnement efficient sur le territoire de la Guyane française. D'autre part, nous souhaitons analyser les ressources et limites par bassins géographiques qui permettent l'élaboration de politiques communes ou spécifiques, au service des activités des humains sur le fleuve de l'Oyapock.

Nous désirons par ce projet comprendre comment cet espace<sup>52</sup> « le fleuve », dans ces différentes zones géographiques de bassins, est perçu par les piroguiers en tant que lieu de développement économique, écologie et solidaire. Il s'agit de comprendre la manière dont ces services essentiels de transports conduits par les piroguiers dans ces espaces géographiques font société.

Le deuxième projet en cours, que nous menons en lien avec M. Dispagne, se présente comme un retour d'expérience (RETEX) vis-à-vis de la crise liée à la Covid-19 en développant une approche territorialisée de la pandémie à l'échelle de la Guyane française. La propagation du nouveau coronavirus, le SARS-CoV-2, loin d'être homogène, s'est concentrée dans des foyers d'infection qualifiés de *clusters*.

Deux *clusters* communautaires ont ainsi recensé près d'une vingtaine de cas : le village Cécilia à Matoury et le *kampu* Tonka à Grand-Santi. Nous nous sommes intéressé à l'approche sociodiscursive des logiques de discrimination et de stigmatisation de ces deux *clusters* en Guyane, dans une communauté amérindienne (lokono) en milieu périurbain et une communauté bushinenguée (ndjuka) en milieu insularo-fluvial lors de la pandémie 2020 liée à la Covid-19.

Ainsi, à l'intersection d'une approche d'origine ethnographique (Gumperz, 1984) et d'analyse du discours (Charaudeau, 2004), nous identifierons « le répertoire verbal » des énoncés sociodiscursifs des individus et des communautés à partir de l'outil d'investigation du biographique (Delory-momberger, 2009). Afin d'analyser les situations de communication, les occurrences et les processus de stigmatisation, nous identifierons le tiers dans le discours (Ducrot, 1984) pour entendre les voix

---

52 Gravereau, S., & Varlet, C. (2019). *Sociologie des espaces*. Armand Colin.

discriminantes et les subjectivités sociales des locuteurs (Maingueneau, 2010).

Enfin, nous avons pu constater que les démarches de recherche en analyse du discours deviennent de plus en plus actives dans les recherches en sciences humaines contemporaines. Dans ces circonstances, nous nous sommes engagés dans un contrat de recherche en tant qu'ingénieur d'étude sociolinguistique, depuis le mois de juillet 2021, à l'université de Guyane, pour appréhender les représentations et les perceptions de décideurs politiques en Guyane française au sujet du discours concernant les risques liés au changement climatique.

Ces projets de recherche ont questionné notre positionnement en qualité de jeune chercheur. Cette posture réflexive nous a conduit à déployer une vigilance épistémologique au regard des données et résultats identifiés de notre corpus. De ce fait, nous avons mené une seconde phase sur le terrain en 2021, dans le but de vérifier et contrôler auprès des locuteurs palikur les résultats obtenus de notre recherche en analyse du discours.

En somme, nous mobilisons avec vigilance des notions en linguistique autour de l'énonciation, du sujet parlant et de l'argumentation dans le discours, afin d'identifier à partir des énoncés les représentations des humains et du territoire qui permettent de concevoir une politique d'accompagnement.

## 5. MÉTHODOLOGIE D'ANALYSE DU MATÉRIAU RETENU

---

### 5.1. Méthodologies d'analyse des mythes

#### 5.1.1. L'objet « mythe » comme genre narratif du discours

Le mythe apparaît semblable à un récit fondateur et instaurateur. Les mythologues tels qu'Eliade (1907 – 1986), Dumézil (1898 – 1986) et Lévi-Strauss (1908 – 2009) se sont entendus sur des caractéristiques qui préfigurent le mythe comme type de récit humain. En évoquant le temps légendaire d'un commencement, le mythe expose la naissance d'une communauté, le sens de tel rituel ou de telle interdiction, l'origine et la mission de la condition humaine.

Il est exact de dire que la notion de « mythe » est polysémique. Le mythe est un récit populaire, littéraire, mettant en scène des êtres surhumains et des actions remarquables. Élaboré au fil du temps anonymement et collectivement, il se situe dans une oscillation spatio-temporelle constante. Il évolue, selon les époques, les contextes et les systèmes de pensées. Dans certaines contrées, le mythe est tenu pour relever à la fois de la réalité et du magique. Il endosse une fonction « socio-religieuse ». Le mythe incarne un récit fabuleux des origines mettant en scène des personnages imaginaires ou des divinités et assurant ainsi la cohésion du groupe social primitif.

Afin de poursuivre notre exploration concernant la polysémie du mythe, voyons les propos définis par la philosophie.

Mythe, de *Muthos* en grec, signifie « parole et récit ». Nous employons, dans notre texte, le terme de « mythe », comparativement aux termes de « discours » et de « récit », dans le sens de « paroles énoncées ou archives orales transmises par des générations antérieures ».

L'objet principal de l'étude du récit est pour Delecroix (2014) « la conscience

mythique ». Ce dernier indique qu'« Il s'agit d'éclairer la logique interne de la conscience mythique, qui n'est plus seulement considérée comme une enfance de la raison ou une rationalité embryonnaire. » La philosophie pense la réalité qu'est intrinsèquement le mythe. Le principe philosophique inclut l'analyse des formes symboliques. Ces dernières ne relèvent pas d'une rationalité scientifique, mais d'une intuition de nouvelles formes de l'entendement.

Il existe deux interprétations de la définition du mythe. La première décrit un « récit sacré », une vision idéaliste, des éléments primitifs et structuraux de la pensée et de l'imaginaire (Eliade, 1907 – 1986). Le mythe est lié à la première connaissance que l'homme acquiert de lui-même et de son environnement ; plus encore, il est la structure de cette connaissance. Il n'existe pas pour le « primitif » (Gusdorf, 1912 – 2000) deux images du monde, l'une « objective », « réelle » et l'autre « mythique », mais une lecture unique du paysage. L'homme s'affirme en affirmant une dimension nouvelle du réel, un nouvel ordre manifesté par l'émergence de la conscience.

Le mythe devient un intégrateur social, le liant d'une communauté : il énonce des normes et des valeurs de la vie, dont il consigne le présent dans une intangibilité du futur et du passé. Nous retenons ainsi que le mythe véhicule des connaissances, une structure de pensée et des stratégies de l'agir.

La seconde interprétation s'appuie sur la notion de « parole » et de « langage », sur une vision pragmatique et sur une fiction allégorique ; en somme, il s'agit d'une fable produite littérairement. Brunel (1998) formule dans le dictionnaire des mythes une synthèse sémiotique du langage de ces deux interprétations. Le mythe se présente comme une source originaire de savoir épistémologique de la nature humaine. Il est composé par une constellation de mythèmes (métaphores, thèmes, motifs, types, schèmes, symboles, etc.). Le mythe se transforme, évolue en de multiples variantes, dont il garde l'archétype, la forme originelle.

L'étude des mythes peut se manifester selon deux modèles : un premier selon l'approche figurative « dynamique métalinguistique » (Durant, 1979) ; un second selon le codage des mythèmes qui se transforment dans une perspective

diachronique (Guillaume, 2014). Toutefois, les deux systèmes d'interprétation conjugués participent à donner des mesures des réalités humaines ainsi que des idéologies et des symbolismes représentés. Pour Chevalier et Gheerbrant (1969), dans *Le dictionnaire des symboles*, le mythe ne prétend pas expliciter la véracité de la science, mais relate la conviction de certaines conceptions et idées communautaires. Ce qu'il est important de repérer, c'est leur valeur symbolique qui en illustre le sens profond. Le symbole représente une réalité qui en évoque une autre, absente ou abstraite, à l'aide d'une correspondance implicite. Il signale un énoncé narratif ou descriptif polysémique, susceptible d'une double interprétation, sur le plan à la fois de la réalité et des idées. En conséquence, le mythe diffuse et transporte avec lui plusieurs symboles, idéologies et réalités sur le monde que les communautés reconnaissent et se transmettent.

Par l'approche anthropologique et structurale, nous présentons une définition renouvelée du mythe, pour poursuivre notre recherche. Le champ de l'anthropologie ne limite pas le mythe à une simple forme élémentaire de la cognition. Comme l'indique Hénaff (2008), « Mais, il ne s'agit pas seulement non plus d'en observer la fonction sociale, ni seulement de le replacer dans le contexte culturel et historique qui en a vu l'émergence et qui en explique la fonction, mais de l'analyser en tant que récit. L'analyse de Lévi-Strauss, inspirée de la linguistique structurale de Saussure, décompose la structure du récit mythique en éléments premiers, dont il observe la combinaison et la syntaxe. »

Nous envisagerons cette approche méthodologique des mythes par l'intermédiaire de la linguistique, comme cela est formulé par Lévi-Strauss. Le mythe signifie ce qui est raconté. Tel un récit fabuleux ou populaire, le mythe apparaît comme un discours narratif.

Nous analyserons les stratégies discursives dans le mythe mettant en scène des hommes dans leur environnement naturel ou surnaturel. Plusieurs situations exprimant une croyance ou des valeurs se déroulent en séquences, en petites unités sémantiques. Selon le philosophe et anthropologue Marcel Hénaff, « Le récit met en œuvre une logique qui échappe aux principes classiques de la logique de l'identité. Par-là, le mythe se manifeste bien comme "métalangage" (Lévi-Strauss), langage "pré-sémiotique" où la gestuelle du rite, de la magie vient relayer la grammaire et le

lexique des langues naturelles. Le mythe apparaît donc comme discours ultime où se constitue – loin du principe du tiers exclu – la tension antagoniste fondamentale à tout “développement” du sens. » (2008)

C'est ainsi que nous retenons comme une donnée de recherche l'objet « mythe ». De plus, Lévi-Strauss, dans son article fondateur de 1949, « La structure des mythes », propose à partir de cet objet de recherche un modèle d'analyse qui nous semble pertinent, en ce qu'il propose une méthodologie d'étude qui a recours à une position des mythes en corrélation avec d'autres mythes : « Les mythes sont seulement traduisibles les uns dans les autres, de la même façon qu'une mélodie n'est traduisible qu'en une autre mélodie qui préserve avec elle des rapports d'homologie. » (Hénaff, 2008)

Cette approche méthodologique du mythe nous invite à adopter un nouveau regard concernant son étude. Ainsi, nous considérons l'analyse des mythologies comme une lecture imbriquée entre les mythes, et non plus comme une analyse qui tenterait d'interpréter – au sens intrinsèquement symbolique – des résultats d'analyses qui sembleraient toutefois obscurs au regard des événements métaphysiques narrés dans ces récits.

Notre méthodologie des mythes s'inscrit donc dans l'espace du genre discursif de la narration, plus spécifiquement dans l'agglomérat des mythes formant l'interdiscours communautaire. Nos interrogations s'énoncent ainsi : quelles sont les stratégies de l'argumentation en œuvre ? Comment les mythes entre eux sont-ils révélateurs du discours de l'argumentation autochtone d'Amazonie ?

Pour ce faire, nous avons sélectionné quelques mythes de l'aire culturelle palikur. Notre but n'est pas d'être exhaustif concernant l'ensemble des mythes de cette aire culturelle d'Amazonie, car cela constituerait un travail un vaste travail qui dépasserait le cadre de notre recherche. Nous envisageons de démontrer les structures argumentatives consignées dans les mythes et leur inscription dans l'interdiscours.

Nous avons retenu comme objet d'étude le mythe de la création du monde palikur comme pierre angulaire. Nous le mettrons en correspondance avec un



second mythe palikur, celui de la naissance du peuple Galibi, ennemi des Palikur. Nous avons choisi de ne pas étudier le mythe Galibi raconté par les Galibi, pour éviter toute interprétation obscure ou frauduleuse. En effet, notre approche ne se centre pas sur une analyse interprétative des points de vue ou des événements en soi, mais, comme nous l'avons souligné, elle se focalise sur l'analyse des stratégies de l'argumentation qu'entretiennent les mythes entre eux.

### 5.1.2. Méthode d'analyse des mythèmes

Nous avons choisi le mythe comme donnée de recherche narrative, car il compose le lexique des systèmes culturels, de la même manière qu'une archive, qu'un discours communautaire. Il devient un objet de langage dans l'espace de l'interdiscours. Dans ce cadre de référence, nous exposerons à présent la méthodologie d'analyse retenue.

Le renouveau méthodologique du structuralisme de Lévi-Strauss (1908 – 2009) et de Barthes (1915 – 1980) sur le mythe met l'accent sur la tradition plurilingue orale et locale dans un contexte global, laquelle procure des perceptions renouvelées quant aux éléments du récit. Selon Lévi-Strauss, « c'est la cohérence, c'est l'existence de schèmes organisateurs circulant de l'un à l'autre ; c'est l'importance décisive des détails et des contextes ; c'est le caractère systématique que des groupes de mythes entretiennent entre eux » qui est cohérent (Hénaff, 2008). Dans cette perspective, il convient d'analyser les schèmes organisateurs entre différents mythes, ce qui permet de concevoir le statut langagier du mythe.

Le mythe, en tant que fait de langage, est formé de règles grammaticales et est composé de phrases syntaxiques valides, même si la sémantique demeure obscure. C'est à partir des énoncés ou des segments de phrases, appelés « mythèmes », qui se retrouvent dans plusieurs mythes que Lévi-Strauss démontre qu'il est possible de repérer des connotations ou des marques dont l'insistance indique des schèmes, c'est-à-dire des représentations qui se situent entre le concept et les données de la perception.

La méthodologie proposée par Lévi-Strauss inscrit les mythèmes dans une interrelation avec d'autres mythes dans un espace culturel délimité. L'analyse d'un

mythe, puis d'autres mythes dans une aire culturelle donnée, permettrait de dévoiler et de reconnaître leurs rapports réciproques et leurs variantes. Ainsi, appréhender un mythe fondateur d'une communauté revient également à saisir les autres récits qui y sont liés.

Lévi-Strauss analyse les strates sémantiques du mythe, qu'il nomme les « codes ». Ces codes sont attenants aux données du monde environnant, aux pratiques quotidiennes et sont articulés aux codes sociologiques. Lévi-Strauss propose, par l'étude du code « acoustique », un opérateur pour l'analyse de tous les codes. Ceci s'explique par la règle positive de réciprocité. Selon Hénaff, le code acoustique, « il vise à assurer que l'autre soit reconnu et puisse répondre » (Hénaff, 2008, p. 184). Cet échange respectueux de la parole ne peut être garanti si le bruit, ou plus précisément le son, la voix interviennent. Selon Hénaff « ce rôle d'opérateur général de convertibilité du code acoustique revient à mettre la réciprocité au cœur de tout le dispositif de pensée que constitue le réseau des mythes analysés » (2008, p. 184).

Cette approche anthropologique de Lévi-Strauss concernant l'organisation de la pensée mythique nous permet d'appréhender la cohésion des récits dans leurs dispositifs acoustiques, de pensées, de formulations des relations entre les hommes et les autres éléments naturels, les espaces ou les éléments métaphysiques. « Le monde que l'on ordonne et que l'on connaît est d'abord un monde où l'on se respecte et où l'on se reconnaît ». (Hénaff, 2008, p. 184)

De là, les mythes, par leurs strates sémantiques, permettent d'appréhender les stratégies du monde social, du monde environnemental. Ils peuvent proposer des solutions aux difficultés futures au regard de cette ordonnance.

Rappelons que si le modèle linguistique recueille des unités élémentaires et complexes des mythes, il ne permet pas cependant de comprendre la dynamique de la formation des variantes du même mythe. Pour cette raison, nous n'analyserons pas la complexité des variantes des mythes. Néanmoins, nous mettrons en exergue les variantes présentées, le cas échéant au regard de leurs intérêts pour l'étude des stratégies argumentatives.

C'est face à ces pluralités de variantes que Lévi-Strauss fait appel à la musique (Hénaff, 2008, p. 187) pour expliquer sa démarche selon trois critères d'analyse :

- Le premier critère indique la « simultanété » des codes, des aspects sociologiques, astronomiques, culinaires, techniques, botaniques, zoologiques qui sont inscrits dans un même récit. Cela peut s'entendre comme une superposition de voix dans une polyphonie orchestrale.
- Le deuxième aspect souligne la réception du déploiement narratif du récit qui lie et relie les événements du récit.
- Le troisième critère, semblable à une audition musicale, éveille les sens. L'auditeur y perçoit à partir de ses perceptions le récit évoqué et non une représentation intellectuelle ou significative du mythe.

De surcroît, les concepts de « transformation » et de « traduction » sont essentiels pour parachever la compréhension du processus d'analyse des mythes. Ce modèle de transformation des variantes du mythe s'articule selon des rapports de permutation et de substitution, soit par symétrie, soit par inversion. Ainsi, chaque mythe possède une structure déséquilibrée qui s'équilibre dans un autre mythe adjacent. Le récit est traversé d'aventures, par exemple de la promenade à la pêche, de l'agricole à la métaphysique, de l'amour à la vengeance. Ce sont ces transitions de séquences qui produisent des variétés de plans que Lévi-Strauss définit aussi comme « traduction », car le fait seul de traduire propose une variante.

Notre recherche attache une importance à l'analyse des opérations narratives et des schèmes organisateurs. Ces derniers éléments doivent être interprétés dans leur globalité, plutôt que d'en dégager des significations qui seraient illusoire. La citation de Hénaff (2008) illustre bien notre propos : « Il ne s'agit pas de détecter le sens des récits, il s'agit de comprendre en quoi ils ordonnent un monde où la vie aura un sens ».

Ces mythes, comme le démontre la citation précédente, ont pour fonction d'organiser un monde, moins, indirectement ou métaphoriquement, de « dire » des choses explicitement. Notre analyse interroge plusieurs mythes entre eux, à partir

des mythèmes, pour comprendre le processus de l'argumentation permettant de discerner les caractéristiques de la temporalité, des êtres humains, des êtres esprits, des ordres diégétiques, des animaux, des plantes, des objets, des espaces topologiques et des expressions de la subjectivité individuelle et communautaire.

Certes, le rôle d'interprète, comme nous l'avons précédemment mentionné, ne consiste pas à assurer un métadiscours, mais à présenter des stratégies de l'argumentation du discours, de façon à accroître la compréhension de l'interdiscours communautaire.

Sur le plan de la méthodologie, nous élaborons un tableau (cf. ci-dessous, à la page suivante) qui met en relief dans les colonnes l'identification de mythèmes, par l'intermédiaire des lexèmes, des segments de phrases, des discours, et ce afin de repérer des marqueurs linguistiques dont la constance présente des schèmes.

Dans la colonne des schèmes, les schèmes temporels annotent les dimensions de la temporalité, c'est-à-dire les lexèmes correspondant au jour, à la nuit, au mois, etc.

Une autre entrée analyse les personnages, les êtres humains, les êtres non humains ; elle décrit l'action des hommes et des êtres spirituels dans le récit.

La séquence des schèmes d'ordre diégétique représente les verbes d'action, comme « travailler », « planter », « pêcher », « chasser », « combattre », etc.

Quant aux objets vivants matériels ou immatériels, nous entendons ici les animaux, les plantes, la jarre, la pluie, le chant, etc.

Une autre séquence d'observation concerne les espaces topologiques : elle correspond à la topologie des lieux, aux orientations sur terre ou dans le ciel, etc. et aux distances comme le haut/le bas, la droite/la gauche, le proche/le lointain.

La séquence de la subjectivité décrit les relations sociales explicites. Les deux dernières lignes présentent des indices narratifs liés à l'espace discursif de l'énonciation. Ce dernier concerne non seulement des propos relatifs à la situation d'énonciation des personnes, mais aussi des stratégies d'individuation relatives aux enjeux mis en scène par les protagonistes. Ces stratégies se classent selon deux

indicateurs : les premiers, dirons-nous, « favorables » correspondent aux notions de « perceptions de valeurs », de « sentiments positifs », par exemple la sécurité, les alliances. Dans les deuxièmes, dits « défavorables », nous consignerons la crainte, les agressions, etc. En dessous de ces derniers indicateurs, nous précisons dans une note explicative les interlocuteurs concernés.

Le tableau suivant illustre, à partir de l'extrait du Mythe (M) palikur (P) de la création de la Nation Palikur (NP) et de la séquence numéro 6 (S\_N° 6), une classification des schèmes et des mythèmes.<sup>53</sup>

M\_P\_NP\_S\_6                    *L'homme rentre alors chez lui, sa femme est près de lui. «Aujourd'hui, je me suis adressé à un Chikuwa chantant qui s'est alors métamorphosé en homme et m'a parlé. Il m'a dit que la pluie allait tomber pendant plusieurs mois et inonder la Terre. J'ai vu cela dans le miroir. »*

Tableau 7 : schème et mythèmes

	Schèmes	Mythèmes
M	Temporalité, connecteur	<i>Aujourd'hui, plusieurs mois</i>
P	Être non humain devient homme	<i>Homme, une (sa) femme</i>
NP	Être non humain, Esprit devient homme	<i>Un Chikuwa chantant se métamorphose en homme</i>
S	Ordre diégétique	<i>Rentrer, s'adresser à, s'être métamorphosé, parler, dire, tomber, inonder, voir</i>
6	Animaux, plantes, objets	<i>Le chant, métamorphosé, la pluie, le miroir</i>
	Espace topologique	<i>Être près de sa femme (espace social) Chez lui « dans une habitation », la Terre, le miroir évoque la notion d'espace-temps, de passage</i>
	Subjectivité	<i>Relation de communication de proximité avec sa femme, sentiment paradoxal de joie et de crainte</i>
	Indice favorable	<i>Sécurité incarnée par le domicile conjugal, privilège d'avoir assisté à une scène de transformation, de s'être adressé à ce messager, d'avoir vu l'avenir, croyance au message</i>
	Indice défavorable	<i>Crainte de la rencontre avec un Chikuwa, possibilité de mauvais présages</i>

*Les indices favorables et défavorables sont indiqués du point de vue de l'homme.*

C'est à partir du modèle présenté ci-dessus que nous rendrons compte des

<sup>53</sup> Le schème en linguistique est aussi appelé un thème. Les mythèmes sont des énoncés qui composent le mythe.

observations identifiées des mythes entre eux dans le chapitre des analyses.

Nous analysons, à la lecture des mythes de l'aire culturelle palikur, le modèle de transformation des variantes du mythe. C'est ce passage d'un plan à un autre, cette production de variantes que Lévi-Strauss (1983) définit comme « traduction », qui éclairera le processus des stratégies argumentatives.

Nous sommes conscient que cet exercice de traduction que nous proposons sous-entend et implique la mise à jour d'une nouvelle variante. Cette dernière ne peut être « une réalité » unique, mais une interprétation objective à partir des données de la littérature concernant la thématique étudiée.

Notre analyse n'a pas la prétention de décrire toutes les spécificités de la sémiologie de l'espace ni toutes les caractéristiques de la subjectivité présente dans le mythe. Nous ne prétendons pas vouloir découvrir un sens spécifique et mystique aux mythes. Notre analyse permet, en revanche, d'appréhender le mythe comme un fait de langage qui participe à l'interdiscursivité. Nous avançons l'idée que l'espace de l'interdiscursivité est celui où circulent des discours, en tant qu'ils sont porteurs de systèmes de pensée, de stratégie de l'argumentation.

En fin de compte, notre méthode propose d'analyser des variantes de mythèmes permettant de percevoir dans le schème de mythe des représentations et des perceptions du monde ainsi que des formations topiques liées à l'espace et à la subjectivité, inscrits dans cette interdiscursivité. D'autre part, au regard de ces stratégies argumentatives véhiculées dans les mythes, nous les soumettrons à l'examen de l'ensemble du corpus de la thèse, comme un ancrage réflexif, pour vérifier s'ils sont manifestes dans le discours communautaire de l'argumentation et en quoi ils peuvent être utiles pour concevoir des projets communautaires.

Le sous-chapitre suivant expose la méthodologie d'analyse retenue pour identifier les stratégies argumentatives.

### 5.1.3. Méthode d'analyse des stratégies argumentatives dans les mythes

Dans ce chapitre, nous présentons la méthode d'analyse des stratégies de l'argumentation.

Nous examinerons les récurrences des stratégies argumentatives comme un événement-objet que nous analyserons dans les mythes d'une aire culturelle donnée, dans laquelle les narrations s'harmonisent et se complètent. Nous validons « l'hypothèse que les mythes d'une même aire culturelle font systèmes, [ce qui revient à] supposer que l'interprétation est à chercher au niveau de l'ensemble des récits, c'est-à-dire dans la mise en place de leurs rapports réciproques et dans ce mouvement de leurs variantes. » (Hénaff, 2008, p. 177)

Ces narrations de mythologies constituent donc un système de langage, de discours qui se compose de séquences discursives. En d'autres termes, les mythes sont constitués d'énoncés, au niveau desquels des dispositifs, des stratégies discursives, descriptives, démonstratives, narratives, argumentatives sont inscrits. Le travail d'analyse du linguiste consiste à révéler leur fonctionnement. Nous identifierons alors les stratégies argumentatives dans le mythe. Puis, nous analyserons le rapport de réciprocité des mythèmes des deux mythes fondateurs palikur, tout en soulignant, plus largement, les formations topiques en œuvre.

Ces stratégies de l'argumentation du discours seront examinées à partir des stratégies argumentatives proposées par Bentham (Plantin, 2005), qui sont des stratégies de l'argumentation situées dans le champ de l'action politique. « Ces manœuvres visent à réprimer une proposition ou une discussion légitime, et c'est le cas qu'envisage Bentham<sup>54</sup>, elles deviennent fallacieuses<sup>55</sup> » (Plantin, 2005).

---

<sup>54</sup> Plantin, C. (2005). Enthymèmes, topoï et typologies. Dans Édi. *L'argumentation : Histoire théories et perspectives*, 36-51.

<sup>55</sup> Bentham dans son ouvrage « the book of Fallacies » cité par Plantin (2005)

Cette approche nous semble pertinente en ce qu'elle est l'une des rares, concernant l'analyse des argumentations, à faire émerger les formations topiques autres que celles d'ordre judiciaire, à l'inverse des auteurs de typologies modernes, c'est-à-dire Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958), Toulmin, Rieke et Janik (1984, p. 213) ou encore Kienpointner (1992) et Walton (1996).

Selon le linguiste Plantin (2016), les stratégies argumentatives sont des formes de stratégies langagières et communicatives ; [...] une stratégie argumentative est un ensemble d'actions et de choix discursifs et interactifs planifiés et coordonnés en vue d'étayer un point de vue (2016, p. 552).

Nous identifierons des stratégies argumentatives orientées sur le plan de l'action « politique », c'est-à-dire sur l'organisation de la cité. Ainsi, comme dans le cas de discussion légitime pour réfuter ou réprimer une prémisse, d'où découle une conséquence, Bentham dit que ces argumentaires se transforment en fallacieuses, elles sèment de la confusion entraînant un égarement dans la discussion. De plus, nous reprenons à notre compte ces types de stratégies argumentatives nommées *fallacies*, car elles s'intéressent à l'agencement des discours. Ils offrent un cadre d'identification des formations topiques qui leur sont subordonnées.

Voyons à présent plus spécifiquement les définitions des stratégies citées par Plantin (2005) dans son article concernant les *topoi* et typologies<sup>56</sup>, où il présente les quatre stratégies de l'argumentative de Bentham :

*Les stratégies d'autorité (fallacies of authority), elles invoquent la sagesse des ancêtres, l'absence de précédent, fétichisent les institutions, imposent par des manœuvres d'autoglorification une autorité usurpée ;*

*Les stratégies alarmistes (fallacies of danger), elles visent à réprimer la discussion en jetant l'alarme, suscitant la méfiance (« Qu'est-ce que ça cache ? », « Ne jouez pas les apprentis sorciers ! »), attribuant des intentions occultes aux opposants, ou en s'en prenant à lui ;*

---

<sup>56</sup> Plantin, C. (2005). Enthymèmes, *topoi* et typologies. Dans Éd. *L'argumentation : Histoire théories et perspectives*, 36-51.



*Les stratégies de temporisation (fallacies of delay), leur objet est de repousser la discussion en vue de l'empêcher : « Laissez-nous en paix ! », « Personne ne se plaint ! », « Rien ne presse ! », « Une chose après l'autre ! », ainsi que diverses stratégies subtiles de diversion ;*

*Les stratégies jetant le trouble et la confusion (fallacies of confusion) sont des discours biaisés, impostures terminologiques, généralités vagues, classifications hâtives, pseudo-distinctions, irrationalisme, paradoxes, erreurs sur la cause, visions partielles et partiales de la situation, rejet de principe d'une proposition.*

Dans un premier temps, nous commencerons par présenter un extrait du mythe, puis nous analyserons ces données au regard de la stratégie argumentative qualifiée de *fallacies*. Nous analyserons les stratégies argumentatives d'autorité, alarmistes, de temporisation et de la confusion, dans lesquelles nous distinguerons les événements narratifs et les formations topiques liées aux discours argumentatifs.

Dans un second temps, selon le concept de traduction des mythes de Lévi-Strauss (1983), nous les contextualiserons au regard d'autres mythes.

Dans la dernière partie de notre thèse, c'est-à-dire dans la partie discussion, à la suite des analyses des séquences argumentatives de la communauté Palikur, nous identifierons une corrélation éventuelle avec les stratégies argumentatives en œuvre dans les mythes. Nous démontrerons que le résultat de cette mise en relation produit une homogénéité discursive dans l'interdiscours. Ce résultat de l'analyse contribuera à vérifier notre hypothèse selon laquelle les stratégies argumentatives contemporaines Palikur résultent de stratégies antérieures et donc véhiculées par l'interdiscours des mythes d'Amazonie. « Nous ne prétendons pas montrer comment les hommes pensent dans les mythes, mais comment les mythes se pensent dans les hommes et à leur insu. Et peut-être [...] convient-il d'aller encore plus loin... » (Hénaff, 2008, p. 161) Pour aller plus loin, nous supposons que les stratégies argumentatives formulées par la communauté Palikur, et plus

largement amazoniennes, sont corrélées avec les mythes, comme ancrage de l'interdiscursivité et de la subjectivité.

Dans le chapitre suivant, afin de poursuivre notre discussion sur la méthodologie d'analyse des mythèmes, nous présentons la méthodologie d'analyse des séquences argumentatives issues des entretiens géobiographiques.

## 5.2. Méthodologie d'analyse des entretiens géobiographiques sociodiscursives

La méthode d'analyse de l'ensemble des entretiens géobiographiques sociodiscursives examine la reconstitution diachronique. Ce processus vise à rechercher des traces communes aux récits dans lesquels les occurrences des séquences sociodiscursives argumentatives s'entrecroisent ou s'opposent. Cette méthode d'analyse des entretiens géobiographiques discursifs d'un espace socio-historique ne cherche pas à interpréter des faits, mais à percevoir dans les énoncés argumentatifs les lieux communs et les formations topiques<sup>57</sup> structurant des éléments de la subjectivité, qu'ils soient individuels, collectifs ou socio-structurels, c'est-à-dire les représentations ou les imaginaires sociodiscursif et les stratégies de l'argumentation dans le discours.

Notre approche analytique réside dans l'identification des mécanismes sociaux dans les narrations. Elle s'interroge sur leur construction argumentative et identitaire, sur ce à quoi ils réfèrent dans le monde socio-historique, c'est-à-dire sur les indices de fonctionnement des relations intersubjectives (Baylon, 2005, p. 88), sur les schèmes de perception d'actions, d'interactions et les valeurs collectives.

L'analyse thématique de la subjectivité et de la sémiotisation de l'espace font l'objet de cette recherche. L'analyse repère dans le corpus des entretiens les passages concernant les thématiques retenues, au regard des séquences argumentatives qui les produisent.

---

<sup>57</sup> Nous développons dans un chapitre spécifique de la méthodologie d'analyse les lieux communs et les formations topiques.

Une seconde analyse met en évidence les formations topiques énoncées à partir des connecteurs « mais » et « parce que » employés. Les découpages de ces séquences argumentatives à l'intérieur du discours sont soignés. Ces séquences sont prises dans leur globalité en contexte, de sorte que le sens ne soit pas galvaudé. Cela explique la longueur de certaines séquences d'arguments dans l'étude. Ces séquences argumentatives sont accompagnées, le cas échéant, d'une contextualisation, de façon à resituer le discours dans son contexte.

C'est par les discours argumentatifs de cette géographie traversée par l'histoire, le social, le politique, les croyances collectives que le sujet parlant configure ses expériences au monde, entre une extériorité sociale et une intériorité personnelle. C'est également dans les espaces discursifs, situationnels de la communication et de l'énonciation que des marqueurs identitaires individuels et communautaires se manifestent. Le narrateur rend compte à lui-même et au co-énonciateur de ses savoirs d'expérience et des modes de penser et d'agir collectifs auxquels il participe. Comme le remarque Delory-Momberger, « c'est bien cependant la configuration singulière de faits, de situations, de mises en relation, de significations d'interprétations que chacun donne à sa propre existence et qui fonde le sentiment qu'il a de lui-même comme être singulier que cherche à saisir et comprendre l'entretien de recherche biographique, » (2014).

Notre méthodologie d'analyse interdisciplinaire soutient l'approche des sciences de l'éducation théorisée par Delory-Momberger (2014) comme analyse de recherche biographique. De plus, nous conjugons l'approche anthropologique du mythe de Lévi-Strauss (1983) basée sur la linguistique de Saussure (1916). En définitive, c'est à partir du concept de « polyphonie » de Bakhtine et élargi par O. Ducrot (1984) que nous analyserons les déixis (personnelles et spatio-temporelles), l'argumentation dans le discours (Amossy, 2016) et les stratégies argumentatives (Plantin, 2016), dans les espaces discursifs théorisés par l'approche sémiolinguistique de Charaudeau (2004) et par l'approche de la sémiotisation de l'espace de Turpin (2012). Notre analyse du discours en sciences du langage recueille, quant à elle, les énoncés discursifs. Elle considère l'arrière-fond social et culturel du sujet parlant à travers son discours, pour dégager des données sur les formations topiques individuelles et collectives, sur la base des structures

synchroniques et diachroniques que l'énonciateur aménage à partir des configurations de ses connaissances et savoirs.

Cet ensemble pluridisciplinaire méthodologique nous permet d'étudier le fonctionnement des séquences argumentatives et discursives du sujet parlant. De plus, notre étude cherche à examiner la part énoncée de subjectivité et de sémiologie de l'espace dans les discours du locuteur en mettant en exergue les formations topiques inscrites dans l'interdiscours.

Notre travail d'analyse du discours argumentatif permettra de découvrir à partir des géobiographies discursives des chefs coutumiers des marqueurs linguistiques et sociaux vecteurs des idéologies socio-historiques et socio-culturelles de la communauté Palikur.

### 5.3. Méthode d'analyse des rencontres collectives

Nous avons accumulé de nombreuses données, plus de 22 réunions collectives enregistrées (d'environ 1 h 30 en moyenne par réunion), qu'il convient de sélectionner et de traiter. Ainsi, selon la méthodologie d'analyse de données en démarche publique et participative, « la focale est mise sur l'analyse des processus et sur l'observation concrète plutôt que sur les affirmations générales et les déclinaisons à l'infini de l'idéal démocratique » (Blondiaux & Fourniau, 2011). Notre analyse, nous le verrons, examine les énoncés discursifs, dans une approche épistémologique des représentations d'un agir collectif.

Au sujet des entretiens collectifs, nous appliquerons la même méthodologie d'analyse que les entretiens géobiographiques discursifs précédemment présentés dans le cadre de l'espace discursif de l'énonciation. Néanmoins, s'agissant de conversations et de dialogues dans le cadre de réunions de travail, une description de la situation de communication précisera la scène ou le contexte des échanges langagiers. Les apports de Ducrot (1984) grâce à la notion de « dialogisme » et de « polyphonie » du langage seront également fortement mobilisés. Ainsi, le

dialogisme et la polyphonie sont des concepts rendant compte des pratiques énonciatives et de leurs significations.

Nous analyserons les entretiens collectifs discursifs de la communauté Palikur dans la temporalité de notre étude, à savoir sur cinq années de terrain, de 2016 à 2020. Notre méthodologie d'analyse s'inscrit dans l'approche conceptuelle des énoncés (Boutet, 2016) sociodiscursif s'intéressant à l'identité sociale et discursive (Charaudeau, 2009) des participants. L'analyse du langage permet d'examiner des problématiques sociales (Gadet, 1977), pour appréhender les structures sociales d'une communauté linguistique.

À partir des connecteurs argumentatifs dans la langue, dans ces espaces de dialogue que sont les réunions collectives, nous analyserons les interactions verbales. Ces conversations et ces échanges nous offriront une clé de compréhension des messages véhiculés dans l'interdiscours pour cerner les concepts de « subjectivité » et de « sémiotisation de l'espace » dans ces ensembles coopératifs.

## 5.4. Méthodologie d'analyse de l'argumentation dans le discours

### 5.4.1. Méthodologie des lieux communs et des formations topiques

Selon le traité de l'argumentation de Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958), la méthodologie d'analyse des formations topiques fait apparaître une notion essentielle, celle de « raisonnement logique » énoncé par un locuteur. Ainsi, s'agissant de l'étude des caractéristiques des faits, des vérités et des présuppositions, l'analyse consiste à identifier la logique d'argumentation mise en œuvre. Pour ce faire, Perelman et Olbrechts-Tyteca proposent une classification des types d'objets argumentatifs nommés « les lieux communs ».

Rappelons-le, la théorie de l'argumentation dans la langue caractérise, en

matière de formations topiques, « un lieu commun » comme un principe, une norme au sens large acceptée par la communauté langagière. Celle-ci fonctionne comme un arrière-plan discursif (*topos*) attesté par des locuteurs dans l'interdiscours. Ces lieux communs sont constitutifs des caractéristiques que nous avons retenues comme critères de scientificité pour l'analyse de notre étude.

Le premier lieu commun que nous observons dans la séquence argumentative suivante se nomme *le lieu commun de la quantité*. Celui-ci se spécifie en exprimant « la supériorité d'un élément par rapport à un autre prenant comme mesure la quantité. » (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 1958)

La formation topique exprimée dans cette séquence argumentative présente le critère de la quantité.

DP\_ES\_SG\_9\_2<sup>58</sup> On peut donner le terrain à ces personnes-là / **mais** / il faut qu'ils soient nombreux pour que l'on puisse donner le terrain à ces personnes-là /// et / si vous êtes tous les deux sur cette terre / là / maintenant / vous allez partager /// vous allez donner la moitié de la terre pour cette personne et la moitié pour vous /

C'est par l'importance du critère numéraire que les membres du groupe peuvent acquérir du foncier.

L'illustration suivante, extraite d'un entretien collectif de l'association « S », exprime *le lieu commun de la qualité*. Ce n'est plus le nombre qui l'emporte sur la démonstration argumentative, mais la qualité. Celle-ci « renvoie à la valorisation de l'unicité qui est l'un des piliers de l'argumentation. » (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 1958)

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R03 Jacques :

*keh bin - kaba adahan mmbanah hawkri adahan is diyukiswemah akiw mabivuwehma*

Faire - pas pour trois jours pour ne pas se décourager encore ne plus envie

*amowka pis kavusin pis kavusiwatiw pis kamisakwa akiw pase*

Il faut tu commences tu continues tu ne t'arrêtes plus parce que

*arawri adaha tigena adahan tigenewatiw inega*

La forêt pour couper aux sabres continuer de sabrer cela

---

<sup>58</sup> Voir annexe 11.2 au sujet de la codification des séquences argumentatives.

*amowka hiyeg inyewa kaba kema nah mah /// bute ka atak akiw*  
Il faut homme pour de vrai ne fait pas comme moi /// après ne va plus.

La caractéristique de cet énoncé est de spécifier *le lieu commun de qualité* exprimé par la continuité et par la persévérance d'une action à réaliser jusqu'à son accomplissement total. Ce lieu commun est renforcé par le propos « il faut être un homme pour de vrai », implicitement un travailleur, qualité reconnue par ailleurs par la communauté des cultivateurs. Les lieux communs de la qualité expriment une valeur, le plus souvent positive, attestée par le groupe.

*Le lieu commun d'ordre* garantit « la supériorité de l'antériorité sur la postériorité, de la cause sur l'effet, des principes et des lois par rapport aux faits. » (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 1958) En voici une expression dans l'exemple ci-dessous, lors d'un entretien géobiographique avec un chef coutumier :

E\_Bio\_4\_SU\_R33            Quand il y avait un problème / je parlais / **mais** / ils n'écoutaient pas /// je ne mettais pas des gendarmes derrière eux / nous parlons et ils écoutent ///

E\_Bio\_4\_SU\_Q34            Et / ils obéissaient ?

E\_Bio\_4\_SU\_R34            Oui / ils obéissaient

E\_Bio\_4\_SU\_Q35            Et / maintenant ?

E\_Bio\_4\_SU\_R35            Maintenant / je ne sais pas... (rires)

E\_Bio\_4\_SU\_R\_B05        (*intervention d'un autre interlocuteur*) : maintenant / ils n'obéissent pas /// les jeunes / tu ne peux pas parler avec eux ///

E\_Bio\_4\_SU\_Q36            Mais / avant tout le monde obéissait ?

E\_Bio\_4\_SU\_R36            Oui / obligé d'obéir /// nous faisons une réunion / nous voulons faire un seul travail en commun /// nous parlons rassemblés / et nous disons : « nous allons faire tel travail » /// et tout le monde dit : « oui » /// est-ce que ça doit être fait ? et ils disent : « oui » /// et nous faisons / nous allons chercher notre sabre / nous écrasons / nous sabrons l'endroit du village / l'endroit qui est sale /// puis quand cela redevient sale / nous écrasons / nous sabrons /// c'est comme cela que nous faisons avant /// lorsque notre abattis brûle / **mais** / lorsqu'il ne brûle pas bien / nous faisons une réunion /// s'il y en a dix qui sont d'accord / il y en a dix qui

travaillent /// tout le monde venait ///

Dans cet échange, le locuteur explicite le lieu commun de l'ordre, en matière de prépondérance de l'antériorité représentée par l'ancienne génération au regard de la nouvelle génération. Le lieu commun de l'ordre exprime la supériorité : auparavant, les habitants du village écoutaient leur chef, tandis que, maintenant, semble-t-il, les jeunes n'écoutent plus de la même manière leur chef coutumier.

*Le lieu commun de l'existence*, comme son intitulé l'indique, notifie l'hégémonie de ce qui existe, de ce qui subsiste réellement et actuellement, par rapport à ce qui est impossible, éventuel ou probable.

E\_BIO\_6\_SU\_R156\_2 Nous avons tous commencé à avoir honte / à avoir peur // peur de dire ça // **mais** / j'ai dit : « non » /// il ne faut pas avoir peur /// après cela / ils n'ont rien et c'est vrai /// j'ai dit : « est-ce que vous avez la route pour aller à Maripasoula ? /// vous n'avez pas la route /// et vous / Camopi / vous avez la route ? /// non / pourquoi vous avez peur ? /// ici / c'est notre terre /// ici / nous sommes premiers /// c'est nous qui devrions avoir tout / avant eux ///

Dans le propos ci-dessus, le locuteur structure son argumentaire en présentant aux interlocuteurs le lieu commun de l'existence. Celui-ci vient renforcer et justifier la formation topique de l'existence selon laquelle la terre appartient à tous les peuples autochtones de Guyane, avant d'appartenir aux colonisateurs.

Le dernier lieu commun que nous retenons pour notre analyse est celui de l'essence. Ce terme se comprend dans sa nature philosophique comme étant la nature d'un être, d'une chose. *Le lieu commun de l'essence* permet d'observer la comparaison entre des personnes ou « celui qui représente le mieux un type ». Il s'agit de mettre en parallèle des fonctions, de rôles sociaux, similaires.

DP\_ES\_R\_48 Et lorsque / maintenant /on est rassemblés /// c'est maintenant / que les autres nations se rendent compte qu'ils ne nous ont pas donné notre terre / à nous-mêmes /// et / là / maintenant / les autres nations // ils veulent nous aider maintenant / **parce qu'**ils voient que l'on se rassemble pour se débrouiller / pour avoir notre propre terre à nous-mêmes ///



*Les lieux communs de l'essence* mettent en évidence, dans cet argument, la comparaison entre les nations. Le locuteur argumente le délaissement des autres nations à l'égard de la sienne dans le but de favoriser l'acquisition du foncier.

Les lieux communs agissent comme des révélateurs de formations topiques. Ils sont les cadres des énoncés argumentatifs et sont présentés comme des réalités assertées par l'énonciateur. Ils sont construits sur les fondements de la preuve et d'un raisonnement qui équivaut au discours de vérité circulant dans l'interdiscours d'une communauté langagière.

Notre méthodologie d'analyse, comme nous l'avons présentée, consiste à identifier les lieux communs dans les discours argumentatifs encadrés par des connecteurs.

Les phénomènes linguistiques auxquels nous nous intéressons dans le chapitre suivant concernent les travaux de l'argumentation dans la langue. Ils exposent le rôle des conjonctions grammaticales, et plus particulièrement des connecteurs discursifs. Selon Maingueneau (1996), les connecteurs servent à relier deux ou plusieurs portions d'énoncés entre eux, en assignant à chacun un rôle particulier dans une stratégie argumentative. Comme nous l'avons précisé en amont, l'idée principale d'un argumentaire consiste à amener le destinataire vers une conclure orientée. Ce qui prime pour nous dans le discours n'est pas tant la valeur référentielle des énoncés, mais les valeurs argumentatives qui se structurent à partir des connecteurs dans la langue.

#### 5.4.2. Les connecteurs discursifs

Le scénario favorisant le passage d'un argument vers une conclusion s'élabore le plus souvent par l'emploi de connecteurs, qui réunit deux énoncés entre eux. Son usage s'avère crucial, selon les théories linguistiques, en matière de stratégie

argumentative efficace. Il participe à la recherche d'une « logique du discours ».

Les connecteurs sont donc des « mots discursifs », ils ont pour fonction de permettre au destinataire d'interpréter les phénomènes argumentatifs en action. Ducrot (1980) identifie dans ses travaux pragmatiques sur les adverbes, les conjonctions et locutions conjonctives les « mots du discours » qui connectent les unités de discours. O. Ducrot assigne à ces « mots du discours » une fonction de connexion, de marquage et d'orientation de l'argumentation.

En premier lieu, les connecteurs servent à relier des énoncés entre eux, en donnant à chacun un rôle dans une stratégie argumentative précise. Leur usage consiste à baliser le plan de texte, à ordonner les propositions. On retrouve ainsi :

- des organisateurs spatiaux : « à gauche », « à droite », « devant », « derrière », « dessus », « dessous », « plus loin », « d'un côté », « de l'autre », etc.
- des organisateurs temporels : « alors », « ensuite », « (et) puis », « après », « la veille », « le lendemain », « trois jours plus tard », « maintenant », etc.
- des organisateurs énumératifs, qui se décomposent en :
  - 1) simples additifs : « et », « ou », « aussi », « ainsi que », « avec cela », « de même », « également », « en plus », etc.
  - 2) marqueurs d'intégration linéaire : qui ouvrent une série (« d'une part », « d'abord », « premièrement », « en premier lieu », « d'un côté ») ; qui signalent sa poursuite (« ensuite », « puis », « en second lieu », « et », etc.) ou sa fermeture (« d'autre part », « enfin », « de l'autre côté », « en dernier lieu », « et », « c'est tout », « pour terminer », « en conclusion »).

En deuxième lieu, les connecteurs marquent énonciativement un texte, en soulignant un propos spécifique. Il s'agit des connecteurs de reformulation (« c'est-à-dire », « autrement dit », « en un mot », « en d'autres termes ») ; des connecteurs de conclusion (« bref », « en somme », « finalement », « en fin de compte », « en résumé », « enfin », etc.) ; des connecteurs de structuration (« bon », « ben », « alors », etc.) ; et des connecteurs phatiques qui jouent un rôle non négligeable dans l'échange verbal (« tu sais », « tu vois », « euh », etc.).

En dernier lieu, les connecteurs argumentatifs orientent<sup>59</sup> les énoncés en provoquant le retrait d'une proposition, soit comme un argument, soit comme une conclusion. Nous distinguons les arguments et concessifs (« mais », « pourtant », « cependant », « certes », « toutefois », « quand même », etc.) ; les introducteurs d'explication et de justification (« car », « parce que », « puisque », « si », « c'est que », etc.) ; les marques d'un argument (« même », « d'ailleurs », « de plus », « non seulement », etc.) ; et le « si » hypothétique.

Dans le tableau ci-dessous, Moeschler (1985) présente une classification des connecteurs argumentatifs (p. 64).

Tableau 8 : classification des connecteurs argumentatifs

Valence	Prédicats à 2 places	Prédicats à 3 places	Prédicats à 3 places
Fonction	-----	Argument co-orienté (1)	Argument anti-orienté
Introduceur d'argument	car, puisque, parce que	d'ailleurs  même	mais
Introduceur de conclusion	donc alors par conséquent	décidément	quand même pourtant finalement

La notion de « connecteur » permet une interprétation « argumentative ». Sous cette notion, trois types des connecteurs sont distingués : le premier type relève de l'implication logique ; le second, des circonstants dans leur dimension relationnelle physique ou de cause-conséquence ; et le dernier oppose les connecteurs argumentatifs aux connecteurs conclusifs.

Les connecteurs logiques s'analysent en termes de condition de vérité au regard des propositions énoncées par analogie. Cependant, cette interprétation est limitée, car elle ne prend en compte qu'une supposition de vérité entre deux

<sup>59</sup> Pour préciser brièvement les arguments co-orientés et anti-orientés, indiquons que l'acte d'orientation argumentative consiste à marquer des énoncés par des connecteurs ou opérateurs, ce qui revient à donner des indications sur la façon d'orienter l'énoncé.

énoncés.

Les connecteurs de la relation de cause à conséquence s'interprètent dans le cadre de la théorie des compléments circonstanciels. La relation cause/conséquence s'établit par l'analyse des connecteurs « car », « donc », « parce que », « puisque », « en conséquence », etc., qui impliquent du sens dans les implications en œuvrant à l'explication et à l'argumentation des énoncés, tout en rejetant l'enchaînement indésirable.

### 5.4.3. Les connecteurs de l'argumentation : « *mais* » et « *parce que* »

Pour l'analyse de l'argumentation dans la langue, le connecteur « *mais* » a été étudié par de nombreux analystes du discours (Ducrot, 1980 ; Perelman, 1958 ; Grize, 1990 ; Plantin, 2005), qui l'identifient comme un outil vecteur d'argumentation, facilitateur d'opposition et de réfutation. De même, nous retenons le connecteur « *parce que* » en ce qu'il facilite le passage d'un argument vers une justification ou une cause. De ce fait, nous reconnaissons ces connecteurs argumentatifs comme des critères de scientificité, dans le cadre épistémologique de notre recherche.

En matière de validité externe, ils sont identifiés comme les connecteurs les plus utilisés par d'autres chercheurs dans l'argumentation dans la langue. Par ailleurs, comme critères de validité interne et de fidélité, ils sont objectivement identifiables comme des signes linguistiques. Finalement, au regard du critère de fiabilité, ils participent à la structuration du schéma de l'argumentation dans la langue.

Les recherches de Ducrot et d'Anscombe (1983)<sup>60</sup> postulent que les énoncés entretiennent mutuellement une certaine réciprocité. « Un énoncé est composé de mots auxquels on ne peut assigner aucune valeur intrinsèque stable. [...] Sa valeur sémantique ne saurait donc résider en lui-même, mais seulement dans les rapports qu'il a avec d'autres énoncés, les énoncés qu'il est destiné à faire admettre. » (1982,

---

<sup>60</sup> Anscombe, J.-C. & Ducrot O. (1983). *L'argumentation dans la langue*, Édi. Mardaga.

p. 157)<sup>61</sup> Cette approche relie la sémantique linguistique à l'argumentation, selon la théorie qu'il existe dans la langue des objets organisant cette représentation. Maingueneau (1991) précise que « les enchaînements argumentatifs possibles dépendent donc de la structure linguistique des énoncés, et pas seulement des informations qu'ils véhiculent » (1991, p. 235). Ainsi, un locuteur argumente en présentant des suites d'énoncés dont l'objectif est d'en faire admettre d'autres.

Précisions à partir de la citation suivante, le schéma de cet argumentaire :

*Quand un locuteur utilise un énoncé A en faveur d'une conclusion C, cela ne veut pas dire qu'il dit A pour que le destinataire « pense » C, ni qu'il dit A pour que le destinataire « conclue » C. En fait, il présente A comme devant amener le destinataire à conclure C, il donne A comme une raison de croire C. Il est constitutif du sens d'un énoncé de prétendre orienter la suite du discours dans une certaine direction, de revendiquer un certain cadre, celui qu'il impose au destinataire par le fait même de son énonciation. (Maingueneau, 1991, p. 235)*

Le connecteur « *mais* » présente des caractéristiques intéressantes au regard de son utilisation fréquente et de son lien avec l'implicite. Il existe un « *mais* » dit de « réfutation », qui défend la légitimité de ce qu'un destinataire « a dit ou pensé, ou pourrait avoir dit ou pensé ». Le second « *mais* » de l'argumentation s'oppose à l'interprétation argumentative du destinataire selon la formule de Ducrot « P, *mais* Q ».

Au sujet du « *mais* » argumentatif, Ducrot précise<sup>62</sup> que : « le locuteur déclare négliger le premier [énoncé] dans l'argumentation qu'il est en train de construire, et s'appuyer seulement sur le second – la force argumentative supérieure accordée à celui-ci n'étant qu'une justification de cette décision ».

Le schéma suivant de Maingueneau (1991) explicite la proposition « P, *mais*

---

<sup>61</sup> Ducrot, O. (1982). L'argumentation et l'acte d'argumenter, Dans *Cahiers de linguistique française*, 4, 157.

<sup>62</sup> Ducrot, O. (1983). Opérateurs argumentatifs et visée argumentative, Dans *Cahiers de linguistique française*, 5, 9.

Q » :

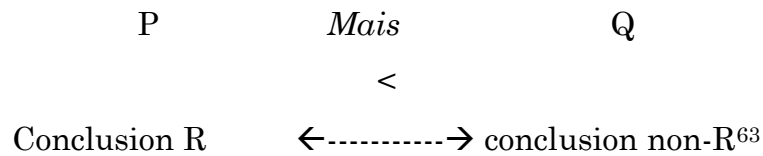


Figure 4 : Structure dans la langue du connecteur argumentatif « mais »

Il existe néanmoins des situations d'argumentation où « mais » produit de l'information. Nous le développerons dans le chapitre des valeurs du connecteur « mais ».

Le connecteur « parce que » dans « P *parce que* Q » transmet une explication d'un fait P connu du destinataire, alors que Q établit un rapport de causalité connu ou non de l'interlocuteur.

L'analyse des connecteurs de l'argumentation dans la compréhension des séquences argumentatives permet de reconstruire le sens de l'énoncé. « La signification [...] contient surtout, selon nous, des instructions données à ceux qui devront interpréter un énoncé de la phrase, leur demandant de chercher dans la situation de discours tel ou tel type d'information et de l'utiliser de telle ou telle manière pour reconstruire le sens visé par le locuteur. » (Ducrot, 1980, p. 12) Ainsi, le connecteur de la cause « parce que » et le connecteur adversatif « mais », d'après la classification de Halliday et Hasan (1976), participent à la cohérence interévénementielle : « La présence des connecteurs sont des facteurs complémentaires qui interviennent conjointement dans la construction d'une représentation mentale conforme à la situation décrite du texte. »<sup>64</sup> C'est donner du sens aux dires, aux contenus propositionnels et guider les allocutaires vers la compréhension du texte et des systèmes de valeurs.

<sup>63</sup> ← = être un argument moins fort

→ = être un argument en faveur de

←----→ = être un argument avec

<sup>64</sup> Mouchon S., Ehrlich M.-F., Loridant, C. (1999). Effets immédiats ou différés du connecteur « parce que » dans la compréhension de phrases ? Réexamen du modèle de Millis & Just (1994). *L'année psychologique*. vol. 99, n°2, 239-269.

Si plusieurs auteurs, comme Todorov (1968) ou Adam (1992), s'accordent à présenter la séquence argumentative centrée uniquement sur la fonction intermédiaire de la structure des macro-propositions, il nous semble que mettre l'accent sur les connecteurs du point de vue méthodologique, après une série d'expériences de répartition des séquences, offre des perspectives significatives pour l'identification des typologies de séquences et conduit à interpréter des résultats probants en faveur du type de séquences observées qui intègrent plusieurs macro-propositions narratives, descriptives, explicatives, argumentatives et dialogales.

Pour analyser la deuxième hypothèse de notre étude, les séquences argumentatives dans la langue nous permettent de distinguer les formations topiques de la sémiotisation des espaces géographiques. Nous avons conçu un outil permettant d'identifier à partir des connecteurs les énoncés discursifs participant à la formation des topiques.

Le tableau ci-dessous indique la numérotation des séquences discursives dans le texte, la formation topique dans le domaine des lieux communs (de quantité, qualité, etc.), le caractère graduel du topique et sa vraisemblable conclusion (énoncée explicitement ou implicitement). Nous notons le code (Eno1) pour le premier énoncé, (Eno2) pour l'énoncé 2 et (Cx) pour le connecteur.<sup>65</sup>

L'illustration suivante présente une séquence argumentative, extraite d'un entretien avec un chef coutumier :

E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11\_ Et là / j'ai commencé à parler avec les autres / il faut qu'on ne lâche pas ça / il faut que l'on continue / il faut que l'on continue de faire l'abattis / **mais**<sup>(1)</sup> les autres / ils ne veulent pas /// ils ne veulent pas comprendre /// j'ai dit : « un jour / la route de A à B / elle va s'ouvrir / ce sera l'occasion de trouver des opportunités pour vendre » /// **mais**<sup>(2)</sup> / ils ne veulent pas comprendre /// **mais**<sup>(3)</sup> / maintenant / quand ils voient cela / c'est trop tard /// j'ai dit cela : « nous / on est menacés » ///

<sup>65</sup> Voir en annexe Tome 2, Identification du codage des séquences argumentatives.

Tableau 9 : Tab 1a des formations topiques : Tab1a E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11

<b>Tab 1a</b>	Les formations topiques de la sémiotisation de l'espace issues de l'argumentation dans la langue			
E_Bio 1_ES	SQ Arg	FT QK1, Q+2, O3, EX4, ES5		
	R1_11	Eno 1	Cx	Eno 2
	SQ 1	On ne lâche pas	mais <sup>(1)</sup>	On continue de faire l'abattis
	C Grad	On lâche	(+P=>.-Q)	On abandonne
	Déf FT-IM	Le fait de continuer à travailler la terre permet de la conserver		

Pour l'analyse, la séquence argumentative E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11\_ présente :

L'énoncé premier (Eno1) : « *On ne lâche pas.* » (-P),

Vis-à-vis du connecteur, *mais*<sup>(1)</sup> s'oriente vers =>

Le second énoncé (Eno2) : « *On continue de faire l'abattis.* » (+Q).

Le caractère graduel du topos se présente ainsi :

Le premier énoncé formule : « *On lâche.* » (+P),      donne =>

Le deuxième énoncé correspondant : « *On abandonne.* » (-Q).

L'équation exprimée de la formation topique s'aligne sur

(+P =>-Q) = « *On lâche le travail.* » => « *On abandonne l'abattis.* »

En conclusion, nous obtenons une formation topique implicite, située dans le lieu commun de la qualité : Topos QK1 : *Le fait de continuer à travailler la terre permet de la conserver.*

Cet outil réunit des critères tels que les énoncés et les connecteurs accompagnés des indicateurs à caractère graduel du topos. Ceux-ci organisent l'analyse discursive des énoncés consignés dans le double champ de la linguistique de l'énonciation et de l'analyse de l'argumentation dans la langue.

Ce modèle d'analyse permet de rendre compte pour le linguiste de la structure textuelle dans laquelle s'inscrit le discours, en se centrant sur le connecteur dans la séquence discursive. L'analyste examine la structure de



l'argumentation, tout en identifiant le caractère graduel de la formation du topique en présence. Ce modèle répond aux critères de fidélité et de scientificité épistémologique, car il identifie objectivement la séquence argumentative encadrée par une unité linguistique repérable, le connecteur.

Il faut cependant mentionner la place du connecteur, dans le tableau présenté comme prototype. La position des connecteurs peut être aléatoire en fonction de la séquence argumentative, si bien que le tableau peut se trouver modifié au regard de la position des connecteurs « mais » ou « parce que » selon que ceux-ci sont placés au début, au milieu ou à la fin de l'augmentation.

Pour notre analyse, nous avons donc isolé dans tout le corpus les connecteurs « mais » et « parce que » encadrés par les énoncés correspondant à la séquence argumentative. Puis, nous avons pu identifier les lieux communs des séquences argumentatives au regard des spécificités de quantité, de qualité, d'ordre, d'existence et d'essence. Ces analyses mettront en évidence, à partir des séquences discursives, les formations topiques en usage dans les différents espaces de l'énonciation.

## 5.5. Méthodologie d'analyse des espaces discursifs

### 5.5.1. L'espace situationnel de la communication

Notre méthodologie d'analyse du discours de la subjectivité se fonde sur un processus de communication, dans un espace situationnel de la communication composé d'entrelacements naturels et idéologiques, qui permet de situer le locuteur. De cet espace situationnel, nous pouvons comprendre le positionnement des locuteurs et l'ordre auquel ceux-ci se réfèrent vis-à-vis des interlocuteurs. Selon Haidar, « Un ordre est conféré, au temps qui n'est pas seulement linéaire, mais se mélange au sacré, à la nature, au ciel, à la terre, à l'eau, à la végétation et à la vie humaine en général » (Haidar, 2000, p. 41). En conséquence, la structuration des séquences argumentatives est corrélée au discours dans des micro- et des macro-

propositions discursives. Ces dernières se produisent et circulent dans des situations de communication. De ce fait, « une stratégie discursive est conformée par l'ensemble d'actions, destinées à produire certains effets d'identification, d'interpellation » (Ruiz-Avila, 2009).

À la suite de ces précisions, notre méthodologie consiste à analyser successivement les quatre dispositifs communicationnels qui déterminent par avance l'identité des interactants (Charaudeau, 2004, p. 22) :

- Le dispositif de conversation met en relation des échanges verbaux entre des partenaires présents, semblables à une réunion et une discussion entre des collaborateurs.
- Le dispositif de médiation se réalise lorsque trois partenaires échangent, dont l'un est le médiateur, animateur ou juge-arbitre.
- Le dispositif de scène met également en jeu trois partenaires qui échangent, dont deux sont présents dans une co-énonciation. Le troisième est présent-absent à part entière, mais ne peut participer à l'échange.
- Le dispositif de concurrence se situe entre au minimum deux ou trois partenaires, dans une relation d'échange non nécessairement présent, dont au moins l'un cherche à se différencier d'autres « tiers » présents-absents en position de concurrence.

Dans le cadre de ces dispositifs communicationnels, nous serons attentif à la déixis personnelle, car celle-ci aide au repérage des enjeux stratégiques de prise de positionnement du sujet dans les stratégies discursives de mise en scène de soi, de l'autre, du tiers dans le discours.

Notre méthode d'analyse se fonde sur les positionnements et sur les stratégies discursives qui interviennent dans cette situation de communication, c'est-à-dire un espace d'opérationnalités subjectives du sujet parlant.

### 5.5.2. L'espace discursif de l'énonciation

Nos objets d'étude analysent les macrostructures textuelles et les stratégies discursives en œuvre dans l'énonciation. Par le truchement des déixis<sup>66</sup> et du positionnement du sujet, nous examinons les postures individuelles manifestées. Dans ce contexte, le positionnement du locuteur présente des indices narratifs sur la stratégie discursive mise en place dans l'énonciation. Selon Benveniste, « l'acte d'information sépare le moi, qui raconte du moi ou des moi passés qui se racontent, mais aussi du moi permanent, ou du moi partiel. Le moi qui parle ou écrit est, vit en l'instance du discours dans lequel il tâche de personnifier, créer à partir du souvenir du passé » (Benveniste, 1976). Autrement dit, le narrateur trie, à partir de son vécu, les expériences qu'il produit et assimile dans son cadre de référence culturelle.

Notre méthode analytique étudie dans les discours communautaires, le positionnement du sujet dans ces relations interdiscursives et socio-culturelles. Ces énoncés apparaissent comme des réflecteurs de ses marques identitaires. Ainsi, ces narrations autour de l'histoire de vie du territoire et des hommes se matérialisent sous plusieurs aspects. L'aspect culturel et l'aspect collectif renvoient à un processus d'inclusion et d'exclusion. Le sujet s'autodéfinit dans ces aspects culturels et collectifs en se représentant lui-même, tout en rendant compte des systèmes de communication en œuvre dans son discours. Il partage ses connaissances et la vision du monde de son groupe social, ce qui le différencie des autres sujets.

Dans un premier temps, nous observerons les propos énoncés par les chefs coutumiers et les interactions entre pratiques de l'espace et discours sur l'espace, qui sont ici à envisager comme un processus complexe. Dans un second temps, à partir des séquences argumentatives, nous analyserons les formations topiques liées aux interventions des hommes sur ces espaces de vie. Comme le précise Turpin, « elles relèvent de pratiques institutionnelles et politiques de production d'un espace et de celle des acteurs de cet espace. » (2012)

De ce fait, les représentations de la sémiotisation de l'espace décrivent une axiologie qui s'incarne dans le discours et que l'analyse des énoncés discursifs tente

---

<sup>66</sup> C'est-à-dire la localisation et l'identification des personnes dans le cadre du contexte spatio-temporel de l'acte d'énonciation.

d'éclairer, à partir des morphèmes, des connecteurs et des déictiques spatio-temporels. Dans ce qui suit, nous examinons les voix narratives.

### 5.5.2.1. Les voix narratives

Dans ce chapitre, nous convoquons la perspective théorique et méthodologique de Ruiz-Avial (2009) au sujet des opérations discursives. Notre méthodologie consiste à repérer dans le discours les voix narratives et, plus spécifiquement, à partir des déixis, les formations discursives homodiégétiques, hétérodiégétiques et hétérogènes.

Nous analyserons « la place qu'occupe le narrateur, soit dans un rôle omniscient ou en tant que narrateur subjectif ; dans le premier cas, il utilise la troisième personne, sait tout ce que disent, pensent et font les personnages ; il introduit des opinions, des commentaires, ou se limite à présenter l'histoire. Dans le deuxième cas, il s'appuie sur la première personne et peut être le protagoniste principal du récit ou y jouer un autre rôle, mais il a pour mission de rappeler ce qu'il a vu ou entendu sans laisser son point de vue de côté. » (Ruiz-Avila, 2009, p. 44)

Comme nous venons de le mentionner, le sujet peut occuper plusieurs places de narrateur. Voyons succinctement quelques définitions que nous emploierons pour notre analyse. Il existe trois caractéristiques du narrateur homodiégétique et de l'hétérodiégétique et deux caractéristiques narratives de l'hétérogénéité.

Caractéristiques de la narration homodiégétique :

- Lorsque le narrateur raconte rétrospectivement sa propre vie, il s'agit d'une narration homodiégétique, dont le point de vue passe par le narrateur ;
- Le narrateur raconte ce qui lui arrive, au moment où cela lui arrive et non de façon rétrospective ; il s'agit d'une narration homodiégétique où la perspective passe par le personnage ;
- Le narrateur se garde de toute expression de subjectivité, il se protège de l'expression de ses sentiments ; il s'agit de l'homodiégétique où la perspective est neutre.

Caractéristiques de l'hétérodiégétique :

- Le narrateur connaît les comportements des individus ; il s'agit de l'hétérodiégétique où la perspective passe par le narrateur ;
- Le narrateur ne peut savoir et percevoir ce que sait et perçoit le personnage ; c'est l'hétérodiégétique où la perspective passe par le personnage ;
- Le narrateur est un témoin des événements, il ne sait rien de ce que pensent les autres ; c'est l'hétérodiégétique où la perspective est neutre.

Caractéristiques de l'hétérogénéité :

- Le narrateur présente dans son propos le discours d'un autre énonciateur ; il s'agit de l'hétérogénéité montrée ou marquée, où la présence d'un autre discours direct ou indirect se révèle dans le texte explicite. L'énonciateur cherche à préserver une frontière avec ce qui ne relève pas de son discours. On distingue quatre types d'observations :
  - 1) Non-coïncidence du discours avec lui-même (« comme dit Paul... »)
  - 2) Non-coïncidence entre les mots et les choses (« comment dirais-je ? »)
  - 3) Non-coïncidence des mots avec eux-mêmes (au sens figuré)
  - 4) Non-coïncidence entre l'énonciateur et le co-énonciateur (« comme vous dites »).
- L'hétérogénéité constitutive non marquée montre la présence d'un autre discours indirect libre dans le texte implicite (ex. : l'allusion, l'ironie, le pastiche, etc.)

Ces caractéristiques narratives signifiantes marquent la subjectivité du sujet parlant, d'une part, et indiquent le positionnement qu'entretient le sujet avec ses propos et ses interactants, d'autre part.

#### 5.5.2.2. L'identité narrative, des modalités de l'agir

Le processus par lequel se construit un sujet s'identifie par la prise en compte de sa narration. L'identité narrative renvoie donc à la notion de « narrativité » qui

décrit « le mode d'agencement d'événements relatés par une instance énonciatrice et se caractérise par la succession, la causalité, la mise en intrigue » (Audet & Mercier 2004, p. 9).

Selon Janner-Raimondi :

*L'identité narrative d'un sujet auteur est configurée à partir de la narration de son histoire. Par le récit, en histoire et fiction, le sujet va pouvoir élaborer une unité temporelle, rassembler des événements vécus de son histoire de vie, colorés de "variations imaginatives" dans un tout, une configuration dont il est le narrateur et le protagoniste. Son identité narrative s'élabore et cette configuration offre une cohérence d'ensemble, précisément en ce que le récit opère, au niveau des événements, "une inversion de l'effet de contingence en effet de nécessité."*

Dans le cadre des entretiens menés dont l'objectif premier tend à recueillir les événements du « je » narrateur, l'objectif secondaire fait intervenir la réflexivité du sujet lorsqu'il se raconte au niveau de sa capacité à agir et à interagir. Les espaces de mise en œuvre d'une parole incarnée concourent à la production de soi, à la reconnaissance identitaire et sociale. Ils entretiennent les rapports sociaux entre les individus. Cette construction narrative constitue un enjeu social, politique et démocratique du sujet parlant. Selon Maingueneau (1996), le lieu où se jouent les échanges verbaux et les actions avec autrui est l'espace où se construit la subjectivité du sujet et son positionnement au regard de l'organisation sociale communautaire. Ces représentations communautaires doivent être « traitées comme des modes d'organisations de l'expérience sociale, comme des savoirs » (Maingueneau, 1996).

Ainsi, pour Charaudeau (2009), tous les individus et toutes les sociétés sont porteurs de discours qui véhiculent des représentations sociales, des lieux communs (*topö*) ou des idéologies (*doxa*). Ces savoirs, connaissances, croyances, attitudes et comportements sont transmis de manière consciente et inconsciente aux différents groupes sociaux. Ils sont des traits caractéristiques de l'identité, en somme, des marqueurs identitaires de l'individu et du groupe. Ceci laisse sous-entendre que le sujet subit dans sa communauté des influences par les leaders d'opinion et qu'il est en même temps conscient et volontaire de ses choix et donc de ses représentations.

Ces systèmes de représentations et de pratiques langagières participent à la construction du sujet par lesquels il est surdéterminé et en même temps « responsable » (Charaudeau, 2009, p. 11).

L'identité narrative et subjective dont nous avons évoqué quelques traits se caractérise par la capacité du sujet à agir et à prendre position comme un « je » énonciatif dans l'instance du discours. C'est dans le langage, plus spécifiquement, par la parole que le sujet actualise sa subjectivité en rapport avec l'autre, un *tu* ou un tiers.

Revenons à notre extrait argumentaire que nous rappelons ci-dessous, pour illustrer nos propos concernant l'analyse de l'identité narrative du sujet au regard de sa capacité à agir, donc à se positionner comme sujet.

E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11\_ Et là / j'ai commencé à parler avec les autres / il faut qu'on ne lâche pas ça / il faut que l'on continue / il faut que l'on continue de faire l'abattis / **mais**<sup>(1)</sup> **les autres** / **ils** ne veulent pas /// ils ne veulent pas comprendre /// j'ai dit : « *un jour / la route de A à B / elle va s'ouvrir / ce sera l'occasion de trouver des opportunités pour vendre* » /// **mais**<sup>(2)</sup> / ils ne veulent pas comprendre /// **mais**<sup>(3)</sup> / maintenant / quand **ils** voient cela / c'est trop tard /// j'ai dit cela : « *nous / on est menacés* » ///

Au regard des formes d'agentivité employées lors de la première occurrence du pronom personnel « je » (« j'ai commencé à parler avec les autres, il faut qu'on ne lâche pas ça, il faut que l'on continue »), le locuteur manifeste un agir stratégique (FA\_AS) pour évoquer le « ça » qui signifie « le foncier ». Il présente une forme de planification dans le fait de maintenir une continuité.

Dans la séquence suivante, « j'ai dit : un jour, la route de Cayenne à Régina, elle va s'ouvrir, ce sera l'occasion de trouver des opportunités pour vendre », le locuteur exprime un agir progressif (FA\_AP) dans le fait d'anticiper des retombées économiques lorsque l'accès routier facilitera le transport jusqu'à la ville capitale, Cayenne.

L'expression « les autres - Ils (...), mais maintenant, quand ils voient cela, c'est trop tard » informe d'un agir attentiste (FA\_AA), voire défaitiste, il n'y a plus rien à attendre, à faire.

Enfin, la conclusion argumentative « nous, on est menacés » expose un agir critique (FA\_AC), une insécurité présente et à venir en face d'un tiers.

En prenant en considération les modalités d'agir énoncées par le narrateur dans son argumentaire, notre analyse expose l'identité narrative et sociale mise en exergue, afin de percevoir les subjectivités personnelles, collectives et socio-culturelles véhiculées par les imaginaires sociodiscursif circulant dans l'espace de l'interdiscursivité.

### 5.5.2.3. Les déictiques personnels et l'instance du tiers

Pour poursuivre notre méthodologie d'analyse, nous nous pencherons sur le domaine des déictiques personnels, plus particulièrement sur cet autre « tiers » sujet énoncé dans le discours. Notre perspective d'analyse méthodologique reprend le modèle d'analyse du discours de Charaudeau (2004), qui identifie quatre instances de présence du tiers (2004) dans le discours.

- 1 Le premier cas met en scène une substitution des personnages : l'interlocuteur s'adresse à son partenaire en employant le « il-direct » ou le « il-indirect », le « on » ou encore le « ça », à la place du « tu » ; dans ces cas, « tu » est construit en tiers-interlocuteur : l'effet de distanciation dépréciatif ou affectif et « tiers-collectif anonyme ».

Dans cette substitution des personnages, il peut y avoir des effets de construction relationnelle : l'interlocuteur « je » s'englobe dans un « on » ; construction du « je », en tiers-anonyme, un tiers subsumant le « Je » en « Je-tiers ».

Cette première instance de présence du tiers convoque un effet de distanciation soit dépréciatif, soit affectif. Cette instance manifeste des effets de distanciation du sujet, où ce dernier peut être soit dépossédé de sa volonté par une puissance du tiers, soit « légitimé » par un savoir-tiers, soit un tiers ayant un rôle de « juge ».

- 2 Le tiers se loge dans un énoncé indirectement adressé, il provoque un effet



d'incertitude ; c'est cas de la « visée indirecte ». Le « je » énonciateur vise un sujet du tiers présent tout en s'adressant à un « tu » destinataire présent, soit en parlant de soi-même, soit en prononçant un énoncé de vérité, soit en impliquant le « tu » adressé.

3 Dans le cas du discours rapporté s'instaure un jeu de place entre le « je » rapporteur et le tiers qui est rapporté. Il s'agit d'une délégation de parole visant soit à en assumer le propos, soit à le rejeter.

4 Dans le discours politique, le tiers est l'absent ou le présent-absent auditeur sans droit de réponse. Il s'agit du jeu de places prévues dans le dispositif d'énonciation soit de transgression, soit d'intimidation.

L'énonciateur peut attribuer des pensées à ce tiers par le biais d'énoncés généralisant. L'énonciateur se fait l'écho d'un tiers ou devient lui-même ce tiers. C'est le cas de la déclaration de repentance où le « je » vaut pour le tiers et où le tiers s'incarne dans le « je ». C'est l'exemple même de représentation de ce que doit être « le chef », celui qui concourt à la médiation sociale, à l'imaginaire collectif-tiers dont le groupe s'est doté.

Pour illustrer notre méthodologie d'analyse au regard des voix narratives d'un chef palikur et de celles des instances du tiers dans les espaces d'énonciation, nous recourons à notre précédente séquence argumentative E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11\_suivante :

E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11\_ Et là / j'ai commencé à parler avec les autres / il faut qu'**on** ne lâche pas ça / il faut que l'**on** continue / il faut que l'**on** continue de faire l'abattis / **mais**<sup>(1)</sup> **les autres** / **ils** ne veulent pas /// ils ne veulent pas comprendre /// j'ai dit : « un jour / la route de A à B / elle va s'ouvrir / ce sera l'occasion de trouver des opportunités pour vendre » /// **mais**<sup>(2)</sup> / ils ne veulent pas comprendre ///, **mais**<sup>(3)</sup> / maintenant / quand **ils** voient cela / c'est trop tard /// j'ai dit cela : « nous / on est menacés » ///

Le tableau ci-dessous décrit l'analyse de la séquence (SQ) argumentative (Arg) de l'entretien biographique numéro 1 de la sémiotisation de l'espace, de la référence numéro 1 de la section 11 (E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11)<sup>67</sup>.

Tableau 10 : Tab 1b 1 des formations de subjectivité : Tab1b E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11

Tab 1b 1	Analyse des formes de subjectivité issue de la séquence argumentative					
E_Bio 1_ES	SQ Arg	D_PO		ESC_ETo	EDE_G_Bén	E Interdiscursivité _Sys_Co et Sys C+
	R1_11	1 <sup>ier</sup> /s. 1/p	3 P/+ VT_I	Médiateur	0	
	VN	Hé	Nar	Juge	5	
	FA	AS	AC	Ns	1	

La colonne « dialogue polyphonique » (D\_PO) identifie et examine l'énonciateur, ainsi que la présence de l'instance tiers depuis le lieu des déixis personnelles.

Le tableau indique que le sujet parlant utilise en première instance la 1<sup>re</sup> personne du singulier « *j'ai* » pour se situer comme narrateur afin d'introduire son argumentation. Puis, il utilise la 3<sup>e</sup> personne du singulier « **on** » pour signifier son intégration et son appartenance à son groupe de référence social. Ensuite, il énonce « **les autres, ils** » comme pour se distancier de manière dépréciative. La 3<sup>e</sup> personne du pluriel dans la locution « **Ils** voient cela » semble légèrement différente du premier emploi du pronom « **ils** » ; cette dernière stipule un effet de distanciation affective à ce même groupe où le narrateur est intégré. C'est un « je-ils » qui dirige le narrateur vers un autre positionnement, vers un « nous ».

En effet, dans son discours, le narrateur ne semble pas assumer la responsabilité non anticipée du groupe, il s'en distancie par l'emploi de ce « ils » identique à un « tiers collectif anonyme ». Enfin, il se réinscrit par un enchaînement successif de places d'abord comme acteur dans le groupe en utilisant en premier lieu la 1<sup>re</sup> personne du singulier « **je** », puis la 1<sup>re</sup> personne du pluriel « **nous – inclusif** », puis il consolide sa structuration textuelle argumentative avec le pronom de la 3<sup>e</sup> personne du singulier « **on** », confirmant « la menace » émanant d'un imaginaire

<sup>67</sup> Voir en annexe Tome 2, Identification du codage des séquences argumentatives.

socio-discursif du groupe.

De surcroît, par l'emploi du pronom « **on** », le narrateur devient énonciateur. Il se distingue définitivement du co-énonciateur présent et de cette voix autre, ou voix du tiers implicite (VT\_I), absente du dialogue qui pourrait être l'agent de la menace.

Effectuons une brève précision concernant la place prépondérante que nous accordons dans notre recherche aux déictiques et aux modalités argumentatives. En effet, ces éléments participent à mettre en relief la subjectivité du locuteur dans sa narration.

La posture argumentative relève le plus souvent d'une joute, selon Fernandez

*Dont l'enjeu tient à la rivalité et vise plus à dominer l'autre avec des arguments plus forts qu'à le convaincre. Il s'agit de prendre le dessus pour laisser l'autre sans arguments. Et cela implique que l'argumentation a aussi une visée réflexive par laquelle le locuteur cherche à valoriser à ses propres yeux son image en confirmant que ses opinions et les arguments qui les sous-tendent sont supérieurs à ceux de l'adversaire. (Fernandez, 2009, p. 113)*

En conséquence, nous observerons la construction argumentative du narrataire en face d'un autre sujet, un « tu » et un autre-tiers, pour appréhender dans sa construction identitaire la nature des énoncés appartenant à sa communauté d'appartenance et à une communauté du tiers véhiculés dans l'interdiscours. Tout d'abord, il semble nécessaire maintenant de différencier le « je », le « tu » et le tiers.

Bien que Rall (2009, 213) propose trois classifications de différenciation du « je » et du « tu » (catégorie de pensée, de langue et conversationnelle), il n'est pas suffisant d'identifier dans l'échange conversationnel le « je » énonciateur ou le destinataire « tu », car, comme nous l'avons mentionné, notre analyse suppose de prendre en compte un modèle de communication triadique où l'autre tiers est conçu comme une entité du dialogue. Il convient donc, pour notre analyse, de distinguer les attributions des protagonistes au sein de ces situations d'énonciation et les

règles d'interaction argumentative entre eux. Dans ces conditions, le modèle communicationnel d'analyse du discours des identités narratives que nous développons repose sur trois types de compétences (Charaudeau, 2009, pp. 26-28). Il s'agit des compétences sémantiques, discursives et sociolinguistiques, liées à trois types de stratégies discursives, qui sont la légitimation, la crédibilité et la captation.

Revenons à notre analyse de la séquence E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11, dans l'espace de la situation de communication et de l'éthos (ESC\_ETO). Dans la première partie de la phrase, nous observons que le sujet parlant se détermine comme un médiateur–intercesseur et conciliateur pour prévenir d'une action néfaste : « j'ai commencé à parler avec les autres ». Grâce à ce propos, il légitime et rend crédible son rôle social de chef face à son interlocuteur.

Pour parfaire nos analyses de l'espace discursif de l'énonciation, nous avons aménagé la grille de Wilson<sup>68</sup> de distanciation du sujet parlant, en prenant en compte des aspects de linguistique contrastive en ce qui concerne la nature et la valeur des pronoms personnels employés en *Parikwaki*.

La grille de l'espace discursif de l'énonciation de Bénéteau de Laprairie (2020) (EDE\_G\_Bén) présente un énonciateur qui est nettement impliqué dans le propos. Le chiffre « 0 » mentionne une entière implication et responsabilité relativement aux propos tenus.

Dans les deux segments discursifs argumentatifs suivants encadrés du premier connecteur « mais (1) », ce dernier possède une valeur pragmatique d'indignation : « mais(1)+ **les autres, ils** ne veulent pas comprendre ».

Le deuxième connecteur « *mais* (2) » argumentatif possède une valeur sémantique d'insistance : « Mais(2), ils ne veulent pas comprendre ». De ce fait, l'énonciateur est inscrit dans l'espace situationnel de la communication de la médiation comme un juge-arbitre. Nous notons comme indicateur le chiffre « 12 » sur la grille de Bénéteau de Laprairie concernant la mise à distance,

---

<sup>68</sup> Concernant la grille de Wilson (1990) de prise de distance vis-à-vis de soi-même, citée par Montes (2004, p. 58), voir page 300.

du locuteur par rapport à l'interlocuteur, c'est-à-dire qu'une grande distanciation est manifestée par la locution « **les autres** », comprise dans un effet de sens allant de « eux » à « ceux-là ». L'énonciateur consolide son argumentation en réaffirmant sa mise à distance du groupe par l'emploi de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel « **ils** ».

Le troisième connecteur « Mais<sup>(3)</sup> », qui détient une valeur de redondance et de renforcement, est suivi du déictique temporel « maintenant » qui amorce l'imaginaire sociodiscursif véhiculé dans l'interdiscours.

Enfin, la phase conclusive de l'argumentation se structure en deux segments. Dans le premier segment, l'énonciateur se repositionne dans la controverse « J'ai dit cela », il se situe dans l'espace situationnel de communication en jouant un rôle social d'agent de prévention, afin d'annoncer dans le deuxième segment « nous, on est menacé ». La conclusion explicite de son argumentation l'inscrit dans un dispositif de concurrence où il fait face à un rival tiers-absent, puisqu'il évoque le morphème « menace » ayant pour signification la « représentation d'un danger imminent », en l'occurrence pour le groupe auquel il se sent appartenir.

Dans l'espace discursif de l'énonciation, le sujet se situe sur la grille de Bénéteau de Laprairie sur trois indicateurs dans le schéma argumentatif. D'abord, avec l'énoncé « **J'ai dit** », il est totalement inclus dans le discours, donc la notation correspond au chiffre « 0 ». Puis, le second positionnement « **nous** inclusif » correspond au chiffre « 1 » qui exprime son intégration au groupe communautaire et sa distance avec l'interlocuteur. Enfin, le « **on** » renforce la conclusion argumentative de la menace généralisée et correspond au chiffre « 3 ». Il exprime un positionnement de victime non désignée.

D'une manière corrélative, l'identification des voix narratives nous permettra d'appréhender les subjectivités exprimées au niveau du « Je-personnel » dans la locution « j'ai commencé à parler avec les autres », puis dans la locution, « nous, on est menacés » correspondant au « Je-nous inclusif ».

L'analyse des voix narratives<sup>69</sup> permet de corroborer la position du sujet parlant dans la séquence argumentative et de découvrir la subjectivité du narrateur. Avec l'affirmation « j'ai commencé à parler avec les autres », le narrateur raconte sa vie rétrospectivement : il s'agit de la voix narrative homodiégétique (VN\_Ho\_Nar), suivie de « Ils ne veulent pas comprendre », qui est l'expression de la voix narrative hétérodiégétique du personnage (VN\_Hé\_Pers). Le personnage sait ce que les individus pensent, il est extérieur au message, il n'est pas concerné, voire même ici désappointé, comme nous l'avons précédemment expliqué. Avec la phrase conclusive « nous, on est menacés », le personnage raconte ce qui lui arrive en guise de conclusion définitive de vérité. Pour clore ces séquences argumentatives, il utilise la voix narrative homodiégétique (VN\_Ho\_Pers) par laquelle il est impliqué et responsable de son discours.

Nous observons dans ces séquences argumentatives, à partir des déictiques personnels et des voix narratives convoqués dans les énoncés, les marqueurs subjectifs du sujet parlant. C'est à partir de ces perspectives méthodologiques et analytiques que nous mettrons en exergue les énoncés discursifs de notre corpus, de façon à examiner les séquences argumentatives retenues dans l'espace du discours communautaire et à analyser le positionnement du sujet et son identité narrative dans ces espaces d'énonciation.

### 5.5.3. L'espace de l'interdiscours

L'espace de l'interdiscours est le lieu de médiation où circulent tous les discours concernant les connaissances et les croyances d'une communauté. Nous analyserons les discours de l'interdiscursivité en matière de subjectivité et de sémiotisation de l'espace. Nous examinerons les formations idéologiques sous l'angle du discours argumentatif corrélées au positionnement du sujet. Selon le modèle d'analyse du discours de Charaudeau (2009), l'analyse consiste à distinguer deux

---

<sup>69</sup> Dans l'analyse de notre tableau **1b\_E\_Bio1\_ES**, nous employons le terme de « narrateur » pour exprimer la position de production du message, et le terme de « narrataire » pour exprimer la position de réception du message dans le processus d'énonciation interne du discours.

types de constructions : les systèmes de connaissance et les systèmes de croyances.

- 1) Les systèmes de connaissances expriment des « vérités » sur les phénomènes du monde. Ils sont de l'ordre de la « raison savante » qui construirait sur le monde des représentations, des connaissances du monde extérieures à l'homme, partageables et acquises par la communauté comme un fait immuable.

Nous pouvons dissocier deux formes de discours, ceux dits « fermés » et ceux dits « ouverts »

- a) Les discours « fermés » sont les certitudes formant un ensemble d'arguments, comme « un » vrai authentique et unique, non discutable. Ils peuvent avoir la forme d'ordres factuels. Ces connaissances préexistent indépendamment de l'énonciateur. Elles sont repérables, car le locuteur se met à distance de ces connaissances. Il en parle au nom de ce « tiers-métaénonciateur » (la science, la raison, la foi, etc.), tout en en assurant dans son discours l'origine, cet autre tiers. Dans ces conditions, la grille de Wilson<sup>70</sup> que nous avons remodelée dans contexte de la présente étude nous permet d'identifier cette mise à distance vis-à-vis du tiers.
  - b) Les discours dits « ouverts » sont des discours discutables, dans un processus argumentatif de réfutation/intégration d'énoncés contraires ou contradictoires.
- 2) Les systèmes de croyances expriment des jugements de valeur dogmatiques sur les êtres du monde, leurs pensées et leurs comportements et ne sont pas sujets à des contradictions. Cette croyance est une prise de position personnelle du locuteur, non vérifiable, telle une idéologie<sup>71</sup>.

Ce système de croyances possède deux critères singuliers :

- a) Le savoir fait appel à la source du savoir et à l'opinion. La source du savoir est une parole fondatrice, semblable à un dogme. Elle s'autojustifie : « Jésus-

---

<sup>70</sup> La grille de Wilson (1990) de prise de distance vis-à-vis de soi-même, citée par Montes (2004, p. 58).

<sup>71</sup> L'idéologie est entendue comme des valeurs ou des images, des normes ou des modes particuliers de perception de la réalité (Guimelli, 1999, p.105).

Christ est le fils de Dieu » se réfère à une vérité révélée. Ainsi, cette parole joue le rôle de guide à l'égard du comportement des individus. En ce qui concerne l'opinion, elle est une évaluation de vérité subjective du sujet qui se positionne à propos de certains faits du monde. Elle se caractérise par trois indicateurs : 1 - le jugement est une évaluation de valeur ; 2 - d'autres partagent ce jugement ; 3 - le sujet accepte le jugement comme vrai.

- b) La nature du groupe de référence distingue trois groupes qui sont garants du savoir. Le premier groupe correspond à l'opinion commune, il correspond à l'ensemble de l'humanité ; il présente une portée universelle. Le second groupe relève de l'opinion relative : il inclut des membres qui partagent le même point de vue. Le troisième groupe représente l'opinion collective. Ce groupe possède une même identité communautaire, il partage le plus souvent la même opinion.

L'analyse des énoncés que nous développerons présentera les connaissances et les croyances exposées dans les séquences argumentatives de la langue. Cet examen nous permettra d'identifier les marqueurs de subjectivité que l'énonciateur choisit de véhiculer. Dans ce cadre discursif de l'énonciation, nous observerons la stratégie discursive que l'énonciateur considère comme légitime afin d'argumenter ses discours.

Pour conclure l'exposé de notre méthodologie d'analyse, le tableau<sup>72</sup> ci-dessous élaboré par nos soins présente les systèmes de connaissances et de croyances en œuvre dans notre extrait précédemment étudié.

Tableau 11 : Tab 1b 2 des formations de subjectivité : Tab1b E\_Bio\_1\_ES\_R1\_11

<b>Tab 1b 2</b>	Analyse des formes de subjectivité issues de la séquence argumentative					
E_Bio 1_ES	SQ Arg	D_PO		ESC_ETo	EDE_ G_Bén	E Interdiscursivité _Sys_Co et Sys C+
	R1_11	1 <sup>ier</sup> /s. 1/p	3 P/+ VT_I	Médiateur	0	<u>Sys Co</u> : la force collective procure un pouvoir d'agir politique
	VN	Hé	Nar	Juge	5	<u>Sys C+</u> : la menace vient d'un agir attentiste
	FA	AS	AC	Ns	1	

<sup>72</sup> Voir en annexe Tome 2, Identification du codage des séquences argumentatives.



						communautaire et d'un agir critique hypothétique d'un tiers-absent
--	--	--	--	--	--	--------------------------------------------------------------------

Le système de connaissances émanant de l'argument : « il faut qu'on ne lâche pas ça, il faut que l'on continue, il faut que l'on continue de faire l'abattis » expose un principe mettant en avant l'importance du travail collectif. Cette caractéristique collective procure un pouvoir d'agir politique au groupe. Elle est en outre sous-entendue et manifestée comme un contre-pouvoir.

La séquence argumentative suivante, « nous, on est menacés », présente un système de croyances concernant le comportement des hommes. Ce propos équivaut à un jugement de vérité. L'objet de cette croyance « d'être menacé » semble s'expliquer par l'agir attentiste et passif communautaire : « Mais<sup>(2)</sup>, ils ne veulent pas comprendre. Mais<sup>(3)</sup>, maintenant, quand ils voient cela, c'est trop tard ». D'autre part, cette croyance est accrue implicitement par un tiers-absent qui serait la source de la menace.

En conclusion, ce chapitre présente la méthodologie d'analyse de séquences argumentatives. Il démontre le caractère scientifique d'analyse des formations topiques, transversales aux trois espaces de l'énonciation.

Ce chapitre permet de percevoir, d'une part, les stratégies communicationnelles du discours, c'est-à-dire les scènes de discours, le rôle du « Je », de l'altérité et du tiers. D'autre part, il expose les stratégies énonciatives des « jeux de places » à visée transformative. Ce positionnement révèle la singularité du sujet parlant, c'est-à-dire son individuation implicite ou explicite énoncée en face du tiers. Enfin, l'espace de l'interdiscursivité correspond à l'ensemble des arguments concomitants qui informent des connaissances et des croyances communautaires. Ces savoirs participent à la subjectivité du sujet, qui se positionne face au groupe communautaire comme sujet partageant ou renonçant à ces imaginaires sociodiscursif qu'il admet comme vérité.

Cette méthodologie d'analyse examinera les entretiens géobiographiques des

chefs coutumiers, les conversations collectives et les discours politiques, afin d'appréhender à partir des séquences argumentatives de la langue les formations topiques en vigueur et les transformations de la sémiotisation de l'espace. La 5<sup>e</sup> partie explore le domaine du mythe et de l'analyse de l'interdiscursivité dans l'aire culturelle de l'Amazonie.

## 6. ANALYSES DES MATÉRIAUX

---

### 6.1. Les mythes et l'analyse des stratégies argumentatives

Comme science de l'homme, la mythologie s'est développée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. C'est en comprenant les jeux des « contradictions » formulées dans la nature du mythe qu'on peut espérer les résoudre. Nonobstant, nous pensons affirmer que, dans l'oralité de l'interdiscours qu'elle produit, la mythologie reproduit l'élasticité des représentations et des stratégies argumentatives concernant les domaines de la sémiotisation de l'espace et de la subjectivité. Selon les propos de Hénaff : « Les cultures orales amérindiennes construisent un dispositif de pensée qui est à la fois une métaphysique, une logique, une cosmologie, une sociologie, une morale : bref, nous y voyons à l'œuvre cela même que Lévi-Strauss appelle la "pensée sauvage" ». (Hénaff, 2008, p. 178)

Nous nous intéressons aux mythes, comme genre de discours de narration, car ceux-ci semblent situés au commencement des espaces de l'interdiscours. Le mythe apparaît comme un récit originel de la genèse des territoires, du premier homme, de la première femme et des peuples (Hénaff, 2008). Les sociétés traditionnelles transmettent, conformément à la tradition orale, des légendes et des mythes, qui correspondent aux discours des hommes et aux espaces qu'ils habitent. Ils tentent d'explicitier ainsi des événements universels qui traversent l'humanité, d'ordre astronomique, météorologique, métaphysique. Les mythes nous révèlent des aventures où sont racontés des sentiments fondamentaux, tels que l'amour, la joie, la haine et la jalousie.

Les mythes cachent cependant des phénomènes difficilement traduisibles et soulèvent un certain nombre d'interrogations. Pourquoi, d'un bout à l'autre de l'espace habité par l'espèce humaine, retrouvons-nous des liens de parenté, des similitudes et des analogies entre plusieurs mythes ? Quelles sont les expériences de savoir et de sagesse qui se dissimulent derrière ces discours métaphoriquement

obscur et intrinsèquement complexes ? Pourquoi les mythes sont-ils transmis aux générations futures ? Ces questions sont toutes autant passionnantes les unes comme les autres. Toutefois, à partir des données recueillies, nous tenterons d'élargir notre compréhension des stratégies argumentatives véhiculées dans les mythes et de vérifier ou d'infirmer notre hypothèse de recherche selon laquelle les mythes palikur sont révélateurs de stratégies argumentatives constituant des ancrages réflexifs, permettant d'appréhender l'argumentation en œuvre dans le discours communautaire palikur.

Nous analyserons dans les deux mythes fondateurs palikur les quatre stratégies de l'argumentation de Bentham (Plantin, 2005) mises en œuvre : la stratégie argumentative de l'autorité usurpée (*fallacies of authority*) ou l'illusion d'autorité, la stratégie alarmiste (*fallacies of danger*) ou l'illusion du danger, la stratégie de temporisation (*fallacies of delay*) ou l'illusion de retard et la stratégie jetant le trouble et la confusion (*fallacies of confusion*) ou l'illusion de confusion. Ces stratégies sont employées sur le plan de l'action « politique » au niveau de l'organisation communautaire.

C'est dans cette perspective que nous abordons l'analyse des stratégies argumentatives dans les mythes. Nous analysons le mythe selon un découpage chronologique de narration des séquences. Nous relevons dans chaque section une stratégie argumentative dominante. Dans un second temps, nous proposons une lecture croisée des mythèmes et des formations topiques en fonction de ces mythèmes. Pour ce faire, comme mythe de référence, nous commenterons le mythe de la naissance de la nation Palikur et, comme mythe de correspondance lui faisant écho, le mythe de la naissance du peuple Galibi. Les résonnances entre ces deux mythes offrent des clés de lecture et d'analyse selon le modèle d'analyse linguistique de Lévi-Strauss (1983).

Les deux mythes que nous avons finalement retenus pour notre analyse ont été recueillis par l'anthropologue Boudehri (2002) de Norino en février 1998. Ce choix fut effectué eu égard à la caution de scientificité que nous accordons au narrateur, car ce dernier était un ancien chef coutumier Palikur, et donc reconnu

par la communauté. Néanmoins, nous convoquerons d'autres narrateurs de ces mêmes mythes, afin d'interroger les différences perceptibles dans les autres transcriptions, au regard de l'orientation des stratégies argumentatives mises en œuvre. À partir des mythèmes de ces deux mythes précédemment évoqués, nous ferons appel à d'autres mythes d'Amazonie, afin de confronter les résultats obtenus.

Plongeons-nous à présent dans le mythe fondateur de la communauté Palikur. Le mythe raconte la naissance de la nation Palikur. Un messenger venu du ciel descend avertir un homme-oiseau de la préparation d'une inondation sur la surface de la Terre. De ces péripéties, des sacrifices seront accidentellement commis ; de ces morts, des hommes naitront et donneront vie à la nation Palikur.

Le second mythe est celui de la naissance du peuple Galibi, nommé également les Kali'nā. Il s'agit de la mort accidentelle d'une jeune sœur tuée par son frère, car ce dernier l'avait trouvée dans une posture délicate, avec un étranger. De la dépouille de la jeune sœur naîtra le peuple Galibi et s'ensuivra la guerre contre le peuple palikur.

### 6.1.1. La stratégie argumentative de l'autorité usurpée

#### 6.1.1.1. L'argumentation en discours

La *fallacie* est utilisée comme une stratégie argumentative visant à déclarer une parole fausse à un individu qui n'a pas les moyens ou les facultés d'accéder à la vérité. « La théorie des *fallacies* se réclame d'une exigence de vérité et de rationalité et affiche une défiance de principe vis-à-vis de la parole, vecteur d'erreur et de tromperie. » (Plantin, 2016, p. 276)

Dans les lignes suivantes, nous présentons les extraits de la première partie du mythe de la Nation Palikur et du mythe du Peuple Galibi ainsi que les stratégies argumentatives.

Première partie du mythe de la naissance de la Nation Palikur (Mythe-NP)

M\_P\_NP\_S\_1 *Un jour, un homme Sikuyune (de la race des oiseaux à présage) allant chercher du gibier, rencontre un Chikuwa qui amène de bons ou de mauvais présages (oiseaux à longue queue).*

M\_P\_NP\_S\_2 *En l'entendant chanter, il lui demanda : « Puis-je te poser une question ? Que va-t-il m'arriver de bien ou de mal ? » La question est posée à un oiseau, mais attend une réponse de la part d'un « messenger ».*

M\_P\_NP\_S\_4 *L'homme lui répondit : « C'est moi qui chantais, c'est moi l'oiseau et je suis devenu un homme maintenant, comme toi. Si tu veux savoir l'avenir, bientôt il va se passer quelque chose et tu devras agir. Il va falloir que tu te construises une jarre le plus vite possible, une grande jarre, car d'ici à six mois, la pluie va tomber pendant plusieurs mois et va remplir la Terre. Tu mettras dans cette jarre beaucoup de nourriture, car après la pluie, il y aura une sécheresse très dure pendant plusieurs mois encore. Ces réserves te permettront de survivre.*

M\_P\_NP\_S\_5 *Maintenant, je vais partir. Mais, avant, je vais te montrer dans le miroir l'avenir et le mal que tu appréhendes sans le connaître. L'homme-oiseau sort le miroir de sa poche et le lui tend. Sikuyune voit ainsi la pluie, la pluie, la pluie tomber, tomber et recouvrir la Terre. L'homme-oiseau referme le miroir, le remet dans sa poche et s'en va.*

Cet extrait met en évidence des marqueurs de l'éthos du personnage de *Chikuwa*. L'éthos de l'orateur constitue une stratégie de l'argumentation de présentation de soi (Goffman, 1956). Il expose une construction orientée de la face de l'orateur qu'il présente à son interlocuteur.

Dans l'extrait suivant, nous découvrons les étapes de production de la présentation de l'éthos de *Chikuwa*.

M\_P\_NP\_S\_4 *L'homme lui répondit : “C'est moi qui chantais, c'est moi l'oiseau et je suis devenu un homme maintenant, comme toi.”*

Nous découvrons dans cette séquence 4, une production discursive et le

produit de cet énoncé. D'une part, cette production discursive stratégiquement manœuvrée permet à *Chikuwa* de se présenter dans le discours comme un être-oiseau, qui a été ensuite transformé en homme, semblable à son interlocuteur, mais subordonné de pouvoir de transformation. D'autre part, le personnage de *Sikuyune*, l'interlocuteur, perçoit dans l'énonciation, des indices pour identifier la figure d'autorité qui lui fait face. Ces deux éléments construisent stratégiquement l'éthos de l'image d'un *Chikuwa*, telle qu'elle est conférée par la communauté des palikur.

En effet, la rhétorique introduit un troisième élément extra-discursif, celui-ci est antérieur au discours, il se construit sur la réputation du locuteur. Amossy (1999, p. 70) parle de l'image préalable de l'éthos, cette image que l'auditoire possède préalablement à toutes prises de paroles d'un locuteur. C'est sur ce principe que le personnage de *Chikuwa* présente dans l'espace social ses fonctions d'oracle, son statut et son pouvoir. L'éthos de *Chikuwa* repose sur la production d'une stratégie argumentative, qui se construit sur la base d'une autorité préalablement attestée à son personnage par la communauté des locuteurs.

En ce qui concerne la théorie critique de l'argumentation (Plantin, 2016, p. 244), « l'éthos n'est ni plus ni moins qu'une forme d'emprise émotionnelle, une tentative fallacieuse d'intimidation de l'opposant cherchant à inhiber la libre critique ». Les interlocuteurs charmés par l'éthos du locuteur sont emprisonnés par ses dires et ils doivent acquérir une réflexion critique pour essayer de se libérer de cette emprise.

Concernant l'argumentation dans la langue, le connecteur « mais » coopère à la présentation explicite de l'éthos de *Chikuwa*. Le connecteur confirme et renforce, par un effet de surprise, d'inattendu, la stratégie argumentative de l'autorité. M\_P\_NP\_S\_5 *Maintenant, je vais partir. Mais, avant, je vais te montrer dans le miroir l'avenir et le mal que tu appréhendes sans le connaître.*

D'un autre côté, la stratégie de l'argumentation d'autorité se justifie par la preuve confirmée par des propos vraisemblables. L'acte de montrer des informations dans le miroir révèle l'affirmation tangible de la prophétie annoncée, ce qui témoigne de la figure d'autorité de *Chikuwa*.

Du point de vue de la narration, l'éthos de *Chikuwa* semble corroboré par le discours du narrateur. Les auditeurs du mythe perçoivent l'histoire intrinsèquement et d'une manière analogue au narrateur par les indices métalinguistiques du récit. Ce dernier renforce l'éthos préalable de *Chikuwa* en donnant des indices significatifs dans sa narration. M\_P\_NP\_S\_1 *un Chikuwa qui amène de bons ou de mauvais présages (oiseaux à longue queue)*. Le narrateur poursuit sa démarche argumentative à la séquence 2, il mentionne en parlant de *Chikuwa* : M\_P\_NP\_S\_2 *La question est posée à un oiseau, mais attend une réponse de la part d'un « messenger »*. Ces notifications ne découlent pas du dialogue des personnages dans le récit, elles appartiennent au narrateur du mythe. Elles participent à accroître l'éthos préalable de *Chikuwa* et à le désigner comme un message surnaturel, investi d'une autorité manifeste.

Qu'en est-il de l'éthos du personnage « *esprit Maiwoko* » dans le second mythe ?

Dans le mythe de la naissance du peuple Galibi, la figure de l'éthos de « *L'esprit-fait-homme* » s'illustre dissemblablement. Dans l'art d'argumenter et de penser, nous découvrons dans ce mythe du Peuple Galibi, les fonctions liées aux stratégies de l'argumentation dans le discours et les conditions d'émergence de formations de l'éthos, permettant aux sujets locuteurs et interlocuteurs d'agir et de se positionner.

Découvrons la première partie du mythe de la naissance du Peuple Galibi (Mythe -PG)

M\_P\_PG\_S\_1 *Le « peuple Galibi » (les Hiyé) est le résultat d'une union entre un esprit de la montagne dénommé Maiwoko et une femme Palikur.*

M\_P\_PG\_S\_2 *Un esprit de la montagne Kajari (au Brésil) a pris l'apparence d'un homme magnifique pour séduire une jeune fille Palikur du nom de Mayo.*

M\_P\_PG\_S\_3 *Elle faisait partie du clan Mâyoyuno. Il s'approche d'elle alors qu'elle travaillait sur un abattis, elle arrachait le manioc.*



M\_P\_PG\_S\_4                      *L'esprit-fait-homme lui adressa alors la parole : « Bonjour, jeune fille, voudriez-vous m'épouser, car je vous trouve très belle. » « Je veux bien vous épouser, mais je n'ai pas de connaissances, je ne sais que travailler dans les abattis. » « Vous dites ne rien savoir, mais je vous aime comme vous êtes et si vous le désirez, une fois mariés, je veillerai à votre instruction. Nous irons plus tard ensemble chez vos parents pour leur parler du mariage. » Ils décident alors de partager un moment d'intimité.*

Dans ce passage, le narrateur renseigne les narrataires de l'éthos préalable de « *l'esprit de la montagne* » M\_P\_PG\_S\_2 grâce à la séquence *l'apparence d'un homme magnifique pour séduire une jeune fille Palikur*. Comme le rappelle le comédien américain maître dans l'art de la répartie Marx (1890 – 1977), « *Le secret dans la vie, c'est l'honnêteté et la loyauté. Si vous savez les simuler, vous avez gagné !* »

Autrement dit, le personnage décrit par le narrateur détient une autorité persuasive parce qu'il paraît « magnifique ». Le narrateur construit pour les auditeurs des indices discursifs et métalinguistiques de l'éthos préalable, en mettant en avant ses caractéristiques physiques et sociales. L'éthos préalable est présenté comme une ressource stratégique d'autorité usurpée, à l'opposé de l'argumentation éthotique, c'est-à-dire comme des vertus cardinales inscrites dans le système de valeurs des locuteurs et des locutrices.

L'éthos préalable est décrit explicitement et stratégiquement aux auditeurs leur concédant une vision de l'éthos de « *l'esprit de la montagne* » en conformité avec les valeurs du charme, de l'enchantement, voire du sortilège.

En résonance avec la notion d'« éthos », nous associons la dimension du pathos, qui concerne les sentiments de l'auditoire. Dans le cadre de la théorie des *fallacies*, « Les affects sont considérés comme les polluants majeurs du comportement discursif rationnel ; le discours argumentatif pour être valide devrait être an-émotionnel. » (Plantin, 2016, p. 438)

Le narrateur use d'arguments *ad passiones* en faisant appel à des émotions négatives (séduction, tricherie, indignation) qu'il met en scène dans la séquence 4,

de façon à substituer l'émotion au raisonnement. M\_P\_PG\_S\_4      *L'esprit-fait-homme lui adressa alors la parole : « Bonjour, jeune fille, voudriez-vous m'épouser, car je vous trouve très belle. » [...] « Vous dites ne rien savoir, mais je vous aime comme vous êtes [...] » Ils décident alors de partager un moment d'intimité.*

Nous retrouvons dans les extraits présentés ci-dessus du mythe du peuple galibi (P.G.) le mécanisme interactionnel que l'on retrouve dans la *fallacie* d'autorité usurpée. Le locuteur s'humilie indûment devant son interlocuteur par séduction, flatterie (*adulatio*) et simple éloge (*laudatio*). Il élève et la pousse à la convoitise. L'orateur cultive un ensemble d'émotions socio-langagières. Dans cette circonstance, l'orateur manœuvre le pathos de la jeune fille palikur pour l'orienter vers la conclusion et l'action qu'il convoite. Quant au pathos des narrataires, ceux-ci devraient sensiblement se sentir troublés à l'écoute de ces belles paroles, tous à la fois avides de curiosité, sensiblement séduits par la scène de bonheur et, peut-être, pour certains, percevoir un piège lugubre à venir.

En conclusion, la stratégie d'argumentation d'autorité usurpée manifeste une élocution habile hors des normes et des valeurs admises pour atteindre un objectif. Cette stratégie asservit le pathos, entraîne les sentiments de l'auditoire ou de l'interlocuteur sur un chemin différent de la raison. Un deuxième effet se laisse entrevoir : l'éthos du locuteur est conservé et préservé. Il a atteint, comme attendu par la communauté, son potentiel d'éloquence persuasive et argumentative.

#### 6.1.1.2. L'analyse des mythèmes

Lorsque nous entrons dans l'univers du mythe, les premiers évènements que nous observons correspondent à un enchaînement de petites scènes et de déplacements. Le mythe semble commencer sa narration dans un espace-temps précis, puis, rapidement, les pistes s'entremêlent dans un espace de *métanoïa*, de transformations des esprits, des êtres, au-delà de l'intellect ou de la rationalité. Nous percevons le mythe selon un point de vue pluridimensionnel et spatio-

temporel, mais également comme un mouvement de retour à lui-même selon lequel l'Homme s'ouvre à plus grand que lui-même, en lui-même et dans l'altérité.

Nous observons à partir des mythèmes suivants plusieurs aspects transcrits dans la simultanéité des mythes étudiés.

#### 6.1.1.2.1. *Les aspects spatio-temporels*

En préambule du premier mythe, nous découvrons un homme marchant dans une forêt. Le second mythe présente une jeune fille travaillant dans le domaine agricole de l'abattis plutôt de manière statique, en comparaison à l'homme se déplaçant. Nous considérons en qualité d'auditeurs que, préalablement à leur rencontre respective, des êtres humains et des esprits tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Focalisons notre attention sur les énoncés d'introduction du mythe de la nation Palikur (N.P.). Nous apercevons le personnage de l'homme *Sikuyune* qui vaque sereinement à une activité communément réservée aux hommes. L'homme est en mouvement, il se déplace pour aller chasser du gibier. Puis, il rencontre sur son chemin un oiseau *Chikuwa* (de la race des oiseaux à présage)<sup>73</sup>. Ce dernier par un détour sort de son perchoir tout en se transformant en « être-humain ». Il ne fait que quelques pas et vient interférer dans le quotidien de l'homme sur Terre. Asymétriquement, le mythe P.G. présente un « esprit-Maïwoko » qui demeure dans une montagne, sous-entendu en haut. Celui-ci se transforme, parcourt un long chemin, puis, se dirige en contrebas vers l'abattis où la jeune fille travaille comme à l'accoutumée.

Le mythe nous plonge dans une spatialité à multifacettes interreliées. Le mythe P.G. indique la circulation d'une traversée des espaces, de manière longitudinale : l'« esprit-Maïwoko » part de la montagne pour se rendre à l'abattis. Dans un mouvement latitudinal, nous remarquons l'« esprit-Maïwoko » de la montagne qui descend vers l'abattis. Tout au long du mythe P.G., nous constatons de multiples déplacements longitudinaux réalisés par les hommes.

---

<sup>73</sup> Le transcripteur a confondu dans la retranscription les indications des oiseaux.

Concernant la scène introductive du mythe N.P., celle-ci se situe dans un cadre spatial de la proximité. Par ailleurs, l'ensemble du mythe est construit essentiellement sur une suite de déplacements latitudinaux, dans un espace clôt, semblable à une marge, sur les eaux, quelque part entre la terre et le ciel. Le mythe N.P. n'exprime pas de grands mouvements longitudinaux de l'homme. Ces déplacements globalement sont pour ainsi dire subit. L'homme est dans une situation de passivité, dans la jarre.

En somme, la symétrie des mythes transporte les auditeurs dans un décor combinant un entrelacement des existences et des espaces. Nonobstant, il est intéressant de noter que les apparitions des « esprits » venus d'un ailleurs relèvent du caractère de la soudaineté et de l'imprévisibilité.

#### *6.1.1.2.2. Les aspects acoustiques*

À ce stade du récit, nous entendons et percevons une dysmétrie des sonorités, qui participe à formuler la destinée des protagonistes. L'homme dans le mythe N.P. est en présence du chant d'un oiseau, il est attentif et réceptif à son environnement sonore. Le sifflement de l'oiseau interpelle l'homme en éveil, qui est aux aguets. C'est l'homme qui s'adresse à l'oiseau.

Dans le mythe P.G., la jeune fille semble être dans le silence, affairée à arracher du manioc. Cette dure activité physique ne lui offre guère le loisir d'être attentive aux sifflements des oiseaux. Ce silence semble transporter les narrataires dans l'abîme intérieur de la jeune fille. Soudainement, le jeune homme « esprit » s'approche de la jeune fille en lui adressant par le timbre de sa voix un magnifique un « bonjour ».

En somme, les mélodies et les couplets romantiques des « êtres-esprits » s'adressant aux hommes orchestrent de merveilleuses litanies, présages de funestes destinées. En effet, quelle est la fin des protagonistes dans ces récits ? L'homme vit dans les résonances de chants de vie et la femme meurt en silence provoquant

toutefois le retentissement d'un appel à la guerre. Néanmoins, comme nous le verrons ultérieurement, les scénographies acoustiques des mythes de commencement ne laissent pas les personnages sans voix et sans rebondissement. La partition qui s'écrit tout au long du mythe laisse entrevoir qu'une fraction de l'homme meurt et qu'un fragment de la jeune fille – femme continue de vivre. Les mythes nous transportent entre le bruit extérieur et le silence intérieur des personnages, où le narrataire doit composer dans l'espace du sensible sa propre mélodie.

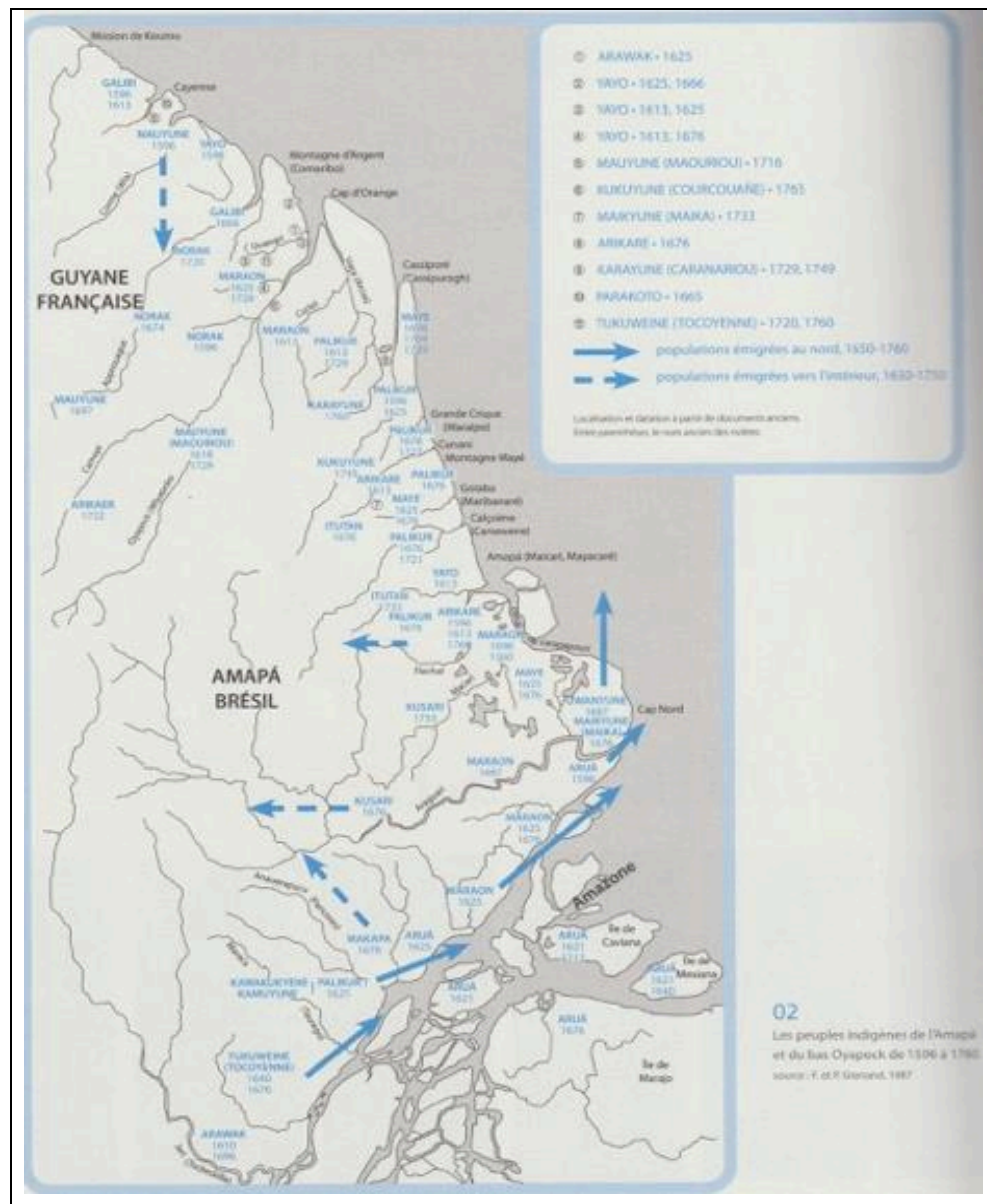
#### 6.1.1.2.3. *Les aspects zoologiques*

La traduction des mythes dans le sens donné par Lévi-Strauss en faveur des êtres zoologiques ou humains laisse quelque peu sans voix, en l'absence d'interprétation tangible. Les séquences introductives décrites se structurent sur une analogie en faveur des personnages entre l'homme et la jeune fille.

Le premier personnage semble être un homme *Sikuyune*. Cependant, nous lisons dans le texte un mémorandum qui indique qu'il s'agit d'un oiseau. La question est de savoir si dans le récit les auditeurs sont informés de cette donnée. L'interdiscours atteste, pour la communauté Palikur, qu'un *Sikuyune* est un homme de la race des oiseaux à longue queue. Le personnage de *Sikuyune* est-il un homme humain ou un oiseau, ou les deux ? *Un jour, un homme Sikuyune (de la race des oiseaux à présage)*. Le texte introduit pour l'auditeur néophyte une confusion des genres, des espèces. De même, la femme est-elle une femme humaine Palikur ou une femme-oiseau ? Dans l'héritage spirituel amérindien, Languirand et Proulx (2009) s'accordent sur la transcendance du mystère de la présence ici et maintenant d'un messager divin, comme dans le récit mythique : « le lien humain-animal est à la base de la sagesse amérindienne. [...] il y a une osmose homme-nature ».

Le narrateur nous informe que la jeune fille appartient au clan Mâyoyuno. Nous apprenons de l'article « La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazonie à la baie

de l'Oyapock, des Grenand » (1985)<sup>74</sup> que, selon Arnaud, le clan des Mâyoyuno (Mayuyne ou Mayuynoyene), de *mayuy* « rîle d'eau », désigne une race d'oiseau de type jacana<sup>75</sup>. Ce clan éteint serait originaire des criques Uumenuni, affluent du Cassiporé non loin de l'Amazone.



<sup>74</sup> Grenand, P. et Grenand F. (1987). La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur. *Boletim do museu Goeldi, Série antropológica*.

<sup>75</sup> Son milieu d'habitat se situe au bord d'une rivière ou d'un marais. Très élégant avec sa tête noire, sa robe marron et une très petite queue, il semble marcher sur l'eau. Plus précisément, il prend appui sur des nénuphars à la surface de l'eau.

Figure 5 : Cartographie des peuples indigènes de l'Amapa et du bas Oyapock  
De 1506 à 1760 F. et P. Grenand 1987

Au sujet de l'homme, le narrateur précise le nom du personnage de *Sikuyune* et indique deux de ses caractéristiques physiques : un oiseau et sa longue queue. Il ne présente pas nominativement sa communauté d'appartenance. Cette absence nominative est probablement due à l'évitement d'un conflit social que soulèverait la désignation d'un clan prépondérant et subordonné aux autres clans.

Une réponse semble proposée dans la narration. Le second personnage du mythe N.P. incarne un *Chikuwa* identifié comme *un oiseau à présage*. De même dans le mythe N.G., le second personnage identifié est un *esprit de la montagne dénommé Maiiwoko*. Ces descriptions significatives nous démontrent la présence d'un être-animal doté de pouvoir de divination et d'un être spirituel. Ces deux types possèdent la particularité de se transformer physiquement et métaphysiquement. Ils passent d'un état physique à un autre, d'un espace spirituel à un espace naturel.

Cette imperméabilité des corps et de l'espace est commune et visible dans d'autres mythes. Nous esquissons simplement ces rapports dialectiques entre deux mythes et entre des mythes de communautés voisines. Les mythes se complètent, ils font apparaître des relations au monde qui font résonance entre les mythes, comme témoignages perceptibles de lois qui guident l'esprit des êtres.

Ainsi, en qualité d'analyste du discours, notre point de vue n'est pas tant de démontrer, de soutenir ou d'affirmer une croyance en un monde autre que d'entendre dans le discours d'autrui des représentations et des perceptions qu'il se donne pour réalité, qu'il envisage comme vraisemblable. Comment prendre en compte la réalité de l'altérité dans son « étrangeté » et saisir l'opportunité de compréhensions nouvelles ? L'effort manquant pour tant d'anthropologues contemporains, d'exégètes<sup>76</sup>, d'analystes consiste à garder les œillères de leur réalité

---

<sup>76</sup> Restons dans la complexité de l'interprétation exégétique et herméneutique d'un mysticisme mythique. Nous découvrons dans les textes canoniques du christianisme une corrélation entre un animal-message-présage qui parle à un homme d'un danger. Le livre de nombre 22 (p. 27-33) indique : « L'Éternel ouvrit la bouche de l'ânesse et elle dit à Balaam », et repris dans le livre du nouveau testament en 2 Pierre 2 : 15-16 « une bête de somme dépourvue de langage fit entendre un langage humain et arrêta la démence du prophète ». Selon les annotations du docteur en théologie L. Segond (1975), exception faite du serpent dans le jardin d'Éden, c'est ici la seule allusion scripturaire à un animal parlant à un homme. Dieu, qui créa les organes vocaux de l'homme comme de la bête,

scientifique, leurs jeux de l'esprit copernicien face à leur propre finitude. Nous soutenons que l'étude scientifique empirique conditionne l'accès à l'épistémologie, à la connaissance de la structure de l'autre. C'est à partir des discours communautaires qu'il convient de constater les occurrences dans telle culture, puis d'essayer de donner une traduction à la lecture d'une culture voisine. Comme le souligne Lévi-Strauss, seul un examen descriptif méthodique « révèle quels sont les faits, et les critères, variables d'une culture à l'autre, en vertu desquels chacune choisit certaines espèces animales ou végétales, certaines substances minérales, certains corps célestes et autres phénomènes naturels, pour les doter d'une signification et mettre en forme logique un ensemble fini d'éléments. » (1983, p. 145)

La narration des deux récits plonge sans détour simultanément les narrataires en présence dans une réalité de la métaphysique engendrant pour l'un une interaction avec l'homme puis une transformation, et, pour l'autre, une transformation métaphysique et une interaction humaine. Cela offre simplement une vision d'un monde composé d'entrelacements entre les aspects zoologique, métaphysique, humain et non humain. Une forme de réseau interconnecté de conscience où la subjectivité est plurielle, semblable à des entrelacs, correspondant à un enchevêtrement, c'est-à-dire à un croisement des corps joints, flexibles et des mouvements qui peuvent paraître unis, solidaires et en même temps disjoints et solitaires.

Dans ces deux débuts de narration, une incertitude apparaît par la mise en scène de ces apparitions soudaines. Ces autres personnages mystiques, ces autorités supérieures, ces êtres humains-surhumains, venus d'ici et d'ailleurs, collaborent à déséquilibrer et à structurer le présent.

C'est dans cet univers multifacette en ce qui concerne la spatialité et la corporéité que se déroulent les événements de ces mythes. Ainsi, surpris et séduits, l'homme et la jeune fille, porteurs de nouveaux enjeux, doivent s'adapter et interagir avec la situation qui vient au-devant d'eux. Le premier « étranger-esprit

---

utilisa en l'occurrence l'animal pour reprendre le prophète défaillant. Cette allusion vient préciser que cette analogie se retrouve dans d'autres circonstances, notamment dans la mythologie en général.



mage», un *Chikuwa*, est-il un oiseau de bon augure ? Est-il venu avec une gnose salvatrice ou porteuse d'un jugement ? Le deuxième « étranger-esprit séducteur », *Maiwoko*, apparaît-il comme pourvoyeur de bonnes « semences » pour sauver une jeune âme de l'ignorance fatale et pour lui offrir la connaissance philosophale de la jouissance et de la souffrance ?

#### 6.1.1.2.4. *Les aspects sociodiscursif*

Comme nous l'avons précisé, nous pouvons remarquer que l'homme chasse M\_P\_NP\_S\_1 (...) *allant chercher du gibier* et que la jeune fille travaille M\_P\_PG\_S\_3 (...) *elle travaillait sur un abattis, elle arrachait le manioc*. Les deux personnages participent à une action quotidienne, sont impliqués envers leur famille et plus largement envers leur communauté d'appartenance.

Nous ne développerons pas dans cette partie les caractéristiques anthropologiques de l'agriculture ou de la chasse Palikur.<sup>77</sup> Toutefois, nous serons attentif à la stratégie argumentative du discours mise en œuvre, qui encadre les deux notions de « connaissance » et de « savoir ».

Antérieurement à la rencontre avec les *esprits* sachant, nous pouvons dire que l'homme et la jeune femme agissaient en conformité à leur usage coutumier. Ils avaient reçu une connaissance et un savoir communautaire prédestiné qui leur était attribué respectivement. Ces instructions et apprentissages prédestinés leur ont été transmis par la communauté, soit sur le lieu de l'activité, soit lors de cérémonies ou de rituels de passage. Ce que les esprits-étrangers viennent mettre en lumière semble interroger la capacité de l'homme et de la jeune fille à agir avec intelligence en conformité à leur usage communautaire. Ainsi, par la prescience révélée par les esprits allant dans le sens d'un avertissement, d'un pressentiment, ils mettent en conjecture les discernements des hommes.

---

<sup>77</sup> Nous invitons le lecteur à parcourir l'encyclopédie palikur n°1- Grenand, P. (2008). *Les Indiens palikur et leurs voisins*. Presses Universitaires d'Orléans.

Nous l'avons signalé, l'aspect acoustique a été utilisé par l'homme comme un outil de discernement d'informations, dans le but d'identifier le nouveau venu, M\_P\_NP\_S\_2 *En l'entendant chanter*. Cette reconnaissance de la sonorité du chant de l'oiseau a permis à l'homme d'identifier plus spécifiquement l'espèce et ses fonctions en présence. L'homme avait donc une représentation d'un discours en circulation concernant le phénomène des oiseaux à présages. L'homme avait appréhendé cette compréhension, raison pour laquelle nous l'entendons s'adresser en premier à l'esprit oiseau Chikuwa M\_P\_NP\_S\_2 (...) *il lui demanda : « Puis-je te poser une question ? Que va-t-il m'arriver de bien ou de mal ? »*. Quant à la jeune fille, en opposition à l'homme, le second mythe décrit le personnage étranger comme « *un esprit de la montagne Kajari* », qui semble être un méconnu de la jeune fille. Bien qu'il soit explicitement désigné par le narrateur M\_P\_PG\_S\_2 *Un esprit de la montagne Kajari (au Brésil) a pris l'apparence d'un homme magnifique*, pour assouvir sa passion de séduction : M\_P\_PG\_S\_2 (...) *pour séduire une jeune fille Palikur du nom de Mayo*.

Pour poursuivre notre étude de l'analyse discursive du mythe, nous décrirons le modèle de communication en œuvre à partir des thématiques de la connaissance et du savoir, selon le point de vue des messagers étrangers.

L'analyse du discours étudie les compétences communicationnelles des sujets parlants (Charaudeau, 2009). La compétence communicationnelle représente pour l'énonciateur sa capacité à identifier le cadre de référence dans lequel l'échange a lieu. Il s'agit de reconnaître la structuration et les contraintes de la situation communicationnelle permettant d'envisager l'éthos, l'identité sociale des partenaires de la relation discursive et de se conformer aux codes et aux valeurs reconnus respectivement. En fonction de ces dispositions communicationnelles, les interlocuteurs dits « dignes de confiance » reconnaissent un droit légitime et réciproque de droit à la parole.

Le narrateur construit, dans la situation de communication, les identités discursives propres à chacun des interlocuteurs. L'homme en reconnaissant le

statut social du messager prophète *Chikuwa* le rend légitime. L'homme instaure avec ce partenaire de l'échange une légitimité qui lui confère le droit de le questionner sur l'avenir. L'extrait suivant justifie nos propos, NP M\_P\_NP\_S\_2

*En l'entendant chanter, il lui demanda : « Puis-je te poser une question ? Que va-t-il m'arriver de bien ou de mal ? » La question est posée à un oiseau, mais attend une réponse de la part d'un « messenger ». En effet, nous pouvons admettre l'hypothèse suivante : si l'homme n'avait pas organisé un dispositif de communication, c'est-à-dire s'il n'avait pas adressé une parole à l'oiseau de présage, celui-ci ne se serait certainement pas transformé en homme et encore moins en messenger pour lui répondre et dialoguer. Nous percevons un accord tacite dans l'échange conversationnel vecteur d'une relation communicationnelle équilibrée, tant dans la reconnaissance des êtres que des identités sociales et discursives. Cette adresse reconnue notifie et valide la légitimité de l'échange verbale, qui co-construit une action sociodiscursive collaborative et participative.*

Les alternatives à la reconnaissance et à la connaissance sont également posées dans cette séquence, au regard d'un avenir à court, moyen et à long terme. M\_P\_NP\_S\_4 *L'homme lui répondit : « C'est moi qui chantais, c'est moi l'oiseau et je suis devenu un homme maintenant, comme toi. Si tu veux savoir l'avenir, bientôt il va se passer quelque chose et tu devras agir ». Le mode de construction textuelle est choisi par le messager afin d'orienter et d'étayer son projet argumentatif. Avec le connecteur « si », le *Chikuwa* manifeste une hypothèse et suscite un intérêt. Il sous-entend, pour posséder cette nouvelle connaissance, qu'il faut avoir l'envie d'agir en conséquence de la cause à venir. Dans ces conditions seulement, l'instruction lui semble être accordée. Le *Chikuwa*, par l'organisation de son discours, met en œuvre l'enjeu de captation, afin que l'homme puisse saisir cette information et agir en conséquence. Le passage suivant souligne l'enjeu de crédibilité du *Chikuwa*. M\_P\_NP\_S\_5 *Maintenant, je vais partir. Mais, avant, je vais te montrer dans le miroir l'avenir et le mal que tu appréhendes sans le connaître. L'homme-oiseau sort le miroir de sa poche et le lui tend.**

Les trois types d'enjeux de la stratégie discursive que nous avons analysés dans la narration, à savoir l'enjeu de légitimation, de captation et de crédibilité,

construisent dans l'espace situationnel de la communication l'éthos du *Chikuwa*. De plus, l'homme, par sa connaissance de l'espèce oiseau-présage, initie et établit un contrat de communication et subséquemment de reconnaissance des identités sociales mutuelles qui concourent à construire une identité discursive commune.

La construction des identités discursives et sociales semble tout autre dans le mythe N.G. L'identité sociale de la jeune fille est avérée et stipulée expressément dans la narration : elle appartient à la communauté des *Mâyoyuno*. Néanmoins, l'identité sociale et discursive de l'esprit *Maiwoko*, ayant pris l'apparence d'un magnifique jeune homme, est énoncée pour les narrataires, mais pas pour la jeune fille. Le projet de l'argumentation discursive, sous l'angle de la séduction, ne légitime pas et n'accrédite pas le locuteur, car il camoufle à la jeune fille certains de ses traits identitaires. Le contrat de communication est donc faussé, galvaudé et perverti par la stratégie d'argumentation d'autorité usurpée mise en œuvre par le locuteur. Il manifeste remarquablement une compétence sémantique en organisant les différents types de savoirs dont il a connaissance. Pour illustrer notre point de vue, voyons les propos énoncés dans l'échange entre la jeune fille et l'homme magnifique M\_P\_PG\_S\_4 « *Vous dites ne rien savoir, mais je vous aime comme vous êtes et si vous le désirez, une fois mariés, je veillerai à votre instruction. Nous irons plus tard ensemble chez vos parents pour leur parler du mariage.* » Nous pouvons remarquer que l'homme connaît les convenances d'alliance admises par la communauté palikur, puisqu'il les énonce et les enfreint.

Dans ce passage, la stratégie d'autorité usurpée transparait par un pouvoir de prédiction et de prédation. Le personnage de *Maiwoko* semble guidé vers un intérêt plutôt personnel de séduction, et non de partage d'une connaissance. Peut-être agit-il ainsi pour l'éducation de la jeune fille ? De même, la curiosité de la jeune fille est interpellée de façon à ce qu'elle éprouve le plaisir du *carpe diem*<sup>78</sup>, de l'instant présent.

---

<sup>78</sup> « Jouir », « profiter de l'instant présent ». Expression tirée d'Horace philosophe épicurien, la maxime complète étant : « *Carpe diem, quam minimum credula postero* », qui signifie : « cueille le jour sans te soucier du lendemain, et soi moins crédule pour le jour suivant ».

En somme, dans le premier passage, l'autorité du *Chikuwa* se manifeste par une capacité de prédiction et une reconnaissance réciproque. Il dispose d'un message prémonitoire à dévoiler à l'homme. Quant à ce dernier, sa curiosité est interpellée pour connaître l'avenir, auquel il devra faire face. Il convient de préciser que, traditionnellement, dans la culture autochtone d'Amazonie, l'apprentissage de tâches se réalise *in situ*, le plus souvent par mimétisme. Dans le cadre de déplacements, l'apprentissage se concrétise par la mémorisation des cheminements mentaux à effectuer. Ces connaissances acquises offrent de réelles potentialités de vie, dans l'espace amazonien, car sans une connaissance suffisante de son environnement, l'ignorance conduit à un échec certain pour le non-sachant.

#### 6.1.1.2.5. *Formation topique*

Relativement à ces derniers sous-chapitres analysés, nous entrevoyons un discours constitutif évoqué par les narrateurs relevant de formation de topiques. Les deux figures narratives de l'éthos argumentatif du *Chikuwa* et de *Maiwoko*, au regard des stratégies argumentatives d'autorité employées, nous permettent de générer une formation topique dans le lieu commun de l'essence<sup>79</sup>.

Dans les deux mythes, au début de la situation d'énonciation, l'homme et la jeune fille ne détiennent pas d'informations sur leur à venir. Les deux incarnations perturbent leur présent. Dans l'échange verbal, l'homme et la jeune fille sont confrontés à une connaissance inattendue. La stratégie argumentative d'autorité des « étrangers » reconnue par l'un et usurpée par l'autre suscite néanmoins un intérêt, une curiosité, qui sont orientés vers une conclusion à venir. L'homme et la jeune fille sont en face d'une responsabilité, d'un choix, qu'ils devront assumer afin d'agir stratégiquement.

La formation topique que nous formulons est la suivante :

« Si un homme reconnaît, identifie et interpelle un “étranger” ou un “esprit”, il convient toutefois d'être prudent. Mais, si l'homme (ou la femme) n'a pas la

---

<sup>79</sup> Le lieu commun de l'essence notifie des caractéristiques entre des types d'individus.

connaissance et le discernement des “étrangers esprits” ou des “esprits étrangers”, d’autant plus séduisants, flatteurs et séducteurs, la méfiance est de rigueur. »

La formation topique évoque la notion de « prudence », et non de « méfiance », en face d’individus de nature ou de clans différents et vis-à-vis des étrangers exogènes à la communauté d’appartenance. Le précepte sous-jacent invite à maîtriser les connaissances nécessaires qui soient favorables à faire face à toute nouvelle rencontre.

Ces propos se justifient dans le lieu commun de l’essence au regard des deux figures d’autorité des « étrangers » ou des « esprits étrangers » qui, comparés dans les narrations, dévoilent deux profils dissemblables. Le premier est interpellé, il accomplit un acte préventif d’unicité, au bénéfice de l’homme, voire plus largement, au profit d’un devenir communautaire. Le second esprit s’impose sous des hospices de prédicateur de bonnes nouvelles. Il veille à satisfaire sa soif de glorification et par son éloquence charme de désir la jouvencelle.

#### 6.1.1.2.6. *La stratégie argumentative de l’auto-ignorance*

Penchons-nous un instant, non pas sur la station corporelle de la bien-aimée, mais sur la schématisation argumentative discursive qu’elle dévoile : M\_P\_PG\_S\_4 « *Je veux bien vous épouser, mais, je n’ai pas de connaissances, je ne sais que travailler dans les abattis.* » Alors que la jeune fille possède des compétences en matière de savoir-faire traditionnel, elle semble se dévaluer. Elle présente l’activité agraire de l’abattis comme une activité de second ordre, ce qui est un paralogisme argumentatif, pour les populations sub-nomades. L’abattis est une des sources de subsistance fondamentale dans le contexte amazonien.

Ces énoncés discursifs ont pour orientation argumentative la mise en place de la stratégie argumentative que nous désignons par *fallacie* de l’auto-ignorance. Néanmoins, avant de développer ce point, un apport conceptuel s’impose : définissons la stratégie de l’argumentation par ignorance, avant de proposer une

définition de ce que nous entendons par stratégie de l'argumentation par « auto-ignorance ».

L'argumentation par ignorance, selon Locke (Plantin, 2016), appartient à une forme fondamentale de l'argumentation. Elle est désignée comme argument *ad ignorantiam* ([1690], p. 573), que les locuteurs emploient pour « porter et forcer » les interlocuteurs « à soumettre leur jugement aux décisions qu'ils ont prononcées eux-mêmes sur l'opinion dont on dispute ». Locke désigne cette stratégie comme une *fallacie*. Ce point de vue est présenté selon l'angle de l'argumentateur qui tire dans son argumentation un avantage prépondérant par le fait qu'il connaît (ou non) des éléments qu'il sait que l'autre ne connaît pas. L'argumentation de la stratégie par ignorance est un développement argumentatif qui par « faute de mieux » impose sa conclusion, puisque le contraire ne peut pas être prouvé par l'interlocuteur.

La situation où locuteur 1 (L1) s'appuie sur l'ignorance de locuteur 2 (L2) est représentée par l'échange suivant (Plantin, 2016, p. 309) :

*L1\_1 : - C, puisque A.*

*L2\_1 : - Je n'admets pas que A soit une preuve de C. C'est un mauvais argument.*

*L1\_2 : - As-tu quelque raison qui te permette de conclure à quelque chose de différent de C ? Connais-tu un meilleur argument pour C ?*

*L2\_2 : - Non.*

*L1\_3 : - Alors tu dois admettre ma propre preuve et ma conclusion.*

Un argument est présenté par L1\_1, l'interlocuteur L2\_1 réfute l'argument, L1\_2 demande à L2 de lui démontrer le contraire. Locke considère que, premièrement, L1 impose un argument et que, deuxièmement, L2 n'a pas la capacité de proposer une autre conclusion. C'est parce que L1 sait que L2 ne peut répondre que l'argument de L1 est fallacieux.

Comme le suggère cette dernière explication, la stratégie de l'argumentation par ignorance relève d'un processus argumentatif similaire à la manipulation. Le rôle accordé à la manipulation est lié à une orientation argumentative qui tend à accroître le pouvoir du doute de façon à ce que l'autre passe à l'action. Manipuler un individu, selon Todorov (1982), met en scène l'état d'ignorance où se trouve le

manipulé face au manipulateur et, pour ce dernier, le désir de dissimuler son intervention.

Dans le mythe N.G., le narrateur démontre explicitement par la séquence M\_P\_PG\_S\_4 la stratégie de manipulation du séducteur : « *Vous dites ne rien savoir, mais je vous aime comme vous êtes et si vous le désirez, une fois mariés, je veillerai à votre instruction. Nous irons plus tard ensemble chez vos parents pour leur parler du mariage.* » En effet, la réplique est digne du séducteur – du manipulateur. Il s'appuie sur les dires d'ignorance de la jeune fille et lui promet une instruction pour obtenir une action.

Ceci étant posé, nous suggérons une seconde analyse, complémentaire à cette séquence argumentative, sous l'angle de la stratégie argumentative de la jeune fille. Le narrateur évoque l'ignorance timorée de la jeune fille. De ce fait, nous distinguons deux caractéristiques issues de ce complexe pusillanime (*timide et craintif par rapport aux responsabilités*). Nous observerons dans un premier temps, au regard d'un mythe voisin, « la fille-folle-de-miel », le type de personne insouciant et innocent que représente la jeune fille. Dans un second temps, nous décrirons le construit discursivement mis en œuvre par la stratégie argumentative de l'innocence-ignorance par opposition à la stratégie argumentative de l'auto-ignorance.

Dans le Mythe N.G., la jeune fille n'appréhende pas la situation : M\_P\_PG\_S\_4 (...) *et si vous le désirez, une fois marié, je veillerai à votre instruction. [...] Ils décident alors de partager un moment d'intimité.* Elle valide prématurément, sans réflexivité, le connecteur « si » de l'hypothétique instruction. Elle choisit de s'ouvrir à un savoir de l'expérience sensuelle et sensorielle, sans contraintes institutionnelles, par insouciance mêlée d'ignorance dirons-nous. Elle accepte un moment d'intimité en silence dans les bras du magnifique homme.

Dans le mythe N.G., la réponse de la jeune fille est argumentative, comme l'indique l'utilisation du connecteur « mais », ayant pour valeur la subjectivation et



l'hésitation : M\_P\_PG\_S\_4      « *Je veux bien vous épouser, **mais**, je n'ai pas de connaissances, je ne sais que travailler dans les abattis.* »

Le connecteur offre à l'argumentaire une valeur de comparaison entre deux éléments qui entraînent une forme d'embrouillement à partir de la locution « *je n'ai pas de connaissance* » en réponse à « *je ne sais que* ». La valeur argumentative du « *mais* » en *parikwaki*, nous le verrons, participe à introduire une double négation discursive qui, dans notre exemple, souligne un point positif « *je sais quand même travailler dans l'abattis* ». C'est à partir de cette rhétorique argumentative que nous constatons la valorisation de sa face, de ses capacités en promouvant son intérêt personnel et en délaissant sa responsabilité communautaire.

Voyons à présent, l'équivalence en matière de posture de la jeune fille dans le mythe amérindien du miel et du tabac de Lévi-Strauss (1967)<sup>80</sup>. Ce mythe décrit le portrait de la fille-folle-de-miel, une jeune femme insouciante :

*Elle est : fascinée par cette nourriture spontanée, non cuite, oublie les médiations sociales et se trouve être consommée elle-même sans les intercessions nécessaires [...]. La fille-folle-de-miel, qui offre l'union sans passer par l'alliance, soit un captage en vue d'un usage privé de ce qui doit rester le fait de l'institution.*

Dans cet extrait, nous observons une posture analogue entre les deux jeunes filles. La jeune Mayô rejoue à l'identique le rôle de la jeune fille-folle-de-miel par le fait qu'elle enfreint les codes et les normes communautaires. Est-ce par une insouciante désinvolture ? Une ignorance des codes ? Ou est-elle abusée par la magie de la séduction ? Fascinées par l'attrait des sens, du visuel, du gustatif, de l'olfactif, de l'auditif et du sensitif, les deux jeunes filles font corps et alliance avec l'étranger. Leur ignorance les conduit à faire fi du caractère institutionnel.

Cette démonstration vient corroborer l'évocation de l'ignorance timorée de la jeune fille. Comme nous l'avons précédemment évoqué, nous pouvons décrire une

---

<sup>80</sup> Lévi-Strauss, C. (1967). *Mythologiques II, Du miel aux cendres*. Plon.

*fallacie* de la méthode sous les arcades de la stratégie argumentative par auto-ignorance.

Que nous dit cette séquence argumentative : M\_P\_PG\_S\_4 « *Je veux bien vous épouser, mais, je n'ai pas de connaissances, je ne sais que travailler dans les abattis.* »

Nous décelons, ici, la *fallacie* de méthode dite d'« ignorance de la réfutation », *ignoratio elenchi* (Plantin, 2016, p. 459). Il s'agit d'une *fallacie* méthodologique de l'argumentation, qui se produit « parce qu'on n'a pas défini ce qu'est la preuve ou la réfutation et parce qu'on a laissé échapper quelque chose dans leur définition » (Aristote, 167, p.17). Il s'agit d'une joute dialectique où L2 affirme un commentaire à L1 (le questionneur) pour l'amener à se contredire, donc à réfuter sa première proposition.

Pour illustrer notre cas, L1, l'homme, présente comme premier argument l'aspect esthétique de la jeune fille, sa beauté : M\_P\_PG\_S\_4 *L'esprit-fait-homme lui adressa alors la parole : « Bonjour, jeune fille, voudriez-vous m'épouser, car je vous trouve très belle.<sup>81</sup>»* Celle-ci, L2, produit une stratégie argumentative par auto-ignorance ; elle se dévalue dans la première partie de la séquence, puis se réévalue positivement à la fin de la séquence argumentative : M\_P\_PG\_S\_4 « *Je veux bien vous épouser, mais je n'ai pas de connaissances, je ne sais que travailler dans les abattis.* » Ce qui conduit L1 à abandonner son argumentation sur le critère de la beauté et à valoriser une autre caractéristique de la jeune fille, l'aspect cognitif : « *Vous dites ne rien savoir, **mais** je vous aime comme vous êtes et si vous le désirez, une fois mariés, je veillerais à votre instruction.* »

La *fallacie* de méthode d'ignorance de la réfutation étant posée, nous désignons comme la stratégie argumentative par « auto-ignorance » le procédé discursif par lequel un individu camoufle une information, pour orienter une demande. La stratégie de la *fallacie* argumentative par « auto-ignorance » a pour but dans un premier temps d'engendrer une problématique discursive de

---

<sup>81</sup> Nous pourrions aborder les aspects esthétiques de la beauté de l'homme-esprit, apparence sûrement plus esthétique que celle de la jeune fille, quoique l'attribut jeunesse renvoie aux critères de beauté. Nous remarquons qu'elle est en train d'arracher du manioc, les mains dans la terre, donc elle ne porte pas des habits de convenance.

victimisation (Grinschpoun, 2013), puis, d'introduire, dans l'espace situationnel de la communication, l'effet d'une posture de victime qui interpelle un intercesseur.

Dans l'espace discursif, l'éthos de la jeune fille, sa face positive est finement et stratégiquement diminuée, afin de valoriser l'éthos de l'intercesseur pour l'orienter à répondre à sa demande. Toutefois, la forme d'auto-ignorance peut être révélatrice de pathos, c'est-à-dire d'émotions telles que la timidité, la honte, etc. Cette stratégie argumentative cherche à cacher une réalité que le locuteur ne souhaite pas mettre en lumière face à son intercesseur-interlocuteur, pour l'amener à intervenir : M\_P\_PG\_S\_4 *Ils décident alors de partager un moment d'intimité.*

Cette argumentation de la stratégie par auto-ignorance est un raisonnement « qui appelle perfidement une indulgence » afin d'orienter l'interlocuteur à agir en sa faveur.

Nous avons également ici une formation topique en termes de subjectivation dans le lieu commun de l'essence. En cela, sa posture d'ignorante vient renforcer son argumentaire dans le jeu de séduction. Elle se présente ignorante, peut-être pour satisfaire l'orgueil du maître sachant. Ce dernier reprend cet argument en lui proposant de lui enseigner de nouvelles connaissances. Ici, le savoir n'est pas à entendre uniquement sur le plan sensuel, mais polysémiquement<sup>82</sup>. Elle découvre dans la rencontre des opportunités d'expérimenter de nouvelles connaissances, autrement que par la doxa de sa communauté d'appartenance.

Pour conclure, la séquence présente explicitement le principe de l'argumentation d'autorité usurpée : l'« esprit-étranger » s'adresse à cette jeune fille qu'il séduit, en la détournant des codes institutionnels et sociaux de la communauté. M\_P\_PG\_S\_4 *Nous irons plus tard ensemble chez vos parents pour leur parler du mariage.* Tel un habile maître-chanteur, il ouvre la voie vers d'autres horizons. La jeune fille voit dans les yeux du poète-comédien, comme dans un miroir<sup>83</sup>, un avenir rayonnant de nouvelles connaissances. Elle s'engage dans un

---

<sup>82</sup> Dans le cadre de l'analyse herméneutique, les termes de « connaissance » et de « savoir » ont attiré notre attention car ils semblent évoquer des réalités conceptuelles différentes. Toutefois, nous ne développerons pas ces points dans cette thèse, afin de ne pas nous éloigner de l'analyse stratégique de l'argumentation dans le discours.

<sup>83</sup> Le reflet fait écho au miroir comme dans le précédent mythe au sujet de la vision à venir.

présent à expérimenter de nouveaux savoirs : M\_P\_PG\_S\_4 *Ils décident alors de partager un moment d'intimité.*

Dans ce décor de l'intimité mise en scène au moyen de la narration, le sous-chapitre suivant, expose une vision renouvelée de l'homme et de la jeune fille.

#### 6.1.1.2.7. *Une vision renouvelée*

Cette première partie d'analyse des séquences introductives des mythes nous conduit en fin de section une vision renouvelée de l'homme et de la jeune fille. Tous deux ont acquis de nouvelles connaissances du monde qui les entoure et de nouveaux savoirs par une perception rédemptrice transmise par les étrangers-esprit.

Dans toutes les situations courantes de la vie, une rencontre avec l'étrangeté et un étranger requiert de la prudence, mais pas nécessairement de la méfiance, lorsque l'on détient une maîtrise de certaines connaissances de son environnement. Dans les deux situations, les sujets ont acquis de nouvelles perspectives de savoir expérientiel, par un passage à l'acte et une vision renouvelée d'eux-mêmes : M\_P\_NP\_S\_5 *Maintenant, je vais partir. Mais, avant, je vais te montrer dans le miroir l'avenir et le mal que tu appréhendes sans le connaître. « L'homme-oiseau sort le miroir de sa poche et le lui tend. Sikuyuné voit (...) ainsi la pluie, la pluie, la pluie tomber, tomber et recouvrir la Terre. L'homme-oiseau referme le miroir, le remet dans sa poche et s'en va.* Le miroir offre une vision et une connaissance insolites des choses à venir. Ceux-ci répondent à l'appel de sollicitation manifesté par l'homme en interpellant le messager. L'homme, détenteur de ce présage, peut se préparer et agir en conséquence.

La situation de la jeune fille s'inscrit dans l'approche du sensible, et non de la raison : M\_P\_PG\_S\_4 *L'esprit-fait-homme lui adressa alors la parole : "Bonjour, jeune fille, voudriez-vous m'épouser, car je vous trouve très belle."* La jeune fille éprouve et obtient, par le jeu de la séduction, une vision renouvelée d'elle-même. Son regard sur elle-même a été valorisé, sécurisé et projeté dans une alliance qui semble satisfaisante : M\_P\_PG\_S\_4 *Ils décident alors de partager un moment*

*d'intimité*. Dans cette scène de proximité sensuelle, “les yeux dans les yeux”, nous supposons que la jeune fille se voit dans le reflet des yeux de l'esprit, tel le miroir de l'âme.

Nos deux protagonistes visualisent sur une surface réfléchissante les abysses d'un espace atemporel, aux portes de l'abîme d'un nouveau commencement sans frontière. Ils sont initiés, comme dans un rite de passage, à avoir foi et à donner pleine confiance aux messagers étrangers qui les invitent à devenir eux-mêmes ou autre, par le truchement maïeutique.

Pourtant, dans cette douceur paisible de contemplation où le narrateur nous plonge, un mouvement inattendu vient rompre la sérénité des récits. D'un côté, l'étranger esprit M\_P\_NP\_S\_5 *referme le miroir, le remet dans sa poche et s'en va*. De l'autre, par la venue d'un troisième personnage M\_P\_PG\_S\_6, *l'esprit disparaît*. Nous observons par ce retournement de situation une contigüité narrative identique aux deux mythes. La contingence du sort produit un effet narratif qui interrompt la séance d'apprentissage. Ces rebondissements signent une transition narrative et présagent de nouvelles séquences à venir.

Un lien social de la reconnaissance s'est tressé dans la situation d'énonciation. Les protagonistes ont obtenu des messages annonciateurs par une perception ineffable, réformant leur subjectivité. La rencontre a produit le positionnement de sujets parlants en face d'un interlocuteur inconnu employant la stratégie argumentative de l'autorité reconnue ou usurpée pour mettre à l'épreuve les connaissances, les savoirs, les ignorances ou les auto-ignorances individuelles et communautaires. Investis de cette initiation, l'homme et la jeune fille poursuivent dans le chapitre continueur leur destinée : rencontrer et affronter de nouveaux acteurs en présence desquels ils devront raconter ou taire leur entrevue invraisemblable, en usant de nouvelles stratégies argumentatives.

## 6.1.2. La stratégie argumentative alarmiste

Un bref rappel des scènes introductives des mythes s'impose avant de poursuivre notre analyse. Dans les séquences introductives des mythes, nous avons évoqué la rencontre d'un premier personnage, les protagonistes (l'homme et la jeune

filles) avec un second personnage-esprit (homme-oiseau et esprit ayant pris l'apparence d'un homme). Nous pouvons à ce stade de notre analyse émettre deux premières interrogations. Comment ces événements de la rencontre seront-ils racontés aux autres membres du clan ? Quelles seront les stratégies discursives mises en œuvre dans l'argumentation ?

Cette section tentera d'analyser, à partir de la stratégie argumentative alarmiste, les énoncés discursifs des protagonistes et des personnages nouveaux dans le récit, en l'occurrence, dans le mythe N.P., la femme de l'homme et, dans le mythe P.G., le frère de la jeune fille. Nous rappelons que la stratégie de la *fallacie* alarmiste vise à réprimer la discussion en jetant le trouble et en suscitant de la méfiance.

Les textes suivants relatent la suite des événements du mythe de la naissance de la Nation Palikur (Mythe-NP)

M\_P\_NP\_S\_6                    *L'homme rentre alors chez lui, sa femme est près de lui. « Aujourd'hui, je me suis adressé à un Chikuwa chantant qui s'est alors métamorphosé en homme et m'a parlé. Il m'a dit que la pluie allait tomber pendant plusieurs mois et inonder la terre. J'ai vu cela dans le miroir. »*

M\_P\_NP\_S\_7                    *Durant la nuit, l'homme n'a pas dormi.*

M\_P\_NP\_S\_8                    *Le lendemain, il prend le matériel nécessaire pour faire la jarre et s'attèle à la tâche,*

M\_P\_NP\_S\_9                    *Cela lui prend deux mois. Il prend alors de la cassave, du couac et différents aliments qu'il dépose à l'intérieur.*

M\_P\_NP\_S\_10                  *La pluie commence alors à tomber, tomber, tomber...*

Observons à présent la deuxième partie du Mythe de la naissance du Peuple Galibi (Mythe -PG).

M\_P\_PG\_S\_7                    *S'approchant de sa sœur, il lui demande ce qu'elle faisait dans les bras de l'autre homme. Mais, la jeune fille nie fermement. « Mais, j'ai bien vu quelqu'un, tu*

*mens ! » « Non, je ne mens pas. » « Bien, nous verrons. Revenons manger. »*

M\_P\_PG\_S\_8 *De retour au village, Waakma confie discrètement cette histoire à son père qui revenait de la pêche au crabe. « Voilà ce que j'ai vu et ma sœur me soutient le contraire. » Le père demande alors à son fils de surveiller sa sœur et s'il revoit l'inconnu, qu'il n'hésite pas à le flécher, car il peut être dangereux. « On ne connaît pas cet étranger. »*

M\_P\_PG\_S\_9 *Quelques jours plus tard, Mayo, la jeune fille, décide d'aller à l'abatis et le signale à son frère Waakma. Celui-ci l'accompagne jusque-là et part pour la chasse. « Je reviendrais plus tard avec le gibier » lui dit-il.*

M\_P\_PG\_S\_10 *Il s'éclipse alors, mais revient peu de temps après pour surveiller sa sœur. La trouvant à nouveau dans les bras de l'étranger, il décide de le tuer. Mais, malgré son adresse, c'est la jeune fille qui sera mortellement touchée.*

#### 6.1.2.1. Les aspects humains – nature

À la lecture de ces récits, nous constatons dans les deux situations qu'un changement s'est opéré dans l'espace situationnel de la communication. Le protagoniste du mythe N.P., l'homme *Sikuyune*, se positionne comme un médiateur-intercesseur, au regard de la parole rapportée et de la vision partagée de l'étranger – esprit-oiseau – vis-à-vis de sa femme. Dans le second mythe P.G., le frère de la jeune fille, *Waakma*, s'approprie le rôle de médiateur-juge-arbitre, en raison des propos soutenus par sa sœur *Mayo*. C'est autour de la relation entre la jeune fille et l'étranger – esprit de la montagne – exogène au clan, que se cristallisent les intrigues du récit.

Dans le discours argumentatif des protagonistes, les étrangers sont omniprésents : M\_P\_NP\_S\_6 (...) « *Aujourd'hui, je me suis adressé à un Chikuwa chantant qui s'est alors métamorphosé en homme et m'a parlé.* » Ce discours énoncé par l'homme *Sikuyune* a une visée persuasive. Dans l'approche interactionniste en sciences du langage, l'argumentation ne se cantonne pas seulement à une série d'opérations logiques, mais relève également de processus de pensée, de modalités d'énoncés et de formations topiques en usage dans la communauté des locuteurs. Nous présentons dans les pages suivantes un modèle dialogique qui participe à un

échange potentiel entre les partenaires, même lorsqu'il s'agit d'une intervention non tangible, mais possible. L'argumentation énoncée M\_P\_NP\_S\_6 s'inscrit ainsi dans une approche communicationnelle, en ce sens qu'il s'adresse à une tierce personne qui ne peut appréhender l'articulation de la logique du discours et ses effets produits que dans un cadre de référence partagé par les interactants. Nous pouvons dire qu'il y a argumentation « quand une prise de position, un point de vue, une façon de percevoir le monde s'exprime sur le fond de positions et de visions antagonistes ou tout simplement divergentes, en tenant de prévaloir ou de se faire admettre » (Amossy, 2016, p. 41). Bien que le discours au sujet du personnage de *Chikuwa* soit admis dans la communauté comme étant une parabole, il n'en demeure pas moins que les précisions données dans la suite de l'extrait suscitent notre attention : M\_P\_N\_P\_S\_6 (...) *Il m'a dit que la pluie allait tomber pendant plusieurs mois et inonder la terre. J'ai vu cela dans le miroir.* L'homme en précisant M\_P\_N\_P\_S\_6 « *j'ai vu cela dans le miroir* » semble donner une preuve tangible à ce qu'il énonce. L'approche textuelle semble pourtant donner à son texte, au sens d'un ensemble cohérent d'énoncés, une dimension persuasive et argumentative. Est-ce une argumentation ou seulement une information préalablement acceptable par sa femme ? L'argumentativité apparaît donc comme une conséquence du dialogisme inhérent au discours. Comme le soulignait déjà Maingueneau, « est-il possible de délimiter des énoncés proprement argumentatifs ? Est-ce que l'ensemble des énoncés ne possède pas, de près ou de loin, une dimension argumentative ? » (1991, 228)

En somme, tout est argument, toute parole du sujet parlant, tout discours s'enchevêtre sous une forme intradiscursive du fait de ses formes structurelles ou de façon extradiscursive du fait de la persuasion. L'argument se présente comme pour éclairer un point de vue, éveiller une attention singulière sur un énoncé, tout en composant les propos que l'on choisit d'avancer. À la suite de Plantin, nous soulignons ces assertions : « Toute parole est nécessairement argumentative. C'est un résultat concret de l'énoncé en situation. Tout énoncé vise à agir sur son destinataire, sur autrui, et à transformer son système de pensée. Tout énoncé oblige ou incite autrui à croire, à voir, à faire autrement. » (Plantin, 1996, p. 18)



L'homme dans le mythe N.P. argumente en communiquant son message, tout en fournissant une justification pour accorder une raison, du crédit à son argumentation. M\_P\_N\_P\_S\_6 « *j'ai vu cela dans le miroir* » constitue la preuve argumentative qu'il dit vrai. Comme autre trait argumentaire de l'échange persuasif entre les personnages, mentionnons le rôle de la narration. Le narrateur présente des modalités argumentatives pour accentuer et confirmer le discours du personnage. Il ne cherche pas tant à le manipuler, mais plutôt à partager sa vision du réel – métaphysique –, une vision socialement acceptable. M\_P\_N\_P\_S\_7 *Durant la nuit, l'homme n'a pas dormi*. Notons qu'il est fort probable, après une telle rencontre et un tel message, que l'homme se remémore les événements. Ce motif indique la raison pour laquelle il n'a sûrement pas trouvé la quiétude du sommeil. Il devra accomplir une grande œuvre qui implique une grande responsabilité, argumente le narrateur dans de telles circonstances. Puis, *Sikuyune* s'y attèle dès le lendemain, l'argumentation est donc validée et conclue, M\_P\_NP\_S\_9 *Cela lui prend deux mois* pour réaliser cet objectif, le plus rapidement possible.

Les auditeurs peuvent entrevoir par la schématisation argumentative appliquée les pensées de l'homme. Ces dernières sont tournées sur la tâche qu'il accomplit, sur la vision de la rencontre et sur l'accomplissement à venir. L'homme demeure fidèle et ferme au message qui lui a été révélé.

Dans le second mythe P.G., le frère de Mayo, nommé Waakma, est persuadé d'avoir vu sa sœur dans les bras d'un homme. Ce n'est pas seulement dans les pensées du frère que l'étranger est omniprésent, mais également dans les structurations des énoncés qu'il expose pour manifester sa présence. Une sollicitation s'énonce sous la forme d'une structuration interrogative qui vient ouvrir le débat : M\_P\_PG\_S\_7 *il lui demande ce qu'elle faisait dans les bras de l'autre homme*. Le deuxième connecteur M\_P\_PG\_S\_7 « mais » est utilisé comme opérateur d'opposition par le frère. Il poursuit son argumentation M\_P\_PG\_S\_7 (...) « *Mais, j'ai bien vu quelqu'un, tu mens !* » en réponse au « mais » de réfutation de la sœur, cité par le narrateur M\_P\_PG\_S\_7 (...) « *Mais, la jeune fille nie fermement* ». Elle réplique et renforce ses propos M\_P\_PG\_S\_7 (...) « *Non, je ne mens pas.* » Une double négation accentue un paralogisme argumentatif non valide. Nous voyons le

caractère fallacieux du discours de la jeune fille venant couvrir son irresponsabilité, créant ainsi pour le frère un paralogisme d'ambiguïté. Dans l'espace situationnel de la communication d'opposition, le frère évite l'affrontement en dirigeant l'échange verbal dans l'espace de la conciliation M\_P\_PG\_S\_7 (...) « *Bien, nous verrons. Rentrons.* »

Cette partie du récit nous rapporte que le frère est un chasseur. Nous pouvons en déduire qu'il a développé des connaissances et une habileté pour la chasse. Étant donné qu'il est sérieusement mis en doute dans ses propos par sa sœur, ce doute vient interférer avec sa capacité de chasser, de voir au loin, compétence indispensable pour son activité de chasse. De plus, par mégarde, par manque de vigilance, il participe à faire fuir sa proie, l'étranger. Nous supposons qu'il est atteint doublement dans son estime de lui-même. Il ne possède pas suffisamment de preuves tangibles pour réfuter la véracité des faits qu'il argumente. De surcroît, il se sent responsable d'avoir commis une faute de chasseur en marchant sur une branche, car le crépitement de la branche a fait fuir son adversaire.

En raison de son manque de vigilance et d'attention, il confie cette histoire à une autorité qui lui est supérieure, en qui il reconnaît des capacités de discernement : M\_P\_PG\_S\_8 *De retour au village, Waakma confie discrètement cette histoire à son père qui revient de la pêche.* Sachant que cette inculpation de violation des règles sociales est lourde de conséquences pour sa sœur, mais aussi pour la communauté, il confie cet évènement discrètement à son père.

Les récits exposent, dans un premier temps, la rencontre avec une « autre » altérité, venant déroger le cours de la quotidienneté des protagonistes et, dans un deuxième temps, celle du clan plus largement. Comme nous le découvrons, c'est la réception de ces informations, la présence et la posture de l'autre qui marquent un point de rupture dans la similitude du récit. Ainsi, nous allons percevoir comment les récits véhiculent aux auditeurs du mythe des perspectives envisageables en matière de questionnement en présence d'une situation nouvelle.

Nous pouvons dès lors entrevoir le cadre de référence de la formation topique précédemment explicitée concernant une posture de prudence ou de méfiance face à de nouvelles situations. Les récits mythiques se conjuguent en dispensant un enseignement didactique proposé aux narrataires. En somme, pour être objectif, il convient de réunir toutes les informations nécessaires à une prise de position. D'autre part, le texte sous-entend la difficulté d'adopter un point de vue objectif, lorsque des informations sont volontairement dissimulées. Comment entrevoir non pas une réponse « juste », mais un dialogue vrai ?

L'analyse de la stratégie argumentative alarmiste employée par la jeune fille nous permet d'identifier des réponses possibles. Pourquoi la jeune femme emploie-t-elle cette stratégie argumentative ? Qu'indique cette stratégie discursive aux narrataires ? Pour répondre à ces interrogations, nous analyserons, à partir des tableaux des mythèmes ci-dessous, la structuration des schèmes organisateurs dans les récits et la stratégie argumentative en œuvre dans le discours. Partant du postulat que les mythes se répondent entre eux, les narrateurs ne cherchent-ils pas à montrer aux narrataires des pistes envisageables et leur complexité ?

En effet, les narrations indiquent dans les récits des champs de possibles, qui permettront aux narrataires, par les situations évoquées, de faire un choix. Analysons les deux extraits des deux mythes ci-dessous :

M\_P\_NP\_S\_6                      *L'homme rentre alors chez lui, sa femme est près de lui. « Aujourd'hui, je me suis adressé à un Chikuwa chantant qui s'est alors métamorphosé en homme et m'a parlé. Il m'a dit que la pluie allait tomber pendant plusieurs mois et inonder la terre. J'ai vu cela dans le miroir. »*

Schème	Mythème	
M	Temporalité, connecteur	<i>Aujourd'hui, plusieurs mois</i>
P	Être non humain Vs Homme	<i>Homme, une (sa) femme</i>
NP	Être non humain Vs Esprit	<i>Un Chikuwa chantant</i>
S	Ordre diégétique	<i>Rentrer, être près, s'adresser à, s'être métamorphosé, parler, dire, tomber, inonder, voir</i>
6		

	Animaux, plantes, objets	<i>Le chant, métamorphosé, la pluie, le miroir</i>
	Espace topologique	<i>Chez lui, dans une habitation, la terre, le miroir notion espace/temps, passage</i>
	Subjectivité	<i>Relation de communication de proximité avec sa femme, sentiment paradoxal de joie et de crainte</i>
	Indices favorables	<i>Sécurité du domicile conjugal, privilège d'avoir assisté à une scène de transformation, de s'être adressé à un messager et d'avoir vu l'avenir, croyance du message</i>
	Indices défavorables	<i>Crainte de la rencontre avec un Chikuwa, mauvais présage à venir envisageable</i>

M\_P\_PG\_S\_7                      *S'approchant de sa sœur, il lui demande ce qu'elle faisait dans les bras de l'autre homme. Mais, la jeune fille nie fermement. « Mais, j'ai bien vu quelqu'un, tu mens ! » « Non, je ne mens pas. » « Bien, nous verrons. Revenons manger. »*

	Schème	Mythème
M	Temporalité, connecteur	<i>Mais</i>
–		
P	Être non humain Vs Homme	<i>Sœur et le frère</i>
–		
PG	Être non humain Vs Esprit	<i>L'autre homme</i>
–		
S	Ordre diégétique	<i>S'approche, demander, faire, nier, mentir, voir, rentrer manger</i>
–		
7	Animaux, plantes, objets	
	Espace topologique	<i>S'approche dans l'abattis</i>
	Subjectivité	<i>Scène de confrontation, reproche, attitude mensongère, attitude de jugement et de médiation</i>
	Indices favorables	<i>Jugement fondé sur la preuve de la vue, reporte le jugement (point de vue du frère)</i>
	Indices défavorables	<i>1<sup>er</sup> temps : Refus de dire la vérité, 2<sup>e</sup> temps : ne dément pas, confirme son innocence (point de vue de la sœur)</i>

Dans la colonne des schèmes concernant les référents aux êtres non humains par opposition à l'homme, nous découvrons de nouveaux personnages dans l'espace situationnel de la communication. Dans l'extrait M\_P\_NP\_S\_6, il s'agit de la femme

du mari, *Sikuyune*, et du frère de Mayo, *Waakma* en PG, M\_P\_PG\_S\_7. Tous deux sont d'abord silencieux. La femme de *Sikuyune* intervient de manière verbale dans le mythe en toute dernière partie, lors du dénouement. Toutefois, elle demeure présente dans l'esprit des narrataires. Quant au frère de la sœur, il est omniprésent et il devient le personnage principal, inattendu.

Le schème de l'espace topologique présente dans la mise en scène, le contexte relatif à la distanciation sociale entre les personnages. Le Mythe N.P. indique M\_P\_NP\_S\_6 *L'homme rentre alors chez lui, sa femme est près de lui*. L'homme rentre dans son espace de vie intime en qualité de conjoint, il se rapproche de sa femme. Dans le second mythe PG, M\_P\_PG\_S\_7 *S'approchant de sa sœur*, le frère s'approche de sa sœur, toutefois, il interfère dans son espace d'intimité. L'un est bien venu dans la sphère de l'intime, l'autre est mal venu.

Qu'entendons-nous simplement, sans vouloir entrer dans des concepts anthropologiques, de ces récits en matière d'espace de rencontre, par rapport à l'organisation sociale et familiale du clan ?

Il est consenti que l'homme dans son rôle de compagnon possède des prérogatives lui permettant de se rapprocher de sa femme. Il se situe dans leur domicile conjugal et dans un cadre d'intimité attesté. Dans l'espace de l'intimité de leur alliance, il forme un couple uni. Dans le second Mythe P.G., une voix-tiers, le personnage du frère chasseur-guerrier, a l'intention de protéger sa sœur d'une présence étrangère. Le fait de se rapprocher du cadre d'intimité de sa sœur désunit l'alliance contractée prématurément. Ce rapprochement fait fuir l'autre-homme-étranger et extrait sa sœur de l'espace intime « interdit », de la rencontre qu'elle partageait avec celui-ci. Peut-on considérer une première effraction du frère dans la zone d'intimité de sa sœur ? Qu'est-ce que cela vient modifier dans la fratrie ?

Cette séparation incongrue de la sœur dans l'espace de l'intime de la rencontre avec cet étranger a produit une confusion dans l'espace de la confiance. Plus précisément, l'union physique de l'alliance de la jeune fille avec l'étranger a causé une première forme de désolidarisation avec son frère, par la parole mensongère. De ce principe, une distance sociale s'est imposée au sein de la fratrie,

fissurant le lien social, car, semble-t-il, la jeune fille insouciante a voulu se libérer, même inconsciemment, des valeurs communautaires pour expérimenter d'autres valeurs d'une autre nation étrangère. Par son choix, elle s'isole momentanément des carcans sociétaux, dans une communauté où le sujet est dominé par la communauté, en pensant bien faire.

Pour mémoire, le mythe N.P. expose un modèle inverse M\_P\_NP\_S\_6 *sa femme est près de lui*. Il présente un rapprochement d'intimité reconnue acceptable par la communauté. Nous percevons dans l'espace de la rencontre sociale, comme dans celui de la rencontre de l'intimité, des codes émanant de la tradition orale qui sont régis et transmis dans le discours. Mais quelle est la marge dans l'espace de la rencontre et de l'intimité suffisamment tolérable ? Le texte ne le mentionne pas avec précision.

Toutefois, le narrateur rappelle que l'espace de l'habitation vient offrir à *Sikuyune*, qui est dans un état de bouleversement, un cadre sécurisant auprès de sa femme. De même, le frère perturbé va rechercher identiquement le cadre sécurisant de son habitation. M\_P\_PG\_S\_7 (...) « *Rentrons manger.* » Et M\_P\_PG\_S\_8 *De retour au village, Waakma confie discrètement cette histoire à son père.*

De plus, concernant l'aspect topologique, nous pouvons observer un mouvement similaire des personnages de *Sikuyune* et de *Waakma* dans l'espace géographique : ils se déplacent tous deux vers l'activité de la chasse. Dans cette deuxième section, à la suite de la rencontre étrangère, les deux personnages se dirigent vers un espace sécurisant, leurs habitats respectifs. Le cadre de l'habitat vient renforcer les discours d'intimité et de confiance. Cette mise en scène narrative accentue symboliquement l'espace privé communautaire dans lequel peuvent s'échanger des informations reçues et perçues afin de les éprouver. Nous pouvons donc en déduire que l'espace social de l'habitat communautaire est un lieu à la fois sécurisant et de réédification de soi, hors du regard ou de la présence étrangère.

### 6.1.2.2. Les aspects de la subjectivité dans l'échange verbal

Dans ce paragraphe, à partir des schèmes de la subjectivité et des mythèmes correspondants, nous examinons les conversations émises par les protagonistes. Nous avons agencé, sous la forme du discours dialogué, des énoncés discursifs pour faire ressortir des échanges verbaux la subjectivité en œuvre. Nous positionnons les personnages dans l'espace discursif de l'énonciation afin de mieux concevoir l'analyse de la conversation. Ainsi, nous examinerons une organisation séquentielle de la conversation à partir des interactions verbales et non verbales. Ces échanges langagiers tiennent compte d'une structure séquentielle systématisée au moyen de tours de parole (Ducrot & Schaeffer, 1995, p. 1995). L'étude des conversations a montré l'implication séquentielle des interlocuteurs. L'interprétation des énoncés dans la conversation est le plus souvent dépendante de la position des locuteurs au sein des séquences énoncées. Nous allons étudier l'organisation de paires adjacentes, telles que les couples question/réponse, ou de séquences d'actions, telles que les séquences d'argumentation qui dévoilent l'organisation des séquences dans les répliques.

Commençons par le mythe N.P., Nous matérialisons dans la conversation ci-dessous les prises de parole de l'homme par *X* et les réponses non verbales de la femme par *Y*. L'organisation des couples de questions et de réponses est numérotée chronologiquement par séquence d'interaction. Bien que la femme demeure silencieuse, nous pouvons supposer ses réponses à demi-mot par les temps de non-dits du discours, facilitant la réception de l'information, comme un tour de parole, respectant ainsi les faces positives de son mari. Ces actes de paroles « sans énoncé » qui manifestent la présence de la femme contribuent à accentuer de façon théâtrale la mise à exécution de la stratégie argumentative alarmiste.

M\_P\_NP\_S\_6

*L'homme rentre alors chez lui, sa femme est près de lui.*

- *X1 – « Aujourd'hui, je me suis adressé à un Chikuwa chantant qui s'est alors métamorphosé en homme et m'a parlé.*
- *Y1 - Silence de la femme,*
- *X2 - Il m'a dit que la pluie allait tomber pendant plusieurs mois et inonder la Terre.*
- *Y2 – Silence de la femme,*

- X3 - *J'ai vu cela dans le miroir.*
- Y3 – *Silence de la femme.*

Dans cette séquence narrative M\_P\_NP\_S\_6 reconfigurée en séquences dialogiques, les énoncés communiqués par l'homme semblent inattendus pour la femme. L'homme paraît se trouver dans une situation problématique considérant une justification de ses arguments. Il se trouve confronté à un rapport de place (Flahault, 1978, p. 58) au regard des interactions verbales. Dans le schème de la subjectivité, en relation de communication de proximité avec sa femme, l'homme tente d'accéder à sa subjectivité à l'intérieur de cet échange verbal qui le conduit à un sentiment paradoxal de joie et de crainte. Ce système de place, comme nous l'avons agencé dans les séquences dialogiques, présuppose un rapport de réciprocité au sein du couple, c'est-à-dire que le locuteur, l'homme, est en attente de la reconnaissance, de l'acceptabilité de ses propos, implicitement ou explicitement validés, par son interlocutrice. Il l'invite stratégiquement par l'argumentation alarmiste à s'inscrire dans ce rapport dialogique. En conséquence, « l'un des enjeux de la relation qui se construit va consister à accepter ou à négocier ce rapport de places identitaires » (Vion, 1992, pp. 80-81).

Aux antipodes de cette acceptation souhaitable, nous pouvons considérer dans cette interaction que le silence de la femme peut être perçu comme un acte menaçant pour la face positive de l'homme. Car les aveux de l'homme ne reposent pas sur le principe d'une preuve vérifiable. La femme reçoit et analyse les informations en silence. Or, nous reconnaissons que, dans une telle situation, un interlocuteur quel qu'il soit aurait dit au moins un mot. Alors, que nous dit son silence ?

Une chose est certaine : ce silence ne répand pas de calomnies, comme dans le mythe P.G, il semble préserver la face de l'homme, le soutenir. La femme garde le silence dans le cadre de cette situation d'énonciation pour ne pas discréditer son mari, si bien qu'aucune face négative de celui-ci n'est en jeu. Nous achevons ces remarques par les propos justificatifs du mari : M\_P\_NP\_S\_6 (...) *j'ai vu cela dans le miroir.* Comme pour argumenter ses propos alarmistes, le mari sous-entend qu'il faut le croire. Néanmoins, cette stratégie argumentative alarmiste pourrait être



perçue comme un acte menaçant pour la face négative de l'homme, dans la mesure où il ne parviendrait pas, dans un avenir proche, à créditer ses propos. Cependant, par ses non-réponses verbales, la femme défend l'argument de son mari, pour ménager les faces positives de celui-ci. De ce fait, par le silence, elle concède aux arguments alarmistes de son mari, sans réfutation. Par cette politesse linguistique (Brown, Levinson 1978, 1987), l'interlocutrice « sauve la face » de son mari, tout en préservant son territoire (Goffman, 1956), entendu comme l'image valorisante et « gratifiante » (Kerbrat-Orecchioni, 1996) de ce dernier.

#### 6.1.2.2.1. *Les actes menaçants*

Examinons à présent, dans les séquences conversationnelles, la stratégie argumentative en œuvre dans le mythe P.G., plus particulièrement celle de l'extrait M\_P\_PG\_S\_7. Nous inscrivons dans le dialogue ci-après aménagé l'annotation *A*, pour le personnage de *Waakam*, le frère, et l'annotation *B*, pour le personnage de *Mayo*, la sœur.

#### M\_P\_PG\_S\_7

*S'approchant de sa sœur, il lui demande*

- *A1 - Que faisais-tu dans les bras de l'autre homme.*

*Mais, la jeune fille nie fermement*

- *B1 - Mais, il n'y a rien, je n'ai rien fait, c'est vrai !*

- *A2 - « Mais, j'ai bien vu quelqu'un, tu mens ! »*

- *B2 - « Non, je ne mens pas. »*

- *A3 - « Bien, nous verrons. Rentrons [...] »*

- *B3 - « Rentrons, nous verrons... ».*

À la suite de cette traduction libre et de cette restructuration textuelle du dialogue (nous espérons ne pas avoir perverti le sens fondamental de l'échange), nous pouvons rapidement constater que nous sommes dans un tout autre genre de discours, celui d'une mise en scène dialoguée relevant de la confrontation. Dans ces conversations à deux voix, nous observons que les énoncés discursifs produisent de véritables menaces pour les faces des interlocuteurs (Kerbrat-Orecchioni, 1996, p. 52). Avant d'examiner les faces des personnages dans le dialogue, nous allons rappeler le sens de la notion d'« éthos » en tant que ressource argumentative pour

mieux appréhender la notion de « faces menaçantes » des orateurs dans l'espace social de la rencontre.

La notion d'« éthos » comme ressource argumentative s'inscrit dans une schématisation dynamique de présentation de soi (Goffman, 1956). L'éthos est une stratégie de présentation de soi, tout en orientant le discours. Il s'agit d'un énoncé qui décrit une image que l'on veut donner de soi, en somme, d'une production discursive que le locuteur donne à entendre et à voir d'un soi, énoncé dans le discours, par des artéfacts de « l'entremise du discours », la gestuelle, l'attitude alarmiste, l'éloquence, et par les preuves logico-discursives des argumentations qu'il entretient. Dans la théorie de la polyphonie énonciative, Ducrot (1984) décrit l'éthos comme une compétence du locuteur : « C'est en tant que source de l'énonciation qu'il se voit affubler de certains caractères qui, par contrecoup, rendent cette énonciation acceptable ou rebutante. Ce que l'orateur pourrait dire de lui en tant qu'objet de l'énonciation concerne en revanche [...] l'être du monde. » (p. 201)

L'éthos expose une face correspondant à une opinion préconçue concernant le caractère de celui qui parle. En ce sens, comme le nomme Maingueneau (1984), l'« éthos pré-discursif » préexiste à tel acte de parole fondé sur une autorité de la parole. L'éthos se définit en tant qu'objet de l'énonciation par « ce que l'orateur dit de lui-même », (1984, p. 201) ; nous distinguons dans ce cadre deux types d'éthos, l'un explicite, déclaratif, et l'autre implicite, « inférable », à partir d'indices discursifs.

Examinons dans les sections ci-dessous les actes menaçants dans le dialogue entre le frère et la sœur du mythe P.G., en considérant que la rhétorique argumentative part des énoncés pour une reconstruction de l'éthos et en portant attention aux indices que le locuteur donne de lui-même, qu'ils soient positifs ou négatifs. Il s'agit d'une « reconstruction d'un implicite sur la base d'indices de tous niveaux, exploitant les savoirs langagiers comme les savoirs encyclopédiques » (Plantin, 2009, p. 64).

Voyons les actes menaçants pour la face négative du frère, dont il doit se préserver s'il veut garder son intégrité. Les actes menaçants se situent dans les énoncés A1. - *Que faisais-tu dans les bras de l'autre homme ?* Par ce

questionnement, marqueur d'un statut autoritaire, *Waakma* vient s'immiscer sans accord préalable dans l'espace discursif de sa sœur. En poursuivant en A2, le connecteur « mais » oriente l'argumentaire vers une conclusion opposée, soutenue par les dires de sa sœur. De plus, la phrase déclarative A2 « *tu mens !* » conclut la séquence par l'affirmation péremptoire du mensonge. Enfin, A3 ouvre vers un nouveau dialogue où le frère devra prouver ses dires. Si celui-ci ne les prouve pas, il est le coupable et sa face est menacée.

La joute dialogique en jeu permet de révéler les actes menaçants pour la face négative de la sœur en B1 « *Mais, il n'y a rien, je n'ai rien fait, c'est vrai* », séquence suivie de B2 « *Non, je ne mens pas* ». Le narrateur souligne qu'elle nie ses propos fermement à deux reprises. Elle se place dans une posture de victime en face du requérant. La jeune fille peut être sévèrement affectée dans un avenir proche, si elle n'argumente pas suffisamment ses propos.

Maintenant, observons les actes menaçants pour la face positive du frère *Waakma*. En B1 et B2, il subit une opposition. Il est touché dans son amour propre, il devra « se défendre » réfuter, argumenter et en sortir vainqueur, pour que sa face positive ne soit pas affectée. Concernant *Mayo*, la sœur, les actes menaçants pour sa face positive se révèlent au moment de la reprise inversée de l'énoncé du frère, B3 « *Revenons, nous verrons...* ». Ces énoncés semblent dédramatiser la stratégie argumentative alarmiste du frère. Ils offrent l'opportunité à la sœur de reporter la confrontation sans motif de preuve tangible, comme nous l'avons évoqué par la méthode argumentative de l'ignorance, afin de justifier de son innocence, de son auto-ignorance et ainsi de tenter de préserver sa face positive pour un certain temps.

### 6.1.2.3. La formation topique

Nous pouvons constater que les faces des protagonistes dans le Mythe N.P. et le Mythe P.G. diffèrent. Elles offrent aux narrataires des choix de positionnement à ce moment du récit. La formation topique qui se dégage en rapport à la stratégie alarmiste argumentative est la suivante :

Face à une présomption d'innocence ou à des indices d'accusation, dans ces situations, il conviendrait de garder le silence jusqu'à preuve du contraire. Et, si un interlocuteur ne peut pas prouver le contraire, il est préférable pour lui de garder le silence, afin de préserver sa face positive et celle de l'autre.

En résumé, nous pourrions entendre concernant le lieu commun de l'essence que celui qui écoute, observe et garde le silence en toute circonstance vaut mieux que celui qui veut en dire trop, sans preuve.

Il est évident que l'on ne peut reprocher à un homme responsable sa curiosité et à un frère compréhensif, l'attention portée à sa sœur dans de pareilles circonstances. À la décharge du frère, nous pouvons supposer que celui-ci pouvait se poser les questions suivantes vis-à-vis de sa sœur : a-t-elle les ressources nécessaires pour effectuer un bon choix ? A-t-elle été séduite ? Pourquoi a-t-elle transgressé la norme ? Pourquoi n'a-t-elle pas respecté les valeurs sociales, alors qu'elle pourrait mettre en danger toute la communauté par son comportement d'insouciance ?

À la suite de Maingueneau (1996) et de Kerbrat-Orecchioni (1996, p. 52), la configuration qui a lieu dans l'interaction des co-locuteurs contient un message d'intégrité des faces positives de l'autre et de soi. Le lieu de la personne constitue un des outils de sa subjectivité, une instruction comme tous les systèmes de catégorisation argumentative.

En définitive, cette section indique qu'une dysmétrie s'est introduite concernant la place des protagonistes qui s'est inversée au cours de la narration uniquement dans le mythe P.G. La créature attirante qu'était la jeune fille ne l'est plus, elle devient la sœur étourdie et mensongère. Le frère médiateur investi des normes sociales communautaires devient le frère cherchant à différer le conflit, pour finalement devenir diffamateur, s'il ne parvient pas à trouver une issue pour justifier sa face positive et la stratégie argumentative alarmiste mise en œuvre.

Nous découvrirons dans le chapitre suivant comment la stratégie argumentative de la confusion se manifeste dans la conflictualité et dans la résolution de la controverse.

### 6.1.3. La stratégie argumentative de la confusion

Ducrot et Anscombe (1972) formulent le principe selon lequel la théorie de l'argumentation ne se définit pas comme un objet de représentation du monde ou d'états de fait. Les auteurs relèguent cette théorie de l'argumentation aux jeux de l'intersubjectivité, produit de l'imposition des droits et des obligations impliquées par les forces illocutionnaires de l'énoncé.

Conformément à cette théorie de l'argumentation, Ducrot (1984) distingue les conditions particulières d'un modèle conceptuel argumentatif de « sens » qui n'est pas systématiquement la vérité. « Selon cette conception, les propriétés sémantiques, conventionnelles, des phrases constituent un ensemble d'instructions réflexives ou auto-référentielles, la signification » (Ducrot, 1984). Nous notons, ici, que la signification d'une phrase, d'un énoncé ne possède pas une valeur représentative qui détermine des conditions de « vérité » relatives à l'extralinguistique. C'est dans cette perspective que nous faisons référence aux arguments de la confusion. Selon Bentham, la stratégie de l'argumentation de la confusion tend à présenter dans le discours argumentaire une vision partielle d'un événement. L'énonciateur présente des informations partielles et insuffisantes au co-énonciateur ne permettant pas à ce dernier d'appréhender pleinement la situation, en connaissance de cause.

Le postulat du structuralisme du discours idéal stipule que la valeur sémantique d'une entité linguistique réside dans les suites qu'elle prétend se donner et que cette entité doit être décrite en ces termes (Auchlin, & Moeschler, 2014, p. 153). La stratégie argumentative de la confusion n'exprime pas ce discours idéal, mais des paradoxes et des classifications hâtives. Notre analyse de la

stratégie argumentative met en exergue à partir d'un ensemble d'enchaînements discursifs, à savoir les mythèmes, l'argumentation de la confusion.

### 6.1.3.1. Approche structuraliste de mythèmes

Nous proposons de relire les mythes N.P. et P.G. et de les relier avec d'autres mythes d'Amazonie. Ces traductions nous permettront de comprendre et d'identifier, sur le plan notionnel de la « procréation », une interprétation herméneutique commune aux mythes de l'aire culturelle d'Amazonie. Les mythes rendent compte des premières connaissances que la communauté acquiert, de ses valeurs et normes et de son environnement. Le mythe ne dissocie pas les images du monde concret aux images du monde fictif, il offre une seule interprétation du paysage. Les variations corrélatives qui sont décrites de manière pseudo-distinctive dans les mythes contribuent à nous donner une vision globale du monde. Ces lectures croisées et interreliées projettent des représentations collectives mythologiques, vectrices de savoirs et de structures.

Nous étudierons dans ce chapitre l'approche structuraliste de mythèmes de Lévi-Strauss constituant une lecture argumentative. Au préalable, parcourons la troisième partie du mythe N.P., puis découvrons le contexte géographique et archéologique de l'environnement de ce mythe. Nous analyserons par la suite les analogies entre des mythes de l'aire culturelle d'Amazonie et la stratégie argumentative de la confusion.

L'extrait suivant présente la troisième partie du mythe de la naissance de la Nation Palikur (Mythe-NP) :

M\_P\_NP\_S\_8      *Le lendemain, il prend le matériel nécessaire pour faire la jarre et s'attelle à la tâche,*

M\_P\_NP\_S\_9      *Cela lui prend deux mois. Il prend alors de la cassave, du couac et différents aliments qu'il dépose à l'intérieur.*

M\_P\_NP\_S\_10     *La pluie commence alors à tomber, tomber, tomber... Il s'embarque donc dans la jarre avec sa femme et ses enfants. La pluie ne cessa de tomber et la jarre a commencé à flotter et se balancer au gré des vagues.*

M\_P\_NP\_S\_11     *Après plusieurs semaines, voire plusieurs mois, quand la pluie s'est arrêtée et que les vagues se*

*sont apaisées, l'homme entendit une voix lui dire : « Tu peux ouvrir la "fenêtre" et regarder dehors ce n'est plus comme avant le temps est plus clément ».*

*M\_P\_NP\_S\_12 Le père demanda alors à ses enfants d'ouvrir la fenêtre, mais soudain il y eut une vague bouillante qui échauda mortellement les enfants.*

*M\_P\_NP\_S\_13 Quelques jours plus tard, le père ouvre la fenêtre à nouveau et constate une forte sécheresse. La jarre repose alors sur le sol aride, il n'y a pas d'animaux juste un peu de végétation qui repousse.*

*M\_P\_NP\_S\_14 L'homme et sa femme vont alors enterrer leurs enfants puis retournent chez eux.*

L'article de l'archéologue Petitjean Rojet (1992)<sup>84</sup> donne accès au contexte amazonien du bas-Oyapock, où se déroule le mythe N.P. Il présente dans son article, « La grenouille bleue de Delph : approche des sites amérindiens de la baie de l'Oyapock à l'époque des premiers contacts Europe-Guyane », des sites archéologiques du bassin de la communauté Palikur, complétés par des données archéologiques pertinentes pour notre étude.

La cartographie ci-dessous montre l'océan Atlantique au nord, où se situe l'embouchure du fleuve de l'Oyapock et à droite les rivières Couripi et Ouassa, axes fluviaux importants de navigation des peuples palikur.

---

<sup>84</sup> Petitjean-Rojet, H. (1992). *Ouanary – Trou-Delft*. [Notice Archéologique], ADLFI. *Archéologie de la France – Informations*. Espace Caraïbes.

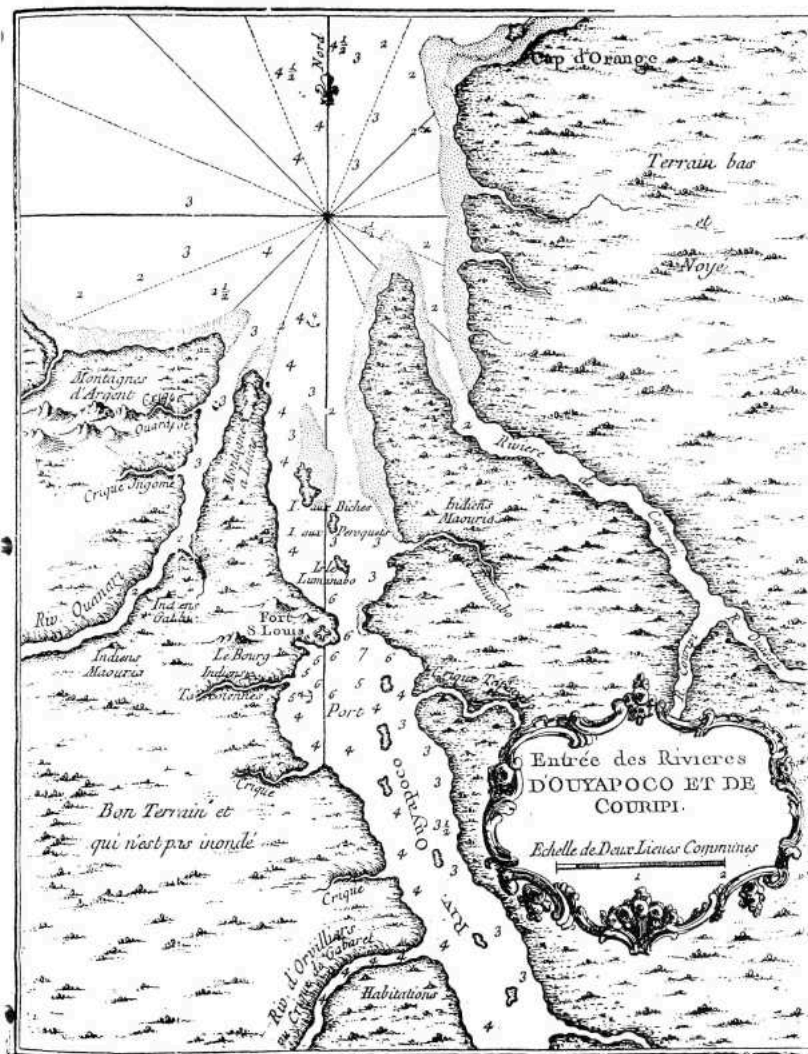


Figure 6 : Cartographie Hugues Petitjean Roget (1762)

L'écosystème du peuplement précolombien se répartit en trois zones, celle des terres basses, celle de la zone intermédiaire et celle des terres hautes. Le réseau fluvial est marqué par des zones de terres immergées et fortement inondables du bas Oyapock au bas Approuague. Le paysage se compose de forêts et de savanes inondées et de formations de petits îlets, où, à l'époque précolombienne, siégeaient des communautés autochtones. Les archéologues ont découvert dans cette zone des grottes funéraires du plateau central du Mont-Lucas. Celles-ci étaient encore utilisées après l'arrivée des premiers Européens. Le site de trou reliquaire a livré un abondant mobilier funéraire amérindien : poteries, outils polis, etc. Les histoires et chroniques de ces sites relatent les premières tentatives européennes de



colonisation de l'Oyapock. Les légendes et mythes de la région de l'Amapa et de la baie de l'Oyapock informent sur les techniques employées.

Ce détour par l'archéologie nous permet de comprendre un élément particulier du mythe N.P. que nous retrouvons, par ailleurs, dans le Mythe P.G. L'article de Petitjean Roget (1992) évoque le mythe palikur du « Pagani nécrophage » relatant les rituels funéraires. Notre précédent passage concernant le mythe N.P. fait référence à un rite funéraire palikur, il en est de même pour le mythe P.G.

M\_P\_PG\_S\_12     *le jeune homme enterrera simplement sa sœur.*

M\_P\_PG\_S\_13     *Qu'as-tu fait du corps de ta sœur ? Un petit trou que j'ai recouvert de fleurs.*

M\_P\_PG\_S\_14     *Plusieurs jours après, le frère revient sur la tombe pour récupérer les os de sa sœur et découvre de nombreux vers. Il décide de faire chauffer de l'eau afin de les ébouillanter.*

Après cette lecture de Petitjean Roget, nous apercevons que les deux mythes se fondent sur un schéma général de l'activité sépulcrale.

Dans les textes historiques, nous découvrons que les autochtones palikur pratiquaient le rituel funéraire du double enterrement pendant lequel les os calcinés des morts sont recueillis dans des urnes funéraires.

Ce fait est décrit dans un manuscrit du docteur Artur à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle :

*Nous reconnûmes aisément à la fosse, à la puanteur qui en sortait, quoiqu'elle fût recouverte par une grande jarre renversée sur elle. Elle était à l'ordinaire dans un carbet bien couvert. La paresse de ces gens-là, et peut-être aussi le défaut d'outils propres à remuer la terre, fait qu'ils se contentaient de creuser un trou peu profond dans lequel ils ne peuvent placer leur mort qu'accroupis, la tête à fleur de terre. Cela ne manque pas de produire bientôt une puanteur insupportable quoiqu'ils recouvrent cette espèce de fosse de quelque grand vaisseau de*

*terre cuite. Cette infection n'est peut-être ce qui leur fait abandonner leurs habitations quand ils ont enterré quelqu'un, par l'expérience qu'ils ont dû avoir qu'elle leur causait des maladies. Au bout d'un an, ils viennent ordinairement déterrer leurs morts et en transformer les ossements dans leur demeure actuelle. Quelques nations réduisent ces ossements en poudre, principalement quand ils sont ceux de leur capitaine.*

Un autre écrivain de la même époque, P. Barreret note en 1743 que :

Quand ils meurent en voyage, quelques Palicour, et qu'on est éloigné de plusieurs journées du Karbet, ils décharnent, et font bouillir le cadavre dans un canary, pour en retirer les os qu'ils mettent dans un kourkourou. Ils ont grand soin de ce précieux dépôt pendant toute leur route, qu'ils gardent toujours à vue. Quelquefois, pour s'épargner cette peine, ils inhument soigneusement le cadavre, et vont quelque temps après chercher les ossements, ainsi que pratiquait autrefois le peuple juif. La douleur se renouvelle à cette triste vue, et les pleurs recommencent comme le jour des funérailles. Les femmes entreprennent quelquefois de longs voyages, pour aller pleurer sur la fosse de ceux qui sont morts en voyage, et qui leur étaient attachés, pendant leur vie, par les liens du sang ou de l'amitié. Dans le fond des terres, il y a des nations qui s'assemblent pour déterrer les os, quand ils croient à peu près que le cadavre est pourri ; et après les avoir calcinés, ils boivent les cendres qu'ils détremper dans du vicou, leur croyant donner par-là une sépulture bien plus honorable, que s'ils les abandonnaient en proie aux vers et à la pourriture. La mort d'un capitaine, ou de quelque autre personne considérable de la même nation, frappe si fort l'esprit des Indiens, surtout quand elle meurt d'une mort prématurée, qu'ils plient bagage, abandonnant l'endroit et vont habiter ailleurs.

Ces informations relatives aux traditions funéraires offrent des clés de lecture concernant les actions et les objets que l'on retrouve dans le mythe N.P. Interpeller le contexte ethno-historique contribue à renouveler la traduction des événements du mythe.

Nous comprenons qu'une approche pluridisciplinaire de la lecture des mythes est indispensable pour saisir la véritable sémantique des mots employés. Observons brièvement le vocable « jarre ». Dans les autres versions du mythe N.P. que nous avons recueillies, ce terme a subi des variations. Certains narrateurs ont cité l'expression « barque » ou encore « arche de Noé » pour ce même mythe N.P. Bien que la sémantique demeure sensiblement à l'identique en surface, la symbolique semble tronquée.

De ce fait, le signifié du mot et son usage dans sa transcription subissent des modifications et impliquent des interprétations erronées de la part des narrateurs et des analystes peu attentifs. Ainsi, la « jarre », dans le mythe, semble être, à la première lecture, à la fois un contenant et un mode de transport. Dans les textes archéologiques, nous constatons que la jarre est également utilisée pour recueillir les cendres d'un défunt et qu'elle est déposée sur le sol visible, aux yeux de tous<sup>85</sup>.

Ainsi, en qualité de linguiste, sur le plan de l'analyse du discours, nous ne cherchons pas à connaître vers quelles destinations ou transhumances cet « objet-jarre » nous conduit, mais, en tant qu'élément « narratif », quelle stratégie argumentative de la confusion opère-t-elle dans le récit ?

Reprenons le parcours narratif de notre recherche en découvrant dans le mythe P.G. les précisions qu'il nous offre concernant la fin du rite funéraire :

M\_P\_PG\_S\_12 *Ainsi, le frère se retrouve seul devant le cadavre de sa sœur. Il ne la pleure pas, le jeune homme enterrera simplement sa sœur. Il s'apercevra alors qu'elle était déjà enceinte.*

M\_P\_PG\_S\_13 *De retour au village, il relate les événements à ses parents. Qu'as-tu fait du corps de ta sœur ? Un petit trou que j'ai recouvert de fleurs.*

M\_P\_PG\_S\_14 *Plusieurs jours après, le frère revient sur la tombe pour récupérer les os de sa sœur et découvre de nombreux vers. Il décide de faire chauffer de l'eau afin de les ébouillanter. Une fois le travail accompli il s'en va.*

---

<sup>85</sup> Élément que nous avons pu constater dans différents villages Palikur, lors d'accompagnement de projets humanitaires à Kumene au Brésil, dans le cadre de l'association Tukwa en 2019.

M\_P\_PG\_S\_15 *Trois jours plus tard, en revenant sur la tombe, c'est le même scénario.*

M\_P\_PG\_S\_16 *Après 30 jours, il revient à nouveau, mais découvre, à la place des vers, des bébés qui rampent, et de petits enfants qui marchent.*

Le mythe P.G. confirme le processus funéraire que nous avons pu découvrir dans l'extrait de Barreret daté de 1743. Nous reconnaissons une première validation des événements concordante entre la tradition orale des mythes autochtones, les textes ethnohistoriques et les vestiges archéologiques. « La confrontation entre les sources orales amérindiennes, les écrits, les cartes anciennes et les vestiges archéologiques de la période des premiers contacts nous permet une vision plus intime de l'occupation humaine dans la baie de l'Oyapock. » (Petitjean Roget, 1992, p.4)

Poursuivons notre recherche sur le rituel funéraire d'autres mythes d'Amazonie. Quels sont les éléments qui se trouvent dans l'objet-jarre du mythe N.P. ? La compréhension de ces éléments (M\_P\_NP\_S\_9 la cassave, le couac différents aliments) met en évidence des schèmes organisateurs concernant la relation de l'échange.

À partir des mythes de l'origine du manioc<sup>86</sup> d'Amazonie, interrogeons la place de ce tubercule dans la société voisine arawak du nord-ouest de l'Amazonie.

Pour ce faire, nous interpellons le mythe de l'origine du manioc chez les Desana du Rio Tiquié. La narration commence à l'intérieur de la *maloca*, la grande maison indigène.

Baribo, Maître-de-la-nourriture, possédait une pierre blanche précieuse, *Bariboye*, qui produisait toute sorte d'aliments, qu'il plaçait sous une bassine. La belle-fille du maître voulut savoir comment la nourriture se produisait. Elle souleva la bassine, elle vit la pierre et l'enfouit dans son vagin. Le lendemain, le maître, par

---

<sup>86</sup> Il est raisonnable de souligner ici que le manioc amer est la plante la plus cultivée par les autochtones d'Amazonie. Elle constitue une base prépondérante de l'alimentation des peuples d'Amazonie.

enchantement, fit s'endormir sa belle-fille. Il introduit son bâton dans son vagin, et il sortit la pierre.

Selon Hugh-Jones (Bidou, 1996) le mythe établit « un rapport de consubstantialité entre *Bario* – le corps de *Baribo* – et l'amidon, la nourriture primordiale. Une consubstantialité dont la clé interprétative est donnée par l'équivalence universelle, dans cette région de l'Amazonie, entre l'amidon et le sperme. »<sup>87</sup> (Hugu-Jones, 1976, p. 300)

Poursuivons le récit. Plus tard dans le mythe, *Baribo* est chassé de chez lui par son fils, parce que la belle-fille a raconté les événements passés. *Baribo* se retrouve dans un autre monde avec deux femmes Agouti. Elles lui demandent de brûler un abattis pour faire un abattis de manioc. « *Baribo* – je cite le mythe – se plaça au milieu du terrain et commença à le brûler. Son corps entier brûlait. Comment exprimer de façon plus hallucinante l'identité profonde entre le corps de *Baribo* et le jardin de manioc ? » (Bidou, 1996, p. 65)

Un second mythe des Curripaco d'Amazonie, étudié par Journet (1995)<sup>88</sup>, concernant l'origine du jardin et du manioc adjoint une compréhension à ces événements. Il décrit un mythe où un homme, Kaaritairi, avait des enfants et détenait des connaissances concernant des techniques botaniques. Un jour de « beuverie » de bière de manioc, il est soupçonné d'avoir séduit sa belle-fille, et il est chassé par son fils. Cependant, Kaaritairi était le seul à posséder le secret de la nourriture du manioc, car celle-ci provenait de son propre corps. Les produits du jardin sont appelés sa « chair », *kai*, mot qui désigne aussi le sperme.

De ces deux versions, nous observons que le lieu de l'abattis et la production de manioc sont confondus avec le corps de l'ancêtre, semblable à celui d'un enfant dans le ventre maternel. Il existe une ressemblance entre l'enfant, nourri du sperme du père dans le ventre de sa mère et les individus nourris de la chair – semence – de Kaaritairi.

---

<sup>87</sup> Dans son livre sur les Barasana, C. Hugh-Jones réserve une indexation particulière à « semen and manioc ».

<sup>88</sup> Journet, N. (1995). *La paix des jardins. Structure sociale des Indiens Curripaco du haut Rio Begro (Colombie)*. Institut d'ethnologie.

*Il faudrait ajouter ceci, à savoir que le mythe ne correspond pas à une véritable genèse – ni ontogenèse ni phylogénèse – il est une reconstruction, après coup, dans le cadre d'une civilisation donnée, et à partir des fantasmes infantiles revisités par des adultes, d'une genèse canonique, genèse qui est parallèlement celle du sujet – le héros du mythe – et de la première humanité. C'est ainsi que dans l'ontogenèse le premier objet est le sein. (Journet, 1995, p.66)<sup>89</sup>*

Chez les Tatuyo, l'ancêtre des jardins de manioc est un homme appelé *Wekëa kumu*, Tapir Chamane. Il gardait amoureusement ses enfants auprès de lui, il les maintenait avec lui en les nourrissant avec de l'amidon de manioc qu'il avait mis dans une jarre. Dans ce récit, nous observons de nouveau l'équivalence établie entre l'amidon et sperme.

L'auteur Bidou (1996) présente un exemple supplémentaire où il s'agit d'une grand-mère dont le corps est recouvert d'une bouillie d'amidon après avoir été assailli par un esprit des bois. Ce dernier copule avec elle sauvagement par tous les orifices de son corps, avec son pénis qui était gros comme un ananas.

Bien que des expressions subissent des variations, les fonctions nourricières et de procréation demeurent constantes. Aucune différence n'est établie entre avoir de la nourriture et être de la nourriture. De plus, la fonction de nutrition est indissociable de la satisfaction sexuelle.

#### *6.1.3.1.1. Mythe de la création de l'abattis Wayampi*

Le mythe<sup>90</sup> suivant de l'abattis des Wayampi de Guyane française raconte la création de l'abattis par l'entremise d'une vieille dame. Nous avons choisi de reproduire ci-dessous ce court mythe dans son intégralité, afin d'offrir aux lecteurs

---

<sup>89</sup> En toile de fond du transfert, nous retrouvons la souffrance et la mort comme point d'origine à partir duquel l'amour narcissique du père bascule sur le versant des objets du monde.

<sup>90</sup> Ce mythe a été récolté durant le tournage d'un film documentaire. Bénéteau de Laprairie, D. (Réalisateur). (2018). *Le maraké de Brandon*, [Documentaire]. Dymano Production.

des perceptions du sensible. Dans un deuxième temps, nous analyserons ce dernier mythe à la lumière des précédentes illustrations.

*Il était une fois nos ancêtres, en saison sèche pendant la période de l'abattis, un homme décide de faire un abattis. Il fait un abattis pour sa mère.*

*Il a dit à sa mère : « je vais abattre les arbres. »*

*Sa mère lui dit : « vas-y ! » Il y va.*

*En son absence, sa mère, une très vieille dame avec plein de pustules sur son corps, décide d'enlever du pus jaune, de ses pustules. Ceux-ci se transforment en jus d'igname, en jus de patate douce, en jus de bananes. Différents jus proviennent de ses pustules, qu'elle a sur elle.*

*Donc, son fils arriva du travail,*

*Elle dit à son fils : « voilà, ce que j'ai préparé pour toi. As-tu soif ? » Il dit : « Oui, j'ai soif, maintenant. »*

*Elle lui donne à boire.*

*Le lendemain, il repart à nouveau.*

*Il dit à sa mère : « je suis reparti pour finir l'abattis ! »*

*Sa mère répondit : « d'accord. »*

*Cette fois-ci elle lui prépare du jus de patate douce.*

*Son fils arrive.*

*Elle lui dit : « tiens mon fils, bois ça ! C'est du jus ».*

*Elle lui donne à nouveau à boire. Cette fois-ci, c'est du jus de patate douce. Ainsi de suite, le lendemain, c'est du cachiri de manioc, de la bière de manioc. Le fils ignore les agissements de sa mère.*

*À un moment donné, le fils se pose la question, il se dit : « Qu'est-ce qui se passe ? D'où viennent tous ces jus ? Que fait-elle pour moi ? » Donc, il fait semblant de partir à nouveau. Il part, puis il fait demi-tour pour revenir au village, en faisant très attention de ne pas se faire remarquer, pour découvrir ce que sa mère est en train de lui préparer, à nouveau. À ce moment-là, il voit sa mère en train de travailler sur son corps et transformer tout ça dans une petite poterie, dans une jarre en terre. À cet instant, il est très en colère et très fâché.*

*Il dit : « Ha ! Qu'est-ce que tu me fais ? Pourquoi le fais-tu ? »*

*Sa mère lui répond : « oui, oui, c'est cela que tu bois ! C'est ce jus que tu consommes tous les jours. »*

*Et sa mère lui dit : « as-tu fini l'abattis ? »*

*Il répond : « oui. »*

*Sa mère lui répond : « maintenant, tu vas m'amener dans ton abattis. Tu vas d'abord amener mon hamac et je te suivrai. Puis, tu vas me brûler dans l'abattis. »*

*Il a dit à sa mère : « d'accord, j'ai déjà fini l'abattis. Nous pouvons y aller. »*

*Sa mère répondit : « Tu vas bien positionner mon hamac au milieu de l'abattis. Il sera attaché sur les branches et moi je vais être brûlée par toi. »*

*Il a attaché le hamac de sa mère, au milieu de l'abattis sur les branches bien mortes et sèches.*

*Avant d'être brûlée par son fils, la mère dit à son fils : « Maintenant mon fils tu vas me brûler, il faut que tu fasses un vœu. Tu vas dire : « je veux de l'igname, je veux des bananes, des patates douces, je veux du coton... »*

*Il a donc procédé à l'allumage de l'abattis. Pendant que la mère commence à être brûlée, le fils commence à faire son vœu. Il cite tous les légumes et tous les fruits : « je veux de l'ananas, je veux du coton, je veux de l'acajou, je veux de l'igname, je veux des cacahouètes... » Puis, il y a eu une énorme explosion.*

*Trois jours après, le fils retourne à l'abattis. Tel fut sa surprise, il voit qu'il y a beaucoup de manioc, des cannes à sucre, des bananes.*

*Voilà l'origine de l'abattis et du manioc chez les Wayampi.*

*Laurent Yawalou, Camopi 2017*

*Propos recueillis Dave Bénéteau de Laprairie*

Nous avons pu découvrir la sensibilité et l'intelligibilité du mythe à la croisée des précédentes descriptions de mythes analysés. Dans ce mythe Wayampi, le personnage de la vieille dame représente symboliquement, comme dans les précédents mythes, les fonctions de la nutrition et de la procréation, qui évoquent une société de l'abondance. Dans ce dernier mythe, toutefois, c'est le personnage féminin qui est la nourriture, bien que l'on puisse faire l'hypothèse que les pustules puissent symboliser la présence du pénis, donc du sperme qui a pour fonction de nourrir.

Qu'il s'agisse de la substitution du pénis ou de la semence du père au sein et au lait de la mère ou des pustules de la grand-mère au vagin de la belle-fille, à



travers ces actes narratifs et sémantiques, il s'est opéré un travail de reconstruction mythique de procréation et d'une ontogenèse.

Nous pouvons identifier des analogies au niveau des schèmes de l'organisation de ces mythes de l'Amazonie et découvrir la richesse à exploiter encore de la mythologie d'Amazonie.

À partir de ces perspectives conceptuelles mythologiques, nous pouvons émettre que le manioc qui se trouve dans la jarre du mythe N.P. prend une autre signification. Les enfants se nourrissent de manioc placé dans la jarre, c'est-à-dire de la semence du géniteur, le père donneur de nourriture et procréateur. Puis, les enfants meurent sacrifiés, ébouillantés par la vague, et ils pourrissent un certain temps au fond de la jarre, avant une mise en terre. De même, dans le mythe P.G., les spermatozoïdes ensemencés dans le vagin de la jeune fille victime sacrificielle produiront des destinées, à la suite des circonstances funestes de l'ensevelissement de la jeune-fille-mère mise dans un petit trou (*jarre*) à fleurs de terre.

Ces mythologies présentent des équivalences remarquables de sensibilité et d'intelligibilité dans la transmission de connaissances et de savoirs partagés. Cette transmission s'accompagne d'une forme de confusion subjectivée des personnages, au terme du voyage initiatique. Il existe une *métanoïa*, une conversion, un soi-même devenant des autres tiers prend place dans le récit. Qui plus est, le don de soi par la forme sacrificielle se transforme en nourriture, en production et en connaissance. Ainsi, l'individu pourvoyeur devient sujet, matière-sacrificielle, offrande rédemptrice ; l'humain n'existera plus sous cette forme physique, mais sous d'autres formes matérialisées et providentielles.

Comme nous venons de le démontrer, ces personnages soupçonnés de maladresse ou accusés à tort s'offrent accidentellement ou volontairement en sacrifice. Cet acte sacrificiel est vecteur de transmission, offrant ainsi de nouvelles formes de continuité « vivantielle » pour les générations à venir.

Dans les mythes, la stratégie argumentative de la confusion est marquée par l'effet d'étonnement où le trouble est jeté par des événements indirectement induits dans la narration et par les jeux des protagonistes. Nous observons que dans toutes les situations, les personnages sont en même temps innocents et victimes, cela suivant le point de vue du narrataire. Cette ambivalence ne permet pas d'établir un point de vue objectif entre les parties, ce qui accroît la confusion. Cette ambivalence est porteuse d'une conflictualité narrative nécessaire à l'épanouissement et au développement de la communauté, afin de reconstruire ou de recréer un continuum de sa propre histoire. Comme une cellule biologique, il convient que cet organisme du vivant se divise, se détache de lui-même, se sacrifie, ou germe de nouveau pour donner naissance à un autre corps – esprit autonome et solidaire. Ainsi s'incarne le cycle normal de toute production, où même la confusion créée par l'ambiguïté ou par la rivalité et la jalousie porte des éléments de croissance.

Enfin, ces structurations narratives des mythes dans l'approche énonciative reproduisent la stratégie de l'argumentation de la confusion, dans le sens de paraboles, de mystères cachés au non-initié. La stratégie argumentative de confusion engendre une divergence de point de vue des énonciateurs, en jetant le trouble sur les faits et sur les énoncés. Nonobstant, elle favorise la circulation des discours d'opposition, mobilisant des formes d'incompréhensions subjectives et/ou des actes nourriciers, « procré-acteurs » de nouvelles destinées.

#### 6.1.4. La stratégie argumentative de la temporisation

La stratégie de la temporisation vient clore notre démonstration concernant l'analyse des stratégies argumentatives de Bentham. Les stratégies de temporisation tentent de détourner l'attention, de retarder l'échéance de la rencontre dont le but est de l'évincer ou de mieux s'y préparer. Comme nous le verrons dans les paragraphes suivants, les mythes exposent dans leur construction narrative des notions de temporalité. Quelle que soit la stratégie argumentative narrative de la temporalité ou de la spatialité en œuvre dans le mythe, elle joue un rôle de connecteurs dans le processus d'ontogenèse et de développement communautaire. Ces repères structurent le récit dans lequel se construisent et se remodelent les connaissances, les savoirs, les enjeux et les envies d'agir.

Ce faisant, la notion de « communauté » et la notion de « famille » sont éminemment mouvantes, dans le temps et l'espace, parce qu'éminemment culturelles (Grenand, 1992). Ainsi, au regard de la modernité, de la technologie et de l'aménagement du territoire, la communauté se transforme. La transmission des savoirs aux plus jeunes et des biens matrimoniaux font partie prenante des systèmes d'organisation et de valeurs permettant de conserver la cohésion du groupe d'appartenance. Les croyances et les perceptions que le groupe se forge cristallisent la cohérence interne de la communauté et sa reproduction.

Dans ce qui suit, voici la conclusion du mythe N.P.

M\_P\_NP\_S\_15 *Le soir, ils entendirent beaucoup de bruits, comme s'il y avait du monde, beaucoup de monde, des discussions, des chants, etc.*

M\_P\_NP\_S\_16 *Dès le lendemain, la femme demande à son mari d'aller voir dehors. Mais, l'homme ne trouve personne.*

M\_P\_NP\_S\_17 *Quelques jours plus tard, la nuit est tout aussi agitée,*

M\_P\_NP\_S\_18 *mais la journée ne réserve aucune surprise mis à part quelques chenilles çà et là, quelques poissons dans un étang, de petits animaux, des ananas et des pousses de végétaux.*

M\_P\_NP\_S\_19 *Les nuits suivantes sont toujours aussi bruyantes*

M\_P\_NP\_S\_20 *mais, pendant la journée, l'homme n'observe que l'augmentation du nombre de chenilles, de poissons, de fruits, etc.*

M\_P\_NP\_S\_21 *Un beau jour, en allant voir dehors, il aperçoit près des ananas desséchés de petits enfants, beaucoup d'enfants de petite taille, c'est aussi le cas près des chenilles ou des poissons.*

M\_P\_NP\_S\_22 *Après plusieurs mois encore, les enfants commencent à parler correctement, ceux près des chenilles se présentent à l'homme « Je suis du clan Woïvoyéné (le clan de la chenille) [famille Norino] les chenilles que tu voyais il y a encore quelques mois, c'était nous. Vous pourrez voir là-bas les membres du clan de l'ananas [Kawayuné dénommé aujourd'hui Kawakukyuné, famille Labonté] qui se présenteront à vous ils sont nombreux également. Vous pourrez voir de la même manière les autres clans, tous sont des enfants. Nous sommes là pour*

*reconstituer la Nation.*

Autrefois, la communauté Palikur était composée d'organisations claniques structurelles, fondées par un ancêtre. Les clans pouvaient occuper des territoires distincts avec des spécificités singulières. Nimuendaju précise que tous les clans possédaient leur propre territoire, bien qu'ils fussent de tradition nomade. Les villages étaient de petite taille, entre trois et quatre ménages apparentés (Dreyfus, 1988). Depuis, les villageois se sont sédentarisés et les villages sont plus grands et hétérogènes.

En 1925, Nimuendaju comptabilise chez les Palikur sept clans existants et quatre disparus ; Arnaud (1984, pp. 31-32), six existants et cinq éteints ; F. et P. Grenand (1987), sept existants et douze disparus.

Nous présentons les noms de sept clans palikur, encore d'actualité :

- *Kawakukyene*, les gens de l'ananas, dénommés la famille « Labonté » ;
- *Wakavunyene*, les gens de la fourmi-arbre, dénommés la famille « Baptiste » ;
- *Waivayene*, les gens de la chenille, dénommés les familles « Yoyo, Norino, Michel » ;
- *Paimione*, les gens du poisson-chat, dénommés les familles « Guillaumet, Martin » ;
- *Wahshyene*, les gens de la terre, dénommés les familles « Auguste, Felicio » ;
- *Wadayene*, les gens du gecko, dénommés la famille « Yapara » ;
- *Pa'uyene*, les gens de la brousse de coton sauvage, dénommés la famille « Orlando ».

Ces clans sont patrilinéaires et exogamiques, ce qui signifie que l'enfant d'un couple hérite des caractéristiques et du nom du clan de son père. Il est obligé d'épouser quelqu'un d'un clan différent du sien.

Claude Lévi-Strauss, qui a étudié des autochtones en Amazonie, détaille ainsi sa démarche :

*En établissant une règle d'obédience générale – et quelle que soit cette règle – le groupe affirme son droit de regard sur ce qu'il considère légitimement comme une valeur essentielle. Il refuse de sanctionner l'inégalité naturelle de la distribution des sexes au sein des familles, et établit, sur le seul fondement possible, la liberté d'accès aux femmes du groupe, reconnue à tous les individus. Ce fondement est, en somme, le suivant : que ni l'état de fraternité ni celui de paternité ne peuvent être invoqués pour revendiquer une épouse, mais que cette revendication vaut seulement au titre par lequel tous les hommes se trouvent égaux dans leur compétition pour toutes les femmes : celui de leurs relations respectives définies en termes de groupe et non pas de famille [...] il suffira de remarquer que le résultat, qui seul importe ne suppose pas un raisonnement en forme, mais seulement la résolution spontanée de tension psycho-sociales qui, elles, constituent des données immédiates de la vie collective. (Lévi-Strauss, 1947)*

Les responsabilités des membres de la communauté et, plus particulièrement, de la famille, dans les sociétés dites « traditionnelles », se pratiquent dans une transmission verticale des valeurs et du savoir, c'est-à-dire des anciens en direction des plus jeunes. Les patrimoines linguistique, historique, économique, religieux et culturel se lèguent sur la base du consentement mutuel, qui est le socle fondateur de la reconnaissance intrinsèque de la communauté.

#### 6.1.4.1. Les opérateurs de la temporalité

Dans la précédente partie du mythe N.P., nous pouvons établir un parallèle entre la notion temporelle de la « saisonnalité » concernant à la fois les étapes de la culture agraire de l'abattis et les déplacements spatiaux des hommes et la croissance des hommes. Si nous observons dans le deuxième mythe P.G. les temporalités entre les déplacements allers et retours, ces périodes pouvaient correspondre au temps de croissance nécessaire à la culture du manioc dans l'abattis. La germination de ce tubercule semble constituer un indicateur de la temporalité. En conséquence, le manioc croît en même temps que les jeunes enfants

grandissent. Le temps n'est pas à considérer sur l'échelle du *chronos* (χρόνος), mais du *kairos* (καιρός), c'est-à-dire le temps favorable à la rencontre.

M\_P\_PG\_S\_16 *Après 30 jours, il revient à nouveau, mais découvre, à la place des vers, des bébés, qui rampent, et de petits enfants qui marchent. Les enfants interpellent Waakma – leur « oncle » – et lui demandent de ne pas les tuer en expliquant qu'ils deviendront de « nouvelles nations » : « Pardon, Oncle. Ne nous tuez pas, vous avez déjà tué notre mère ! Laissez-nous vivre ! Quand nous serons un peuple, quand nous serons jeunes et vaillants, nous serons organisés pour vous combattre et venger le sang de notre mère. »*

M\_P\_PG\_S\_17 *Surpris, Waakma décide de leur laisser la vie sauve et rentre au village pour raconter l'histoire à ses parents qui sont surpris à leur tour et décident de repartir sur place afin de constater par leurs propres yeux.*

M\_P\_PG\_S\_18 *Ils découvrent alors plusieurs enfants, le premier-né qui s'exprime le mieux, parle avec l'oncle et lui explique leur projet en précisant qu'ils seront bientôt prêts.*

M\_P\_PG\_S\_19 *Six mois plus tard, les enfants ont encore grandi. « Tu pourras encore venir nous voir dans six mois ».*

M\_P\_PG\_S\_20 *Six mois plus tard, les enfants sont nombreux et seront bientôt prêts au combat.*

M\_P\_PG\_S\_21 *Un an après, il revient et découvre un village, une fête au cachiri. Invité à cette fête, ses neveux lui demandent de se préparer à faire la guerre, de fabriquer des armes et des boucliers, car eux aussi seront bientôt prêts.*

M\_P\_PG\_S\_22 *Waakma en parle alors à son père qui organise un conseil des villageois. Tout le monde sera d'accord avec lui et les Palikur s'organisent pour la guerre. Des armes, des pirogues, des rames et des boucliers sont fabriqués.*

M\_P\_PG\_S\_23 *Quelques mois plus tard, les Palikur et les Kali'nā se rencontrent à la montagne Tipok et se déclarent la guerre.*

Nous remarquons la présence de connecteurs et de déictiques temporels (*après 30 jours, six mois plus tard, un an après, quelques mois plus tard*). Notons également que la description narrative des allers et retours de *Waakma*, devenu oncle, s'articule en étroite correspondance avec la période de croissance des nourrissons à la stature de guerriers. Cette temporalité participe à la maturation

des individus M\_P\_PG\_S\_19 *Six mois plus tard, les enfants ont encore grandi. « Tu pourras encore venir nous voir dans six mois ».* Puis, M\_P\_PG\_S\_21 *Un an après, il revient et découvre un village [...] ils seront bientôt prêts.*

De même, les indices de cette temporalité présents dans la narration peuvent être mis en corrélation avec les indices de temporalité relatifs à la croissance du manioc. Environ 18 à 24 mois sont nécessaires pour que le manioc soit comestible. À ce stade de maturité, il peut être arraché et préparé pour faire de la bière de manioc, le cachiri. M\_P\_PG\_S\_21 *Il [...] découvre un village, une fête au cachiri.* Les nourrissons sont devenus des hommes, ils peuvent consommer le jus de manioc fermenté lors de la fête, un rituel avant de se préparer au combat.

Remarquons simplement l'analyse de la stratégie argumentative de la temporisation mise en œuvre dans les deux mythes. Nous observons que les stratagèmes d'argumentation de la temporisation offrent un temps nécessaire à l'homme dans le mythe N.P. pour agir de manière adéquate. De même, la temporisation, dans le mythe P.G., offre un temps nécessaire aux nourrissons pour être prêts à agir efficacement.

Pour l'oncle, néanmoins, la stratégie argumentative de la temporisation est exprimée de manière différente. L'attitude du personnage consiste à attendre que les événements surviennent sans véritablement comprendre ou saisir ce qui se déroule au-devant de lui, avant d'agir. Ces stratégies argumentatives de la temporisation inscrivent l'oncle dans une posture attentiste, observant les délais sans cesse repoussés. Il ne prend rien en main, il est conduit par les événements et est impliqué par ce qui précède. Lorsque ses neveux lui demandent de se préparer à faire la guerre, il réunit un conseil de village.

Dans cette dernière section du mythe P.G., seule la gestion de l'espace-temps de la réunion communautaire rend l'homme acteur de son devenir. Comme nous le verrons, ce temps pour se raconter, pour dire dans l'espace « socio-collectif » de la réunion offre corollairement un temps de la reconnaissance, dimension temporelle déterminante pour l'individu comme pour le collectif, nécessaire pour s'y identifier

ou s'y opposer. Il met en exergue les ressources et les contraintes d'agentivité où le sujet parlant apprécie, négocie, ajuste son action dans des énoncés évaluatifs et argumentatifs. Le temps de la concertation, comme indiqué dans le mythe P.G., (et nous le verrons dans une autre partie) constitue un pilier fondamental pour établir un projet communautaire.

Cette stratégie de la temporisation dans le mythe P.G. agit implicitement sur le sujet en le dépossédant de sa capacité d'analyse objective, elle l'inscrit comme une victime passive, qui n'obtient pas le droit de « réponse ». Le sujet est étreint dans l'espace situationnel de la communication et devient « objet » de la mise en scène stratégique argumentative de la temporalité, où il se trouve impuissant. L'énonciateur est au bénéfice de cette stratégie argumentative et il construit dans la temporalité qu'il maîtrise les outils nécessaires à sa contre-attaque.

Nous mettrons en exergue les stratégies argumentatives de la temporalité et les autres stratégies argumentatives analysées dans la partie discussion à partir des discours émis par les locuteurs palikur contemporains, afin de vérifier notre première hypothèse. La partie suivante poursuivra notre analyse de l'étude de la prise de parole du sujet dans des espaces de concertation, et dans le cadre d'entretiens géobiographiques autour de la sémiotisation des espaces de vie communautaire palikur.

## 6.2. Les géobiographies sociodiscursives et l'analyse argumentative de la sémiotisation de l'espace

Dans la langue, les connecteurs sont des instruments de liaison et de relation facilitant le développement d'une argumentation. Nous avons sélectionné, parmi les nombreux connecteurs de la langue, les connecteurs « mais » et « parce que », qui permettront d'analyser les séquences argumentatives de notre corpus. Ces connecteurs s'identifient comme un critère de scientificité, c'est-à-dire un signe distinctif dans le domaine de la lexicologie. Selon Ducros (1980), Plantin (2016) et Moeschler (1985) ces connecteurs concourent au repérage efficient des séquences



argumentatives qu'ils encadrent, du point de vue de l'argumentation dans la langue. Par conséquent, les séquences argumentatives exposées relèvent d'un cadre objectif et scientifique. De ce fait, nous les privilégierons pour analyser certaines séquences argumentatives des entretiens géobiographiques et des rencontres collectives.

Dans cette partie, notre étude des formations topiques de la sémiotisation de l'espace s'observe au niveau des thématiques récurrentes, de la géographie et de l'aménagement foncier des locuteurs palikur. Nous proposons une analyse du corpus dans une perspective sociolinguistique, de l'énonciation des espaces du discours. C'est à partir des énoncés factuels des personnes interrogées que nous présentons cette lecture analytique de la sémiotisation de l'espace, en œuvre dans l'interdiscours communautaire. Il est nécessaire de souligner que notre méthodologie d'analyse ne peut rendre compte de la richesse sémantique disponible dans l'ensemble du corpus, étant donné que nous avons exclusivement retenu, pour l'examen de cette étude, les séquences argumentatives encadrées par les connecteurs « mais » et « parce que ».

L'objectif de ce chapitre est de soumettre notre deuxième hypothèse à des tests empiriques, selon la démarche hypothéticodéductive inspirée du falsificationnisme (Popper, 1973), afin de la corroborer ou de la réfuter dans la partie « Discussion ». Pour mémoire, notre hypothèse se décline ainsi : les séquences argumentatives issues des entretiens géobiographiques sociodiscursifs individuels et des rencontres collectives, encadrées par les connecteurs et les déictiques personnels en français et en parikwaki, permettent d'appréhender, à partir des lieux communs, des formations topiques singulières de l'argumentation liées aux aménagements des espaces géographiques.

Pour accéder à cet ensemble de représentations et perceptions de l'argumentation liées à la sémiotisation de l'espace, les typologies des lieux communs de l'argumentation constituent un critère de référence théorique et méthodologique pour notre analyse. Le lieu commun participe à la caractérisation

du domaine dans lequel s'inscrivent les orientations argumentatives employées dans les séquences argumentatives. Le lieu commun contribue à identifier et à évaluer le cadre de référence des représentations des locuteurs, au regard de notions de comparaisons argumentatives de la qualité, de la quantité, de l'ordre, de l'essence et de l'existence.

Nous étudierons, dans les chapitres connexes, les typologies argumentatives des lieux communs, afin de percevoir, dans les énoncés individuels et collectifs, les occurrences discursives argumentatives du discours communautaire.

### 6.2.1. Les lieux communs de la qualité

Rappelons brièvement la définition du lieu commun de qualité. Il s'exprime lorsque la vertu du nombre est contestée, et « renvoie à la valorisation de l'unicité qui est l'un des piliers de l'argumentation » (Perelman, 1958).

Nous représenterons, dans les encadrés suivants, les séquences argumentatives issues des entretiens. Ils seront précédés d'une brève présentation du contexte de la situation d'énonciation, afin de lever l'ambiguïté sur les événements évoqués. Ainsi, nous obtiendrons une esquisse des pratiques discursives argumentatives, de manière à en saisir une compréhension et une réceptivité énonciative.

De plus, une analyse de l'argument systématisé, sous la forme d'un tableau, apparaîtra à la suite de la séquence argumentative qui, elle-même, décrira certains des phénomènes langagiers de l'espace de l'énonciation. Le tableau récapitulera, à partir des déictiques, les trois espaces de l'énonciation, selon le modèle théorisé par Charaudeau (2004). Nous avons contextualisé un second tableau d'analyse en prenant en considération la valeur des déictiques personnels en parikwaki, il formule une mise prise de distance de soi-même, (Bénéteau de Laprairie. 2020) Un troisième tableau démontrera l'émergence des formations topiques, suivi de la formulation du *topos*, c'est-à-dire de la formation topique implicite ou explicite en

œuvre dans le discours, selon le modèle d'analyse de Ducros (1984).

L'étude des séquences argumentatives de la sémiotisation de l'espace (Turpin, 2012) s'adosse à une approche théorique de l'énonciation pour donner du « sens » à l'espace géographique. Notre champ d'analyse informe, à partir des entretiens géobiographiques et collectifs, un patrimoine vivant immatériel discursif, des représentations et perceptions d'hommes et de femmes qui composent l'espace géographique d'Amazonie. Il s'agit d'une communauté de vie palikur en Guyane française, isolée de sa communauté de référence palikur au Brésil, administrée et séparée par le traité de Berne (1901), humiliée, réagissant de manière argumentative au versant pathique<sup>91</sup> d'avoir disparu socialement de ces espaces géographiques. Les propos recueils par les chefs communautaires reflètent une insuffisance de reconnaissance.

Le chercheur en épistémologie du discours argumentatif devient un récepteur de connaissances, de sensibles, d'inférences de vérités, de vraisemblables et de reconnaissances auxquels il doit faire « place ». Il accueille dignement l'élocution du locuteur et la parole des territoires traversés, afin de saisir, par le logos, les phénomènes langagiers argumentatifs inférant aux discours. Il entreprend de « traduire » en mots, l'expérience énonciative par le prisme de sa subjectivité et des outils de scientificité.

Ci-dessous, nous appréhenderons et saisirons les mots et les arguments des chefs coutumiers.

#### 6.2.1.1. Accéder à un nouvel espace

L'extrait présenté ci-dessous est issu d'un entretien avec un chef coutumier d'un âge avancé. Lors de cet échange, en mai 2018, il venait de passer le flambeau de la gouvernance et du pouvoir à un membre de sa famille. L'entretien s'est réalisé à son domicile, en présence d'un autre interlocuteur, qui n'intervient pas dans cet extrait. La discussion de cette section s'est orientée sur le choix d'occupation d'un

---

<sup>91</sup> Qui assure un contact linguistique sans communiquer un message.

nouvel espace de résidence pour un groupe communautaire. La séquence argumentative traite de ce choix.

La séquence argumentative qui va de E\_Bio\_4 \_ES\_ R05 à E\_Bio\_4 \_ES\_ R07 est suivie des séquences argumentatives complémentaires E\_Bio\_4 \_ES\_ Q11 à E\_Bio\_4 \_ES\_ R16

E\_BIO\_4 \_ES\_ R05                    Nous étions / là-bas / tout en haut // à peu près dix kilomètres / un endroit que l'on appelle T /// c'était dans une crique / que tu prends et tu y vas /// c'est une grande terre / ça /// la terre ne se finit pas là

E\_BIO\_4 \_ES\_ Q06                Et / vous avez décidé d'aller au village de P ?

E\_BIO\_4 \_ES\_ R06                Nous sommes restés là /// nous avons fait un arrangement // nous sommes allés dans un seul endroit /// on ne voulait pas rester là encore / on voulait aller à S /// après on fait deux jours pour pagayer /// c'est à la pagaie que l'on va là /// ça nous fait deux jours pour arriver à S et deux jours pour arriver à notre endroit encore / c'est trop loin /// nous sommes allés // nous sommes allés à P /// il y avait ma belle-mère qui restait là / c'est elle qui était arrivée en premier /// quand elle est venue de T // après elle a dit : « *allons de l'autre côté / allons là-bas / c'est mieux /// nous pouvons aller à S de bon matin et revenir dans l'après-midi* » /// et nous / nous sommes dit : « *Allons-y* » /// et / nous sommes partis / nous avons été /// c'était une grande forêt /// c'était sale / c'était très sale // nous avons nettoyé / nettoyé / coupé au sabre / brulé /// nous avons fait des cases / de petites cases / de petits carbets / de petits carbets et puis après / fini /// bon /// nous sommes restés là /// nous sommes restés là / nous sommes restés là / et puis après / l'autre frère était fatigué / il y avait son frère

E\_BIO\_4 \_ES\_ Q07                Quel frère ?

E\_BIO\_4 \_ES\_ R07                Celui qui est mort E. T. / et sa femme /// E. T. **parce qu'il** n'était pas venu avec ses enfants /// moi / je suis venu avec ma femme /// j'avais une femme / je suis venu avec elle /// E. T. avait sa femme /// nous tous nous avons nos femmes /// et / bien // nous sommes restés là // et puis après /// ils sont venus petit à petit / ils voulaient entrer /// sa famille est venue demander un bout de terrain / à E. T. / c'est lui qui était le capitaine

/// Suite ///

E\_BIO\_4 \_ES\_ Q11                C'est vous qui avez choisi le terrain ?

E\_BIO\_4 \_ES\_ R11                Oui / c'est nous qui avons choisi ///

E\_BIO\_4 \_ES\_ Q13                Et / comment avez-vous fait pour choisir cet emplacement // c'est plus près de la ville de S ?

E_BIO_4_ES_R13	(rire...) /// non // nous n'avons pas choisis plus près de S /// nous avons choisi là / pour nous <b>parce que</b> là / c'est la terre indien / là /// la terre indien
E_BIO_4_ES_Q14	Là // c'était la terre indien ?
E_BIO_4_ES_R14	Oui / c'est la terre indien / ce sont les Indiens qui vivaient là /// Indien palikur // là / c'était un grand village là // il y avait dedans de grandes cases
E_BIO_4_ES_Q15	Avant / sur le lieu T // il y avait déjà un village ?
E_BIO_4_ES_R15	Avant / oui / oui // il y avait un village indien
E_BIO_4_ES_Q16	Et / vous êtes retourné sur le village ?
E_BIO_4_ES_R16	Oui / ils sont morts / ils ont laissé / abandonné / et <b>parce qu'ils</b> sont morts /// et / le village est devenu une grande forêt /// et / nous sommes revenus avec nos sabres / coupé / brulé /// c'est tout ce que l'on a fait /// après nous sommes restés là <sup>92</sup>

#### 6.2.1.1.1. *L'espace situationnel de la communication*

Cette première séquence discursive est certes un peu longue. Elle a cependant le mérite de nous immerger dans le contexte du discours géobiographique, au cœur de l'espace palikur. Nous ne tenterons pas d'analyser toutes les richesses des éléments narratifs et ethnographiques évoqués dans cette partie, ce n'est pas notre champ d'études. Nos approches des sciences du langage et de l'analyse du discours cherchent à appréhender, à partir de séquences argumentatives, les formations topiques de la sémiotisation de l'espace véhiculées dans l'interdiscours.

De ce fait, le point de départ de cette section examine, en première instance, l'espace situationnel de la communication de la séquence argumentative E\_BIO\_4\_ES\_R13 : (rires<sup>93</sup>...) /// non / nous<sup>(a)</sup> n'avons pas choisi plus près de S /// nous<sup>(b)</sup>

<sup>92</sup> Annexe 2 : Tableau d'analyse Tab\_1a\_E\_BIO\_4\_ES\_R13 – analyse des formes de subjectivité issues de la séquence argumentative, 1.1 L'accessibilité au foncier, 1.1.1 L'arrivée sur le nouvel espace.

<sup>93</sup> Un autre fait surprenant et plaisant, que nous ne développons pas ici, est la fonction de l'humour. E\_BIO\_4\_ES\_R13 : (rires)... Pourquoi le locuteur manifeste-t-il une forme d'humour avant de répondre à notre question ? Ce sujet ne fait pas partie de notre objet d'étude, mais en analyse du discours, l'humour en dit long.

avons choisi là / pour nous<sup>(c)</sup> **parce que** là / c'est la terre indien / là /// la terre indien.

Le contrat de communication dans lequel se structure l'échange verbal est celui de la conversation entre interlocuteurs. Soulignons, à présent, les trois déictiques « nous » de la première personne du pluriel : en les positionnant dans la grille de mise à distance de soi-même (Bénéteau de Laprairie, 2020<sup>94</sup>), nous constatons qu'ils signalent des dispositifs de communication différents.

Nous remarquons, à partir des deux déictiques personnels « nous<sup>(a)</sup> » et « nous<sup>(b)</sup> », qu'il s'agit d'un « nous inclusif ». C'est-à-dire, un « nous » désignant nominativement les « Indiens » présents dans la situation d'énonciation, dans laquelle le chef coutumier est associé avec un autre partenaire autochtone palikur, présent dans la situation d'énonciation, mais silencieux pour le moment. Ce déictique correspond à la valeur numérique du chiffre **2**, sur la grille de mise à distance de soi-même, « nous » **2**.

Ce déictique personnel, employé dans l'échange verbal, différencie le chercheur des personnes interrogées, il présente un « nous », inclusif restreint, adressé uniquement à la communauté d'appartenance palikur.

Tableau 12 : Grille de Bénéteau de Laprairie (2020) – l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Je	Ns Ex	Ns Inc	Ns Gé	Tu	On	Vous	Il	Elle	Eux	Ceux- ci	Cela ça	Ceux -là
Nah	Usuh	Wixwiy	Wis	Pis	Wis	Yis	Ig	Eg	Igkis	Igkis	Igkis	Ignes

1 « nous » exclusif (deux personnes mais pas lui) - 2 « nous » inclusif (un groupe de plus de deux personnes y compris le locuteur) - 3 « nous » inclusif (général et paradoxalement deux personnes seulement).

<sup>94</sup> Grille de Wilson d'une mise à distance de soi-même, que nous avons reconfigurée au regard de la valeur et de l'effet de sens des déictiques personnels en parikwaki.

Le cas du troisième « *nous(c)* » est divergent du premier. Il a une valeur de « *nous 1 exclusif* » et vient signifier une distanciation supplémentaire entre les personnes interrogées et le chercheur. Toutefois, il participe à une reconnaissance subjective d'un « nous » communautaire. Ce déictique personnel « *nous(c)* » crée un espace d'énonciation de la concurrence, signifiée par la locution conclusive argumentative « *c'est la terre indien* », qui sous-entend que ce n'est pas la terre d'autres personnes.

Tableau 13 : Grille de Bénéteau de Laprairie (2020) – l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Je	Ns Ex	Ns Inc	Ns Gé	Tu	On	Vous	Il	Elle	Eux	Ceux- ci	Cela ça	Ceux -là
Nah	Ush	Wixwiy	Wis	Pis	Wis	Yis	Ig	Eg	Igkis	Igkis	Igkis	Ignes

1 « nous » exclusif (deux personnes mais pas lui) - 2 « nous » inclusifs (un groupe de plus de deux personnes y compris le locuteur) - 3 « nous » inclusif (général et paradoxalement deux personnes seulement).

En somme, dans la première partie de la séquence argumentative, l'énonciateur se détermine comme un partenaire singulier dans l'échange verbal de la rencontre. Dans la seconde partie, il se positionne dans l'espace de la concurrence, ce qui nous permet de distinguer une pluralité de voix dans l'espace discursif de l'énonciation, à savoir la polyphonie des voix dans le discours.

#### 6.2.1.1.2. *L'espace discursif de l'énonciation*

##### 6.2.1.1.2.1. *Le dialogue polyphonique*

L'espace discursif de l'énonciation permet d'évaluer les voix polyphoniques en dialogue dans l'énonciation du chef coutumier. Ce dialogue polyphonique (D\_PO) met en scène un positionnement argumentatif de la contestation. L'emploi du pronom personnel « *nous(c)* » matérialise la concurrence vis-à-vis d'un coénonciateur. Nous observons une autre voix dans le discours, la voix d'un « *eux 9* », dont l'énonciateur se distancie. Par l'emploi du « *nous 1 exclusif* », l'énonciateur évoque

une absence de consensus en prétendant à un droit de propriété : « Elle est “*pour nous*” la terre, “*parce que là / c’est la terre indien*”, à “*nous*” pas à eux. »

Il s’agit d’un tiers absent implicite par la nomination du déictique « *nous(c) 1* », en opposition à un sous-entendu « *eux 9* », un autre groupe de personnes non identifié dans la séquence argumentative.

#### 6.2.1.1.2.2. *Les voix narratives*

Avec les deux affirmations « *nous(a)* » et « *nous(b) n’avons pas choisi...* », le narrateur raconte sa vie rétrospectivement : c’est la voix narrative homodiégétique du narrateur. La répétition successive anaphorique du pronom personnel « *nous (a)+(b)* » produit un effet de valorisation d’une subjectivité du « *je* » et « *d’autres indiens* », avec laquelle le narrateur établit un lien social.

D’un autre côté, le syntagme « *pour nous(c)* » est actualisé par la préposition « *pour* », en opposition à d’autres voix possibles. Il représente la voix narrative hétérodiégétique du personnage, car ce dernier sait ce que pense le groupe.

#### 6.2.1.1.2.3. *L’agentivité*

L’énonciateur formule les premiers « *nous (a)+(b)* » dans le cadre d’un agir stratégique de la planification (FA\_AS). Celui-ci se manifeste par la décision de s’installer dans un autre lieu identifié, E\_BIO\_4 \_ES\_ R06 : « après elle a dit : “*allons de l’autre côté / allons là-bas / c’est mieux /// nous pouvons aller à S. de bon matin et revenir dans l’après-midi*” /// et nous / nous sommes dit : “*allons-y*” /// et / nous sommes partis / nous avons été /// c’était une grande forêt /// ». L’agir collectif a été ainsi planifié, discuté et négocié par le groupe des acteurs en présence.

Le dernier « *nous(c)* » correspond à un agir d’installation. Les locuteurs ne sont plus dans de la concertation ou dans de la négociation stratégique, mais dans une disposition de l’action, un « agir », le fait de se déplacer physiquement sur un lieu (FA\_AP).



Nous verrons à présent, dans la séquence E\_BIO\_4 \_ES\_ R13 suivante, le développement de la formation topique de la sémiotisation de l'espace envisagée dans le discours argumentatif de cette installation.

#### 6.2.1.1.2.4. La formation topique de la sémiotisation de l'espace

Dans la séquence argumentative E\_BIO\_4 \_ES\_ R13, (*rire...*) /// *non / nous<sup>(a)</sup> n'avons pas choisi plus près de S /// nous<sup>(b)</sup> avons choisi là / pour nous<sup>(c)</sup> parce que là / c'est la terre indien / là /// la terre indien*, nous appliquerons, à partir du connecteur « parce que », le lien de causalité de la formule « P parce que Q<sup>95</sup> ». C'est-à-dire que le premier énoncé (Eno1/P) est relié ( $\Rightarrow$ ) par le connecteur (Cx) *parce qu'* il est précédé du deuxième énoncé (Eno2).

Nous reconnaissons, à la suite d'O. Ducrot (1983 a), la caractérisation graduelle d'une argumentation. Nous la représentons, dans le tableau suivant, par la première formule dite de concordante ( $+P \Rightarrow +Q$ ), suivie du caractère graduel de la deuxième formule de graduation discordante, c'est-à-dire de sens contraire ( $-P \Rightarrow -Q$ ).

Tableau 14 : Analyse Tab\_1b\_E\_BIO\_4 \_ES\_ R13 – indice graduel

<i>Indice graduel</i>	<i>Distribution</i>	<i>Formule</i>
$G_c$	$Eno1/P = +P$ $Eno2/Q = +Q$	$+P \Rightarrow Cx / +Q$
$G_d$	$Eno1/P = -P$ $Eno2/Q = -Q$	$-P \Rightarrow Cx / -Q$

La première formule prend en compte le caractère graduel concordant du *topos* :

- Le premier énoncé (Eno1/P) *nous<sup>(b)</sup> avons choisi là / pour nous<sup>(c)</sup> = +P*
- ⇒ Relié par le connecteur (Cx) *parce que*  $\Rightarrow$
- Suivi du deuxième (Eno2/Q) *là / c'est la terre indien / là = +Q*

<sup>95</sup> Voir sous-chapitre : Les connecteurs de l'argumentation, « mais » et « parce que ».

La deuxième formule prend en compte le caractère graduel discordant du *topos* :

- Le premier énoncé (Eno1/P) *nous<sup>(b)</sup> n'avons pas choisi là / pour nous<sup>(c)</sup> = -P*  
⇒ Relié par le connecteur (Cx) *parce que* =>
- Suivi du deuxième énoncé (Eno2/Q) *là / ce n'est pas la terre indien / là = -Q*

L'équation graduelle exprimée de la formation topique s'aligne sur :

$$\diamond -P \Rightarrow Cx / -Q)$$

«*Là, nous n'avons pas choisi là, pour nous, parce que ce n'est pas la terre des Indiens.*»

En matière de résultats<sup>96</sup>, nous observons une formation topique implicite située dans le lieu commun de la qualité : lorsqu'une présence antérieure de la communauté palikur est manifeste sur un espace géographique, un collectif d'habitants possède le libre arbitre de se réapproprier légitimement cet emplacement.

### 6.2.1.1.3. *L'espace de l'interdiscursivité*

#### 6.2.1.1.3.1. *Les systèmes de connaissances et de croyances*

À partir de la formation topique révélée, «une installation est admise au regard d'une possession antérieure», nous percevons, dans le système de connaissance en œuvre, deux indicateurs.

Le premier indicateur évoque la connaissance géographique des localités et des distances entre ces zones géographiques. E\_BIO\_4 \_ES\_ R06 [...] : *ça nous fait deux jours pour arriver à S et deux jours pour arriver à notre endroit encore / c'est trop loin /// [...] après elle a dit : «allons de l'autre côté / allons là-bas / c'est mieux /// nous pouvons aller à S. de bon matin et revenir dans l'après-midi»*. Le propos maintenu dans cet argument précise que la localité actuelle d'habitation est éloignée de S., le but à atteindre. Le parcours pour s'y rendre est décrit comme une longue temporalité, alors que les habitants sont à la recherche d'une distance et

---

<sup>96</sup> Annexe Tome II : 1 Tableau d'analyse 5.4.1.1 – accéder à un nouvel espace, formation topique, Tab\_1b\_E\_BIO\_4 \_ES\_ R13.

d'une temporalité plus courte sur le plan de l'accessibilité et des relations commerciales. *De facto*, il faut quatre jours de navigation en pirogue, à la rame, pour réaliser le trajet. Cela nécessite une organisation et un coût financier non négligeable. Le fait d'envisager une installation plus près de S. facilite considérablement la qualité de vie et celle des échanges, étant donné que cette nouvelle installation donne la possibilité de réaliser un aller-retour en seulement une journée de pirogue. Les locuteurs connaissent les espaces géographiques de leur milieu. Ce ne sont pas des lieux inconnus à découvrir, mais des lieux à reconquérir.

Le deuxième indicateur du système de connaissances formule une thématique au sujet de l'historicité des espaces topologiques appartenant à la communauté palikur. Alors que l'indice de connaissances précédent présentait les notions de géographie et de distanciation spatiale, le second énoncé s'appuie sur l'histoire des lieux. Cet argument des événements passés est exprimé dans l'espace situationnel de communication de la concurrence. Le locuteur allègue et oppose un « *nous(c) – inclusif* » vis-à-vis d'un tiers absent, ce qui vient justifier l'argumentaire de la connaissance historique des espaces. Ainsi, l'analyse du syntagme déictique « *pour nous(c)* » de la voix narrative hétérodiégétique du personnage corrobore un agir progressif collectif, vers la prise de possession d'un espace abandonné par un ancien groupe communautaire palikur.

De ce fait, nous discernons le principe du système de croyances, qui affirme l'occupation préexistante d'un espace palikur, subsiste à travers le temps. Ainsi, les membres d'une nouvelle cellule communautaire palikur peuvent se réapproprier le droit du sol, donc le reconquérir. Le double emploi de la locution « *c'est la terre indien / là /// la terre indien* » renforce et confirme cette croyance. Ces arguments viennent consolider la formation topique.

Le message idéologique de la formation topique inscrit dans l'interdiscours s'affirme dans le lieu commun de l'unicité, en soutenant que l'installation dans un espace géographique et son occupation sont permises, à condition qu'il soit préalablement inoccupé et qu'il ait été antérieurement habité par la communauté palikur.

Ces préalables transportent toutefois un argument de «trouble», sous la rubrique d'une revendication d'historicité de l'espace amazonien. Nous présenterons, dans le chapitre suivant, le processus argumentatif de la revendication du foncier en œuvre dans le discours politique d'un chef coutumier.

### 6.2.1.2. Revendication du foncier

L'extrait argumentatif principal de ce chapitre se situe dans le cadre d'une campagne communautaire, en 2018. Le chef coutumier orateur nous avait invité à cette occasion. Le véritable contexte de cette allocution est politique : il s'agit pour l'énonciateur de présenter une nouvelle organisation palikur.

L'énonciateur est un chef coutumier palikur de notoriété. Il est accompagné de membres d'une organisation, dont une partie ne sont pas locuteurs parikwaki. Pourtant, il prononce en langue parikwaki un argument d'adhésion à ce nouveau «parti». L'auditoire, composé de villageois palikur, maîtrise parfaitement le parikwaki. Le locuteur sait qu'une partie des auditeurs aura un droit de réponse et l'autre non.

La séquence argumentative : DP\_ES\_R\_45\_2

DP\_ES\_R\_45\_2 C'est pour cela que je vous demande ça ? /// et / c'est pour ça que l'on<sup>(1)</sup> est venu parler / aujourd'hui / pour les<sup>(1)</sup> personnes de S. / les<sup>(2)</sup> personnes de T. / pour les<sup>(3)</sup> Amérindiens /// eux / ils<sup>(1)</sup> n'ont rien / la terre ici / où ils<sup>(2)</sup> habitent / ça ne leur<sup>(4)</sup> appartient pas / ça appartient aux autres nations /// et / si les<sup>(5)</sup> autres nations voulaient les<sup>(6)</sup> expulser / ils<sup>(3)</sup> pourraient les<sup>(7)</sup> expulser tous / **parce que** la terre ne leur appartient pas /// et / c'est pour ça que l'on<sup>(2)</sup> devra s'unir tous ensemble<sup>97</sup>

#### 6.2.1.2.1. L'espace situationnel de la communication

<sup>97</sup> Annexe Tome II : Tableau d'analyse Tab\_1a\_DP\_ES\_R\_45\_2 – analyse des formes de subjectivité issues de la séquence argumentative, 1.1 L'accessibilité au foncier, 1.1.2 Revendication du foncier.

Le locuteur palikur formule son argumentaire en adoptant, progressivement, différents dispositifs de communication. Le premier dispositif introductif de son argumentaire est celui du dispositif communicationnel de la conversation : « *C'est pour cela que je vous demande ça ? et / c'est pour ça que l'on(1) est venu parler / aujourd'hui* ». Il se situe dans une approche dialogique ouverte et congruente avec ceux qui comprennent le parikwaki.

Le déictique « *je* » engage le locuteur dans son message. Il est totalement impliqué, ce qui correspond à l'indice « 0 » sur la grille de distanciation à soi-même (Bénéteau de Laprairie, 2020), c'est-à-dire qu'il est totalement responsable de ses dires.

Dans l'espace situationnel de la communication chez les autochtones palikur, il est observé, pour construire l'identité discursive « de crédibilité et de captation » du sujet parlant, que le locuteur se met physiquement debout en face de ses interlocuteurs. Comme le souligne Charaudeau, c'est « un enjeu de crédibilité qui repose sur le besoin pour le sujet parlant d'être cru, soit par rapport à la vérité de son propos, soit par rapport à ce qu'il pense réellement » (2009, p. 21). Cette posture manifeste une volonté de prise de parole, de franchise et de loyauté : le sujet défend l'image qu'il veut donner de lui-même. Cette posture de l'ethos peut-être à la fois de révérence, ou une tentative d'intimidation cherchant à s'imposer face à la critique (Plantin, 2016, p. 244).

Par l'emploi du déictique « on » pronom impersonnel, l'expression suivante argumente une mise à distance du sujet selon deux points de vue : « *Et / c'est pour ça que l'on(1) est venu parler / aujourd'hui.* » D'abord, le sujet soutient une image de ses coéquipiers présents, auxquels il s'associe en partie. Ensuite, le pronom personnel « *on(1)* » implique stratégiquement d'autres partenaires sans droit de réponse et sans connaissances des propos émis, tels une instances tierce absents, mais pourtant présente. Nous étiquetons une valeur de « 5 » sur la grille de mise à distance de soi-même, distance médiane entre le locuteur vis-à-vis de l'auditoire dans son ensemble. Stratégiquement, le locuteur construit une désolidarisation et une distanciation avec son groupe politique d'appartenance. Ceci lui permet de créer en même temps un lien sociodiscursif avec le groupe communautaire, car ce dernier

comprend les dires du chef et sait qu'une partie du groupe politique ne les comprend pas. Le chef semble énoncer un discours unipersonnel. Il mène, par l'usage du déictique « on », une politique individuelle de circonstance.

Le chef-locuteur régit progressivement sa construction argumentative vers un second dispositif de communication de la conversation vers la médiation. Par la locution « *pour les<sup>(3)</sup> Amérindiens / eux / ils<sup>(1)</sup> n'ont rien / la terre ici / où ils<sup>(2)</sup> habitent / ça ne les<sup>(4)</sup> appartient pas* », il présente un ethos de médiateur, voire de sauveteur, selon la théorie du triangle de Karpman (1968). Il s'inscrit dans un dispositif de médiation et d'intercession. En outre, le segment « *ça ne leur<sup>(4)</sup> appartient pas / ça appartient aux autres nations /// et / si les<sup>(5)</sup> autres nations voulaient les<sup>(6)</sup> expulser* » amorce une conclusion argumentative dans les troisième et dernier dispositifs communicationnels de la concurrence et de la controverse.

Nous analyserons maintenant les voix en présence dans l'espace discursif de l'énonciation, et tâcherons d'appréhender les manœuvres discursives en action dans le discours politique et ses effets sur l'auditoire.

#### 6.2.1.2.2. *L'espace discursif de l'énonciation*

##### 6.2.1.2.2.1. *Le dialogue et la polyphonie des voix*

Nous entamons ici l'analyse dialogique de la séquence argumentative DP\_ES\_R\_45\_2, du discours politique d'un chef coutumier. Cette séquence est introduite par un questionnement : « *C'est pour cela que je vous demande ça ?* » Bien que la question soit posée à un auditoire, son énonciateur n'invite pas véritablement les coénonciateurs à un échange ou au débat. Paradoxalement, nous avons énoncé, dans notre précédent chapitre, que le premier dispositif de communication est la conversation. Il s'agit manifestement d'une stratégie de la fallacie interrogative : le locuteur n'attend aucune réponse, et l'interrogation construit la séquence argumentative adroitement. Il sous-entend un dialogue pour faciliter l'adhésion à l'argumentation à venir, « parce qu'un énoncé vise toujours son destinataire » (Peytard, 1995, p. 69). De ce fait, il suscite le pathos de l'auditoire, ses émotions, il

le séduit en lui faisant croire qu'il participe à une conversation. Par ces propos, il simule un dialogue, une relation d'échange égalitaire.

En somme, la structuration de l'interpellation interrogative, sans véritable retour attendu, est partie prenante de la stratégie argumentative de l'orateur, qui attribue et impose un rôle essentiellement passif à l'auditoire. Ainsi, le chef omnipotent parle et répond au nom d'autres Amérindiens, auxquels il s'identifie. Cette approche argumentative s'apparente à une fallacie argumentative, voire à la rhétorique de la persuasion (Plantin, 2016, p. 455).

De plus, nous remarquons, par la mise en œuvre de ce questionnement une polyphonie de voix en action. Une dualité s'exprime dans cette interrogation, qui met en scène d'autres personnages, absents. L'énoncé précédent les notifie.

Nous observons la présence d'un premier auditoire des «Amérindiens» absents, désigné par la locution : «*pour les<sup>(1)</sup> personnes de S / les<sup>(2)</sup> personnes de Ta. / pour les<sup>(3)</sup> Amérindiens*». Ensuite, un autre public apparaît dans la périphrase, sous l'appellation les «*autres nations*». L'auteur évoque un autre groupe de personnes tierces absentes. Par ces énoncés agencés successivement, la séquence argumentative met en place une polyphonie de voix. Ainsi, comme le précise Bakhtine, «ce sont moins les règles logiques de la conversation qui importent (dans le) domaine de la linguistique, que les marques portées dans l'énoncé des présences de l'autre» (Peytard, 1995, p. 69). Le chef coutumier met en présence un tiers absent explicite, «*les autres nations*», en face d'un auditoire, les «Amérindiens», à la fois présent et absent de droit de réponses. Dans cet énoncé, il oppose deux communautés. Il crée une conduite polémique conflictuelle entre les allocutaires présents et absents, qui n'ont pas le droit de répondre.

#### 6.2.1.2.2.2. *Les voix narratives*

La voix narrative de la première phrase est la voix narrative homodiégétique neutre, avec laquelle le «narrateur» se garde d'une d'expression explicite.

Ensuite, le narrateur sait ce que pense les autres : c'est la voix narrative de l'hétérodiégétique du «personnage», par l'expression «*ils<sup>(1)</sup> n'ont rien*».

En dernière partie, il s'agit de la voix hétérodiégétique du « narrateur », qui affirme connaître le comportement des autres : « *ils<sup>(3)</sup> pourraient les<sup>(7)</sup> expulser tous* ».

Comme nous venons de le souligner, les explications des voix narratives évoquent des perspectives du point de vue du locuteur, tantôt narrateur ou personnage, sur le fait de raconter et percevoir une situation. « La question de perspectives est en fait très importante pour l'analyse des récits, car le lecteur perçoit l'histoire selon un prisme, une vision, une conscience, qui détermine la nature et la quantité des informations » (Reuter, 2005, p. 47).

Le locuteur s'oriente vers l'adoption de ses perceptions et de ses points de vue par l'auditoire. Dans ce sens, les narrataires perçoivent, par l'intermédiaire du narrateur au début de l'argumentation, la situation des « *personnes de S* », des « *personnes de Ta* » et leur propre situation « *pour les<sup>(3)</sup> Amérindiens* ». Dans un second temps, le narrateur argumente ces propos par les perspectives hétérodiégétiques, et informe au sujet de sa connaissance de l'appartenance de la terre, qu'il veut commune : « *la terre ici / où ils<sup>(2)</sup> habitent / ça ne les<sup>(4)</sup> appartient pas / ça appartient aux autres nations* ». Ainsi, les narrataires perçoivent l'univers sociodiscursif du narrateur et peuvent y consentir.

#### 6.2.1.2.2.3. *L'agentivité*

Comme nous venons de l'analyser, l'énonciateur du discours politique expose ses points de vue et ses interprétations politiques en matière de pouvoir et de domination, qu'il désire soumettre et qui s'imposent aux destinataires. À travers ces aspects sociodiscursifs, il convient d'envisager la place de « l'agir » social dans l'argumentaire, c'est-à-dire les propensions de l'agentivité par le discours politique.

#### 6.2.1.2.2.4. *La formation topique de la sémiotisation de l'espace*



Dans ces propos, l'argumentation impatronise un « agir » stratégique et instaure une concurrence via la controverse. Nous voyons, dans les tableaux complémentaires ci-dessous, les effets idéologiques de ces perceptions véhiculées de la formation topique de la sémiotisation de l'espace.

Tableau 15 : Analyse Tab\_1b\_DP\_ES\_R\_45\_2 – indice graduel

<i>Indice graduel</i>	<i>Distribution</i>	<i>Formule</i>
$G_c$	$Eno1/P = +P$ $Eno2/Q = -Q$	$+P \Rightarrow Cx / -Q$
$G_d$	$Eno1/P = -P$ $Eno2/Q = +Q$	$-P \Rightarrow Cx / +Q$

Le tableau suivant combine les formules et les énoncés.

Tableau 16 : Analyse Tab\_1b\_DP\_ES\_R\_45\_2 – formation topique

Tab 1b	Les formations topiques de la sémiotisation de l'espace issues de l'argumentation dans la langue			
DP_ ES	Formation topique : lieux de <b>QK1</b> , Q+2, O3, EX4, ES5			
R_45 SQ 2	Eno1 / P	Cx	Eno2 / Q	
C Grad Con.	<i>Ils(3) pourraient les(7) expulser tous</i>	<i>Parce que (+P=&gt;-Q)</i>	<i>La terre ne leur appartient pas</i>	
C Grad Dis.	<i>Ils(3) ne pourraient pas les(7) expulser tous</i>	<i>Parce que (-P=&gt;+Q)</i>	<i>La terre appartient aux Amérindiens</i>	
Déf FT- EX	Les Amérindiens n'ont plus le droit légitime à la terre ; la terre appartient aux autres nations.			

La première formule prend en compte le caractère graduel concordant du *topos* :

- Le premier énoncé (Eno1/P) *Ils<sup>(3)</sup> pourraient les<sup>(7)</sup> expulser tous* = +P
- ⇒ Relié par le connecteur (Cx) *parce que* =>
- Suivi du deuxième (Eno2/Q) *là / La terre ne leur appartient pas / là* = -Q

La deuxième formule prend en compte le caractère graduel discordant du *topos* :

- Le premier énoncé (Eno1/P) *Ils<sup>(3)</sup> ne pourraient pas les<sup>(7)</sup> expulser tous* = -P
- ⇒ Relié par le connecteur (Cx) *Parce que* =>
- Suivi du deuxième énoncé (Eno2/Q) *La terre appartient aux Amérindiens* = -Q

L'équation graduelle exprimée de la formation topique s'aligne sur :

$$\diamond -P \Rightarrow Cx / +Q)$$

«*Ils<sup>(3)</sup> ne pourraient pas les<sup>(7)</sup> expulser tous, parce que la terre appartient aux Amérindiens.*»

Pour un résultat final, nous obtenons une formation topique explicite, située dans le lieu commun de la qualité : la terre des Amérindiens ne leur appartient plus, elle appartient aux autres nations. Nous verrons, ci-dessous, comment ce message est reconnu dans l'espace de l'interdiscours.

### 6.2.1.2.3. L'espace de l'interdiscursivité

#### 6.2.1.2.3.1. Les systèmes de croyances

L'énonciateur relate que « *les<sup>(1)</sup> personnes de S. / les<sup>(2)</sup> personnes de T. / pour les<sup>(3)</sup> Amérindiens /// eux / ils<sup>(1)</sup> n'ont rien* » et que « *ça appartient aux autres nations* ». Ces expressions de l'argumentation sont considérées comme « vraies » du point de vue de l'énonciateur. En effet, pour le sujet discursif, il existe une relative appréhension de véridicité à l'égard de ces propos. De ce fait, les auditeurs peuvent considérer le contenu de cette croyance comme véridique.

Il convient cependant d'examiner ce qui détermine cette croyance comme « vraie » et de « garantir » les croyances. Nous entendons, par le terme « garantir », la

fonction de témoin et de relais ; et par le terme « vraie », non pas la valeur du vrai ou du faux, mais « tant qu'il existe un usage correct pour signifier l'accord ou le désaccord à leur propre moyen des expressions "vrai" ou "faux" » (Zarader, 2014, p. 265). Nous pouvons considérer ce comme un acte performatif au sens d'Austin (1911-1960), où l'emploi de la première personne du singulier semble décrire une activité du locuteur dans le sens de « je le confirme », par la redondance du verbe causatif « *appartenir* », qui indique que le sujet fait effectuer l'action par un autre agent que lui-même. L'emploi du performatif implicite « je le confirme », c'est-à-dire « je le dis et le garantis », authentifie ces affirmations.

Nous parachèverons notre démonstration de la « véracité » du message argumentatif véhiculé par le locuteur par l'analyse de l'agencement des connecteurs dans la séquence argumentative. Dans la situation conversationnelle, en début de locution conjonctive, le connecteur hypothétique « *si* » conjonction de subordination opère un lien logique entre ce qui précède et ce qui suit la phrase : « *ça appartient aux autres nations /// Et / si les<sup>(5)</sup> autres nations voulaient les<sup>(6)</sup> expulser* ». L'emploi du connecteur « *si* » vient pragmatiquement créer un effet de doute argumentatif, pour orienter vers une conclusion certaine. Quant au connecteur suivant de la cause « *parce que* », employé dans la deuxième partie de la phrase, « *ils<sup>(3)</sup> pourraient les<sup>(7)</sup> expulser tous / parce que la terre ne leur appartient pas* », le chef coutumier concède à conclure l'argumentation, tout en le justifiant.

Afin d'achever l'analyse de l'utilisation de cet argument, nous observerons, dans l'interdiscours, la reprise de cette formation topique, justifiée comme « vraie » par d'autres locuteurs dans le chapitre ci-après.

#### 6.2.1.2.3.2. *La formation topique de l'interdiscours*

Dans l'étude de la circulation de formations topiques dans l'interdiscours, Mazière (2005) mentionne que tout discours est traversé par un interdiscours constitutif à d'autres discours qui se plébiscitent.

*Dans l'espace vertical de l'énoncé (au sens de Foucault), le discours est saisi sous l'aspect de la répétition et du décalage*

*dans la répétition. Il s'agit de trois algorithmes : "variation syntaxique d'un item lexical" (étude de la définition syntaxique du lexique sur lequel est construite une séquence discursive), "constellations" (étude des référentiels de discours à travers le lexique du corpus), et "paraphrases" (étude des réseaux de "miroitements syntaxiques" affectant les contenus propositionnels stables d'un corpus de séquences).*

*Dans un second espace horizontal, le discours est saisi sous l'aspect du fil du discours et de la construction dynamique des objets discursifs (question de thèmes) (2005, p. 65).*

La formation topique qui s'exprime dans cette séquence argumentative DP\_ES\_R\_45\_2 est la suivante :

*« Les terres du peuple autochtone palikur d'Amazonie, où ont habité des "Indiens", ne leur appartiennent plus. Ce sont les autres nations qui ont la possession de ces terres. Et elles ont le pouvoir d'expulser les Amérindiens. »*

La répétition de cette formation topique par les locuteurs les réaffirme. Les deux séquences d'argumentatives ci-dessous sont extraites de discours d'autres chefs coutumiers. Elles mobilisent la notion de continuité dans l'espace vertical, par la pratique du « miroitement syntaxique » du discours et de l'espace horizontal par la répétition de la formation topique.

E_BIO_1_ES_R3_1	<b>Mais</b> / si / l'État il veut son terrain / on lui donne / il n'y a pas de problème / on arrache notre manioc / après / ça y est /// les gendarmes sont restés sans répondre / puis ils ont répondu : « Bon / allez-y » /// et jusqu'à maintenant / nous avons continué ///
-----------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

La séquence argumentative présente une « variation syntaxique d'un item lexical ». Le lexème syntaxique se dévoile dans la locution E\_BIO\_1\_ES\_R3\_1 : « *Mais / si / l'État il veut son terrain* ». L'item lexical utilisé est « l'État », il reflète le lexème syntaxique de la locution DP\_ES\_R\_45\_2 : « *ça appartient aux autres nations* ». La variation syntaxique se confirme par l'emploi d'un troisième lexème syntaxique. Celui-ci explicite les antécédents : il s'agit de la désignation « les gendarmes ». L'item « ça appartient à l'État » correspond aux représentants colonisateurs, *versus* l'administration française.

Dans ce dernier extrait, nous identifions également un miroitement syntaxique, qui consolide la circulation de la formation topique dans l'interdiscours. L'énoncé E\_BIO\_1\_ES\_R3\_1 « *on arrache notre manioc / après / ça y est* » semble sous-entendre « Il nous expulse, on part ». Ce syntagme paraît analogue aux énoncés DP\_ES\_R\_45\_2 « *Et / si les<sup>(5)</sup> autres nations voulaient les<sup>(6)</sup> expulser / ils<sup>(3)</sup> pourraient les<sup>(7)</sup> expulser tous* ».

Nous constatons que l'énoncé E\_BIO\_1\_ES\_R3\_1 répond en écho à l'énoncé DP\_ES\_R\_45\_2. Ces extraits combinent différents énoncés argumentatifs, constitutifs à la formation topique : « La terre des Indiens ne leur appartient plus, elle appartient aux autres nations. » Les chefs coutumiers parachèvent le système de connaissance par l'item « les autres nations, c'est-à-dire les États, ils ont le droit d'expulser les Amérindiens de leurs terres ».

L'extrait E\_BIO\_1\_ES\_R14\_2 intensifie le système des idéologies dans l'espace horizontal. Il présente plusieurs arguments sur l'item de l'appropriation du territoire par l'État français.

E_BIO_1_ES_R14_2	Aujourd'hui / il y a des gens qui viennent nous questionner / ici : « oui / vous dites pour le village / pourquoi faire d'autres villages ? /, <b>mais</b> / il y a des logements /// » moi / je suis d'accord avec vous / <b>mais</b> arrêtez de nous détruire /// c'est là / que vous rentrez pour nous détruire /// faut-il que l'on perde nos traditions ? pour mettre les jeunes dans un logement et pourquoi pas la terre ? voilà // au lieu de mettre des personnes / des jeunes dans un logement / pour faire quoi ? et / après-demain qu'est qui va arriver ? Il y a des jeunes qui n'ont pas de travail pour payer leur logement / et en Guyane / il y a beaucoup de terre / en Guyane / il y a beaucoup de terre /// qu'est-ce que vous attendez ?
------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Dès lors que l'on applique à la précédente séquence d'argumentation la formation topique identifiée, nous pouvons entendre, dans le propos, une conclusion comparable à celle du premier argumentaire. Cette analogie justifie que cette formation topique circule dans l'espace de l'interdiscours comme une « vraie » argumentation du discours communautaire.

Dans l'espace vertical du discours « moi / je suis d'accord avec vous /, mais arrêtez de nous détruire », le connecteur « mais » est doublement argumentatif.

*Son argumentativité tient surtout au fait qu'il participe à la construction du sujet de conscience et c'est à partir de cette construction que la valeur argumentative est interprétée. Cela signifie que la nature co-orientée ou anti-orientée des arguments est tributaire des mécanismes mentaux que l'on imagine chez le focalisateur sur la base de la référenciation globale du focalisé, et, en l'occurrence, sur la base du fait que l'entourage de « mais » comporte des perceptions et/ou des pensées représentées, qui renvoient à des perceptions sur lesquelles s'appuie un mouvement délibératif dont, mais révèle l'existence. (Plantin, 1997, p. 57)*

En somme, le « mais » reproduit la voix narrative homodiégétique d'un personnage qui incarne ce qu'il raconte comme un sujet conscient du discours construit. La nature co-orientée de l'argument « nous détruire » est corrélée aux représentations idéologiques marquées que le narrateur communique à son assemblée, dont le « mais » révèle l'existence.

Ainsi, l'item argumentatif « *mais arrêtez de nous détruire* » versus « *si les<sup>(5)</sup> autres nations voulaient les<sup>(6)</sup> expulser* » présente des caractéristiques de l'algorithme de « constellations », de par la signification et la référenciation des verbes « détruire » et « expulser », qui ont une valeur sémantique équivalente. Subséquemment, la définition du lexème « *détruire* » est le fait de faire disparaître une chose, en la décomposant de façon qu'elle ne puisse plus être reconstituée. Le lexème « *expulser* » se définit par l'action de faire partir, avec violence, quelqu'un du lieu qu'il habite. Ces énoncés argumentatifs informent qu'il s'agit d'une personne ou d'une communauté, qui communiquent des imaginaires sociodiscursifs d'expulsion ou de destruction.

Nous constatons, pour ces derniers locuteurs, une identification « victimisante » en matière de sémiotisation de l'espace, en ce qui concerne une dépossession de leur terre. Celle-ci s'oppose à une identification subjective de reconnaissance et d'émancipation.

Dans son ouvrage *Le social et le sensible*, Laplantine (2005, p. 152) mentionne que la politique du sensible s'oriente vers une posture particulière d'écoute et de partage de cette sensibilité, c'est-à-dire « d'une sensibilité partagée ». Cette approche du sensible a été transversale dans notre recherche. Nous relevons la sensibilité exprimée par le chef coutumier BIO\_1. Cette sensibilité est reliée à ses expériences de l'intime, au sujet de la répartition de la terre et selon les usages communautaires. L'approche d'entretiens géobiographiques a conduit les personnes interrogées à prendre la parole et à se « dire ». Ces temps de présence et d'échanges ont dynamisé un espace du « dire » ensemble et du ressentir ensemble, autour de la « politique du sensible » (Laplantine, 2005) et notre analyse tente également de traduire cette sensibilité.

Nous observerons, dans le cadre de « l'éprouver ensemble » (Laplantine : 2005) et à la suite de la dernière séquence E\_BIO\_1\_ES\_R14\_2, une stratégie argumentative interrogative et des réponses qui participent à la structuration de l'argumentation du chef coutumier, tout en intégrant dans ses énoncés des préconisations. De plus, il partage son ressentiment, « *et pourquoi pas la terre ? / voilà //* ». Le locuteur exprime dans cette locution le sentiment d'une problématique discursive abandonnique, confirmé par le lexème « *voilà* ». Ce dernier indice intensifie un sentiment d'impuissance. Ce ressentiment est réaffirmé par les séquences suivantes : « *et en Guyane / il y a beaucoup de terre / en Guyane / il y a beaucoup de terre /// qu'est-ce que vous attendez ?* » La locution « *qu'est-ce que vous attendez ?* » exprime un appel à l'aide et à l'accompagnement de demandes foncières.

Nous découvrons, comment pallier cette problématique de demandes d'accompagnement dans le chapitre, des lieux communs de l'ordre. Cette observation nous amène à considérer attentivement l'action des hommes en lien avec leur territoire, dans l'espace où ils cohabitent. Ainsi, nous reviendrons sur une de nos premières séquences argumentatives, concernant la relation entre l'homme et son territoire, E\_BIO\_4\_ES\_R06. Il s'agit de : « *et / nous sommes partis / nous avons été /// c'était une grande forêt /// c'était sale / c'était très sale / nous avons nettoyé / nettoyé / coupé au sabre / brûlé /// nous avons fait des cases / des petites cases / des petits carbets / des petits carbets et puis après fini /// bon // nous sommes restés là ///* ».

En conclusion, nous pouvons faire nôtre cette citation de Gillier : « Sans humain, il n’y a pas de territoire, tout comme sans territoire, il n’y a pas d’humain » (Gillier, 2008, 134).

## 6.2.2. Les lieux communs de l’ordre

Dans la rhétorique argumentative, Perelman (2009) montre que l’argumentation vise à obtenir l’adhésion des destinataires auxquels elle s’adresse. Dans ce cadre théorique, la notion de lieu commun consolide un argumentaire en poursuivant son objectif, qui est d’influencer les allocutaires. Les lieux communs de l’ordre affirment que « l’antérieur est supérieur au futur, le principe est supérieur à l’effet et la cause est supérieure à la conséquence<sup>98</sup> ».

De ce fait, et ainsi que l’indiquent Perelman et Olbrechts-Tyteca (1976), « une argumentation efficace est celle qui réussit à accroître cette intensité d’adhésion de façon à déclencher chez les auditeurs l’action envisagée [...] ou au moins de créer chez eux, une disposition à l’action qui se manifeste au moment opportun<sup>99</sup>. » C’est à partir de l’opinion du groupe que l’énonciateur bâtit et développe une stratégie argumentative en s’adaptant à l’auditoire, afin de faire accepter son message. Toutefois, nous notons que le chef orateur, dans la communauté palikur, structure son argumentaire en vue d’orienter ses propres perspectives et de les soumettre à l’auditoire. Les extraits suivants confirmeront cette idée.

Nous découvrirons, dans ces conditions, en quoi l’aspect spécifique du lieu commun de l’ordre permet de renforcer, dans le discours, la représentation des imaginaires sociodiscursifs selon le principe de supériorité de ce qui est antérieur par rapport à ce qui est à venir. Perelman et Olbrechts-Tyteca (1976) concluent en précisant que « les raisonnements ne sont ni des déductions formellement correctes,

---

<sup>98</sup> Perelman, C. (2009). *L’empire rhétorique, Rhétorique et argumentation*. Vrin.

<sup>99</sup> Perelman, C., & Olbrechts-Tyteca, L. (2008). *Traité de l’argumentation, la nouvelle rhétorique*. Édi. Université de Bruxelles.



ni des déductions allant du particulier au général, mais des argumentations de toutes espèces, visant à gagner l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment<sup>100</sup>. »

Nous rappelons que les formations topiques, les *topos* en grec, ou encore *topos* au singulier, interviennent dans l'organisation et l'orientation de tout discours. Selon Sarfati (2014), les *topos* « déterminent les options et les “prêts à penser” qui caractérisent l'opinion (la doxa), leur valeur idéologique prime sur leur consistance logique ; (ex. : pour une meilleure justice sociale, il faut redistribuer les richesses) » (2014, p. 32).

Dans cette partie, nous analyserons les formations topiques spécifiques aux lieux communs de l'ordre, c'est-à-dire : « ce qui est ancien est supérieur à ce qui est nouveau ». Nous nous intéresserons à la thématique de l'aménagement de l'espace, à partir des séquences argumentatives issues des entretiens géobiographiques et des rencontres collectives.

### 6.2.2.1. L'aménagement de l'espace

C'est dans le cadre d'un accompagnement de l'association W1, en 2016, que s'est déroulé l'argumentaire RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37. Lors d'une réunion collaborative avec un groupe de cultivateurs, nous avons échangé sur une demande de foncier en cours d'élaboration. Les cultivateurs relataient la mémoire des premières investigations sur cette zone géographique défrichée, mais pas encore attribuée malgré plus de dix ans de procédures administratives.

Les séquences argumentatives suivantes font partie prenante d'un échange collectif : RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 à RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 43, « *C'étaient des grands arbres autrefois...* »

RE_CO_K_A1_2_SU_R 37 Sam : Dave / j'ai une pensée / comment / un nèg... // telle personne / enfin / un nègre / un monsieur /// comment les gens / ils <sup>(1)</sup> nous <sup>(1)</sup> voient ? /// et / ils <sup>(2)</sup> disent / ils <sup>(3)</sup> vont nous <sup>(2)</sup> vendre le terrain / <b>mais</b> attend / <b>parce que</b>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<sup>100</sup> *ibid.*

s'ils<sup>(4)</sup> avaient bien réfléchi / ils<sup>(5)</sup> nous<sup>(3)</sup> donneraient le terrain **parce que** ça / c'est nous<sup>(4)</sup> qui avons nettoyé ça / pas le tracteur qui a nettoyé ça /  
 RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 38 Loïc : non / c'est nos mains ///  
 RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R39 Sam : c'était de grands arbres autrefois ///  
 RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 40 Loïc : quand on est arrivé ici / c'était que des grands arbres ///  
 RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 41 Sam : maintenant / les Indiens / ils vendent à l'O.N.F<sup>101</sup>. des tracteurs (*il montre ses mains*) c'est nos tracteurs /// nous avons nettoyé tout ça /// et / maintenant / ils nous vendent encore / ah non // c'est pas bon ///  
 RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_Q 42 Dave : et / qu'est-ce que tu en penses ?  
 RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 43 Sam : peut-être on peut garder /// peut-être que l'on peut payer un petit peu / **mais** allez demander ? /// **parce que** l'État et le maire / ils ont un rôle quand même / **mais** bon

Nous décrivons, dans le tableau ci-dessous, les formes de subjectivité de la séquence argumentative RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 Sam : *ils<sup>(5)</sup> nous<sup>(3)</sup> donneraient le terrain **parce que** ça / c'est nous<sup>(4)</sup> qui avons nettoyé ça pas le tracteur qui a nettoyé ça* /// que nous détaillerons et expliciterons dans les parties suivantes.

Tableau 17 : Analyse Tab\_1a\_RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 – analyse des formes de subjectivité issues de la séquence argumentative, 2.1 L'agencement de l'espace, 2.1.1 C'étaient des grands arbres autrefois...

Tab 1a	Analyse des formes de subjectivité issues de la séquence argumentative					
RE_CO_K_A1_2_SU_R 37	EDE_G_B	ESC_ETo	EDE_D_PO	EDE_V_N	EDE_F_A	E Interdiscursivité Sys_Co    Sys C+
	J' : G0	Conversatio n	1 <sup>ier</sup> / S	Ho_ Pers	A_S	
	Ils(1) : G7 Ils(2+3) : G7 Nous(1+2+5): G1	Concurrence	3 <sup>ier</sup> / P VT_I 3 <sup>ier</sup> / P VT_E 1 <sup>ième</sup> / P	Hé_ Pers	A_C	
	Ils (4 +5) Nous(3+4)	Médiation	3 <sup>e</sup> / P 1 <sup>ième</sup> / S	Hé-N		L'espace nettoyé appartient à celui qui l'a nettoyé.

#### 6.2.2.1.1. L'espace situationnel de la communication

Dans l'espace situationnel de la communication, nous percevons que la

<sup>101</sup> Office national des forêts.

réunion de travail est caractéristique du dispositif de la conversation. Malgré cela, d'autres dispositifs de communication sont conjointement interpellés. Nous analyserons, dans la séquence argumentative, la manière dont ces autres dispositifs de communication sont convoqués sur le plan de l'argumentation. Nous examinerons les arguments des énonciateurs et leur pertinence conformément à un enchaînement efficient, qui permet de conduire les coénonciateurs vers une conclusion prédéterminée.

L'introduction de la séquence discursive se situe dans l'espace du dispositif de la conversation. Le locuteur entreprend son propos par le déictique personnel «*je*», dans la locution «*j'ai une pensée*», suivie d'une interrogation qui ouvre le dialogue, «*Comment ///[...] comment les gens / ils(1) nous(1) voient ?*» Le dialogue est entendu comme une relation «allocutive» entre deux ou plusieurs allocutaires. Il s'inscrit ici dans plusieurs cadres de référence. Nous le voyons se caractériser par la présence d'éléments métalinguistiques (Ducrot & Schaeffer, 1995, p. 664) et par celle des formes interrogatives. De ce fait, nous percevons, dans cette deuxième phase introductive du locuteur, la formule du questionnement, qui concourt à mettre en œuvre et en discussion son argumentation. Cette structure de la phrase interrogative argumentative éclaire sur la «rhétorique» du locuteur, par le biais de laquelle il «feint de poser une question, en donnant la réponse comme connue d'avance, de soi-même et du destinataire» (Auchlin & Moeschler, 2014, p. 155). Afin de mieux saisir les mécanismes de l'argumentaire ci-dessus, un détour par la structure interrogative dans l'argumentation s'impose à nous.

#### 6.2.2.1.2. *La structure interrogative dans l'argumentation*

En premier lieu, nous pouvons mentionner que les phrases interrogatives rendent compte de la polyphonie des voix. Elles présentent deux types d'emplois, l'un interrogatif et l'autre argumentatif. Dans le cadre de la structure interrogative argumentative qui nous intéresse, bien qu'elle serve à poser une question, la phrase interrogative se construit comme une formation argumentative.

Auchlin et Moeschler (2014) illustrent cette forme argumentative par l'exemple suivant : «*tu ne devrais pas aller à l'hôtel X, d'ailleurs, est-ce qu'il est*

*confortable ?* » Cette phrase ne sert pas à poser une question, mais à donner un argument en faveur du conseil de ne pas y aller. L'emploi de la structure interrogative de l'argumentaire indique que le locuteur est uniquement associé à « *d'ailleurs, est-ce qu'il est confortable ?* »

C'est par « l'expression du doute » que la phrase interrogative de forme argumentative indique une orientation argumentative d'incertitude, ainsi que nous le soulignons dans des expressions telles que « *je doute que P, je ne suis pas sûr que P, je ne crois pas que P, etc.* » Ces expressions sont, sur le plan de l'argumentation, orientées comme *non-P*. Cette structure de la phrase interrogative argumentative éclaire sur l'orientation par laquelle l'énonciateur fait semblant d'interroger le coénonciateur, pour le conduire vers une conclusion déjà identifiée. De plus, l'approche rhétorique du questionnement admet que la valeur de la question est le plus souvent négative par rapport à l'énoncé, qui fait le propos de la question. Cependant, il existe des phrases interrogatives de l'argumentation ou la description sémantique rend compte d'une réponse positive.

Pour Ducrot, « l'explication polyphonique fait l'hypothèse que la phrase interrogative met en scène trois énonciateurs distincts, E1, E2, E3 : le premier est responsable de l'assertion préalable d'un certain contenu positif *p* ; E2 est responsable de l'expression d'un doute quant à la vérité de *p* ; E3 enfin est responsable de la demande adressée au destinataire de lever ce doute » (1984). L'extrait suivant illustre notre propos, il décrit la venue d'une autorité administrative. Cette autorité prône et argumente les bienfaits de l'administration française. Toutefois nous observons que la stratégie des phrases interrogatives employées par le chef coutumier confirment un déclin de l'artisanat autochtone implicitement.

E_BIO_1_SU_R3_3	En 1975 / tous les Amérindiens qui sont ici // ils travaillent l'artisanat / la vannerie /// tous les Amérindiens qui travaillent ici // c'est avec ça qu'on vivait /// en 1975 / c'est la première fois que le préfet arrive ici / il a dit : « je suis venu vous voir / les Amérindiens /// qu'est-ce que vous faites là ? Comment vous vivez ici ? Dis-moi / vous manquez de quoi / ici ? Il y a maintenant les allocations familiales qui vont vous aider /// » et / en 1975 / les allocations familiales se sont
-----------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

L'énoncé E\_BIO\_1\_SU\_R3\_3 met en scènes trois énonciateurs, selon le modèle théorique de Ducros (1984). Au sujet du premier énoncé, le locuteur (ici, le préfet) est responsable du contenu positif : (E1) « *Je suis venu vous voir / les Amérindiens* ». Ensuite, ce locuteur énonce implicitement un doute négatif dans son questionnement. Il ne s'attend pas à une réponse positive, puisqu'il souhaite présenter une solution : (E2) « *Qu'est-ce que vous faites là ? Comment vous vivez ici ?* ». Enfin, il supprime ce doute : (E3) « *Dis-moi, vous manquez de quoi ici ?* ». Normalement, tout préfet sait déjà de quoi la population manque. Ainsi, implicitement, le locuteur renforce la solution qu'il veut faire valider.

En définitive, à travers cette séquence argumentative, nous percevons l'emploi rhétorique du questionnement. En outre, l'approche polyphonique fait entendre la voix de « l'autre » par le discours rapporté, permettant au chef coutumier d'expliquer de quelle manière implicite l'arrivée des aides administratives françaises a été la conséquence de la perte des traditions artisanales, au regard de la contribution financière octroyée aux artisans-villageois. Cette expression de la place des phrases interrogatives dans l'argumentation confirme la polyphonie des voix en œuvre, vis-à-vis des coénonciateurs, pour faire advenir, par le doute et l'incertitude, une conclusion prédéfinie.

Dans ce cadre, les théories de l'argumentation sous la forme interrogative, dans l'espace situationnel de communication, nous permettent d'identifier les processus d'énonciation employés par le sujet parlant, pour appréhender ses représentations. Nous rappelons une seconde fois les outils d'analyse portés par l'héritage de l'analyse du discours argumentatif et permettent de distinguer les formations topiques dans le discours. L'analyse ne se justifie pas uniquement par une interprétation d'un arrière-fond idéologique, mais s'inscrit dans, et se justifie par la mise en exergue de la structure des mécanismes interprétatifs déployée dans l'énonciation (Moeschler, 1985, p. 60). Il incombe donc au chercheur de décoder la manière dont les stratégies de l'argumentation, les formes interrogatives et les autres phénomènes langagiers des espaces de discours participent à la mise en

exercice des formations topiques.

Ce point étant clarifié, nous parachèverons l'analyse de nos séquences argumentatives RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 à RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 43.

Le locuteur Sam s'inscrit dans l'espace de l'échange verbale en employant la forme interrogative dans sa séquence RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 Sam : « *Comment /// [...] /// comment les gens / ils<sub>(1)</sub> nous<sub>(1)</sub> voient ?* » vers l'espace de la concurrence : *ils<sub>(3)</sub> vont nous<sub>(2)</sub> vendre le terrain / mais attend /* », puis « *et ils<sub>(2)</sub> disent /*. L'analyse argumentative permet de percevoir un « glissement » discursif dans la situation d'énonciation. Nous notons que le locuteur énonce, dans ces propos, une hétérogénéité par l'emploi des déictiques personnels : « *ils* » s'oppose à « *nous* ». Nous détaillerons ce point dans les paragraphes suivants.

En définitive, l'énonciateur ouvre un espace de discussion et de médiation par la locution « *s'ils<sub>(4)</sub> avaient bien réfléchi* ». Il propose ensuite une solution par la conciliation, selon son point de vue, « *ils<sub>(5)</sub> nous<sub>(3)</sub> donneraient le terrain* », pour justifier son propos argumentatif : « ***parce que ça / c'est nous<sub>(4)</sub> qui avons nettoyé ça*** ».

Par conséquent, l'identification des espaces situationnels de la communication montre une diversion et un « glissement » discursif, à partir desquels le locuteur structure et construit son argumentation. Ainsi, il ouvre la conversation par un positionnement et un questionnement argumentatif, puis oppose des protagonistes dans l'espace de la concurrence. Enfin, il agence une séquence argumentative de médiation, comme soubassement de la formation topique à venir. Dans le chapitre suivant, nous analyserons les interactions dialogiques et la polyphonie des voix qui font résonance à cette séquence argumentative.

#### 6.2.2.1.3. *L'espace discursif de l'énonciation*

### 6.2.2.1.3.1. *Les interactions dialogiques et la polyphonie des voix*

La notion d'interaction est utilisée, en analyse du discours, pour désigner la relation entre les émetteurs et les récepteurs d'un échange verbal, de type interlocutif. Comme le précise Kerbrat-Orecchioni (1990), « l'échange ne saurait être réduit à la prise de parole alternée de chacun des partenaires. Pour qu'il y ait interaction verbale, il faut que les participants s'engagent mutuellement dans l'échange, que non seulement ils parlent, mais qu'ils se parlent<sup>102</sup>. » Dans la mesure où les interactants s'influencent réciproquement dans la construction de l'échange, nous pouvons déterminer qu'il y a interaction dans le cas suivant.

Nous analyserons à présent l'interaction des participants dans l'échange ci-dessous :

- Locuteur Sam : *ça / c'est nous(4) qui avons nettoyé ça / pas le tracteur qui a nettoyé ça /*
- Locuteur Loïc : *Non / c'est nos mains /*
- Locuteur Sam : *C'étaient de grands arbres autrefois ///*
- Locuteur Loïc : *Quand on est arrivé ici / c'était que des grands arbres /*
- Locuteur Sam : *Maintenant / les Indiens / ils vendent à l'O.N.F. des tracteurs (il montre ses mains) c'est nos tracteurs /*

Pour déterminer un échange verbal, la linguistique conçoit l'alternance de tours de parole, ou la cohérence pragmatique de l'intervention.

Dans l'exemple précité, la deuxième intervention du locuteur Loïc est considérée comme constitutive à la locution précédente du locuteur Sam, dont il confirme la cohérence pragmatique par la locution « *c'était que des grands arbres* ». Le locuteur Loïc, dans la séquence argumentative qui suit, répond, en écho, « *Non, c'est nos mains* » au premier échange verbal « *ça, c'est nous(4) qui avons nettoyé* ». Il s'agit de signaux fonctionnant comme confirmateurs et capteurs d'attention. Dans la continuation du dialogue, l'interlocuteur Sam a recours à un procédé phatique (Neveu, 2017, p. 78). Ce langage non verbal (*il montre ses mains*) est destiné à maintenir et renforcer la relation entre les allocutaires.

---

<sup>102</sup> Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales I*. Armand Colin.

Nous remarquons que le comportement des interlocuteurs, face à l'interaction verbale, est orienté par le biais d'une argumentation par une certaine finalité communicative. Dans ce sens, Goffman (1973, 1974) met en évidence « un ordre rituel », dans lequel chacun des participants poursuit une certaine ligne de conduite, qui lui assure une image honorable aux yeux de ses interlocuteurs. Chacun revendique, par ailleurs, comme un droit, un espace privé nommé territoire. Ainsi, tout au long de l'interaction, les participants créent un agencement discursif, soit « un travail de figuration » pour la protection des faces et des territoires, les siens propres et ceux du partenaire de l'interaction, comme nous avons pu en faire la démonstration dans la partie consacrée au mythe.

Pour parfaire notre exposé, il est opportun de revisiter la signification de la notion de face, qui constitue un élément de l'analyse et qui se distingue par deux aspects indissociables (Maingueneau, 1996). La notion de face investit plusieurs domaines, en particulier le corps, les biens proches, les espaces privés, les informations intimes et sa propre parole. La face positive correspond à la façade, c'est-à-dire à l'image favorable que l'on s'efforce de donner de soi, vis-à-vis des actes dits menaçants.

Dans une interaction à deux participants, il y a donc quatre faces en jeu :

- 1) les actes menaçants pour la face positive du locuteur ;
- 2) les actes menaçants pour la face négative du locuteur ;
- 3) les actes menaçants pour la face positive de l'allocutaire ;
- 4) les actes menaçants pour la face négative de l'allocutaire.

Les actes verbaux et non verbaux constituent, en général, des menaces pour une ou plusieurs de ces faces. Ordinairement, s'il ne veut pas être lui-même menacé ou être mal interprété, l'émetteur doit s'accommoder pour « ménager » les faces de son interlocuteur. Les usages de politesse s'observent comme des moyens de rapprocher la nécessité de protéger ses propres faces, ce qui astreint constamment à de subtils réajustements.

Les recherches de Goffman (1973) résident dans l'étude des interactions à ce niveau. Il analyse les mises en scène des partenaires dans leurs rapports



quotidiens, à travers lesquels se structure et se réitère l'identité de chacun. L'analyse minutieuse des interactions sociales a pour objectif de découvrir, dans les situations de communication, des régularités employées par les locuteurs pour gérer des problématiques discursives dans leur quotidien. Chaque individu est occupé en permanence à définir son identité narrative, de manière à se faire reconnaître comme membre singulier et légitime de sa communauté. Ainsi, les normes communautaires sont redéfinies par les comportements, créant une réactualisation en continu des valeurs traditionnelles.

De ce fait, les interactions sont synchrones à l'espace où se construit la subjectivité individuelle et collective de l'organisation sociale. « Les conceptions communes de la société ne doivent pas être considérées comme des idées fausses, mais traitées comme des modes d'organisation de l'expérience sociale, comme des savoirs. Pour comprendre les comportements des acteurs sociaux et leurs représentations du monde, il faut donc les considérer à l'intérieur des situations où ils sont engagés, prendre en compte leurs projets dans la construction de leur univers quotidien » (Maingueneau, 1996).

Ces précisions théoriques étayent l'étude de notre argumentation. Ainsi, l'échange verbal des argumentaires RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 à RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 43 présente une première répétition de l'énoncé, « *C'étaient des grands arbres* », suivie d'une deuxième répétition dans les actes de langage, « *Non, c'est nos mains* », confirmée par une troisième répétition de l'acte non verbal (*il montre ses mains*). Pour Ducrot, « le sens n'apparaît pas comme l'addition de la signification et de quelque chose d'autre, mais comme une construction opérée, compte tenu de la situation du discours, à part des consignes spécifiées de la signification » (1984, p. 182<sup>103</sup>). Cette conformité des unités dialogiques par la répétition met en exergue la face positive des partenaires de l'échange vis-à-vis du chercheur. Le discours devient de la sorte « observable ». Il est constitué d'une suite d'énoncés dans lesquels le sens devient le niveau sémantique de l'énoncé, et la signification celui de la phrase.

---

<sup>103</sup> Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Minuit.

Nous observons ici le concept de superposition des voix dans l'échange verbal, dont l'énoncé signale une perception des sens orientée vers l'analyse des déictiques personnels. Comme nous l'avons brièvement évoqué en début de chapitre, dans l'espace situationnel de la communication, le locuteur « *je* » représente un « être de discours » responsable de son énonciation. Ensuite, il utilise deux « *nous-exclusif* » signifiant « *je + d'autres de ma communauté, mais pas toi* », après quoi le locuteur énonce un « *je + ils* », dont le locuteur est associé « *ils, les Indiens* », qui sous-entend un « *je + nous les Indiens* », un nous exclusif communautaire.

Dans sa communication, le locuteur désigne progressivement des individus. Il s'adresse d'abord à l'enquêteur en utilisant son prénom, « *Dave* », puis il utilise les marqueurs suivant « *un nèg...* », « *un nègre* », « *telle personne* », « *un monsieur* », « *les gens* », « *ils* » et enfin, « *l'O.N.F.* ». À la suite de la désignation des acteurs de terrain, de l'accompagnateur à l'institution, il expose sa problématique en remettant en cause la proposition de vente<sup>104</sup>, de manière stratégique et sans menacer les faces des interlocuteurs.

Dans cet exposé, nous remarquons une « double » altérité, selon le point de vue du locuteur. Il dissocie le chercheur présent et un autre tiers absent explicite. Néanmoins, la critique exprimée en présence de tiers est toujours considérée comme une agression frontale selon la notion de face, *face threatening act*, (Levinson, 1986). Ainsi, dans cet exemple, nous découvrons la pratique discursive selon laquelle l'énonciateur emploie plusieurs lexèmes syntaxiques sémantiquement analogues, dans le but d'atteindre stratégiquement le bon interlocuteur, cible de son argumentation. La construction stratégique argumentative est croissante, elle hiérarchise logiquement les acteurs, par ordre de responsabilité. Avec cet agencement, l'énonciateur semble adresser un questionnement au premier coénonciateur présent. En définitive, c'est au dernier tiers absent qu'est adressé l'argument interrogatif. Ceci est définitivement confirmé dans l'échange verbal : RE\_K\_A1\_2\_SU\_R 43 Sam : « ***Parce que l'État et le maire / ils ont un rôle quand même /, mais bon...*** » Le véritable tiers absent est désigné en fin de séquence, ce

---

<sup>104</sup> Lorsque le locuteur fait usage de la vente, il reconnaît implicitement une absence de possession, possession qu'il convient de négocier et d'acquérir.

qui préserve les faces des auditeurs et construit une stratégie argumentative vers une position de la conciliation.

Soulignons maintenant la dernière section argumentative, avant d'envisager l'étude de la formation topique. La séquence finale offre un éclairage nouveau concernant le concept de la polyphonie : « *Peut-être on peut garder /// peut-être que l'on peut payer un petit peu / **mais** allez demander ?* »

Dans cette séquence argumentative dialogique, le locuteur est à tour de rôle énonciateur et coénonciateur. Nous savons que le déictique personnel sert à assigner un rôle aux participants dans l'échange verbal. Comme nous le constatons, le déictique personnel « *on* » est constitutif du « *je + d'autres* ». Dans cette séquence, nous observons que le pronom personnel « *on* » est davantage positionné dans un rôle social que dans un rôle discursif. Cette séquence nous permet de souligner l'importance du rôle social dans l'espace de l'échange verbal. Notre analyse portera sur le déictique personnel, celui de la deuxième personne du pluriel entendu dans le segment : « *allez demander ?* ». Qui est ce personnage énoncé par « *vous* », et quel rôle social l'énonciateur lui attribue-t-il ?

Dans cette analyse, il est nécessaire d'identifier « vers » qui le message est dirigé et « à qui » il est destiné. Nous l'avons signalé auparavant, cette dernière partie du dialogue se situe dans l'espace situationnel de la communication de la médiation. Bien que l'échange verbal fasse interagir trois participants, ce n'est pas seulement au chercheur, qui a un rôle social d'accompagnement associatif, qu'il adresse une information, mais plus largement à toute personne susceptible d'entendre et de reconnaître sa « voix ». En faisant appel à la théorie du « pâtir communicationnel » de Bülher<sup>105</sup>, nous pouvons entendre une forme de revendication du locuteur pour défendre ses droits humiliés. Il semble exprimer une indignation en rapport à l'injustice révoltante commise à son endroit. Des questions émergent et demeurent ouvertes : s'agit-il de sa propre voix qu'il fait résonner, ou cherche-t-il un soutien singulier, ou encore une mobilisation globale d'une communauté de destinée commune ?

---

<sup>105</sup> Nous développerons cette approche dans le chapitre des controverses de vérité en démocratie.

Le chapitre suivant tentera de mettre en évidence des éléments de compréhension relatifs à cette tension et concernant la formation topique à l'œuvre dans l'échange verbal.

#### 6.2.2.1.3.2. La formation topique de la sémiotisation de l'espace

Nous découvrirons, dans le tableau d'analyse ci-dessous, la formation topique de la sémiotisation de l'espace dans la séquence RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 Autre : « *ils<sup>(5)</sup> nous<sup>(3)</sup> donneraient le terrain parce que ça / c'est nous<sup>(4)</sup> qui avons nettoyé ça* ».

Tableau 18 : Analyse Tab\_1b\_RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 37 – indice graduel, aménagement de l'espace

<i>Indice graduel</i>	<i>Distribution</i>	<i>Formule</i>
$G_c$	$Eno1/P = +P$ $Eno2/Q = +Q$	$+P \Rightarrow Cx / +Q$
$G_d$	$Eno1/P = -P$ $Eno2/Q = -Q$	$-P \Rightarrow Cx / -Q$

La première formule prend en compte le caractère graduel concordant du *topos* :

- Le premier énoncé (Eno1/P) *ils<sup>(5)</sup> nous<sup>(3)</sup> donneraient le terrain = +P*
- ⇒ Relié par le connecteur (Cx) *parce que =>*
- Suivi par du deuxième (Eno2/Q) *ça, c'est nous<sup>(4)</sup> qui avons nettoyé ça = +Q*

La deuxième formule prend en compte le caractère graduel discordant du *topos* :

- Le premier énoncé (Eno1/P) *ils<sup>(5)</sup> ne nous<sup>(3)</sup> donneraient pas le terrain = -P*
- ⇒ Relié par le connecteur (Cx) *Parce que =>*
- Suivi du deuxième énoncé (Eno2/Q) *ça, ce n'est pas nous<sup>(4)</sup> qui n'avons pas nettoyé ça = -Q*

L'équation graduelle exprimée de la formation topique s'aligne sur :

$$\diamond -P \Rightarrow Cx / -Q$$

« ils<sup>(5)</sup> ne nous<sup>(3)</sup> donneraient pas le terrain => parce que ça, c'est nous<sup>(4)</sup> qui n'avons pas nettoyé ça »

Pour un résultat final, nous obtenons un *topos* implicite, situé dans le lieu commun de l'ordre : *un terrain revient à celui qui l'a défriché.*

#### 6.2.2.1.4. L'espace de l'interdiscursivité

##### 6.2.2.1.4.1. La formation topique de l'interdiscours

Nous reconnaissons ici le principe du lieu commun de l'ordre de la formation topique de la supériorité de l'antécédent sur le précédent. Le *topos* exprimé dans cet échange verbal de la sémiotisation de l'espace se traduit par : l'appropriation du foncier est attribuée à la personne qui a travaillé pour défricher ou aménager l'espace géographique concerné.

Cette formation topique se confirme dans le système de croyances, au regard des extraits argumentatifs suivants, tirés d'un entretien géobiographique réalisé avec un chef coutumier.

E\_BIO\_1\_ES\_R49\_4      Regard // pour / ici / pour la terre / cette partie / **parce que** l'on avait (*construit*) ma maison /// comme je t'ai dit en 1964 / tout cela c'était une forêt et nous / on a défriché tout cela à la main / la pioche et la pelle /// on a commencé depuis ici / jusque là-bas /// aujourd'hui / il n'y a personne qui travaille pour les Amérindiens /// même les élus de mairie ne nous défendent pas / ici /// [...] tu ne peux pas dire monsieur le maire : « écoute / il faut que tu nous entendes un peu /// » ça // on a travaillé à la main / pourquoi tu veux nous le vendre /// oh / il faut que l'on se mette assis à une table pour discuter / comme moi et toi /// et voilà / mais / personne ne le fait /// moi / j'ai déjà dit cela / mais / si / c'est moi seulement et les autres / ils restent à attendre / on n'a pas de force /// au Pérou / ce n'est pas comme cela que ça se passe /// ils paient la terre avec le sang /// ils meurent / ils ne sortent pas d'ici / c'est comme ça / voilà ///

Dans cet argumentaire, le connecteur « *parce que* » vient confirmer la situation de cause à effet. La terre appartient à celui qui l'a défrichée, de la force de ses « *mains* ».

L'argumentaire ci-dessous accentue ce principe par la locution suivante : « *ils paient la terre avec le sang /// ils meurent / ils ne sortent pas d'ici / c'est comme ça / voilà ///* ». Nous ressentons la sensibilité poignante de cet argument. Il conclut la séquence, venant confirmer et consolider la formation topique qui circule dans le discours communautaire. C'est par la force ou la persévérance que l'on obtient la terre.

Ce système de croyances est véhiculé par un groupe d'opinion, et c'est la raison pour laquelle certains cultivateurs continuent à s'installer sur un espace dit « libre ». Ils défrichent et travaillent l'abattis en première instance, puis tentent de finaliser des démarches d'attribution foncière. Nous avons pu identifier ces comportements à plusieurs reprises, dans le cadre d'accompagnements de collectifs.

Comme le précise un troisième chef, dans l'extrait de l'entretien biographique qui suit :

E_Bio_3_SU_R30 Oui / pour le village on a une concession / et pour les abattis vers le haut /// <b>mais</b> pas encore officiel ///
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Cette croyance et cette pratique sont tangibles. De plus, l'accessibilité foncière reste encore administrativement complexe en Guyane française, tant au niveau des procédures que de la gouvernance d'attribution. Ce sont des freins majeurs au développement des communautés autochtones. En fin de compte, nous entendons plus distinctement cette locution argumentative : « *allez demander ?* » L'analyse nous permet de percevoir les véritables destinataires du message. La réponse semble être un « *Nous* » inclusif général, d'« *Humanité* ».

À la suite de l'accessibilité au foncier, le chapitre suivant expose les imaginaires sociodiscursifs de la sémiotisation de l'espace concernant la situation des Palikur, cette fois-ci contemporaine, sur le plan de l'aménagement des espaces.

## 6.2.3. Les lieux communs de l'existence

### 6.2.3.1. Le développement communautaire

Ce chapitre examine des énoncés argumentatifs concernant la thématique du développement communautaire, au regard de la problématique de la démographie croissante de la population, qui contraint à repenser l'aménagement du territoire. Il présente les formations topiques du lieu commun de l'existence, qui révèle la supériorité de ce qui existe sur ce qui est probable.

Nous ouvrons cette partie sur des dynamiques solidaires et sociales dans le discours, prenant en considération des individus reconnus en droit de prendre la parole. Dans une seconde partie, nous analyserons les apports de la linguistique contrastive entre le français et le parikwaki. Ce rapprochement propose des clés de compréhension de la grammaire, pour aborder l'analyse discursive de l'argumentation. La linguistique contrastive favorise la compréhension des notions de subjectivité et de spatialité, par l'analyse des déictiques personnels et spatio-temporels en parikwaki. Pour conclure notre analyse de l'argumentation en contexte, nous observerons les positionnements et les valeurs des connecteurs « mais » et « parce que » en parikwaki.

L'argumentaire de la séquence E\_BIO\_5\_SU\_R4\_2, énoncée par un chef coutumier, introduit les intentionnalités solidaires et sociales du faire ensemble, sur un territoire en partage.

E_BIO_5_SU_R4_2      Après / pour / que l'on avance /// comment on appelle ça ? // les maisons pour les jeunes / <b>parce qu'ils</b> n'ont pas de place /// il y a un premier village / un deuxième village / un troisième village / un quatrième là /// il faut faire un nouveau village / pour la jeunesse <b>parce qu'ils</b> n'ont pas de maisons /// ils habitent avec leur mère dans une petite maison / qui n'a pas beaucoup de capacité d'accueil /// peut-être plus tard / le jeune / il va avoir un enfant / après / il ne peut pas <i>vivre</i> là / dans une seule maison /// il faut que chacun ait sa maison / comme ça / ce sera bien et vite / c'est ce que l'on doit faire ///
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Nous découvrons, dans ces propos du chef, une volonté d'agir au profit de jeunes hommes et de jeunes femmes à partir des modalités d'anticipation et de

développement démographique : « *il faut faire un nouveau village / pour la jeunesse parce qu'ils n'ont pas de maisons* ». Le chef souhaite améliorer la destinée de la communauté et de la participation : « *peut-être plus tard / le jeune / il va avoir un enfant* ». Il compte sur les ressources des habitants, acteurs d'avenir, et sur la capacité du territoire à faire émerger de nouveaux possibles.

Ainsi, d'un territoire « en marge », oublié, aux dires des habitants, c'est par le truchement de la force des hommes, des associations et des actions solidaires que s'édifieront, autour de la jeunesse, un espace communautaire, un territoire en train de se faire, par l'entremise de transformations silencieuses (Jullien, 2009).

La séquence argumentative suivante, produite lors d'une rencontre collective, expose un projet de construction d'un village, de RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 59 à RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 59. Elle évoque comment les hommes s'organisent pour établir un nouveau village, pour la jeune génération. Ces échanges verbaux sont positionnés en annexe, au regard de la longueur de la séquence argumentative en parikwaki. Nous observerons en premier lieu, dans le chapitre suivant, les fonctions des déictiques personnels en français et en parikwaki afin d'analyser, dans un deuxième temps, le positionnement des sujets au regard de leurs énonciations.

#### 6.2.3.1.1. *Les déictiques personnels en français*

Le concept de déictique<sup>106</sup> vient amender notre approche théorique, il s'intéresse à l'identification du sujet parlant. Il indique la position ou la place d'où le sujet parle. Les déictiques sont des expressions qui donnent des références concernant le sujet et le spatio-temporel (Kleiber, 1986, p. 19). Ils signalent la présence du locuteur et de l'interlocuteur dans l'énoncé.

Précisons maintenant les différentes fonctionnalités des déictiques personnels en linguistique.

Le linguiste Benveniste a mis en scène des marqueurs constitutifs à la situation de l'énonciation. Par exemple, les déictiques personnels « je » et « tu » désignent un statut différent des protagonistes, alors qu'« il » indique la personne

---

<sup>106</sup> Ou de « *shifter* », c'est-à-dire « embrayeur » pour Jakobson, (1896-1982).



dont on parle. « Dans les deux premières personnes, il y a à la fois une personne impliquée et un discours sur cette personne. “je” désigne celui qui parle et implique en même temps un énoncé sur le compte de “je” : disant “je”, je ne puis ne pas parler de moi. À la 2<sup>e</sup> personne, “tu” est nécessairement désigné par “je” et ne peut être pensé hors d’une situation posée à partir de “je” ; et en même temps, “je” énonce quelque chose comme prédicat de “tu” » (1966, p. 228).

En effet, le « je » et le « tu » n’ont de réalité que dans l’énoncé (Paveau & Sarfati, 2003). La réalité du discours est ainsi exprimée par le « je », qui s’exprime en tant que « je ». Alors, par symétrie, le « tu » devient « tu » dans l’énonciation du discours. L’emploi du « je » et du « tu » sont des purs déictiques.

Plus subtilement, le « il(s) » et le « elle(s) » sont bien entendu des déictiques, « mais de la 3<sup>e</sup> personne, un prédicat est bien énoncé, seulement hors du “je - tu” ; cette forme est ainsi exceptée de la relation par laquelle “je” et “tu” se spécifient. Dès lors, la légitimité de cette forme comme “personne” se trouve mise en question » (1966, 228). Ainsi, les emplois du « il(s) » ou du « elle(s) » sont énoncés, mais ils ne sont pas directement locuteurs ou allocutaires, seulement représentés dans l’énoncé.

L’emploi du « nous », en tant que déictique, semble plus complexe. Les schémas suivants de Kerbrat-Orecchioni (2002, pp. 46-48) illustrent le concept : je + tu et/ou il = nous.

	----- je + tu (singulier ou pluriel) : « nous inclusif »
Nous = je + non - je	----- je + il(s) : « nous exclusif »
	----- je + tu + il(s)

Figure 7 : Nous = je

Le « nous inclusif » est purement déictique. « Lorsqu’il comporte un élément de troisième personne, le pronom doit être accompagné d’un syntagme nominal fonctionnant comme un antécédent de l’élément “il” inclus dans le “nous” » (2002, p. 46). Les déictiques des pronoms personnels s’analysent donc à la lumière de la

situation d'énonciation et du contexte. Marcellesi, dans le discours du congrès de Tours des socialistes (dans *Langage* n° 23) distingue, quant à lui, cinq sortes de « nous ».

« Nous » = je (emploi rhétorique)

« Nous » = je + x + y : nous « récapitulatif »

« Nous » = je + mes amis politiques

« Nous » = Je + les socialistes (ou mieux : les socialistes, dont moi)

« Nous » = Je + les socialistes + les non-socialistes

Nous voyons apparaître, dans les opérations énonciatives, un travail fondé sur une analyse et une réflexion d'ordre épistémologique des phénomènes langagiers que sont, dans le cas présent, les déictiques. La relation entre le langage et la langue ou les langues se considère à partir des productions des locuteurs et des situations d'énonciation. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, nous présentons des données de la langue parikwaki, recueillies par un groupe de locuteurs avec lequel nous avons engagé une collaboration qui, nous l'espérons, se poursuivra au-delà de notre thèse.

#### 6.2.3.1.2. *Les déictiques personnels en parikwaki*

Ce chapitre présente les caractéristiques des pronoms personnels en parikwaki, à partir de deux ouvrages. Le premier est une reproduction polycopiée de *Kagat iwitkekne, dicionário palikur-português*, actualisée en 2018 par l'Associação internacional de linguística – Sil Brasil. Le second ouvrage est de M. Launey, *Awna parikwaki, introduction à la langue palikur de la Guyane et de l'Amapá*. Plus ancien, il date de 2003.

Nous présenterons, en introduction des déictiques personnels, quelques phrases en parikwaki, afin d'observer leur structuration, puis nous préciserons l'emploi des trois formes de genre en parikwaki<sup>107</sup>.

(1) Ig wewva

---

<sup>107</sup> Pour plus de précisions, se référer aux ouvrages susmentionnés.

Lui chasser

(2) Eg ay  
Elle ici

(3) Payt imuwad  
Maison haut

Dans la première phrase, nous observons que l'ordre des mots est le même qu'en français, et que les principales notions grammaticales peuvent avoir le même contenu. Il y a un sujet suivi d'un verbe. Dans les deux précédentes phrases, (2) et (3), nous notons une différence entre le parikwaki et le français. Il n'y a pas de verbe « être » en parikwaki.

Concernant le genre en parikwaki, les noms en ont trois : le masculin, le féminin et le neutre. Le genre est lié au type d'objet auquel il se réfère. Dans les noms masculins se classent les ensembles des caractères spécifiques au sexe masculin, dans le sens de l'homme, le mâle :

**ig takweye**                      **le garçon**

Nous relevons que les gros poissons et animaux, ainsi que les créatures nuisibles telles que les serpents, rats, insectes et oiseaux de proie ou nocturnes, tout comme les astres du ciel, étoiles, éclairs, etc. sont au masculin.

**ig warukma (inirik)**              **l'étoile (dans le ciel)**

Au sujet des noms féminins dans le sens de féminité, la femelle, la femme, nous notons :

**eg himano**                      **la fille**

Dans cette classification, il y a les petits animaux et poissons, les « bonnes » créatures, les oiseaux, les insectes, les papillons et les crabes. Nous trouvons également les éléments provenant de la terre, tels que les plantes et les fruits, ainsi que les objets solides ou forts, y compris les objets métalliques, la pierre, le feu, la rivière, la vague et l'ouragan.

*eg warukum (sivari)*      l'étoile **de métal**  
*eg tiket (datyo)*      **le feu** fort

En matière de noms neutres se trouvent tous les autres substantifs. Ce terme définit comme neutre toute substance ou un être ayant une existence propre.

*in ahin*      **le** chemin  
*in warukma (kagta)*      l'étoile **de papier**  
*in sariyan (he maygnen)* **la** fumée (**sans substance**)

En palikur, il y a accord de genre entre les noms, les pronoms, les adjectifs, de nombreux nombres et les verbes. En général, les mots masculins désignant des personnes se terminent par les lettres « e » ou « i ».

*igi pisamwi ig barewye*      ce frère est beau  
*ig kibeyne*      il est génial  
*ig axne ner kavine puhivitye*      il mange du pécarin noir<sup>108</sup>

Les mots féminins se terminent par les lettres « o » ou « u »

*Egu pisamu eg barwyo*      cette sœur est belle  
*Eg kabayno*      elle est géniale  
*Eg axno nor pilatnu usuvyo*      elle mange la banane mûre

Dans les exemples ci-dessous, les noms neutres se terminent par « e »

*Ini payt in kuwikiye*      cette maison est jaune  
*In nukune*      cette nouvelle  
*In mavithene ini muwok kisevye*      elle protège de cette pluie froide

Après cet aperçu sur le genre, ci-dessous, nous trouvons la liste des pronoms personnels. Nous notons des caractéristiques particulières concernant la première personne du pluriel<sup>109</sup>.

<sup>108</sup> Le pécarin à collier (« *pecari tajacu* ») est une espèce de mammifère qui ressemble au cochon.

<sup>109</sup> Il y a bien entendu d'autres caractéristiques linguistiques relatives aux pronoms personnels, que nous pourrions développer, mais pas dans le cadre de cette étude.

Première personne du singulier		<i>nah</i>	je, moi
Deuxième personne du singulier		<i>pis</i>	tu, toi
Troisième personne du singulier	masculin	<i>ig</i>	il, lui
Troisième personne du singulier	féminin	<i>eg</i>	elle,
Troisième personne du singulier	neutre	<i>in</i>	ça, il, elle
Première personne du pluriel		<i>wis</i>	nous : toi et moi, « on » les gens
		<i>wixwiy</i>	nous : toi, moi et d'autres
		<i>usuh</i>	nous : moi et les autres sans toi
Deuxième personne du pluriel		<i>yis</i>	vous
Troisième personne du pluriel	masculin	<i>igkis / ignes</i>	ils, eux
Troisième personne du pluriel	féminin	<i>egkis / egnés</i>	elles (ils, eux)
Troisième personne du pluriel	neutre	<i>inkis</i>	ceux

Nous constatons, à la troisième personne du pluriel, l'emploi de trois mots en parikwaki. Ce phénomène n'est pas singulier aux langues d'Amérique du Sud. Il présente un « nous inclusif » en général, un « nous inclusif » de proximité vous et moi, et un « nous exclusif » moi et quelqu'un d'autre, mais pas toi.

#### 6.2.3.1.3. *La grille de positionnement des sujets*

Comme nous venons de le préciser, en parikwaki, des signes spécifiques sont attribués dans la langue, pour identifier les déictiques personnels : ils facilitent l'identification et le positionnement du sujet et de l'altérité. Ils permettent également de repérer une mise à distance d'un soi. Dans ce cadre, ils fournissent une orientation de l'argumentation au regard des énoncés sociodiscursifs.

Nous présenterons, dans un premier temps, la grille de Wilson (1990) de prise de distance vis-à-vis de soi-même, citée par Montes (2004, p. 58). Dans un deuxième temps, en prenant en considération l'emploi des « nous » en *parikwaki*, nous

présenterons une modification de cet outil, pour en faire une grille d'analyse renouvelée pour notre recherche.

Le linguiste Wilson présente une grille de prise de distance vis-à-vis de soi-même, qui permet de distinguer le tiers par rapport aux acteurs dans l'énonciation.

**Tableau 19 : Grille de Wilson (1990) de mise à distance de soi-même**

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Je	Nous	Vous	On	Tu/vous	Il	Elle	Eux	Ceux-ci	Cela/ça	Ceux-là

Cette échelle nous permet d'avoir des indicateurs sur le plan du rapprochement ou de l'éloignement du locuteur face aux autres allocutaires. Elle favorise l'identification et les attributions assignées au tiers. Nous reconnaissons le postulat selon lequel cette grille propose un point de vue d'analyse pertinent pour positionner le sujet parlant. Le chiffre « 0 » correspond au sujet parlant, le « je », allant à l'indicateur « 10 » correspondant à l'altérité la plus éloignée du sujet parlant « ceux-là ».

Concernant notre étude, il convient de noter que la linguistique du parikwaki présente des singularités en matière de déictiques personnels. Ainsi, en prenant en considération ces propos, nous adaptons la grille d'analyse.

**Tableau 20 : Grille de Bénéteau de Laprairie (2020) – l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.**

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Je	Ns Ex	Ns Inc	Ns Gé	Tu	On	Vous	Il	Elle	Eux	Ceux- ci	Cela ça	Ceux -là
Nah	Usuh	Wixwiy	Wis	Pis	Wis	Yis	Ig	Eg	Igkis	Igkis	Igkis	Ignes

1 « nous » exclusif (deux personnes mais pas lui) - 2 « nous » inclusif (un groupe de plus de deux personnes y compris le locuteur) - 3 « nous » inclusif (général et paradoxalement deux personnes seulement).

De cette grille réorganisée, nous avons principalement inscrit les différentes valeurs de la première personne du pluriel « nous » en parikwaki, explicitées dans le sous-chapitre précédent.

Comme nous venons de le percevoir, le locuteur de l'énonciation peut se présenter de différentes manières. Généralement, la première personne du singulier «je» est utilisée, mais d'autres pronoms personnels peuvent également être employés pour signifier le «je» du sujet parlant. Ainsi, le locuteur peut se citer lui-même en utilisant la première personne du pluriel «nous». Ce signe distinctif de la première personne du pluriel en parikwaki offre une identification du sujet et des sujets concernés plus précise que dans la langue française.

Ce «nous» peut être investi par le locuteur pour se distinguer du rôle qu'il s'approprie et des responsabilités qui lui incombent. D'autre part, il peut se distinguer d'une position personnelle qui émane de ses missions et de ses fonctions, ce que nous découvrirons dans l'extrait suivant.

Dans le dialogue ci-dessous, le responsable O. présente la démarche qu'il a engagée auprès du maire, concernant une demande d'attribution foncière collective pour construire un village.

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 60 M. :

*uwasawiy ini / ay*  
celui-ci c'est notre abattis / ici

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 61 O. :

*Amaksemni / tah git M. e-eh biyeh*  
la limite du terrain / va jusqu'à M. hein bien

*inihan adah **wixi**<sup>110</sup> kehbiye village / **usuh** tah aya amunkaka tah git meh*  
celui-ci allons-nous construire un village / nous sommes allés voir le maire

*meh awna / 302ak u302 compliqué gidahan / **awaku** seh is kekeh village*  
le maire a dit / c'est vraiment compliqué pour lui / **parce que** si vous construisez un village

Dans ces séquences, nous constatons les envies d'agir communautaires et leurs questionnements au regard du territoire de vie. Cet échange dialogique met en

---

<sup>110</sup> Initialement, le signe linguistique correspondant est « wixwiy ». Toutefois, le locuteur prononce « wixi ». Dans le cadre du travail de transcription, en accord avec les traducteurs, nous avons maintenu ce terme.

exergue la démarche participative de la concertation des acteurs cultivateurs. Nous observons la position du responsable O. dans la première partie de la séquence dialogique ci-dessous.

*Inihan adah wixi kehbiye village*  
celui-ci allons-**nous** construire un village

Le responsable emploie le mot « nous », « *wixi* ». Il parle sur un plan général, qui englobe l'ensemble du groupe de cultivateurs, lui y compris.

Dans la deuxième séquence :

*usuh tah aya amunkaka tah git meh*  
**nous** sommes allés voir le maire

Le responsable emploie un autre « nous », « *usuh* ». Il indique que c'est lui et une autre personne qui se sont rendus au cabinet du maire pour faire avancer le projet de construction de village, mais pas les personnes présentes auxquelles il s'adresse, c'est-à-dire les cultivateurs.

Le locuteur responsable du collectif développe un agir stratégique par l'emploi du déictique « *wixi* », en énonçant une proposition. Ensuite, il expose l'action qu'il entreprend par l'intermédiaire d'un accompagnateur. Ce faisant, il présente ainsi sa face positive de responsable et sa capacité de gouvernance, par l'emploi du « *usuh* », noté « 2 » sur la grille renouvelée (Bénéteau de Laprairie, 2020) : « c'est moi et un autre, mais pas vous, qui faisons la demande de construction d'un village ».

Notre approche de l'analyse de la linguistique a précisé l'activité de langage conçue à partir des caractéristiques de la langue parikwaki et du français. Ainsi, notre étude de la linguistique énonciative est une activité de langage, dans le sens d'opérations de représentations (Culioli, 1924-2018), et de fonctions, dans le sens de productions discursives sur le plan des agencements linguistiques dans une langue donnée. À partir de la production du lexème « *usush* » et de l'échange autour de la construction d'un nouveau village, nous percevons les points de vue qu'offrent les déictiques personnels concernant l'identité sociale et discursive du sujet parlant.

En définitive, nous percevons, dans le cadre, la formation topique du lieu commun de l'existence des énoncés argumentatifs dans la thématique du



développement communautaire. La formation topique exprime un manque d'espace géographique. «*Pour / que l'on avance ///*» s'oppose à un espace statique, une incapacité d'agir, face au manque de place pour les jeunes, «*parce qu'ils n'ont pas de place*», qui s'articule en lien avec le phénomène existant de la croissance, qui est un lien établi. «*Il y a un premier village / un deuxième village / un troisième village / un quatrième là ///* il faut faire un nouveau village » : cette énumération est une opération de représentation de l'espace, qui a pour fonction discursive d'argumenter le principe de la nécessité d'acquérir des espaces géographiques «*pour la jeunesse*».

La formation topique s'énonce de la sorte : «La communauté palikur se développe au regard de l'espace qu'elle possède pour s'accroître.»

Ci-dessous, la séquence E\_BIO\_1\_ES\_R14\_2 précédemment analysée, en soustrayant des paraphrases [...].

E_BIO_1_ES_R14_2    Aujourd'hui / il y a des gens qui viennent nous questionner / ici : «oui / vous dites pour le village / pourquoi faire d'autres villages ? / [...] /, <b>mais</b> arrêtez de nous détruire /// c'est là / que vous rentrez pour nous détruire /// faut-il que l'on perde nos traditions ? [...] et pourquoi pas la terre ? [...] et en Guyane / il y a beaucoup de terre / en Guyane / il y a beaucoup de terre /// [...]
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Nous remarquons que la portée énonciatrice de la formation topique s'exprime en ces termes : «nous avons besoin de terre pour nous développer», ou encore, «nous avons besoin de nos terres, pour être des Amérindiens». La terre est l'ancrage factuel du lieu commun de l'existence, elle est supérieure aux logements probables à venir. De plus, l'accroissement de la population est une donnée et une exigence préexistentielle, qu'il convient de prendre en considération. De ce principe, au regard de cette démographie ascendante de la population palikur, de nouveaux villages, et donc de nouvelles demandes foncières, doivent être réalisés pour un développement communautaire soutenable.

Nous décrirons dans le chapitre suivant des lieux communs de l'essence, l'analyse des types de personnages évoqués dans les énoncés argumentatifs de l'accompagnement de projet.

## 6.2.4. Les lieux communs de l'essence

### 6.2.4.1. L'accompagnement de projets

Ce chapitre analysera les lieux communs de l'essence et décrira la comparaison entre des types de personnes, des fonctions représentées ou des sociétés d'individus. Afin de poursuivre notre analyse de la formation topique au sujet des représentations de l'espace, nous nous intéresserons au processus de l'accessibilité du foncier, en analysant les argumentaires des protagonistes dans le cadre de l'accompagnement de projets.

L'argumentaire d'un chef coutumier, ci-dessous, illustre une démarche d'investigation.

E_BIO_1_SU_R50_3      Après / j'ai expliqué à la communauté / comme ce n'est pas facile ///, <b>mais</b> / vous allez voir /// trouver quelqu'un qui va vous accompagner et c'est lui qui va vous pousser /// et voilà / sinon vous n'arrivez pas à travailler / comme ça / si vous restez comme ça ici / c'est pas la peine ///
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Pour qualifier le dialogue social entre acteurs sur un territoire en partage, plusieurs dispositifs d'accompagnement collectif et démarches de projets ont vu le jour ces dernières années. Qu'il s'agisse du dialogue territorial, de la participation active ou de la démocratie participative, tous emploient un genre de discours commun, le dialogue consensuel communautaire, pour mener à l'action par les outils de la négociation, de la concertation ou de la collaboration.

Depuis plus d'une vingtaine d'années (2000), la démarche participative, d'autant qu'on puisse l'appréhender comme une « activité sociale et culturelle » du langage et du travail social, « s'est imposée comme un enjeu majeur dans les politiques publiques et comme enjeu démocratique, à la croisée de revendications portées par les mouvements sociaux et d'un processus de “modernisation” de l'action publique<sup>111</sup> ».

Notre approche de linguiste nous invite à envisager la démarche participative comme une activité sociodiscursive du sujet parlant. Elle est un lieu de l'action du

---

<sup>111</sup> Bacqué, M.-H. & Mechmache, M. (2013). *Le pouvoir d'agir*. Ministre délégué chargé de la ville 2013.

travail organisé des hommes sur un territoire donné, où le rôle et les places donnés au langage et aux discours matérialisent les activités et les représentations individuelles et collectives. Cet espace d'échange verbal offre une mise en mots de la mémoire collective et une mise en débat des actions à produire et à conduire.

Cette démarche, que nous avons investie dans le cadre de notre recherche-action formative, met en mouvement à la fois une problématique du pouvoir et des inégalités, dans une perspective dite « d'égalité des chances » et « d'égalité de parole ». C'est-à-dire qu'elle tente de réduire l'écart des inégalités sociales exprimées par le silence des « sans voix » et des polyphonies des quartiers précaires, en envisageant des interventions de transformation sociale adéquates. Ainsi, ce mécanisme sociodiscursif rend ces voix « audibles », perceptibles dans l'espace du « dit et du dire » (Ducrot, 1984), pour participer à l'économie générale du discours de la cité.

Il convient donc de favoriser une approche par le dialogue, premièrement pour saisir un contenu qui « interpelle » un besoin et maintenir, si nécessaire, une mobilisation. Il y a donc une approche « politique des langues ». Nous considérons la langue comme un vecteur d'émancipation des peuples, quand ceux-ci peuvent s'exprimer ouvertement sans rapport de diglossie. Le problème n'est pas l'interprétation et la traduction de mots, mais les normes et valeurs que ceux-ci exportent de l'interdiscursivité d'une aire donnée. Sans cette traduction, dans le sens de Lévi-Strauss, c'est-à-dire au croisé des textes et des discours, la langue devient, par le langage, un vecteur d'oppression et de repli communautaire. Afin de s'extirper de cette problématique, l'accent doit porter sur des conditions d'ouverture qui ne peuvent se soumettre au travail rigoureux de la rencontre des langues maternelles. Comme le souligne Judet de la Combe (2014), « c'est en allant vers ce qui est difficile, opaque, qu'on peut en avoir un usage qui ne soit pas figé et inventer de nouvelles possibilités de sens et d'expression ».

L'approche de la linguistique contrastive qui parcourt les prochains chapitres, bien que descriptive – puisque nous n'étudions pas la linguistique grammairienne –, s'efforce de répondre aux pratiques sociodiscursives et socioanalytiques d'une « politique des langues ». Nous formulerons un exposé de connecteurs de

l'argumentation et des déictiques, comme modèle d'intercompréhension linguistique visant à saisir, au plus près des locuteurs, les représentations et perceptions véhiculées par les énoncés argumentatifs. Ce travail d'investigation rend possible, nous le démontrerons par la suite, l'analyse des intentionnalités. Ainsi, dans le cadre de la démarche participative et du dialogue territorial que nous avons réalisé conjointement à ce projet de recherche, nous avons mis la focale sur l'observation du langage sur le terrain et sur l'analyse des processus sociodiscursifs, plutôt que sur le concept de revendications et des « déclinaisons à l'infini de l'idéal démocratique » (Blondiaux, 2011).

La démarche participative s'inscrit dans une dualité de projets visant, d'un côté l'implication et l'engagement d'acteurs vers une transformation sociale, et de l'autre, la résorption et l'apparition de la conflictualité sociale, comme les deux faces d'une même pièce. L'enjeu est d'encourager l'autonomie de la communauté par le prisme de procédures, de moyens et d'actions collaboratives, dans une perspective de changement social. La frontière de cette démarche se situe au cœur du dispositif d'accompagnement, dans la définition et la mise en mots des objectifs à atteindre, ainsi que de leur temporalité. Toutefois, la démarche participative peut être un analyseur fécond des phénomènes sociaux, sous le rapport de la manipulation, de la revendication ou de la reconnaissance.

Il convient d'identifier les opérateurs et connecteurs du discours de l'argumentation pour que s'établisse, à travers le partage de mots, la compréhension humaine des actions et des espaces véhiculés par les formes de construction langagière. Cet appareillage sociodiscursif conduit à produire et conjuguer des discours argumentatifs audibles, en somme un langage commun aux parties prenantes de la démarche.

L'approche théorique de Faïta (2013) confirme notre démarche sur le plan de langage et du travail. L'auteur « affirme que c'est dans un tel cadre que se manifeste le plus clairement la relation entre le dire et le faire. [...] Activité, outils, instruments symboliques, genres de discours et d'activité, en premier lieu, c'est à une nouvelle conception du rôle du langage dans l'activité et le développement humains que l'on s'intéressera » (2013, p. 42). Nous explorons, dans le cadre de la

démarche participative, les pratiques sociodiscursives dans l'activité humaine, à partir des interactions verbales et sociales des entretiens collectés en français et en parikwaki.

Nous tenterons d'analyser l'organisation dont se dotent les locuteurs palikur comme moyen d'agir et, par conséquent, nous mettrons en exergue des enseignements majeurs à soutenir, en vue de progrès épistémologiques en matière de « politiques des langues », pour bâtir une destinée commune.

Nous finalisons l'analyse argumentative de notre première séquence des lieux communs de l'essence. Le lieu commun de l'essence décrit la comparaison entre différents types de personnes.

E_BIO_1_SU_R50_3	Après / j'ai expliqué à la communauté / comme ce n'est pas facile /// <b>mais</b> / vous allez voir / trouver quelqu'un qui va vous accompagner et c'est lui qui va vous pousser /// et voilà / sinon vous n'arrivez pas à travailler / comme ça / si vous restez comme ça ici / c'est pas la peine ///
------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

L'argumentaire illustre la démarche d'investigation souvent entreprise par la communauté pour bâtir un projet communautaire. Nous remarquons que la complexité des démarches administratives leur semble insurmontable.

Le chef coutumier annonce à la communauté que, sans l'aide d'un accompagnateur, il est difficile de réaliser ses projets. La formation topique exprime que les démarches administratives sont compliquées et qu'une personne experte dans le domaine est indispensable pour y arriver. Il compare donc, par le prisme du lieu commun de l'essence, la fonction et la compétence de l'expertise extérieure à la communauté au manque de compétences à l'intérieur de la communauté. Le connecteur « mais » possède une valeur à la fois d'information et de vérité, pour consolider l'argumentation du chef.

Dans les chapitres suivants, nous décrirons la nature du connecteur « mais » en français et ses équivalences en parikwaki – « *henneme* »<sup>112</sup>, « *bawkata* » « *kameki* -

---

<sup>112</sup> Le mot « henneme » peut s'écrire avec un « n » ou deux « nn ». Cette graphie n'est pas stabilisée.

*me*» et « *hiyawa* » –, à la suite de quoi nous explorerons le concept de subjectivité en termes de coopération entre individus.

#### 6.2.4.2. Le connecteur « mais »

Nous ferons ici un bref rappel de la fonction du connecteur « mais » en français, avec un exemple cité par Charaudeau et Maingueneau (2002, p. 130).

Par l'énonciation de A (« ce restaurant est bon »), le locuteur émet l'instruction : « Chercher une conclusion C pour laquelle A est un argument ». Par exemple, « Allons dans ce restaurant ! »

Par l'énonciation de « mais B », il émet l'instruction :

« Considérer B comme un argument pour la conclusion non – C », donc, ici, « n'y allons pas ! », l'énoncé complexe ayant l'orientation globale non – C.

Dans *La théorie de l'argumentation dans la langue*, Ducrot (1984) distingue deux conceptions des connecteurs argumentatifs dans le cadre des connecteurs comme « mais ». La première est dite instructionnelle, ou orientation argumentative pour Moeschler (1985), et la deuxième polyphonique. Ce connecteur argumentatif correspond aux liens « argument/conclusion » et « cause/conséquence ».

La conception instructionnelle met en scène une instruction argumentative, qui marque un ensemble d'indications sur la fonction d'attribuer un sens aux énonciations. L'instruction donne un sens et induit les énoncés.

À la suite de ce rappel de la fonction du connecteur « mais », nous évoquerons à présent les différents signes linguistiques du connecteur en parikwaki.

#### 6.2.4.3. Les connecteurs « *henneme* », « *bawkata* », « *kameki -me* » et « *hiyawa* »

Dans le cadre de cette étude, nous appelons effet de sens l'orientation argumentative marquée par un connecteur. Il s'agit de sa valeur sémantique et pragmatique. En langue parikwaki, il existe plusieurs signes pour « mais ». Dans l'ouvrage de Launey (2003) *Awna parikwaki*, au chapitre des propositions subordonnées, l'auteur indique, dans la partie des expressions de l'opposition, trois

mots correspondant au français « mais » : « *henneme* », « *bawkata* » et « *kameki -me* ». Dans cette liste, M. Launey ajoute le mot « *hiyawa* », qui a une valeur de « même si » et qui accompagne « *henneme* », le plus souvent dans les phrases négatives. Nous précisons et compléterons l'emploi du connecteur « mais ».

Dans un second manuel de linguistique, *Kagta iwitkekne*<sup>113</sup>, au chapitre des conjonctions, les auteurs indiquent que, dans la langue parikwaki, il existe quatre conjonctions signifiantes de « mais » : « *henneme* », « *bawkata* » et « *kameki -me* », auxquelles il ajoute « *bawa* », qui n'est pas cité par le linguiste M. Launey.

Nous analyserons et développerons les éléments du discours de l'extrait suivant, RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R 12, transcrit en parikwaki. Il a été recueilli lors d'une rencontre collective de démarche participative avec une association de cultivateurs. Il s'agit d'une locution d'un chef coutumier au sujet de l'accompagnement des jeunes dans le cadre d'un projet collectif agricole.

Chef : Pase<sup>114</sup> ig awna han kabay  
Parce que il dit ça bien

akebi uxiy<sup>115</sup> kadahan no ukamkahwi y pibatekte / gikak bakimnayh  
takweyben  
comme nous avons nos enfants aiment encore plus / avec les jeunes

pi<sup>116</sup> batekte gikakis bakimnayh takweyben nukunevri  
tu aimes encore avec les jeunes en bonne santé

pi hiya / ikis kabahtiwa uxiyme kwis kiyavubdi  
tu vois / ils bien nous déjà vieux

**mê**<sup>117</sup> uxiyme ay-gikakis bakimnayh takwavriye

---

<sup>113</sup> Green, H. & D., Gomes, I., Orlando, A., Martiniano, N., Iôô, R., Felicio, J., Romanowski, A.-E., Green, D., Vogel, A., Lopes De Melo Correa, T., Andrade, L. & Valadares, S. M.-B. (2018) *Kagta Iwitkekne, Dicionário Palikur -Português*. Associação Internacional de linguística - Sil Brasil.

<sup>114</sup> « *Pase* » est un mot créole qui est entré en usage chez les Palikur depuis de nombreuses années. Cependant, la dernière traduction collective de la Bible (2018) a remplacé « *pase* » par le mot « *awaku* », « parce que » en parikwaki.

<sup>115</sup> Le signe « *uxiy* » est une déformation phonétique du locuteur du signe « *usuh* », qui signifie : nous exclusif.

<sup>116</sup> Le locuteur prononce « pi » à la place de « *pis* », qui signifie : tu.

<sup>117</sup> L'astérisque accolé au mot signifie que le mot est en créole\*. « *Mê\** » signifie : mais. Ce mot n'est pas usuellement employé dans la langue palikur. C'est le locuteur qui en fait usage.

**mais** nous-mêmes avec les jeunes

ku pariye nah awna tuse\* neras... mahya neras bakimnayh takwaviye  
kabivuyenen

que je parle tous ces... vous voyez ces jeunes travailleurs

**mê** pis ka awna gitkis keh / igkis kaaytnema  
mais tu ne dis pas à eux faire / ils pas intéressés

**mê** pi ka awna gitkis ini kikeh / igkis ka-aytnema piw  
**mais** tu ne demandes pas à eux pour cela / ils pas intéressés à toi

**heneme** sutah awna gitkis adah anivrit / igkis kanivri kabahtiwa...  
**mais** va dire à eux pour ce travail / ils travaillent bien...

nah hawwata ke is be ay / nah ig iveg numkanit... ah  
je pouvais comme vous ici / vous me voyez j'aurai pu faire ce travail ah...

nawdi barewye awayg / sema nah muruguviye « ay se me » nah newa  
bonne santé un bel homme / seulement je usé plus tard je moi-même

awaku nah batek hayu / awaku nah batek adah neras takwayviye ayta adaha  
parce que j'aime rassembler / parce que j'aime pour que les jeunes viennent  
pour

igkis kanuhwa kanivri adahan / wixwiykanugikis kanivri  
qu'ils puissent apprendre à travailler / pour que nous puissions leur  
apprendre à travailler

e-eh ben ini anivrit agiw udahawiy pi kabayte / awaku ka dahan se\* pihya  
uxiy iniwa  
hein bien ce travail est très bon pour nous très bon / parce que il y a si nous  
sérieux

pase nah kadahan mahiya / nah / kadahan uxiy kadahan bakimnayh  
takwaviye  
parce que j'ai plus que / j'ai / nous avons les jeunes

ne ku pariye / ka hayobdahnevriye ka-aminama  
eux qui déjà / avec une femme ne pas intéressés

**heneme** se\* *ku pi hiya* wixwiy kinetiwa / gikakis kabantiwa ikis ka keh was  
**mais** si tu vois nous parlons avec eux bien / ils ne font pas l'abattis



**heneme** ikis mayu wothuy tigebin / ivuk / bukembin  
**mais** ils aident à nous à sabrer / tronçonner / mettre le feu

uxiy gikakis barewye anivrit  
nous ferons un bon travail

pase uxiy ay / avanenekwa nah keh nuwantiy ikak  
parce que nous ici / tous les jours je suis fière avec vous (*les jeunes*)

Nous analyserons les connecteurs en lien avec l'approche contrastive, c'est-à-dire que nous identifierons les points de ressemblance et de divergence dans les deux langues, le français et le parikwaki.

La grammaire classe généralement le connecteur « mais » comme une conjonction de coordination. Parmi les quatre connecteurs en parikwaki ayant valeur de « mais », « *henneme* » est le plus utilisé comme conjonction d'opposition.

Nous avons demandé à nos interprètes « palikurophones » de traduire le mythe palikur de la nation palikur du français au parikwaki. Cette démarche nous a permis d'identifier les signes que les traducteurs utilisent en parikwaki pour traduire le connecteur « mais », sachant qu'il existe plusieurs mots parikwaki pour cela.

M\_P\_NP\_S\_1                      *Sikuyune (skuyune)*                      *un Chikuwa (xehkuwa)*

M\_P\_NP\_S\_2                      La question est posée à un oiseau, **mais** attend une réponse de la part d'un « messenger »  
*Ayaminaki git pahawwi kuhivra / henneme ig wahemnene arakminika giwtak neg inetikekne*

M\_P\_NP\_S\_4                      L'homme lui répondit : « C'est moi qui chantais, c'est moi l'oiseau et je suis devenu un homme maintenant, comme toi »  
*Awayg kaytwa giwn : nawnewa kibenehneh ayge / nah kuhivra / kurinme nah kwis peweke awayg / keh pisbe*

M\_P\_NP\_S\_5                      Maintenant, je vais partir. **Mais** avant, je vais te montrer dans le miroir l'avenir, et le mal que tu appréhendes sans le connaître

*Kurin / akak inin nutepkemni /// Henneme nah akin pit amadgeu waruw ku pariye danuh pitnek hanpitatit*

Dans l'extrait du mythe N.P., nous observons que les traducteurs emploient le signe « *henneme* » en parikwaki. L'extrait du mythe palikur N.P. stipule qu'un accompagnement est nécessaire pour acquérir de nouveaux savoirs. Il décrit une aide prodiguée par le messager.

Dans le cadre de notre investigation au sujet des connecteurs, nous avons observé plusieurs variantes. En français, le connecteur d'opposition tire son origine du latin « *magis* », qui devient « *maies* », puis « *mais* ». Le connecteur « *henneme* » tire son origine de la construction « *henne -me* » et s'articule avec l'adverbe « *henne* », traduit par « *ainsi* » ou « *comme ça* » en français, suivi du suffixe « *-me* ». *Ka bak eh henne ! – ne fais pas comme ça !*

La position du connecteur peut se situer en début de phrase ou être médiane, entre deux énoncés. Nous ne l'avons pas observé en fin de phrase. Il peut être employé comme un « *mais* » de réfutation. Le locuteur palikur utilise également le mot « *mê* » en langue créole désignant le mot « *mais* ». Il possède la même fonction que le « *henneme* » d'opposition ou de réfutation. Dans cette fonction d'opposition, le connecteur lie des phrases verbales, des propositions, des noms, des pronoms et des adjectifs. Nous constatons que dans les deux langues, surtout en parikwaki, le cas de la répétition du connecteur est fréquent en position initiale.

Voyons l'exemple suivant : RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R 12

**Heneme** *se ku pi hiya wixwiy kinetiwa gikakis kabantiwa / ikis ka keh was*  
**Mais** si tu vois nous parlons avec eux bien / ils ne font pas l'abattis

**Heneme** *ikis mayu wothuy tigebin / ivuk bukembin*  
Mais ils aident à nous à sabrer / tronçonner mettre le feu

*uxiy gikakis barewye anivrit*  
nous ferons un bon travail

Le chef coutumier, dans l'illustration précédente d'une rencontre collective, s'entretient au sujet du rôle des jeunes à propos d'un travail collaboratif. Il

mentionne que les jeunes ne sont pas motivés pour faire le travail agricole pour leur propre compte, mais qu'ils peuvent participer pour aider la communauté familiale.

De la même façon que « mais » peut s'employer comme « même si » ou « cependant » pour renforcer un avis, « *henneme* » s'emploie avec « *ku* », qui se traduit par « si » à des fins semblables.

**Heneme se *ku pi hiya* wixwiy kinetiwa gikakis kabantiwa ikis ka keh was**  
**Mais si** tu vois nous parlons avec eux bien ils ne font pas l'abattis  
**Même si** tu vois / nous parlerons bien avec eux / ils ne font pas l'abattis

Il convient de préciser brièvement la valeur du connecteur « si » avant de poursuivre notre analyse de « *henneme* ». Le connecteur « si », traduit par « *ke* » ou « *ku* » en parikwaki, est similaire dans les deux langues. Il correspond à la supposition du type « P entraîne Q ». L'élément linguistique « si » marque bien le lien de « la reconnaissance de A. oblige à reconnaître B. » (Ducrot, 1980)<sup>118</sup>.

**Ku** pis atak Kayanit / isim pohow hadyo<sup>119</sup>  
**Si** tu vas à Cayenne / achète une radio

L'énoncé P est enchâssé dans le contexte. Si P est possible, il suffit de Q pour P. Cependant, dans l'énoncé, il est possible d'aller à Cayenne P sans acheter une radio Q., mais il n'est pas possible, dans ce contexte P, d'acheter une radio Q si on ne va pas à P.

Dans ce sens, l'énoncé P va dans le sens de Q et affirme que P suffit à assurer la vérité de Q.

Heneme<sup>(1)</sup> se *ku pi hiya* wixwiy kinetiwa [...] **Heneme**<sup>(2)</sup> ikis mayu [...] uxiy gikakis barewye anivrit  
Mais<sup>(1)</sup> **si** tu vois nous parlons avec eux bien [...] **Mais**<sup>(2)</sup> ils aident [...] nous ferons un bon travail

---

<sup>118</sup> Comme le signale, Ducrot, O. (1980). *Les échelles argumentatives*. Minuit.

<sup>119</sup> Ouvrage, Launey, M. (2003). *Awna parikwaki, Introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapa*. Édi. IRD (p. 214)

Dans cet exemple, le connecteur « *henneme*<sup>(2)</sup> » est répété pour donner de la force à l'opposition. Comme en français sur le plan sémantique, « mais » s'emploie pour exprimer l'addition. Ce « mais » « *henneme* », ayant une valeur de « et » argumentatif de l'opposition, est également utilisé en parikwaki pour orienter le destinataire vers une conclusion déterminée.

Dans cet exemple, la locution « *mais [...] ils ne font pas l'abattis* » présente une ambivalence relative de la locution « *ils aident* ». Le connecteur « *henneme* » fait office de conjonction de coordination en opposant les deux actions. La première locution stipule l'intention des jeunes de ne pas travailler pour eux-mêmes, et la deuxième qu'ils peuvent travailler pour les autres. Dans ce sens, nous pouvons entendre « *henneme* » comme une valeur d'opposition entre le fait de travailler et le fait de ne pas travailler.

Pourtant, nous interprétons ce passage selon une double sémantique. Il peut être exprimé comme une argumentation critique au regard du comportement des jeunes, que le chef critique, puis auxquels il s'associe, par le fait de pouvoir leur parler et que les jeunes lui obéissent. Ainsi, la deuxième locution vient contredire la première, qui la réfute. Nous constatons, en premier lieu que les jeunes ne travaillent pas. Toutefois le connecteur « mais », « *henneme* » de réfutation argumente que les jeunes peuvent travailler, si on sait leur parler. En rhétorique, cette figure de style est employée lorsque le locuteur renverse la conclusion de l'adversaire à partir d'un argument, afin de saper son argumentation.

Dans ce passage, le locuteur semble ambivalent dans son positionnement à l'égard du comportement des jeunes. De plus, il semble incriminer les jeunes parce qu'ils ne veulent pas travailler, puis il les valorise en leur disant qu'ils peuvent travailler, mais qu'ils ne veulent pas travailler pour eux-mêmes. L'enjeu de l'argumentation, dans ce passage, n'est pas uniquement le travail fourni par les jeunes, mais implicitement une discussion argumentative au sujet de l'ancienne génération travailleuse dans laquelle le locuteur se reconnaît, face à la nouvelle génération qui l'est moins, et au sujet de sa capacité de chef à diriger les jeunes.

Le locuteur met en scène deux énonciateurs successivement qu'il oppose Maingueneau (1991, pp. 237-240). Le premier énonciateur est désigné par un nous général, E1 « *wixwiy* », et le second ils – les jeunes, E2 « *igkis - bakimnayh takweyben* ». Pourtant, nous découvrons, à la fin de cet extrait, la complexité de la structuration de l'argumentation. Le locuteur se déclare en accord avec les jeunes E2 « *igkis* », se transforme un pronom personnel « nous – exclusif », « *usuh* ». Ce déictique signifie « *moi et vous les jeunes absents, mais pas les cultivateurs présents* ». En effet, il se distancie de E1 « *wixwiy* » nous général, pour s'assimiler à E2 « *usuh* » moi et les jeunes, ou alors une interprétation complémentaire, E2 « *usuh* » signifierai, « *nous les cultivateurs et les jeunes, mais pas l'accompagnateur présent* » qui les aide. L'analyse de la linguistique contrastive de la langue parikwaki nous fournit une clé de lecture plus affinée à partir des déictiques, pour interpréter l'argumentation en œuvre dans le discours. En termes de subjectivité du chef, nous notons qu'il se positionne successivement sur plusieurs groupes d'appartenance. Il est partie prenante d'un « nous » général les cultivateurs, d'un nous avec les jeunes, d'un nous « *usuh* » communauté palikur – lorsqu'il emploie la langue parikwaki –, alors qu'il a convoqué un accompagnateur pour les encadrer dans leur démarche de projet agricole. Nous découvrons ainsi, dans le lieu commun de l'essence, une certaine ambivalence et une opposition manifeste concernant l'accompagnateur, qui est interpellé et exclu à la fois.

En conclusion, dans le cadre de l'analyse de l'argumentation dans la langue, les unités linguistiques que sont les connecteurs nous permettent de repérer dans le texte les articulations entre les arguments, et les déictiques personnels spécifient les voix narratives et la polyphonie en œuvre dans le dialogue.

Dans l'extrait, nous pouvons interpréter : « *même si tu vois, nous les anciens (moi + vous les cultivateurs) parlons aux jeunes, ils ne travaillent pas l'abattis pour leur propre compte "et =, mais" ils nous (général) aident, puis ensemble nous (exclusif-l'ancienne génération [et] peut être les jeunes) ferons un bon travail (sans les jeunes [ou] peut-être sans l'accompagnateur [ou] sans les deux) ».*

En définitive, l'argumentation présente plusieurs formations topiques dans le lieu commun de l'essence. D'abord, elle démontre que les jeunes ne sont pas intéressés par le fait de travailler dans l'abattis, mais que si on sait leur parler, ils

peuvent travailler. Ainsi, ce n'est pas la capacité de travail des jeunes qui est remise en question, c'est l'agir en termes de soumission de la jeune génération au regard de l'ancienne. Le discours se situe dans le lieu commun de l'essence, il oppose l'accompagnateur et les accompagnés. D'un côté, le chef reconnaît la nécessité d'être accompagné, puisqu'il en fait la demande, et d'un autre côté, il souhaite avancer sans accompagnement, strictement avec un « *usuh* » nous exclusif communautaire.

Dans la langue parikwaki, nous venons de confirmer l'emploi du connecteur « mais », « *henneme* » en parikwaki, ayant la même valeur argumentative qu'en français, dans le sens de la valeur d'opposition. Il existe trois autres conjonctions qui ont un sens analogue à « mais » en parikwaki, il s'agit de « *bawa* », « *bawakata* » et « *kameki -me* », ils sont actuellement peu utilisés par les locuteurs palikur.

Comme nous l'avons évoqué, la relation conjonctive de coordination « et » peut être remplacée par « mais ». Concernant l'opposition « mais », toutes les phrases paradoxales sont réduites à « même si » dans des phrases concessives (c'est-à-dire qui expriment une opposition ou une restriction). Dans ce cadre, le parikwaki priorise l'emploi du connecteur « *bawa* ».

L'exemple ci-dessous est extrait d'un article de Wise et de Green (1971).

*Par exemple, en palikur le même participant peut être l'acteur et d'une seule action ou des actions dans le même champ sémantique, qui doivent être mentionnées à la fois dans la thèse et l'antithèse des phrases inverses. C'est-à-dire des phrases antithétiques restreintes ainsi (dans l'exemple avec « *bawa*<sup>120</sup> » traduit par « mais en réalité »), l'action unique à laquelle il est fait référence est le « sommeil », mais l'antithèse déclare qu'elle ne s'est pas réellement produite. En revanche ces contraintes ne sont pas imposées aux phrases antithétiques non restreintes. (1971, p. 260)*

Ke wotna be ir himack **bawa** ir himaknam

Like opossum he sleeps **but** he sleep not

Comme un opossum il dort, **mais** il ne dort pas

---

<sup>120</sup> Ce mot est le plus souvent employé dans les chants traditionnels en kiaptunka.

Au regard de la dimension temporelle, les auteurs précisent que dans la première partie de la phrase, il y a une dimension générale, «*Il dort comme un opossum*», qui se précise soit par la simultanéité soit par la séquence qui suit, «*mais il ne dort pas*». «*Bawa*», dans ce contexte, peut être analysé comme un connecteur du point de vue.

*It comprises the following categories reportive and interpretive The reportive viewpoint is the unmarked member of the opposition the speaker as observer simply states the events On the other hand, when he takes the marked interpretive viewpoint the speaker imposes or adds his interpretation to a relation which is basically conjunctive or antithetical Thus, the implicational sentences of logic are considered to be conjunctive interpretive sentences, while the conjunctive sentences of logic – which disjunctive and paraphrastic included in this class – are considered to be conjunctive reportive sentences. In interpretive antithetical sentences the simple opposition between thesis and antithesis is interpreted as a contrast or reservation on the speaker's part* <sup>121</sup> (1971 : 260)

Comme le souligne également Rabatel, le cas de «*mais*», comme embrayeur du point de vue, participe à la construction de l'effet de point de vue. Ce rôle de «*mais*» dans l'opposition argumentative implicite exprimée peut être perçu comme un embryon de point de vue, c'est-à-dire «*des perceptions et des pensées représentées qui "coréfèrent" à une instance distincte du narrateur*» (1997, p. 55).

L'ouvrage *Kagta Iwitkekne, dicionário e vocabulário palikur-português*<sup>122</sup>

---

<sup>121</sup> Il comporte les catégories suivantes : reportive et interprétative. Le point de vue reportive est le membre banalisé de l'opposition, l'orateur en tant qu'observateur déclare simplement les événements. D'un autre côté, quand il prend le point de vue interprétatif marqué que le locuteur impose ou ajoute son interprétation à une relation qui est essentiellement conjonctive ou antithétique. Ainsi, les phrases implicites de la logique sont considérées comme des phrases interprétatives conjonctives, tandis que les expressions conjonctives de la logique - avec disjonctif et paraphrastique inclus dans cette classe - sont considérées comme des phrases conjonctives. Dans les phrases antithétiques interprétatives, la simple opposition entre thèse et antithèse est interprétée comme un contraste ou une réserve de la part du locuteur.

<sup>122</sup> Green, H. & D., Gomes, I., Orlando, A., Martiniano, N., Iôîô, R., Felicio, J., Romanowski, A.-E., Green, D., Vogel, A., Lopes De Melo Correa, T., Andrade, L. & Valadares, S. M.-B. (2018) *Kagta Iwitkekne, Dicionário Palikur - Português*. Associação Internacional de linguística - Sil Brasil.

présente une définition du connecteur semblable au précédent article. « *Bawa* » est défini comme un « mais en réalité ». Il peut être employé comme une conjonction. Il se traduit par l'expression « mais pour de vrai ».

Ig himaksaw bawa ig ka himaknema

Ele fingui dormir, mas ele não estava dormindo

Il faisait semblant de dormir, mais pour de vrai il ne dormait pas

Dans le cadre de nos transcriptions de recherche en parikwaki, nous avons identifié une valeur argumentative supplémentaire de « *bawa* ». Elle sert à introduire une proposition P de doute, par rapport à la conclusion située en milieu de phrase, comme dans l'exemple suivant :

Ce fruit, là je ne savais pas que je pouvais le manger, mais on peut le manger pour de vrai<sup>123</sup>.

Notre recherche a mis en évidence le terme « *bowkadahan* », exprimé par des locuteurs palikur contemporains. Nous n'avons identifié ce terme dans aucun ouvrage en langue palikur. Toutefois, il est énoncé par les locuteurs comme un connecteur de l'argumentation qui s'oriente vers « mais », et qui possède une valeur d'indécision. Il présente une caractéristique du doute, mais s'oriente plus vers l'incertitude, voire l'hésitation. Ci-dessous, nous pointons une illustration du contexte.

Si tu me demandes : est-ce que j'ai des bananes ?

Je peux te répondre : kawa / bowkadahan nah ka dahan platno

non / mais je n'en ai pas des bananes

sous-entendu mais = j'en ai peut-être des bananes

Nous faisons l'hypothèse que ce lexème a subi une métathèse. Ce terme, en linguistique, explique une modification phonétique pour faciliter la prononciation d'un mot qui est validé par la communauté linguistique. Ainsi, de « *bawa* », on obtient « *bow* » suivi du suffixe « *kadahan* », qui signifie avoir.

Selon nos informateurs, cet emploi du connecteur « *bowkadahan* » peut être



utiliser pour poser une interrogation ; il peut également produire une indécision. Pour émettre ce terme, il est possible que l'émetteur de l'énoncé, par politesse, ne dise pas un « non » catégorique, qui manifesterait clairement le refus de coopérer. Cependant, il crée, dans l'espace discursif de l'énonciation, un espace de la versatilité où le récepteur, par politesse, ne reformulerait pas une seconde fois sa question au sujet de la première demande. Nous constatons que ce connecteur participe à la mise en œuvre d'une stratégie argumentative de la confusion.

Le prochain connecteur, « *bawkata* », marque dans l'énonciation un « mais », renforcé dans la valeur de : pourtant, en réalité.

Gut ig nawenyewa awayg / bawkata gukebyinewa<sup>124</sup>

Para ela (era) um outro homem / mas (era) seu próprio irmão

Pour elle (c'était) un autre homme /, mais pourtant (c'était) son propre frère

Le connecteur « *kameki -me* » est un « mais » d'opposition. Il peut être traduit par « mais non », et c'est un équivalent négatif de « *henneme* ». La valeur de « *kameki -me* » se rapproche de : toujours pas, mais pas vraiment, mais pas exactement.

Ig kibeyne awayg **kameki** eg batek gigkakme<sup>125</sup>

Ele (é) um bom homem mas ela não gosta dele

C'est un homme bon, mais elle ne l'aime pas

Ig duiugise **kameki** ig kimakme

Ele deitou-se, no entanto não exatamente dormiu

Il se coucha, mais il ne dort pas exactement

Le connecteur « *kameki -me* » d'opposition se caractérise par le fait que la proposition qui le suit est souvent comme une négation. Le suffixe « *-me* » (ou « *-ma* »), dans les prédicats non verbaux, exprime l'opposition.

---

<sup>124</sup> *Ibid.*

<sup>125</sup> *Ibid.*

Hiyak-ni ir kameki ir awna-me  
Savoir – c’est lui /, mais / pas lui parler  
il le savait /, mais il ne parlait pas

Dans cette phrase, « l’antithèse est tenue pour règle par le locuteur malgré la proposition de la thèse. C’est-à-dire que l’antithèse est énoncée comme si elle était manifestement contraire à l’attente » (Wise & Green, 1971, p. 269). Dans la situation d’énonciation précédente, l’interlocuteur espérait une intervention du locuteur. Le connecteur marque une explication argumentative d’opposition : « il parlerait, car il le savait, mais il ne parle pas. »

Nous pourrions aussi transcrire l’illustration ci-dessus par « même si », dans le sens de « même s’il le savait, il ne parlerait pas ». Toutefois, le connecteur « *kameki -me* » communique davantage de rigueur dans la compréhension de l’argument d’opposition.

Ig awna ku ennetet gidahan / kameki gidhanma  
Il a dit que le stylo est à lui /, mais il n’est pas à lui

Concernant les expressions d’opposition, il convient de souligner, à la suite de « *henneme* » correspondant au connecteur « mais », le mot « *hiyawa* » dans l’ouvrage *Awna parikwaki* de Launey. Ce terme est lié aux expressions d’opposition en français, « il marque une acceptation (tu peux faire cela, tant pis si...) et suivi d’une proposition (le plus souvent commençant par “*henneme*”) marque une concession comme : bien que, quoique, même si » (Launey, 2003, p. 218).

Hiyawa pis atak  
Tu peux y aller si tu veux

Dans le dictionnaire expérimental *Dicionário palikur-português* de 2008<sup>126</sup>, le terme « *hiyawa* » décrit une conjonction. Il possède deux significations : l’une employée dans le sens de « bien que », l’autre dans le sens de « malgré ». « *Hiyawa* » est accompagné du mot « *henneme* ».

---

<sup>126</sup> *Ibid.*  
© 321

Hiyawa ig awnasan henneme nah ka atak  
Embora ele tenha me convidado eu não vou  
Bien qu'il m'ait invité je ne vais pas

Hiyawa nah taraksa henneme ig adukwenewa batek nukakuh  
Apesar dos meus erros ele me ama  
Malgré mes erreurs il m'aime

Après cet exposé des différents connecteurs en parikwaki, « *henneme* », « *bawa* », « *bowkadahan* », « *bawkata* » et « *kameki -me* », nous présenterons les effets de sens qu'ils produisent.

#### 6.2.4.4. Valeur du « mais » en français et en parikwaki « *henneme*, etc. »

Dans ce chapitre, nous présentons les différentes valeurs sémantiques et pragmatiques du connecteur « mais ». Ces analyses s'appuient sur les séquences argumentatives d'entretiens géobiographiques, de rencontres collectives et de mythes. Ils exposent les arguments du discours de la sémiotisation de l'espace, encadrés par le connecteur « mais ». Nous découvrons, au regard des formations topiques en œuvre dans le discours communautaire, les nuances et les subtilités que les connecteurs encadrent dans le discours argumentatif palikur.

Selon le *Grand Larousse de la langue française*<sup>127</sup>, le connecteur « mais » peut exprimer plusieurs valeurs, que nous analyserons successivement.

- 1) La valeur d'opposition de « mais » : le connecteur met en contradiction deux arguments en mettant l'un en exergue. Cette opposition introduit soit un désaccord, soit une défense contre un propos d'un tiers.

---

<sup>127</sup> Louis, G. & al., (1973). *Grand Larousse de la langue française* en six volumes, tome 3. Larousse.

Dans la séquence discursive E\_BIO\_1\_ES\_R14, le propos porte sur la question d'aménagement du territoire. Selon son l'auteur, l'État doit mettre en œuvres des actions d'accompagnements.

E\_BIO\_1\_ES\_R14 Parce que c'est l'État /// nous / on ne peut pas / on ne peut pas prendre la décision /// moi / j'ai dit : « aujourd'hui / on attend l'État / ils n'ont pas les moyens financiers pour faire l'aménagement /// d'accord / **mais**<sup>(1)</sup> il faut bien comprendre / bien voir... au lieu de dire /// bon / l'État / ils n'ont pas de fonds pour faire l'aménagement / j'ai dit d'accord /vous ne pouvez pas / nous / donner la terre // et après / on voit pour les réseaux /// **mais** / on ne peut pas vivre comme cela /// c'est facile à dire / il y a des logements sociaux / d'accord / **mais**<sup>(3)</sup> pour faire quoi ? Juste pour perdre les traditions des Amérindiens / aujourd'hui ///

Le connecteur « *mais*<sup>(1)</sup> » introduit d'abord une opposition entre l'attente d'un aménagement et la détention du foncier par la locution « *vous ne pouvez pas / nous / donner la terre* ». Toutefois, cette séquence argumentative conduit à une deuxième conclusion à partir du dernier connecteur « *mais*<sup>(2+3)</sup> ». Ce dernier introduit une autre opposition, « *on ne peut pas vivre comme cela* », qui conduit à la conclusion « *juste pour perdre les traditions des Amérindiens* ».

- 2) La valeur d'inversion de « mais » : la notion d'inversion est liée à l'opposition à partir des propos comparables qui s'opposent entre P et Q. L'inversion de rapports s'exprime dans l'opposition d'unités lexicales contraires et l'opposition de type argumentatif, qui consiste en une dévaluation de E1 au profit de E2.

L'exemple suivant porte sur la mobilité des villageois pour commercialiser leurs fabrications artisanales :

E\_BIO\_1\_ES\_R6\_2 Avant pour se déplacer / pour sortir avec l'artisanal / jusque là-bas / moi / je ne connaissais rien / dans ça / un jour / je demande au maire X / je dis : « qu'est-ce que l'on peut faire avec nos objets / que nous avons dans nos maisons ? / il faut qu'on trouve des solutions pour nous /// » il m'a dit : « il faut que tu ailles à la mairie / il faut que tu participes /// » j'ai dit : « pour participer / il n'y a pas de problème / d'accord /// **mais** ce que je veux / il faut que l'on sorte avec notre objet / par exemple / dans une autre commune / à A ou bien à B / même à C / on peut le faire /// » moi / je lui ai dit : « on peut payer ce qu'il demande / moi je paie / **mais** il faut que l'on bouge / tu vois /// **mais** si /on ne bouge pas / on n'a pas de plaisir de le faire /// »

L'argument présente la formation topique justifiant le besoin d'aide en accompagnement, mais également le fait que le déplacement procure du plaisir. Dans cette séquence, la notion d'inversion oppose « *je ne connaissais rien / dans ça* » à « *on ne bouge pas / pas de plaisir...* » Le locuteur énonce la nécessité de se déplacer sur le territoire, ce qui est vecteur de profit financier et d'épanouissement personnel. Son argumentation précise qu'auparavant, il n'avait pas d'accompagnement, et l'accompagnement octroyé permet le déplacement, donc du plaisir.

- 3) La valeur de renforcement de « mais » : ce renforcement s'emploie comme les termes également, aussi et non seulement. Ce phénomène s'effectue lorsque « mais » se situe entre des arguments liés à un même thème. Dans l'extrait E\_BIO\_1\_ES\_R47\_1, il s'agit de la notion identité, qui est mise en jeu dans l'argument.

E\_BIO\_1\_ES\_R47\_1      Parce qu'il croit que c'est comme ça / parce que je suis un Amérindien /// **mais** ce n'est pas comme ça / maintenant /// c'est fini / les Amérindiens /// c'est fini / le nom des Amérindiens /// avant en 1964 / on voyageait dans l'avion sans papier / tu imagines /// et / on est arrivé là-bas / on est contrôlé par la police à Rochambeau et ils vous disent /  
- vous êtes qui / monsieur ?  
- moi / je suis un Amérindien ///  
- alors / allez-y !  
et maintenant / on n'est pas un Amérindien / encore ///

Dans cet extrait, le « mais » apparaît entre des énoncés concernant la thématique identitaire : il renforce la perte du statut identitaire des Amérindiens. L'argument « *parce que je suis un Amérindien* » remet en question la notion de statut de liberté de déplacement, qu'il ne possède plus. Il est suivi du connecteur « *mais* », qui renforce la négation du propos. « *C'est fini le nom des Amérindiens* » ne signifie pas une perte totale de l'identité, mais du libre arbitre.

De plus, cette séquence nous informe sur la sémiologie de l'espace vécue par l'énonciateur. Il exprime que l'identité amérindienne est en relation avec le libre

déplacement dans l'espace. Cette contrainte administrative affecte, voire « exile » l'identité du personnage, « *on n'est pas un Amérindien / encore ///* ».

- 4) La valeur de redondance de « mais » : il s'agit d'une stratégie de la répétition, sans que l'énonciateur apporte de nouvelles informations.

L'énoncé ci-après est un exemple de cette redondance : « *ils restent là / mais ils sont restés là ///* ».

E\_BIO\_6\_SU\_R30\_1    Oui / les camarades qui viennent de S / les camarades de K / ils viennent pour rester là / pour travailler / ils restent là /// ils sont une vingtaine / une quarantaine / nous sommes arrivés à une centaine /// et tous ces gens / nous avons commencé à leur demander / s'ils veulent rester là /// et ils ont dit nous sommes venu pour faire un petit job / avoir un peu d'argent / pour acheter des souliers / ce que je veux // et après / je pars // j'y vais /// **mais** / quand ils ont dit ça / ils ne sont pas repartis / ils sont restés ici / ils ne sont pas partis encore / ils sont restés là / ils ont fait un carbet et ça y est ///

Le connecteur « mais » est employé sans introduire d'information nouvelle. En effet, la première phrase de l'énoncé annonce le propos : « *ils viennent pour rester là* ». Le connecteur « mais » lie cette redondance, « *ils sont restés là* ». Le locuteur évoque la venue d'autochtones palikur du Brésil en Guyane française, pour travailler temporairement. Tout bien considéré, les autochtones palikur du Brésil se sont installés définitivement en Guyane française, comme ce fût le propre cas du locuteur. Le connecteur « mais » exprime à la fois une redondance et une valeur d'insistance.

- 5) La valeur d'insistance de « mais » : cette valeur s'établit lorsque le connecteur apparaît pour insister sur un point ou pour préciser un ajout ou une restriction par rapport à l'énoncé précédent.

Ducrot (1980), dans *les mots du discours*, propose de qualifier ce « mais » d'insistance comme un « mais » d'invitation à une situation meilleure, « *ne pas partir* », au profit de l'installation en Guyane française. Bon nombre de Palikur ont

suivi le même processus : « *nous sommes arrivés à une centaine* » et « *ils (nous) sont restés là / ils ont fait un carbet et ça y est*<sup>128</sup> /// ».

- 6) La valeur de transition du « mais » : le connecteur induit un passage d'une séquence argumentative à une autre, ou reprend un sujet annoncé auparavant.

E_BIO_1_ES_R42_2	Et / maintenant / il y a un changement là / il y a plusieurs personnes qui travaillaient pour l'État /// ils trouvaient le boulot et restent tranquilles /// peut-être un jour / ils vont toucher la retraite /// ce n'est pas grand-chose / <b>mais</b> quand même / c'est bon // <b>mais</b> / là-bas / avant il n'y a rien /// <b>mais</b> / maintenant / ils ont changé /// aussi / il y a les autres qui touchent la retraite /// aussi / c'est bien à Aukawa /// maintenant / on a plus d'avantages à rester ici / en territoire français ///
------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Cet énoncé, issu d'un entretien avec un chef coutumier sur le déplacement géographique des Palikur, évoque un changement de situation avec le passage d'un argument à un autre. Il emploie le connecteur « mais » pour introduire cette transition. Ainsi, le locuteur nous informe de changements. Il énonce qu'il y a actuellement moins de déplacements, de migrations qui s'effectuent, du fait de l'amélioration des conditions de vie à Aukawa<sup>129</sup>.

Nous constatons, à partir des propos énoncés, qu'une transformation sociale et du discours communautaire est en train de se produire dans la communauté autochtone palikur du Brésil. Les habitants, de Kumene/Arukwa et de la région se sédentarisent sur le territoire de l'Amapa, du fait des emplois que peut fournir l'État dans cette région, et à cause de difficultés d'ordre administratif liées à l'immigration, pour entrer sur le territoire de la Guyane française. En dernière analyse, le locuteur mentionne néanmoins le fait que « *maintenant, on a plus d'avantages à rester ici, en territoire français* ». En somme, la situation demeure

---

<sup>128</sup> En 2003, beaucoup de Palikur ont été recrutés à Saint-Georges, pour travailler dans la construction d'une nouvelle route Saint-Georges/Regina. Données de : Neves Musolino, A.-A. (2006). *Migration et citoyenneté de l'identité de la frontière Palikur Oiapoque et du littoral sud de la Guyane Française*. [Thèse de doctorat, Université de Brasília-Unb]. Thèse.fr.

<sup>129</sup> Arukwa est le nom de la rivière qui traverse le village de Kumene. Les Palikur emploient les deux termes pour exprimer la localité.

complexe pour la communauté palikur, qui est divisée, au regard des aides prodiguées par les États français et brésilien. Cette scission circule dans l'interdiscours communautaire, par une sorte de rivalité implicite.

- 7) La valeur de comparaison du « mais » : le connecteur met face à face deux éléments en les comparant. Cette stratégie révèle une comparaison entre deux arguments opposés.

Réitérons l'énonciation précédente : « *là-bas / avant il n'y a rien /// **mais** / maintenant / ils ont changé /// aussi / il y a les autres qui touchent la retraite* ». L'emploi du connecteur « mais » permet au locuteur de comparer deux situations financières opposées.

Nous venons de présenter les principales valeurs du connecteur « mais » employées par les locuteurs palikur en langue française. Dans les lignes qui suivent, nous présenterons d'autres effets de sens produits par le connecteur « *henneme* » en langue parikwaki, qui est similaire au « mais » en langue française. Nous présenterons, de manière descriptive, les valeurs sémantiques et pragmatiques de la narration, de l'inversion, de la surprise, du suspense, de la continuité, de l'assertion, de l'information et de la restriction.

- 8) La valeur de narration de « *henneme* » introduit une progression dans le récit du narrateur, et agence des actions ou des situations.

M\_P\_NP\_S\_16 :

*Takuwanek / tino aya gugingi adahan ig atak iwasa kabaywakat*

Dès le lendemain, la femme demande à son mari d'aller voir dehors

***henneme** ig hiya pahawinama hiyeg*

**mais** l'homme ne trouve personne

M\_P\_NP\_S\_17 :

*Kibiye hawkri ariwtak / tiyegimka ka tinownama*

Quelques jours plus tard, la nuit est toute aussi agitée

M\_P\_NP\_S\_18 :



***henneme*** *hewke ig ka kawin abet ini hawkri*  
**mais** la journée ne réserve aucune surprise

Le connecteur « mais » peut être remplacé par « et » dans ce récit. Nous observons que le connecteur « *henneme* » accentue l'intrigue, au regard de la succession des événements qu'il encadre.

9) La valeur d'inversion du connecteur « *henneme* ».

M\_P\_NP\_S\_2 :

*Ayaminaki git pahavwi kuhivra / **henneme** ig wahemnene arakminika giwtak neg inetikekne*

La question est posée à un oiseau / **mais** il attend une réponse de la part d'un messager

Il y a, dans ce contexte, un reversement des termes antagonistes : c'est le messager qui répond, mais c'est à l'oiseau qu'on a posé une question. La valeur pragmatique du connecteur *henneme* concourt à permuter la conclusion argumentative attendue.

10) La valeur de stupéfaction du connecteur.

M\_P\_NP\_S\_19 :

*Ariwtak mbuse tiyekimka in ka tinowvunama*

Les nuits suivantes sont toujours aussi bruyantes

M\_P\_NP\_S\_20 :

***Henneme*** *puwivak / ig hiya kibihuwa ka ahysima iteyviwene / akak im*

**mais** pendant la journée / l'homme n'observe que l'augmentation du nombre de chenilles, de poissons

L'emploi du connecteur *henneme* participe à poser l'effet de surprise.

11) La valeur de mise en suspens intrigante.

M\_P\_NP\_S\_4 :

*Awayg kaytwa giwn / nawnewa kibenevneh ayge*

L'homme lui répondit : c'est moi qui chantais

*nah kuhivra / : kurinme nah kwis peweke awayg keh pisbe*  
c'est moi l'oiseau et je suis devenu un homme maintenant comme toi

M\_P\_NP\_S\_5 :  
*Kurin akak inin nutepkemni*  
Maintenant je vais partir

**Henneme** *nah akin pit amadgew waruw ku pariye danuh pitnek hanpitatit*  
**Mais** avant je vais te montrer dans le miroir l'avenir et le mal que tu appréhendes sans le connaître

Cet effet du connecteur est produit par la position en début de phrase. Il oriente l'argument vers une conclusion implicite intrigante.

## 12) La valeur de continuité.

L'extrait est emprunté d'une version du mythe N.P. que nous avons enregistré et transcrit. Par l'usage du connecteur « *henneme* », le locuteur exprime une continuité des événements dans la narration.

*Nah hiyakni pis ekekeviwe ayk / nah tanut pai pi akin tanut*  
je sais que tu veux me dire quelque chose / je ne comprends pas ce que tu dis

**henneme** *nah ka pikumba piwn /// parye pi akin ?*  
**mais** je ne comprends pas ce que tu dis /// Qu'est-ce que tu me dis ?

## 13) La valeur d'assertion.

L'illustration est issue d'un entretien collectif entre cultivateurs. Le connecteur « *henneme* » met en relation une proposition qui est présentée comme une vérité.

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R 09

*Nah ka ik adahan nah kanivri ik adaha nah tigan*  
Je ne peux pas je ne peux pas travailler je peux sabrer

*henneme adahan ivukwakinen ka ik*

mais pour tronçonner les gros arbres je ne peux pas

*awaku nubagwan taigetgere*

parce que je souffre de toute ma jambe

14) La valeur informative : le connecteur modifie l'information initiale.

RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 69 O.

*330ak u kawa kuri wixwiy ka keh payhikweneh gihiyakemni*

oui maintenant non maintenant nous n'allons pas faire comme la pensée d'un Amérindien

*henneme ku wixwiy keh nautuniye gihiyakemnis*

**mais si** nous ferons comme la pensée des étrangers

Cet argument dans le lieu commun de l'essence, au regard de la pensée des étrangers, nous informe d'une différence relative entre le raisonnement des étrangers et celui de la communauté. L'argument débute sous le genre du discours de la confusion, de l'incertitude : « *oui maintenant non maintenant* ». Ensuite, les connecteurs « *henneme* » et « *ku* » semblent être employés comme la conjonction « et », suivie de « si ». Pour l'énonciateur, il s'agit de manifester à la fois une opposition et une hypothèse qui auraient pour valeur la consolidation de la conclusion.

Ainsi, la stratégie argumentative mise en œuvre dans le discours par le prisme de ces connecteurs nous permet d'observer un changement de paradigme qui s'effectue dans le discours communautaire des cultivateurs. De ce fait, sur le plan de la formation topique, le responsable communique aux cultivateurs qu'il convient de changer de manière de penser au niveau de l'aménagement du foncier.

15) La valeur de restriction : l'effet de restriction peut s'affirmer par l'affirmation ou la négation, qui est utilisée pour restreindre une conclusion ou orienter vers un autre point de vue.

La séquence argumentative suivante est formulée à partir de l'emploi du

connecteur « *mê* » en parikwaki, ayant comme valeur significative le « mais » de la restriction. Dans le corpus en notre possession nous n'avons pas identifié l'emploi du connecteur « *henneme* » dans le cas de la restriction.

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 61 O. :

adah neh ka awna nah ahaytikeviye ndah ikak / **me** gahiyasad ga nudahanehn  
pour que celui-ci ne dise pas que je veux pour moi avec eux / **mais** une grosse partie  
pour moi

Le connecteur indique qu'une délimitation et une répartition équitable entre les cultivateurs sont souhaitables pour un développement harmonieux.

Dans l'ensemble de notre corpus, nous identifions quinze autres valeurs du connecteur « mais » en langue française, analogues à l'usage énoncé par les Palikur francophones. Nous ne reproduirons pas cette liste dans son intégralité, car la plupart des arguments coordonnés par le connecteur « mais » ne présentent pas d'aspects significatifs dans le cadre de notre étude de l'argumentation de la sémiotisation de l'espace.

Nous illustrerons toutefois quatre autres valeurs du connecteur « mais », issues des arguments en français. Elles précisent de nouvelles caractéristiques du lieu commun de l'essence, dans le cadre de l'organisation de projets d'accompagnement communautaire, et plus spécifiquement dans l'espace de la rencontre.

#### 16) La valeur de reprise du connecteur « mais ».

Le locuteur nous informe, dans l'extrait ci-après, du fait qu'autrefois, les cultivateurs travaillaient sur une seule parcelle agricole. Aujourd'hui, pour des raisons économiques, ils cultivent simultanément plusieurs espaces.

RE\_CO\_K\_C3\_SU\_R \_38 : nous faisons différemment maintenant / avant les gens / quand ils faisaient un abattis / ils faisaient un seul grand / ils ne font pas quatre / trois ou deux // nous / maintenant / chaque année / nous faisons deux // il n'y avait pas tout ça avant /// maintenant / chacun de nous avons au

moins deux abattis à l'année / et si tu fais comme ça / tu auras beaucoup de récoltes // mais<sup>(1)</sup> avant ils faisaient un seul abattis et ils le surveillaient bien // cela veut dire arracher et replanter / renettoyer propre // ils surveillent / **mais**(2) / maintenant / si / tu as deux ou trois abattis / tu ne peux pas surveiller tous les trois // tout ça grandi / et devient de grands arbres / et il te faudra arracher encore ///

Le locuteur reprend ses informations par l'intermédiaire du connecteur « mais<sup>(2)</sup> » dans le sens de « et », pour insister sur la charge de travail qu'il a en cultivant plusieurs abattis à la fois. Au regard du lieu commun de l'essence, il y a une comparaison de type de personnages, entre l'ancienne génération qui exploitait un seul abattis et la nouvelle génération. Ainsi, le locuteur s'englobe à partir du déictique « nous », qui semble signifier que les gens travaillent davantage aujourd'hui que l'ancienne génération.

Cette séquence nous informe de la comparaison entre les générations. Il convient toutefois de préciser le cadre de référence des générations mentionnées. Comme pour la précédente comparaison entre les générations énoncées plus en amont<sup>130</sup>, il s'agit de la génération de cultivateurs âgés de 60 ans à 40 ans. Dans cet argument, cet homme âgé de plus de 40 ans compare sa génération à celle des plus de 60 ans. Dans l'argument précédent, il s'agissait d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années, qui se comparait à la jeune génération, âgée de 20 à 40 ans.

Par ces analyses, nous voyons s'opérer des changements au sein de la communauté palikur. Il semble que le modèle communautaire de l'ancienne génération, c'est-à-dire des 61 à 80 ans, ne correspond plus aux réalités socioéconomiques des générations âgées de 40 à 60 ans, et que la valeur du travail et le travail agricole ne sont plus les seules sources de reconnaissance identitaire, de motivation et de revenus économiques pour la jeune génération, âgée de 20 à 39 ans.

De plus, cet argument nous informe d'un besoin croissant d'espace agricole pour les exploitations des cultivateurs de la génération de 40 à 59 ans.

---

<sup>130</sup> RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R 12, p325

Ainsi, par l'analyse de l'argumentation et au regard des générations, nous voyons se modifier les normes, valeurs et imaginaires sociodiscursifs de la communauté. Les arguments suivants confirment ce point de vue.

- 17) La valeur de déduction : le connecteur facilite la compréhension d'un énoncé P vers la conclusion Q.

E\_Bio\_3\_SU\_R35 Je te dis pour nous / ici / il y a deux personnes qui sont étrangères / qui habitent / ici / le mari de M. et la femme de B. /// ce sont les personnes que nous avons acceptées // personne d'autre / encore / parce que l'on a eu des mésaventures / qui étaient désagréables pour notre association / maintenant on n'accepte plus personne /// au début quand on a créé le village / on voulait faire du travail ici / on voulait travailler avec les personnes de bonne volonté / on disait pourquoi pas / **mais** / après nous avons eu des mésaventures / que l'on a du mal à oublier / donc on ne préfère pas que ce soit renouvelé / je parle pour l'association ///

L'argument relate et justifie, par le connecteur « mais », la crainte véhiculée dans la communauté par l'arrivée de nouvelles personnes au village, en réponse à des mésaventures. Nous observons ainsi la stratégie argumentative mise en œuvre pour expliciter, dans le lieu commun de l'essence, le choix de ne pas intégrer des personnes allogènes à la communauté palikur. Ce propos confirme la formation topique de la crainte de l'étranger, que l'on retrouve également dans le mythe de la nation palikur.

- 18) La valeur de politesse du « mais ». Ducrot (1980) la présente comme le sous-entendu d'une doléance. Dans la séquence argumentative qui suit, le locuteur confirme cette valeur.

E\_Bio\_3\_SU\_R7 Non / il n'y avait pas de réunions / comme en ce moment / c'était différent / ce que je peux dire / c'est que c'était par famille / c'était pas tous ensemble / c'était par famille // voilà // pourquoi le (*rive*) /// je me trompe peut-être / **mais** / voilà pourquoi le village M. est resté le village M. ? / c'est que la même famille M. /// c'était mon défunt grand-père qui était là / à G /// ils sont toujours restés entre eux / moi / ce que j'ai compris c'était comme ça /// chaque famille un coin / chaque famille un coin / chaque famille // là / où / ils devaient se rencontrer / c'était quand ils faisaient une grande fête culturelle /// c'est là / que tout le monde se rencontre / et aussi / il y avait des

Cet argument et le prochain nous informent de l'organisation communautaire concernant la gouvernance des réunions collectives. Par ailleurs, nous y retrouvons la notion de clans, de familles : « *chaque famille un coin / chaque famille un coin / chaque famille* ». Ils se rencontraient « *quand ils faisaient une grande fête culturelle* », « *et* » (mais) *aussi / il y avait des règles à ne pas dépasser* ». Ces propos nous informent de la représentation spatiale concernant l'espace social de la distanciation et de la rencontre entre chaque clan.

- 19) La valeur de dénégation du « mais » : il s'agit, en quelque sorte, d'introduire un argument Q qui semble venir mettre en doute sur, ou même déclarer fausse une assertion P.

Nous avons retenu, dans la précédente séquence, que selon le point de vue de ce locuteur, il n'y avait pas de réunion communautaire. La séquence argumentative à venir précise ce point nouveau de l'organisation communautaire, qui peut s'expliquer par le fait que cette cellule familiale fonctionnait sur le mode de l'itinérance. Elle ne constituait pas un groupe important de personnes, mais une petite unité familiale qui se déplaçait régulièrement : « *ma mère a beaucoup circulé* ».

De plus, nous découvrons, dans le lieu commun de l'essence, la figure du chaman vis-à-vis de celle du chef/capitaine. Nous ne nous étendrons pas, toutefois, sur le rôle du chaman dans la société palikur<sup>131</sup>. Pour conclure ce chapitre sur le lieu commun de l'essence, il est intéressant de noter que ce personnage, très peu énoncé dans nos entretiens, apparaît dans cet argument comme un type de personnage différent de la figure du chef et du capitaine, dans la fonction d'organisateur des rencontres communautaires.

---

<sup>131</sup> Voir les recherches de Nadir Bouderie. Boudehri, N. (2002). *Épidémies en quête d'histoire, Conséquences des épidémies dues à la rencontre coloniale sur les Palikur de Guyane*. [Thèse de doctorat, Université de Bordeaux 2]. Thèse.fr.

E\_Bio\_3\_SU\_R16 Le long du fleuve / vers O / vers le haut P /// ma mère a beaucoup circulé // et là / où ils habitaient / ils n'avaient jamais connu de chef ou de capitaine / ce qui avait / c'était // comment dire /// un chaman

E\_Bio\_3\_SU\_Q17 Et le chaman avait-il un rôle de chef ou pas ?

E\_Bio\_3\_SU\_R17 pas vraiment / c'était lui qui organisait les fêtes / au niveau des fêtes culturelles / de la langue / de la chanson / en fait / c'est ce dont je me rappelle /// **mais** pour moi / je te dis personnellement / je n'ai jamais connu de chef jusqu'à mes treize ou quatorze ans / c'était le père de B / et c'était pour la première fois / que j'entendais qu'il était capitaine / et pas chef / **mais** à part ça / ce que j'ai connu // son rôle à lui était de protéger / défendre / et d'être le porte-parole de toutes les personnes qui vivaient dans le village ///

Nous remarquons ici que le chaman revêt une fonction reconnue de transmission de savoir en ce qui concerne les « *fêtes culturelles* » et « *la langue* », et que « *son rôle à lui était de protéger / défendre et d'être le porte-parole de toutes les personnes qui vivaient dans le village* ». La description qui nous est donnée de ce personnage, à partir de l'argument encadré par le connecteur « *mais* » ayant la valeur de dénégation, exprime un sous-entendu par la locution « *son rôle à lui* ». Il est donc une figure distincte et opposée aux rôles et fonctions actuelles d'un chef ou d'un capitaine autoritaire, désirant que les villageois s'alignent sur ses choix.

Nous avons présenté différentes valeurs sémantiques et pragmatiques du connecteur « *mais* » employées par les locuteurs palikur. Dans le corpus en notre possession, nous avons identifié toutes les valeurs de « *mais* » en français – selon le *Grand Larousse de la langue française* – correspondant aux valeurs de « *mais* » en parikwaki. Il convient de préciser que le parikwaki, par les lexèmes employés, permet une argumentation plus précise et au plus près de l'intention argumentative de l'énonciateur. Il convient de relever une valeur supplémentaire en parikwaki, énoncée par le terme « *bowkadahan* », qui aurait une valeur de semi-vérité de politesse, feignant de répondre à la question posée, « *mais peut-être que oui, peut-être que non* ».



Par le signe du connecteur employé en parikawki, le locuteur nous permet de reconnaître la graduation argumentative par l'identification des arguments qu'il lie, d'émettre une précision argumentative et de mieux appréhender sur la valeur sémantique et pragmatique des énoncés qu'il encadre. Ces derniers nous permettent d'appréhender les formations topiques en œuvre dans l'argumentation.

Dans le chapitre suivant, nous analyserons le lieu commun de la quantité par l'emploi du connecteur « parce que » et ses correspondances « *awaku...* », telles qu'énoncées par les locuteurs palikur.

## 6.2.5. Les lieux communs de la quantité

### 6.2.5.1. Structuration de l'argumentation

Ce dernier chapitre de l'analyse des lieux communs de la quantité sera consacré à l'étude des formations topiques de la sémiotisation de l'espace à partir du connecteur « parce que » et des déictiques spatio-temporels. Comme son appellation l'indique, c'est la quantité, mesurée et comptabilisée, qui détermine la prépondérance d'une situation, d'une chose par rapport à une autre.

Le connecteur « parce que » établit une relation de causalité qui doit être confirmée ou infirmée (Plantin, 1990, p. 217). Avant de développer les différentes valeurs sémantiques et pragmatiques du connecteur « parce que », nous présenterons le schéma de la séquence argumentative et explicative E\_BIO\_6\_SU\_R30\_5, produite lors d'un entretien géobiographique.

L'argument confirme que la demande de terrain communautaire est une conséquence de l'accroissement de la population palikur.

E_BIO_6_SU_R30_5    Et / là / j'ai commencé à dire / monsieur / le terrain est trop petit / ici / est-ce que tu peux arranger un terrain de l'autre côté qui est plus grand ? /// <b>parce que</b> nous sommes déjà nombreux / nous étions trois cents personnes /// et / puis / après / nous n'avons pas assez de terre encore /// et / puis / après il a dit qu'il va chercher /// il nous a mis avec M. à côté de la maison de M. / à
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



un enchaînement, une articulation qui produit un ajustement conclusif. Les séquences argumentatives présentées par le locuteur trouvent une résonance affirmée, ou infirmée, par les séquences explicatives antérieures ou postérieures au discours.

L'analyse des séquences prend « en charge les macros-propositions de base suivantes : schématisation initiale (Pex0), phase de questionnement formulant une question-problème (pourquoi / comment ? Pex1). Suit une explication-réponse (*parce que* Pex2) et une conclusion-évaluation finale de cette réponse (Pex3) » (Charaudeau & Maingueneau, p. 2002).

Nous détaillons et analysons ici ce schéma de la séquence explicative.

- Pex0 – schématisation initiale : *j'ai commencé à dire / monsieur / le terrain est trop petit / ici*
- Pex1 – formulation d'une question-problème : *est-ce que tu peux arranger un terrain de l'autre côté qui est plus grand ?*
- Pex2-a – suit une explication-réponse (*parce que*) : *nous sommes déjà nombreux / nous étions trois cents personnes*
- Pex2-b – consolidation de l'argumentation : *nous n'avons pas assez de terre encore*
- Pex3 – conclusion-évaluation finale : *il a dit qu'il va chercher /// il nous a mis avec M. à côté de la maison de M*

Cette description de la séquence nous permet d'identifier les macropropositions constituant l'argumentation explicative dans la narration. Cette description favorise explicitement la compréhension de la structuration de l'argumentation et son intentionnalité. Comme le précise Debaisieux (1994), « parce que » est identifié comme le connecteur de cause. Il a deux fonctions principales : en premier lieu, il introduit l'ordre de la réalisation de l'événement et, en second lieu, il manifeste la conséquence.

Notons que la langue française emploie trois connecteurs similaires pour produire une argumentation causale : « parce que », « puisque » et « car ». Dans cette étude, nous étudions le connecteur « parce que », étant donné que les connecteurs

« car » et « puisque » sont peu utilisés par les locuteurs palikur.

La séquence ci-après, tirée du discours politique d'un chef coutumier adressé à un collectif d'habitants, décrit l'argument explicatif et argumentatif qui facilite l'attribution du foncier. Le critère évoqué est la quantité. Ainsi, le nombre élevé de candidats impliqués dans la demande d'attribution foncière favorise l'obtention du titre foncier.

DP\_ES\_SG\_7      Et / peux-tu me dire / pourquoi ces gens-là / ne veulent pas répondre à ma question ? /// **parce que** tu es tout seul /// si tu travailles ton abattis tout seul /// qu'est-ce que tu vas faire ? /// et / maintenant / si tu arraches beaucoup de manioc / tu ne vas pas finir ça en une journée /// et / si / vous êtes à plusieurs / vous faites le travail vite /// je ne sais pas si vous comprenez ce que cela signifie de travailler tous ensemble / en notre langage / « *travailler tous ensemble* » /// **mais** / si / je dis comme ça / à cette personne de venir m'aider / je ne peux pas tout finir en un jour / ou deux jours /// je n'aurai pas fini en trois jours / **mais** / **si** / je dis à cette personne de venir travailler / ensemble / on peut finir plus vite /// et / c'est là / si on est plusieurs / on peut finir le travail plus vite /// **c'est pour ça** // que je vous explique ça / et si on est tous ensemble / on peut leur faire répondre plus vite /// c'est là / que l'on peut arriver à leur demander toutes les choses que l'on voudrait avoir ///

Nous analyserons cet argument de quatre macropropositions selon le schéma de la séquence argumentative.

- Parg0 – thèse antérieure – implicite : l'État ne veut pas nous donner un terrain
- Parg1 – données : *(parce que) tu es tout seul*
- Parg2-a – étayage : *si tu travailles ton abattis tout seul /// qu'est-ce que tu vas faire ?*
- Parg2-b – étayage : *et (mais) / si / vous êtes à plusieurs / vous faites le travail vite*
- Parg2-c – étayage : *si on est tous ensemble*
- Parg3 – la nouvelle thèse conclusive : *on peut leur faire répondre plus vite*
- Parg4 – enchâssement d'une nouvelle séquence : *c'est là / que l'on peut arriver à leur demander toutes les choses que l'on voudrait avoir*

Cette description de la séquence argumentative met en évidence les prémisses assurées par plusieurs étayages d'emboîtement d'arguments, vers une

conclusion explicite. Dans le propos énoncé par le chef coutumier, lors de ce discours politique, nous observons que les deux conclusions Parg3 et Parg4 correspondent aux supports Parg2-b, « *vous êtes à plusieurs* », et Parg2-c, « *on est tous ensemble* », que forment les formations topiques dans le lieu commun de la quantité. Ce principe d'obtention du foncier est favorisé si la demande est faite à plusieurs. Le nombre est un préalable dans l'imaginaire sociodiscursif, qui facilite la demande, la rapidité de la réponse et la possibilité de formuler d'autres requêtes.

Subséquentement à l'analyse de ces premières séquences, sertie du connecteur « parce que » pour en démontrer le fonctionnement explicatif et argumentatif, nous présenterons, dans le chapitre ci-après, les différentes valeurs sémantiques et pragmatiques du connecteur « parce que » en français et en parikwaki.

#### 6.2.5.2. Le connecteur « parce que » et « awaku, etc. »

Halliday et Hasan (1976) ont proposé une classification de quatre types de connecteurs. Nous avons analysé le connecteur « mais » d'opposition et de réfutation, mais il y a également les connecteurs temporels, additifs et causaux. Nous analyserons dans ce chapitre, le connecteur « parce que » de la cause, dans le cadre de la linguistique contrastive.

Notre ouvrage de référence est celui du linguiste M. Launey, *Awna parikwaki* (2003), dans lequel il présente deux expressions de la cause interchangeables en parikwaki : « *awaku* » et « *mamanwa* », ce dernier ayant un effet de focalisation. Nous utiliserons aussi un second manuel, plus récent : l'ouvrage collectif *Dicionário palikur-português*, Sociedade internacional de linguística de 2018.

Dans la langue parikwaki, plus d'une dizaine de conjonctions<sup>132</sup> ont le sens de « parce que ». Ces conjonctions définissent souvent un degré de certitude ou d'incertitude.

---

<sup>132</sup> *Dicionário palikur-português*, (2018), Sociedade Internacional de Linguística. Brasil, p39.

<i>Awaku</i>	parce que, employé dans le cadre d'une bonne cause
<i>Avatra ku samah</i>	parce que, employé dans le cadre d'une mauvaise cause
<i>Mmanawa</i>	parce que, employé dans le cadre d'un motif plus ou moins sûr
<i>Yakutke, nawenetke, nebaki</i>	parce que, employé dans le cadre d'un motif peu sûr, de doute

Les conjonctions suivantes ont le sens de « pour » dans l'expression d'un objectif à atteindre, d'un but : c'est pour...

<i>Adahan</i>	pour, employé dans le sens d'une intention certaine
<i>Marihwa</i>	pour, employé dans le sens de peut-être, de sorte que, indique une intention incertaine
<i>Kahadbe, makhadbe, mahate</i>	pour, employé dans le sens d'un résultat

Les connecteurs de cause sont utilisés pour marquer les différents effets de sens dans la construction de l'argumentation. Le *Larousse* (2015) révèle quinze valeurs pour les connecteurs de cause en français. Dans les énoncés discursifs des locuteurs palikur, nous avons identifié quatorze valeurs en parikwaki. Nous illustrerons ici douze valeurs du connecteur, les deux autres ne représentent pas de particularité dans le cadre de notre recherche.

La seule valeur en parikwaki pour laquelle nous n'avons pas trouvé de correspondance en français est la valeur exclamative. Cela ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, simplement que nous ne l'avons pas identifiée dans notre corpus de discours argumentatifs. Il existe également une valeur en parikwaki pour laquelle nous n'avons pas trouvé d'équivalent en français, qui est proche de la valeur de justification, mais qui semble exprimer une rectification.

Nous mettrons successivement en exergue les valeurs des connecteurs « parce que » en parikwaki, suivies chacune d'une illustration.

- 1) La valeur causative.

Les valeurs causatives permettent d'établir une connexion de lien de cause à effet concernant les motifs ou raisons d'agir et de penser du locuteur.

a) Le connecteur « parce que » d'une plausible cause en parikwaki

Le connecteur « *nawenetke* » est employé dans le sens de « parce que » et « peut-être que », et est relatif à un raisonnement de doute.

L'extrait RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 63 O. est produit par un responsable associatif, il s'adresse au collectif de cultivateurs.

RE\_CO\_K\_A1\_1\_SU\_R 63 O. :

*ku pariye nawnekeh*<sup>133</sup> *muwaka adah pahekviye adah kehneh payt atan nin tah womkatwiy*

celui qui **peut-être** veut entrer pour construire une maison ici là vers nous

*pariyeva wixwiy keh ?*

Qu'est-ce que nous allons faire ?

*Mmah wiwxiy mavittepgi ba kawa ?*

Nous l'empêchons ou pas ?

*kawa / ik adah wixwiy iki nawnetkeh...*

non / nous pouvons donner à certaines personnes **parce que**

*awna kadah ukebiwiy muwaka awna*

dit pour les autres qui veulent parler

Par le prisme de la stratégie argumentative interrogative, le responsable associatif questionne l'accès qui doit être accordé à de nouveaux membres, exogènes à la communauté, pour qu'il s'installe au sein du futur village. Il conclut la séquence par l'expression « *nous pouvons donner à certaines personnes parce que* », qui sous-entend peut-être : « ces personnes veulent s'installer au milieu de nous. Alors, allons-nous leur donner cette possibilité ? »

Nous observons l'emploi du connecteur « *nawnetkeh* », qui marque un raisonnement de doute. Le village palikur est essentiellement composé des habitants palikur. Le connecteur « *nawnetkeh* » n'apporte pas de conclusion

---

<sup>133</sup> C'est transcrit phonétiquement, selon la prononciation du locuteur. L'orthographe correcte du terme est « *nawenetke* ».

définitive, mais il permet de réinterroger la formation topique en vigueur, afin d'accorder la possibilité à des étrangers de cohabiter au sein de la communauté palikur.

Nous n'avons pas observé l'emploi des deux prochains connecteurs dans les arguments de notre corpus. Nous les notons cependant, pour illustrer la richesse de la démarcation des différents connecteurs « parce que » en parikwaki. Les exemples ci-dessous proviennent d'ouvrages en palikur.

Le connecteur « *yakutke*<sup>134</sup> » est utilisé dans le sens de « parce que », suivi de la négation « pour que non... » :

*ka ba haish, yakutke bukutru timevwi*  
n'éternuez **pas pour que** l'agouti<sup>135</sup> ne nous entende pas

*yakutke ig miya hawwata*  
**parce qu'**il ne voulait pas non plus mourir

Le connecteur « *nebaki* » dans le sens de « parce que » est considéré comme une conséquence possible, « peut-être ».

*Ig kuwis kannikew akiw ariw gimiremni / Innebaki keh ig ka gannusima keh annut*<sup>136</sup>

Il est ressuscité des morts. Et **c'est pour cela** qu'il se fait par lui des miracles

L'allocation DP\_ES\_R\_47 est énoncée par un chef coutumier en présence de plusieurs chefs coutumiers palikur. Il cherche à rassembler le collectif autour de sa cause. Dans son argumentation, le locuteur utilise le connecteur « parce que » pour exprimer la prétendue cause, c'est-à-dire la non-reconnaissance de ses revendications.

---

<sup>134</sup> Green, H. & D., Gomes, I., Orlando, A., Martiniano, N., Iôîô, R., Felicio, J., Romanowski, A.-E., Green, D., Vogel, A., Lopes De Melo Correa, T., Andrade, L. & Valadares, S. M.-B. (2018) *Kagta Iwitkekne, Dicionário Palikur - Português*. Associação Internacional de linguística - Sil Brasil.

<sup>135</sup> L'agouti doré est une espèce de rongeurs de la famille des dasyproctidae, dont la chair est appréciée des Palikur.

<sup>136</sup> La Bible, livre de Matthieu 14 : 2. Wycliffe, (2018). *Uhokri Gahegbetawni Nukune*. Societa Biblica do Brasil.



DP\_ES\_R\_47 Et / **c'est pour ça** / que l'on devrait savoir parler leur langage / pour quand on veut demander une terre à nous / ensemble / on pourra l'avoir ensemble /// on pourra avancer / et / **c'est pour ça** / que l'on devrait s'unir /// **c'est pour ça** / qu'aujourd'hui les autres nations se rendent-compte et disent comme ça : « on ne vous a pas aidé les Amérindiens ? /// et / **c'est pour ça** que vous avez été /// **c'est pour ça** / que les autres nations / ne nous donnent rien / **parce que** l'on n'est pas ensemble // on ne se rassemble pas / les peuples amérindiens / et / **c'est pour ça** / que l'on n'avance pas

« Parce que » introduit une nuance de conséquences possible. De ce fait, le locuteur utilise ce connecteur à plusieurs reprises pour renforcer son argumentation vers une conclusion probable. Il emploie le motif d'une désunion, « *l'on n'est pas ensemble* », pour justifier à la fois la cause pour laquelle « *les autres nations ne nous donnent rien* », suivie de sa conclusion : « *c'est pour ça que l'on n'avance pas* ». Son argument construit, par l'emploi du connecteur « *nebaki* », les raisons pour lesquelles ils conviennent d'adhérer à ce nouveau collectif. La formation topique exprime qu'il faut être solidaire pour procéder à une demande collective d'acquisition du foncier.

b) La bonne cause intensive

Le connecteur « *awaku* » a une valeur de « parce que » de la bonne cause, ainsi que l'illustre ce qui suit.

*Awaku nah batek hayu awaku nah batek adah neras takwayviye ayta*

**parce que** j'aime rassembler **parce que** j'aime pour que les jeunes viennent

c) La valeur de continuité

L'énoncé E\_BIO\_1\_SU\_R29\_2 privilégie la valeur de continuité.

E\_BIO\_1\_SU\_R29\_2 Par exemple / pour le moment-là / on n'a pas de travail /// on travaille ensemble / OK /// mais / dès que j'ai trouvé un boulot aujourd'hui / c'est fini moi / je pars /// c'est fini // les Amérindiens / c'est comme ça /// c'est pourquoi / avant ils n'ont plus confiance /// pour un Amérindien / aujourd'hui il se dit : « je suis là / demain / je vends cette maison / ou / j'écrase cette maison // je pars / je reste là-bas / au début de cinq à dix

ans / je sors de là-bas / et je me déplace / et je m'installe de l'autre côté» ///  
**parce que** c'est comme ça / les traditions des Amérindiens ///

Sur le plan de la sémiotisation de l'espace, nous remarquons la formation topique exprimée sur la thématique du nomadisme. Le locuteur formule le concept de continuité, et plus exactement de transmigration, comme un fait de la société palikur : l'action de passer d'un pays à un autre, ou d'un territoire à un autre. Toutefois, ceci peut nous conduire à réfléchir aux notions de sédentarité et d'acculturation que traverse la communauté palikur contemporaine. Ces notions sont relatives aux modalités de distribution et d'attribution du foncier.

d) La cause supplémentaire

Le connecteur « *adahan* » a une valeur de « parce que » dans la compréhension de « pour que » et « bien sûr ». La succession des deux connecteurs marque la valeur supplémentaire de l'argument et de renforcement.

*Adahan igkis kanuhwa kanivri adahan wixwiy kanugikis kanivri*

**pour qu'**ils puissent apprendre à travailler **pour que** nous leur apprenions à travailler

e) La cause de la motivation personnelle

Le connecteur « parce que » possède un effet de sens dans l'expression d'une motivation personnelle pour faire l'abattis et trouver un emploi.

E\_BIO\_1\_ES\_R42\_1 Pour moi / il n'y a pas grand-chose qui a changé /// nous / on est sorti de là-bas / **parce que**<sup>(1)</sup> /// à cause /// on n'a pas le bien / là-bas /// ça veut dire / l'argent pour acheter des vêtements /// avant c'était mal organisé / peut-être / un truc comme ça /// c'est juste pour nous /// c'est juste pour consommer /// par exemple / on a fait l'abatis juste pour notre consommation personnelle à la maison / voilà /// c'est juste pour nous / et on n'arrive pas à le vendre / voilà tout ça / notre produit /// du coup / comme je suis marié avec ma femme / j'ai dit : « on ne peut pas rester là-bas / **parce que**<sup>(2)</sup> je n'arrive pas à trouver de travail /// il vaut mieux / on vient ici à A. /// on va s'installer ici / et après on va voir /// et / en 1976 / moi / je devais partir à B. et m'installer à B avec ma mère /// elle m'a dit : « c'est trop loin là-bas / vaut mieux que l'on reste ici /// »

Le locuteur exprime le sentiment communautaire d'une population qui vit

une situation d'exil<sup>137</sup>. Le connecteur « parce que<sup>(1)</sup> » rappelle les causes de ces migrations. Le second connecteur « parce que<sup>(2)</sup> » conclut par l'évaluation finale de sa motivation personnelle de « *[rester] ici* ».

- f) Le connecteur « parce que » de cause dont la réalité est sensiblement indiscutable

Dans les entretiens et transcriptions de notre enquête, nous n'avons pas identifié l'emploi de ce mot. Cependant, nous présentons un exemple issu d'une transcription du Nouveau Testament en parikwaki.

*Kiyavwiye José / pis ku pariye amekene Davi*<sup>138</sup>  
Joseph / fils de David

*Gihiwahi / ka muwaka avis maripkaw gukak kiyavuno Mahi*  
ne crains pas de prendre avec toi Marie / ta femme

***mmanawa*** eg biwhkisno giwntak *Kiyavwiye Uhokri Gitip*  
**car** l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint-Esprit

Le connecteur « *mmanawa* » s'emploie comme « parce que » et « car », avec un effet de sens dans le cadre de l'argumentation d'un raisonnement indiscutable. Il peut être aussi entendu dans le sens de « c'est sûr ». Cependant, il peut laisser place à un léger doute.

## 2) La valeur de refus

Le connecteur « *avatra ku samah* » s'emploie comme « parce que ». Il est exprimé dans le cadre d'une mauvaise cause.

---

<sup>137</sup> Les Palikur, population ballottée entre la France et le Portugal (puis le Brésil) depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ont dû leur survie à la fois à l'absorption d'éléments humains et culturels disparates, et à un recentrage permanent à partir de leur système social clanique. Thèse : Neves Musolino, A.-A. (2006). *Migration et citoyenneté de l'identité de la frontière Palikur Oiapoque et du littoral sud de la Guyane Française*. [Thèse de doctorat, Université de Brasília-Unb]. Thèse.fr.

<sup>138</sup> *Livre de la Bible*, extrait du Nouveau Testament en parikwaki : livre de Matthieu 1:20 dans les Évangiles. Wycliffe, (2018). *Uhokri Gahegbetawni Nukune*. Societa Biblica do Brasil.

*Ginag himehpig avatra ku samah ig ka kannivikere*  
A mae o repreendeu porque ele nao quis trabalhar  
La mère l'a grondé parce qu'il ne voulait pas travailler

3) La valeur de justification, incertaine

Le connecteur « *marihwa* » est employé dans le sens de « pour », « peut-être », « de sorte que », ayant une valeur de compréhension incertaine.

*Ku wis kinetihwekere gikak kakahriye amawka*  
si nous voulons parler au patient

*wis misakwa piyawakte giw*  
nous devons rester loin de lui

*marihwa karayt anag ka parak uvitit*  
**pour que** la maladie ne s'installe pas en nous

4) La valeur résultative et la valeur explicative

Le parikwaki emploie trois lexèmes pour la valeur de résultat : « *kahadbe* », « *makhadbe* » et « *mahate* ».

*Nah kanik kahadbe nah ax*  
Eu caço para que eu tenha o que comer  
Je chasse **pour que** j'aie quelque chose à manger

*Nah atak kanikne makhadbe nah kamana*  
Vous pescar a fim de ter o que comer  
Je vais pêcher de pour avoir quelque chose à manger

*Nah keh, mahate nah hiyanek*<sup>139</sup>  
Farei, se eu puder  
Je le ferai parce que je peux

Nous remarquons des nuances entre les locutions. La première locution, « *kahadbe* », marque la conclusion d'un raisonnement. Elle peut être analogue à l'emploi des conjonctions de coordination « donc », « afin de » et « pourquoi ». La deuxième locution, « *makhadbe* », signifie « dans le but de », « afin ». Ce terme

---

<sup>139</sup> Manuel de conversation : Green, D. (1987). *Comunique-se Bem ! Palavras e Frases-Chaves na língua palikúr e na língua portuguesa*, Instituto Lingüístico de Verão, Belém.

introduit l'origine ou une activité liée à l'origine. La troisième locution, « *mahate* », plus rarement utilisée, s'entend dans le sens d'un effet de corrélation. Elle introduit une forme de remise en question dans le sens de « si », « dans le cas où ».

La séquence DP\_ES\_R\_29 à 31 est une locution d'un chef coutumier, dans le cadre d'une rencontre collective. Il s'agit de désigner un jeune comme nouveau leader d'un groupe.

DP\_ES\_R\_29 On n'a beaucoup de chance / on a des enfants qui sont nés ici /// on a des fils qui sont nés ici / en Guyane et on a cette chance / là // on a beaucoup de chance d'avoir des enfants qui savent parler le français / et qui savent écrire le français /// DP\_ES\_R\_30 c'est eux normalement que l'on devrait mettre devant les grandes personnes / devant les grandes nations /// et / on les met devant les plus grandes personnes / pour faire les démarches pour nous / demander les territoires pour nous /// **c'est pour ça que** l'on a mis les enfants à l'école pour nous / pour qu'ils se débrouillent pour nous /// DP\_ES\_R\_31 c'est eux normalement / que l'on devrait mettre devant pour nous **parce que** nous maintenant on est vieux / l'on ne peut pas aller / on n'a pas trop l'intelligence comme les jeunes d'aujourd'hui / normalement / c'est les jeunes d'aujourd'hui qui devraient aller pour nous devant / c'est pas nous ///

Le locuteur apporte une information relative à l'opportunité d'avoir une jeunesse qui s'exprime en français, afin de réaliser des demandes de terrains. Il emploie le connecteur « parce que » dans le sens de « dans le but de », pour expliquer son propos argumentatif, qui consiste à choisir un jeune. Le chef exprime qu'il fait partie de l'ancienne génération et, par le connecteur « parce que », souligne une seconde fois que c'est à la jeune génération, plus expérimentée avec la modernité, de réaliser les démarches pour la communauté.

##### 5) La valeur de reformulation

L'illustration suivante présente la valeur de reformulation d'« *awaku* ». L'interlocuteur Ma. répond au locuteur Wa. en reformulant la cause de sa souffrance.

Wa. : *Iрмао*<sup>140</sup> *pis batek akak inin was bayk adahan pis kanivri ?*

Mon frère (*est-ce que*) tu aimes avec cette terre / pourras-tu travailler ?

<sup>140</sup> « Mon frère » en portugais.

Ma : *kawa ka ik adahan / nah kanivri **awaku** / nah kakahgibdiviye*

Non je ne peux pas / je travaille **parce que** / je suis malade

*nah kayah nubagwan tagatkamti / nah kayah nuduya inikikeh*

Je souffre de ma jambe paralysée / je souffre du dos c'est pour cela

#### 6) La valeur de justification et la valeur commentatrice

Le connecteur « *adaha* » est employé pour justifier une intention positive dans le sens de « pour ». Dans l'illustration ci-dessous, le responsable présente les avantages de la demande d'attribution en cours, en précisant l'espace géographique qui sera alloué à la communauté.

*Wasewni inihan no madikte **adah** village*

L'ancien abattis (*la jachère*) celui-là c'est **pour** tout le village

***adah** nukamayh ikamayh madikte / **adah** ukamkayhuyvriy it ba kabay inehe ?*

**pour** mes enfants vos enfants tous / **pour** nos enfants pour vous c'est bon ?

*inehe projet wixi kadahan*

ce projet que nous avons

***Gadahan** yis tuhgoukis hi ihekemni*

**Pour que** vous vous mettiez d'accord

Le recours aux connecteurs de la cause vient argumenter et commenter le choix de l'emplacement pour établir un village. Le locuteur justifie que le lieu de l'ancien abattis en jachère doit être réservé pour construire un village, en étayant l'argument « *c'est pour mes enfants, vos enfants* ». Il conclut en expliquant que c'est un projet communautaire, « *ce projet que nous avons* », ce qui sous-entend que tout le monde doit avoir – donc être en accord avec – ce projet.

#### 7) La valeur de rectification en palikur

Cet emploi du connecteur « parce que » « *awakumake awaku* » est particulièrement intéressant. Nous n'avons pas véritablement trouvé d'équivalent

en français. Pour illustrer ce propos, nous attestons l'existence du phénomène dans la transcription d'un mythe palikur, ci-dessous.

*Ikeneh ginetni nes awaykenni paygagikuyia*  
va prévenir ces hommes qui sont dedans

***awakumake awaku un chuweheh***  
parce que tout va se sécher et (parce que) ça sera marée basse

Dans cet énoncé, le connecteur «*awaku*» est mentionné deux fois dans la locution «***awakumake awaku***». Nous pouvons entendre «parce qu'» à cause de toi, «parce que» ça arrivera.

Un autre exemple serait :

- Moi, je me suis trompé parce que toi tu t'es trompé aussi
- C'est à cause de toi si ça m'arrive de me tromper

Le locuteur exprime, dans la première séquence s'être trompé. Puis, dans la seconde, il décrit l'origine de la cause qu'il subit. Le connecteur est employé comme un connecteur transitif de la cause initiale. Dans l'exemple, l'énonciateur semble accuser le coénonciateur du tort qu'il lui a indirectement fait subir. La stratégie de communication semble préserver la face positive de l'énonciateur, en précisant que le coénonciateur est le responsable de l'action intransitive qu'il éprouve.

Nous poursuivrons la liste des valeurs de «parce que» avec des illustrations issues du mythe de la naissance de la nation palikur, que nous avons collectées et transcrites. Nous remarquerons les transformations et évocations du mythe. Il y a des allusions et des transpositions tangibles, dans les exemples ci-après, entre l'histoire du déluge de la Bible et le mythe de la naissance de la nation palikur. Ces transcriptions ont cependant pour caractéristique de spécifier les propriétés des différents connecteurs «parce que» en parikwaki.

#### 8) La valeur de précision

***awaku nah... awakiska givite kiaviye Uhokri***  
**parce que je... c'est pour cas** que je suis envoyé c'est Dieu qui m'a envoyé

9) La valeur de contraste

*Yis kengu nikwe **awaku** kiyaviye Uhokri pisenwaviye akak waxi*  
Vous le faites **parce que** Dieu va finir avec la terre

***Awaku** awayg givatawni kuwis danuh gihawkanavik*  
**Parce que** l'homme a péché déjà arrivé à terme

10) La valeur de pétition de principe

*Nore **paske** kiyaviye Uhokri pisenwaviye gakak*  
C'est **parce que** Dieu va en finir avec tout ça

Nous notons également l'emploi du lexème « *paske* », un mot d'origine créole guyanais qui signifie « parce que ». Il est employé par les locuteurs palikur. Nous signalons que, dans les ouvrages en parikwaki récents, les éditeurs et les équipes de traducteurs ont fait le choix d'abroger ce mot, le plus souvent remplacé par « *awaku* ».

11) La valeur de réflexivité

Dans le récit narratif du chef coutumier, le connecteur « parce que » lui permet de faire un lien réflexif avec un souvenir lointain.

E_BIO_6_SU_R07    Donc à l'époque à Kumene / <b>parce que</b> à Kumene / ça fait très longtemps au Brésil / longtemps c'est loin /// avant / il n'y avait pas de Brésiliens / que des Amérindiens ///
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Nous entrevoyons une posture réflexive dans l'évocation de la représentation précoloniale de l'espace. Le locuteur se remémore le territoire d'Amazonie comme un territoire uniquement composé d'Amérindiens.

12) La valeur d'opposition

La séquence présente cinq locutions « *c'est pour ça* », dont la valeur sémantique est « pour cause de », et deux conjonctions « parce que ». Le locuteur s'oppose fermement, dans son discours, aux personnes qu'il désigne.

DP_SU_R_43        Et nous / on n'a pas d'aide / on n'a rien /// nous on n'a pas de maisons / comme les personnes de Galibi / nous on est toujours bas /// et / <b>c'est pour</b>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



**ça** aujourd'hui / je ne pourrais pas travailler avec les personnes hiye<sup>141</sup> / et / **c'est pour ça** / que je ne pourrais pas signer ce papier avec vous / et / **c'est pour ça** que je ne pourrai pas travailler avec vous / travailler à ce rassemblement / et / **c'est pour ça** que je ne peux pas travailler avec eux / **parce qu'eux** / ils prennent les raisons des autres nations /// et / **c'est pour ça** / que je ne signe pas votre papier à vous aussi / **parce que** vous prenez les raisons des autres nations

Dans cet argument, le locuteur est manifestement « troublé » par la situation qu'il revendique, c'est-à-dire le fait de ne pas avoir de maisons, ce qui sous-entend ne pas avoir de terrains pour bâtir. Dans son énonciation, il affronte tous les groupes de personnes auxquels il fait face : les « *personnes de Galibi* », « *les personnes hiye* », « *les autres nations* » et même la communauté palikur : « *je ne pourrai pas travailler avec vous / [...] à ce rassemblement* ». Le recours au connecteur « parce que » présente la valeur de l'opposition dans le discours du chef coutumier.

De nombreuses autres conjonctions, ayant la même valeur que « parce que », existent dans la langue palikur. Nous en présentons ici quelques-unes, avant de conclure cet exposé descriptif.

*Nikwe*          Ainsi donc, par conséquent, alors, comme ça, pour

*Nikwe nikwe amawoukan pis nah akak pit*  
**C'est pour ça** que je te préviens de cela

*Mpinekata*    plutôt que

*Hiyawa*       même, même si

Nous observons que les locuteurs palikur répètent le même mot pour renforcer leur propos. Cette pratique discursive concourt à la compréhension sémantique et pragmatique de l'énoncé.

Il existe aussi un emploi de la causalité à partir de la forme verbale (*kehkis* / *-kis* / *-asa*) dans le sens de faire, exécuter quelque chose à un tiers.

*Enekehkis nah awakiska atan gadahan kenhin pit*

---

<sup>141</sup> L'expression « *hiye* » est un terme pour désigner le peuple galibi, rival des Palikur dans le mythe de la naissance des peuples galibi. Aujourd'hui, ils se nomment « autochtones Kaliña ».

**C'est pour ça que** je suis ici pour te prévenir

Nous terminerons cette présentation des connecteurs « parce que » de la cause avec un dialogue issu d'un entretien collectif de cultivateurs. Dans la transcription du dialogue, nous avons demandé aux traducteurs de transcrire fidèlement et textuellement le mot identifié dans la phrase. Nous observons, dans la transcription, le lexème écrit « *kupariye* », qui peut également s'écrire « *ku pariye* ». Il se traduit sémantiquement par « dont », ou « qui ». À plusieurs reprises, les traducteurs ont noté, sous la transcription « *kupariye* », le lexème de la cause « parce que », en précisant que cela fait sens pour eux. Ainsi, nous notons que « *kupariye* » peut être utilisé, pragmatiquement, dans le sens de « parce que ».

Ici, un exemple de cet emploi :

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_1 STE 005\_R01 Jacques :

*Kurin / awnanay ydahan / kupariye ahaytiye waxi*

Maintenant / je parle **pour** vous / **parce qu'**aujourd'hui la terre

*ykepka pariye is kehkerewiye avit waxi*

aussi qu'il va donner le terrain

*kupariye uxiy mutunkerevye aviti / paske uxiy*

**pour que** nous plantions l'endroit où / **parce que** nous

*ka dahan inin ka-aysima / nah aka git uxiy kadan mutuno pilatno*

il y a plusieurs de ça / je vous dis-nous avons celle qui plante des bananiers

*avurano takarak / kehne dareywitvutno / kehne panievtutno / kadahan aymune paki*

gardiennes des poules / elles font les potières / elles font les paniers / élèvent les cochons

*ariski hiyak / kupariye is muthun amadga iwasa*

c'est vous qui voyez / **parce que** planter sur l'abattis

*ku usuh awna / paske ig muwaka tamekuye.*

Quand nous parlons / **parce qu'**il veut écrire (le dossier de demande du foncier)

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R02 Samuel :

*hiyeg batek keh was ?*  
(Parce que) homme aime faire l'abattis ?

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R03 Jacques :

*keh bin – kaba adahan mpana hawkri / **adahan** is diyuwiskemah akiw  
mabivuwehma*  
faire – pas pour trois jours / **pour** ne pas se décourager encore ne plus envie

*amowka pis kavusin / pis kavusiwatiw / pis kamisakwa akiw **paske***  
Il faut tu commences / tu continues / tu ne t'arrêtes plus **parce que**

*arawri **adaha** tigena **adahan** tigenewatiw inege*  
La forêt **pour** couper aux sabres **pour** continuer de sabrer cela

*amowka hiyeg inyewa kaba kema nah mah / bute ka atak akiw*  
Il faut homme pour de vrai ne fait pas comme moi / après ne vas plus

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R04 Paul :

***kupariye** ginetni iniyewa*  
**Parce que** ce qui dit de vrai

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R05 Jacques :

*amowka pis iniyewa wasevutne / amowka pis iniyewa panye-vutne*  
Il faut tu de vrais agriculteurs / il faut tu de vrai les travailleurs de paniers

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R06 Paul :

*(Samuel) pis awna **adah***  
(Samuel) tu dis **pour**

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R07 Jacques :

*amowka mutun daxin mak igum pilatno kava kiniki*  
Il faut planter dachine mangue citrouille bananes igname les bâtons manioc

*nah kaba kema Wa.-ma / iyuma gimutamah*  
Je ne suis pas comme les membres (l'association) Wa. / non pas de plantes

*nah mutuh inmeh hiyenen bute / ku aysaw danuh ahawkanavrik matise*  
Je plante la plante qui pousse / après quand arrive la saison tu cueilles

*nah ta piyuk **adaha** madikte / inaviyak ayvukuye amadga nuwasa*  
Je vais vendre **pour** tout / tout sur mon abattis

*ka kehma Wa. / ikise avuhevadma bute*

Ne pas faire comme eux les membres Wa / laisser pousser les herbes derrière

*nah iveg bute huvitnad / nikwe kiniki / tiviknene / kataka*

Je vois derrière moi en maturité / maintenant les bâtons de manioc qui continuent (ne pas laisser de manioc dans la terre) tout enlever

La situation d'énonciation de cette conversation fait suite à la mise en œuvre de la deuxième nouvelle association de cultivateurs que nous avons accompagnée. Le responsable palikur du projet informe les membres de l'intention de demande foncière pour réaliser un abattis communautaire, dans lequel chaque membre pourrait bénéficier d'une parcelle. Dans ce contexte, le responsable précise la pénibilité du travail agricole, qui requiert de la persévérance individuelle et collective. Il mentionne la possibilité de réaliser différents projets de cultures vivrières et d'élevage. Il recourt à un humour et à une dérision qui sont très présents dans les conversations<sup>142</sup>, afin de signifier qu'il n'est pas un modèle de persévérance à suivre. Il se compare avec un autre groupe de cultivateurs palikur, les membres de l'association Wa., ce qui lui permet toutefois de valoriser sa face positive, en mentionnant qu'ils ne sont pas assidus dans le travail de défrichage. En réalité, c'est tout à fait l'inverse, mais nul ne dit mot dans l'auditoire.

Dans cette conversation, l'emploi des connecteurs de cause sert à introduire des informations nouvelles dans l'argumentation et à justifier les propos énoncés. Nous remarquons que les locuteurs n'utilisent pas le lexème « *awaku* » comme connecteur de cause : ils emploient, le plus souvent, « *kupariye* », « *paske* » et « *adahan* ».

Comme nous l'avons expliqué en ouverture de ce chapitre, le connecteur « *awaku* » est, le plus souvent, utilisé comme valeur sémantique de la bonne cause.

Dans ce dialogue, l'emploi du connecteur « *paske* » a une valeur d'opposition et de réfutation. Quant au connecteur « *ku pariye* », il se traduit par « dont » en français, qui est l'équivalent de : duquel, de laquelle, desquelles. Ces derniers ont pour fonction de reprendre un groupe prépositionnel. Ils forment alors une

---

<sup>142</sup> Passes, A. (1998). *The Hearer, the hunter, and the agouti head, aspects of intercommunication and conviviality among the Pa'ikwené (Palikur) of French Guiana*. [Thèse de doctorat, University of St Andrews]. Thèse.fr.

proposition relative servant à introduire un complément au nom ou au pronom. Ainsi, le connecteur « *ku pariye* » se distingue comme un type de proposition relative explicative. Sa fonction semble identique au connecteur « parce que » de la cause à valeur explicative, donc argumentative.

En somme, au regard de la situation d'énonciation, nous constatons que ce dialogue positionne l'énonciateur et le tiers absent dans l'espace de la concurrence. De ce fait, le connecteur « *awaku* » de la bonne cause semble peu pertinent dans le cadre de la critique volontairement négative. Les connecteurs « *ku pariye* » et « *paske* » sont privilégiés pour argumenter des situations d'opposition et de concurrence.

Les connecteurs « parce que » de la cause sont plus précis en parikwaki qu'en français sur le plan des valeurs sémantique et pragmatique. Conformément à l'emploi du connecteur interpellé, le locuteur transmet des indications précises pour identifier la situation d'énonciation dans lequel il s'inscrit.

En conclusion, il existe plusieurs lexèmes de la cause en parikwaki. Chacun possède une valeur sémantique et pragmatique spécifique, allant de la bonne cause à la mauvaise cause, en passant par la rectification et le doute. Ces connecteurs offrent des choix aux locuteurs pour produire des stratégies argumentatives méthodiques et minutieuses, tant dans la précision des arguments que dans l'imprécision graduelle de l'orientation argumentative. Cet exposé des connecteurs de l'argumentation en parikwaki montre qu'il existe plusieurs signes linguistiques et sémantiques spécifiques du connecteur « parce que », et qu'il convient de les prendre en considération dans l'identification des formations topiques et de l'analyse du discours de l'argumentation.

## 7. DISCUSSIONS, RÉSULTATS

---

Ce chapitre de la discussion vient ouvrir un débat à partir des analyses constatées dans les précédentes parties. Nous rappellerons notre question de recherche et vérifierons les hypothèses énoncées préalablement. De plus, nous étudierons un nouveau concept, celui de la controverse de vérité en démocratie, présenté par Rennes (2007), chercheuse en sciences politiques et sciences de l'information et de la communication. Cet apport théorique érige l'étude de l'argumentation en politique en modèle d'analyse du discours. Nous mettrons en discussion par ce prisme certains principes de l'argumentation dans l'espace situationnel de communication et dans l'espace discursif, afin d'aborder comme résultat les transformations topiques et les situations de controverse comme des indicateurs de subjectivités.

Rappelons ici notre question de recherche : En quoi l'argumentation dans le discours communautaire palikur permet d'appréhender des représentations relatives à l'espace géographique qui peuvent aider à concevoir des dispositifs d'accompagner vecteurs de développement local ?

Pour répondre à cette question, nous avons avancé une première hypothèse : les mythes palikur sont révélateurs de stratégies argumentatives permettant d'aborder le discours communautaire palikur. Au cours des analyses des mythes, nous avons perçu des schèmes organisateurs, c'est-à-dire des éléments du récit qui participent à la formation de topique. Il s'agit d'imaginaires sociodiscursifs, des normes et des valeurs communautaires. Nous avons pu identifier des processus argumentatifs à l'œuvre dans ces récits. Dans ce contexte de recherche à propos de la mythologie de l'aire culturelle amazonienne, nous avons repéré des stratégies argumentatives de la fallacie. Ces dernières s'avèrent semblables à certaines formes de discours communautaire que nous discuterons dans le chapitre suivant afin de vérifier notre première hypothèse.

La seconde hypothèse que nous vérifierons se formule ainsi : Les séquences argumentatives issues des entretiens géobiographiques sociodiscursifs individuels

et des rencontres collectives, encadrées par les connecteurs et les déictiques personnels en français et en parikwaki, permettent d'appréhender, à partir des lieux communs, des formations topiques singulières liées à l'aménagement des espaces géographiques.

À partir des analyses des entretiens, nous avons dissocié les séquences argumentatives encadrées par le connecteur « mais » de réfutation et d'opposition, celles encadrées par le connecteur « parce que » de causalité, et celles encadrées par les déictiques personnels. Une analyse contrastive a mis en relief les valeurs respectives des connecteurs et des déictiques personnels ainsi que leurs différences. Dans une première partie, nous compléterons cette étude par l'apport des déictiques spatio-temporels en français et en parikwaki retenus dans des séquences argumentatives, afin de souligner les notions de positionnement subjectif dans les situations d'énonciation. Dans une deuxième partie, nous discuterons et vérifierons notre deuxième hypothèse à partir des études sur l'argumentation liée à l'aménagement de l'espace géographique et aux formations topiques des espaces géographiques.

À partir des données récoltées, notre discussion mettra en tension, par le prisme de l'analyse du discours et de la controverse de vérité en démocratie, les formations topiques traditionnelles et leurs transformations contemporaines, afin d'aborder les représentations liées à l'espace dans le but de concevoir un dispositif d'accompagnement communautaire et local. Ces approches épistémologiques et méthodologiques permettent d'envisager, à partir des résultats obtenus, des arguments issus des représentations communautaires. Ceux-ci coopèrent à l'élaboration de préconisations collectives et individuelles vectrices d'un développement local.

Nous ne cherchons pas à exposer tous les arguments cités par les membres de la communauté qui relèvent de la sémiotisation de l'espace et de la subjectivité. Rappelons ici que notre question de recherche interroge l'argumentation en tant que véhicule porteur d'imaginaires sociodiscursifs. Dans une première partie des chapitres, c'est par le truchement du principe de la controverse d'égalité en démocratie que nous discuterons des stratégies argumentatives et des

(trans)formations topiques dans le cadre de la sémiotisation des espaces géographiques palikur. Ensuite, nous tenterons de répondre à nos hypothèses de recherche.

Notre posture linguistique s'est affinée tout au long de cette thèse dans l'optique de concevoir une recherche dans le champ de l'énonciation et de l'analyse du discours de l'argumentativité interventionniste.

## 7.1. Discussion à partir des controverses de vérité en démocratie

Dans les sciences de l'argumentation et de la rhétorique, la controverse de vérité en démocratie est un modèle d'analyse qui nous permet d'identifier dans l'arène du débat politique les polémiques en jeu entre les protagonistes. L'analyse consiste à décoder les « nœuds d'arguments contradictoires récurrents » qui traversent l'interdiscours. Pour introduire ce concept, nous retenons la définition de Bacot (2011) qui considère « le politique comme l'ensemble des processus participant à la construction, à la circulation et/ou à l'imposition d'une représentation élargie de la conflictualité sociale ». Ainsi, selon lui, « un discours politique est une parole qui donne à voir un clivage et des camps » (2011, p. 7).

À partir de cette définition, nous observons dans l'espace situationnel de la communication des expressions et locutions politiques formulées sous l'aspect de la rivalité et de la compétitivité entre acteurs. Nous discuterons de la construction de camps adverses, de cet aspect concurrentiel, à partir de séquences argumentatives encadrées par le connecteur « mais » d'opposition et de réfutation et le connecteur « parce que » de causalité. Dans l'espace discursif de l'énonciation, nous mettrons en exergue la subjectivité des locuteurs à travers le positionnement et la distanciation accordés aux autres sujets, à partir des déictiques personnels.

Selon la description de Rennes (2007), la vie d'une controverse peut être décomposée en plusieurs phases. Dans ce cadre, il convient de repérer dans un premier temps les conditions d'émergence de la controverse, d'identifier les acteurs



en conflit, « l'articulation des positionnements qu'elle suscite et des appartenances partisans instituées » (Rennes, 2007, p. 91). De même, les stratégies argumentatives relevées dans les mythes et les formations topiques identifiées dans les lieux communs<sup>143</sup>, nous permettent de mettre en œuvre ce repérage dans notre phase de discussion à partir du concept de controverse. Ces analyses permettent d'aborder l'argumentation qui circule dans l'ensemble des discours communautaires.

Nous nous intéressons ainsi à la confrontation des réclamations d'égalité sur le plan des arguments de la sémiotisation de l'espace, dans le cadre démocratique. Comme le remarque Rennes (2007), « Les conflits de valeurs en jeu dans ce type de controverse consistent en une lutte de préséances entre l'égalité et d'autres valeurs dont se réclament les démocraties. » Les analyses réalisées à partir du discours argumentatif nous permettent d'identifier une controverse par l'opposition des interlocuteurs qu'elle met en jeu, de repérer les rapports de force entre les différents camps et de témoigner de la différence signifiée entre les protagonistes, c'est-à-dire les jeux de positionnement du sujet parlant, les processus de subjectivation face à l'altérité.

### 7.1.1. Les cinq principes argumentatifs de la controverse

Du point de vue de la controverse d'égalité, nous observons que les argumentations issues des préconçus idéologiques, c'est-à-dire des formations topiques stabilisées, se structurent sur une opposition entre deux camps à partir de paires d'arguments antagonistes. Rennes expose dans son article les apports de l'étude de l'argumentation en politique (Rennes, 2007, pp. 91-107). À partir des principes argumentatifs de la controverse, elle présente une méthodologie d'analyse du discours que nous avons retenue dans le cadre de notre discussion. Lesdits principes permettent de mettre en lumière, sur la scène de l'espace situationnel de communication, le caractère singulier des parties.

---

<sup>143</sup> Un principe, une norme au sens large acceptée par la communauté.

Afin de mettre en débat nos analyses, nous classons les argumentations de la controverse selon cinq principes que nous développerons dans les pages suivantes : le principe de la commune identité, le principe de la commune appartenance, le principe de récusation de l'appartenance, le principe du juste qui croise celui de l'exception et le principe du juste qui croise celui de l'utile. Dans le cadre de la discussion liée aux controverses, nous mettrons en exergue les transformations topiques à l'œuvre dans le discours communautaire.

#### 7.1.1.1. Le principe de la commune identité

Le principe de la commune identité s'inscrit dans une relation identitaire entre des personnes en fonction de leurs rôles et places dans l'organisation de la société. Selon ce principe, un argument correspond à des valeurs et normes de réciprocité qui fonctionnent symétriquement : « a » est à « b » ce que « b » est à « a » (Robrieux, 1993, p. 117).

Le texte ci-après, énoncé par un chef coutumier lors d'un discours politique (D.P.)<sup>144</sup> décrit une formation topique en rapport à l'attribution foncière. L'auteur formule une norme admise par la communauté : « Si les anciennes générations n'ont pas eu de terrain auparavant, nous, communauté actuelle, n'aurons pas de terrain, et nos enfants non plus. »

DP_ES_R_28	Si / l'on va avec nos papiers / là-bas / voir les grandes personnes / pour nous // pour que le territoire nous appartienne / ils ne signent pas le papier et après on peut attendre /// <b>et même si</b> l'on attend / ils ne signent pas toujours / on peut mourir /// et ça peut même arriver à nos enfants d'aujourd'hui / et même demain / ils ne signeront pas pour les enfants de demain /// nos ancêtres / ils ont demandé / ils n'ont pas eu /// on n'a pas notre territoire à nous-mêmes.
------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Cet argument de la réciprocité fondé sur la non-obtention du titre foncier est construit sur la symétrie suivante : si les « ancêtres » n'ont pas eu de terre, « nous et nos enfants » n'aurons pas de terre non plus. Le principe normatif de la réversibilité

---

<sup>144</sup> DP\_ Discours politique, ES\_ Énoncé Subjectif, R\_ référence, 28\_ numérotation de la séquence.

de la formation topique (« *on n'a pas notre territoire à nous-mêmes* ») sur le plan des identités entre l'ancienne génération, l'actuelle et celle à venir, décrit dans le propos du chef une place volontairement maintenue par l'ordre social et institutionnel.

Nous observons dans cette seule citation les stratégies argumentatives de Bentham (1748-1832), alarmiste, de la confusion et de la temporisation que nous avons analysées dans les mythes. Nous percevons sur le plan de l'exclusivité et de l'unicité dans le cadre du discours communautaire, qu'une installation est admise, lorsque la terre appartient ou appartenait à la communauté. Cependant, intervient un acteur auquel il convient de demander la signature des documents d'occupation de la terre.

Revenons un instant au mythe Galibi en tant qu'ancrage réflexif pour traiter l'interdiscursivité. Le mythe relate d'une rencontre entre une jeune fille et un esprit de la montagne, puis de l'ensevelissement de la jeune femme palikur dans un petit trou. À la place de sa dépouille, des vers se transforment en petits enfants et deviennent des hommes. Ces derniers, devenus le peuple galibi, établissent un village, nous supposons sur le lieu de la dépouille de la jeune fille, leur mère. Ils déclarent la guerre à leur oncle palikur et le conflit adviendra dans un autre espace géographique, à « *la montagne Tipok* ». Ce résumé du mythe de la naissance du peuple Galibi permet de comprendre la notion d'unicité et la conflictualité rattachée à l'argumentation sur le plan du foncier

Nous observons qu'est attribuée à la notion de l'espace une double symbolique. La première évoque un espace de la conflictualité et de la mort et la seconde désigne un espace d'une ontogenèse communautaire, de construction d'un village. Cet espace devient à la fois lieu de résidence et lieu de conflits entre sujets. Le peuple Galibi s'est établi sur le territoire des activités agraires palikur, ce qui engendre une conflictualité et une revendication par rapport au principe d'identité commune.

Nous pouvons recomposer un dialogue fictif, d'une joute oratoire argumentative concernant cet espace géographique, entre le peuple galibi et la

nation palikur, élaboré sur le plan politique de la controverse :

- *Cette terre est à notre mère, elle est à nous.* (peuple galibi)
- *Cette terre est à nos ancêtres, elle est à nous avant vous.* (nation palikur)

Chacun groupe revendique la possession de la terre pour des raisons filiales ou ancestrales.

Remarquons que cette formation topique liée à l'espace de la mort et de la naissance se révèle analogue aux deux mythes et correspond au principe de réciprocité. Dans les deux mythes, le lieu de la mort et de l'ensevelissement représente de manière similaire le lieu de nouvelles naissances.

Cet espace discuté entre les communautés dans le mythe possède plusieurs fonctions. Il est d'abord le terrain des cultivateurs pour produire du manioc de subsistance, puis le lieu de la rencontre. Il incarne le lieu de la procréation dans lequel la jeune fille reçoit la semence de l'esprit. Cet espace est également un lieu funéraire et de recueillement pour l'oncle.

Notre étude du topos formulé dans la partie analyse précise qu'une installation est admise à partir du moment où la terre appartient ou appartenait à la communauté. Maintenant que les termes sont posés, approfondissons cette discussion.

Ce nouveau village des nouveau-nés du peuple galibi se situe à proximité ou sur l'espace de l'abattis communautaire palikur. Il apparaît donc spatialement voisin du village palikur. Nous le savons, chaque communauté autochtone détient et délimite un territoire en fonction de nécessités de subsistance, d'abattis, d'habitations lorsqu'un village s'agrandit. Ce point de vue a été souligné dans des extraits argumentatifs de chefs coutumiers. Nous déduisons que les nouveau-nés ne peuvent pas occuper le même espace géographique de vie que leurs voisins, une fois devenus adultes. C'est dans ce cadre de proximité et de compromission que se créent les conditions d'une première rencontre de concertation et de médiation sur la notion d'appropriation de l'espace entre l'oncle et les neveux ; puis, lors d'une deuxième phase, se déclare une conflictualité sociale pour définir un partage par

l'avènement de la guerre.

Aussi, la conflictualité s'accroît et persiste, eu égard à la stratégie argumentative de la confusion et de la temporalité qui se met en œuvre dans le récit. En outre, étant donné que les deux parties réclament la terre par droit d'antériorité (« *La terre est à nos ancêtres* » versus « *Cette terre est à notre mère* »), cette discussion comporte une stratégie argumentative d'usurpation d'autorité pour au moins l'une d'entre elles.

Nous remarquons, dans le mythe P.G., que *la jeune Mayo* travaille dans un abattis ayant appartenu à la communauté palikur. L'usufruit du territoire où *Mayo* travaille appartient-il aux Palikur ? Cela n'est pas si simple. Faut-il trancher par une réponse unilatérale ou trouver un consensus ? Nous verrons que la recherche d'un consensus vaut mieux qu'une réponse tranchée. Nous reviendrons sur ces interrogations dans le chapitre attaché à la concertation entre les villageois.

Toutefois, il existe une tierce voix à l'œuvre dans le discours du mythe, celle de *l'esprit de la montagne Maiwoko*, géniteur des nouveau-nés. Nous pouvons considérer qu'il est sur son territoire de chasse, donc de jouissance dans le sens d'usage l'égal. En effet, selon les propos d'un chef coutumier, « *les montagnes sont liées à la mer et la mer aux montagnes* » : nous déduisons selon cet argument topologique que l'espace géographique de la montagne à l'abattis représente une propriété unique voire une possession de *l'esprit de la montagne Kajari (...)* dénommé *Maiwoko*. Dans ces circonstances, le peuple galibi naît sur la terre d'usage du géniteur (*l'esprit Maiwoko*) et de la génitrice (*Mayo*) de la nation palikur. Ce troisième personnage pose une énigme supplémentaire sur le plan légitime de la possession du territoire et de la filiation. Il n'y a plus deux mais trois entités, dont deux d'entre elles ont fait alliance. L'union entre *l'esprit Maiwoko* et *Mayo* produisent une quatrième entité : le peuple galibi. Ce dernier revendique légitimement la jouissance du territoire.

La rencontre et la temporalité écrivent de nouvelles pages géobiographiques des êtres par le biais d'une transformation de l'espace occupé et proclamé par les

clans. Dans ces variations de représentation de l'espace liées au droit de possession, toutes autant légitimes les unes que les autres, l'affrontement devient inéluctable.

Quelles formes de reconnaissance sociale détermineraient un partage adéquat ? Un discours de reconnaissance sociale et de la dignité commune permettraient de résoudre la conflictualité argumentative. Sur le plan de l'aménagement des espaces, pourrions-nous proposer les termes « copropriétaires » dans le sens d'un partage d'usufruit et d'usage ? Ce conflit met en exergue le second principe de la controverse : le principe de récusation de l'appartenance, créant un sentiment d'opposition.

#### 7.1.1.2. Le principe de récusation l'appartenance

L'opposant à l'égalité s'oppose une catégorie voisine. Un argument important de ce principe veut que la catégorie « x » (celle des demandeurs de droits) et la catégorie « y » (celle des détenteurs de droits) appartiennent à deux groupes opposés. Cette situation débouche sur :

- 1) l'argument paradoxal de la non-réversibilité des places et des rôles, assimilable au principe de la ségrégation (« chacun chez soi ») ;
- 2) le principe de la réciprocité formelle (si la catégorie « x » n'a pas tel droit, la catégorie « y » n'a pas tel droit).

Lors d'un entretien, un chef coutumier énonce ce principe véhiculé comme formation topique dans le discours communautaire. L'énoncé argumentatif confirme et mentionne que si l'espace n'est pas habité ou utilisé par d'autres, il est tout à fait possible de l'occuper.

E\_BIO\_6 \_SU\_ R30\_ 3 À cette époque nous étions tranquilles / tout le monde cherchait du travail partout / et trouvait du travail / au fond dans la grande forêt // partout nous travaillons /// nous ne nous occupons pas des demandes de terrains /// si nous savions / nous nous serions occupés du terrain / nous aurions tout le terrain / ici / tout proche // **parce que** / ici / il n'y avait personne /// nous aurions pu faire nos abattis ici /// nous n'avons pas même l'idée d'un terrain / juste l'idée que nous avions / c'était de travailler /// tout le monde travaillait et il y avait vraiment du travail.

Dans l'argument ci-dessus, nous observons que le chef coutumier prend en considération le savoir d'opinion, c'est-à-dire « le fait que d'autres partagent ce jugement » (Charaudeau, 2004, p. 35). De la sorte, ce discours stipule qu'occuper et s'approprier un espace qui n'appartient à personne est admis par la communauté. Nous saisissons le processus de l'argumentation par l'emploi du connecteur de causalité « parce que » : « *si nous savions / nous nous serions occupés du terrain / nous aurions tout le terrain / ici / tout proche // **parce que** / ici / il n'y avait personne ///* » (E\_BIO\_6\_SU\_R30\_3A). L'énonciateur s'auto-évalue négativement en évoquant le souvenir d'un agir attentiste, le regret de ne pas s'être approprié cet espace. Il précise que s'il avait réalisé préalablement des demandes foncières comme d'autres communautés, il aurait pu bénéficier de ces propriétés. Nous distinguons dans son énoncé le principe de réciprocité formelle mais aussi celui de ségrégation.

Il convient en outre de préciser que le système d'exploitation agricole de production de manioc chez les autochtones d'Amazonie emploie le principe de la jachère<sup>145</sup>. Le terrain agricole n'est pas exploité pendant un temps défini. Quelques années plus tard, une rotation peut se produire sur le terrain. L'espace de l'abattis peut être de nouveau investi. Dans certains cas, concernant ces populations nomades, il n'est pas rare que l'espace agricole soit abandonné dans le but de s'installer dans un espace plus fertile ou plus propice à la vie communautaire, c'est-à-dire proche de plus grandes communautés urbaines. La séquence argumentative suivante, dans le cadre d'une rencontre collective, vient illustrer ce choix d'une installation dans les années 2010 sur une zone agricole située à quelques kilomètres d'une zone urbaine. Elle relève également d'un agir attentiste vis-à-vis de la formalisation officielle et administrative de la demande d'accessibilité foncière.

Extrait RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 46 à RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 55.

RE_CO_K_A1_2_SU_R 46 D : Qui est la première personne à venir sur ce terrain ?
RE_CO_K_A1_2_SU_R 47 A : Cest O. et G.
RE_CO_K_A1_2_SU_R 48 D : Comment avez-vous décidé d'aller là-bas ?
RE_CO_K_A1_2_SU_R 49 O : C'est moi / et G. nous avons décidé d'ouvrir une

<sup>145</sup> Grenand, P. (2000). *Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui*, Édi. APFT.

association (...).

RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 50 D : Donc vous êtes les premiers à venir sur le terrain / comment les autres sont-ils venus ?

RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 51 O : Après / j'ai demandé à l'O.N. F.<sup>146</sup>

RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 52 D : Vous avez donc un document de l'O.N.F. ?

RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 53 O : Après l'O.N.F. // nous avons été jusque là-bas / où il faut couper au sabre et l'ONF. Nous a placés / il fallait faire un layon.

RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 54 A : L'O.N.F. donnait 120 mètres // après / il voulait que l'on signe des papiers // après nous avons oublié les papiers /// **mais** cela n'avait pas d'importance pour moi.

RE\_CO\_K\_A1\_2\_SU\_R 55 O : Je ne sais pas / si j'ai tous ces papiers.

Nous observons une occurrence qui conduit à un effet de généralisation : « *Nous n'avons pas même l'idée d'un terrain* » et « *nous avons oublié les papiers /// **mais** cela n'avait pas d'importance pour moi* ». Cette occurrence comporte deux caractéristiques. Dans le premier cas, il s'agit de la non-maîtrise de la langue française et de la diglossie du parikwaki qui constituent des éléments linguistiques limitants dans le cadre des procédures administratives pour l'acquisition du bien foncier. Dans le second cas, nous observons une prépondérance de la valeur attribuée au travail et un désinvestissement des tâches administratives pour rédiger les demandes foncières. Étant donné le principe de déplacement pour cultiver les sols, il arrive que le cultivateur ne retourne pas sur une ancienne exploitation en raison de l'abondance de terre et de l'investissement supplémentaire qu'il convient d'effectuer pour défricher l'ancienne parcelle. Celle-ci sera bien moins productive qu'une nouvelle parcelle défrichée, en raison de la technique d'abattis sur brûlis qui permet une meilleure fertilisation des sols pour un certain temps. D'autre part, nous percevons dans les propos cités en amont que les énonciateurs cherchent en priorité à répondre à un besoin primaire selon la pyramide de Maslow (1904) : il s'agit du besoin physiologique de subsistance alimentaire, que le travail et le salaire immédiat peuvent combler.

À cet égard, nous soulignons un élément important concernant la notion de travail évoqué dans l'argument E\_BIO\_4 \_ES\_ R06 : « *et / nous sommes partis / nous avons été /// c'était une grande forêt /// c'était sale / c'était très sale // nous avons nettoyé / nettoyé / coupé au sabre / brûlé /// nous avons fait des cases / de*

---

<sup>146</sup> Office national des forêts (O.N.F.)



*petites cases / de petits carbets / de petits carbets et puis après / fini /// bon /// nous sommes restés là ///* ». Cette séquence confirme l'idée qu'une installation dans un lieu sans présence humaine est possible et qu'il convient cependant de s'y investir par la force du travail de défrichage ; ce dernier accorde un second argument de légitimité à occuper l'espace.

En conclusion de cette discussion concernant l'accessibilité à un nouvel espace et son appropriation, nous pouvons dire que notre analyse à partir du connecteur « *parce que* » confirme le topos véhiculé dans les mythes et dans l'interdiscours : « Les connecteurs dirigent préférentiellement l'attention du lecteur soit vers le traitement des informations structurales soit vers celui des informations conceptuelles qui contribuent les unes et les autres à la compréhension du texte. » (Mouchon ; Ehrlich ; Loidant ; 1999, p. 241) Comme nous l'avons signalé, l'emploi de ce connecteur de causalité encadre la séquence argumentative et participe à la formation de topiques : *nous avons choisi là / pour nous **parce que** là / c'est la terre indienne / là /// la terre indienne (E\_BIO\_4\_ES\_R13).*

Notre discussion met en évidence une argumentation liée à l'espace et propre aux dynamiques de l'aménagement, dans le cadre du lieu commun de l'unicité, en soutenant qu'une installation est permise s'il l'espace est inoccupé et s'il a été habité auparavant par la communauté palikur. La stratégie argumentative de la confusion s'énonce sur l'ici et le maintenant des locuteurs.

Nous poursuivons sur la notion de pyramide des besoins (Maslow, 1904), qui en comporte cinq : les besoins dits primaires, c'est-à-dire physiologiques (respirer, manger, boire, etc.) ; le besoin de sécurité (un environnement stable et prévisible, sans anxiété ni crise) ; le besoin d'appartenance et d'amour ; le besoin d'estime (la confiance, la reconnaissance et l'appréciation des autres) ; enfin, le besoin d'accomplissement de soi. Nous remarquons que la communauté palikur répond parfaitement, à travers ses arguments, plusieurs de ces besoins. Toutefois, le besoin de sécurité semble être remis en question, précisément au sujet de l'espace géographique stable et prévisible, ce qui pourrait inciter une conflictualité de « l'ici et du maintenant » et du besoin d'estime individuel et communautaire.

Le chapitre suivant définit les déictiques spatio-temporels de l'ici et du

maintenant en *parikwaki*. Ces déictiques sont des unités linguistiques inséparables du lieu, du temps et du sujet de l'énonciation. Comme les connecteurs précédents, ils structurent la stratégie de l'argumentation. Ils marquent les positions spatio-temporelles des locuteurs dans leurs actes d'énonciation et interlocutifs, à travers l'échange verbal. Les déictiques temporels sont nombreux en *parikwaki* car ils contribuent à indiquer une temporalité dans une langue sans temps verbaux. Les déictiques spatiaux sont abondants et complexes en *parikwaki* afin de spécifier la localité géographique. Ainsi, le chapitre suivant nous permet d'obtenir des clés de lecture par le biais des stratégies argumentatives rattachées à la notion de l'espace afin d'appréhender le cadre temporel et spatial des locuteurs *palikur*.

#### 7.1.1.2.1. *Les déictiques temporels : « maintenant... » et « kuri », « kwis »*

En langue française, la temporalité s'articule avec la conjugaison verbale. Ainsi, le français utilise le passé, qui indique un procès antérieur, le présent, qui indique un procès concomitant, et le futur, qui indique un procès postérieur.

La langue *parikwaki* est une langue sans temps mais avec des particularités que sont les compléments circonstanciels. Ces derniers expriment les notions de temps, c'est-à-dire identifient un événement sur l'axe du temps et de la durée par rapport à un moment donné. Cela peut correspondre à une date, à un événement historique marquant pour la communauté.

Il convient de distinguer le temps inscrit dans le contexte verbal, qui constitue une référence co-textuelle. Quant aux temps de l'instance énonciative, il s'agit de références déictiques, que nous allons explorer.

Les adverbes et locutions adverbiales présentent une double forme déictique et contextuelle :

- La simultanéité dans la référence déictique s'exprime par les locutions telles que « en ce moment », « maintenant » ; dans la référence au contexte sous la forme de « à ce moment-là », « alors ».

- L'antériorité dans la référence déictique s'exprime par les locutions telles que « hier », « l'autre jour », « récemment » ; dans la référence au contexte sous la forme de « la veille », « la semaine précédente », « peu avant ».
- La postériorité dans la référence déictique s'exprime par les locutions telles que « demain », « dans deux jours », « bientôt » ; dans la référence au contexte sous la forme de « le lendemain », « deux jours plus tard », « peu après ».
- Les neutres dans la référence déictique s'expriment par les locutions telles que « aujourd'hui », « ce matin », « cet été », « tout à l'heure » ; dans la référence au contexte sous la forme de « un autre jour ».

D'autres propositions temporelles sont indirectement déictiques, comme « depuis hier », « depuis maintenant » ou « à partir de maintenant », « à partir de demain », car elles indiquent une simultanéité ou une postériorité à partir d'un temps T zéro. De même, les adjectifs temporels comme « actuel », « moderne », « ancien », « futur », « prochain » peuvent être considérés comme déictiques si le point T zéro varie : par exemple, une « future » épouse peut devenir « actuelle ».

Les adverbes en parikwaki sont similaires à ceux du français (Launey, 2003, p. 137). Dans cette partie, nous abordons succinctement l'adverbe « maintenant », le plus souvent employé dans le discours argumentatif en parikwaki.

- « *kuri* » se traduit par « maintenant », « alors », « maintenant ça ».

Dans l'énoncé suivant, le déictique « *kuri* » a une valeur de moment présent, dans le sens d'« actuellement », « maintenant ».

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_1 STE 005\_R01 Jacques :

***Kuri(n)*** *awnanay ydahan kupariye ahaytiye waxi*

**Maintenant** je parle pour vous parce qu'aujourd'hui la terre

*ykepka pariye is kehkerewiye avit waxi*  
aussi qu'il va donner le terrain

- « *nikwe* » se traduit par « maintenant » en français.

Il est employé dans trois circonstances : pour énoncer une argumentation d'un temps passé, pour énoncer une rupture avec l'énoncé précédent et pour renforcer l'énoncé précédent avec une argumentation plus forte.

RE\_CO\_S\_A1\_1\_SU\_R07 Jacques :

*nah iveg bute huvitnad **nikwe** kiniki / tiviknene / kataka*  
Je vois derrière moi en maturité **maintenant** les bâtons de manioc, tout enlever.

- « *kuwis* » se traduit par « déjà » en français

*Nah kuwis keh nannivwi*

J'ai déjà fait mon travail

La séquence DP\_ES\_R\_22 formule le déictique « maintenant » dans le sens de « à partir de ce moment ».

DP\_ES\_R\_22 Et / **maintenant** (*nikwe*)<sup>147</sup> / si l'on va demander une terre / chez une des plus grandes nations /// ils nous disent : « attends / attends » /// et / l'on peut attendre / combien d'années ? et / ils ne nous donnent pas /// et l'on peut attendre / qu'ils nous donnent notre terre / attendre / jusqu'à ce que l'on meure ///

Le locuteur emploie le déictique « maintenant » (« *nikwe* ») pour renforcer l'argumentation à propos d'un désaccord qui se poursuit dans le temps. Le locuteur confirme, à partir du déictique, la proposition qu'il formule : « *maintenant / (...) l'on peut attendre / (...) attendre.* » Les locutions suivantes accentuent l'effet de continuité par rapport à l'énoncé précédent. Ainsi, le déictique « *maintenant* » (« *nikwe* ») participe à renforcer l'argumentation par un énoncé complémentaire plus marqué : « *et l'on peut attendre / qu'ils nous donnent notre terre / attendre / jusqu'à*

---

<sup>147</sup> Le discours DP\_ES\_R\_22 est énoncé en parikwaki ; l'extrait a été traduit.

*ce que l'on meure.* » Cet énoncé évoque la continuité d'une situation, qui ne semble pas changer pour le locuteur dans le temps.

Le locuteur exprime le principe de récusation de l'appartenance explicitement dans l'espace de la concurrence. Il mentionne que le critère de la temporalité ne permettra pas d'obtenir gain de cause, à savoir l'attribution foncière, face aux autres communautés implicitement nommées et au tiers absent, c'est-à-dire l'État. Cet énoncé réaffirme la formation topique que « la terre des Amérindiens ne leur appartient plus » et que la conflictualité semble une solution adéquate.

En somme, le déictique temporel « maintenant » est un indice spécifique dans l'appareil formel de la langue parikwaki et l'argumentation du locuteur qui participe au processus de réalisation du temps présent : « De l'énonciation procède l'instauration de la catégorie du présent et de la catégorie du présent naît la catégorie du temps. Le présent est proprement la source du temps. Il est cette présence au monde que l'acte d'énonciation rend seul possible, car, qu'on veuille bien y réfléchir l'homme ne dispose d'aucun autre moyen de vivre le “maintenant” et de le faire actuel que de le réaliser par l'insertion du discours dans le monde. » (Benveniste, 1970, p. 14).

La citation ci-après vient confirmer l'emploi argumentatif du déictique temporel, avant de dévoiler les déictiques spatiaux.

DP_ES_R_48	Et lorsque / <b>maintenant</b> <sup>(1)</sup> ( <i>kuwis</i> ) / on est rassemblé / c'est <b>maintenant</b> ( <i>nikwe</i> ) que les autres nations se rendent compte // qu'ils ne nous ont pas donné notre terre / à nous-mêmes /// et là / <b>maintenant</b> ( <i>kuri</i> ) / les autres nations / ils veulent nous aider / <b>maintenant</b> ( <i>nikwe</i> ) / parce qu'ils / voient que l'on se rassemble pour se débrouiller / pour avoir notre propre terre à nous-mêmes ///
------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Au demeurant, le déictique « maintenant » peut indiquer, comme nous l'avons précisé, une temporalité mais aussi une spatialité, dans le sens de « là », « ici ». L'illustration argumentative du principe de récusation de l'appartenance préalablement énoncée, qui présente le déictique « maintenant<sup>(1)</sup> » (*kuwis*), semble similaire au déictique spatial « ici ». Nous remarquons dans cette illustration que le déictique « maintenant<sup>(1)</sup> » (*kuwis*) se réfère à un lieu au sens de « ici », dans un espace-temps T zéro par rapport à l'énonciateur et à son auditoire.

#### 7.1.1.2.2. Les déictiques spatiaux : « ici », « là », « là-bas » et « ariku », « avi », « avitmini »

Dans les précédents chapitres, nous avons identifié les connecteurs en langue palikur en tant que processus d'interprétation des énoncés par l'usage des lexèmes « mais », et « parce que ». Dans leur rôle de conjonctions, les connecteurs comme les déictiques ont une fonction logique d'opérateur propositionnel dont la valeur de vérité n'est fonction que de la valeur de vérité des arguments. En sémantique discursive et textuelle, les déictiques personnels, temporels et spatiaux ont pour fonction de lier des séquences discursives dans l'argumentation à des fins de cohésion et cohérence du discours.

Les déictiques spatiaux fournissent des informations significatives à propos d'objets, en adéquation à un certain « point de référence » (Phol, 1975) ou à l'intérieur d'un « système de repérage » (Culioli, 1973). De ce fait, les systèmes de repérage des déictiques sont originaux, car ils se réfèrent aux données concrètes de la situation de communication et d'énonciation, autour de trois axes : « je – ici – maintenant » (Benveniste, 1970). Le sujet parlant se constitue en qualité de sujet par son acte de parole. Il se distingue de l'autre par sa responsabilité de prise en charge énonciative, par la fonction d'orientation argumentative et par la médiation des déictiques, dans un environnement spatio-temporel par l'énonciation des déictiques spatiaux tels qu'« ici », « là », « là-bas », « proche » ou « lointain », « devant » ou « derrière », « à gauche » ou « à droite », « venir de », « où », « aller vers », etc.

Nous avons préalablement présenté une classification des aspects géométriques en langue *parikwaki*<sup>148</sup>. Ces concepts variés et complexes de classificateurs témoignent linguistiquement de la manière dont le locuteur perçoit l'espace qu'il habite où qu'il cohabite. Les adverbes « ici », « là » et « là-bas » montrent clairement le rapport « écomplexe » entre les trois systèmes de sémiotisation de l'espace palikur. Nous entendons par « écomplexe » un ensemble

---

<sup>148</sup> Voir les classifications en *parikwaki*.

d'écosystèmes en interaction. Nous redéfinissons en catégories ces trois systèmes de la spatialité : il s'agit de l'espace intérieur, de l'espace extérieur, et non pas véritablement d'une limite mais de l'espace de la marge, « *avigku* » (dans un endroit sans délimitation). Ce dernier est semblable à une zone de confluence qui comporte deux limites en elle-même, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. L'extrait suivant d'un entretien individuel nous permet d'appréhender ce concept physique et métaphysique d'entrelacement des espaces.

E\_BIO\_1\_ES\_R2\_3      La frontière / ça ne compte pas pour nous // **parce que** l'on est là / et là /// demain / on va de l'autre côté /// la frontière / ça ne compte pas pour nous /// moi / j'ai dit : « c'est les hommes qui ont créé la frontière » /// tu vois /// **parce que** / les montagnes elles sont liées à la mer / et la mer / elle s'est liée à la montagne /// aujourd'hui / on trouve la frontière / c'est les hommes qui ont créé la frontière / voilà /// et nous / qu'est-ce que l'on fait maintenant ? /// on est installé **ici** / et / on ne peut pas faire l'abattis ///

Que nous exprime cet argument, outre le fait qu'il soit finalement installé « *ici* » en Guyane française, donc qu'il n'est plus nomade et que, de surcroît, il ne « *peut pas faire l'abattis* » ? Cet argument démontre qu'il n'y a justement pas de limite véritablement observable, pas de frontière<sup>149</sup> humaine ou naturelle. Le locuteur présente à travers l'emploi des déictiques spatiaux une structure symbiotique entre l'homme et la nature. Il énonce un système joint dans sa globalité : « *les montagnes elles sont liées à la mer / et la mer / elle s'est liée à la montagne* ». Au lieu de séparer deux mondes, elle devient un semblable aux codes des mythes. Dans l'extrait nous interprétons une continuité de monde entrelacés entre eux par un passage de la marge intentionnellement présent.

Nous avançons ensuite qu'il n'existe pas de point de référence spatiale spécifique à une zone de limitation très précise, mais une zone de points de positionnement, comprenant un intérieur, une marge (*avigku*) et un extérieur. Cette marge ne représente pas seulement une forme de limite mais un entrelacement entre les catégorisations de la spatialité intérieure-extérieure, extérieure-intérieure et horizontale-verticale. Cette marge est vécue comme un glissement entre l'espace

---

<sup>149</sup> La frontière est présentée comme une illusion conceptuelle ; elle est matérialisée par le discours et des objets, non par une essence.

des mondes ; nous pouvons l'observer dans les mythes. Elle permet l'apparition ou la disparition des êtres, la mort et la vie. Dans certains cas, la marge ne devient visible qu'à travers l'acte de l'énonciation. Cet espace peut être mouvant et se définit au gré du discours, du locuteur et des interlocuteurs. La marge semble par moment tangible et réelle, comme la définition d'une zone entre deux abattis, d'autres fois intangible et irréelle, façonnée par les aléas de l'intentionnalité et du probable, par exemple à travers les connecteurs de l'argumentation analysée.

En guise d'exemple, nous citons le cas de l'élément naturel qui se dresse, le « feu », en *parikwaki* « *ticket* ». Il est catégorisé dans la classe géométrique unidimensionnelle (haut – profond – à l'intérieur d'une limite). Or, selon une conception de la géométrie euclidienne<sup>150</sup>, concernant les notions de droites, de plan de longueur et d'aire, nous l'aurions répertorié, certainement, dans une classe tridimensionnelle des formations géométriques.

En prenant en considération les données en amont sur l'apport des classifications en *parikwaki* et des connecteurs, il nous semble que l'orientation n'est pas uniquement déterminée par une donnée géographique mais aussi par une donnée d'intentionnalité de l'énonciation. Voyons cela dans l'extrait suivant :

E\_BIO\_1\_SU\_R29\_2 Par exemple / pour le moment / là / on n'a pas de travail /// on travaille ensemble / ok /// mais / dès que j'ai trouvé un boulot aujourd'hui / c'est fini moi / je pars /// c'est fini // les Amérindiens / c'est comme ça /// c'est pourquoi / avant ils n'ont plus confiance /// pour un Amérindien / aujourd'hui il se dit : « je suis là / demain / je vends cette maison / ou / j'écrase cette maison // je pars / je reste là-bas / au début de cinq à dix ans / je sors de là-bas / et je me déplace / et je m'installe de l'autre côté » /// **parce que** c'est comme ça / les traditions des Amérindiens ///

L'intentionnalité énonciative participe à définir les points de référence. La nature et les hommes sont en étroite relation, ils agissent réciproquement dans l'espace. Nous présentons un résultat de cette discussion dans le tableau des déictiques spatiaux. Ce tableau repositionne<sup>151</sup> des formes et des déictiques

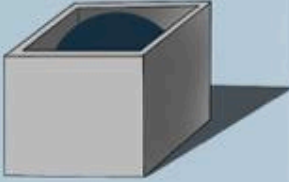
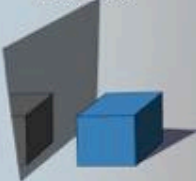

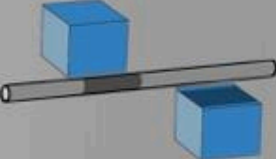

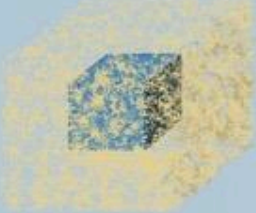





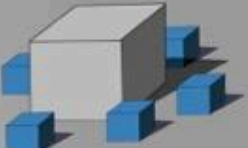
<sup>150</sup> Les *Éléments* est un traité de mathématique et de géométrie rédigé par le grec Euclide, vers 300 av. J.C. Il expose des définitions de la géométrie (le point, la ligne et surface, etc.)

<sup>151</sup> Green, H. & D., Gomes, I., Orlando, A., Martiniano, N., Iôîô, R., Felicio, J., Romanowski, A.-E., Green, D., Vogel, A., Lopes De Melo Correa, T., Andrade, L. & Valadares, S. M.-B. (2018) *Kagta Iwitkekne, Dicionário Palikur - Português*. Associação Internacional de linguística - Sil Brasil.



spatiaux en prenant en compte le critère de « marge ». Cette référence « *avigku* » définit une espace d'entrelacement fluctuante et tolérée en fonction de l'objet de l'énonciation.

Tableau 21 : Mots et formes de représentation de l'espace géographique

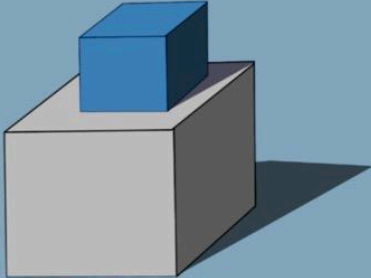
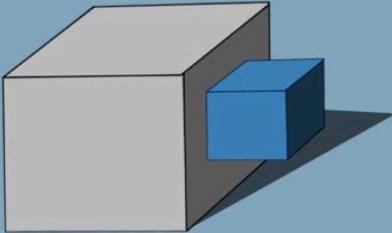
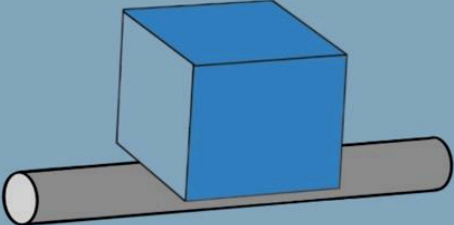
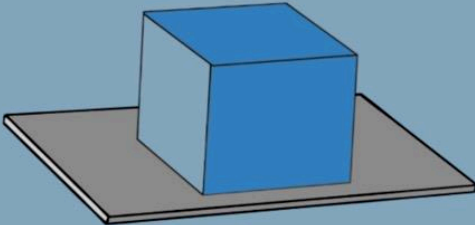
Intérieur no interior	Marge Margem	Extérieur exterior
<p><b>Ariku +4</b></p>  <p>num interior aberto dans un intérieur ouvert</p> <p>(casa, bacia, cesto) (maison, bassin, panier)</p>	<p><b>Avakni</b> (através de) (à travers)</p>  <p><b>Avetun +2</b> (oposto, frente a frente) (en face, face à face)</p> 	<p><b>Avitmin +1</b> (acima, debaixo) (ci-dessous, ci-dessus)</p>  <p><b>Aharavrik +3</b> (atras, antes) (devant, derrière)</p> 
<p><b>Abet +5</b></p>  <p>num interior meio aberto dans un intérieur à moitié ouvert</p> <p>(agua, areia, cabelo) (eau, sable, cheveux)</p>	<p><b>Avigku +1</b></p>  <p>num lugar sem delimitação dans un endroit sans délimitation</p> <p>(trilha, fila, riacho) (sentier, rangée, ruisseau)</p> <p><b>Avukwik +6</b></p>  <p>num lugar com delimitação parcial dans un endroit avec délimitation partielle</p> <p>(colo, baía, canto) (tour, décrochage, virage)</p>	<p><b>Ahumwa +1</b> (ao lado de) (à côté de)</p>  <p><b>Akimpu</b> (ao pé de) (au pied de)</p>  <p><b>Aranwa +1</b> (se redor de) (autour de)</p>  <p><b>Amun +2</b> (na area geral de) (dans le domaine général de)</p> 



De même, il existe en palikur plusieurs mots pour définir le lexème « sur » en fonction de la forme de ce dernier.

Nous représentons un tableau de la notion de surface :

Tableau 22 : Le lexème « sur »

<h1>Sur</h1> <p>numa superfície</p>	
<p><b>Av it</b></p>  <p><b>Em cima de</b> <i>Sur</i> <b>(Bola, corpo, ilha)</b> <i>(balle, corps, île)</i></p>	<p><b>Amuhrik +17</b></p>  <p><b>Numa parte da superfície</b> <i>Dans une partie de surface</i> <b>(lado, ponto, face)</b> <i>(Côté, pointe, visage)</i></p>
<p><b>Amin +3</b></p>  <p><b>Numa superfície estendida</b> <i>Sur une surface cylindrique</i> <b>(dedo, tora, vara)</b> <i>(Doigt, bûche, bâton)</i></p>	<p><b>Amadga +1</b></p>  <p><b>Numa superfície plana</b> <i>Sur une surface plane</i> <b>(livro, terreno, mesa)</b> <i>(Livre, terrain, table)</i></p>

Ces définitions et schémas reconfigurés sont des clés de lecture pour une compréhension intersubjective du sujet parlant dans les espaces de la concertation et plus largement dans le cadre de l'interdiscours communautaire. Ces déictiques spatiaux en parikwaki constitueraient à eux seuls l'objet d'un travail de thèse afin de décrire avec plus de précision les marges et représentations de l'espace discursif géographique.

Dans les chapitres suivants, nous poursuivrons notre discussion sur la controverse de vérité en démocratie à partir du principe de la commune appartenance appliqué à la fonction et au rôle d'un chef. Les deux derniers principes porteront sur la question du juste qui croise celle de la règle et de l'exception, et sur la question du juste qui croise celle de l'utile, dans le cadre des stratégies argumentatives de la gouvernance collective.

### 7.1.1.3. Le principe de la commune appartenance

C'est à partir de la notion de chefferie que nous discuterons dans cette partie du principe de la commune appartenance qui s'exprime sous deux aspects :

- 1 l'argument de l'inclusion : tous les membres de la catégorie « x » ont tel droit, or « y » est membre de la catégorie « x », donc « y » doit posséder les mêmes droits que « x » ;
- 2 l'argument « deux poids, deux mesures », lequel constitue la version dénonciatrice du même raisonnement.

Néanmoins, avant de traiter ce principe dans le cadre des entretiens géobiographiques sociodiscursif, un détour s'impose dans l'espace des mythes et de l'interdiscours.

Dans une partition de musique, des clés de lecture sont nécessaires pour déchiffrer les notes ; il en va de même dans l'espace des mythes pour entrevoir l'interdiscours en circulation. Cette clé de lecture que nous avons manipulée dans les séquences discursives des mythes se manifeste également dans les textualités, les codes sociodiscursif que sont les correspondances. La citation de Hénaff (2008) précise notre propos :

*Les récits sont non des objets à interpréter, mais des processus à saisir et à développer comme une variante en musique « traduit » un thème ou une séquence par des formes sonores selon certaines règles.*

*Ces variantes ne visent pas à dire autre chose, mais à compléter ou développer une opération.*

*Les récits qui semblent absurdes du point de vue de la signification deviennent cohérents du point de vue de l'opération.*

*En cela, la pensée mythique s'avère être la manifestation la plus accomplie de la pensée sauvage comprise comme l'expression d'une intelligibilité formulée dans et par les éléments mêmes du mode sensible : figures, sensations, êtres, objets.*

Ainsi, les traductions des mythèmes, des schèmes organisateurs, des formations topiques et des énoncés argumentatifs sont reliées entre elles, comme nous avons pu le vérifier. Ces transcriptions des mythes deviennent un ancrage dans l'interdiscours et permettent d'appréhender les processus de l'argumentation. Nous vérifierons ainsi, à la lecture des arguments des mythèmes, les séquences argumentatives issues des entretiens communautaires contemporains. Notre discussion fait appel à la notion de stratégies argumentatives de Bentham (Plantin, 2005) afin de confirmer notre hypothèse et de valider les formations topiques et les arguments liés aux représentations de l'espace dans le mythe qui circule dans l'interdiscours.

À la suite des analyses des stratégies argumentatives dans les deux mythes fondateurs de la communauté palikur, mis en exergue par la corrélation de schèmes entre les mythes, nous émettons l'hypothèse que ces mythèmes constituent des ancrages réflexifs pour appréhender les stratégies de l'argumentation en œuvre dans le discours communautaire palikur. Comme nous l'avons préalablement souligné, nous nous intéressons aux mythes seulement comme genre de discours et véhicule de l'interdiscours.

La première stratégie argumentative de l'autorité usurpée, pour mémoire, consiste en un mécanisme interactionnel où le locuteur s'humilie illégitimement face à son interlocuteur. L'auteur du discours induit une fallacie en s'attribuant une fonction d'autorité qui ne lui appartient pas. Dans le mythe du peuple galibi, nous avons identifié l'esprit de la forêt qui use de cette stratégie argumentative d'autorité usurpée lorsqu'il séduit la jeune fille Mayo. Il enfreint les codes et valeurs communautaires en introduisant une confiance dans ceux-ci par l'argument et l'autorité qu'il semble dissimuler. Son discours charmeur envoûte la jeune fille, infecte et affecte la communauté tout entière en induisant une conflictualité à venir.

Notre discussion se concentrera sur les stratégies argumentatives d'autorité effectuées par les chefs palikur, en lien avec la stratégie d'autorité usurpée mise au jour dans les mythes. Cette stratégie fonctionne selon le principe de la commune appartenance : la sagesse des anciens et des chefs est mise en relation avec la communauté palikur contemporaine. Les séquences suivantes n'ont pas pour but d'identifier le fonctionnement psychologique de la stratégie d'autorité mais, comme le précise la recherche biographique, de mettre au jour « le fonctionnement, les logiques et les dynamiques du monde social » (Delory-Momberger, 2014) au regard du principe de la controverse de vérité en démocratie.

L'argument suivant, issu d'un entretien avec un chef coutumier, présente la situation sociale de la figure d'autorité du chef :

E\_BIO\_6\_SU\_R65      Pour être un chef / il faut bien comment on dit // tu dois avoir de l'intelligence /// ton cœur doit être bien fait devant tout le monde / il ne faut pas se fâcher vite fait /// s'il y a un problème et tu viens fâché / non / ce n'est pas comme cela /// et il faut être calme / il faut que toujours tu regardes bien // que toujours tu réfléchisses de quelle manière tu vas résoudre le problème / **parce que** // si la personne est fâchée // et entre les deux / ils se fâchent / et si toi-même / tu es fâché / encore / c'est pas la peine /// il faut /// le chef doit avoir une attitude pour parler avec ces gens-là.

Le locuteur décrit la posture du chef attendue par la communauté : il s'agit d'un homme réfléchi et sage en paroles qui doit faire en sorte de ne pas envenimer une situation de communication. Il doit proposer des solutions aux personnes en conflit et garder son sang-froid, au risque d'induire une solution à partir d'une stratégie d'autorité non recommandée, donc usurpée.

La notion d'exemplarité du capitaine est primordiale et indispensable. Il ne doit pas exprimer, comme le précise le principe de la commune appartenance, « deux poids, deux mesure » en matière de partialité pour résoudre un conflit.

E\_BIO\_6\_SU\_R92      Considérez... il y a un capitaine / **mais** / le capitaine ne dit rien // le capitaine fait de mauvaises choses / alors ils ne vont pas les écouter /// ha /// qui est le capitaine / il faut que tu aies un comportement droit /// tout ce que tu dis / il faut que tu le fasses /// **parce que** / moi /// normalement // un capitaine / il ne peut pas travailler // il fait son rôle // il travaille // il fait une réunion / il donne des ordres

/ il donne du travail / **mais** // lui-même / il ne travaille pas /// **mais** moi / c'est pas comme ça /// lorsqu'il y a un travail demain / normalement tout le monde y va / lorsque tout le monde va donner un coup de main à tout le monde // je suis là pour montrer que je fais le travail // pour leur montrer que vraiment la parole que j'ai dite / c'est vrai /// je le fais /// après / ils craignent ma parole / ils sont contents aussi.

Nous observons dans les propos énoncés la posture supérieure du capitaine par la stratégie d'autorité qu'il manifeste : « ils craignent ma parole » et « ils sont contents aussi ». Toutefois, à partir de l'argument cité, nous observons également des formes de la stratégie argumentative de la confusion. Comme dans les mythes, on trouve des arguments confus en œuvre dans la narration. Il s'agit d'éléments incomplets du discours qui jettent un trouble volontaire sur la capacité à appréhender une situation afin de laisser l'interlocuteur force de proposition ou le lui faire croire. L'énonciateur dévoile seulement une partie des informations ou des connaissances.

Ces discours émaillés de non-dits reproduisent la stratégie argumentative de la confusion. Cette dernière produit des incompréhensions argumentatives dans le développement harmonieux du discours : « **parce que** moi /// normalement // un capitaine / il ne peut pas travailler // il fait son rôle // il travaille // il fait une réunion / il donne des ordres / il donne du travail / **mais** // lui-même / il ne travaille pas /// **mais** moi / c'est pas comme ça /// » Le discours s'échafaude de manière confuse : nous ne pouvons pas réellement identifier si le chef doit travailler ou pas, et de quel travail il s'agit. Néanmoins, cette stratégie valorise l'éthos du locuteur dans le sens où il semble maîtriser la situation. En effet, l'image que le chef projette de sa personne, des faits, des usages « et de données sociales » (Amossy, 2000, p. 70) joue un rôle dans l'interaction qui le valorise puisqu'il dit être différent des autres chefs. Nous observons ainsi une controverse entre deux postures de chef : ceux qui disent et font contre ceux qui disent et ne font pas.

L'extrait suivant présente les qualités requises pour être un chef :

E\_BIO\_2\_SU\_R26\_1      **Mais** /// il ne faut pas s'énerver tout de suite / pour dire / moi je ne veux pas ça // bon // il faut comprendre // après / il faut un tempérament /// il faut apaiser les choses / **parce qu'**un chef ne peut pas dire /// bon / on est en train de discuter / moi je veux / je veux mettre là /// le chef a dit : non / et que le chef / il prend un tempérament pour dire / voilà / il fait le major / on ne peut pas le contrôler

/// il fait le major / donc / il faut que le chef comprenne pourquoi /// il veut être là pour quelle raison / s'il est au bord du fleuve / c'est pour être plus près du fleuve / pour faire sa vaisselle / pour celui-ci / donc / c'est toute une organisation / il faut que le chef soit calme / faut qu'il comprenne ce que les gens / les habitants / ils veulent /// il s'impose / **mais** il faut qu'ils comprennent pourquoi ///

À la suite de ce passage concernant la sagesse des anciens, nous comprenons finalement que le chef semble imposer son point de vue. Cependant, il doit faire acte de compréhension au sujet de la situation à résoudre, sans perdre la face, sans s'emporter devant l'auditoire ou se montrer trop autoritaire selon les normes et valeurs communautaires.

#### 7.1.1.4. La question du juste croise celle de la règle et de l'exception

Le cas suivant expose un cas particulier dans les années 1970. Il s'agit d'une décision communautaire, c'est-à-dire d'une décision des villageois de destituer un chef de ses fonctions et de les transmettre à une autre personne. La question du juste croise celle de la règle et de l'exception, de l'argument de la différence naturelle (qui démontre que la catégorie « x » n'a pas les mêmes attributs que la catégorie « y »). Il s'agit soit d'un cas invalidant, soit d'un cas d'exception, semblable à l'exemple ci-après.

E\_BIO\_4\_SU\_R19 Ils sont allés avec son fusil pour le tenir / ce n'est pas ici / qu'il s'est battu / il s'est battu là-haut /// un endroit qui s'appelle A. / c'était l'habitation C qui était là / **mais** il y a des Indiens qui sont entrés là / il y avait un grand village /// c'est là que ça s'est passé /// et après / le chef est venu pour le trouver / pour partir avec lui /// il avait fait une erreur /// ils ont décidé qu'il allait le retirer comme capitaine / qu'il n'allait pas rester en poste /// moi / j'étais un jeune homme / j'avais environ 18 ou 19 ans / non / j'avais 20 ans /// là / ils sont venus pour faire un choix et ils ont dit « qui on va mettre comme capitaine ? » et tout le monde a dit : « on va mettre P. » /// ils ont mis P. // ils sont venus me voir moi P. / comme nouveau capitaine.

Nous remarquons dans cet extrait que le fait de se battre pour un chef n'est pas considéré comme une norme acceptable par la communauté, donc il ne peut bénéficier du même traitement qu'un chef honorable. Ce dernier a été destitué de



ses fonctions et un autre a été désigné par la population. Dans le cadre de nos recherches, nous avons pu identifier un autre cas où un chef a été destitué pour des motifs différents liés à des comportements indésirables. Dans cet extrait, la question du juste, celle de réprimander un chef à cause d'une erreur commise, croise la règle qui a établi cet habitant comme chef, et le destitue de ses fonctions. L'argument de la faute sur la question du juste est posé comme un fondement de règle pour gérer la conflictualité. Néanmoins, il s'agit d'un passage subsidiaire pour aboutir à de nouveaux consensus. Ces derniers mobilisent de nouvelles productions de soi, des autres, afin de créer de nouvelles cellules communautaires, plus autonomes et à la fois reliées entre elles.

L'énoncé suivant, extrait d'un entretien avec un chef palikur, expose le principe du juste qui croise celui de la règle afin d'envisager de nouvelles perspectives :

E\_BIO\_6\_SU\_R48\_1 C'était en 86 / ou 87 / après que la fête soit terminée /// il y a eu trois jours de fête / au quatrième jour / tout le monde avait dessoulé / et le cinquième jour / j'ai fait une grande réunion /// et j'ai commencé à parler maintenant / et tout le monde a commencé à se fâcher // **mais** il y avait beaucoup de personnes qui étaient d'accord // **mais** plusieurs qui n'étaient pas d'accord /// j'ai dit bon // ok // et si vous regardez maintenant / vous n'allez pas pouvoir compter sur moi / maintenant / chacun fait ses affaires /// je vais rester à faire mes affaires /// je ne vais pas regarder / s'il y a des problèmes qui vous arrivent // ne venez pas me voir encore **parce que** je ne veux pas ça // je vous avais bien dit tout ça // bon ///

L'énoncé ci-dessus présente des événements qui ont suscité des désaccords au sein d'un groupe communautaire dans un village. À la suite du désengagement du capitaine par rapport à ces mésententes, le groupe communautaire s'est scindé en deux parties et un nouveau village a été créé. C'est un processus que nous observons dans le mythe du P.G. et dans l'histoire orale de la communauté des Palikur : il confirme notre première hypothèse. Ce processus est à la fois une règle et une exception. Il favorise la circulation des discours de la controverse et la mobilisation d'autres entités permettant la création de nouveaux collectifs.

Toutefois, l'énoncé argumentatif suivant expose le processus pour maintenir une entente harmonieuse afin de préserver la cohésion de la famille élargie. Dans le

cas inverse, nous voyons que la mésentente peut produire une distanciation familiale vectrice également de division.

E\_BIO\_1\_SU\_R49\_2 J'ai appris avec mon père et les anciens qui sont de Kumene // avant / je travaillais avec les anciens / quand ils donnent des conseils / je suis là avec eux /// j'ai appris comment ils travaillaient /// comment ils pilotaient / j'ai tout appris /// par exemple / on a dit : « pilote » / tu n'arrives pas à diriger ta famille /// moi / je te parle / je te dis : « ce n'est pas comme ça qu'il faut faire » /// j'ai appris / comment arriver pour trouver une solution / pour bien diriger ta famille // pour travailler avec la famille /// comment entretenir de bonne relation avec ta belle-famille / la famille de ta femme / ou de son frère /// tu as une grande famille / il faut que tu arrives à rester soudé avec eux / **parce que** / sinon plus tard tu vas être écarté de cette famille et tu perds toute la famille /// et tu vas être éloigné de ta famille / ce n'est pas comme ça / pour les Amérindiens / ce n'est pas comme ça ///

Nous retrouvons également dans cet énoncé le principe de réciprocité et de conflictualité en cas de non-respect des règles.

#### 7.1.1.5. La question du juste croise la question de l'utile

Ce dernier chapitre de notre discussion nous permettra, tout au long de son déroulé, de confirmer par les résultats obtenus notre seconde hypothèse, selon laquelle les séquences argumentatives issues des entretiens géobiographiques sociodiscursif individuels et collectifs, encadrées par les connecteurs et les déictiques personnels en français et en parikwaki, permettent d'appréhender, à partir des lieux communs, des formations topiques singulières liées à l'aménagement des espaces géographiques.

C'est à partir de la question de la gouvernance communautaire que nous confirmerons cette seconde hypothèse, dans le cadre de notre discussion autour de la question du juste qui croise la question de l'utile. L'argument des effets pacificateurs ou des gains économiques liés à la mixité ou au multiculturalisme s'oppose à l'argument utilitariste.

Les paragraphes suivants présentent certains aspects de la question du juste qui croise celle de l'utile. Nous verrons que l'argument utilitariste peut revenir à adopter une décision pour « y » si les catégories « x » et « z » en ont déjà bénéficié ; cet aspect de l'argument utilitaire peut être décrit comme « la pente fatale ». Cet argument peut aussi démontrer que les bénéfices attribués à « y » dans une mesure égalitaire sont en réalité néfastes car ils peuvent présenter un « effet pervers ».

Les deux extraits suivants traitent de la représentation scindée de la communautaire palikur (Brésil – Guyane française).

E\_BIO\_1\_ES\_Q43 Et / là-bas / les gens qui savent que vous êtes partis / ils ne sont pas contents ?

E\_BIO\_1\_ES\_R43\_1 Ils ne sont pas contents / **parce que** // j'ai compris tout ça avec le temps // parce qu'ils ont défendu le droit là-bas // ils ont défendu la terre ///

E\_BIO\_1\_ES\_Q44 Ils ont défendu la terre /// du coup / ils ont la terre /// vous / vous êtes partis / mais du coup / ici / vous défendez la terre ?

E\_BIO\_1\_ES\_R44\_1 Oui.

E\_BIO\_1\_ES\_Q45 Que vous n'avez pas ?

E\_BIO\_1\_ES\_R45\_1 On ne peut pas / c'est ça le problème /// et là / maintenant / on comprend un peu / pas beaucoup / **parce que** des fois / on a des familles qui sont là-bas / qui viennent ici / et quand ils arrivent ici / ils viennent chez nous / et quand on est là-bas / on est chez eux /// normalement / quand on était dans les réunions /// c'est pourquoi on a créé cette petite carte transfrontalière /// avant on a défendu ça / à Macapa (*Brésil*) /// on a parlé de ça beaucoup de temps et ça marche.

Une partie de la communauté palikur du Brésil a défendu son territoire, alors qu'une autre partie de la communauté s'est exilée sur le territoire de la Guyane française pour bénéficier des aides médicales, économiques et sociales. La communauté palikur au Brésil a adopté une décision : « *ils ont défendu le droit là-bas // ils ont défendu la terre ///* ». Nous percevons dans le lieu commun de l'essence, c'est-à-dire de la comparaison des êtres que la communauté palikur en Guyane française n'a pas opté pour cette même décision, cette même défense des droits à la terre. Cet aspect de l'argument utilitaire est vécu et décrit en effet comme un schisme entre les deux parties de la communauté : c'est la « pente fatale », qui se situe d'une part au niveau de l'acquisition du foncier, d'autre part au niveau de la subjectivité entre la possibilité de défendre une terre, une identité autochtone, ou celle de seulement y puiser des ressources économiques et sociales en s'acculturant.

L'extrait suivant démontre le bénéfice attribué à la communauté palikur du Brésil en matière d'emplois et de ressources, dans une demi-mesure égalitaire :

E\_BIO\_1\_ES\_R42\_2 Et / maintenant / il y a un changement là / il y a plusieurs personnes qui travaillaient pour l'État /// ils trouvaient le boulot et restent tranquilles /// peut-être un jour / ils vont toucher la retraite /// ce n'est pas grand-chose / **mais** quand même / c'est bon // **mais** / là-bas / avant il n'y a rien /// **mais** / maintenant / ils ont changé /// aussi / il y a les autres qui touchent la retraite /// aussi / c'est bien à Arukwa /// **mais** maintenant / on a plus d'avantages à rester ici / en territoire français ///

Cet énoncé, issu d'un entretien avec un chef coutumier sur le déplacement géographique des Palikur, évoque un changement de situation. Il emploie le connecteur « mais » d'opposition pour introduire cette transition. Ainsi, le locuteur nous informe de changements. Au cours de l'année 2018, moins de déplacements, de migrations ont lieu en raison de l'amélioration des conditions de vie à Arukwa, au Brésil<sup>152</sup>. Par ailleurs, nous constatons à partir des arguments énoncés qu'une transformation sociale et du discours communautaire est en train de se produire dans la communauté autochtone palikur du Brésil. Les habitants de Kumene à Arukwa et de la région se sédentarisent sur le territoire de l'Amapa, en raison des emplois que peut fournir l'État dans cette région, et d'autre part à cause des difficultés d'ordre administratif liées à l'immigration pour s'établir sur le territoire de la Guyane française. En dernière analyse, il mentionne : « *maintenant, on a plus d'avantages à rester ici, en territoire français.* » En somme, la situation demeure toujours complexe pour la communauté palikur divisée dans son ensemble entre les avantages procurés par les États français et brésilien. Cette scission circule dans l'interdiscours communautaire telle une marge, une souffrance et une rivalité implicite ou explicite, tel le mythe P.G.

Toutefois, des tentatives de conciliation ont eu lieu lors de réunions collectives afin d'envisager un avenir plus serein : « *C'est pourquoi on a créé cette petite carte transfrontalière /// avant on a défendu ça / à Macapa (Brésil) /// on a parlé de ça beaucoup de temps et ça marche.* » Le pronom personnel « on » vient

---

<sup>152</sup> Arukwa est le nom de la rivière qui traverse Kumene ; les Palikur emploient les deux termes comme des synonymes.

reformer le lien communautaire dans son ensemble autour d'actions collectives (« *et ça marche* »).

Les séquences suivantes évoquent l'action et de la force communautaire, formulées dans les réunions collectives, dans le mythe P.G. et par la parole d'un chef. Ces textes spécifient la notion de « tous ensemble » dans le lieu commun de la quantité et de la qualité. Il est nécessaire que tous les membres de la communauté soient présents et s'accordent collégalement.

M\_P\_PG\_S\_22      *Waakma en parle alors à son père qui organise un conseil des villageois. **Tout le monde sera d'accord** avec lui et les Palikur s'organisent pour la guerre.*

E_BIO_2_SU_R17_1      Un jour avant / c'est un village // il est très... / il est très petit / donc /// c'est un jour à l'avance / ils disent : demain tu ne vas pas à la pêche / tu ne vas pas à la chasse / tu ne vas pas à l'abattis <b>parce que</b> l'on veut faire une réunion /// on veut mettre quelque chose en place /// on veut s'entendre.
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

L'énoncé suivant est extrait d'un discours de capitaine devant une instance politique, où nous avons été invité par le locuteur en qualité de représentant d'une autre association palikur. Lors de cette rencontre, sous un carbet communautaire conçu à cet effet, d'autres capitaines étaient assemblés ainsi que des villageois situés un peu en retrait, autour du carbet ouvert. L'enjeu de cette réunion de chefs consistait à présenter la mise en place d'une organisation associative et à délibérer autour de ce sujet ; cette dernière devait rassembler des associations de la communauté palikur. Le discours, comme nous l'avons souligné, est communiqué en parikwaki. L'énonciateur s'adresse donc en parikwaki dans le cadre de cette rencontre entre locuteurs palikur et d'autres personnes maîtrisant peu ou pas du tout le parikwaki. Le discoureux formule à l'ensemble du groupe qu'il va préalablement s'exprimer dans sa langue, manifestant ici des marqueurs de l'éthos oratoire qui est pleinement sociodiscursif. Par cet énoncé en parikwaki, le locuteur renforce l'image de respect du capitaine vis-à-vis du groupe communautaire selon lequel il doit respecter la langue palikur.

Ce capitaine présente une image d'autorité marquée dans son discours dans l'optique d'argumenter et de persuader l'auditoire, de répondre à l'appel des réunions collectives organisées par tous les chefs.

DP\_SU\_R\_53 Et **c'est pour ça** / que l'on devrait respecter notre capitaine / d'aujourd'hui /// et si notre capitaine nous dit comme cela : « on a une réunion aujourd'hui » / et si l'on ne les écoute pas / et si on ne va pas aux réunions aujourd'hui pour écouter /// comment on pourra faire pour avancer /// non / cela ne va pas avancer /// et c'est pour ça / que je parle en notre honneur / aujourd'hui / nous les Amérindiens.

La notion d'autorité est clairement exprimée dans le discours ; elle implique les notions connexes d'obéissance et de soumission. Ces notions sont, selon l'auteur, des conditions essentielles pour construire un projet communautaire. Afin d'éclairer notre discussion sur ce point, nous convoquons le concept d'« institution discursive » (Maingueneau, 1995). Nous faisons appel à ce concept afin de souligner qu'il existe dans le discours communautaire des arguments et des modes d'organisation stabilisés et récurrents. Le terme d'« institution discursive » signifie qu'il existerait des dominantes argumentatives acquises par la communauté linguistique. Dans le cadre du discours communautaire lors des rencontres collectives, cette notion nous permet de mettre en exergue les séquences argumentatives suivantes énoncées par les locuteurs palikur. Elles nous éclairent sur ce principe corporatif et communautaire des réunions et plus largement sur l'organisation sociale et discursive du sujet parlant.

Ces arguments permettent d'identifier et de comprendre d'une part l'éthos préalable des chefs coutumiers, d'autre part ces séquences argumentatives exposent différents points de vue à propos de l'adhésion ou de la désaffiliation communautaires. Nous abordons ces énoncés selon deux perspectives : l'une les envisage comme des structures discursives semblables à des produits finis, l'autre comme les produits d'une énonciation dans le cadre d'une situation de communication.

La séquence suivante est parmi les plus explicites sur la question de la réunion communautaire en tant qu'institution discursive. Elle fournit une interprétation de ce qui est attendu sur le plan d'une expression libre individuelle et

communautaire, autour des notions du vivre-ensemble : « *des rassemblements pour pouvoir en parler* » ; « *il permet que le village soit tranquille* ». Nous pouvons entendre dans ces propos l'imaginaire sociodiscursif, l'expression qui s'en dégage : les rassemblements autour de réunions communautaires facilitent une prise de parole qui contribue à un développement harmonieux ou conflictuel au sein de la communauté.

E\_BIO\_2\_SU\_R7\_3      Dans le village / heureusement qu'il y a le capitaine qui // **mais** un peu // qui fait des rassemblements pour pouvoir en parler /// il faut que le village soit un peu apaisé / il permet que le village soit tranquille ///

L'extrait de l'entretien suivant expose les conditions de la mise en place des réunions collectives et de leur gouvernance.

E\_BIO\_2\_SU\_R13\_1      Ça s'organise // il a des réunions une fois tous les six mois /// il ne fait pas des réunions tous les jours / si vraiment il y a des conflits / il est obligé de venir / d'intervenir /// après / quand il y a aussi des manifestations // il intervient /// il regarde si c'est bon / ou si c'est pas bon / il regarde / il donne son avis / après ils disent que c'est bon et on peut faire une manifestation /// après / c'est surtout quand il y a des conflits / **parce que** partout dans des villages / il y a des conflits.

Dans cette séquence, l'auteur met en évidence trois caractéristiques de l'organisation de réunions. La première semble être une réunion de concertation collective. Elle offre aux habitants un temps de rencontre pour s'informer et échanger sur le devenir de la communauté. La seconde réunion constitue une rencontre de conciliation, de médiation à propos du conflit entre habitants du village, qui paraît faire écho au parcours communautaire et personnel de l'auteur : « *c'est surtout quand il y a des conflits / **parce que** partout dans des villages / il y a des conflits.* » Le conflit participe comme la fête à la construction identitaire, relève de la « nécessité quasi anthropologique de poser topologiquement son identité, ses discours identitaires et l'opérationnalité de ses pratiques sociales » (Bulot, 2009, p. 66). En dernière instance, il y a la réunion pour l'organisation de manifestations diverses, culturelles, cultuelles, associatives et politiques.

Nous découvrons également dans ce passage le processus de distribution de la parole ou le tour de parole dans le cadre d'une prise de décision collective : « *il* (le

chef) *donne son avis / après ils (les habitants) disent que c'est bon et on (nous – communautaire) peut faire une manifestation.*» Nous voyons le positionnement hiérarchique des déictiques personnels exprimés dans la structuration énonciative. Le troisième pronom personnel singulier « *il* », qui correspond au chef, s'observe en première instance, il vient renforcer l'autorité du chef attestée par la stéréotypie communautaire. Nous observons que les deuxièmes interlocuteurs prennent la forme énonciative de la troisième personne du pluriel, correspondant aux habitants du village, perçus comme périphériques. Enfin, le déictique « *nous* », inclusif, communautaire, annonce une orientation du consensus par la prise de parole. Cependant, c'est le déictique « *on* » qui est véritablement employé dans l'extrait, laissant une marge dans l'espace discursif de l'énonciation par l'emploi du pronom indéfini. Ce pronom impersonnel exprimé comme un « *nous* » semble proposer une remobilisation et une réinscription des habitants et du chef dans le processus de construction subjectif de l'espace sociodiscursif.

L'extrait suivant présente la place des « *anciens* » et d'un « *lieutenant* » dans le processus de prise de décision. Ce positionnement nous permet de mettre en évidence un troisième groupe investi d'une autorité relative dans le processus de prise de parole et de décisions communautaires.

E_BIO_2_SU_R10_4	Donc / avant dans un village / ils faisaient / une réunion et c'étaient les plus anciens // <b>mais</b> / quand même / il y avait un lieutenant qui était derrière /// bien / quand le chef / le capitaine n'était pas présent momentanément dans le village // il est parti en réunion dans un autre village /// c'est le lieutenant qui devient le responsable.
------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

En observant cette séquence, nous entrevoyons un second personnage : « *un lieutenant* ». Il a la fonction de seconder le chef en son absence, comme un adjoint. Nous constatons que le lexique employé pour désigner les fonctions de gouvernance correspond au domaine des armées. À la suite d'une discussion avec un chef palikur dans la capitale de Kumene, au sein du territoire de l'Amapa au Brésil, il nous a précisé le contexte historique permettant de comprendre l'émergence de ce registre lexical. Il nous faut remonter à l'expansionnisme colonial sur ce territoire, période pendant laquelle des forces armées militaires ont mené une gouvernance à



l'encontre des communautés autochtones libres. Ainsi, c'est sur ce registre lexical et sémantique du modèle militaire que la chefferie palikur s'est constituée, et peut-être sur un modèle autoritaire, du moins en partie.

Dans les précédentes séquences concernant la nomination du capitaine, un changement semble se réaliser sur le plan de la passation de pouvoir. Il s'agit premièrement d'un transfert de pouvoir dans le domaine intrafamilial : « *bien / comme ton père / il était le chef avant / maintenant / nous ne souhaitons pas prendre cette responsabilité / c'est toi qui prends la relève///* » ; puis dans le cadre populaire : « *ils organisaient un vote à main levée* » ; enfin, dans le cadre restreint communautaire où un candidat est présélectionné par les anciens de la communauté.

E\_BIO\_1\_SU\_R11\_1 Ce sont les anciens qui ont fait que je devienne chef /// ça s'est passé **parce qu'ils** m'ont dit : « *bien / comme ton père / il était le chef avant / maintenant / nous ne souhaitons pas prendre cette responsabilité / c'est toi qui prends la relève* » /// j'ai pris la fonction de chef / il y a deux ans // puis / j'ai demandé l'aide de l'association l'AF / ils ont fait le nécessaire pour tous les documents administratifs / pour moi /// ensuite / je suis devenu officiellement chef ///

Dans l'entretien ci-après, il s'agit d'une autre démarche citoyenne concernant la désignation, durant laquelle des candidats se présentent sous la forme d'une liste électorale : « *Un vote s'organise **parce qu'il** y a des candidats qui se proposent pour être / chef ou capitaine du village.* »

E\_BIO\_2\_SU\_R10\_1 Avant / pour devenir le capitaine d'un village / ils organisaient un vote à main levée ou la passation se faisait de père en fils / maintenant cela ne se passe plus de la même manière /// un vote s'organise **parce qu'il** y a des candidats qui se proposent pour être / chef ou capitaine du village ///

Ces remarques nous interpellent à propos des modifications de représentations sociales et discursives qui s'opèrent sur le plan de l'organisation communautaire, de la prise de décision, ainsi qu'à propos des répercussions envisageables sur l'aménagement des espaces. Les séquences suivantes prolongent notre discussion :

E\_BIO\_2\_SU\_Q18      Quand tu dis / tout le monde prend une décision / ça m'intéresse / comment la décision est-elle prise ? ///

E\_BIO\_2\_SU\_R18\_1      Ben /// la décision / ça veut dire que / lui-même (*le chef*) // il est chef / **mais** / il tire / son /// comment dire cela ? /// quand il s'assoit / il est comme si /// comment dire /// il est comme un citoyen / on va dire comme un citoyen / voilà / là / je suis untel / je ne suis pas chef / on discute / voilà / tout le monde est d'accord / et c'est là qu'il dit / si vous êtes d'accord / moi en tant que chef / je prends votre décision / on fait cela /// c'est lui qui donne le dernier mot / donc / voilà / vous êtes d'accord // oui /// ben moi / on veut tel jour tel jour / on prend quatre jours / cinq jours / on va chercher le bois /// donc / il prend sa décision // c'est là qu'il prend sa décision ///

E\_BIO\_2\_SU\_R21\_1      C'est le chef qui a le dernier mot /// mais / ça veut dire qu'il y a trois ou quatre ou cinq / il y a un groupe de personnes qui est toujours derrière lui / pour dire : « on te suit » // il y a toujours une base qui est là ///

E\_BIO\_2\_SU\_R17\_2      Après les gens ils discutent / ils parlent pour dire voilà / est ce qu'ils sont /// où on va mettre le carbet / où on va l'installer / où on veut faire une place maintenant // c'est comme on dit // on a été à l'école // on ne veut pas construire n'importe comment / n'importe où /// donc ils ont /// ils prennent une décision /// donc / ils disent /// ben /// voilà ///

Nous observons la place qu'occupe le dispositif de dialogue communautaire dans ces citations. Celles-ci concernent des actions à réaliser. Une stratégie argumentative de la conciliation est favorisée dans les échanges verbaux. Le consensus semble privilégié. Nous pouvons constater à travers les énoncés que le rôle du chef est à la fois d'acter la décision et de la rendre décisive, soutenu par un collège électoral, c'est-à-dire des personnes qui agissent en sa faveur. En somme, nous remarquons que le dispositif de dialogue communautaire et territorial se modifie au sein de la communauté. Il passe d'un pouvoir autocratique affirmé à un pouvoir démocratique collaboratif, en fonction des enjeux et des conflictualités.

Dans ce dispositif de dialogue communautaire, le questionnement fait partie de la démarche de sondage, similaire à la stratégie d'argumentation par l'interrogation (Auchlin & Moeschler, 2014) : « où on va mettre le carbet / où on va s'installer / où on veut faire une place maintenant » Le locuteur cherche à poser le

débat par le questionnement, par une stratégie argumentative du tâtonnement. Dans un second temps, une posture réflexive transparait dans le but de clarifier l'espace discursif de l'énonciateur : « *on a été à l'école // on ne veut pas construire n'importe comment* ». Ces locutions viennent consolider l'éthos et la réflexivité du locuteur.

Le dialogue instauré au sein du collectif porte sur une prise de décision, un engagement qui implique d'un point de vue discursif et actif le sujet parlant, comme le démontre la séquence E\_BIO\_6\_SU\_R59 d'un chef coutumier :

E\_BIO\_6\_SU\_R59 C'est lui-même // bon / nous allons faire un rassemblement et après je vais dire // je vais passer la parole // comme cela on va voir qui est celui qui veut vraiment prendre ce travail // il va dire : « je veux ce travail / je veux prendre ce travail » /// il se présente / il va dire : « c'est moi qui veux prendre » /// et ben / ça y est /// c'est comme ça /// **mais** / je ne vais pas choisir quelqu'un ///

Par ailleurs, le dispositif du dialogue, comme celui de la concertation, s'avère tout autant nécessaire que la décision définitive. En effet, la scène de l'échange verbal offre aux habitants la possibilité de prendre la parole. Cet espace d'énonciation nous permet d'identifier dans les séquences suivantes trois catégories d'intervenants lorsqu'il s'agit d'un projet territorial. Il s'agit du chef ou des anciens décideurs, de la population et d'un ou plusieurs experts.

RE\_CO\_K\_B2\_SU\_R\_59 AB j'ai une autre question /// comme tout le monde est là // tout le monde peut entendre / pour le chemin /// tout le monde est là / le président est là / le trésorier / il manque le secrétaire /// il est parti normalement / il faut qu'il puisse entendre aussi /// bon le chemin / il faut le faire pour aller à nos abattis // il faut que l'on arrange le chemin /// bien /// il faut que l'on se mette d'accord / pour savoir où on va faire le chemin // pour pousser le chemin / **parce que** là // ils sont tous sur le terrain des gens-là // où l'on passe maintenant.

RE\_CO\_K\_B2\_SU\_R\_60 AI : **mais** / ça / n'est pas un problème.

RE\_CO\_K\_B2\_SU\_R\_61 AB : **mais** / il faut que la personne soit d'accord // c'est pour cela que je parle // c'est pour cela que je pose la question.

RE\_CO\_K\_B2\_SU\_R\_69 AI : moi / je suis d'accord / **mais** là-bas // il n'y a pas ça / le chemin ne va pas passer dans l'abatis // il passe près de la crique jusque là-bas /// comme nous sommes une association / nous n'avons pas mis de terrain individuel / et le chemin est au milieu de nous / la séparation entre LO et moi // il y a un autre endroit entre NÉ / il faut faire un chemin pour passer également.

Il y a une quarantaine d'années, en 1980, la perception du territoire du collectif des cultivateurs était sans limites géographiques : ils pouvaient s'installer pour cultiver plus ou moins à leur gré. Ils définissaient le périmètre agraire à partir de la tradition orale d'une possession communautaire et d'un usage familial. Depuis les années 2010, en raison d'un contexte institutionnel et réglementaire, des demandes foncières ont été réalisées et obtenues par l'appui et l'encadrement des experts. Le territoire de l'abattis s'est transformé en une entité circonscrite. Les espaces de l'abattis ou des villages ne s'assimilent plus à une vaste étendue libre mais deviennent contraignants en raison de codes administratifs complexes vis-à-vis desquels l'expertise revêt une certaine importance.

Toutefois, ces complexités participent à impliquer les cultivateurs et habitants dans le débat concernant les enjeux de leurs espaces de vie. Elles renforcent la nécessité du dialogue collectif argumenté et compréhensif pour émettre une décision communautaire, ainsi que le confirme l'introduction de l'échange verbal (RE\_CO\_K\_B2\_SU\_R\_59 AB « *comme tout le monde est là* ») qui légitime la prise de parole de l'énonciateur et de décision à venir : « *il faut qu'il puisse entendre aussi /// bon / le chemin / il faut le faire pour aller à nos abattis // il faut que l'on arrange le chemin bien / il faut que l'on se mette d'accord / pour savoir où on va faire le chemin // pour pousser le chemin / **parce que** là // ils sont tous sur le terrain des gens-là.* » C'est à la suite de plusieurs injonctions à la fois argumentatives et persuasives, introduites par la locution « *il faut...* », que l'énonciateur interroge le collectif et plus précisément son représentant, en lui demandant : « *où on va faire le chemin ?* » Le propos de l'énonciateur exprimé en présence de tous légitime sa requête, car il expose une demande ouverte qui se discute à l'intérieur du groupe communautaire afin d'aboutir à une prise de décision collective. On remarque, néanmoins, que le processus de la décision n'est pas immédiat et que des réunions supplémentaires sont nécessaires afin de prendre la mesure du propos et d'entendre la parole de tous.

Ce dispositif de dialogue permet l'expression d'une subjectivité énonciative et communautaire, et de tendre vers une vision partagée de la gouvernance en ce qui concerne l'espace géographique. Cette prise de parole du cultivateur semble être

une intervention individuelle, mais elle ne l'est pas. Cette prise de parole crée l'espace d'une conflictualité sous-jacente, car finalement, dans la situation précise, le chemin actuellement emprunté par certains membres semble déranger d'autres membres. Le locuteur demande à le déplacer : « **parce que là // ils sont tous sur le terrain des gens-là** ».

Toutefois, ces temps de réunion permettent de croiser les regards et d'entendre les discours singuliers et collectifs qui exposent des problématiques et préconisent des solutions. Ce dispositif dialogique permet l'émergence réflexive du débat en matière environnementale, comme le présente l'extrait suivant :

E\_BIO\_2\_SU\_R77\_1 Ben // on a des idées / mais il faut en parler / il faut en discuter / il faut voir plus loin / quand comme disent les autres personnes / à moyen terme et à long terme /// il faut que /// non / non / nous avons des idées / comme le développement touristique // comme pour le développement des déchets / dont on parlait /// comme pour le développement des enfants / ils vont à l'école / pourquoi // il faut améliorer cela /// pourquoi // ils passent leur temps à se lever à cinq heures du matin // il faut que l'on améliore les voies d'accès terrestres pour les enfants // pourquoi // pour que les enfants partent en bus plutôt qu'en pirogue pour aller à l'école / parce que quand il pleut // les enfants / ils ne veulent pas se réveiller / pour aller à l'école ///

Cependant, comment amener, animer, conduire ces rencontres pour favoriser l'émergence de projets et de sujets ?

Les séquences suivantes, issues de plusieurs entretiens menés auprès de chefs, exposent la problématique et des pistes de réflexion :

E\_BIO\_1\_SU\_R34\_2 C'est comme cela / il faut que l'on trouve une solution /// au lieu de rester comme cela / ici // au lieu qu'il y ait des filles qui balaient les rues /// il faut arrêter ça / ici /// oui // **mais** c'est dur à comprendre // il ne veut pas comprendre // il n'y a personne qui donne des idées

E\_BIO\_2\_ES\_Q75 Quelqu'un m'a dit en général / les Amérindiens ici / ils n'ont pas d'idées /// que penses-tu de cette affirmation ?

E\_BIO\_2\_ES\_R75\_1 C'est faux // on a des idées / c'est surtout sur l'environnement / sur la nature / la faune / la flore // **parce que** depuis que je suis

dans ce village-là / je vois qu'il y a une forêt qui se dégrade /// qu'auparavant / mes parents / même ma grand-mère qui était là / il y avait plus de gibiers / il y avait plus d'animaux / et maintenant on ne trouve pas beaucoup d'animaux ///

E\_BIO\_6\_SU\_R128 **Mais** / je te dis les Amérindiens ont beaucoup d'idées / **mais** ils ont peur de parler / la peur de demander / la peur d'expliquer / je suis toujours en train de leur parler à nous / Amérindiens / à nous Indiens /// nous sommes timides / nous voulons faire ça / dans nos calculs / nous disons-nous voulons faire ça / **mais** nous n'avons pas de courage de dire ça / au monsieur /// peut-être que le monsieur / il ne sera pas d'accord avec moi / c'est pour ça qu'ils réfléchissent // c'est pour ça qu'ils ne disent rien /// **mais** ici / c'est pas comme ça / c'est pas comme ça // moi / je te le dis / ils vont te demander // est-ce que je peux faire ça /// est-ce que je peux faire ça // lorsque je fais une réunion pour l'abattis / ils m'ont déjà proposé ça // Chef est-ce que l'on fait un élevage de poules /// est-ce que je peux faire un élevage de cochons /// est-ce que je peux faire un abattis pour planter que des bananes /// est-ce que je peux planter que des dachines // ils ont fait des propositions déjà ///

Nous découvrons par les propos du chef que les habitants désirent être accompagnés par des experts et participer aux prises de décisions. Ce n'est qu'une demi-réalité, une réalité de façade ; les habitants ou membres des collectifs sont en effet tenus et assujettis par la pression communautaire et celle du chef qui prétend connaître les démarches dans son discours argumentatif. Toutefois, il semble exister une envie d'agir de certains chefs et habitants dans le but d'exercer une réelle influence d'abord individuelle sur la qualité de vie contemporaine, puis sur les notions d'environnement, d'économie sociale et de solidarité communautaire.

Le dispositif dialogique que représente la réunion communautaire semble partiellement adapté aux réalités socio-économiques et environnementales de la communauté palikur, car il ne s'agit que d'une partie des membres qui s'exprime – souvent les membres qui ont l'audace de le faire, mais ce ne sont pas toujours les plus pertinents pour un projet communautaire.

Depuis des décennies, les dispositifs de concertation et de médiation pour l'environnement ou le développement local participent à une prise de décision communautaire, tout en encourageant la prise de parole individuelle. En admettant que ces rencontres sont conduites par les connecteurs de l'argumentation, les stratégies argumentatives, les formations topiques véhiculées employées par ladite

communauté et par les institutions et les experts, nous pouvons nous rapprocher de situations de communication et d'énonciation compréhensibles.

Ainsi, la démarche collaborative favorise la réalisation de projet auto-soutenable, si elle est encadrée par des critères d'évaluation préalablement discutés entre les habitants, les chefs et les experts. En somme, les discussions autour de la gouvernance communautaire peuvent être encadrées par un argumentaire mettant en exergue la question du juste équilibre du développement soutenable utilitariste opposé aux seuls gains économiques de quelques-uns.

## 7.2. Perspectives énonciatives des discours interventionnistes

Nous mettrons en relief dans ce chapitre les résultats de notre discussion relatives à l'argumentation. L'enjeu consiste à définir des clés de lecture afin d'élaborer une communication épurée des stratégies argumentatives de la fallacie. Pour ce faire, il convient de prendre en compte les lieux communs et les formations topiques en œuvre dans le discours communautaire autochtone palikur, dans le but plus large de co-construire des actions d'accompagnement et de développement local soutenable.

Nos recherches, à la suite des théories de Charaudeau (2004), résident dans l'étude des trois espaces de communication, dans lesquels nous avons analysé les mises en scène de partenaires dans leurs rapports quotidiens, à travers lesquels se réitèrent les stratégies de l'argumentation et se structure la subjectivité individuelle et collective. Les analyses et résultats minutieux des énonciations sociodiscursives ont permis de découvrir dans les situations de communication des régularités argumentatives employées par les communicants pour gérer des problématiques discursives (Grinschpoun, 2013). Comme nous l'avons stipulé, chaque individu est occupé en permanence à définir « son territoire » (Goffman, 1973, 1974), sa face (Brown & Levinson, 1987), son identité narrative, de manière à

se faire reconnaître comme membre singulier et légitime dans sa communauté. Ainsi, les normes et valeurs communautaires sont redéfinies par les énoncés et comportements sociaux, réactualisant en continu des formations topiques qu'il convient de prendre en considération.

De ce fait, les interactions sont synchrones à l'espace d'énonciation où se construisent les subjectivités individuelles et collectives de l'organisation sociale : « Pour comprendre les comportements des acteurs sociaux et leurs représentations du monde, il faut donc les considérer à l'intérieur des situations où ils sont engagés, prendre en compte leurs projets dans la construction de leur univers quotidien. » (Maingueneau, 1996, p. 298) La recherche effectuée à la croisée des sciences de l'éducation et de l'analyse du discours, par le prisme de ce que nous avons défini comme la géobiographie sociodiscursive<sup>153</sup>, se concentre sur un groupe d'individus autour des notions de l'argumentation à propos de l'espace du vivant. Nous dégageons, à partir du géotype<sup>154</sup> du territoire, des représentations de l'espace, des marqueurs argumentatifs et des stratégies de la fallacie à appréhender. Ce sont ces phénomènes sociodiscursif qu'il convient de maîtriser, de ménager, pour instaurer un espace énonciatif interventionniste vecteur de relations harmonieuses entre l'humain et son milieu, entre le sujet parlant et l'altérité.

Nous avons pu prendre part à trois groupes de projets de recherche<sup>155</sup> dans notre laboratoire « MINEA (Migration, interculturalité et éducation en Amazonie) » de l'université de Guyane. Ces recherches-actions-formations se sont arc-boutées

---

<sup>153</sup> Nous définissons la géobiographie sociodiscursive comme l'étude de la biographisation d'un même groupe d'individus sur un même territoire donné et un parcours de vie similaire, selon l'approche narrative, sociodiscursive et énonciative.

<sup>154</sup> Magnaghi, A. (2003). *Le projet local*. Mardaga.

<sup>155</sup> Premier projet : Coordination et porteur de projet du laboratoire unité de recherche 7485 Migration interculturalité et éducation en Amazonie UR MINEA, université de Guyane ; en collaboration avec Thierry Nicolas MCF en Géographie. Intitulé du projet : Géobiographies des piroguiers du fleuves de l'Oyapock, (frontière en le Brésil et la Guyane Française), novembre - décembre 2020

Deuxième projet de recherche du laboratoire UR MINEA intitulé TEPCOV, FEDER 2020/AAP Flash Covid-19 sous l'axe de la biographisation discursive, enquête sociolinguistique, 2020-2021.

Troisième projet : emploi d'ingénieur d'étude à l'université de Guyane d'enquêteur sociolinguistique, 2021-2022 pour le laboratoire UR MINEA et UMR ESPACE-DEV se place dans une perspective de coviabilité des territoires en général et plus particulièrement en milieu tropical. Ses recherches sur la spatialisation des dynamiques environnementales sont menées dans le contexte de l'adaptation des sociétés du Sud aux changements globaux. Le projet d'étude se situe dans le cadre du projet PERICLIM impact du changement climatique sur les sociétés du plateau des Guyanes : représentations et perceptions du risque climatique auprès des décideurs politiques et industriels.



sur les sciences de l'éducation, les sciences sociales et les sciences du langage, selon une posture épistémologique d'analyse du discours sur le territoire de la Guyane française.

Notre démarche permet de concevoir les bases énonciatives d'une démocratie participative sans fallacies, facilitant une approche co-constructiviste soutenable situées au cœur d'un dialogue compréhensible et collaboratif. La méthodologie utilisée s'inscrit dans l'opérationnalité énonciative et argumentative<sup>156</sup>. La description du génotype du territoire par les géobiographies sociodiscursives permettent de saisir et de produire de nouvelles connaissances.

Dans le cadre des entretiens et par l'analyse minutieuse des séquences argumentatives encadrées par les connecteurs de l'argumentation, nous avons exploré les ressources des sujets pour agir, développer et expérimenter de nouvelles capacités, ou les mettre sous silence. Les énoncés collectés nous permettent de repérer leurs désirs, leurs envies d'agir individuellement et collectivement, mais aussi les facteurs limitants sur le plan personnel ou sur le plan communautaire en rapport avec la notion de loyauté. Ce terme s'entend dans le sens de loyauté familiale (Boszormenyi-Nagy, 1973)<sup>157</sup>, mais il peut être élargi à la loyauté communautaire ou à la loyauté d'obédience religieuse ou spiritualiste dans certains territoires. C'est à partir de ces séquences argumentatives que des perspectives se font jour pour construire ensemble et dénouer dans la marge du discours les stratégies discursives « non productives » en matière d'actions collaboratives. Il s'agit de démasquer des stratégies argumentatives de la fallacie émises par les énonciateurs, selon le principe de l'art rhétorique de construire du vraisemblable et de mettre au-devant de la scène des faces travesties par des illusions et des allusions narratives.

Nous émettons les postulats selon lesquels les formations topiques et les stratégies argumentatives circulent dans l'interdiscours communautaire, peuvent

---

<sup>156</sup>Gilliet, J.-P. (2008). À l'école du territoire ? Dans *Chemin de formation, la pensée complexe en pratique*, 12 &13, 134-141.

<sup>157</sup>Goldbeter-Merinfeld, É. (2010). Loyautés familiales et éthiques en psychothérapie : Introduction. Dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 44, 5-11

être analogues dans de nombreuses communautés de la même aire culturelle donnée. Chaque individu possède un vécu narratif, rhétorique et argumentatif inhérent à son territoire de vie, empreint d'histoires, de récits, de mythes, de rites et de rituels, traversé par des situations individuelles, collectives et par l'altérité. Les locuteurs emploient des pratiques discursives, des structurations argumentatives comme celles de la fallacie, admises par la communauté. Ces dernières se transmettent par l'expérience énonciative collective et se manifestent en droits et devoirs, de dire et de non-dire. Elles deviennent des savoirs de l'expérience, à la marge des normes et des valeurs acquises durant l'histoire de vie des locuteurs. Il existerait ainsi, propre à chaque culture ou chaque aire culturelle, un archétype de structuration discursive pour raconter l'histoire, maniant la certitude et l'incertitude, et d'autres pour énoncer le vraisemblable réel et le doute. C'est en partie la définition du concept de l'institution discursive (Maingueneau, 1995) que nous accréditons et renforçons. En ce sens, il existerait, en supplément de ces intuitions discursives, des arguments affermis et des stratégies argumentatives stabilisées et récurrentes dans le discours communautaire.

Dans cette perspective, « au nom de qui parle le sujet » ? Contribuons à approfondir la place accordée au sujet parlant. Ce dernier se trouve pris, nous l'avons souligné, entre trois types d'activité : l'activité de catégorisation du monde, l'activité de sémiologisation et l'activité de relation à l'autre. Le principe d'altérité (Charaudeau, 2009), qui a retenu notre attention, définit cette relation à l'autre qui s'établit à travers des échanges verbaux confrontés où chacun des membres partenaires du collectif (individu, communauté, expert extérieur) se reconnaît semblable et différent. Dans le cadre des actions de formation que nous avons déployées, nous mettons en relief l'idée selon laquelle toutes les parties prenantes partagent les mêmes motivations, les mêmes finalités, mais peut-être pas les mêmes stratégies argumentatives et problématiques discursives. Ainsi, chaque acteur de l'action de formation semble être engagé dans une relation symétrique et prévenante en ce qui concerne les notions de reconnaissance de l'autre et de différenciation de soi. C'est ce que nous nommons une « alliance pédagogique » (Bénéteau de Laprairie, 2019)<sup>158</sup> en tant que principe de l'altérité par la

---

<sup>158</sup> Bénéteau de Laprairie, D., & Dispagne, M., (2019). Formations, recherche-action autour d'expérience de savoirs.

reconnaissance des identités discursives et sociales faisant émerger la dynamique de projet et des subjectivités. Ce positionnement épistémologique et pédagogique, dans le sens d'accompagnement vers la connaissance et d'un savoir en partage, favorise, à travers la rencontre des mots et des regards croisés, une intelligence collective congruente.

C'est par le truchement de cette approche de l'envie d'agir et des stratégies argumentatives subordonnées à la réalité communautaire discursive que se réalise un diagnostic pour appréhender, accompagner et développer la dynamique d'accompagnement et de formation. Les démarches administratives réglementaires constituent les premières difficultés à surmonter afin de mettre en œuvre les projets

Cette organisation apprenante offre en outre l'espace de la parole, de la reconnaissance des histoires singulières et de la rencontre, où les constructions biographiques n'apparaissent plus seulement comme un enjeu de réalisation personnelle mais constituent en même temps un enjeu social et politique<sup>159</sup>. Le collectif apprenant et l'espace énonciatif interventionniste deviennent un écosystème de projets. De ce fait, en qualité de maître ignorant<sup>160</sup>, ces premiers échanges définissent des perspectives envisageables à partir du diagnostic, des besoins identifiés et des savoirs de l'expérience. Un mode de dialogue ouvert s'instaure, libérant la parole. Il se définit comme un « contrat de communication<sup>161</sup> ». Celui-ci se structure autour d'un dispositif communicationnel (Charaudeau, 2004, p. 21) qui engage la subjectivité du locuteur à travers les énoncés prononcés. Ainsi, ces espaces de parole deviennent des territoires de projets, où les échanges, les débats d'idées, les conflits, les préconisations et les perspectives sont envisageables, dans un laisser-faire, un laisser-advenir à partir duquel surgit une parole écoutée et acceptée. Ces localités d'opportunités favorisent un agir à explorer, voire à exploiter,

---

Dans P. Lafont, M. Pariat & P.-E., Cezar (dirs.), *Professionnalisation, innovation et apprentissage en Haïti, leviers de développement ?* L'Harmattan.

<sup>159</sup>Delory-Momberger, C. (2004). Biographie, socialisation, formation, Dans L'orientation scolaire et professionnelle [En ligne], 33/4 | 2004, document 4, mis en ligne le 28 septembre 2009, consulté le 17 mai 2014. URL : <http://osp.revues.org/251> ; DOI : 10.4000/osp.251

<sup>160</sup>Rancière, J. (1987). *Le maître ignorant, Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*. Fayard.

<sup>161</sup>L'interlocuteur ayant à la fois une identité psychosociale externe au processus d'énonciation et une identité discursive à travers le rôle énonciatif qui lui est attribué dans la situation. On peut également les appeler des interactants ou des instances de communication.

si elles sont reconnues par les individus qui composent le collectif, en fonction du projet qui est en train de se co-construire et du résultat attendu.

En somme se manifeste une spatio-temporalité du *dire* et du *se dire*. Cette dernière locution pronominale positionne le sujet en tant que sujet capable d'être lui-même dans des espaces appréciatifs. Ces localités de paroles, respectant les compétences linguistiques<sup>162</sup> de chaque individu, permettent d'inscrire ce qui est énoncé comme une parole vraie, reconnue par les tiers : « Les conceptions communes de la société ne doivent pas être considérées comme des idées fausses, mais traitées comme des modes d'organisation de l'expérience sociale, comme des savoirs. » (Maingueneau, 1996, p. 298) Ces échanges participent à la construction d'une alliance de partage de pouvoir et de savoir. Nous nommons « alliance pédagogique » un contrat respectant une loyauté argumentative et engageant la rencontre. Cet acte d'engagement établit une réciprocité en matière de transmission d'expériences, de pratiques, de savoirs entre tous les interlocuteurs, enseignant-formateur compris. Le savoir du technicien, de l'expert, du chercheur, ne prédomine pas. Le partage du pouvoir et du savoir s'aplanit entre l'enseignant-formateur-chercheur et les apprenants-habitants, en tenant compte des connaissances du territoire d'intervention et des caractéristiques culturelles spécifiques. Ces rencontres respectueuses et harmonieuses deviennent le terreau d'une authenticité en partage, d'un *dire* et *se dire* en commun. Cet accord de transfert des connaissances, validé collégialement, rend digne chacun des participants. Il contribue à la performance de soi et des identités en situation énonciative.

Ces discours engagent donc la manière dont les individus sont reconnus et se reconnaissent énonciativement dans l'espace commun. Ils engagent aussi les conditions selon lesquelles les acteurs participent aux débats et aux décisions qui les concernent et aux stratégies argumentatives mises en œuvre dans les discours.

Ainsi, nous approchons de notre questionnement, en quoi l'argumentation dans le discours communautaire palikur permet d'appréhender des représentations

---

<sup>162</sup>La locution « compétence linguistique » étant entendue au niveau de l'architecture de la langue, comme le souligne Ferdinand de Saussure, c'est-à-dire d'un point de vue sémiologique, sémantique et syntactique.

relatives à l'espace géographique qui peuvent aider à concevoir des dispositifs d'accompagnement vecteurs de développement local ?

À partir des structurations énonciatives et argumentatives mises en œuvre dans les discours et véhiculées dans l'interdiscours, les descriptions des espaces géographiques permettent de mettre en exergue des représentations et perceptions des locuteurs. Les géobiographies sociodiscursives exposent et expriment des modes de gouvernance de la cité et de la participation démocratique des citoyens. Dès lors, ces espaces énonciatifs des activités humaines deviennent une *marge* de possibles où se crée la concertation, la confrontation et le consensus à partir de séquences argumentatives.

Nous pouvons désormais entrevoir un dispositif interventionniste falsifiable, c'est-à-dire un dispositif d'intervention qui peut être réfuté par l'expérimentation des énoncés et des stratégies argumentatives présentés par les coparticipants. Ce dispositif invite les apprenants à être acteurs dans une démarche visible et lisible d'actions et de formations. Le cadre du projet d'actions de formation se conçoit de manière participative en définissant collectivement les objectifs, critères, indicateurs, ainsi que l'espace d'intervention spatio-temporel et surtout l'identification des stratégies de l'argumentation de la fallacie en œuvre. Ces reformulations préalablement négociées par toutes les parties prenantes (financeurs, formateurs, acteurs de terrain) instituent des espaces de concertation, de prise de parole, redéfinissant ainsi les bases d'un langage commun et d'un devenir interventionniste à conquérir de façon énonciative.

En adoptant une conduite de facilitateur<sup>163</sup> et d'*empowerment*<sup>164</sup>, l'analyste du discours interventionniste intègre un espace spatio-temporel énonciatif où la notion « advenir »<sup>165</sup> prend place. Les stratégies argumentatives de la fallacie, aisément réactivées par la communauté de locuteurs, sont mises en quarantaine. L'identification de ces stratégies participe à mettre en relief les formations topiques,

---

<sup>163</sup> Rogers, C. (2013). *Liberté pour apprendre*. Dunod.

<sup>164</sup> Dubasque, D. (2010). *Conseil supérieur du travail social, Développer et réussir l'intervention sociale d'intérêt collectif*. EHESP.

<sup>165</sup> Jullien, F. (2009). *Les transformations silencieuses*. Grasset & Fasquelle.

les connaissances et les savoirs. Ceux-ci sont en lien avec l'étude des forces vives du territoire qui encadrent les premières séances au cours desquelles se définissent les objectifs et contenus des actions de formation. Les séances d'action que nous décrivons ci-après peuvent se concentrer sur l'apprentissage par l'expérience collective et le faire-ensemble.

Ces ensembles d'énoncés, de phrases formulées par le locuteur, se constituent à partir de règles syntaxiques, sémantiques et pragmatiques qui s'intègrent dans une pratique sociodiscursive qui permet une compréhension *juste* du message et de sa reconnaissance. Nous convenons dans ce contexte que des modalités d'énonciation se constituent à partir des pratiques sociodiscursives individuelles et collectives, et qu'il convient de les orchestrer. Ces modalités sont propres à chaque communauté langagière. Considérées dans leur textualité, elles accordent un sens aux énoncés et aux stratégies argumentatives pour percevoir une épistémologie d'actions et de formations sociodiscursives.

C'est à partir de cette mise en espace public, des trajectoires individuelles, des savoirs empiriques, que se dénouent des « communautés de problèmes » entre les habitants et le territoire de circulation. Sur la base de ces préoccupations partagées, se reconfigure à l'intérieur d'une même localité énonciative une organisation nouvelle, offrant ainsi une sémantique et une pragmatique renouvelées : « Ce sont ces communautés de problèmes qui peuvent être aujourd'hui à l'origine d'un renouvellement du lien social. Ce sont elles qui peuvent fonder de nouveaux espaces collectifs et initier de la délibération, de la négociation de l'action, de la solidarité collective. » (Delory-Momberger, 2009) C'est à partir de telles « communautés de problèmes » et des problématiques discursives argumentatives identifiées que peuvent se retisser des formes de reconnaissances identitaires, de savoirs d'expérience et de nouvelles formes de territorialités : « L'implication réelle des uns et des autres découle d'une modification du sens même du mot politique, le fait politique ne pouvant plus seulement être considéré comme ce qui émane d'"en-haut", mais impliquant par définition ce qui se constitue avec les habitants, autrement dit, dans la cité même, en ouvrant à une participation réelle des habitants. » (Nakano, 2013) Dans ces espaces de dialogue, la participation

énonciative devient un facteur d'actions de formation, lorsque les parties prenantes s'entendent et conjuguent des savoirs d'expérience et d'expérimentation.

Par l'approche de l'andragogie, du management de proximité et de la formation en situation de travail (AFEST)<sup>166</sup>, dont nous sommes formateurs et évaluateurs, s'élabore avec les apprenants un schéma des actions à réaliser. Cette écoute active facilite l'expression des « en-vies » d'agir<sup>167</sup> des apprenants. De ces faits se profilent les capacités<sup>168</sup> du sujet et de la communauté apprenante. Il convient d'identifier les besoins d'apprentissage en situation d'action en fonction du profil des apprenants et des exigences opérationnelles de l'objectif.

Nous avons employé des modalités pédagogiques multimodales, élaboré des réunions de concertation en salle ou sur le terrain de l'action, et même en distanciel. Les objectifs principaux priorisent l'identification de situations professionnelles apprenantes, afin de les personnaliser pour chaque groupe d'intervention et chaque territoire. Un itinéraire de formation se base sur des modalités pédagogiques adaptées. Chaque séquence d'intervention entreprend un accompagnement spécifique des collectifs apprenants tout en développant des capacités de réflexivité et de prise de recul sur la pratique et les décisions envisageables. Ce dispositif de l'AFEST semble être une modalité d'intervention énonciative pertinente pour les locuteurs des communautés autochtones en Guyane française. En effet, elle permet de créer des conditions d'énonciation, d'apprentissage en situation de travail et d'actions collectives en invitant les sujets parlants à appréhender des concepts, des outils facilitant leur propre démarche d'invention en situation. L'approche par le tâtonnement, ou la résolution de problèmes en commun par l'oralité, sont des techniques pédagogiques de terrain efficaces. Elles permettent d'acquérir de nouvelles compétences *in situ* dans les situations les plus critiques.

Toutefois, la mise en œuvre des conditions d'un faire-ensemble requiert un

---

<sup>166</sup> L'AFEST est une formation en situation de travail. Il s'agit d'une pédagogie disruptive dans un contexte de transformation de la formation professionnelle. « Art. L6313-2 : L'action de formation se définit comme un parcours pédagogique permettant d'atteindre un objectif professionnel. » Elle se réalise en situation de travail dans une posture réflexive.

<sup>167</sup>Schaller, J.-J. (1999). *Accompagner la personne en difficulté, Politiques sociales et stratégies de direction*. Dunod.

<sup>168</sup>Sen, A. (2010). *L'idée de justice*. Flammarion.

protocole de suivi. Celui-ci présente trois caractéristiques : noter la traçabilité des actions engagées, celles à venir, et relever les stratégies argumentatives de la fallacie en œuvre dans le discours. Dans ce cadre, nous préconisons qu'une fois identifiées, ces stratégies argumentatives de la fallacie pourront rapidement être désamorçées. Ensuite, elles pourront être réutilisées de manière constructive au sein de séquences réflexives qui offrent une large place à l'autonomie et à la parole des locuteurs.

C'est autour de ce dernier point, de ces temps de concertation réflexifs, mais aussi d'entretiens de *feed-back*, que l'évaluation des actions, des compétences et des résultats atteints peut être envisagée. Dans la plupart des collectifs accompagnés, sur le plan de la restitution, il a été noté un besoin d'accompagnement accru permettant le suivi et la consolidation des compétences acquises et développées en matière de gouvernance associative. Ces modalités énonciatives et interventionnistes, dans le cadre de cette approche énonciative et pédagogique en situation, interpellent toute l'organisation apprenante. Elles offrent un temps d'échange, d'analyse réflexive en vue de mieux appréhender le fonctionnement global de la structure dans son espace. Il s'agit d'une remise en question structurante. Ces actions de formation en situation font prendre conscience des atouts et des faiblesses de l'organisation, dans l'intention de consolider l'existant avant de poursuivre sur de nouveaux projets. Néanmoins, cela implique un engagement certain de toutes les parties prenantes, d'où la nécessité d'élaborer une charte autour d'un engagement et d'un langage énonciatif commun.

Enfin, il s'avère que lorsque chacun des participants est invité à prendre tour à tour la parole en qualité de sujet discursif et social, favorisant le tâtonnement, le questionnement, l'expérience et la reformulation, il acquiert de nouvelles compétences. Ainsi, de nouveaux savoirs sont partagés par le du collectif. Ces derniers précisent les orientations du projet, favorisant l'implication de chacun. De même, les objectifs d'actions de formation se concrétisent de manière impliquée et tangible. Dans ce cadre s'élabore un projet d'actions formatives autour des projets de vie économique, constitutif d'un processus identitaire en mouvement, pour les acteurs et le développement local.



En conclusion, ces recherches d'actions de formation réalisées auprès de la communauté autochtone palikur, mais également auprès d'autres communautés ethniques et culturelles en Guyane française, donnent un sens aux apprentissages et aux sujets. Cette démarche permet de passer de la « démocratie participative » à la « participation démocratique », d'engager un déplacement énonciatif de l'intervention permettant à chacun de se trouver à égalité au sein du processus communicationnel. Ces perspectives de recherche offrent la possibilité d'une construction subjective, de rencontres, d'une production d'échanges, d'une coopération et d'une collaboration à travers l'apprentissage expérientiel. Ces approches didactiques et pédagogiques se sont développées face à l'échec de formations dites « classiques » vis-à-vis de tels collectifs à accompagner et à former (Bénéteau de Laprairie, 2019). Elles favorisent l'apprentissage d'adultes, dynamisent le travail collectif sur un territoire déterminé, développent la créativité et la structuration d'activités économiques. Elles participent de surcroît au processus de construction des identités<sup>169</sup> individuelles et collectives qui s'élabore sur la base de la résistance, du consensus et du partage. Dans ces espaces de recherche-action-formation se dynamisent les principes d'une gouvernance collaborative et des discours argumentatifs faisant place à de nouvelles capacités des sujets parlants. Les acteurs peuvent ainsi construire un espace individuel et collectif de reconnaissance énonciative et interventionniste.

---

<sup>169</sup> Simonet-Tenant, F. (2007). *Le propre de l'écriture de soi*. Téraèdre.

## 8. CONCLUSION

---

Notre recherche en sciences du langage, plus spécifiquement en analyse du discours, a mis en évidence des représentations, des formations topiques en rapport avec l'argumentation dans les discours interventionnistes de chefs coutumiers de la communauté autochtone palikur de la Guyane française. Nos entretiens, conduits autour du discours argumentatif de l'espace géographique et de la gouvernance communautaire, ont été analysés à l'aune de la géobiographie sociodiscursive et de la linguistique contrastive en français et en parikwaki.

Notre attention s'est portée sur les occurrences narratives et argumentatives qui s'entrecroisent dans le discours singulier et communautaire, pour voir s'y articuler ou s'y opposer des logiques énonciatives. Selon Bertaux, « l'un des enjeux centraux de la lecture à visée analytique des récits consiste précisément à y identifier ceux qui renvoient à un mécanisme social, ayant marqué l'une des expériences de vie ; à les considérer comme autant d'indices ; et à s'interroger sur leurs significations sociologiques, c'est-à-dire sur ce à quoi ils réfèrent dans le monde socio-historique » (2010, p.18). Ces ensembles de discours, de règles syntaxiques, sémantiques et pragmatiques constitués par le locuteur s'intègrent dans une pratique sociale individuelle et communautaire. Ces productions et réceptions communicationnelles sont reconnues socialement dans une aire culturelle donnée. Ces pratiques langagières et sociales accordent un sens au discours et sont propres à chaque groupe d'appartenance. Ces énoncés et stratégies de l'argumentation véhiculés dans l'interdiscours sont porteurs de formations topiques, c'est-à-dire de représentations.

Les théories de l'analyse du discours et de l'approche conceptuelle de la géobiographie sociodiscursive deviennent pertinentes pour entendre et comprendre les arguments énoncés par le sujet parlant dans une communauté. L'analyse des données se constitue en trois ensembles : en premier lieu, la textualité des mythes

reproduit des stratégies de l'argumentation ; en second lieu, les géobiographies sociodiscursives exposent des subjectivités narratives ; en dernier lieu, des rencontres collectives et l'ensemble de notre corpus permettent d'étudier des opérations discursives de l'argumentation, dans les lieux communs en rapport aux formations topiques de la sémiotisation de l'aménagement des espaces.

Concernant le repérage dans les mythes des stratégies argumentatives de la fallacie, Bentham, cité par Plantin (2016), analyse le processus communicationnel et d'entrelacement naturel, social et symbolique de l'aménagement du territoire et de sa gouvernance. En outre, ces stratégies indiquent la position narrative du locuteur en face de l'allocutaire dans l'espace situationnel de la communication. Ce positionnement souscrit à la compréhension narrative des places des sujets dans le monde auquel ils se réfèrent, à savoir à « l'espace auquel un ordre est conféré, au temps qui n'est pas seulement linéaire, mais se mélange au sacré, à la nature, au ciel, à la terre, à l'eau, à la végétation et à la vie humaine en général » (Haidar, 2000, p. 41).

Les stratégies argumentatives employées dans les mythes et dans les discours contemporains expriment conjointement des subjectivités discursives et socioculturelles des formes du protectionnisme. Ce protectionnisme d'un éthos préalable se manifeste comme un acte d'isolement communautaire ou d'opposition, en référence à une non-reconnaissance pré-discursive du sujet parlant. L'attention accordée aux stratégies de l'argumentation relève des affects et de la dimension du sensible dans les espaces communicationnels. C'est en effet sur le plan du sensible que les stratégies de l'argumentation de la fallacie s'identifient afin d'analyser les pratiques langagières déployées par les locuteurs. L'analyse œuvre à les mettre à découvert dans l'espace d'énonciation par le biais d'une pratique communicationnelle éthique, selon la théorie du pâtir communicationnel (Berger, 2017)<sup>170</sup>. Il ne s'agit pas d'un « agir linguistique » mais d'un agir communicationnel (Habermas, 1973) qui tend à s'observer dans les moindres niveaux de l'élaboration discursive, dans les usages les plus ordinaires du langage. L'auteur rappelle, à la

---

<sup>170</sup> Berger, M. (2017). Vers une théorie du pâtir communicationnel. Sensibiliser Habermas. Dans *Cahiers de recherche sociologique*, 62, 69–108.

suite de G.H. Mead, l'importance pour la communication des corps des milieux qui l'accueillent et la reçoivent. De ces stratégies argumentatives de la fallacie, de ces doutes, une violence verbale se dégage. N'est-elle pas une réaction de victimisation à la suite d'une perte, d'une humiliation ? L'émoi, le malaise d'avoir disparu socialement, disparu de « *ses terres* » n'engage-t-il pas nécessairement à « agir » avec confusion, timidité et dans la discrétion des formes de « non-dit » ?

En effet, les stratégies argumentatives employées dans les rapports intersubjectifs, dans l'universalisme d'un « contextualisme critique »<sup>171</sup> nous ont plongé dans les trois espaces de l'énonciation transversales à notre étude, au sein de l'aire culturelle d'Amazonie. Ces univers discursifs de la communauté palikur, par l'usage des stratégies argumentatives, de la sémantique et de la pragmatique affichées font acte de l'expérience de savoir énonciatif individuel et communautaire.

Le modèle retenu pour l'analyse du discours de la géobiographie sociodiscursive a été confirmé, selon un processus de découpage du discours encadré par les connecteurs de l'argumentation. Nous avons sélectionné des séquences argumentatives produites dans le cadre communautaire, relatives à des expériences du vivant, auquel les chefs coutumiers ont conscience d'appartenir.

Ainsi, les discours des dirigeants autochtones de la communauté palikur rendent compte de représentations subjectives et de relations interdiscursives socioculturelles. Ces narrations autour de l'histoire de vie du territoire et des hommes se matérialisent sous deux aspects : l'aspect individuel et sociodiscursif, et l'aspect collectif et culturel renvoyant à un processus d'inclusion et d'exclusion. Ces auto-définitions et hétéro-définitions indiquent une structure de l'argumentation liée à la controverse. Celles-ci mettent en exergue, dans les espaces énonciatifs, l'ensemble des savoirs, des connaissances, des formations topiques du monde que partage le sujet parlant, tout en les différenciant de l'altérité.

---

<sup>171</sup> Aboulafia, M. (1995). Habermas and Mead : On Universality and individuality, Dans *Constellation*, 2, (1), 94-113.

Nous synthétisons ci-dessous par une illustration l'approche conceptuelle de la géobiographie sociodiscursive.



Figure 9 : Approche de la géobiographie sociodiscursive

Selon le schéma ci-dessus, il a été possible d'observer des stratégies de l'argumentation en rapport aux discours énonciatifs sur le plan singulier, collectif, communautaire, socioculturel, ethnique et de l'altérité. Ces opérations discursives se sont déroulées selon des perspectives locales comme internationales, dans des espaces d'énonciation traversant le sujet parlant, lui conférant une singularité et une unicité communautaire par lesquelles il est le plus souvent dominé

inconsciemment. Ces énoncés fournissent des points de vue liés à la controverse face à l'altérité.

Les premières instances d'analyse du discours se situent au niveau du caractère discursif et subjectif de l'éthos, et les suivantes au niveau sociodiscursif relatif à l'espace communautaire. Il existe entre ces deux pôles une étroite relation induite par les variétés de formations topiques qui constituent le champ narratif et les réseaux dynamiques des stratégies argumentatives. Le locuteur palikur emploie le déictique personnel *je* ou un des trois pronoms personnels du *nous* en parikwaki, lui permettant de se positionner vis-à-vis des interlocuteurs. Il peut être le protagoniste du récit ou y participer activement. Cependant, il a comme objectif de rappeler ce qu'il a observé ou expérimenté sans laisser son point de vue de côté.

Le positionnement énonciatif du locuteur donne des indices sur la stratégie discursive mise en action, dans la construction de la narration où il se situe. Il est cependant utile de repérer à travers les narrations le moi personnel et les différentes formes de *nous* et autres pronoms qui peuvent être attribués au sujet de l'énonciation, à l'interlocuteur et à la voix du tiers.

En langue palikur, nous l'avons identifié, le déictique personnel « nous » stipulé dans l'énonciation semble plus marqué car il correspond à une forme lexicale définie. Il s'agit du nous exclusif « *Usuh* », nous inclusif « *Wixwiy* » et général « *Wis* ».

Nous reprenons ci-dessous une échelle d'une mise à distance de soi-même selon l'approche contrastive entre le français et parikwaki. Cette grille nous permet d'identifier dans le discours, le positionnement de l'énonciateur vis-à-vis des co-énonciateurs.

Tableau 23 : Grille de Bénétéau de Laprairie (2020), l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Je	Ns Ex	Ns Inc	Ns Gé	Tu	On	Vous	Il	Elle	Eux	Ceux- ci	Cela ça	Ceux- là
Nah	Usuh	Wixwiy	Wis	Pis	Wis	Yis	Ig	Eg	Igkis	Igkis	Igkis	Ignes

1 « nous » exclusif (deux personnes mais pas lui) - 2 « nous » inclusif (un groupe de plus de deux personnes y compris le locuteur) - 3 « nous » inclusif (général et paradoxalement deux personnes seulement).

En matière d'opérations de positionnement dans la polyphonie des voix narratives et de la reconnaissance dialogique, le choix du déictique personnel précise la stratégie énonciative d'une subjectivité individuelle ou collective.

À la suite de ces premières analyses narratives, une seconde analyse des connecteurs argumentatifs en français et parikwaki présente dans le discours des conditions de production et de circulation des activités langagières. Ainsi, matérialisée par les connecteurs « mais » et « parce que », des données descriptives de la linguistique contrastive présentent des patrons de productions textuelles, soit de l'oralité ou de la littérature. Ces connecteurs mettent en lumière des connaissances d'une orientation graduelle argumentative, à la fois précise et diffuse.

Le connecteur argumentatif d'opposition et de réfutation, « mais » en français, a la même valeur en parikwaki. Il s'agit de « *henneme* », « *bawkata* », « *kameki -me* » et « *bawa* », ainsi que le mot « *hiyawa* » qui possède une valeur similaire à « même si » accompagnée dans la locution par « *henneme* ». Toutefois, chacun de ces connecteurs est employé en parikwaki pour orienter le destinataire vers une conclusion déterminée singulière. Ces connecteurs en parikwaki définissent l'orientation argumentative d'un vraisemblable réel en passant par un improbable fictif. Ils présentent des formes de l'incertitude, de l'ambiguïté voire du doute.

Nous avons relevé le connecteur « mais », « *bowkadahan* », qui n'est pas indiqué dans la littérature et les grammaires à notre disposition. Il provient de la source orale de nos traducteurs. Il signifie un « mais » de l'indécision et est employé sous la forme rhétorique par les locuteurs pour éviter une négation catégorique. Il se présente comme une formule de politesse, un « oui-non... je ne sais pas... peut-être » en connaissance de cause. Ce connecteur s'inscrit dans les formulations de la stratégie argumentative de la confusion.

Actuellement, le connecteur « *henneme* » apparaît le plus souvent dans les séquences argumentatives énoncées par les locuteurs palikur. Il se situe généralement en début de phrase ou entre des séquences énoncées. Le connecteur « *henneme* » renforce l'orientation argumentative pour étayer l'opposition. Il s'emploie dans le sens de la conjonction de coordination « et » formulant la succession et l'addition d'arguments.

Le connecteur « parce que » se décline selon plusieurs signes linguistiques en parikwaki, « *awaku* », « *avatra* », « *ku samah* », « *mmanawa* », « *yakutke* », « *nawenetke* », « *nebaki* », etc. Les locuteurs palikur disposent d'un panel de connecteurs de cause qui déterminent et orientent l'argumentation selon différentes valeurs. La première valeur correspond au « parce que », signifiant soit une bonne cause « *awaku* », soit une mauvaise cause « *avatra ku samah* ». La deuxième valeur exprime une orientation argumentative de la cause, employée dans le cadre d'un motif plus ou moins sûr « *mmanawa* ».

Les conjonctions « *yakutke* », « *nawenetke* » et « *nebaki* » sont utilisées dans le cadre d'une incertitude, d'un doute. D'autres connecteurs sont employés dans le sens de « pour » afin d'atteindre l'objectif ou de justifier un argument (« c'est pour ça que... »). Il existe les lexèmes « *kahadbe* », « *makhadbe* », « *mahate* » employés dans le sens d'un résultat. La conjonction « *adahan* » est utilisée dans le sens d'une intention certaine, et « *marihwa* » définit une intention incertaine. Le connecteur « *nawenetke* » est employé dans le sens de « parce que », « peut-être que », relatif à un doute.

En outre, les locuteurs emploient également les lexèmes « *kupariye* » qui signifie « dont, qui, que », « *paske* » un mot en créole et « *adahan* » qui exprime un



« pour » de la cause. Enfin, un emploi spécifique en parikwaki n'ayant pas véritablement d'équivalent de français est le connecteur « *awakumake awaku* », que nous pouvons traduire par « parce que... à cause de toi ... parce que... il y a tel résultat ». Il s'agit d'un connecteur argumentatif de causalité offrant l'argumentation certaine d'un résultat étayé. En définitive, il existe plusieurs lexèmes de la cause en parikwaki possédant une valeur sémantique et pragmatique spécifique.

Par cette exploration descriptive de la linguistique contrastive, nous avons pu observer que les connecteurs argumentatifs en parikwaki offrent aux locuteurs une variété de lexèmes permettant d'orienter les séquences argumentatives vers une intention plus fine qu'en français. Nous avons tenté de mettre en exergue les connecteurs de l'argumentation en parikwaki afin d'approfondir des spécificités de l'argumentation inférées et induites dans le discours.

Notre troisième analyse concerne la macrostructure textuelle et les stratégies discursives. Il convient d'analyser le positionnement du sujet parlant face à l'altérité dans les géobiographies sociodiscursives à partir des stratégies argumentatives mises en œuvre dans les espaces situationnels de communication telles que la médiation, la concurrence, la confrontation et la place du tiers.

Nous avons estimé pertinente l'approche des quatre stratégies de l'argumentation de la fallacie que préconise Bentham (Plantin, 2005), prenant en compte l'action politique au niveau de l'organisation communautaire de l'aménagement des espaces. Il s'agit de la stratégie argumentative de l'autorité usurpée (*fallacies of authority*) ou l'illusion d'autorité, la stratégie alarmiste (*fallacies of danger*) ou l'illusion du danger, la stratégie de temporisation (*fallacies of delay*) ou illusion de retard, la stratégie jetant le trouble et la confusion (*fallacies of confusion*) ou illusion de confusion. Celles-ci indiquent dans la structure narrative des discours argumentatifs un mode interventionniste destiné à produire certains effets d'assignation, de collaboration ou de conflictualité sociale.

Honneth, cité par Delory-Momberger (2009, p. 44), a justement insisté sur la

« corporéité du social » et sur l'espace matériel de la reconnaissance : « l'agir social, écrit-il, se manifeste dans la structure de l'espace matériel dans laquelle nous nous faisons face les uns aux autres. » C'est dans cette marge du vis-à-vis, du face-à-face dans une dimension énonciative interventionniste, que nous abordons l'économie des stratégies argumentatives de la fallacie. Celles-ci, étudiées dans leurs structurations et leurs liens de réciprocité, involontairement ou volontairement, permettent d'identifier des éléments linguistiques et discursifs mettant en relief les marqueurs argumentatifs et la subjectivité de l'action politique.

La présence d'occurrences argumentatives dans les lieux communs ont permis de reconnaître la macrostructure argumentative. Les stratégies argumentatives de la fallacie de Bentham sont confirmées par les occurrences produites à partir du principe des controverses de vérité en démocratie, (Rennes, 2007) qui renvoient au fonctionnement sociodiscursif communautaire.

En conclusion, les projets d'accompagnements collectifs conduits de façon opératoire et participative durant ces années de recherche ont permis de récolter les patrons textuels des pratiques langagières liées à notre problématique et à la construction de notre posture de recherche en analyse du discours. Dans cette optique, il a fallu accompagner les participants à la faisabilité des projets. Les objectifs visés rendent compte de la valeur de l'accompagnement formatif d'une part et d'autre part de la collaboration participative en matière de pertinence, de cohérence et d'efficacité. En seconde étape, ces projets d'accompagnement ont permis de récolter les données de notre recherche dans l'action, afin de documenter et nourrir notre réflexion de recherche autour du dialogue entre la sémiotisation de l'espace communautaire et la communauté elle-même.

En effet, l'espace, le territoire fait sens dès lors qu'il est nommé et perçu : « il est appréhendé à travers des schèmes de représentations praxémiques et de langue, les deux étant liés [...] L'expérience de l'espace y est inséparable du dédoublement à partir duquel se constitue le sujet et son image dans le miroir, symbole du moi et de l'autre, identique, mais marqué comme différent dans le geste même qui accompagne la perception de l'espace et sa symbolisation, de l'ailleurs à l'ici<sup>172</sup>. »

---

<sup>172</sup> Turpin, B. (2012). *Discours et sémiotisation de l'espace, les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*.  
© 417

Lacan, (1975) nous parle de ce lien que nous avons tenté de parcourir dans notre recherche.

La représentation du discours de la sémiotisation de l'espace géographique s'exprime dans la langue, dans la culture. Elle participe à la subjectivité de l'individu et du collectif. Nous le percevons dans l'ouvrage *Tristes tropiques*, dans lequel Lévi-Strauss (1955) décrit le rapport entre l'organisation de l'espace et l'organisation sociale. Ces représentations informent sur les relations humaines et leurs corrélations avec l'espace qui peuvent être interprétées comme un mode de communication, un langage. Nous discernons par l'analyse du discours argumentatif et des formations topiques de l'espace géographique, un espace dit « de la marge », élargissant le point de vue de la ligne délimitée et précise vers une zone dite « de convergence » entre extériorités et intériorités, sur le plan vertical et horizontal. La limite n'est pas seulement une ligne comme un lieu de différenciation, mais plutôt une bande, et à la fois un lien, un entrelacement des espaces spatio-temporels, du physique et de la métaphysique, tout à la fois semblables et distincts les uns des autres.

Nous avons tenté de décrypter l'argumentation concernant les modalités d'usages d'un espace géographique. L'espace peut être perçu comme une localisation, un lieu de transit, une migration, un parcours, un espace de rencontres, de collaborations, d'interactions conflictuelles et discursives. En somme, les mots du discours argumentatif façonnent les êtres de ces territoires, dans le contexte auquel ils font « face », produisant ainsi la subjectivité narrative de ceux qui y figurent et qui l'énoncent.

Les discours produits sur ces lieux participent à décrire cette sémiotisation. Que dit-on de l'espace ? Que fait-on dire au territoire comme une tierce voix ? Quelles interactions discursives y sont produites ?

L'approche argumentative de la sémiotisation de l'espace que nous mettons en exergue s'appuie sur des unités signifiantes, le syntagme, la grammaire et le

discours des locuteurs palikur : « Nous nous plaçons du côté du discours sur l'espace en tant que celui-là donne un sens à ce dernier en mettant en discours ces pratiques, ces mises en discours étant elles-mêmes informées de discours.<sup>173</sup> » Les valeurs, les normes et les représentations de la sémiotisation de l'espace décrivent une axiologie qui s'incarne dans l'interdiscours communautaire et que l'analyse des pratiques langagières éclaire à partir des lexèmes et unités linguistiques.

Aussi, pour ouvrir d'autres pistes de réflexion, nous pourrions à partir des unités linguistiques dictées par les médias et les politiques envisager d'identifier les discours argumentatifs en rapport à l'espace géographique de la communauté palikur et plus largement. En somme, il s'agirait de repérer les mots et arguments du discours médiatique et politique énoncés par d'autres communautés, afin d'examiner à travers les pratiques discursives les espaces énonciatifs dans lesquels ils se situent. Nous retenons trois espaces énonciatifs : le premier serait l'espace social pour rendre compte des distributions des ressources, le second examinerait l'espace institutionnel pour rendre compte de la distribution des pouvoirs de décision, et enfin le troisième celui de l'espace idéal<sup>174</sup> pour rendre compte des représentations opposées dans le discours politique.

À partir des sciences du langage, de l'analyse du discours, et plus particulièrement de la lexicologie politique et médiatique, nous pourrions nous interroger sur les constructions verbales et argumentatives dans la pratique sociodiscursive, sur le choix des mots dans le discours de la controverse. Les séquences argumentatives sélectionnées exprimeraient la conflictualité au sens large (opposition, antagonisme, concurrence) ou ce qui peut en être la cause directe (domination, différence). Les interventions entre discours sur l'espace et pratiques de l'espace sont à envisager dans un processus énonciativiste. Le positionnement des déictiques personnels sert à figurer des positions distinctes, « d'où l'intérêt de faire usage de ces mots en matière politique : ce qui est dit se trouvant en des lieux (figurés) différents est ce qui est susceptible d'être en conflit<sup>175</sup>. »

---

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> Bacot, P., & Rémi-Giraud, S. (2007). *Mots de l'espace et conflictualité sociale*. L'Harmattan.

<sup>175</sup> *Ibid.*

Comme le mentionne l'étude sur la situation linguistique en Guyane (2004), selon le bulletin numéro 3 de l'Observatoire des pratiques linguistiques, il s'agit d'« une nécessité pratique en même temps qu'une obligation démocratique. [...] En ce qui concerne plus particulièrement la Guyane, l'émergence de revendications relatives à la dignité linguistique et culturelle des diverses populations [...] fait du plurilinguisme guyanais un important enjeu social et politique<sup>176</sup> ».

Nous pourrions découvrir et analyser au sein du discours et de l'interdiscours guyanais les formations topiques et les stratégies argumentatives attachées aux représentations de l'espace géographique et humain. Ces discours seraient alors à lire selon les réseaux qu'ils forment, représentations et perceptions des imaginaires sociodiscursives renvoyant à l'espace et aux habitants. Ces discours stabilisés établissent des voix orchestrées de tiers absents et de tiers présents. Ils composent la mémoire collective et la tradition orale véhiculées aux communautés locales.

Par une étude du vocabulaire employé, nous pourrions repérer la sémantique de l'espace médiatique, politique et de l'altérité dans les controverses énoncées. Ces lexèmes seraient à interpréter comme des unités de sens et des formes de reconnaissances énonciatives qui qualifient l'espace géographique et l'espace de l'altérité. Ainsi, entre les valeurs et les normes projetées par les médias et les acteurs politiques, il serait alors judicieux de décrire une axiologie qui s'incarne dans l'interdiscours de la communauté guyanaise, pour appréhender de nouvelles connaissances de l'argumentation vectrices d'un discours interventionniste pour un développement endogène soutenable.

Notre projet de thèse nous a conduit vers de nouveaux espaces épistémologiques par le biais du discours argumentatif, dans le but de concevoir une dynamique de faire-ensemble, une co-construction partenariale et professionnelle à travers l'intelligence collective des mots de la rencontre. Cette vision renouvelée de l'analyse du discours en territoire a façonné de nouvelles pratiques d'intervention de proximité et d'actions de formation en situation de travail, en prenant en compte

---

<sup>176</sup> Délégation générale à la langue française et aux langues de France (2004), *Langues et cité, les langues en Guyane*, ministère de la Culture et de la communication, 3.

les humains et leur environnement. Cette démarche nous a investi dans une coresponsabilité et une interdépendance humaine faisant émerger des savoirs, des compétences plurielles, vectrices d'une écoute compréhensive, sociale et solidaire, qu'il faut cependant sans cesse réinterroger.

Nous avons accompagné des projets collectifs de développement d'habitants solidaires et quelquefois fait face à la conflictualité sociale des hommes et du territoire. Cependant, ces parcours de la recherche-action de formation ont permis de développer et décrire de nouvelles pages de connaissances entre l'humain et le milieu. L'expérience a débouché sur une culture épistémologique et empirique où les collectifs se constituent en associations en prenant en compte la soutenabilité du territoire qu'ils construisent et qui se construit. Comment le milieu se met-il en mouvement à travers l'histoire de sa « géo-graphie » ? Comment le sujet advient-il à travers sa « bio-graphie » ? C'est par l'entremise de ce regard croisé et dynamique de la « graphie », du signe, de la langue, du langage et de la parole autour de relations sociales énonciatives vertueuses, vectrices de transformations, que peut s'organiser un *dire-ensemble*. Cette juxtaposition de domaines d'intervention, de concepts opérants tels que le sujet parlant, le sujet apprenant et l'habiter en territoire, ont suscité de nouvelles postures d'analyse sociodiscursive pour laisser émerger des pistes d'un « *partage socialisable* »<sup>177</sup>. Il s'agit de considérer l'habitant comme un expert de son territoire dans sa quotidienneté, et de redécouvrir ensemble une écoute et un accompagnement de proximité, des « capacités » (Sen, 2010) communes.

En ce sens, la linguistique n'a pas encore finalisé « une idée claire de la nature du sujet, de son identité et de son rôle dans les différents actes de langage dont il est l'ordonnateur » (Charaudeau, 2009). Ainsi, ces dispositifs de portraits d'acteurs d'une géobiographie sociodiscursive ont documenté notre recherche de terrain et ont eu comme ambition de donner à voir « *des transformations silencieuses* » (Jullien, 2009) dont ils sont les ordonnateurs et transmetteurs au sein de l'interdiscours communautaire.

Cette approche en sciences du langage a exposé les différences entre le sujet

---

<sup>177</sup> Bénétteau de Laprairie, D., & Dispagne, M., (2019). Formations, recherche-action autour d'expérience de savoirs. Dans P. Lafont, M. Pariat & P.-E., Cezar (dirs.), *Professionnalisation, innovation et apprentissage en Haïti, leviers de développement ?* L'Harmattan.

de langue interprétant une linguistique de la langue, en français et en parikwaki, et le sujet parlant relié à une linguistique du discours de l'argumentation communautaire.

Dès lors, les extraits nombreux inscrits dans le corpus de la thèse, ces géobiographies sociodiscursives et ces rencontres collectives deviennent des passeurs de sens, des marqueurs de trajectoires humaines, de subjectivité et de la mémoire d'un agir collectif, où adviennent des potentialités et des incertitudes. En somme, les rencontres territoriales et cette recherche partagée autour du sensible permettent de « nous » raconter, de « nous » rencontrer, de rendre compte d'une solidarité humaine sur l'espace énonciatif qu'est- la Terre. Ces échanges sociodiscursifs vertueux, ce *logos* incarné par le verbe entre l'humain et l'espace géographique créent dans l'espace de la marge sociodiscursive un « *Nous* » communautaire, un « *être en territoire* ».

Cette étude de l'analyse du discours des gens de la rivière du milieu, de la communauté palikur, n'a pas seulement cherché à démontrer une appartenance au territoire ou un sentiment d'appartenance à un espace géographique, mais plus encore. Ce travail expose par les théories de la linguistique énonciative et de l'argumentation dans le discours les processus individuels et communautaires subjectifs pour appréhender les dire et les non-dits des humains et du milieu, pour concevoir des politiques énonciativistes et interventionnistes.

## 9. BIBLIOGRAPHIE

---

### Livres

- Agier, M. (2013). *Campement urbain, du refuge naît le ghetto*. Payot & Rivages.
- Anscombre, J.-C. & Ducrot O. (1983). *L'argumentation dans la langue*, Edi. Mardaga.
- Ambroise, B., & Laugier, S. (2009). *Philosophie du langage I. Signification, vérité et réalité*. Vrin.
- Ambroise, B., & Laugier, S. (2009). *Philosophie du langage II. Sens, usage et contexte*. Vrin.
- Amossy, R. (2016). *L'argumentation dans le discours*. Armand colin.
- Althusser, L. (1972). *Lénine et la philosophie, suivi de Marx et Lénine devant Hegel*. Maspero.
- Bacot, P. (2011). *La construction verbale du politique*. L'Harmattan.
- Bacot, P., & Rémi-Giraud, S. (2007). *Mots de l'espace et conflictualité sociale*. L'Harmattan.
- Bakhtine, M. (1977). *Le Marxisme et la philosophie du langage*. Minuit.
- Bayart, J.-F. (1996), *L'illusion identitaire*. Fayard.
- Baylon, C. (2005). *Sociolinguistique, société, langage et discours*. Armand Colin.
- Bertaux, D. (2010). *Le récit de vie, l'enquête et ses méthodes*. Armand Colin.
- Benveniste, E. (1966). *Problème de linguistique générale*. Gallimard.
- Biarnes, J. (2009). L'insertion : solidarité locale et dimension éthique. Dans C. Delory-Momberger (dir.), *Le sujet dans la cité, insertion et territoire solidaire*. Pleins Feux.
- Bronckart, J.-P. (1977). *Théories du langage*. Mardaga.
- Benveniste, E. (2009). *La communication*. Folio plus philosophie.
- Bourdieu, P. (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Seuil.
- Boutet, J. (2016). *Le pouvoir des mots*. La dispute.
- Bulot, T. (2009). Les étrangers et leurs langues à Rennes Métropole : d'une sociolinguistique urbaine à une sociolinguistique prioritaire. Dans *Intervenir appliquer s'impliquer ?* (pp. 115-124). L'Harmattan.
- Chabrol, C. (2009). Des identités discursives aux élaborations identitaires. Dans P.



- Charaudeau (Dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant* (pp. 29-38). L'Harmattan.
- Chabrol, C. (2004). Le tiers du discours dans l'espace idéologique. Dans P. Charaudeau & R. Montes (Dir.), *La voix cachée du tiers*. L'Harmattan.
- Charaudeau, P., & Montes, R. (2004). *La voix cachée du tiers : Des non-dits du discours*. L'Harmattan.
- Carassus, D. (2006). La ville comme lieu de gouvernance. Dans A. Sedjari (dir.), *La politique de la ville : intégration urbaine et cohésion sociale*. L'Harmattan.
- Chomsky, N. (1968). *Le langage et la pensée*. Payot.
- Chomsky, N. (1971). *Aspects of the theory Syntax*, Mit Press, (1965). Trad. Française, Seuil.
- Culioli, A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation Culioli*. Ophrys.
- Coseriu, E. (2001). *L'homme et son langage*. Louvain.
- de Launay, M. (2006). *Qu'est-ce que traduire ?* Chemins philosophiques.
- Delory-Momberger, C. (2006). *La condition biographique. Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*. Téraèdre.
- Delory-Momberger, C., & Biarnes, J. (2006). *L'acteur social : le sujet et l'évaluation des politiques sociales*. Pleins feux.
- Delory-Momberger, C. (2009). *Le sujet dans la cité : insertion et territoire solidaire*. Pleins Feux.
- Delory-Momberger, C. (2014). *De la recherche biographique en éducation. Fondements, méthodes, pratiques*. Téraèdre.
- Dépelteau, F. (2003). *La démarche d'une recherche en sciences humaines*. De boeck.
- Dispagne, M. (2014). *Espaces sociaux, pratiques langagière et mise ne scènes du travail*. L'Harmattan.
- Donzelot, J. (1994). *L'invention du social, essai sur le déclin des passions politiques*. Seuil.
- Ducrot, O. (1980). *Les échelles argumentatives*. Minuit.
- Ducrot, O. (1980). *Les mots du discours*. Minuit.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Minuit.
- Durant, G. (1979). *Figures mythiques et visages de l'œuvre*. Berg.
- Elissald, Y. (2014). *Le Langage*. Bréal.
- Faïta, D. (2013). *Langage et travail, débat sur théorie de l'activité langagière*. Tao

Digital Library.

Fernandez, M. (2009). La construction identitaire du destinataire dans l'argumentation des critiques de films. Dans P. Charaudeau, *Identité sociales et discursives du sujet parlant* (pp. 111-132). L'Harmattan.

Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard.

Foucault, M. (2008). [1969]. *L'archéologie du Savoir*. Gallimard

Garfinkel, H., & al. (2007). [1967]. *Recherches en ethnométhodologie*. PUF.

Giddens, A. (1994), *Les conséquences de la modernité*. L'Harmattan.

Goffman, E. (1973). [1959]. *La mise en scène de la vie quotidienne*, Vol. 1 : *La présentation de soi*. Minuit. Trad. *The Presentation of Self in Everyday Life*. Doubleday Anchor.

Gravereau, S., & Varlet, C. (2019). *Sociologie des espaces*. Armand Colin.

Grefte, X. (2002). *Le développement local*. La Tour d'Aigues.

Grenand, F. (1993). *Familles en Guyane*. Éd. Caribéennes.

Grenand, P. (2000). *Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui*, Édi. APFT.

Grenand, P. (2008). *Les Indiens palikur et leurs voisins*. Presses universitaires d'Orléans.

Grinschpoun, M.-F. (2013). *L'analyse du discours, donner un sens aux dires*. Erik Édis.

Grize, J.-B. (1990). *Logique et langage*. Ophrys

Gros, F. (2012). *Foucault le courage de la vérité. Débats philosophiques*. Presse universitaire de France.

Habermas, J. (1968). [1973]. *Connaissance et intérêt*. Gallimard.

Halpern, C. (2016). *Identité(s), l'individu, le groupe, la société*. Sciences humaines Édis.

Heidegger, M. (1927). *L'Être et le temps*. Gallimard.

Hénaff, C. (2008). Claude Lévi-Strauss, le passeur de sens. Perrin.

Joseph, I., & Grafmeyer, Y. (2009). [1979]. *L'école de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*. Flammarion

Journet, N. (1995). *La paix des jardins. Structure sociale des Indiens Curripaco du haut Rio Begro (Colombie)*. Institut d'ethnologie.

Jullien, F. (2009). *Les transformations silencieuses*. Grasset & Fasquelle.

Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi, une théorie de l'identité*. Armand Colin.

- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005). *Le discours en interaction*. Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). *Les théories de l'énonciation de la subjectivité*. Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales I*. Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1996). *La conversation*. Seuil.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2014), *Les actes de langage dans le discours, théorie et fonctionnement*. Armand Colin.
- Kokoreff, M., & Lapeyronnie, D. (2013). *Refaire la cité*. Seuil.
- Ladmiral, R. (1994). *Traduire : Théorèmes pour la traduction*. Gallimard.
- Lado, R. (1957). *Linguistics across cultures : Applied linguistics for language teachers*. Presses de l'Université du Michigan.
- Laplantine, F. (2005). *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*. Téraèdre.
- Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Seuil.
- Léglise, I., & Migge, B. (2008). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane*. Éd. IRD.
- Le Guillou, P. (2017). *Géographies de la mémoire*, Gallimard.
- Lévi-Strauss, C. (1967). *Mythologiques II, Du miel aux cendres*. Plon.
- Lévi-Strauss, C. (1955). *Tristes tropiques*. Plon.
- Lévi-Strauss, C. (1983). *Le regard éloigné*. Plon
- Luste Boulbina, S. (2009), Les mots du texte. Dans É. Benveniste *La communication* (pp. 77-144). Édi. Folio plus philosophie.
- Magnaghi, A. (2003). *Le projet local*. Mardaga.
- Maingueneau, D. (1991). *L'analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*. Hachette.
- Maingueneau, D. (1996). *Les termes clés de l'analyse du discours*. Seuil.
- Maingueneau, D. (2014). *Discours et analyse du discours*. Armand Colin.
- Maingueneau, D. (1995). *Genèse du discours*. Mardaga.
- Malmberg, B. (1966). *Les nouvelles tendances de la linguistique*. Puf.
- Mam Lam Fouck, S. (2002). *Histoire générale de la Guyane française*. Ibis rouge.
- Mattionni, M. (1975). *Palikurene : Terre des Palicours*. Édi. Conseil scientifique du centre universitaire des Antilles et de la Guyane.
- Mazière, F. (2005). *L'analyse du discours*. PUF.

- Merleau-Ponty, M. (1983). *Phénoménologie de la perception, II, VI « Le corps comme expression et la parole »*. Gallimard.
- Moeschler, J. (1985). *Argumentation et conversation, Éléments pour une analyse pragmatique du discours*. Hatier.
- Moeschler, J., & Auchlin, A. (2014). *Introduction à la linguistique contemporaine*. Armand Colin.
- Morin, E. (1990). *Sciences avec conscience*. Fayard.
- Morin, E. (2011). *La voie, pour l'avenir de l'humanité*. Fayard.
- Neveu, F. (2017). *Lexique des notions linguistique*. Armand Colin.
- Paugam, S. (2008). *Le lien social*. Presse universitaire de France.
- Paugam, S., & Duvoux, N. (2013). *La régulation des pauvres*. Presse universitaire de France.
- Paveau, M.-A., & Sarfati, G.-E. (2003). *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*. Armand Colin.
- Plantin, C. (2005). *L'argumentation. Histoire, théories, perspectives*. PUF
- Plantin, C. (2005). Enthymèmes, topoï et typologies. Dans C. Plantin *L'argumentation : Histoire théories et perspectives*. Presses Universitaires de France.
- Plantin, C. (2009). La personne comme ressource argumentative : ethos et résistance à l'autorité. Dans P. Charaudeau (Dir.), *Identité sociale et discursive du sujet parlant* (55-70). L'Harmattan.
- Pêcheux, M. (1969). *Analyse automatique du discours*. Dunod.
- Pêcheux, M., & Mالدیدیر, D. (1990). *L'inquiétude du discours*. Des Cendres.
- Perelman, C., & Olbrechts-Tyteca, L. (2008). *Traité de l'argumentation, la nouvelle rhétorique*. Édi. Université de Bruxelles.
- Perelman, C. (2009). *L'empire rhétorique, Rhétorique et argumentation*. Vrin.
- Peytard, J. (1995). *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*. Bertrand-Lacoste.
- Piantoni, F. (2011). *Migrants de Guyane*. Actes Sud. Musée des cultures guyanaises.
- Pineau, G., & Le Grand, J.-L. (1993). *Les histoires de vie*. Presses universitaires de France.
- Popper, K. (1973). *La logique de la découverte scientifique*. Payot.
- Quivy, R., & Campenhoudt, L.-V. (2006). *Manuel de recherche en sciences sociales*.

Dunod.

Rall, M. (2004). Ce que nous apprend la littérature : l'autre à l'intérieur du tu. Dans P. Charaudeau, & R. Montes (Dir.), *La voix cachée du tiers, Des non-dits du discours* (pp. 212-213). L'Harmattan.

Rancière, J. (1987). *Le maître ignorant, Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*. Fayard.

Renault-Lescure, O., & Goury, L. (2009). *Langues de Guyane*. Édis. Ici & ailleurs, Vents d'ailleurs.

Reuter, Y. (2005). *L'analyse du récit*. Armand Colin.

Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*. Seuil.

Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action*. Seuil.

Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.

Rogers, C. (2013). *Liberté pour apprendre*. Dunod.

Ruiz-Avila, D. (2009). Le discours autobiographique expression du phénomène identitaire. Dans P. Charaudeau (Dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant* (pp. 39-54). L'Harmattan.

Saussure, F. (1916). *Cours de linguistique générale*. Payot.

Savidan, P. (2007). *Repenser l'égalité des chances*. Grasset & Fasquelle.

Schaller, J.-J. (1999). *Accompagner la personne en difficulté, Politiques sociales et stratégies de direction*. Dunod.

Schaller, J.-J. (2009). Stratégie des flux aux tactiques des lieux. Dans C. Delory-Momberger (Dir.) *Le sujet dans la cité, Insertion et territoires solidaires* (pp.187-203).

Schnapper, D. (2007). *Qu'est-ce que l'intégration ?* Gallimard.

Scheler, M. (1951). *La situation de l'homme dans le monde*. Aubier.

Sen, A. (2010). *L'idée de justice*. Flammarion.

Simonet-Tenant, F. (2007). *Le propre de l'écriture de soi*. Téraèdre.

Touraine, A. (1991). *Face à l'exclusion*. Esprit.

Turpin, B. (2012). *Discours et sémiotisation de l'espace, les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*. L'Harmattan.

Vollaire, C. (2017). *Pour une philosophie de terrain*. Édi. Creaphis.

Wycliffe, (2018). *Uhokri Gahegbetawni Nukune*. Societa Biblica do Brasil.

### Articles de périodique :

Aboulafia, M. (1995). Habermas and Mead : On Universality and individuality, Dans *Constellation*, 2, (1), 94-113.

Bauer, F. (2007). Du bruit au discours : la domestication de la voix des précaires. *Vie sociale*, (3), 65-77. DOI : 10.3917/vsoc.073.0065.

Bénéteau de Laprairie, D. (2017). Être en territoire un projet collaboratif de quartier. Réseau Graine Guyane régional d'éducation à l'environnement, *Agir collectivement pour notre environnement : Guide pratique d'accompagnement pour mettre en œuvre et animer un projet participatif en Guyane*. Édi. Graine Guyane.

Bénéteau de Laprairie, D., & Dispagne, M., (2019). Formations, recherche-action autour d'expérience de savoirs. Dans P. Lafont, M. Pariat & P.-E., Cezar (dirs.), *Professionnalisation, innovation et apprentissage en Haïti, leviers de développement ?* L'Harmattan.

Bénéteau de Laprairie, D. &, al. (2020). Posture du chercheur dans la recherche biographique. *Revue internationale de recherche biographique, le sujet dans la cité*, 10.

Belkaïd, M. (2000). Cercle de réalisations et de recherche pour l'éveil au langage et l'ouverture aux langues à l'école. *Revue de recherches en Éducation*, 3.

Belkaïd M. (1999). Formation des enseignants et autobiographie éducative. *Revue de recherches en Éducation*, 24.

Bennis, S. (2001). Normes fictives et identités au Maroc. Rapport de sujets ruraux aux lecteurs de la ville. *Cahiers de sociolinguistique 1 (6)*, (77-88). DOI 10.3917/csl.0101.0077

Berger, M. (2017). Vers une théorie du pâtir communicationnel. Sensibiliser Habermas. Dans *Cahiers de recherche sociologique*, 62, 69–108.

Blondiaux, L. & Fourniau, J-M. (2011). Un bilan des recherches sur la participation du public en démocratie : beaucoup de bruit pour rien ? *Participations*, 1, 8-35.

Blondeau, H. (2008). Normes identitaires et configuration de l'espace sociolinguistique. *Cahiers de sociolinguistique*, 13, 93-117.

Bidou, P. (1996). Trois mythes de l'origine du manioc (Nord-Ouest de l'Amazonie). Dans *L'homme*, tome 36, (140), 63-79.

Debyser, F. (1970). La linguistique contrastive et les interférences. *Langue*

*française*, 8, 31-44.

Delory-Momberger, C. (2004). Biographie, socialisation, formation, Dans L'orientation scolaire et professionnelle [En ligne], 33/4 | 2004, document 4, mis en ligne le 28 septembre 2009, consulté le 17 mai 2014. URL : <http://osp.revues.org/251> ; DOI : 10.4000/osp.251

Delory-Momberger, C. (2010). Écouter la souffrance entendre la violence. *Revue internationale de recherche biographique le sujet dans la cité*, 1.

Delory-Momberger, C., Schaller J.-J., (2011). Habiter en étranger. Lieux mouvements frontières. *Revue internationale de recherche biographique, Le sujet dans la cité*, 2.

Ducrot, O. (1982). L'argumentation et l'acte d'argumenter, Dans *Cahiers de linguistique française*, n°4, 157.

Ducrot, O. (1983). Opérateurs argumentatifs et visée argumentative. *Cahiers de linguistique française*, 5, 9-20.

Fløttum, K. (2019). Le changement climatique en discours. *Cahiers de praxématique* 73. doi-org.pioui.univ-guyane.fr/10.4000/praxematique.5746

Forquin, J.-C. & Labov, W. (1978) Sociolinguistique (Sociolinguistic patterns). *Revue française de pédagogie*, 42, 79-81.

Gérin-Lajoie, D. (2006). Ethnographie identité, l'utilisation de l'ethnographie dans l'analyse du rapport à l'identité. *Éducation et sociétés*, 17, 73-87.

Gilliet, J.-P. (2008). À l'école du territoire ? *Chemin de formation, la pensée complexe en pratique*, 12 & 13, 134-141.

Goldbeter-Merinfeld, É. (2010). Loyautés familiales et éthique en psychothérapie : Introduction. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 44, 5-11.

Grenand, P. et Grenand F. (1987). La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur. *Bolentim do museu Goeldi, Série antropológica*.

Green, D. (1996). O sistema numérico na língua palikur. *Boletim do museu Goeldi*, 10 (2), 261-303.

Aikhenvald, A. (1998) Palikur and the typology of classifiers. *Anthropological linguistics*, 40, 429-480.

Guespin, L. (1971). Problématique des travaux sur le discours politique. *Langages*

23.

Guillaume, A. (2014). L'interthéoricité : sémiotique de la transférogénèse, Plasticité élasticité, hybridité des théories. *Revue*, 37, 1-36.

Judet de La Combe, P. (2014). La langue et la Cité : mythe, tragédie, épopée. *Revue Esprit*, 402.

Launey, M. (2002). À propos de l'opposition verbo-nomiale en palikur. *Amerindia : revue d'ethnolinguistique*, 26-27.

Mouchon S., Ehrlich M.-F., Loridant, C. (1999). Effets immédiats ou différés du connecteur « parce que » dans la compréhension de phrases ? Réexamen du modèle de Millis & Just (1994). *L'année psychologique. vol. 99, n°2*, 239-269.

Nakano, M. (2013). Désordre, participation démocratique et vie ordinaire : la RaQ comme expérience. *Le sujet dans la cité, actuels 2*.

Ozorio, L. (2015). Une recherche communautaire dans la favela de Mangueira à Rio de Janeiro, *revue le sujet dans la cité*, 4, (87-92).

Plantin, C. (2005). Enthymèmes, topoï et typologies. Dans Édi. *L'argumentation : Histoire théories et perspectives*, 36-51.

Petitjean-Roget, H. (1992). *Ouanary – Trou-Delft*. [Notice Archéologique], *ADLFI. Archéologie de la France – Informations*. Espace Caraïbes.

Sacks, H. (1973). Tout le monde doit mentir. *Communications*, 20, 182-203.

Todorov, T. (1982). Éloquence morale et vérité. *Revue les manipulations, le genre humain*, 6, 26-41.

Wise, M.- R., & Green, H. (1971). Compound propositions and surface structure sentences in palikur (Arawakan). *Lingua*, 26, 252-280.

### **Page internet :**

Sources institut nationale de la statistique et des études économiques, <https://www.insee.fr/fr/statistique/5014671>; 2020

### **Film :**

Bénéteau de Laprairie, D. (Réalisateur). (2018). *Le maraké de Brandon*, [Documentaire]. Dymano Production.



### **Conférences :**

Bénéteau de Laprairie, D. (2019, 5 décembre). *Les mouvements sociaux silencieux : un territoire en partage*. Les mouvements sociaux dans les départements d'outre-mer depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle : des prémices d'une nouvelle ère départementale ? Université Guyane.

Bénéteau de Laprairie, D. (2021, 26 janvier), *Expériences formatives, participations collaboratives, alliances pédagogiques : enjeux des espaces narratifs et discursifs en recherche biographique*. Symposium 2, AFIRSE, Educação e idades da vida, Portugal, Online.

Bénéteau de Laprairie, D. & Daniel, F. (2021, 27 mars). *Traduction et transcription des textes liturgiques en langues autochtones et créoles en Guyane française*. Le multilinguisme au cœur de notre Guyane, Université de Guyane

Bénéteau de Laprairie, D. (2021, 27 mars). *Langues et numérique, médias, audiovisuel ; la prise en compte des langues autochtones dans la réalisation de films documentaires*. Le multilinguisme au cœur de notre Guyane, Université de Guyane.

### **Rapports :**

Bacqué, M.-H. & Mechemache, M. (2013). *Le pouvoir d'agir*. Ministre délégué chargé de la ville 2013.

Davy, D., Filoche, G., Armanville, F. & Guignier, A. (2014). *Zones de droits d'usage collectifs, concessions et cessions en Guyane Française : Bilan et perspective 25 ans après*. CNRS Guyane.

Délégation générale à la langue française et aux langues de France (2004), *Langues et cité, les langues en Guyane*, ministère de la Culture et de la communication, 3.

Dubasque, D. (2010). *Conseil supérieur du travail social, Développer et réussir l'intervention sociale d'intérêt collectif*. Rennes EHESP.

Grenand, F, journées d'études du 30-31 janvier 1992 sur la thématique « Familles de Guyane »

Grenand, F. & Grenand, P. (1985). *La côte d'Amapa, de la bouche de l'amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur*. 45<sup>ème</sup> congrès des

Américanistes, Symposium sur l'ethnohistoire de l'Amazonie, Bogota, Colombie.

### **Thèses de doctorat :**

Boudehri, N. (2002). *Épidémies en quête d'histoire, Conséquences des épidémies dues à la rencontre coloniale sur les Palikur de Guyane*. [Thèse de doctorat, Université de Bordeaux 2]. Thèse.fr.

Durand, T. (2016). L'intransitivité scindée dans les langues arawak. [Thèse de doctorant, Université Sorbonne Paris Cité]. Thèse.fr.

Passes, A. (1998). *The Hearer, the hunter, and the agouti head, aspects of intercommunication and conviviality among the Pa'ikwené (Palikur) of French Guiana*. [Thèse de doctorat, University of St Andrews]. Thèse.fr.

Neves Musolino, A.-A. (2006). *Migration et citoyenneté de l'identité de la frontière Palikur Oiapoque et du littoral sud de la Guyane Française*. [Thèse de doctorat, Universidade de Brasília-Unb]. Thèse.fr.

### **Dictionnaires :**

Associação dos povos indígenas do Oiapoque, Governo do Amapá, secretaria de Estado da educação, Núcleo de Educação Indígena (...). *Karta adahan amamnam kanuhwaki*, A coordenação, Programa de Apoio às Escolas Palikur.

Augé, C. (2015). *Le petit Larousse*. Larousse.

Brunel, P. (1998). *Dictionnaire des mythes littéraires*. Édi. Du Rocher.

Charaudeau, P., & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil.

Chevalier, J., & Gheerbrant, A. (1969). *Le dictionnaire des symboles*. Édi. Robert Laffont.

Cuq, J. (2003). *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*. CLE International.

Delory-Momberger, C. (2019). *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique* ; Édi. Érès.

- Ducrot, O., & Schaeffer, J.-M. (1995). *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Seuil.
- Green, D. (1987). *Comunique-se Bem ! Palavras e Frases-Chaves na língua palikúr e na língua portuguesa*, Instituto Lingüístico de Verão, Belém.
- Green, H., & Diana, E., Gomes, I., Orlando, A., Ioio, T., Silva, E. (1997). *Gramática sucinta da língua palikúr : Você pode ler e escrever na língua Paliúr*, por Sociedade internacional de lainguística, Belém, Pará.
- Green, H. & D., Gomes, I., Orlando, A., Martiniano, N., Iôô, R., Felicio, J., Romanowski, A.-E., Green, D., Vogel, A., Lopes De Melo Correa, T., Andrade, L. & Valadares, S. M.-B. (2018) *Kagta Iwitkekne, Dicionário Palikur -Português*. Associação Internacional de linguística - Sil Brasil.
- Louis, G. & al., (1973). *Grand Larousse de la langue française* en six volumes, tome 3. Larousse.
- Larousse. P. (1975). *Le grand Larousse de la langue française*. Larousse.
- Launey, M. (2003). *Awna parikwaki, Introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapa*. Édi. IRD
- Louis, G., & al., (1973). *Grand Larousse de la Langue Française en six volumes, tome troisième*. Larousse.
- Neveu, F. (2019). *Lexique des notions linguistiques*. Armand Colin.
- Niklas-Salminen, A. (2015). *La lexicologie*. Armand Colin.
- Plantin. C. (2016). *Dictionnaire de l'argumentation*. Édi. ENS de Lyon.
- Thompson, M. (2014). *S'initier à la philosophie*. Larousse.
- Zarader, J.-P. (2014). *Dictionnaire de philosophie*. Ellipses.
- Zarader, J.-P. (2015). *Les grandes notions de philosophie*. Ellipses.

## 10. INDEX

---

### 10.1. Index des figures

- Figure 1 : Carte de la Guyane française p. 7
- Figure 2 : Drapeau des six nations amérindiennes de la Guyane française et drapeau du Wiphala p. 8
- Figure 3 : Localisation actuelle des villages palikur et de leurs voisins (Grenand, 2009) p. 11
- Figure 4 : Structure dans la langue du connecteur argumentatif « mais » P. 174
- Figure 5 : Cartographie des peuples indigènes de l'Amapa et du bas Oyapock De 1506 à 1760 F. et P. Grenand 1987 p. 206
- Figure 6 : Cartographie Hugues Petitjean-Roget (1762) p. 239
- Figure 7 : Nous = je p. 296
- Figure 8 : Prototype de la séquence argumentative (Charaudeau & Maingueneau, 2002, p. 526) p. 337
- Figure 9 : Approche de la géobiographique sociodiscursive p. 411

### 10.2. Index des tableaux

- Tableau 1 : Approches philosophiques de l'analyse du discours Sarfati (2014, p. 103) p. 28
- Tableau 2 : Prononciations en parikwaki (Launey, 2003) p. 47
- Tableau 3 : Les différents sujets du langage (Maingueneau & Charaudeau, 2002, p. 557) p. 56
- Tableau 4 : Structure logique de formation topique : exemple 1 p. 75
- Tableau 5 : Structure logique de formation topique : exemple 2 p. 76
- Tableau 6 : Nature graduelle de topos p. 76
- Tableau 7 : Schème et mythèmes p. 157
- Tableau 8 : Classification des connecteurs argumentatifs p. 171

Tableau 9 : Tab 1a des formations topiques : Tab1a E_Bio_1_ES_R1_11	p. 176
Tableau 10 : Tab 1b 1 des formations de subjectivité : Tab1b E_Bio_1_ES_R1_11	p.186
Tableau 11 : Tab 1b 2 des formations de subjectivité : Tab1b E_Bio_1_ES_R1_11	p. 192
Tableau 12 : Grille de D. Bénéteau de Laprairie (2020), l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.	p. 261
Tableau 13 : Grille de D. Bénéteau de Laprairie (2020), l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.	p. 262
Tableau 14 : Analyse Tab_1b_E_BIO_4_ES_R13, Indice graduel	p. 264
Tableau 15 : Analyse Tab_1b_DP_ES_R_45_2, Indice graduel	p. 272
Tableau 16 : Analyse Tab_1b_DP_ES_R_45_2, Formation topique	p. 272
Tableau 17 : Analyse Tab_1a_RE_CO_K_A1_2_SU_R 37, Analyse des formes de subjectivité issues de la séquence argumentative, 2.1L'agencement de l'espace 2.1.1 C'étaient des grands arbres autrefois...	p. 281
Tableau 18 : Analyse Tab_1b_RE_CO_K_A1_2_SU_R 37, Indice graduel, aménagement de l'espace	p. 291
Tableau 19 : Grille de Wilson (1990) de mise à distance de soi-même	p. 300
Tableau 20 : Grille de D. Bénéteau de Laprairie (2020), l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.	p. 301
Tableau 21 : Mots et formes de représentation de l'espace géographique	p. 376
Tableau 22 : Le lexème « sur »	p. 377
Tableau 23 : Grille de D. Bénéteau de Laprairie (2020), l'échelle d'une mise à distance de soi-même en parikwaki.	p. 413

# 11. TABLES DES MATIERES

---

<b>1. INTRODUCTION.....</b>	<b>6</b>
1.1. LE CONTEXTE D'OBSERVATION.....	6
1.1.1. <i>Justification de la recherche</i> .....	13
1.1.2. <i>Présentation du plan</i> .....	16
<b>2. CADRE THEORIQUE DE LA RECHERCHE .....</b>	<b>19</b>
2.1. INTRODUCTION.....	19
2.2. CONSTITUTION DU CHAMP DE LA RECHERCHE .....	19
2.2.1. <i>Cadre philosophique de l'analyse du discours selon Althusser</i> .....	25
2.2.2. <i>Cadre philosophique de l'analyse du discours selon Foucault</i> .....	26
2.3. DES CONCEPTS CLES EN SCIENCES DU LANGAGE .....	29
2.3.1. <i>Langue, langage et parole</i> .....	29
2.3.2. <i>Discours et texte</i> .....	34
2.3.3. <i>Le signe, le signifiant et le signifié</i> .....	35
2.3.4. <i>Normes, représentations et idéologies</i> .....	38
2.4. LA LINGUISTIQUE CONTRASTIVE .....	42
2.4.1. <i>La traduction</i> .....	42
2.4.2. <i>Apport de la linguistique contrastive</i> .....	43
2.4.3. <i>Présentation du parikwaki</i> .....	45
2.4.3.1. Note sur la lecture en parikwaki .....	46
2.4.3.2. Caractéristiques de la langue parikwaki.....	47
2.4.3.2.1. Les classifications géométriques en parikwaki .....	50
2.5. L'ÉNONCIATION.....	52
2.5.1. <i>Les dispositifs de l'énonciatif</i> .....	52
2.5.1.1. Énoncé, énonciation, énonciateur .....	52
2.5.1.2. Les producteurs des énoncés .....	54
2.5.1.3. La linguistique de l'énonciation .....	57
2.5.1.4. L'appareil formel de l'énonciation .....	60
2.5.1.5. Le processus d'énonciation .....	63
2.5.1.6. Le processus de valeur.....	64
2.5.2. <i>L'analyse conversationnelle et les interactions verbales</i> .....	65
2.5.3. <i>La narration et la biographisation sociodiscursive</i> .....	68
2.5.4. <i>Le concept de l'argumentation dans le discours</i> .....	70
2.5.4.1. Définition du terme : argument .....	70
2.5.4.2. L'argumentation en analyse du discours.....	72
2.5.4.3. Les notions de <i>topos</i> , formation topique et lieu commun.....	73
2.6. LE DIALOGISME ET LA POLYPHONIE .....	77
2.6.1. <i>Définition du dialogisme</i> .....	77
2.6.2. <i>Définition de la polyphonie</i> .....	79
2.6.3. <i>La voix du tiers dans le discours</i> .....	81
2.6.3.1. Le tiers énonciateur .....	81
2.6.3.2. Hétérogénéité montrée et constitutive .....	85
2.6.3.3. Anaphore, implicature et implicite .....	86
2.6.3.4. Sous-entendu et présupposition .....	87
2.6.3.5. L'implicite.....	89
2.6.4. <i>Les espaces de l'instance du tiers dans le discours</i> .....	92
2.6.4.1. L'espace situationnel de la communication .....	92
2.6.4.2. L'espace discursif de l'énonciation .....	93
2.6.4.3. L'espace de l'interdiscursivité .....	97
2.7. CONCEPTS TRANSVERSAUX A L'ÉTUDE DE L'ARGUMENTATION DANS LE DISCOURS.....	103
2.7.1. <i>La géobiographie versus la sémiotisation de l'espace géographique de vie</i> .....	103
2.7.2. <i>Identité du sujet parlant versus subjectivité discursive</i> .....	105
2.7.2.1. De la subjectivité dans le langage .....	110

2.7.3.	<i>La capacité d'agir et la gouvernance participative</i> .....	113
<b>3.</b>	<b>PROBLEMATIQUE ET HYPOTHESES</b> .....	<b>116</b>
<b>4.</b>	<b>METHODOLOGIE DU RECUEIL DES DONNEES</b> .....	<b>120</b>
4.1.	MATERIAUX RECUEILLIS ET METHODES D'ACCES .....	120
4.1.1.	<i>Contexte de l'enquête</i> .....	120
4.2.	CORPUS CONSTITUE ET COMPOSITION .....	121
4.2.1.	<i>La constitution du corpus oral</i> .....	121
4.2.1.1.	Les entretiens géobiographiques sociodiscursifs .....	121
4.2.1.2.	Les énoncés sociodiscursifs des rencontres collectives .....	127
4.2.2.	<i>La constitution du corpus de textes</i> .....	133
4.2.2.1.	Les mythes de l'aire culturelle palikur.....	133
4.2.2.2.	Les textes et archives .....	136
4.3.	LE TRAVAIL DE TRADUCTION ET DE TRANSCRIPTION .....	139
4.3.1.1.	La traduction et la transcription du parikwaki en langue française.....	139
4.4.	IMPLICATION ET POSTURE DE RECHERCHE .....	140
4.4.1.1.	Positionnement ontologique .....	140
4.4.1.2.	Retour sur le terrain de la recherche.....	142
4.4.1.3.	Seconde phase de la recherche : vigilance épistémologique .....	145
<b>5.</b>	<b>MÉTHODOLOGIE D'ANALYSE DU MATÉRIAU RETENU</b> .....	<b>148</b>
5.1.	METHODOLOGIES D'ANALYSE DES MYTHES .....	148
5.1.1.	<i>L'objet « mythe » comme genre narratif du discours</i> .....	148
5.1.2.	<i>Méthode d'analyse des mythèmes</i> .....	152
5.1.3.	<i>Méthode d'analyse des stratégies argumentatives dans les mythes</i> .....	158
5.2.	METHODOLOGIE D'ANALYSE DES ENTRETIENS GEOBIOGRAPHIQUES SOCIODISCURSIVES .....	161
5.3.	METHODE D'ANALYSE DES RENCONTRES COLLECTIVES .....	163
5.4.	METHODOLOGIE D'ANALYSE DE L'ARGUMENTATION DANS LE DISCOURS .....	164
5.4.1.	<i>Méthodologie des lieux communs et des formations topiques</i> .....	164
5.4.2.	<i>Les connecteurs discursifs</i> .....	168
5.4.3.	<i>Les connecteurs de l'argumentation : « mais » et « parce que »</i> .....	171
5.5.	METHODOLOGIE D'ANALYSE DES ESPACES DISCURSIFS .....	176
5.5.1.	<i>L'espace situationnel de la communication</i> .....	176
5.5.2.	<i>L'espace discursif de l'énonciation</i> .....	177
5.5.2.1.	Les voix narratives .....	179
5.5.2.2.	L'identité narrative, des modalités de l'agir .....	180
5.5.2.3.	Les déictiques personnels et l'instance du tiers.....	183
5.5.3.	<i>L'espace de l'interdiscours</i> .....	189
<b>6.</b>	<b>ANALYSES DES MATÉRIEAUX</b> .....	<b>194</b>
6.1.	LES MYTHES ET L'ANALYSE DES STRATEGIES ARGUMENTATIVES .....	194
6.1.1.	<i>La stratégie argumentative de l'autorité usurpée</i> .....	196
6.1.1.1.	L'argumentation en discours.....	196
6.1.1.2.	L'analyse des mythèmes.....	201
6.1.1.2.1.	Les aspects spatio-temporels .....	202
6.1.1.2.2.	Les aspects acoustiques .....	203
6.1.1.2.3.	Les aspects zoologiques.....	204
6.1.1.2.4.	Les aspects sociodiscursif.....	208
6.1.1.2.5.	Formation topique .....	212
6.1.1.2.6.	La stratégie argumentative de l'auto-ignorance.....	213
6.1.1.2.7.	Une vision renouvelée .....	219
6.1.2.	<i>La stratégie argumentative alarmiste</i> .....	220
6.1.2.1.	Les aspects humains – nature .....	222
6.1.2.2.	Les aspects de la subjectivité dans l'échange verbal .....	230
6.1.2.2.1.	Les actes menaçants .....	232
6.1.2.3.	La formation topique .....	234
6.1.3.	<i>La stratégie argumentative de la confusion</i> .....	236
6.1.3.1.	Approche structuraliste de mythèmes.....	237
6.1.3.1.1.	Mythe de la création de l'abbatis Wayampi .....	245
6.1.4.	<i>La stratégie argumentative de la temporisation</i> .....	249
6.1.4.1.	Les opérateurs de la temporalité .....	252

6.2.	LES GEOBIOGRAPHIES SOCIODISCURSIVES ET L'ANALYSE ARGUMENTATIVE DE LA SEMIOTISATION DE L'ESPACE.....	255
6.2.1.	<i>Les lieux communs de la qualité</i> .....	257
6.2.1.1.	Accéder à un nouvel espace .....	258
6.2.1.1.1.	L'espace situationnel de la communication .....	260
6.2.1.1.2.	L'espace discursif de l'énonciation .....	262
6.2.1.1.2.1.	<i>Le dialogue polyphonique</i> .....	262
6.2.1.1.2.2.	<i>Les voix narratives</i> .....	263
6.2.1.1.2.3.	<i>L'agentivité</i> .....	263
6.2.1.1.2.4.	<i>La formation topique de la sémiotisation de l'espace</i> .....	264
6.2.1.1.3.	L'espace de l'interdiscursivité .....	265
6.2.1.1.3.1.	<i>Les systèmes de connaissances et de croyances</i> .....	265
6.2.1.2.	Revendication du foncier .....	267
6.2.1.2.1.	L'espace situationnel de la communication .....	267
6.2.1.2.2.	L'espace discursif de l'énonciation .....	269
6.2.1.2.2.1.	<i>Le dialogue et la polyphonie des voix</i> .....	269
6.2.1.2.2.2.	<i>Les voix narratives</i> .....	270
6.2.1.2.2.3.	<i>L'agentivité</i> .....	271
6.2.1.2.2.4.	<i>La formation topique de la sémiotisation de l'espace</i> .....	271
6.2.1.2.3.	L'espace de l'interdiscursivité .....	273
6.2.1.2.3.1.	<i>Les systèmes de croyances</i> .....	273
6.2.1.2.3.2.	<i>La formation topique de l'interdiscours</i> .....	274
6.2.2.	<i>Les lieux communs de l'ordre</i> .....	279
6.2.2.1.	L'aménagement de l'espace .....	280
6.2.2.1.1.	L'espace situationnel de la communication .....	281
6.2.2.1.2.	La structure interrogative dans l'argumentation .....	282
6.2.2.1.3.	L'espace discursif de l'énonciation .....	285
6.2.2.1.3.1.	<i>Les interactions dialogiques et la polyphonie des voix</i> .....	286
6.2.2.1.3.2.	<i>La formation topique de la sémiotisation de l'espace</i> .....	291
6.2.2.1.4.	L'espace de l'interdiscursivité .....	292
6.2.2.1.4.1.	<i>La formation topique de l'interdiscours</i> .....	292
6.2.3.	<i>Les lieux communs de l'existence</i> .....	294
6.2.3.1.	Le développement communautaire .....	294
6.2.3.1.1.	Les déictiques personnels en français.....	295
6.2.3.1.2.	Les déictiques personnels en parikwaki .....	297
6.2.3.1.3.	La grille de positionnement des sujets.....	300
6.2.4.	<i>Les lieux communs de l'essence</i> .....	305
6.2.4.1.	L'accompagnement de projets .....	305
6.2.4.2.	Le connecteur « mais ».....	309
6.2.4.3.	Les connecteurs « <i>henneme</i> », « <i>bawkata</i> », « <i>kameki -me</i> » et « <i>hiyawa</i> ».....	309
6.2.4.4.	Valeur du « mais » en français et en parikwaki « <i>henneme, etc.</i> » .....	322
6.2.5.	<i>Les lieux communs de la quantité</i> .....	336
6.2.5.1.	Structuration de l'argumentation .....	336
6.2.5.2.	Le connecteur « parce que » et « <i>awaku, etc.</i> ».....	340
7.	<b>DISCUSSIONS, RÉSULTATS</b> .....	<b>357</b>
7.1.	DISCUSSION A PARTIR DES CONTROVERSES DE VERITE EN DEMOCRATIE .....	359
7.1.1.	<i>Les cinq principes argumentatifs de la controverse</i> .....	360
7.1.1.1.	Le principe de la commune identité.....	361
7.1.1.2.	Le principe de récusation l'appartenance.....	365
7.1.1.2.1.	Les déictiques temporels : « maintenant... » et « <i>kuri</i> », « <i>kwis</i> ».....	369
7.1.1.2.2.	Les déictiques spatiaux : « ici », « là », « là-bas » et « <i>ariku</i> », « <i>avi</i> », « <i>avitmini</i> » .....	373
7.1.1.3.	Le principe de la commune appartenance .....	379
7.1.1.4.	La question du juste croise celle de la règle et de l'exception.....	383
7.1.1.5.	La question du juste croise la question de l'utile .....	385
7.2.	PERSPECTIVES ENONCIATIVES DES DISCOURS INTERVENTIONNISTES .....	398
8.	<b>CONCLUSION</b> .....	<b>409</b>
9.	<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>423</b>
10.	<b>INDEX</b> .....	<b>435</b>
10.1.	INDEX DES FIGURES .....	435
10.2.	INDEX DES TABLEAUX .....	435
11.	<b>TABLES DES MATIERES</b> .....	<b>437</b>



